REVUE

DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

UNE VISION [1].

Personne n'estime plus que nous le beau talent de M. l'abbé de La Mennais ; personne n'a plus de respect pour son caractère de prêtre et d'homme. Comme orateur religieux, il s'est placé tout d'abord entre l'aigle de Meaux et le cygne de Cambrai. A la tribune, dans la polémique politique, dans la littérature proprement dite, aucune voix, excepté celle de M. de Chateaubriand, n'a, au même degré que la sienne, cet accent d'autorité, cette sonorité surhumaïne, ce *non mortale sonans*, qui révèlent l'inspiration d'en haut. Comment se fait-il que ce prêtre éloquent et saint, au lieu d'être un des dignitaires de Rome catholique, ait presque encouru l'excommunication du chef de l'Église? Dès les premiers écrits publiés par M. l'abbé de La Mennais, nous nous rappelons avoir été frappés de son indépendance, de son instinct d'opposition démocratique. Cette indépendance a failli causer un schisme. Ce même prêtre, que son dévouement au saint-siége fit traduire, pendant la restauration, sur les bancs de la police correctionnelle, a été forcé de faire amende honorable, comme l'auteur de Télémaque. Ce prêtre, antagoniste de Rousseau, ce prêtre ultramontain, dénoncé tant de fois par le libéralisme de 1820, public,

[1] Paroles d'un Croyant, par l'abbé de La Mennais, 1 vol. in-8°, ouvrage mis en vente chez M. Eugène Renduel.

4 mai 1834

en 1834, un livre dont la démocratie pourrait faire son évangile, livre admirable d'ailleurs comme style et pensée, émanation poétique de la Bible et de Thomas à Kempis. Singulière coïncidence que l'apparition simultanée de deux ouvrages comme les PAROLES D'UN CROYANT de l'abbé de La Mennais et LES DEVOIRS de Silvio Pellico ! celui-ci calme et simple prédicateur, ame constamment tendre et soumise; celui-là mêlant à ses paroles d'amour et de charité pour les humbles une retentissante dénonciation contre les grands de la terre; le carbonaro italien résigné à l'oppression et à l'injustice, le prêtre français maudissant avec l'énergie du Dante et des prophètes la tyrannie des rois, ou célébrant le martyre des peuples :

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : « Celui-là, c'est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes; »

Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : « Ce peuple est un peuple violent qui voulait troubler la paix de la terre; » car peut-être est-ce un peuple martyr qui meurt pour le salut du genre humain.

Il y a dix-huit siècles, dans une ville d'Orient, les pontifes et les rois de ce temps-là clouèrent sur une croix, après l'avoir battu de verges, un séditieux, un blasphémateur, comme ils l'appelaient.

Le jour de sa mort, il y eut une grande terreur dans l'enfer et une grande joie dans le ciel; — car le sang du juste avait sauvé le monde.

Quand le tribunal révolutionnaire demanda l'âge de Saint-Just : « L'âge du républicain Jésus, » répondit-il. Nous ne connaissons rien d'aussi énergique dans le même genre que les apologues qu'un autre républicain de nos amis, M. Charles Nodier, a introduits dans les tablettes de JEAN SBOGAR.

M. l'abbé de La Mennais a traduit encore en admirable langage la théorie des associations, dans son chapitre VII, où, après avoir

cité aux hommes, en style de l'Ecclésiaste, l'exemple de l'arbre, de la plante, de l'hirondelle et du passereau, il ajoute :

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même pendant son sommeil. Donc si l'on vous demande : Combien êtes-vous? répondez : Nous sommes un; car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets; il a fait tous les hommes égaux.

Le pauvre Pellico, après avoir passé par les prisons du pouvoir absolu, ne croit plus à cette fière égalité; il rend à César ce qui appartient à César. « Jamais, dit-il, le *bon patriote* n'ira se con-
» fondre avec l'adulateur des puissances ou le contempteur hai-
» neux de toute autorité. Irrévérence ou servilité, excès des
» deux parts (1). » Mais voici qui est plus fier encore et plus beau que l'Apocalypse, car c'est plus clair. M. de La Mennais a une vision comme saint Jean :

C'était dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesait sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau, et rien ne troublait le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes que de fois à autres on entendait au-dessus des campagnes et des cités.

Et alors les ténèbres s'épaissirent, et chacun sentait son ame se serrer, et le frisson courir dans ses veines.

Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes, vêtus de pourpre et la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur sept siéges de fer.

Et au milieu de la salle s'élevait un trône composé d'ossemens, et au pied du trône, en guise d'escabeau, était un crucifix renversé; et devant le trône une table d'ébène, et sur la table un vase plein de sang rouge et écumant, et un crâne humain.

Et les sept hommes paraissaient pensifs et tristes, et du fond de son

(1) Dei Doveri. (Traduction de M. A. de Latour.)

orbite creux, leur œil de temps en temps laissait échapper des étincelles d'un feu livide.

Et l'un d'eux s'étant levé s'approcha du trône en chancelant, et mit le pied sur le crucifix.

En ce moment ses membres tremblèrent, et il sembla près de défaillir. Les autres le regardaient immobiles; ils ne firent pas le moindre mouvement, mais je ne sais quoi passa sur leur front; et un sourire qui n'est pas de l'homme contracta leurs lèvres.

Et celui qui avait semblé près de défaillir étendit la main, saisit le vase plein de sang, en versa dans le crâne, et le but.

Et cette boisson parut le fortifier.

Et dressant la tête, ce cri sortit de sa poitrine comme un sourd râlement:

« Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la liberté! »

Et les six autres hommes couronnés se levèrent tous ensemble, et tous ensemble poussèrent le même cri :

« Maudit soit le Christ qui a ramené sur la terre la liberté! »

Après quoi, s'étant rassis sur leurs siéges de fer, le premier dit :

« Mes frères, que ferons-nous pour étouffer la liberté? car notre règne est fini si le sien commence. Notre cause est la même : que chacun propose ce qui lui semblera bon.

» Voici pour moi le conseil que je donne : Avant que le Christ vînt, qui se tenait debout devant nous? C'est sa religion qui nous a perdus : abolissons la religion du Christ. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Abolissons la religion du Christ. »

Et un second s'avança vers le trône, prit le crâne humain, y versa du sang, le but, et dit ensuite :

« Ce n'est pas la religion seulement qu'il faut abolir, mais encore la science et la pensée; car la science veut connaître ce qu'il n'est pas bon pour nous que l'homme sache, et la pensée est toujours prête à regimber contre la force. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Abolissons la science et la pensée. »

Et ayant fait ce qu'avaient fait les deux premiers, un troisième dit :

« Lorsque nous aurons replongé les hommes dans l'abrutissement en leur ôtant et la religion, et la science, et la pensée, nous aurons fait beaucoup, mais il nous restera quelque chose encore à faire.

» La brute a des instincts et des sympathies dangereuses. Il faut qu'au-

cun peuple n'entende la voix d'un autre peuple, de peur que si celui-là se plaint et remue, celui-ci ne soit tenté de l'imiter. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous ! »

Et un quatrième dit : « Nous avons notre intérêt, et les peuples ont aussi leur intérêt opposé au nôtre. S'ils s'unissent pour défendre contre nous cet intérêt, comment leur résisterons-nous ?

» Divisons pour régner. Créons à chaque province, à chaque ville, à chaque hameau, un intérêt contraire à celui des autres hameaux, des autres villes, des autres provinces.

» De cette manière tous se haïront, et ils ne songeront pas à s'unir contre nous. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Divisons pour régner : la concorde nous tuerait. »

Et un cinquième, ayant deux fois rempli de sang et vidé deux fois le crâne humain, dit :

« J'approuve tous ces moyens, ils sont bons, mais insuffisans. Faites des brutes, c'est bien ; mais effrayez ces brutes, frappez-les de terreur par une justice inexorable et par des supplices atroces, si vous ne voulez pas tôt ou tard en être dévorés. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince. »

Et un sixième dit :

« Je reconnais l'avantage des supplices prompts, terribles, inévitables. Cependant il y a des ames fortes et des ames désespérées qui bravent les supplices.

» Voulez-vous gouverner aisément les hommes ? amollissez-les par la volupté. La vertu ne nous vaut rien ; elle nourrit la force : épuisons-la plutôt par la corruption. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Épuisons la force et l'énergie et le courage par la corruption. »

Alors le septième ayant comme les autres bu dans le crâne humain, parla de la sorte, les pieds sur le crucifix :

« Plus de Christ ! il y a guerre à mort, guerre éternelle entre lui et nous !

» Mais comment détacher de lui les peuples? C'est une tentative vaine. Que faire donc? Écoutez-moi : il faut gagner les prêtres du Christ avec des biens, des honneurs et de la puissance.

» Et ils commanderont au peuple, de la part du Christ, de nous être soumis en tout, quoi que nous fassions, quoi que nous ordonnions;

» Et le peuple les croira, et il obéira par conscience, et notre pouvoir sera plus affermi qu'auparavant. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Gagnons les prêtres du Christ. »

Et tout à coup la lampe qui éclairait la salle s'éteignit, et les sept hommes se séparèrent dans les ténèbres.

Et il fut dit à un juste, qui en ce moment veillait et priait devant la croix : « Mon jour approche. Adore et ne crains rien. »

Et à travers un brouillard gris et lourd, je vis, comme on voit sur la terre, à l'heure du crépuscule, une plaine nue, déserte et froide.

Au milieu s'élevait un rocher d'où tombait goutte à goutte une eau noirâtre, et le bruit faible et sourd des gouttes qui tombaient était le seul bruit qu'on entendît.

Et ses sept sentiers, après avoir serpenté dans la plaine, venaient aboutir au rocher, et près du rocher, à l'entrée de chacun, était une pierre recouverte de je ne sais quoi d'humide et de vert, semblable à la bave d'un reptile.

Et voilà, sur l'un des sentiers, j'aperçus comme une ombre qui lentement se mouvait; et peu à peu, l'ombre s'approchant, je distinguai, non pas un homme, mais la ressemblance d'un homme.

Et à l'endroit du cœur, cette forme humaine avait une tache de sang.

Et elle s'assit sur la pierre humide et verte, et ses membres grelotaient, et, la tête penchée, elle se serrait avec ses bras, comme pour retenir un reste de chaleur.

Et par les six autres sentiers, six autres ombres successivement arrivèrent au pied du rocher.

Et chacune d'elles, grelotant et se serrant avec ses bras, s'assit sur la pierre humide et verte.

Et elles étaient là, silencieuses et courbées sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

Et leur silence dura long-temps, je ne sais combien de temps; car jamais le soleil ne se lève sur cette plaine; on n'y connaît ni soir ni matin.

Les gouttes d'eau noirâtres y mesurent seules, en tombant, une durée monotone, obscure, pesante, éternelle.

Et cela était si horrible à voir que, si Dieu ne m'avait fortifié, je n'aurais pu en soutenir la vue.

Et, après une sorte de frissonnement convulsif, une des ombres, soulevant la tête, fit entendre un son comme le son rauque et sec du vent qui bruit dans un squelette.

Et le rocher renvoya cette parole à mon oreille :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il! »

Et les six autres ombres tressaillirent, et toutes ensemble soulevant la tête, le même blasphème sortit de leur sein :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il! »

Et aussitôt elles furent saisies d'un tremblement plus fort, le brouillard s'épaissit, et, pendant un moment, l'eau noirâtre cessa de couler.

Et les sept ombres avaient plié de nouveau sous le poids de leur angoisse secrète, et il y eut un second silence plus long que le premier.

Ensuite une d'elles, sans se lever de sa pierre, immobile et penchée, dit aux autres :

« Il vous est donc advenu ainsi qu'à moi! Que nous ont servi tous nos conseils? »

Et une autre reprit : « La foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples; la foi et la pensée ont affranchi la terre. »

Et une autre dit : « Nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a unis contre nous. »

Et une autre : « Nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes. »

Et une autre : « Nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os. »

Et une autre : « Nous avons cru étouffer la liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine. »

Alors la septième ombre :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et tous d'une seule voix répondirent :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et je vis une main qui s'avançait; elle trempa le doigt dans l'eau noirâtre dont les gouttes mesurent en tombant la durée éternelle, en marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

Mais il n'y a pas que des malédictions dans ce livre : à côté de la voix du lion murmure celle de l'agneau, à côté du cri de l'aigle le gémissement de la colombe, à côté des fantômes de la Révélation se montrent les douces images de la vision qui charmait sainte Thérèse. Le Seigneur Dieu est le roi des vengeances, mais il est aussi le dieu d'amour et de charité.

« Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre, faites en sorte de le passer en paix ; la paix est le fruit de l'amour, car pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont des défauts ; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger. Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils ?

Il est écrit du fils de Marie : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin. »

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais ; l'amour est inépuisable, il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que ses frères, n'est pas digne de Jésus-Christ, mort pour ses frères ; avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout ; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des ames pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer !

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtemens pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a en grand nombre des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche ; des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux ; de petits enfans qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur pain, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez?

Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim est son meurtrier.

Terminons par une citation, hélas! toute d'à-propos au moment où la terre est traversée en tout sens par tant d'exilés, les uns proscrits à cause de la couronne qui para leur tête, les autres à cause du poignard régicide qui arma leur bras. Ce qu'on va lire est une vraie *mélodie*, à la manière de Byron et de Moore; c'est la chaste musique d'un ange qui accompagne le chant de la pitié :

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : « Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens! » L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon ame aucuns souvenirs. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous? » et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfans, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfans ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire d'un sourire aussi pur que la brise du

matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu de jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

Qu'on dise que la prose de Bossuet et de Fénelon ne suffit pas à l'imagination de notre siècle quand elle suffit à des hommes bibliques comme Chateaubriand, La Mennais et Lamartine. Quant à la pensée politique des Paroles d'un Croyant... Ah! si tous les prêtres du Seigneur étaient républicains comme l'abbé de La Mennais, ou si tous les républicains étaient religieux comme lui!

Revue de Paris.

LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ III. — LES HÉTAÏRES (1).

> Quoi! vous amenez ici toutes les joyeuses filles de la ville d'Athènes?... Tout ce qu'on a écrit sur elles ! Oh ! vous avez une belle érudition (2) !
>
> ATHENÉE, DEIPNOSOPHISTES, l. XIII.

Jusqu'à l'époque de Périclès, la femme grecque, descendue de son trône homérique, réduite à un triste vasselage, condamnée au service du ménage et à celui de la volupté, n'exerce aucune influence sur l'état moral ou politique de la Grèce. D'une part on protége par des lois atroces l'honneur du lit nuptial ; d'une autre on ravale la condition des femmes par leur vente ou leur location publique, instituée par Solon, réglée par lui à un taux que les lois fixaient. « Tu es notre bienfaiteur commun, s'écrie le poète comique Philémon ; tu es notre grand homme par excellence, ô Solon, toi qui as pensé aux plaisirs de la jeunesse ! et par tous les

(1) Voir la REVUE DE PARIS du mois d'avril.

(2) ..... Περιφερων τοιαυτὶ βιβλία... πάντων τούτων σύγγεγραφότων περὶ τὴν Αθήνησιν Ἑταιρίδων..... Ὦ τῆς καλῆς του πολυμαθίας!

dieux, je t'honore. Il n'est plus besoin de gravir un balcon au risque de se briser la tête, ni d'entrer chez sa belle par la lucarne du grenier, ni de se faire envelopper dans les linges et les draps que l'esclave apporte chez sa maîtresse; le matin, le soir, le jour, la nuit; jeune, vieux, d'âge moyen, on n'a qu'à choisir; rien n'est plus facile. Leur voix est douce; leurs formes sont belles; adolescent, elles vous appellent du nom d'Apollon; vieillard décrépit, elles vous nomment Mars. Elles ont des paroles de miel pour tout le monde.... Les voici toutes.... etc., etc. »

Ces femmes que Solon enrégimenta, les pallakai, il ne faut pas les confondre avec les hétaïres qui n'étaient pas encore nées. Pauvres captives, plus misérables que dépravées, elles étaient à peine sur le niveau des esclaves. Thémistocle, dans sa première jeunesse, attelait à son char quatre de ces pauvres esclaves nues, et, conduisant à la Daumont son étrange attelage, il traversait l'Agora au milieu des cris de la foule (1).

Quant à la femme mariée, si elle osait se montrer aux jeux olympiques, elle était condamnée à perdre la vie. On la précipitait du sommet d'un roc. Traitée comme un être inférieur, on ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner le mépris qu'elle inspirait. « Femmes (s'écrie un orateur, dans l'occasion la plus solennelle)! vous pleurez vos pères, vos frères, vos maris tués à la guerre. Réprimez votre douleur; essuyez vos larmes; ayez enfin un peu de force d'ame *et mêlez au moins une vertu à tous les défauts que la nature vous a donnés.* » Belle consolation! Sermon édifiant! ces paroles, cette insulte, que la circonstance rendait plus outrageante et plus gratuite, étaient prononcées dans l'Agora par l'homme le plus éloquent de la Grèce; elles tombaient sur une foule de mères et de sœurs désolées. On ne laissait à la femme d'autre rôle que le rôle passif, le silence, l'abnégation, la douleur secrète : on lui interdisait jusqu'aux larmes.

Mais si elle s'avisait de se révolter contre son tyran, si elle

(1) Athénée. L. 12.

nouait une intrigue, si elle avait un amant, des lois inexorables l'atteignaient. Elles punissaient, dit Maxime de Tyr, jusqu'à l'intention de l'adultère. Une femme était chassée ignominieusement du domicile conjugal, privée de sa dot, dont le mari offensé s'emparait. Il pouvait ou l'exposer en vente, ou la garder chez lui comme la dernière des esclaves. L'entrée des temples lui était défendue, elle ne pouvait porter désormais aucun ornement, aucune parure; enfin, sa vie même restait à la merci de l'époux outragé. Par un contraste bien digne de ce peuple athénien, celui de tous les peuples qui a réuni dans ses mœurs le plus de contrastes et d'invraisemblances, la loi qui entourait de menaces et de terreur la chasteté de la femme mariée ne protégeait guère la chasteté des vierges. Tous les ans, de grandes fêtes avaient lieu, orgies bruyantes qui se célébraient pendant la nuit, et auxquelles les vierges d'Athènes assistaient. Les ténèbres, l'ivresse, le désordre, tout favorisait la licence et les vols amoureux. Les comédies grecques, imitées par Térence et Plaute, nous prouvent assez que dans ces occasions quelques paternités mystérieuses ne manquaient jamais d'accroître la population athénienne, sans qu'il fût possible d'atteindre et de connaître les coupables. Innocentes et victimes de la brutalité des Athéniens, pudiques et déshonorées, presque toutes les jeunes héroïnes des comédies grecques sont devenues mères pendant les Bacchanales, et l'intérêt de la pièce roule sur les suites de cette violence dont l'auteur reste caché. Souvent il arrive que ce dernier, entraîné par l'ivresse et le tumulte de l'orgie à commettre cet acte que ses compatriotes réprouvent faiblement, devient amoureux de la jeune fille même qu'il a déshonorée : il la reconnaît et il l'épouse. Cette fable romanesque, exploitée par tous les écrivains comiques d'Athènes, est devenue le lieu commun du drame et de la nouvelle chez les Espagnols. M. Scribe en a fait *Léocadie :* elle a fini par expirer de lassitude sur les planches de l'Opéra.

Le développement intellectuel et moral de la femme, son aptitude pour les arts, son habileté sociale, sa pénétration vive, sa

facilité à tout comprendre, devaient-ils, chez un peuple tel que le peuple grec, rester éternellement ensevelis et étouffés? Non, la nature humaine trouve toujours moyen de briser les entraves des lois. D'une part la matrone, d'une autre la *Pallaké*, restèrent confinées dans la sphère qu'on leur assignait : mais l'*hétaïre* naquit avec Périclès.

L'hétaïre, c'est la réalisation de tout ce qui chez la femme n'est ni le devoir domestique ni la volupté brutale. Esprit, adresse, souplesse, facilité à tout comprendre, art de causer, sympathie pour les arts, séduction de l'ame, de l'esprit et des sens : voilà l'hétaïre. Elle naît *esclave :* on lui permet tout parce qu'on la méprise : elle se fait *reine*.

L'hétaïre s'empare de la volupté de l'ame : elle est musicienne, cantatrice, peintre, poète; elle saisit, comme sa proie, toutes les délicatesses exquises que la femme honnête abandonne; elle est Laïs, elle est Phryné, elle est Aspasie; elle a ses adorateurs et ses détracteurs. Dans la Grèce, qui transformait tout en art, celui des hétaïres devint l'objet de profondes recherches et d'une grande érudition. Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antiphanes, Gorgias, en rédigent les annales et la théorie. L'hétaïre marche de front avec le sophiste; elle partage sa puissance; comme lui elle se retrouve partout; elle occupe une place énorme dans la vie athénienne.

Mêlée aux philosophes, aux guerriers, aux hommes politiques, aux poètes, à tous ces esprits qui disposent de l'immortalité, l'hétaïre devient leur égale. Elle laisse la vierge athénienne et la femme mariée naître et mourir dans l'obscurité. On tient registre de ses bons mots, on fait sa biographie, on conserve le nom de son père et de sa ville natale. Paraît-elle dans un lieu public, tous les regards se tournent vers elle. La décadence même de sa beauté n'entraîne pas toujours la décadence de sa gloire; il suffit que son esprit conserve la fraîcheur et la vivacité qui l'ont illustrée. Enfin elle meurt, cette femme dont le front a toujours porté le diadème du plaisir, la couronne du festin. Vous apercevez sur la route sacrée un tombeau splendide, un palais sépulcral; vous demandez : quel est le

héros qui repose sous ces colonnades? On vous répond : « C'est Pythionnicé l'hétaïre (1). »

De Périclès et d'Aspasie sa confidente date le règne des hétaïres; et ce mot *règne* nous ne l'appliquons pas au hasard. Elles ont partagé avec les rhéteurs l'autorité souveraine que le peuple athénien croyait garder pour lui et abandonnait, sans le savoir, à de si étranges ministres. « Vous corrompez la jeunesse, disait un sophiste célèbre à une hétaïre. — Et vous, que faites-vous? » répliquait-elle. Ces deux corps importans dans l'état, les hétaïres et les rhéteurs, ont gouverné la Grèce et n'ont pas d'analogues dans les temps modernes. Ninon, dans notre histoire, et peut-être lady Hamilton, dans l'histoire d'Angleterre, sont à peu près les seules femmes que l'on puisse leur comparer.

Il fallait avant tout que l'hétaïre fût belle. C'était l'Asie, c'était Milet qui fournissaient aux Athéniens les plus remarquables d'entre elles. Dans les derniers temps, le léno ou marchand d'esclaves parcourait toutes les îles de l'Archipel, s'arrêtait sur les côtes asiatiques et choisissait à loisir les jeunes filles qui devaient faire sa fortune sur le marché d'Athènes. Ce métier honnête exigeait du talent, du tact et des connaissances variées. Sous les portiques de tous les temples, dans toutes les avenues, dans toutes les places publiques, le marbre sculpté lui offrait des modèles et des exemples dangereux. On comparait l'hétaïre nouvelle-venue avec la Roxane d'Aetion, la Sosandra de Kalami, la Junon d'Euphranor, la Cassandra de Polygnote, la Minerve lemnienne de Phidias, l'amazone appuyée sur son épée, du même auteur, et la Campaspe d'Apelles. Il faut lire les auteurs helléniques et Pline qui les a copiés, pour se faire une idée du degré de délicatesse et de sévérité avec lesquelles ces critiques de la nature vivante soumettaient à leurs règles la ligne droite du nez, les contours heureux de la bouche et du menton, la position du cou, l'arc dessiné par le sourcil (2), l'é-

(1) Pausanias.
(2) Ευγραμμον.

clat et la vivacité de la prunelle (1), la forme et la coloration des joues, la rondeur du poignet, enfin la blancheur et la ténuité arrondie de ces doigts effilés que Longus, dans son *Traité du beau et du sublime*, regarde comme ce qu'il y a de plus parfait et de plus gracieux dans l'univers!

Un peintre, un sculpteur, un philosophe même apercevaient-ils une jeune fille d'une beauté remarquable; si elle appartenait à ces classes inférieures, qui, redoutables dans Athènes, mais toujours pauvres, joignaient l'insolence du pouvoir à l'avidité de la misère, l'artiste ou le juge n'oubliaient rien pour s'emparer de son éducation et la placer au nombre des hétaïres. Un jour que le célèbre Apelles devait aller souper avec ses amis et se faire accompagner par une hétaïre, il rencontra sur sa route une jeune fille qui puisait de l'eau. Elle était souverainement belle: il s'arrêta et la pria de le suivre. Les convives s'étonnèrent du choix d'Apelles: « Soyez tranquilles, reprit Apelles, dans trois mois elle sera *dressée*. » Rien de plus commun dans Athènes que cette espèce d'éducation.

Une hétaïre d'Athènes écrit à une de ses compagnes domiciliée à Corinthe:

« Avez-vous entendu parler de la jeune vierge que *dresse* (2) maintenant Apelles?

» Ce serait de votre part une prodigieuse ignorance et une incroyable niaiserie, si vous n'aviez pas entendu parler de cette vierge. Elle occupe toutes les conversations et tous les esprits. En Grèce il n'y a plus qu'une femme. Elle se nomme Laïs; on ne parle que d'une femme, de Laïs. Ce nom retentit dans les boutiques des parfumeurs, sous les voûtes des théâtres, dans les assemblées publiques, dans les tribunaux, dans le sénat. J'ai vu des muets trouver à son aspect un langage pour exprimer leur admiration, et dire par signes: Oh! que Laïs est belle! » Elle mérite

(1) Ὑγρὸν ἅμα τῷ φαιδρῷ.

(2) Θηριοταφρεισα correspond exactement au mot français *dresser un cheval*, et au mot anglais *training*. Xénophon, plus sévère que l'auteur auquel nous empruntons ce passage, parle aussi de *dresser* une jeune personne pour le mariage.

ces éloges. C'est un modèle; sa taille est déliée, svelte, souple, solide, parfaite. Vêtue, vous admirez surtout son visage; que ses vêtemens tombent, vous ne savez qu'admirer le plus. Sa prunelle est noire et brillante comme l'ébène; le blanc de ses yeux brille comme l'ivoire (1). »

Ce n'était pas seulement le poète, l'artiste, c'étaient les philosophes, les sages qui se livraient à cet enthousiasme ardent pour la beauté. La beauté, c'était la religion, c'était le type corporel et visible de la divinité éternelle, du beau idéal. Toute la mythologie hellénique encourageait cette idolâtrie de la forme. Les philosophes se soumettaient à la foi populaire et reconnaissaient dans la belle hétaïre qui s'avançait, couronnée de fleurs, sur la place publique, le symbole visible et l'image lointaine de la beauté immortelle. Sous le règne même du christianisme, ce culte de la femme extérieure dominait encore la Grèce. Voyez Longus, dans son admirable roman pastoral, prêter un charme secret, un prestige d'innocence ravissante aux amours toutes sensuelles de Daphnis et de Chloé. Cet ouvrage date des siècles chrétiens, et l'on y trouve la même admiration de la beauté corporelle, la même empreinte qui distingue les comédies de Ménandre; une sorte d'ingénuité raffinée; la volupté physique, non dans ce qu'elle a de grossier, mais dans ce qu'elle a de gracieux et de naïf. En vain le christianisme et son idéalité mystique ont passé sur les mœurs grecques. La naïve Chloé du romancier Longus n'est que la contre-épreuve exacte des Antiphila, des Silenium, des Philematium, que Ménandre avait introduites dans ses drames.

Elle aime Daphnis depuis l'enfance. A quinze ans, son jeune cœur bat plus vite; ses passions s'éveillent; elle s'étonne, mais elle n'a ni craintes ni scrupules.

L'instinct se développe librement sous l'influence d'un climat ardent, au milieu d'une riante nature. L'amour physique se montre seul. Moins belle, moins ingénue, moins ignorante, moins candide, Chloé jouerait un rôle assez peu intéressant. Mais

(1) Lettres d'Alciphron.

elle est le symbole de la jeunesse et de la beauté : on l'aime, on l'admire; elle plaît, elle attache. Son cœur est pur comme son corps ; elle ignore la vertu comme le vice; et les émotions physiques qui s'épurent de l'innocence de sa vie acquièrent une sorte de chasteté, de dignité et de grâce, sous la plume qui les décrit avec une coquette exactitude.

Ainsi le cours des siècles et le mouvement immense du christianisme n'ont pas pu vaincre ou transformer ce culte de la forme extérieure, inhérent à la race hellénique. Qu'on juge de sa toute-puissance à une époque où la philosophie et la religion le consacraient à la fois; où tous les arts concouraient à l'embellir, où rien ne lui servait de contre-poids.

L'idolâtrie de la beauté, de la grâce, de l'élégance, des arts avait pour grande-prêtresse, l'hétaïre.

L'hétaïre recevait une éducation distinguée. Elle chantait, dansait, jouait de divers instrumens. Ses talens, sa beauté, son élégance assuraient sa fortune, et l'environnaient d'admirateurs exaltés ; sans elle, point de fête complète. Après le repas, l'hétaïre venait remplir à la fois les rôles de cantatrice et d'actrice, de danseuse et de virtuose; elle était Mme Malibran, Mlle Taglioni, Mlle Mars. Les admirables danseuses d'Herculanum, seuls portraits des hétaïres que l'antiquité nous ait légués, prouvent combien de grâce et de voluptueuse décence appartenaient à ces femmes. A côté de la triste ménagère qui répandait autour d'elle l'ennui dont elle était dévorée, se trouvait la femme élégante, la joueuse de cythare et de flûte, versée dans tous les arts de la séduction, et traitant la volupté comme une science. Un écrivain qui a puisé dans les comiques grecs et recueilli, sous la forme de lettres (1), tous les détails de mœurs privées qui caractérisent la vie athénienne, donne la description suivante d'une fête sur l'eau à laquelle assistaient les hétaïres musiciennes. Nausibios, pauvre

(1) Alciphron.

pêcheur dont la barque a été louée pour cette occasion, écrit à son confrère le batelier Prumnaïos :

NAUSIBIOS A PRUMNAÏOS.

« En vérité je ne savais pas quelle mollesse et quelle volupté s'étaient introduites dans les mœurs de nos jeunes Athéniens riches. Il y a quelques jours, Pamphilos et ses camarades ont loué ma chaloupe pour se promener sur la mer; je les ai accompagnés, et je vois maintenant qu'il n'y a pas de voluptés qu'ils ne demandent à la terre et à l'océan.

« Moi! s'écria Pamphilos, m'asseoir sur ces morceaux de bois, plus durs que la pierre! Non, certes. »

Il fit donc tapisser de soies étrangères et de coussins moelleux le fond de la nacelle; puis il déploya une voile pour se garantir du soleil, dont les rayons, disait-il, lui étaient insupportables. Nous autres pêcheurs, habitués à la mer et à sa brise glacée, nous nous étonnions de ces recherches, inconnues à la plupart des citoyens.

Ainsi s'embarquèrent Pamphilos, ses compagnons et plusieurs femmes très-jolies, toutes musiciennes : l'une s'appelait Kroumation, et jouait de la flûte; l'autre Érato, et ses doigts erraient sur le psaltérion; la troisième Énéjas, la cymbale résonnait sous ses mains. Ma petite barque était un orchestre; la mer retentissait au loin de chants joyeux; tout était joie, volupté, harmonie. Hélas! moi, je n'étais pas satisfait; moi, pauvre, et que ces plaisirs rappelaient au sentiment de ma vie misérable! Je ne me sentis heureux que lorsque Pamphilos me jeta une bonne somme d'argent. Je me réconciliai alors avec ces promenades maritimes. Dieux, envoyez-moi encore quelque jeune homme aussi prodigue et aussi voluptueux! »

L'hétaïre avait-elle de l'ambition, de l'esprit, de l'audace, elle pouvait s'élever bien au-dessus de ces belles artistes que nous venons de voir apparaître si brillantes et si gaies dans la barque de

Pamphilos. Comme Aspasie, comme Thargélie, elle pouvait devenir poète, philosophe, orateur; enchaîner les monarques, captiver Socrate, s'éterniser dans les poésies de Ménandre ou dans les pages d'Épicure. La salle de spectacle, l'atelier de l'artiste, le Portique et l'Agora lui étaient ouverts; libre à elle de puiser dans le commerce des artistes et des hommes d'état qui se pressaient autour d'elle, dans les leçons des doctes, dans la fréquentation du théâtre, cette finesse de tact, cette souplesse d'esprit, cette connaissance de la nature humaine, véritable science des femmes, et cette active pénétration qu'une vie d'intrigues et de plaisirs aiguisait de jour en jour. Comparez à l'existence de ces femmes la monotone langueur dans laquelle s'éteignait la vie des épouses légitimes.

Aspasie, reine et véritable fondatrice des hétaïres, devint la compagne et la conseillère de Socrate, l'amie intime de Périclès, la rivale des orateurs. S'il faut en croire Platon, le plus noble monument de l'éloquence grecque (l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée par Thucydide), est l'œuvre d'Aspasie.

Comment s'étonner après cela que les hétaïres aient eu leurs historiens? Le poète Mâchôn a rédigé en vers ïambiques, dont Athénée nous a conservé une partie, leurs saillies les plus vives, leurs réparties les plus mordantes, leurs plus joyeuses plaisanteries. Pour les reproduire avec l'éclatante vivacité et le coloris qui leur appartiennent, il faudrait braver toute décence, et revenir à cette nudité des mœurs grecques que notre plume se refuse à traduire et qui effraierait les moins chastes de nos lecteurs. Mais il n'est point vrai, comme l'a prétendu l'Anglais Southey, que ces bons mots, presque toujours cyniques, soient dénués d'esprit. Nannium, Plangon, Pythionice, Hiérocléa, Gnathaïna, ont plus d'un trait digne de notre Sophie Arnould.

Diphilos, poète dramatique assez peu estimé, allait souper chez Gnathaïna. Avarice ou pauvreté, il n'avait envoyé chez l'hétaïre qu'un seau rempli de neige, destinée à rafraîchir le vin; mais, honteux de la médiocrité du présent, il avait recom-

mandé aux esclaves de ne pas le trahir et de jeter la neige dans les coupes sans en prévenir leur maîtresse. Au milieu du festin, il s'écrie d'un air de surprise : « Ce vin est d'une fraîcheur délicieuse! Par Minerve et tous les dieux, ô Gnathaïna, tu as une fontaine glacée ! — Je le crois bien, répondit l'hétaïre, j'ai soin d'y jeter tes prologues. »

En vain les lois avaient prononcé contre les hétaïres de pénibles et honteuses interdictions. Exclues des sacrifices publics, condamnées à porter un vêtement spécial, et à ne jamais prendre part aux théories ou processions solennelles qui précédaient les sacrifices, elles se vengeaient de ces flétrissures en captivant la jeunesse et les talens, en attirant à elles toutes les supériorités et tous les hommages, en usurpant la souveraineté des mœurs; l'une, Thargélie, Milésienne, montait malgré ces lois sur le trône de Thessalie; l'autre, Phryné, proposait aux Thébains de reconstruire leurs remparts à ses frais sous la seule condition d'y graver l'inscription suivante : *Alexandre, fils de Philippe, a renversé ces murailles, Phryné l'hétaïre les a relevées.* Glukéra régnait dans le palais d'Harpalos; Épicure avait choisi Leontium; Aristote, Herpilis, et Platon cette Archéanasse dont les rides mêmes, idéalisées par son imagination complaisante, avaient, dit-il, des charmes pour lui. « J'aime Archéanasse de Colophon; le sillon de ses rides sert encore d'asile aux amours! O vous qui l'avez vue dans sa jeunesse, de quelles flammes avez-vous brûlé ! à travers quel incendie avez-vous marché ! » Platon était né poète.

Nous ne copierons pas dans Athénée la liste interminable des hétaïres athéniennes et de leurs amis; tous les noms glorieux de la Grèce figurent dans ce catalogue. Harmodius le tyrannicide était attaché à la courageuse Léaïna qui, livrée aux bourreaux par Hippias, ne voulut trahir aucun de ses complices. La plupart des jeunes gens riches vivaient sous la loi des hétaïres, et l'amour qu'elles inspiraient a laissé des traces ardentes dans toute la littérature grecque. Voici une lettre touchante, écrite par un jeune Athénien, après la mort de l'hétaïre qu'il aimait :

MÉNÉKLÉIDÈS A EUTIKLÈS.

« Elle n'est plus, Bakchis la belle! O cher Eutiklès, elle n'est plus! Elle ne m'a laissé que des larmes et le souvenir d'un amour aussi triste aujourd'hui qu'il fut délicieux. Jamais, non, jamais Bakchis ne sortira de ma pensée! Quelle sensibilité! quelle ame sympathique pour moi! Elle, l'apologie vivante des hétaïres ses compagnes! Qu'elles se rassemblent toutes, et qu'elles placent la statue de Bakchis dans le temple d'Aphrodite et des Grâces! On dit communément qu'elles sont malfaisantes et sans foi, qu'elles n'aiment que le gain et ne s'attachent qu'aux présens, et qu'en se livrant à elles on doit s'attendre à mille maux; eh bien! la réfutation de cette calomnie était dans l'exemple, dans les mœurs si douces de Bakchis.

Tu connais cet étranger, ce Mède venu de Syrie avec tant d'eunuques, de luxe, de chars d'ivoire et d'habits précieux; tu sais qu'il offrit à Bakchis des présens sans nombre, des femmes syriennes, un établissement splendide, un luxe asiatique et digne d'un barbare? Eh bien! elle n'admit pas même chez elle l'étranger; elle aima mieux dormir sous ma petite couverture de laine, reposer près de mon foyer modeste, se contenter de mes faibles présens; elle renvoya tous les cadeaux au satrape, et se moqua de ses promesses dorées. Voilà le sort qu'eut ce négociant d'Égypte et les monceaux d'or qu'il apportait! Ah! jamais rien de meilleur que Bakchis ne parut sous le ciel! Pourquoi un bon génie n'avait-il pas placé Bakchis dans une situation de vie meilleure? Elle est morte cependant; elle nous a laissés, et désormais Bakchis couchera toujours seule dans la terre froide. Quelle injustice! Parques bien-aimées, jamais, non, jamais je ne reposerai plus près d'elle, comme autrefois! Moi, je reste, je causerai encore avec mes amis, je partagerai leurs repas, et jamais la douce lumière de ses yeux, jamais la noble gaieté de son visage, jamais les délicieux combats de nos nuits ne renaîtront pour me charmer!

Qu'elle parlait bien! Quel visage! quel chant digne des sirènes! quel nectar découlait de ses lèvres que la persuasion habitait! La ceinture de Vénus était à elle; on aurait dit ces statues qui représentent les Grâces et Aphrodite joignant leurs mains enlacées.

Adieu aux gaies chansonnettes après le repas! adieu à ces doigts d'ivoire qui éveillaient la lyre endormie! Qu'est-elle maintenant la fille chérie de toutes les Grâces? un peu de cendres, un rien! Et cependant elle vit, cette autre courtisane infâme, la Mégaria, celle qui a dépouillé Théagènes, qui l'a dépouillé de toutes ses richesses, qui ne lui a laissé que très-peu d'argent, un petit bouclier pour aller à la guerre; elle vit cette femme, et Bakchis, qui aimait son amant, est morte! Ma douleur s'est adoucie en s'épanchant; Eutiklès, ô mon ami, parler d'elle est un plaisir pour moi! hélas! son souvenir est tout ce qui me reste! Adieu. »

Vénus hétaïre avait des temples, Vénus conjugale n'en avait pas; comme tous les despotismes, le despotisme de ces femmes trouvait de l'opposition, faisait naître des abus, irritait la verve des poètes, se trouvait en butte à la satire et se soutenait en dépit d'elle. Athènes, aussi féconde en sobriquets bizarres que la Rome de Pasquin et la Florence de Dante Alighieri, ne les épargnait pas à celles qui subjuguaient toute la jeunesse, et souvent présidaient à ses destinées. La grossièreté pittoresque de ces surnoms, donnés à des femmes, répugne à la délicatesse du goût moderne et peint bien la société démocratique de cette époque. On ne ménageait guère ces hétaïres si adorées, si riches, si puissantes. Callisto-la-Truie, sa mère la Corneille; Laïs-la-Hache, Nico-la-Callipyge, Nannium-l'Avant-Scène (dont le visage était beau et la taille mal prise), n'étaient pas les plus maltraitées; et nous sommes forcés de taire plus d'une dénomination scandaleuse que de graves scoliastes ont conservées et commentées avec soin. Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcètes, renommée par sa cupidité, était connue sous le nom de la *Catapulte;* on prétendait que cet instrument de guerre avait détruit moins de villes que l'insatiable Lamia. Elle

mérite une mention spéciale dans l'histoire des hétaïres ; et la lettre suivante, qui ne manque ni d'esprit, ni de grâce, ni d'adresse, la caractérise assez bien.

LAMIA A DÉMÉTRIUS (1).

« Je suis bien hardie de t'écrire, mais tu es cause de mon audace. Un tel monarque permettre à une hétaïre de correspondre avec lui !

Cependant tu peux bien descendre jusqu'à recevoir une lettre, puisque tu descends jusqu'à moi ! Vraiment, ô maître Démétrius, quand je te vois au milieu de tes porte-lances, de tes généraux, de tes sénateurs, le diadème au front, par Aphrodite ! j'ai peur, je tremble, je frémis, je me détourne comme pour échapper à la clarté du soleil ; mes yeux se baissent ; tu me sembles bien alors Démétrius le preneur de villes. Je me défie de mes propres souvenirs, et je me dis : « Lamia ! est-ce bien là ton amant, celui que les sons de ta flûte ont enchanté la nuit passée et qui reçoit tes lettres ? »

J'attends que tu reviennes, pour bien reconnaître que c'est toi, pour que tes baisers me rappellent cet autre Démétrius, mon ami. « Quoi, me demandé-je alors, est-ce là le preneur de villes, le général célèbre, la terreur de la Macédoine, de la Grèce, de la Thrace ? J'en jure par Vénus, c'est moi qui le prendrai d'assaut aujourd'hui, et nous verrons bien ensuite quelle capitulation il faudra lui accorder ! »

Mais à propos, il faut que tu soupes ce soir avec moi et que pendant trois jours tu sois mon convive ! Je célèbre les fêtes de Vénus, et je veux que celle-ci l'emporte sur les fêtes des années précédentes. Je te recevrai bien, crois-moi ; tu ne pourras te plaindre ni de ma tendresse ni de ma magnificence ; tes présens m'ont permis le luxe, et quoique tu m'aies accordé généreusement la liberté de disposer de moi-même, je n'en ai pas profité. Que Diane me punisse si, depuis cette nuit sacrée, j'ai accepté un seul présent !

(1) Alciphron.

Écoute une parole d'amour. Ne crois pas trouver en moi, Démétrius, une trompeuse hétaïre. Qui d'ailleurs, maître invincible, oserait devenir ton rival? »

Armées de cette étrange puissance et protégées par les coutumes, quoique frappées d'anathème par la loi, les hétaïres devaient exciter l'envie, la malveillance et l'épigramme. Plus d'un homme grave s'insurgeait contre leur pouvoir. L'irrégularité de leur vie prêtait à la médisance du poète comique, et Ménandre Agathon, Diphilos, Aristophane lui-même, durent à cette existence toute romanesque et tout en dehors des convenances ordinaires de la société, leurs plus piquantes fabulations, leurs plus brillantes couleurs, leurs plus vives satires. On a long-temps cité la Thaliatta de Dioclès, la Corianne de Phérécratès, l'Anthéia de Nicos, la Thaïs et la Phanium de Ménandre, l'Opora d'Alexis, et la Clepsydre d'Eubulos. Il serait difficile de se faire une idée exacte des hétaïres d'après les fragmens qui nous restent de ces drames; le poète les injurie et les adore tour à tour. Tantôt il les confond avec les *pallakaï* ou courtisanes d'ordre inférieur, tantôt il les élève au-dessus de toutes les mortelles.

« Vois-tu une jeune personne modeste qui parle doucement, dont le ton soit gracieux, qui serve les malades, qui compatisse à la souffrance? on l'appelle *l'hétaïre, l'amie.*

— Est-ce une de ces femmes que tu aimes?

— Sans doute.

— Cette femme est donc très-bien (1)?

— Parfaite, élégante, gracieuse, une hétaïre enfin.

— Admirez (dit un autre poète comique, Eubulos), comme ces hétaïres sont supérieures au reste des femmes! Elles sont décentes; elles mangent et boivent sans grossièreté, non comme les autres femmes dont les joues gonflées témoignent de leur voracité, mais comme la jeune vierge milésienne, dont tous les mouvemens sont gracieux et doux! »

(1) Εστι γουν απλη τις.

Il y a en effet de la grâce et de l'élégance dans tous les souvenirs que nous ont laissés les hétaïres, dans ceux même qui sont empreints de licence et de vice. Nous ne pouvons citer qu'une partie de la lettre suivante, qui est un modèle dans ce genre, et qui offre le tableau presque complet de la vie et des femmes grecques.

MÉGARA A BAKCHIS.

« Il n'y a que toi au monde qui aies un amant que tu aimes assez pour ne pas vouloir le quitter un seul instant. Par notre maîtresse Aphrodite, c'est une horreur! Il y a déjà long-temps, Glukéra t'a invitée, et tu n'es pas venue; je ne sais pourquoi tu as fait cette injure aux femmes tes amies. Te voilà donc bien sage, et tu l'aimes bien. Jouis de ta supériorité! Nous ne sommes, nous, que des malheureuses! Je m'en fâcherais, par la grande déesse! si je ne t'aimais beaucoup.

Nous étions là toutes : Thettala, Murrhina, Chrusion, Euxippe. Philèmènos, qui vient de se marier, et que la jalousie de son époux persécute, est venue, un peu tard il est vrai, après avoir endormi ce bon mari. Il n'y a que toi qui sois restée en sentinelle auprès de ton Adonis, de peur sans doute que Proserpine ne l'enlevât à toi, Vénus nouvelle. Qu'il a été charmant notre repas (je veux que le regret te poigne le cœur)! quelles délices! Chansons, épigrammes, bon vin jusqu'au chant du coq; parfums, couronnes, coussins moelleux; l'ombre des lauriers en fleurs nous couvrait. Rien ne manquait, excepté toi. Souvent nous nous étions réunies, jamais avec autant de plaisir. Ce qui nous a surtout amusées, c'est un combat, une lutte, une dispute que je veux te raconter, etc. »

Cette lutte, nous ne la raconterons pas.

Les fragmens des poètes comiques grecs qui nous sont parvenus offrent beaucoup de passages favorables aux hétaïres, et la lettre que nous avons citée sur la mort de Bakchis les confirme. Cepen-

dant les mêmes écrivains de l'antiquité éclatent souvent en invectives contre l'hétaïre. Les lettres d'Alciphron, celles d'Aristénètes et de Phalaris dépeignent sous de vives couleurs, les artifices employés par elle pour captiver et retenir ses amans. Si la jeune esclave ionienne de lord Byron, cette Myrrha, l'une des plus belles créations de son génie, a trouvé des modèles parmi les hétaïres grecques, il faut avouer aussi que beaucoup d'entre elles mêlaient à leurs talens, à leur esprit, et à l'orgueil de leur beauté, des vices et des excès, l'insolence, la prodigalité, le luxe, l'intempérance, la perfidie, l'avidité.

« Tes larmes, écrit à l'un de ses amans l'hétaïre athénienne *Pithalé*, tes larmes sont en vérité fort touchantes; mais je regrette que la maison d'une hétaïre ne puisse pas marcher avec des larmes. Oh! que je serais heureuse si les larmes suffisaient! car tu ne me les épargnes pas. Mais l'or, les manteaux de pourpre, les ornemens, les esclaves, nous sont nécessaires; comment se passer de ces choses? Je n'ai pas, moi, de grands héritages, je n'ai pas de mines d'argent. De temps à autre, quelque adolescent m'envoie un petit cadeau et voilà tout. Depuis une année que je me suis vouée à toi, je suis vouée à l'indigence; ma chevelure ne connaît plus les parfums; je ne sais plus ce que c'est qu'une cassolette; il faut que je porte mes vieilles robes tarentines qui sont tout usées et me font rougir auprès de mes amies. Comment veux-tu donc que je vive? Tu pleures! la belle avance en vérité! mais tu m'aimes, dis-tu, et tu ne peux vivre sans moi? O maîtresse Vénus! tu m'aimes et tu pleures! Comme tout cela m'est avantageux! Et quoi! n'as-tu pas des vases d'or, les colliers de ta mère, ou quelques billets à ordre (1) de l'honorable citoyen ton père! Elle est bienheureuse, Philotès, ma compagne; et les Grâces l'ont vue d'un œil plus doux que moi! Son amant, Ménécléidès, ne pleure pas tant, et se conduit mieux. Quant à moi, j'ai cru prendre un amant, et je n'ai pris qu'un pleureur de funérailles, un Thrènode qui me traite comme un cadavre, qui m'envoie d'avance des guir-

(1) Δανεια του πατρος.

landes et des roses comme si j'étais morte, et qui pleure toute la nuit. Je n'ai plus que deux mots à te dire : si tu m'apportes quelque chose, viens, mais sans pleurer; si tu n'as rien, laisse-moi tranquille. »

Il faut avouer que ces femmes grecques étaient d'une parfaite naïveté.

Sans doute le poète comique Anaxilas avait rencontré sur sa route quelque femme aussi exigeante et aussi avide que Pithalê. Voici en quels termes il se plaint des hétaïres. Jamais anathème satirique ne fut plus violent. En souriant de cette verve ardente et courroucée, le lecteur reconnaîtra que les objets d'une attaque si véhémente devaient exercer une véritable tyrannie. Écoutez donc le poète furieux Néothis :

« Une hétaïre, eûtes-vous jamais le malheur de l'aimer? Avez-vous embrassé ce serpent terrible, cette chimère dévorante, cette Charybde, cette Scylla aux trois têtes, ce sphinx meurtrier, cette hydre, cette lionne, cette vipère, cette harpie vorace? tous ces monstres valent mieux que l'hétaïre!

» Passons-les en revue. Voici Plangon : elle, ce sont les étrangers qu'elle dévore. A peine un Barbare arrive-t-il dans la ville, il est sa proie. Je n'en connais qu'un qui lui ait échappé. Il s'arrêta devant la maison de l'hétaïre : il était à cheval, il piqua des deux.

» Et Synope? Déjà vieillotte : n'est-ce pas une hydre dangereuse? Ne se multiplie-t-elle pas? A côté d'elle se trouve Gnathaïna sa parente, non moins habile à dépouiller les misérables.

» Nanno, n'est-ce pas le gouffre de Scylla? Deux de ses amans sont déjà engloutis; le troisième allait l'être, il s'est sauvé à la nage avec quelques débris.

» Et Phryné, n'a-t-elle pas détruit un capitaine de navire et son navire? Théano vaut-elle mieux? Véritable sirène, son visage est celui d'une femme; ses larges pieds sont ceux d'un monstre. Toute hétaïre, ô mes amis, c'est le sphinx thébain, le symbole de la fraude et de l'hypocrisie. Fausses caresses, mensonges amoureux, protestation de sincérité, tendresses affectées, savez-vous

à quoi tout cela vient aboutir? L'hétaïre, en faisant la petite voix, s'écrie : *Une couche à quatre pieds ferait merveilleusement dans cette chambre : une esclave me serait bien utile; un trépied d'airain me ferait plaisir!* Le pauvre imbécile tire sa bourse, lève les yeux au ciel, heureux s'il a le bon esprit de prendre la fuite et d'échapper au brigandage qui le menace ! »

Arrêtons-nous. On voit que les Grecs, malgré leurs efforts, n'avaient pu réussir à diviniser le vice. Cette auréole éclatante dont l'hétaïre se couronnait, ne la protégeait pas contre le mépris et la satire. En séparant les vertus de la femme de ses talens, et sa grandeur morale de son développement intellectuel, l'Athénien avait créé un double phénomène, un double monstre, que nous avons essayé d'analyser. C'était au christianisme qu'il appartenait de rendre à la femme tout son empire, toute sa force, sa liberté, son individualité, les mille nuances, les innombrables délicatesses de son ame et de sa pensée.

Ph. Chasles.

LA CHRONIQUE DE FAUST.

> Et parce que l'homme a une ame il s'élève au-dessus de la nature, et peut sonder ce que la nature ne renferme pas... Il peut pénétrer dans l'empire des démons et apprendre à connaître le diable, comme il peut aussi monter jusqu'au ciel et approfondir l'existence de Dieu.
>
> (Paracelse, TRAITÉ DES SYLPHES.)

La chronique allemande de Faust est provenue de ce même amour du merveilleux qui a produit Merlin, Malagys, don Juan, l'Italien Virgile, le Bohémien Zito; de cette même agglomération d'idées prises dans l'esprit superstitieux, non-seulement de plusieurs hommes, mais de plusieurs peuples. Basée d'abord sur un fond vrai, elle n'aura pas eu de peine à rallier autour d'elle quelques-unes des histoires de sorcellerie qui couraient le monde; et si, comme Conrad Gessner le prétend, Faust faisait partie des *Scholastici vagantes*, il donnait par-là même lieu à ce que les écrivains de son temps lui prêtassent toutes les aventures étranges qu'ils pouvaient imaginer et recueillir : car ces *Scholastici vagantes* n'étaient autres que des étudians sans emploi qui s'adjoignaient à des astrologues, des comédiens et des chanteurs, et s'en allaient de ville en ville exercer leur industrie. On les trouvait dans toutes les grandes foires et les grandes fêtes, et la chronique de Limbourg rapporte qu'au mois de mai 1397, à la diète de l'empire qui eut lieu

à Francfort, on comptait dans cette ville cinq mille cent quatre-vingt-deux princes, comtes, barons, chevaliers, et quatre cent cinquante diseurs de bonne aventure, musiciens et écoliers errans.

Que Faust soit un personnage réel qui existait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, c'est ce dont il serait difficile de douter après les témoignages de quelques hommes notables qui devaient être ses contemporains.

Le *Gelehrte criticus*, livre rempli de recherches bibliographiques très-curieuses, a consacré à la chronique de Faust une des cent questions qu'il se propose de résoudre, et nous empruntons à cet ouvrage quelques notices sur l'existence du magicien allemand.

L'un des plus anciens auteurs qui parlent de Faust est le théologien Plazius, qui a écrit l'ouvrage *de Spectris et Lemuribus*. Ensuite vient Jean Manlius, qui, dans ses *Collectaneis locorum communium*, dit que Faust était né à Kundling, petite ville de Souabe; qu'il étudia à Cracovie, et de là se mit en voyage et découvrit maint secret merveilleux.

André Hornofius, l'auteur des *Promptuaris exemplorum*, ajoute que Faust vint à Wittemberg, mais qu'il se sauva de cette ville en apprenant que le duc voulait le faire arrêter.

Jean Wierus regarde Faust comme un imposteur.

Conrad Gessner, dans son *Onomastico*, place Faust à côté de Paracelse et des autres hommes exercés dans la pratique de la magie.

Philippe Camerarius dit qu'il n'existe peut-être pas un homme dans la classe du peuple qui n'ait souvent entendu parler de Faust.

Martin Delrio, dans ses *Disquisitionibus magicis*, traite Faust et Agrippa comme deux fripons, habitués à payer leur écot, dans les auberges, avec de l'argent qui, au premier abord, semblait être de bon aloi, et qui ensuite se changeait en corne ou en morceau de fer.

Philippe Begardi, qui publia à Worms, en 1539, un ouvrage intitulé *Zeyger des Gesundheit*, parle de Faust comme s'il l'avait lui-même connu.

Enfin, Mélanchton, Luther et l'abbé Triteim, ont aussi fait mention de lui dans leur correspondance.

Quelques écrivains ont pourtant confondu Faust avec Fust, l'imprimeur; d'autres avec un Faustus Socinus et avec un Jean Sabellicus, qui prenait le titre de Faustus junior.

Ce qui paraît à peu près certain, c'est que Faust naquit à Kundlingue, qu'il fut élevé à Wittemberg, et qu'il ne tarda pas à se distinguer par sa science. A Erfurt, dit Moehsen, il s'offrit à reproduire dans l'espace de quelques heures les comédies de Plaute et de Térence qui ont été perdues; mais les professeurs ne voulurent pas le mettre à l'épreuve, car ils ne pouvaient regarder une telle tentative que comme une œuvre de magie. Il se vantait aussi de pouvoir faire revivre les œuvres de Platon et d'Aristote, dans le cas où elles viendraient à être complétement perdues. Une autre fois, dans la même ville, il reçut la permission d'ouvrir un cours public sur Homère, et il représenta les héros de l'*Iliade* avec une telle clarté, qu'on eût pu croire qu'il les avait lui-même personnellement connus. Les étudians, qui n'ignoraient pas jusqu'où allait sa science étrange, lui demandèrent s'il pourrait faire passer devant eux les principaux personnages des poèmes d'Homère. Il y consentit et les mena dans une chambre obscure, en leur défendant de parler : là ils virent venir, l'un après l'autre, chacun avec ses attributs particuliers, les demi-dieux, les déesses, les rois et les guerriers dont il est tant parlé dans l'*Iliade* et l'*Odyssée;* mais quand arriva le géant Polyphème, avec son œil au milieu du front, sa barbe rousse, et une énorme massue à la main, les étudians eurent peur, se sauvèrent en tumulte et en poussant de grands cris, et deux d'entre eux crurent que Polyphème avait voulu les dévorer. Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans la ville; le franciscain Klinger s'en vint trouver Faust pour tâcher de le convertir, et n'ayant pu y parvenir, il le dévoua au diable et le fit chasser de la ville.

La plus ancienne histoire de Faust que l'on connaisse en Allemagne date de 1588. Elle parut à Francfort-sur-le-Mein sous ce titre : *Histoire du docteur Jean Faust, le célèbre Sorcier et Ma-*

gicien, où l'on voit comment il se donna au diable, comment il entreprit un grand nombre de choses prodigieuses, jusqu'à ce qu'il reçût sa récompense; extraite en grande partie de ses propres manuscrits, et publiée pour l'effroi des impies et l'avertissement des fidèles. Soyez soumis à Dieu, résistez au diable, et il s'éloignera de vous. *Cum gratiâ et privilegio.* Imprimé chez Jean Spies. Sans nom d'auteur.

Ce livre est devenu extrêmement rare, et il est bien difficile en Allemagne même de se le procurer.

La seconde, qui est la plus connue, quoiqu'elle soit rare aussi, fut publiée sous le nom de Georges-Rodolphe Widmann, à Hambourg, en 1599.

En 1674, il en parut à Nuremberg une nouvelle édition, revue et augmentée par J.-Nicolas Pfitzer, sous ce titre : *La Vie criminelle et la Fin effroyable du célèbre archi-magicien D. Jean Faust.*

C'est dans ce livre que nous puiserons les principaux traits de la vie de Faust, comme le peuple du seizième siècle se la représentait.

Mais une des choses les plus curieuses de cet ouvrage, ce sont sans contredit les remarques placées à la fin de chaque chapitre. L'auteur déclare dans sa préface qu'il n'a point écrit la vie de Faust pour faire naître de mauvaises pensées dans l'esprit de ses lecteurs, mais, au contraire, pour leur montrer l'abîme effroyable dans lequel se précipitent ceux qui s'éloignent de Dieu; et, pour rendre son livre aussi moral que possible, il a grand soin de commenter l'une après l'autre les actions de Faust. Toute la pieuse crédulité et toute l'érudition naïve d'un homme du seizième siècle sont employées à faire ces commentaires. Parle-t-il des démons, il rapporte aussitôt ce que saint Augustin, les conciles et la Sorbonne en ont dit. S'il en vient au suicide, il n'oublie pas non plus de compulser tous les pères de l'Église pour connaître leur opinion à cet égard; s'il est question des peines de l'enfer, même travail d'érudition pour savoir au juste de quoi elles se composent. Il discute sérieusement les conditions qui entrent dans le pacte du

diable avec Faust, et l'existence du diable lui-même, d'où il vient, sous quelle forme il aime mieux à se montrer, pourquoi il s'appelle le prince du monde, quelles sont ses ruses, son pouvoir, etc. Il emploie dans toutes ces discussions l'autorité de la Bible, Homère, Virgile, saint Chrysostome, Platon, Aristote, Luther et Cicéron, peu lui importe. Tout cela est entremêlé d'histoires de magie, non moins intéressantes que celles de Faust, et d'attaques directes contre le pape, qui prouvent que cette chronique est toute différente de celle de Fust l'imprimeur, attribuée à la vengeance des moines.

Du reste, il ne faudrait pas s'attendre à trouver ici une suite d'aventures si étranges et une histoire si tragique, que le titre du livre pourrait le faire croire. Faust est très-souvent un homme fort débonnaire, ou un joyeux compagnon qui tient plus de la gaieté toute ronde d'Eulenspiegel, que de la méchanceté du diable. Il n'y a tel brave étudiant allemand qui ne puisse hardiment prendre sur son compte quelques-uns de ses plus grands écarts, et tel joueur de gobelets qui ne soit en état de lutter avantageusement contre bon nombre de ses sorcelleries. Le pauvre Faust est parfois si humble et si embarrassé qu'il fait pitié. Au lieu de gouverner son esprit Méphostopholis comme bon lui semble, il en a peur, et tout ce qu'il en obtient pourrait bien ne pas tenter beaucoup de personnes à se donner au diable pour le même prix.

Quant au caractère de la chronique, elle est allemande, tout-à-fait allemande, par les mœurs qu'elle dépeint, par les personnes qu'elle met en scène, par cette vie d'étudiant que Faust mène à Wittenberg, et ces voyages qu'il entreprend au temps de la foire à Leipzig et à Francfort, etc. On ne peut douter que toutes les chroniques sur le même sujet, répandues en Angleterre (1), en

(1) En Angleterre, elle a donné lieu au Faust de Marlowe (voir dans la REVUE DE PARIS du mois de mars 1833); en Espagne, au magicien prodigieux de Caldéron; en Italie à plusieurs petites pièces de théâtre. En Hollande, elle a produit les gravures de Rembrandt et de van Sichem, et le conte populaire imprimé à Delft en 1592 chez Emmerich; en France, l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable*, in-12, Rouen, 1604.

Italie, en Hollande, en France, en Espagne, ne soient provenues de l'ouvrage allemand, qui porte un cachet irrécusable d'originalité.

Faust est né de parens pauvres dans le comté d'Anhalt. Un de ses cousins, qui habitait Wittenberg, le prend auprès de lui, et le fait entrer à l'université : là, il étudie à la fois la théologie et la médecine, et reçoit plus tard à Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se livrant à ses devoirs classiques, le goût lui vient pourtant aussi de connaître les sciences secrètes dont il a ouï raconter tant de merveilles. Il se procure des livres d'astrologie et de nécromancie, et consacre à cette lecture maudite tout le temps qu'il peut dérober à la théologie. En peu de temps il a fait de rapides progrès, il peut prophétiser l'avenir d'après les lignes de la main, il peut tracer des cercles magiques et conjurer les démons à l'aide du miroir. Quelquefois cependant le remords s'empare encore de lui; mais il l'étouffe bien vite au milieu d'une société de jeunes gens qui ne pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont plus aucune crainte de Dieu, aucun respect pour les choses saintes.

Son cousin meurt, et Faust, courant sans cesse de fête en fête, a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a hérité. Il a besoin d'argent, et n'a plus rien à vendre; c'est alors qu'il se résout à invoquer le diable. Il se rend un soir dans une forêt voisine de Wittenberg, puis, quand la nuit est venue, il trace ses cercles de conjuration et appelle à haute voix le démon. L'orage gronde, la forêt mugit, la terre tremble, Faust effrayé veut fuir, mais une apparition gigantesque le retient; c'est Satan lui-même!

Quelques mots s'échangent entre lui et Faust. Satan ne peut devenir son serviteur, mais il promet de lui en envoyer un.

Le lendemain, à son réveil, Faust voit entrer dans sa chambre un petit homme revêtu d'un capuchon de moine; c'est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est Méphostopholis qui s'offre à servir pendant vingt-quatre ans le docteur, et à satisfaire tous ses désirs, pourvu qu'il signe préalablement une obligation envers le diable.

Cette obligation se compose de cinq articles :

1° Faust renonce à Dieu et à ses saints;

2° Il doit devenir l'ennemi des hommes, et surtout de ceux qui lui reprocheraient son nouveau genre de vie;

3° Il n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux religieux, ni aux clercs;

4° Il n'entrera dans aucune église, n'entendra point de prédication, et ne fera usage d'aucun sacrement;

5° Il jurera de haïr le mariage et de ne jamais se marier.

Faust trouve les conditions un peu dures, surtout la première, qui l'oblige de renoncer à Dieu, et la cinquième, qui le force de ne pas se marier. Cependant, comme, d'une part, il a grand besoin d'argent, et que, de l'autre, le diable le presse intérieurement par la cupidité, et extérieurement par Méphostopholis, il se fait ouvrir une artère et signe. L'auteur dit que l'on a retrouvé après la mort de Faust cette obligation à Wittenberg, mais que l'on a eu des raisons pour ne pas en donner le *fac simile*. C'est dommage!

A peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant, gagné la faveur du démon au prix de son ame, vous croyez qu'il va, comme le Faust de Goëthe, demander à parcourir le monde, à satisfaire sa soif de science; non pas, ses appétits brutaux sont les premiers qui se réveillent. Il veut avoir du vin de France, mais non pas du vin falsifié comme on le vend dans les mauvaises auberges de Wittenberg; ensuite quelques bonnes tranches de rôti de veau (1), du jambon et des petits pains blancs. Tout cela est servi aussi promptement que proprement, et Faust se met à table avec la joie d'un homme qui a bien gagné son dîner, et dont l'appétit s'aiguillonne encore par les difficultés qu'il a rencontrées pour le satisfaire. Ensuite il fait meubler sa maison par Mephostopholis, qui est à la fois son sommelier, son rôtisseur, son tapissier et son valet de chambre. Il veut avoir de beaux rideaux en soie, des peintures,

(1) Le rôti de veau est encore aujourd'hui la base essentielle, et souvent l'alpha et l'oméga d'un bon souper d'auberge saxonne, et les petits pains blancs sont une sorte de luxe dans ce pays, où les familles riches elles-mêmes ne mangent ordinairement que du pain noir.

de riches tapis, tout comme un grand seigneur, et le diable lui apporte tout cela. Jamais on n'a vu un tel serviteur; l'Ariel de Shakspeare n'est pas plus ponctuel, et Puck n'est pas plus prompt. Aussi Faust, en se promenant dans son joli salon, en contemplant ses meubles nouveaux, ses riches vêtemens, sa table si bien fournie, se frotte les mains et se moque de la canaille déguenillée qui passe en grelotant sous ses fenêtres, et qui n'a pas l'esprit de se donner au diable.

Quand tout a été disposé avec soin, quand il y a assez de place pour donner un banquet, assez de chaises pour les convives, assez de rôti de veau au buffet, et de vin de France à la cave, Faust, qui n'est pas égoïste, et ne veut pas jouir de sa bonne fortune tout seul, appelle ses bons amis les étudians de Wittenberg, et alors vive la joie! Ce sont des festins où il se casse plus de bouteilles que dans les cuisines d'un roi, ce sont des soupers où l'on ne compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font pleurer les saints, et le jeu, et le tumulte, et le scandale dont les vagues retentissemens effraient toutes les bonnes ames de Wittenberg.

Bientôt l'argent que Faust reçoit de Méphostopholis ne suffit plus, et pour s'en procurer, il a recours à des ruses infernales. Par exemple, il fait venir chez lui un juif, et lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les rendre dans un mois, ou de se laisser couper le pied; le jour du paiement arrive, le juif accourt, et, comme Faust n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock, mutiler son débiteur. Faust se met au lit; le juif tire son couteau, et coupe en effet une jambe d'homme; le sang coule; il a peur qu'on ne le dénonce à la justice, et pour apaiser Faust, qui pousse de grands cris de douleur, il lui rend son obligation, de plus il lui donne tout l'argent qu'il porte sur lui, et Faust, ayant si bien joué son rôle, saute gaiement à bas du lit, et boit aux dépens du juif avec un nouveau plaisir.

Une autre fois, il vend à un très-haut prix un beau cheval, jeune, vif, fringant, et à la première rivière que le cheval traverse, son cavalier le sent fondre, comme un morceau de glace,

entre ses jambes, ce qui doit être pour le cavalier une sensation assez désagréable.

Puis de temps à autre il quitte sa jolie maison de Wittenberg, et s'en va voir ce qui se passe dans les autres villes d'Allemagne. Son voyage ne lui coûte pas cher, et ses moyens de transport sont encore plus rapides que ne peut l'être une bonne voiture anglaise sur un chemin de fer. Il n'a qu'à étendre son manteau, puis s'asseoir là-dessus avec ses compagnons, et les voilà qui partent comme l'éclair. Un matin il arriva à Leipzig avec une troupe d'étudians, et à l'entrée de la cave d'Auerbach (1), la même où Goëthe devait le faire descendre trois cents ans plus tard, il aperçoit des domestiques qui roulaient avec peine un énorme tonneau. « Allons, fainéans que vous êtes! s'écrie-t-il, comment l'un de vous ne se charge-t-il pas lui seul de cette besogne? » Les valets le regardent d'un air surpris; mais l'hôte, moins patient, se fâche et lui dit : « Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer ce tonneau, et si vous parvenez à le faire sortir de cette chambre, je vous le donne. » Faust accepte cette proposition, appelle ses compagnons pour en être témoins, puis s'asseoit sur le tonneau, et le tonneau s'avance légèrement comme eût pu le faire un bon coursier de Franconi. Alors ce fut un triomphe sans pareil, et une vie de bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait point encore vue. Faust rassemble tous ses amis, puis toutes les connaissances de ses amis, et l'on se met à table, et l'on passe la nuit et le jour à boire, jusqu'à ce que le tonneau soit vide et bien vide, car Faust tenait à ne pas laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

Dans cette cave historique d'Auerbach, nous avons vu les deux peintures sur bois destinées à retracer cette circonstance mémorable. La première nous montre Faust avec son bonnet d'étudiant, sa longue barbe et sa barrette, arrivant à califourchon sur le ton-

(1) On sait que dans quelques villes d'Allemagne, notamment à Leipzig, Dresde, Berlin, le rendez-vous des gourmands et des amateurs de bon vin est encore dans des caves souterraines. Hoffmann en a fait assez de fois mention pour que nous n'ayons pas besoin de les décrire plus longuement.

neau; l'hôte le regarde avec stupéfaction; les étudians font des gestes de surprise, et son petit chien marche en avant de lui. Au bas sont écrits ces six vers :

Doctor Faust zu diesen frist
Aus Auerbachs keller geritten ist
Auf einem fast mit wein geschwind,
Welches geschen viel mutterkind.
Solches durch seine subtile kraft hat gethan
Thud des teüfels lohn empfangen davon. 1525.

« En ce temps-là, le docteur Faust sortit rapidement de la cave d'Auerbach sur un tonneau plein de vin. Plusieurs enfans de femme furent témoins de ce fait qu'il accomplit par la force de son art subtil, dont le diable lui donna plus tard la récompense. »

L'autre représente le joyeux docteur assis au bout de la table; autour de lui ses compagnons, les uns qui boivent, les autres qui jouent de divers instrumens, et près de lui le bienheureux tonneau, où le domestique vient encore de puiser pour remplir une grande cruche. Au bas de ce tableau on lit cette inscription, qui a déjà donné lieu à beaucoup d'interprétations et de commentaires différens :

Vive, bibe, obgregare, memor
Fausti hujus et hujus
Pænæ. Aderat claudo hæc
Asterat amplo gradu. 1525.

La couleur de ces tableaux curieux a noirci; celui qui se trouve au fond de la cave a surtout beaucoup souffert de l'humidité, et l'on n'en distingue plus qu'avec peine l'inscription; mais l'on peut cependant reconnaître les physionomies, qui ne sont pas sans expression, et la naïveté du dessin et les costumes peuvent offrir un sujet intéressant d'étude. Leur forme en demi-cercle, mesurée exactement aux compartimens de la muraille, pourrait indiquer qu'ils avaient été peints exprès pour la salle voûtée où ils se

trouvent. Mais toutes les recherches faites jusqu'à présent pour découvrir le nom du peintre sont demeurées infructueuses.

Cependant l'aventure de la cave d'Auerbach a ranimé l'esprit entreprenant de Faust, et comme il n'espère pas toujours trouver des hôtes qui le paient si largement pour promener leur tonneau d'une salle à l'autre, il se résout à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il en est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur son manteau, il entend dire que l'évêque de Saltzbourg a une cave pleine de vin, et le voilà qui, avec sa troupe joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le soir auprès de l'évêché; on se tapit contre la muraille, et quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils gravissent le mur du jardin, entrent dans la cour, descendent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les tonneaux, et sont assez francs pour rendre hommage à la galanterie et au bon goût de l'évêque. La fête durait déjà depuis quelques heures, et les buveurs allaient se retirer par le chemin qu'ils avaient pris, sauf à revenir une autre fois, lorsque le sommelier de l'évêque, qui savait apprécier aussi les trésors de son maître, réfléchit que ce serait pourtant bien à lui de boire encore un coup avant de se coucher. Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu surpris d'y trouver une si nombreuse société. Il y a de part et d'autre étonnement et frayeur : lui veut crier, les autres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. « Que chacun remplisse sa bouteille! s'écrie-t-il en vrai héros de cave, et partons! » Puis il prend par les cheveux le brave sommelier, l'entraîne rapidement dans la forêt et l'attache à un arbre.

De Saltzbourg le magicien s'en va à Francfort. A moitié chemin il entre dans un château, et devant toute la société prend l'arc-en-ciel avec sa main : c'est un des plus beaux traits de sa vie; puis il est reçu auprès de l'empereur Maximilien, fait apparaître sous ses yeux le grand Alexandre, et lui bâtit une salle où sans cesse on entend le chant des oiseaux, où l'on respire le parfum des fleurs, où tout est splendide et magique.

Ensuite il retourne à Wittenberg et reprend sa vie bruyante comme par le passé. De temps à autre pourtant, il lui vient des

remords, il voit ses vingt-quatre années s'enfuir, il songe à ses péchés et à ce qui l'attend dans l'autre monde; alors il se frappe la poitrine et songe à faire pénitence; mais le diable arrive aussitôt pour l'en empêcher. Une fois il lui prend envie de lire la Bible; mais Méphostopholis le lui défend, à part pourtant les cinq premiers livres de Moïse; mais il ne doit lire ni le Livre de Job ni les Psaumes de David; et, dans le Nouveau-Testament, on lui permet la lecture des trois évangélistes Mathieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que saint Jean et saint Paul ont écrit.

Une autre fois, il se lasse des femmes de mauvaise vie qu'il a toujours connues. Il sait une jolie fille qui est servante chez un de ses voisins : il tente de la séduire; mais la jeune fille est sage et résiste à tous ses moyens de séduction. Alors, comme il a conçu pour elle une violente passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le diable arrive, son contrat à la main : « Tu ne te marieras pas, lui dit-il; car le mariage a été institué par Dieu, et nous ne voulons pas des institutions de Dieu. Faust résiste; le diable menace, et comme ces menaces semblent être encore inutiles, tout à coup la maison s'ébranle, les murailles et les parquets s'enflamment, et, à travers le feu et la fumée, Satan, l'œil en courroux, apparaît lui-même devant Faust, qui tombe tout effrayé et demande pardon, en promettant de se soumettre. Sur quoi, Satan, en monarque généreux, lui offre pour compensation à la servante de son voisin, savez-vous qui? rien moins que la belle Hélène, l'épouse de Ménélas, cette Hélène devant laquelle, dit Homère, les vieillards eux-mêmes se levaient avec respect.

Donc Hélène, la fille poétique de la Grèce, arrive en Allemagne, dans la petite ville de Wittenberg, dans la chambre du docteur Faust, avec un riche vêtement couleur de pourpre, avec de longues boucles de cheveux dorés pendant sur les épaules, et probablement aussi avec ce regard *qui mit Troie en cendres*. Ai-je besoin de dire que Faust, en la voyant, oublie à tout jamais sa petite servante, ses projets de mariage, et se sent possédé du même amour que Ménélas et Pâris. Hélène est aussi d'une grande complaisance. Le changement de lieu ne l'étonne pas; la demeure tout

allemande du philosophe ne lui fait point regretter le palais splendide de Priam. Hélène est une bonne fille, qui tombe sans difficulté de l'épopée d'Homère aux secrets cabalistiques de Faust, et de son rang de princesse à la condition assez bourgeoise de maîtresse de maison à Wittenberg.

Je ne dois pas oublier de dire que pendant ses voyages Faust s'était choisi un compagnon, un famulus, le bon Christophe Wagner, qui lui servait en quelque sorte de domestique, et qui, en échange de ses loyaux services, recevait des leçons de magie.

Ainsi placé entre une belle femme, à laquelle il prodigue tout son amour, et un fidèle serviteur, auquel il ne craint pas de faire part de sa science, il faut avouer que la vie de Faust commence à prendre une consistance assez honnête. Pour comble de bonheur, Hélène devient mère; un joli garçon, qui porte sur son visage le feu du midi et la rêverie du nord, est le fruit de cet amour enchanté. Nous verrons plus tard quel parti Goëthe a su tirer de cette fiction, car ce n'était qu'une fiction. Après la mort de Faust, Hélène et son fils disparaissent, sans que l'on ait pu découvrir quelle route ils avaient prise.

Mais Faust ne pouvait plus jouir qu'à demi de sa félicité d'amour. Le diable lui avait accordé vingt-quatre ans de vie, et il sentait fuir si vite ces vingt-quatre ans, et le diable, tel que nous le montrent les chroniques du moyen âge, était homme de parole : ce qu'il avait une fois promis, on était sûr qu'il le tiendrait, comme aussi il ne transigeait pas sur la moindre des obligations contractées envers lui. C'est une qualité que le diable a peut-être encore, mais que beaucoup d'hommes n'ont plus ; je suis fâché de le dire.

Une fois arrivé au déclin de sa magique existence, le malheureux Faust n'osait en regarder le but. Le sable coulait dans son horloge avec une épouvantable rapidité. Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de cette chute des heures ; maintenant il comptait chaque grain, et chacun d'eux, en tombant, réveillait dans son cœur autant de remords que de douloureuses appréhensions. S'il avait pu saisir la durée de sa vie, comme cette peau de

chagrin dont on nous a raconté la fatale histoire, il l'eût sentie se rétrécir de jour en jour, de minute en minute, jusqu'à ce qu'elle devînt à peine visible à l'œil, à peine sensible au toucher.

Alors il lui arriva de nouveau d'excellentes pensées de religion et de très-bonnes résolutions de faire pénitence; mais il était trop tard. Dès qu'il s'avise de tourner ses regards vers le ciel, le diable est là pour les ramener sur la terre; dès qu'il songe à prendre un livre de piété, Hélène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur sa tête, Faust ne songe plus qu'à lire dans les yeux de cette sirène, et au lieu de réfléchir aux saintes maximes de la Bible, il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement de paroles d'amour, que son amante lui apporte avec ses baisers.

Bientôt sa vie ne se compte plus par années, par mois, mais par jours : il est temps qu'il règle ses affaires dans ce monde. Il appelle son famulus et lui confie ses dernières instructions et les manuscrits où il a raconté plusieurs traits de sa vie (1), et ses livres d'astrologie, qu'il lègue à la postérité; ensuite il appelle encore une fois sa science à son secours, et prophétise l'avenir; il prophétise la chute de la papauté, le renversement de cette ville infâme qu'on appelle Rome, de grands fléaux et de grandes guerres sur les bords du Rhin. Puis, après s'être ainsi occupé du monde à venir, après avoir fait en règle son testament, comme tout honnête homme pourrait le faire, après avoir aussi donné à son famulus un démon qui doit le servir sous la forme d'un singe, il se réveille encore un matin, et c'est, hélas! le dernier. Alors il veut au moins mourir comme il a vécu; il convoque ses compagnons de débauche et commande à Méphostopholis une grande fête. Les bons vins circulent de nouveau sur la table; les chansons folles et étourdies se succèdent sans interruption. Jamais les braves étudians de Wittenberg n'avaient pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour lui, il ne peut s'empêcher d'être triste; car il songe

(1) Widmann dit dans sa préface qu'il a composé son histoire véridique de Faust d'après ces manuscrits. Il les avait trouvés chez un savant docteur de Leipzig. Depuis ce temps on ne sait ce qu'ils sont devenus.

au voyage qu'il va bientôt entreprendre, et ce voyage n'est pas récréatif. Il faut aussi qu'en homme bien élevé, il prenne congé de ses amis, et il essaie en vain de parler. Le mot est dur à prononcer; plus dure encore est la pensée qu'il renferme. Enfin il vide d'un seul trait sa grande coupe et commence sa harangue : « Mes amis, je dois bientôt vous quitter; je ne sais quand nous nous reverrons : j'espère pourtant que nous nous reverrons; car vous prenez un bon chemin pour me rejoindre. Je ne vais ni à Leipzig, ni à Erfurt, ni à Francfort, mes bons amis; autrement je vous prierais de venir avec moi. Hélas! je vais beaucoup plus loin, et je vous assure que s'il avait dépendu de moi de rester plus longtemps dans votre aimable société, j'y aurais consenti de grand cœur; mais j'ai affaire à quelqu'un dont il n'y a guère d'actes de patience, pas plus que d'autres actes de vertu. Je vais enfin rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer à boire et à chanter, et de me faire seulement la grâce de m'enterrer quand vous me trouverez mort. »

Cela dit, Faust se retire dans sa chambre; les étudians restent ensemble. A minuit, on entend un orage effroyable; la maison tremble comme si elle devait tomber; puis à ce bruit, qui glace tout le monde de terreur, succède un silence non moins effrayant; et quand les étudians entrèrent dans la chambre de Faust, ils trouvèrent ses membres déchirés comme par la foudre et dispersés sur le parquet, ils les recueillirent pour les enterrer, comme il les en avait priés.

X. Marmier (1).

(1) Nous croyons que cet article, que M. X. Marmier nous envoie de Leipzig, fera désirer la prompte publication de ses Études sur Goethe, dont nous avons parlé.

En citant notre article sur le Faust de Marlowe (mars 1833), M. X. Marmier aurait pu dire que cet article a été critiqué dans une Revue allemande, où l'on nous reproche d'avoir prétendu à tort que Goëthe connaissait le Faust anglais. Mais Goëthe lui-même raconte dans ses Mémoires qu'il avait étudié de bonne heure Shakspeare et ses contemporains. Voilà d'où est provenue notre erreur, si c'est une erreur. (*N. du D.*)

CRITIQUE DRAMATIQUE.

LES MALCONTENS DE 1579 ET LES MÉCONTENS DE 1834. — LA PORTE-SAINT-MARTIN ET LE THÉATRE-FRANÇAIS. — ANTONY ET M. THIERS, M. HAREL ET TUTTI QUANTI.

Si j'ai suivi avec un certain dévouement tous les nouveaux drames qui se sont succédé sur nos théâtres à machines depuis trois ans, je dois l'avouer, quoiqu'il en coûte à mon amour-propre de critique, j'ai été bien moins entraîné par la question *d'art*, cette grande question, comme vous savez, que par une curiosité dont l'imagination si féconde de nos dramaturges semblait me promettre enfin la satisfaction pleine et entière. Dans notre époque de *conteuse* mémoire, ce que je vais chercher au théâtre depuis trois ans, c'est le secret d'un conte. Ce conte, je veux vous le dire, un peu abrégé toutefois, malgré mon respect pour le légendaire original qui l'a laissé à mi-chemin :

« C'était le jour de saint Pierre : le pape célébrait la messe; c'était avec toute la solennité de ce grand jour, avec tous les pouvoirs qu'il a reçus des saints qui sont dans le ciel, d'effacer les péchés des hommes.

» Le pape célébrait la messe, et le peuple de fidèles agenouillé remplissait la nef et les ailes de la basilique; chaque pécheur atten-

dait la sainte parole qui allait l'absoudre, lorsque tout à coup le pontife se trouble et balbutie; il veut élever le calice, mais le vase sacré échappe à ses mains.

» — Le souffle impur d'un impie, s'écrie le saint pontife, souille l'air sacré du temple : cet homme est exclu de nos mystères, il n'a point de part dans la vertu de mes paroles... Lève-toi, malheureux! lève-toi et sors; crains que ma voix ne t'adjure; ne trouble pas plus long-temps le sacrifice de ce jour, éloigne-toi sans plus tarder!

» Au milieu du peuple était agenouillé un pélerin couvert d'une casaque grise, après avoir erré pendant des années loin de son pays natal, il voyait Rome pour la première fois ce jour-là. Depuis quarante jours et quarante nuits, ce pélerin n'avait pas prononcé une parole; depuis quarante jours, il observait le jeûne le plus sévère.

» Parmi les fidèles agenouillés, aucun pénitent ne semblait prier plus dévotement que lui; mais quand le saint-père eut parlé, il se leva et sortit.

» Le pélerin se remit en marche pour son pays natal, des seigneurs vinrent à sa rencontre, des vassaux accoururent pour lui rendre hommage, car c'était un seigneur riche et puissant, un capitaine brave et redouté en guerre. Mais vainement les cloches sonnèrent à son approche; il passa outre sans entrer dans l'église, où le clergé se préparait à le conduire solennellement au banc seigneurial; vainement il vit sa bannière se dérouler sur le donjon de son château, il baissa les yeux et continua sa route.

» Il continua sa route jusqu'à une masure en ruines, dont les dernières pierres étaient calcinées ou noircies par la flamme d'un incendie : il regarda ces décombres, horribles à voir, et poussa un amer soupir....; tout à coup il aperçoit un vieux moine assis sur pan de muraille.

» Que le Christ soit avec toi! dit le moine. Est-ce toi que j'attendais? Viens-tu de l'Orient ou de l'Occident? apportes-tu des reliques de saint Jacques de Compostelle, ou as-tu baisé le tombeau de saint Jean de Beverley?

» — Je n'apporte point de reliques de saint Jacques ni de saint Jean; mais j'apporte une malédiction de notre saint-père le pape, une malédiction qui pèsera à jamais sur mon ame!

» — Ne parle point ainsi, infortuné pélerin! ne parle point ainsi, mais fléchis le genou près de moi; confesse sincèrement ton péché mortel, afin que tu puisses en être absous.

» — Et qu'es-tu donc, moine, pour que je me confesse à toi, lorsque celui à qui les clefs du ciel et de la terre ont été remises n'a pas eu le pouvoir de prononcer mon pardon?

» — Je suis envoyé d'un climat lointain, de plus de mille lieues, envoyé ici pour absoudre un pécheur d'un crime, d'un crime bien noir, commis *ici même* entre la nuit et le jour. »

» A ces mots, le pélerin s'agenouille et commence en ces termes sa confession :..... »

Jamais interruption n'excita en moi pareil désappointement, pareille impatience; je ne sais ce que j'aurais donné dans le temps pour savoir la suite de ce conte. Mais aussi quelle imposante et terrible préparation! Après m'être bien creusé la tête pour trouver un crime digne d'un tel début, mon génie, plus curieux qu'inventif, ne pouvant parvenir à réparer le cruel *cætera desiderantur*, je n'avais plus d'espoir qu'en l'imagination de nos dramaturges : en les voyant accumuler forfait sur forfait, attentat sur attentat, il m'était permis d'espérer qu'ils mettraient enfin la main sur ce crime inouï que le pape lui-même ne put absoudre; mais c'est en vain qu'ils ont exploité en gros et en détail toutes les infamies, varié à l'infini le meurtre et le viol, l'adultère et l'inceste, tué et empoisonné père et mère, ma confession (j'en demande pardon à Jules Janin, auteur d'une Confession, que j'ai lue et relue comme tout le monde); ma *confession*, dis-je, est encore suspendue aux lèvres de mon pélerin. Je le vois toujours là à genoux, pâle, tremblant, couvert d'une sueur froide, mais il ne parle pas encore. Samedi dernier, j'étais entré à la Porte-Saint-Martin alléché par l'affiche, espérant toujours quelque forfait nouveau; hélas! les Malcontens de M. d'Épagny ne m'ont paru qu'une variante de Henri III. Certes, l'auteur a fait une bien méchante femme de

Marguerite de Navarre, mais qui est bien au-dessous encore de la reine de LA TOUR DE NESLES, au-dessous de Marie Tudor. Il a fait tuer Duguast par Bussy, et Bussy par Montsoreau, dans une église, au pied d'un autel, malgré les articles de la REVUE DE PARIS sur le droit d'asile; mais qu'est-ce qu'un double meurtre, un sacrilége et un adultère simple, un adultère sans violence, en l'an du drame 1834? Je serai donc quitte envers M. d'Épagny quand j'aurai dit consciencieusement qu'il a outragé l'histoire bien plus que les mœurs, les règles de la vraisemblance bien plus que les lois de la morale. Ce qui a paru le plus neuf dans LES MALCONTENS, c'est l'heureux anachronisme de la représentation d'un mystère en 1579. Je dis heureux, car en ces temps de tolérance, le public s'est fort amusé d'une scène où le gouverneur païen de Lutèce décolle de sa main, avec un grand sabre, monseigneur saint Denis, lequel lui donne sa tête coupée à baiser, et, l'ayant converti par ce miracle, le précède, sa tête sous le bras, au saint paradis. Ce mystère, intercalé dans le premier acte des MALCONTENS, à la manière de la scène qu'Hamlet fait représenter devant sa mère et Claudius, n'est pas malheureusement aussi dramatiquement lié à l'action que l'épisode de la pièce de Shakspeare; mais le grand attrait du drame nouveau appartient au décorateur. Un diorama tout entier forme le décor du cinquième acte. Ce diorama est si beau qu'il faut pardonner cet autre anachronisme qui nous donne l'église des Augustins, avec toutes les teintes d'un monument séculaire, à une époque où l'église des Augustins n'existait pas encore. Le public des boulevards n'est pas si sévère sur les dates; mais nous-mêmes, savans critiques du lendemain, *docti cum libro*, ne soyons pas ingrats envers ces drames, qui sont pour nous une vraie leçon de *cacographie* historique.

Tout compris, le drame des MALCONTENS, qui restitue au seigneur de Montsoreau et à Bussy d'Amboise ce que M. Alexandre Dumas avait attribué au duc de Guise et à Saint-Mégrin, a réussi complétement, malgré l'altération des faits, des dates et des caractères. Je l'analyserais avec détail, quoique je n'y aie pas trouvé mon *crime* tant cherché, si je n'arrivais un peu tard, ou plutôt si je n'avais à parler d'une comédie jouée depuis et qui menace de mettre

un terme à mes recherches, en repoussant jusqu'aux boulevards les plus éloignés tous les scélérats et tous les infâmes que nous avions vus peu à peu s'acheminer de la Porte-Saint-Martin jusqu'à la rue Richelieu. Cette comédie, on peut bien lui donner ce titre, s'appellera LES MÉCONTENS DE 1834. Violant peut-être un peu l'unité de lieu, elle s'est passée successivement dans les comités classiques de l'Académie-Française, dans les bureaux du CONSTITUTIONNEL, dans ceux du ministère et dans les coulisses du Théâtre-Français. Les principaux personnages sont :

1er PERSONNAGE. — LE CONSTITUTIONNEL, avocat de la *saine littérature* et du *beau moral;* LE CONSTITUTIONNEL oubliant qu'on pourrait lui reprocher d'avoir, pendant quinze années, entretenu ses lecteurs avec des détails fort peu édifians des peccadilles des prêtres et des jésuites, de Mingrat et de Contrafatto; LE CONSTITUTIONNEL qui adoptait naguère Voltaire entier, compacte ou en minces volumes, s'écriant que le raffermissement de nos institutions dépend de la prohibition d'ANTONY à la Comédie-Française, et accusant cette pauvre restauration d'avoir soutenu le viol, l'inceste, l'adultère, au théâtre, elle qui rallongeait les jupons des danseuses; LE CONSTITUTIONNEL, en un mot, fier d'avoir raison, au risque de se faire dire qu'il a bien ses raisons pour cela, et demandant au moins un théâtre pour y conduire sa femme et sa fille, aux frais de la subvention théâtrale;

2e PERSONNAGE. — Antony proscrit et fugitif, Antony réclamant son privilége de répéter sur notre premier théâtre, comme à la Porte-Saint-Martin, son viol, son meurtre justificatif, ses sophismes sur la bâtardise et ses épigrammes contre LE CONSTITUTIONNEL; Antony prétendant qu'il y a prescription en faveur de toutes ces graves attaques contre l'ordre social, y compris les épigrammes;

3e PERSONNAGE. — Adèle, déjà fatiguée d'une simple *liaison* et réclamant, au nom de son traité, le droit d'être violée par Antony, tuée par Antony, devant une société honnête; faisant de ce viol et de ce meurtre le *sine qua non* de son engagement, mais s'exprimant,

du reste, là-dessus en termes de fort bonne compagnie, dans une lettre en fort bon style;

4e PERSONNAGE. — M. Jouslin de La Salle, s'irritant, non sans motif, des épithètes *fausse* et *ignoble* données par LE CONSTITUTIONNEL à sa direction, lorsqu'il peut se vanter d'avoir ramené au Théâtre-Français la *partie* éclairée du public, d'avoir monté quatre grands ouvrages, fait 60,000 francs de recette par mois, et appelé un jeune talent, Mlle Plessis, dont les brillans débuts ont été en effet accueillis avec enthousiasme par le public (1);

5e PERSONNAGE. — M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, *qui conçoit la subvention* de l'Opéra et non celle du Théâtre-Français; M. Harel parlant d'or, procédant par interrogation et demandant au CONSTITUTIONNEL : « Savez-vous, monsieur, ce qu'est une somme de 200,000 francs? » M. Harel disputant au Théâtre-Français sa spécialité, opposant MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo à MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo, M. d'Épagny à M. d'Épagny; prétendant que la Comédie-Française se recrute des acteurs dont il ne veut plus, et sa troupe à lui de ceux qui *s'ennuient* rue Richelieu; M. Harel, qui complimenteur et presque courtisan, à propos de la *sagacité* d'un ministre aussi *éclairé*, aussi *spirituel*, aussi *artiste* que M. Thiers, nous surprend par cette conclusion toute démocratique et désintéressée : Je ne demande pas 200,000 fr., ni même 100,000; je ne veux que l'égalité. *Par goût*, M. Harel préfère l'*égalité qui abaisse à l'égalité qui élève;*

6e PERSONNAGE. — M. Thiers, ministre dont la *sagacité* n'a

(1) M. Jouslin de La Salle écrit tout cela, et ajoute qu'il vient de mettre à l'étude une comédie nouvelle de M. Casimir Delavigne. Certes nous l'en félicitons, mais nous aurions voulu que M. de La Salle ne tremblât pas au point de croire qu'il perdrait sa subvention s'il ne se cachait derrière cette comédie, reçue sans doute à huis clos ou en tête-à-tête, tandis qu'on répète une pièce de M. Frédéric Soulié, qui n'est pas précisément un paria littéraire. Honneur aux auteurs classiques, mais ne soyons pas honteux des autres : favorisons la réaction en faveur de la morale dramatique; mais n'allons pas imiter le fanatisme des nouveaux convertis. Un peu de charité chrétienne rend la raison plus aimable. Petite note que nous adressons au CONSTITUTIONNEL comme à M. J. de La Salle.

pas deviné l'article de ses collègues du CONSTITUTIONNEL (ses collègues d'Académie); M. Thiers, ministre *spirituel*, faisant un coup d'état contre une pièce jouée quatre-vingts fois; M. Thiers, ministre *éclairé*, qui censurait hier le titre d'une pièce au Gymnase, M. Thiers, ministre *artiste*, qui attend un article du CONSTITUTIONNEL pour décider une question d'art, lorsque cette question est traitée depuis six mois et un an dans tous les journaux littéraires et politiques. Nous connaissons depuis trop longtemps M. Thiers pour lui refuser sérieusement aucune des qualités que lui donne *gratis* M. Harel; tout ce que nous voulons dire *gratis* aussi, c'est qu'il n'a été dans cette circonstance ni très-sagace, ni très-éclairé, ni très-spirituel, ni très-artiste.

Mais il n'est pas temps d'entrer aujourd'hui dans l'analyse de cette pièce imprévue et dont le dénoûment est ignoré. Je n'ai voulu qu'en désigner les principaux personnages, à la manière des désignations de rôle et de costume de Beaumarchais. La REVUE DE PARIS se déclare franchement pour la morale, qui doit toujours dominer toutes les questions de littérature et d'art. Nous avons signalé la réaction littéraire; mais ni M. Nisard ni la REVUE DE PARIS n'ont prétendu avoir raison ailleurs que devant le bon sens public et la morale publique. Acceptons cependant le bien, de quelque part qu'il arrive; là où ce sont des intérêts particuliers qui nous le donnent, acceptons-le encore, en nous dispensant de la reconnaissance. Nous nous tiendrons au courant de la question. *Adhuc sub judice lis est :* le procès n'est pas jugé encore; toutes les parties ne sont pas entendues. M. Alexandre Dumas, la plus intéressée de toutes, prépare une petite brochure, sous le titre de FRAGMENT DES MÉMOIRES D'ANTONY, où, si les bonnes raisons lui manquent pour défendre la moralité de son drame, l'esprit et la verve ne lui manqueront pas pour donner quelques regrets à ceux qui font si maladroitement la police de la scène.

LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

SALON DE 1834.

Clôture.

PORTRAITS. — MM. DECAISNE ET CHAMPMARTIN, DUBUFE, ETC.
SCULPTURE. — M. PRADIER, ETC.

Je viens parler de ma dernière visite au Salon de 1834, non-seulement lorsque le Musée est fermé, et que la Revue de Paris m'accorde à peine quelques pages, mais encore lorsque déjà le public est appelé ailleurs par une exposition plus nouvelle qui a ses affiches et ses voix retentissantes. Les artistes dont il me reste à citer au moins les ouvrages me pardonneront d'être court.

Heureusement nous n'avons que quelques omissions à réparer dans la liste des noms que contenait notre premier article. Ce qui rassure encore notre conscience, c'est que nous n'avons laissé en arrière que les portraitistes, et que parmi ceux-ci, les vrais successeurs de Vandyck et de Titien, MM. Decaisne, que nous nommons à bon titre le premier cette année, Champmartin, les deux Scheffer, ne sont pas tellement différens d'eux-mêmes qu'on puisse faire une nouvelle théorie sur leur manière. Pour être juste, il faut répéter ici que M. Dubufe a cette année, lui aussi, consacré son talent aux vanités aristocratiques ou financières, comme pour prouver que ses précédens modèles étaient de moitié

dans les airs par trop bourgeois qu'on reprochait jusqu'ici à toutes ses physionomies. M. Rouillard s'est placé aussi sur la ligne des portraitistes que nous venons de nommer; nous signalerons enfin trois débuts dans le portrait, ceux de MM. A. Hesse, Amiel, et Roger, lauréat de 1833; non que ces débuts soient des œuvres originales, mais ce sont de bonnes études appartenant, celles de MM. Hesse et Roger à l'école de M. Ingres, celle de M. Amiel rappelant les bonnes études de Girodet. Pour en parler avec plus de détail il faudrait reprendre notre texte sur l'école de ces maîtres : mais le *bis repetita placent* n'est pas une devise à l'usage de toute espèce de critique.

Dans les miniatures ou les aquarelles nous aurions dû citer M. Isabey père en même temps que Mme de Mirbel et M. Saint. La main de M. Isabey a conservé toute la légèreté et la grâce qui firent sa renommée il y a vingt et trente ans : les filles et les nièces de nos célèbres beautés du directoire ne lui doivent pas moins que leurs mères.

La foule était grande ces trois derniers jours au Salon, et l'on ne pouvait circuler librement qu'entre les marbres toujours un peu négligés de nos sculpteurs. Un groupe seul voyait se succéder les curieux, celui que le bon goût, la chaste pudeur de la Direction des beaux-arts ont relégué dans une des cryptes des salles basses du Louvre. Ce groupe est un chef-d'œuvre, mais un vrai contre-sens aujourd'hui qu'il se manifeste enfin de la part du public une réaction de décence et de morale contre les nudités en tout genre. On raconte que Laïs, traduite devant l'aréopage je ne sais pour quel délit, se défendit en découvrant tout à coup son sein à ses juges et gagna son procès par ce plaidoyer en pantomime. La bacchante de M. Pradier est si belle, ce marbre rend si admirablement tout ce que Laïs montra à l'aréopage, que la cause de l'artiste est gagnée; cependant qu'il soit permis de lui dire que la sculpture doit se proposer un but plus grave que de reproduire ainsi la vie purement physique. La même observation s'adresse à la Siesta de M. Foyatier : mais le groupe de M. Pradier reste hors de toute comparaison.

M. Cortot a exposé un SOLDAT DE MARATHON, vraie figure académique, à laquelle on ne peut faire de reproches bien sérieux tant toutes les proportions en sont exactes, tant la silhouette en est heureuse; mais on voit que l'artiste n'a pas éprouvé en attaquant ce bloc insensible cet enthousiasme qui donne la vie à l'œuvre du ciseau. C'est une statue géométriquement belle, car je ne puis accorder à M. Cortot l'épithète sans le correctif de mon prosaïque adverbe.

M. David est toujours un très-grand sculpteur, mais par trop dédaigneux de nos expositions : lui qui expédie annuellement des statues qui valent leur pesant d'or aux galeries étrangères, s'est contenté de faire au Louvre l'aumône d'un plâtre de sainte Cécile, bon tout juste à décorer la niche du pilier d'une église de village. M. David a bien ajouté à son plâtre un beau médaillon de la tête de Casimir Perrier, mais pourquoi exposer un buste de Cuvier qui ferait peur aux petits enfans? Je conseille aux admirateurs de M. David de ne pas rester sur ces fâcheuses impressions et d'aller faire un pélerinage au Père-Lachaise pour y voir la belle statue du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

LE MERCURE remettant ses talonnières pour remonter vers l'Olympe, figure en bronze, par M. Rude, est loin de valoir LE PETIT DANSEUR NAPOLITAIN exposé par M. Duret l'année dernière. Cette figure, dépourvue d'étude, est d'un galbe forcé ou conventionnel. La double action que l'artiste a voulu représenter était un embarras dont il n'a point triomphé; il y a là une hésitation de mouvement pénible à l'œil, et contre laquelle le sculpteur devait se mettre en garde avant tout.

LA PUDEUR, de M. Jaley, et LA LESBIE, de M. Lanno, ont fait partie de l'exposition des envois de Rome, et nous les avons remarquées comme deux statues remplies de goût; elles se recommandent à ce titre encore à l'exposition du Louvre.

Si nos doctrines en peinture n'ont rien de trop exclusif, si nous nous arrangeons volontiers des caprices de l'imagination des peintres, il n'en est pas de même pour la statuaire. Nous croyons que cet art, plus borné dans ses moyens d'expression, ne supporte

ni la fantaisie ni la mode, et que la forme est sa condition essentielle. Si nous admettons le costume, ce sont les larges draperies des Grecs ou des Romains, parce qu'elles n'ont rien d'assez arrêté dans leur coupe pour gêner le goût de l'artiste et lui imposer des obligations en-dehors du but de son art, qui est l'expression d'une attitude ou d'un mouvement, saisissables sous toutes les faces, de tous les points de vue. Qu'est-ce que l'imitation en marbre ou en plâtre d'un casque, d'une cuirasse, d'une cotte de mailles, d'un frac, etc.? une entrave pour le talent, un moyen d'éluder l'imitation du nu pour l'ignorant; un travail d'artisan plutôt qu'une occupation d'artiste.

La sculpture anecdotique, comme on pourrait l'appeler, est selon nous bien au-dessous de la peinture du même genre. On nous pardonnera de ne pas nous en occuper; ce genre devait attendre l'exposition de l'industrie et ne pas se tromper de porte.

S'il nous était possible, malgré cette doctrine rigoureuse, de concevoir le fantastique en sculpture, nous ferions une exception en faveur de l'archange saint Michel, vainqueur du démon, par M. Jehan Duseigneur, parce que cette production colossale nous paraît empreinte d'imagination, première qualité de l'artiste après tout, et dont M. Lescorné, qui a traité le même sujet que M. Duseigneur, ne semble pas faire grand cas; mais nous avons trop de foi dans l'avenir de ce jeune talent pour l'encourager, par des éloges sur lesquels il pourrait se méprendre, dans une voie qui nous paraît hors des données de son art.

Après le buste du Roi et celui de M. Cuvier, par M. Pradier, qui sont très-remarquables par la largeur de l'exécution, nous avons distingué les deux bustes de M. Desprez, Mme Damoreau et Mlle P... Le marbre y est travaillé avec une délicatesse exquise, et nous donne comme un souvenir de la manière de Canova. Les Italiens seuls ne dédaignent pas ce travail précieux de la matière, et dans l'exécution des bustes, nous nous rangeons volontiers de leur avis; voilà pourquoi nous admirons, à côté des œuvres de M. Desprez, un très-beau buste de M. G..., par Bartholini, le Phidias de Florence. Les bustes de M. Andrieux, destiné à l'In-

stitut; du général Burthe, par M. Elshoëcht; de M. Henri Scheffer, par M. Desbœufs, ont aussi fixé notre attention.

Qu'on nous dispense de nos conclusions de critique sur le Salon de 1834. Maintenant que l'exposition se renouvelle tous les ans, les artistes paraissent chacun à leur tour, ils choisissent leur moment. Nous applaudissons de grand cœur à cette régularité dans laquelle chacun cherche sa convenance; mais, par cette raison même, l'exposition risque de n'être jamais complète; et comme il n'y a pas aujourd'hui de principe dominant dans l'école, que toutes les études se font à part, que tous les genres sont également bien accueillis, que l'indépendance est entière, il en résulte que les progrès sont individuels, et qu'il y a beaucoup d'artistes, mais pas d'école.

La Revue de Paris au Salon.
(A. Le Go.)

Lettre inédite de Beaumarchais[1].

Au Ministre de la guerre.

Paris, ce 30 août 1792.

O monsieur! ô monsieur! si l'incurable aveuglement jeté par le ciel sur les Juifs n'a pas frappé Paris, cette nouvelle Jérusalem, comment ne peut-on rien finir sur les objets les plus intéressans pour le salut de la patrie? Les jours composent des semaines, et les semaines font des mois, sans que nous avancions d'un pas.

Pour le seul passe-port à renouveler à M. de La Hogue, au Havre pour la Hollande, treize jours se sont passés sans que j'aie encore pu ouvrir les yeux à aucun homme sur le mal qu'on fait à la France. Un courrier est venu du Havre, il y a treize jours; il est reparti en portant à M. de La Hogue l'ordre le plus étrange qui pût se donner dans ce cas. Le voilà retenu en France, et l'on me demande pourquoi les soixante mille armes de Hollande ne nous arrivent pas, et je suis forcé de répondre que si le diable s'en mêlait, il ne pourrait pas faire pis pour les empêcher d'arriver! J'ai

(1) Beaumarchais avait, comme on sait, perdu un million son à édition des œuvres de Voltaire; il acheva de se ruiner dans cette fameuse affaire des soixante mille fusils. Nous avons le manuscrit autographe de cette lettre. (*N. du D.*)

été six jours prisonnier à l'Abbaye et au secret pour ces misérables fusils; et je suis prisonnier chez moi, parce que j'attends le rendez-vous que vous m'avez promis pour en finir. Je connais tous vos embarras; mais si nous n'y travaillons pas, l'affaire n'a pas de jambes pour avancer toute seule! On est venu cette nuit, à main armée, m'arracher mes fusils de chasse, et je disais en soupirant : Hélas! nous en avons soixante mille en Hollande, et personne ne veut rien faire pour m'aider, moi chétif, à les en arracher, et l'on vient troubler mon repos!

Je suis un triste oiseau, car je n'ai qu'un ramage, qui est de dire depuis cinq mois à tous les ministres qui se succèdent : *Monsieur, finissez donc l'affaire des armes qui sont en Hollande!* Un vertige s'est emparé de la teste de tout le monde. Chacun dit un mot et s'en va, me laissant là sans nulle solution... O pauvre France! ô pauvre France! Pardonnez-moi mes doléances, et donnoi un rendez-vous, monsieur, car, par ma foi, je suis au désespoir.

BEAUMARCHAIS.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Alger restera-t-il une conquête française? colonisera-t-on Alger? Question d'honneur national, question d'argent : voilà ce qui a occupé la tribune et la presse pendant toute la semaine. Il a fallu en quelque sorte moins de temps à nos soldats pour planter notre drapeau en Afrique qu'à nos législateurs pour savoir s'ils devaient l'y laisser. Après beaucoup d'argumens pour et contre, un beau discours de M. de Lamartine a ramené la discussion à son vrai point de vue. Chaque jour M. de Lamartine se fait mieux apprécier comme homme politique, sans rien perdre de sa brillante imagination de poète. Pour être juste envers chacun, il faut dire que la chambre a été aussi frappée d'un discours fort distingué d'un membre de l'opposition libérale. Jusqu'ici on répétait en souriant, dans quelques salons, un mot attribué à M. Laurence, qui, en remerciant les électeurs de Mont-de-Marsan de son élection, aurait dit avec l'accent gascon : « Messieurs lés électeurs, jé pars Laurence, mais jé réviendrai Mirabeau ! » Encore quelques discours comme celui de cette semaine, ce ne serait plus une gasconnade (1).

— On parlait avec inquiétude à l'ambassadeur de Russie du traité entre l'Angleterre et la France, au sujet de la Péninsule : « Rassurez-vous, a

(1) Puisque l'attention du public a été réveillée sur l'Afrique, nous rappellerons à nos lecteurs une excellente brochure publiée sur la colonisation d'Alger, par M. le colonel Préaux, sous-directeur du parc d'artillerie navale à Rochefort. M. le colonel Préaux a été entendu encore récemment avec intérêt par la commission de la chambre. Sa brochure se trouve chez M. Corréard jeune, rue Richer, n° 20.

dit Son Excellence d'un air très-pacifique, ce n'est qu'un protocole de plus. »

— THÉATRES. — On s'est plus occupé cette semaine de la proscription d'ANTONY, provoquée par un article très-moral et très-littéraire du CONSTITUTIONNEL, que des nouveautés jouées par nos divers théâtres. On a parlé d'un procès intenté par l'auteur d'ANTONY au directeur de la Comédie-Française, et d'une altercation très-vive qui aurait eu lieu entre M. A. Dumas et le ministre de l'intérieur, mais dont l'explication définitive serait parlementairement remise jusqu'après la session. Tout ce bruit va donner aux œuvres de M. Alex. Dumas une nouvelle impulsion de vogue, à ANTONY surtout, pièce justement épuisée dans le commerce, et qui ne se trouve plus que dans les œuvres dramatiques de l'auteur, dont il a déjà paru les trois premiers volumes. Le quatrième est sur le point de paraître chez M. Charpentier, éditeur.

— INSTITUT. — La séance annuelle de l'Institut a eu lieu vendredi dernier, devant un public peu nombreux. MM. Raoul Rochette et Rœderer ont lu, le premier, un Mémoire sur les colosses, le second une Dissertation sur l'hôtel de Rambouillet.

— L'exposition des produits de l'industrie a été ouverte le 1er mai. Nous en parlerons avec détail dans notre livraison prochaine.

— NÉMÉSIS. Troisième édition. 2 vol. in-8°. Chez M. Perrotin, place de la Bourse. Qu'on ne dise pas que cette réimpression de la NÉMÉSIS n'est plus de circonstance; les beaux vers sont de tous les temps, et c'est ici le chef-d'œuvre de M. Barthélemy, un ouvrage qui survivra aux passions qui firent son premier succès. Citons le début de l'Épître à M. de Chateaubriand :

Dans cette vaste arène où ton pied s'est lassé,
Ce monde où devant toi tant d'hommes ont passé,
Jamais ton œil perçant ne me vit; et peut-être
Nul homme mieux que moi n'apprit à te connaître;
Excuse mon orgueil : ton poétique nom
Électrisa ma vie à son premier chaînon;
Enfant, lorsque j'allais à la classe primaire,
Où le triste rhéteur m'enseignait la grammaire,

Sur les bancs incisés par l'écolier mutin,
J'apprenais mot à mot ton livre clandestin.
Seul dans ma Béotie, au matin de mon âge,
Je disais tes martyrs, ton saint pélerinage,
Ton nom rebondissant que l'écho répéta
Du cirque de Titus au pied du Golgotha;
Puis sur ma chaude mer que tant de soleil dore,
Je suivais en esprit la trirème d'Eudore;
Rêvant au flanc des monts, comme saint Augustin,
Quand il pleurait aux chants du poète latin,
J'écoutais dans son vol l'harmonieuse fée
Qui t'emporta du cloître aux roseaux de l'Alphée,
Cet esprit inconnu qui la nuit t'égara
Sous l'Océan à pic du grand Niagara, etc., etc.

— Beaux-Arts. — M. Ruhierre, l'un des plus habiles graveurs au burin, vient de publier une charmante reproduction du tableau de M. Destouches, connu sous le nom de l'Attente du Bal, qui faisait partie de l'exposition de 1833. Cet artiste a saisi avec un rare bonheur les intentions du peintre. Tout l'esprit, toute la délicatesse du modèle, sont reproduits dans cette jolie estampe, qui fait le plus grand honneur à l'auteur de Henri IV chez Michaud, de l'Arioste et de la Reddition d'Ulm. L'Attente du Bal a été publiée par MM. Rittner et Goupil, marchands d'estampes, boulevard Montmartre, n° 9.

— habitations des personnages célèbres. — Nous avons annoncé exactement toutes les livraisons de ce recueil de MM. A. Regnier et Champin. La dixième livraison, qui vient de paraître, est une des plus intéressantes; les noms de Necker, de Mirabeau, de David, de Charles Nodier, etc., donneraient du prix aux habitations qui y sont dessinées, quand bien même les deux artistes n'auraient pas perfectionné encore leurs dessins et leurs lithographies.

— trésor de numismatique et de glyptique. — Voilà des mots bien savans, voilà un trésor qui ne tenterait guère les gens du monde, si on ne leur disait que sous ce titre va se publier un ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire ancienne et moderne, un musée complet de médailles et de bas-reliefs, admirablement reproduits par un procédé nouveau et qui met à la portée du plus modeste amateur ce qui n'existait jusqu'ici que pour les rois et les princes. Avec le progrès des arts du dessin, nous allons tous avoir notre Louvre. Mais jusqu'ici rien de comparable

au Trésor de numismatique et de glyptique ou, pour parler grec en français, *Trésor de la science des médailles et de celle des pierres gravées*. Nous invitons quiconque ne veut pas rester barbare, dans notre siècle de progressive civilisation, quiconque veut avoir au moins une teinture d'histoire, quiconque enfin n'aime peut-être dans un ouvrage à figures que les images, à se procurer le spécimen du Trésor que nous annonçons, rue du Colombier, n° 30. Nous le défions de ne pas se laisser séduire par ce beau recueil, gravé par le procédé tout nouveau de M. A. Colas, dirigé par M. Paul Delaroche et M. Ch. Lenormand, tiré sur très-beau papier, par M. Chardon, chez M. Lachevardière. Il y a, du reste, mieux qu'un prospectus et un spécimen. La première livraison du Trésor paraît aujourd'hui, contenant quatre planches et ne coûtant que 5 francs.

— Une revue critique et un peu mordante du Salon de 1834 est publiée périodiquement par M. Gabriel Laviron, chez M. Janet, rue Saint-Honoré, n° 202. Cet ouvrage est divisé en douze livraisons, et chaque livraison est ornée d'une lithographie reproduisant un tableau remarquable.

— encyclopédie des gens du monde, chez MM. Treuttel et Wurtz. — Le tome deuxième (seconde partie) de ce recueil vient de paraître. Plusieurs articles ajouteront à son succès par le mérite qui les distingue et par les noms des auteurs, M. J. Janin et l'évêque de Beauvais, M. Jal et M. Matter, M. G. Drouineau et l'abbé de La Bouderie, etc.

— tunis, nouvelles africaines, par M. Lugan. Un vol. in-8°. — Il y a dans ce volume un vrai parfum d'Orient. Les Arabes ont sept poèmes célèbres, qu'ils appellent Al-Moallakat, ou *les Suspendus*, parce qu'ils sont suspendus en effet aux murs du temple de la Mecque. M. Lugan a voulu se rendre digne d'ajouter un huitième volume à cette pléiade. Nos lecteurs connaissent déjà M. Lugan par une curieuse relation de l'expédition de l'Atlas, insérée dans la Revue de Paris. Sa publication de ce jour est toute romanesque. Elle contient trois nouvelles, dont l'une a la dimension d'un roman. Quel que soit l'intérêt de ces récits comme drames, ils sont surtout remarquables par la couleur particulière du style, qui est poétique, mais toujours correct.

— déontologie ou *la Science de la morale*, 2 volumes in-8°, chez M. Charpentier, éditeur, rue de Seine, n° 31. — Un grand mouvement

de réforme intellectuelle a signalé la dernière moitié du dix-huitième siècle. Aucun des philosophes qui ont coopéré à cette grande tâche n'y a mis plus de persévérance, plus d'ardeur, plus de dévouement courageux que Bentham. L'âge n'avait ni ralenti ses efforts ni suspendu ses travaux. A quatre-vingt-quatre ans, son esprit avait conservé toute sa jeunesse, son ame toute sa vigueur. C'était un noble débris de l'intelligence du dernier siècle, que le temps semblait avoir oublié dans sa marche. A voir ce beau front de vieillard, cet œil assuré, on eût cru retrouver Franklin, avec qui Bentham eut en effet plus d'un point de ressemblance. Il avait la netteté de vues du diplomate américain, sa simplicité, sa vigueur intellectuelle, son regard perçant, son ardent amour de la liberté, son zèle courageux pour la réforme des abus; mais Bentham avait une ame plus large, plus expansive, plus dévorée du désir d'être utile aux hommes. Il n'avait point son patriotisme exclusif, ses préjugés républicains; car la république peut avoir ses préjugés comme la monarchie.

Les principes de Bentham peuvent se résumer par un seul mot : « l'utilité! » C'est la devise qu'il avait inscrite sur sa bannière et à laquelle il essayait de rallier tous les hommes, individus et peuples.

Dans les deux volumes qui viennent de paraître et dont la publication est due au zèle pieux de son exécuteur testamentaire, M. Bowring, le principe de l'utilité est admirablement reproduit et rendu familier à tous les esprits; mais cet ouvrage constate un dernier progrès dans les doctrines de ce grand légiste. Les objections dont le système utilitaire avait été injustement l'objet tombent d'elles-mêmes devant cette exposition nouvelle d'une doctrine jusqu'à ce jour mal comprise.

Nous appelons sur la Déontologie de Bentham l'attention de tous ceux qu'intéresse la solution du plus grand des problèmes, celui qui a pour objet la réalisation de ce que Bentham appelait « le plus grand bonheur du plus grand nombre. »

— Miroir des salons. — Mme de Saint-Surin vient de publier une seconde édition du Miroir des salons, augmentée d'un chapitre inédit, une Semaine de Paris. L'histoire de cette semaine nous fait connaître dans l'intimité plusieurs savans et hommes de lettres du premier ordre, entre autres, M. le baron Alibert, ce médecin aussi aimable qu'érudit. Le Miroir des salons forme un beau volume in-8°, qu'on trouve chez M. Levavasseur.

— Essai sur la révolution française, par M. de Norvins. — On n'a pas oublié le succès populaire de l'Histoire de Napoléon. M. de

Norvins esquisse ici à grands traits le tableau de la révolution française. Ce qui manque aux histoires de cette terrible époque, c'est la peinture des premiers mouvemens qui l'ont annoncée et amenée, et aussi le tableau de ses dernières conséquences. M. de Norvins a senti cette faute, et a élargi son cadre, en remontant jusqu'à Louis XI. Nous entendons, dans son ouvrage, le bruit des premiers coups de hache qui frappent sur le grand arbre de la féodalité; puis les coups se pressent sous Richelieu, et les plus hautes branches tombent; puis, sous Mirabeau, l'arbre est attaqué à sa racine et roule avec fracas; puis enfin, en 1830, à côté de ce trône renversé, pousse et reverdit un arbre plus vivace, et qui se nourrit de la séve de l'autre. On sent déjà tout ce qu'il y a de large dans le développement de ces grands faits, se suivant et se produisant l'un l'autre. L'exécution n'est pas au-dessous du plan. Pour être historien, il faut être philosophe, économiste, poète, érudit, administrateur; il faut un style grave, fin, lucide, concis, positif; car il y a dans l'histoire de l'épopée et de la farce, de la tragédie et de la comédie, de la poésie et de la réalité; car l'histoire, c'est tout, l'homme et les hommes, le roi et le peuple, Dieu et le roi. Sans prétendre que M. de Norvins réunisse toutes ces qualités (quel homme les a jamais réunies?), j'ai été frappé de l'extrême variété de tons qui règne dans son style: spirituel et fin quand il trace le portrait de Louis XVIII, peintre à grands traits quand il esquisse Napoléon, il a su trouver des couleurs sombres et terribles pour représenter la révolution. Cependant on pourrait lui reprocher de trop viser à la concision de Tacite; sa phrase devient obscure, à force d'être remplie. Ce sont là de ces défauts qu'on voudrait voir à bien des écrivains. En résumé, cet Essai sur la révolution se distingue, comme les autres ouvrages de l'auteur, par un sentiment de vive nationalité. E. L.

—Mater dolorosa, nouveau roman de M. Berthoud, obtient beaucoup de succès. L'éditeur de Mater dolorosa, M. Astoin, rue Saint-André-des-Arts, n° 60, publie une seconde édition, revue, corrigée et augmentée de deux nouveaux chapitres, de l'ouvrage de M. le baron d'Haussez, intitulé la Grande-Bretagne en 1833.

— mémoires d'un médecin. — Les tomes III et VI viennent de paraître chez M. Dumont, Palais-Royal.

MÉMOIRES

DE

L'EMPEREUR DJIHAN-GUYR.

PREMIER EXTRAIT.

Les trésors de littérature orientale qu'on trouve dans les bibliothèques publiques et particulières de la France et de la Grande-Bretagne, et dans les mains des familles arabes, indiennes et persanes, sont inépuisables, on peut le dire sans exagération. Ce ne sont pas naturellement des ouvrages d'un égal mérite; mais, excepté les livres sur l'astronomie, les mathématiques et la médecine, que le progrès de ces sciences en Europe a rendus comparativement surannés, on sait que parmi ces collections manuscrites sont plusieurs compositions du plus haut intérêt. Des savans qui ont eu accès à ces trésors rapportent qu'il y a entre autres des volumes écrits par les pères des Églises syrienne et arabe, qui éclaircissent l'histoire du christianisme des premiers siècles, des traités précieux sur la grammaire et la rhétorique, de nombreux ouvrages de fiction, des histoires des croisades, et qui sait si l'on ne retrouverait pas quelques-uns des ouvrages perdus de l'ancienne

11 mai 1834

Grèce, parmi les versions qui furent exécutées sous la protection des califes de Bagdad?

Le comité des traductions orientales a déjà fait beaucoup pour faire connaître à l'Europe les productions du génie asiatique. Un des plus curieux ouvrages qu'on lui doive ce sont les Mémoires de l'empereur Djihan-Guyr ou Jahangueir, *écrits par lui-même* et traduits du persan en anglais par le major David Price, de Bombay. Ce n'est malheureusement qu'un fragment qui ne comprend que treize années sur les vingt-deux que ce prince régna sur l'Inde; mais, tel qu'il est, ce fragment sert admirablement à caractériser l'auteur.

Djihan-Guyr monta sur le trône sous les plus favorables auspices. Il était l'arrière-petit-fils de Baber, le restaurateur de la dynastie de Timour, et le fils du renommé Akbar, dont la valeur chevaleresque parvint à conquérir et pacifier les vingt-deux provinces composant alors l'empire de l'Inde. Comme Charles XII de Suède, Akbar gagna d'importantes victoires par une audace et une rapidité de mouvemens surprenantes, n'ayant souvent sous ses ordres qu'une poignée de ses gardes. Mais, par sa sage conduite, pendant un règne de cinquante et un ans, il sut garantir et consolider en grand politique l'empire qu'il avait conquis en soldat. Avec l'aide de son célèbre ministre Abul Fazel, il compléta le cadastre de ses états, œuvre précieuse de statistique, embrassant tout ce qui avait rapport à son gouvernement et à ses diverses provinces. A l'époque de sa mort, qui eut lieu vers la fin de 1605, le revenu ordinaire de l'empire, y compris les présens d'usage faits au souverain et la rente des domaines de ses officiers, reversible à son trésor après leur décès, est estimé par un traducteur d'une bonne histoire de l'Indoustan à la somme de 1,300,000,000. Son armée consistait en trois cent mille chevaux et trois cent mille fantassins.

« Les arts de la civilisation commençaient à devenir florissans » parmi un peuple naturellement ingénieux et industrieux. La » splendeur de la cour, la richesse des individus créaient un » goût général pour la pompe et la magnificence. Les levers cé-

» rémonieux des grands, où tous cherchaient à plaire, rendaient » les Indiens égaux en politesse aux peuples de l'Europe. Les » sciences étaient cultivées, si nous exceptons les sciences abs- » traites, et l'on se livrait généralement aux arts libéraux et aux » travaux de l'intelligence. » (Dow.)

Ce fut en montant sur le trône que le nouveau monarque changea son nom de Selim en celui de Djihan-Guyr, qui signifie : « le roi conquérant du monde. » Il fit mettre aussi sur la monnaie une légende qui le proclamait *le flambeau souverain de la foi et le bouclier du monde*. Il héritait des talens littéraires de Baber, joints aux goûts fantasques de Humaioun; mais par son amour de l'ostentation dans le costume et l'ameublement de ses palais, il surpassa à la fois tous ses prédécesseurs. Djihan-Guyr se vante souvent, dans le cours de ses Mémoires, de ses immenses richesses et de sa munificence pour ses favoris. Il nous révèle, non sans quelque réserve çà et là, ses occupations de chaque jour, surtout celles qui avaient rapport au gouvernement, ses jeux somptueux et les hommages que lui rendaient les princes ses tributaires. Les détails de la guerre semblaient peser à son esprit; mais il décrit un costume orné de pierreries avec l'exactitude minutieuse d'un tailleur, d'un premier valet de chambre ou d'un romancier fabricant de moyen âge. Il y a quelque chose de puéril ou d'extravagant dans cette manie de monarque efféminé, qui n'a rien de plus intéressant à dire à la postérité que l'histoire de sa garde-robe, les tours de force de ses jongleurs, ses courses nocturnes, ses aventures d'incognito dans les cabarets, ses volages caprices qui le faisaient passer presque subitement de l'amour à l'indifférence, sinon à la haine. On a dit, en effet, que sa mère lui avait légué une disposition naturelle à la folie. Il avoue lui-même qu'il était adonné au vin (et il aurait pu ajouter à l'opium), qui enflammait quelquefois jusqu'au délire de la fièvre son tempérament ardent et fougueux.

Cependant il est impossible de lire ces Mémoires, sans conclure que les fautes de Djihan-Guyr, quelque affreuses qu'elles aient été en certains cas, provenaient plutôt de sa position que d'un mauvais cœur. Il était attaché à ses enfans, fidèle à ses amis, géné-

ralement indulgent pour ses ennemis, inexorable dans l'exécution impartiale de la justice. Mais si ses propres passions étaient en jeu, il semblait ne connaître le frein d'aucune loi humaine ou divine; c'était alors le despote d'Orient dans toute l'extension du terme; il ordonnait l'assassinat de quiconque formait obstacle à ses desseins aussi froidement que s'il eût copié une pièce de vers. S'il était contrarié dans ses mesures sanguinaires, il persévérait avec la perfidie du tigre, mais sans sa férocité; indifférence dans le crime qu'il tenait en partie sans doute de son origine tartare, mais qui s'était accrue encore de l'indifférence religieuse qu'il avait héritée de son père. Chose étrange! cette conscience *calleuse*, si on peut parler ainsi, n'excluait pas dans ce caractère original la tendresse du cœur : il aimait jusqu'à verser des larmes quand on s'adressait à ses affections. Vraie femme dans son amour des bijoux, il était tout énergie pour combattre une rébellion ou une émeute; homme de plaisir par tempérament, il devenait philosophe dans l'ivresse : froid déiste en théorie et en pratique, quelques grains d'opium le transformaient en dévot timide.

Une intrigue mal conduite, pour changer la succession, qui fut découverte et déjouée peu de temps avant la mort d'Akbar, jeta les semences de la jalousie entre Djihan-Guyr et son fils aîné Chusero, qui tient une grande place dans ces Mémoires. Cependant Djihan-Guyr commence son journal sans la moindre allusion à cette circonstance, tant il est occupé à décrire les ornemens fastueux du trône où il vient de monter, et ce diadème qu'il a posé sur sa tête en présence des émirs assemblés. S'il faut l'en croire, ce trône valait quarante millions, et ce diadème plus de cinquante! Pendant quarante jours et quarante nuits, le grand tambour impérial fit entendre le roulement de la joie et du triomphe. Au loin, autour du trône, étaient étendus de somptueux brocarts et des tapis brodés d'or.

« Des cassolettes, ajoute Djihan-Guyr, étaient disposées dans diverses directions pour y brûler de l'encens et des parfums. Près de trois mille bougies camphrées, de trois coudées de haut, placées dans des lustres à branches d'or et d'argent, brûlaient du

matin au soir, et répandaient une odeur d'ambre. De nombreux pages, beaux comme le jeune Joseph dans les pavillons d'Égypte, vêtus de riches habits tissus d'or et de soie, avec des ceintures et des bracelets étincelans de diamans, d'émeraudes, de rubis et de saphirs, attendaient mes ordres, dans l'attitude la plus respectueuse. Enfin, les émirs de l'empire, depuis le capitaine de cinq cents hommes jusqu'au commandant de cinq mille chevaux, au nombre de neuf, couverts d'or et de joyaux, de la tête aux pieds, rangés coude à coude, étaient attentifs au moindre signe de leur souverain. Pendant quarante jours et quarante nuits, je fis continuer ce spectacle de fêtes et de splendeur, avec une magnificence impériale qui était sans exemple depuis le commencement du monde. »

Parmi les nombreuses ordonnances promulguées par Djihan-Guyr à son avénement, et dont quelques-unes étaient d'une excellente morale, il y en eut une qui prohibait dans toute l'étendue de ses domaines la fabrication et la vente du vin ou de toute autre liqueur enivrante. Mais comme il avait la conscience de donner un exemple en contradiction avec la doctrine de sa loi, voici la curieuse explication personnelle de ses motifs :

« Je voulus faire ce réglement, quoiqu'on sache bien que j'ai moi-même la passion la plus prononcée pour le vin, et que je me sois libéralement livré à boire dès l'âge de seize ans. Dans le fait, entouré, comme je l'étais, de jeunes compagnons adonnés aux mêmes goûts, respirant l'air d'un délicieux climat, habitant de vastes et splendides salles décorées de toutes les gracieuses productions de la peinture et de la sculpture, foulant aux pieds les plus beaux tapis de soie et d'or, n'eût-ce pas été une espèce de folie de repousser le secours d'un cordial exhilarant?... Et quel cordial peut surpasser le jus de la grappe?

» Quant à moi, je dois reconnaître que tel était l'excès de ma passion pour le vin que je vidais journellement jusqu'à vingt coupes, et quelquefois davantage ; chaque coupe contenait un demi-*seir* (six onces). Je portais même si loin cette funeste habitude, que si j'étais seulement une heure sans mon breuvage, mes mains commençaient à trembler, et je ne pouvais demeurer paisiblement

assis. Convaincu par ces symptômes qu'il était temps de remédier au péril qui me menaçait, je réussis en six mois à réduire peu à peu mes vingt coupes à cinq (excepté dans les banquets, où je me permettais une ou deux coupes de plus), et généralement je m'imposai la règle de ne commencer mes libations que deux heures avant le soir; mais à présent que les affaires de l'empire demandent toute ma vigilance et mon attention, mes libations n'ont jamais lieu qu'après l'heure de la prière du soir, me bornant à cinq coupes au plus, et mon estomac n'en pourrait supporter davantage. Je fais un seul repas par jour, et il me suffit seulement d'une libation pour satisfaire mon goût pour le vin; mais je crois qu'il serait dangereux d'en discontinuer tout-à-fait l'usage, l'homme ne pouvant pas plus se passer de boire que de manger. Toutefois, je ne désespère pas d'imiter mon grand'père Hamaioun, qui parvint, avant l'âge de quarante-cinq ans, à se sevrer du jus de la grappe. Dieu nous l'a défendu. Un effort pour se conformer aux commandemens de Dieu peut devenir le moyen du salut éternel. »

Djihan-Guyr nous fait connaître le caractère et les qualités des diverses personnes qu'il éleva en dignité et en richesses. Dans le nombre, il nomme avec l'expression d'une affection particulière le fils d'un peintre de portraits auquel il avait été très-attaché depuis l'enfance; mais au-dessus de tous ceux qui furent distingués par sa faveur, il place son ministre, Chadja-Aias, et sa séduisante fille, la célèbre Nour-Mahil. L'histoire de cette famille est encore citée dans l'Orient comme offrant l'exemple extraordinaire du passage de l'extrême misère à un pouvoir sans bornes.

Ce fut environ vingt ans avant la mort d'Akbar que Chadja-Aias abandonna son pays natal, la Tartarie occidentale, avec le projet de chercher un terme à sa misère dans l'empire alors le plus florissant de l'Inde. L'établissement de la dynastie mongole sur le trône attirait naturellement plusieurs chefs tartares, et, par le même motif, ceux-ci voyaient de temps en temps accourir autour d'eux tous ceux de leurs parens ou de leurs inférieurs qui espéraient faire fortune sous leur patronage. Aias avait reçu une éducation supérieure; c'était tout ce que son père avait pu lui donner. Homme

austère, enthousiaste, habile dans les mathématiques, écrivain élégant en vers comme en prose, il connaissait toute la littérature des siècles antérieurs qu'il citait avec facilité, qu'il récitait avec un débit facile et séduisant. Son cœur s'était laissé captiver par les charmes d'une beauté villageoise qu'il épousa. L'approche du moment où sa famille allait s'augmenter le força à prendre une détermination pour son avenir. Ayant converti en argent le peu de meubles de sa maison, il acheta un cheval à demi-mort de faim, mit sa femme dessus, et, marchant à pied auprès d'elle, partit ainsi, comme ferait un Bohême en Europe, pour la capitale de l'Inde. Le peu d'argent ramassé par cette famille d'aventuriers fut bientôt dépensé. Aias eut recours à la charité publique; mais l'aumône l'abandonna aux vastes solitudes qui séparent la Tartarie de l'Indoustan. Les jours succédaient aux jours, sans qu'aucun voyageur se montrât. Enfin, Aias et sa femme tombent d'épuisement, et dans ce misérable état celle-ci met au jour une fille qu'elle ne pouvait vêtir ni nourrir. Le désespoir leur rend un peu de forces, bien peu toutefois, car ils n'avaient pas mangé depuis trois jours : Aias replace la mère sur le cheval, et porte lui-même sa fille dans ses bras; mais après s'être traînés quelques pas, ni lui ni elle ne peuvent soutenir le poids de l'enfant, et sont forcés de l'abandonner au milieu du désert. Avant de s'éloigner, ils veulent du moins le déposer sous un arbre et le couvrir de feuilles; cela fait, ils se remettent en marche en versant des larmes bien cruelles.

La mère ne cessait de tourner la tête vers l'arbre où elle venait de laisser l'enfant. Tant qu'elle put apercevoir cet arbre, elle souffrit en silence; mais quand elle le perdit de vue, le cri de la nature s'échappa de son sein : — « Mon enfant! mon enfant! mon enfant! » s'écria-t-elle avec angoisse; elle descendit de cheval pour essayer de se traîner jusqu'à sa fille, et ne put faire que quelques pas. Aias retourna seul pour la chercher; mais quelle fut son horreur de voir auprès de l'arbre un énorme serpent noir qui entourait l'enfant de ses replis et se préparait à le dévorer! Les cris du père effrayèrent le reptile, qui se réfugia dans le creux de l'arbre. Aias réussit à rapporter l'enfant à la mère.

Quelques heures après, des voyageurs parurent à l'horizon; Aias et sa femme en reçurent les secours les plus indispensables, et se rendirent à la ville de Lahore, où Akbar tenait alors sa cour.

En peu de temps Aias devint secrétaire d'Asiph-Kan, son cousin, qui était un des omras d'Akbar. Ayant, par son talent dans cette place, obtenu l'attention de l'empereur, il fut rapidement promu à la charge de grand-trésorier, et, le pauvre aventurier devint un des premiers dignitaires de l'empire. Sa fille, qu'à cause de sa beauté extraordinaire on appela d'abord Mher-ul-Nissa (le soleil de la femme), reçut la meilleure éducation qu'on pût lui faire donner : elle excellait dans la musique, la danse et la poésie; elle n'avait pas d'égale dans la peinture. Mher-ul-Nissa était dans tout l'éclat de sa beauté à l'époque où Djihan-Guyr (alors Selim) avait toute la fleur de sa jeunesse. Invité un jour chez son père, le prince resta après le banquet avec les principaux convives, et, selon la coutume, on servit le vin. Les femmes de la famille parurent voilées; la gracieuse personne de Mher-ul-Nissa attira tout d'abord l'attention du jeune prince; elle chanta :—sa voix pénétra jusqu'aux derniers replis de son cœur; elle dansa : — il suivit tous ses mouvemens avec l'expression d'un transport qu'il ne pouvait contraindre. Au moment où Selim était le plus ravi, la belle enchanteresse, se tournant de son côté, laissa, *par hasard*, tomber son voile. Il fut complétement pris dans les piéges que l'ambition de la jeune fille avait voulu lui tendre, quoiqu'elle fût déjà fiancée à Shere-Afkun, seigneur turcoman d'une haute influence. Selim demanda à son père de rompre ce contrat; mais Akbar refusa honorablement de se prêter à une si grossière injustice, et Mher-ul-Nissa fut mariée à Shere-Afkun, le jour convenu.

Lorsque Selim monta sur le trône, un de ses premiers désirs fut de posséder la femme qui l'avait séduit par tant de charmes; mais il n'osa pas s'en emparer par la force ouverte, Shere-Afkun étant un des chefs les plus populaires de l'empire. Après avoir tenté divers artifices pour le perdre, Djihan-Guyr réussit enfin dans son atroce projet. Shere-Afkun fut assassiné par une bande de stipendiaires aux ordres de Kuttub, alors Suba du Bengale, un des plus

dévoués officiers de l'empereur; mais, avant de mourir, Shere-Afkun se vengea à demi en tuant lui-même le scélérat qui s'était prêté aux passions du despote.

Soit que Djihan-Guyr fût réellement troublé de cette double mort, soit qu'il crût devoir laisser passer quelque temps avant de prendre possession de sa proie sanglante, afin de faire croire au peuple qu'il était étranger au meurtre commis en son nom, la beauté incomparable resta pendant quatre ans enfermée dans le plus obscur des appartemens du harem, sans voir une fois l'empereur. Elle supporta cet arrêt non-seulement avec résignation, mais encore avec une sorte de gaieté, espérant toujours que le hasard lui fournirait enfin l'occasion de triompher des résolutions de Djihan-Guyr, quel qu'en fût le motif. On ne lui accordait par jour qu'une misérable somme équivalant à 2 ou 3 francs au plus de notre monnaie pour son entretien et celui des femmes qui la servaient; mais son courage s'éleva au-dessus de toutes les privations. Elle s'occupa, ainsi que ses suivantes, à faire des pièces de tapisserie et de broderie, à peindre des tissus de soie et à inventer et exécuter des ornemens de toilette en tout genre. Ses divers ouvrages étaient finis avec tant de délicatesse et d'habileté qu'on se les disputait chez les marchands, et qu'ils firent mode à Delhi et à Agra. Elle parvint ainsi à réparer et décorer son appartement et à vêtir richement ses esclaves; mais elle ne réservait pour sa personne aucune partie du revenu qu'elle se procura ainsi, et continua à s'habiller de la manière la plus simple, comme pour se mettre d'accord avec sa situation particulière.

L'empereur entendait partout parler d'elle, et enfin la curiosité, sinon l'amour, l'engagea à la revoir. Il entra subitement dans sa chambre, et fut surpris de la trouver assise sur un sofa brodé, vêtue d'une simple robe de mousseline, entourée de ses esclaves en splendides costumes et toutes occupées activement. La magnificence de l'appartement le frappa, aussi bien que le goût de la décoration. La belle délaissée ne perdit pas un moment sa présence d'esprit, se leva lentement de sa couche et fit le salut d'usage sans dire un mot, touchant d'abord la terre avec la main

droite et puis son front. L'empereur resta muet comme elle, se sentant de nouveau épris de son ancienne passion, pendant qu'il contemplait sa beauté et admirait surtout ce maintien dont la grâce rendait ses charmes irrésistibles. Le résultat de ces quatre ans de patience fut tel qu'elle l'avait prévu. Djihan-Guyr la serra dans ses bras, et le lendemain, les ordres furent donnés pour la célébration de leur mariage. Le nom de Mher-ul-Nissa fut changé, par un édit de l'empereur, en celui de Nour-Mahil, lumière du sérail, et elle conserva depuis son ascendant sur le cœur du monarque son époux, laissant à son père le vrai gouvernement de l'empire. Plusieurs membres de sa famille furent élevés à des postes éminens, et justifièrent le choix qui les distingua par leurs talens et leur intégrité. Tous les habitans de l'Inde citent souvent encore leurs noms avec honneur.

Djihan-Guyr lui-même est prodigue d'éloges pour cette famille. A l'époque où il écrivait ses Mémoires, il avait changé le nom de Nour-Mahil en celui de Nour-Djaham, lumière de l'empire, titre indiquant l'influence sans bornes qu'elle exerçait sur lui. Il avait conféré à Chadja-Aias la dignité d'Ettemaud-ud-Doulah. On ne peut s'empêcher de remarquer, en passant, avec quelle indifférence apparente il parle des événemens qui aboutirent à son mariage avec l'objet de sa criminelle passion.

— Ettemaud-ud-Doulah, je n'ai pas besoin de le dire, est le père de ma femme, la princesse Nour-Djaham, et d'Asof-Khan, que j'ai nommé mon lieutenant-général, avec le rang de commandant de cinq mille hommes. Mais Nour-Djaham, qui est la première des quatre cents femmes de mon harem, a reçu le rang de trente mille. Il n'est guère de cité de l'empire où cette princesse n'ait laissé quelque noble édifice, quelque vaste jardin ou un monument splendide de son goût et de sa munificence. Comme je n'avais alors aucune intention de mariage, elle n'entra pas primitivement dans ma famille, et elle avait été fiancée, du vivant de mon père, à Shere-Afkun; mais quand ce chef fut tué, je mandai le kauzy et contractai avec elle un mariage régulier, lui assignant en douaire la somme de quatre-vingts lacs d'achefris de cinq methkalls

(cent soixante-quinze millions!) somme qu'elle demanda comme indispensable à l'achat de bijoux, et je l'accordai sans murmurer. Je lui offris, en outre, un collier de perles, contenant quarante grains, qui m'avaient coûté chacun séparément quarante mille roupies (près de quatre millions.) Au moment où j'écris, je puis dire que tout ce qui concerne ma maison, l'or et les joyaux, sont placés sous sa seule et absolue direction. Par le fait, cette princesse possède toute ma confiance, et je puis alléguer que toute la fortune de mon empire a été mise à la disposition de cette famille, heureusement douée; le père étant mon Divan, le fils mon lieutenant-général, avec des pouvoirs illimités, et la fille l'inséparable compagne de ma vie. »

AUTOBIOGRAPHY OF THE EMPEROR JAHANGUEIR.

ÉTUDE DE MOEURS

ET DE CRITIQUE

SUR LES

Poètes latins de la décadence [1].

Y a-t-il maintenant hors des colléges beaucoup de lecteurs des poètes latins de la décadence? Et, dans cet afflux de poésies étrangères qu'a reçues notre langue française, nos poètes de profession même ont-ils le loisir de parcourir Lucain, Perse ou Stace? Puis, ces redites de la muse latine, ces vers d'une époque monstrueusement servile et corrompue, valent-ils d'être étudiés? et, à leur égard, l'ignorance n'est-elle pas justice? Questions qui s'offrent d'abord, et pourraient élever un préjugé contre le livre de M. Nisard, si les recherches d'un homme de talent ne promettaient pas toujours intérêt et nouveauté. Que me fait Stace, dira de nos jours un poète qui lui ressemble? Qu'ai-je à apprendre dans ces

(1) Par M. D. Nisard. 2 volumes in-8°.

vieilleries? une grande chose; les fautes que vous faites. Stace, Lucain, ont un caractère précieux pour l'histoire des lettres; ce sont les *classiques* du mauvais goût; ils ont des imitateurs qui ne les connaissent pas, une école qui ne les a jamais lus.

De là sort, pour l'histoire abstraite de l'art, cette vérité que la décadence a des causes générales, supérieures, qui agissent à peu près de même chez les diverses nations, à des âges semblables de leur existence individuelle, et malgré des conditions sociales d'ailleurs fort différentes. La décadence pourra s'intituler progrès, renouvellement, création; elle n'en portera pas moins le signe de cette loi de l'esprit humain. La recherche de ces causes générales et en même temps de toutes les causes accidentelles qui les modifient, l'étude des maladies de la pensée, des décrépitudes et du rajeunissement qu'elle éprouve, n'est-elle pas pleine d'instruction? L'imagination du genre humain est cette forêt inépuisable, où, tandis que des arbres vieillis se couronnent et meurent, d'autres végétations s'élèvent et verdissent. La vie ne revient pas sur les troncs desséchés; mais elle se renouvelle à leurs pieds.

C'est donc un beau sujet que l'étude, même partielle, de ces révolutions morales et de cette décomposition de la pensée, qui en prépare la renaissance. M. Nisard ne paraît s'occuper que de quelques poètes latins; mais il embrasse un problème multiple, qui se retrouve, à la même époque, chez toutes les nations. Il emploie, pour le résoudre, tour à tour, ces vues élevées qu'on peut nommer la métaphysique du goût, et ces remarques de langage et de style qui jettent parfois un grand jour sur l'esprit d'une nation. Il fait de l'*esthétique*, de la critique morale et littéraire, et enfin de la philologie. Nous ne dirons pas que la supériorité de M. Nisard soit la même dans ces genres divers, et d'importance inégale; mais il est partout instructif; et quand il se trompe, c'est avec beaucoup d'esprit et de savoir. Ce livre annonce un véritable progrès dans l'étude de l'antiquité parmi nous.

L'auteur du reste a suivi, pour le composer, un ordre fort simple, peut-être même trop simple, c'est-à-dire chronologique et biographique, sauf les digressions spéculatives et le

jugement sur Lucain qui est rejeté après Juvénal, et remplit tout un volume. On ouvre le livre; et, au lieu d'une question posée, d'un système annoncé, d'une vue première sur l'état social de Rome, à la date où commence le sujet, on lit une vie et une analyse de Phèdre, très-spirituelles, très-piquantes, très-bien écrites.

Je ne blâme pas cette méthode; mais, il y avait quelque chose de plus à dire sur l'époque de Tibère, sur la lutte de ce génie d'élégance, qui se conservait encore, et de cette soupçonneuse tyrannie, qui précipita l'abjection des lettres par celle des ames, et rendit ainsi, chez les Romains, la décadence plus hâtive qu'ailleurs.

Il n'est pas exact d'ailleurs d'écrire, comme l'auteur des *Études :* « Phèdre est le seul poète, et l'on peut dire le seul écri-» vain, qui remplisse l'intervalle entre l'âge d'Auguste, et l'âge » de Néron. » Ce n'est rien moins qu'un demi-siècle, durant lequel l'idiome romain, sorti des larges sources de la liberté républicaine, coulait encore avec majesté. L'oppression fut grande sans doute : mais tout génie n'était pas muet. C'est le temps où mourut Ovide, chantant toujours dans l'exil, et où survivaient plusieurs poètes vantés par lui, entre autres Cornélius Sévère, dont il est resté de si beaux vers sur le meurtre de Cicéron, et Manilius, auteur *de l'Astronomique*, monument remarquable d'une poésie philosophique mêlée de faux goût. Enfin, l'antagoniste moral de Tibère, ce Germanicus que Tacite nomme si bien *les courtes et malheureuses amours du peuple romain*, et qui réunissait en lui toutes les vertus éclatantes et gracieuses, comme Tibère tous les vices, Germanicus était poète. Nourri dans les traditions grecques de la maison d'Auguste, il avait, par nature, cette imagination élevée, qui inspire les grandes choses dans les arts. Toute sa destinée y répondait, et avait dû porter son ame à l'enthousiasme. Le premier des Romains, il s'était avancé au loin sur l'Océan septentrional. Il avait visité l'Orient en vainqueur, et remonté le Nil, jusqu'à l'île d'Éléphantine; il avait surpris, dans les forêts du Nord, les secrets magiques des druides vaincus; et, il s'é-

tait fait lire par les prêtres (1) de Thèbes les lettres mystérieuses inscrites sur leurs temples. Il était l'idole des Romains, et il avait refusé l'empire. Il aimait avec passion la gloire, et la vie simple de la famille et des lettres. Cet homme avait certainement de hautes facultés poétiques dans l'ame; et l'on ne doit point s'étonner que, s'attachant à ces merveilles célestes qui inspiraient Manilius, il ait traduit en beaux vers *les Phénomènes* d'Aratus. Il fallait donc le nommer dans l'inventaire du triste siècle de Tibère.

Ce temps, il est vrai, était rude aux poètes, et dut en laisser vivre bien peu, lors même qu'ils n'étaient pas, comme Germanicus, de sang impérial et suspect. On connaît l'histoire de ce Lutorius Priscus, qui, s'étant avisé, pendant une maladie de Drusus, de préparer d'avance une élégie sur sa mort, et de la lire dans un cercle de Rome, fut traduit au sénat, comme coupable de lèse-majesté. Un seul sénateur eut le courage de représenter que, si les accens criminels, dont Lutorius avait souillé sa pensée et les oreilles de ses auditeurs ne pouvaient être assez punis, même par le cachot et la torture, il y avait cependant, de sa part, plus de folie que de perversité, et qu'on ne pouvait craindre rien de sérieux de celui qui, dénonçant lui-même ses crimes, s'insinuait dans l'esprit, non des hommes, mais de quelques femmelettes. En conséquence, il ne concluait qu'au bannissement, à la confiscation et à l'interdiction du feu et de l'eau. Un avis si indulgent ne prévalut pas; et le sénat, tout d'une voix, condamna Lutorius à la peine de mort : le pauvre poète fut étranglé dans sa prison.

L'histoire n'était pas mieux traitée que la poésie. Qui n'a lu dans Tacite la défense, la condamnation et la mort de Cremutius Cordus? mais, on le voit par cet exemple, il y avait persécution et péril, plutôt que silence. Conservé par les soins de sa fille Marcia, l'ouvrage de Cremutius Cordus fut publié dans Rome, sous le règne même de Caligula; et il doit compter parmi les monumens de cette époque, désignée comme si stérile.

(1) Manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ, priorem opulentiam complexæ, jussusque e senioribus sacerdotum patrium sermonem interpretari.

(Tacit., Ann., lib. II.)

Enfin il nous est resté, dans l'*abrégé* de Velléius, le modèle même de l'histoire, telle que la permettait et l'inspirait Tibère; et certes si ce livre singulier révolte par la bassesse des réticences et celle des mensonges, on ne peut y méconnaître le talent de style, et la vigueur du coloris. L'ouvrage de Velléius méritait d'autant mieux de fixer l'attention de M. Nisard, que les questions de goût dont lui-même s'occupe y sont indiquées avec une précision fort rare chez les anciens, et habilement mêlées à l'histoire des institutions et des mœurs. Velléius, dans une digression ingénieuse sur la Grèce et sur Rome, recherche par quelles causes le génie des lettres, dans une nation, n'embrasse pas une époque de plus de quatre-vingts ou cent ans, et pourquoi, ce terme passé, la décadence est inévitable. Ses idées sur ce point sont simples et de bon sens; elles méritaient d'être rappelées, comme l'ouvrage entier de Velléius, qui marque une époque dans l'histoire du goût.

L'auteur des *Études* savait tout cela, sans doute; mais, il lui a plu de frapper les esprits par le contraste, et de faire un siècle de Néron après le siècle d'Auguste, en supprimant tout intervalle. Cette forme est plus saillante, et ne manque pas même de vérité. Il y a certainement ressemblance, affinité, entre le règne frénétique de Néron, cette imagination atroce, folle, gigantesque, ce luxe maniaque, ce goût du sang dans les fêtes, et la poésie fastueuse, les images excessives, les descriptions minutieusement hideuses de Lucain, de Sénèque et, plus tard, de Stace. Mais ce n'est pas, comme protecteur des arts, que Néron a eu cette influence : c'est comme tyran, c'est comme grand criminel, effarouchant les ames par d'horribles exemples, et leur donnant le besoin des émotions affreuses. Caligula, Domitien, qui ne faisaient pas de vers, et ne jouaient pas de la lyre dans le Cirque, agirent de même sur la poésie latine du second siècle; elle relève d'eux, comme de Néron.

Quoi qu'il en soit, M. Nisard, après les spirituels chapitres sur *Phèdre*, entre avec un rare talent, dans l'histoire de cette décadence, qu'il suit sous toutes ses formes. Les tragédies de Sénèque l'occupent d'abord. Il est difficile d'en parler avec une érudition plus piquante, et un goût plus ami du vrai. Il y a là de belles pages sur

l'art des Grecs, l'impuissante imitation des Romains, et cette tragédie de tirades et d'allusions, faite dans le cabinet pour quelques lecteurs. On voit dans le dialogue célèbre de Tacite l'importance qu'avait cette tragédie et les inquiétudes que donnait au pouvoir le *Thyeste* ou le *Caton* du célèbre avocat Maternus. Il est clair que ce n'était plus la tragédie telle qu'elle avait fleuri, pendant un siècle, à Rome, sous le vieil Accius, mais le dernier effort de la satire politique, dans un temps de servitude. Le *Thyeste* ou le *Caton* de Maternus devait être assez semblable à une pièce d'Alfiéri.

Une autre ressource de la tragédie latine du second siècle, ce fut la sentence philosophique et la description. M. Nisard, en suivant pas à pas Sénèque dans ses meilleures pièces, décrit avec autant d'exactitude que d'esprit ce genre emphatique et faux. Son analyse de l'*OEdipe* de Sénèque, comparé à l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, est une œuvre de savante et ingénieuse critique, où l'on voudrait seulement retrancher quelques expressions, qui ne sont pas d'un goût aussi pur que les jugemens de l'auteur.

De Sénèque, fort blâmé et très-bien jugé, M. Nisard passe aux satires de Perse, qu'il n'aime pas : il les jetterait volontiers au feu, comme fit saint Jérôme. Il en trouve le langage creux et vide, la philosophie commune et déclamatoire, et reproche surtout à l'auteur d'avoir écrit trop jeune, et d'être mort à la peine. Ce morceau sur Perse est remarquable par la fermeté du sens et l'élégance; beaucoup de choses y sont vraies même, et d'un vrai amusant, ingénieux, animé. Mais l'auteur n'estime pas assez cette pureté mélancolique, et cet accent presque chrétien de Perse. C'est un inconvénient d'écrire trop jeune; mais il y a certaines nuances d'émotions, une sorte de candeur et de passion dans le lieu commun moral, qui n'appartiennent qu'à cet âge, et qui ont bien leur charme. Les vers de Perse sur son maître Cornutus, le souvenir de leur amitié, l'enfance terminée du poète, lorsqu'il suspend aux lares paternels la robe blanche et la *bulla :*

Bullaque succinctis laribus donata pependit.

Le moment indécis et la route douteuse de la jeunesse, ignorante de la vie,

> Cùmque iter ambiguum est, et vitæ nescius error.

Ce sont là des beautés naïves et touchantes, qui charment dans l'austérité laborieuse de Perse ; et puis, ce poète a un bien autre caractère qui méritait d'être remarqué. On y sent la révolution morale, que suscitaient les crimes effrénés de l'empire ; on y surprend la révolte du cœur humain contre une société dépravée par son culte et ses vices. Perse se moque des juifs, et de la petite et sale lumière qu'ils allumaient, pour la fête d'Hérode, sur les fenêtres de leurs bouges, dans le plus pauvre quartier de la ville; mais son ame est travaillée de la même inquiétude, du même besoin de foi que celle des hommes alors confondus par les supplices, sous le nom de juifs et de chrétiens. Comme eux, il a dégoût des temples idolâtres, des sacrifices immondes, de la prière corrompue; il proteste contre la forme d'un culte charnel et mercenaire; il veut la pureté d'ame pour offrande :

> Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo.
> Dicite, pontifices, in sanctis quid facit aurum?
> O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes!

Et, remarquez-le bien, ceci n'est pas une déclamation d'école, versifiée par le jeune poète; c'est le grand problème qui s'agitait dans le monde, la nécessité d'un culte meilleur, la revendication de la liberté morale et de la conscience humaine, la soumission de la chair, de cette chair que Sénèque et saint Paul désignent par le même mot mystique de *caro*, que le chrétien disait *maudite*, et que Perse appelle *scélérate*,

> Et bona diis ex hâc *sceleratâ* ducere pulpâ.

Il y avait à la fois, dans le même but, un travail philosophique et un travail religieux, qui se faisaient dans le monde. Ils se tou-

chaient, sans se connaître, et se confondaient même quelquefois par les formes extérieures. Sénèque, dans sa jeunesse, s'était assujetti, pendant un an, à une vie ascétique très-sévère. Son père craignit que l'abstinence de certaines viandes, qu'il observait comme les sectes alors persécutées, ne le rendît suspect; et le philosophe y renonça par prudence. Voilà le double caractère des deux réformes qui se poursuivaient à la fois dans le monde. L'une était discrète, enveloppée, spéculative, transigeait avec le péril et avec l'opinion des hommes; elle inspirait, dans la solitude, les sentences morales de Perse; elle suivait Sénèque à la cour de Néron; l'autre était hardie, bruyante, populaire, au milieu même de la haine du peuple; elle se proclamait à haute voix, entre les roues et les feux; elle étonnait le stoïcisme par sa vulgaire patience contre les plus atroces tortures; elle fournissait par milliers les hommes que Néron faisait brûler, enduits de bitume, dans ses jardins éclairés de leurs supplices.

Oh! c'était là sans doute, c'était dans les catacombes et sur l'arène sanglante que l'enthousiasme et la poésie se retrouvaient avec les martyrs de la foi nouvelle. J'aime ce chrétien qui s'écrie au nom de Néron : « Nous sommes fiers d'un tel inaugurateur de » notre proscription. Quiconque le connaît doit comprendre que » ce qui fut condamné par Néron était quelque grand bienfait » pour le genre humain. » Cette espérance d'un grand bien, c'était la pensée nouvelle qui agitait le monde. La poésie des anciens était renversée; l'âge d'or était rejeté dans l'avenir : on y montait par la souffrance et la vertu.

Il ne faut pas s'étonner, lorsque ces grandes idées apparaissaient dans le monde, qu'il fût resté peu de poésie en dehors de ce cercle sublime. Mais il eût été digne de l'auteur des *Études* de rechercher le contre-coup puissant de ces idées sur la poésie même du paganisme.

Tout cela n'empêche pas que, littérairement, les critiques de M. Nisard sur Perse ne soient fines, judicieuses, et écrites avec une vivacité pleine d'esprit et d'agrément. C'est un excellent morceau de goût. L'auteur cette fois a raison, même en philologie;

et ses remarques sur le style obscur de Perse peuvent servir en tout pays.

De Perse, philosophe sérieux, M. Nisard passe à un vrai poète de la décadence, poète de profession, faisant des vers sur toute chose, le Delille de Rome. Seulement, la différence des temps a marqué d'un caractère particulier le talent pompeux et frivole de Stace. Il vécut, et fut inspiré sous Domitien. Cette inspiration n'a pas toujours ravalé le génie de Stace, en lui dictant des vers sur le cheval de bronze de l'empereur, ou sur un perroquet; elle a mis parfois dans ses chants une verve terrible et sombre, et comme un reflet de la terreur impériale. On ne lit point *la Thébaïde* de Stace, et M. Nisard lui-même en parle fort peu. C'est une épopée artificielle, c'est-à-dire manquée. Mais, dans ce fatras de vieilles fables et d'idées raffinées, de descriptions et de sentences, il y a souvent une grande puissance d'expression, d'admirables couleurs, et même de grands traits de pathétique. Au lieu de quêter ces beautés éparses, l'auteur des *Études* s'est surtout attaché à nous expliquer la destinée d'un homme tel que Stace, au milieu de la société romaine. Il a refait les mœurs, retrouvé les personnages, recomposé enfin un salon de lectures sous Domitien. Cette restitution est parfaite : je ne sais si elle est exempte de toute allusion moderne; je la prends pour un travail d'érudition, mais d'une érudition vive et agissante, qui fait des tableaux pour mettre les idées plus en relief, et donne à des recherches d'antiquités l'attrait de la satire et du roman. Il y a là quelques chapitres qui attestent un excellent écrivain critique et polémique. Ce n'est pas la manière froide et prétentieuse de Barthélemy, dans ces scènes athéniennes revues et corrigées d'après les salons de Chanteloup; c'est une matinée de la bonne société romaine, dans toute la vérité des mœurs dures et serviles de la Rome impériale, avec ces faces d'anciens délateurs qui se glissaient partout, ces affranchis ministres, et cette insipidité de la poésie officielle. Seulement, Domitien, sévère et hautain, s'occupait peu de vers, et n'assistait pas à des lectures de société, comme le populaire Octave. C'est peut-être une faute de costume d'avoir placé l'empereur dans ce cadre, d'ailleurs si bien

rempli. La poésie de Stace, pleine d'éclat et de faux goût, chargée de tous les artifices de hardiesse et d'élégance, est merveilleuse pour l'étude que veut faire M. Nisard. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer une manière de faux sublime, de fausse sensibilité, une contrefaçon du génie, dont il n'y ait là d'heureux exemples.

Du reste, l'auteur des *Études* est peut-être excessif dans son aversion pour les lectures publiques; et je crois qu'il a tort de leur imputer toutes les fautes de Stace. Cela vous est bien aisé à dire, à vous, écrivains de notre temps, à qui la presse donne, tous les matins, des milliers de lecteurs. Mais à Rome, et dans la Rome impériale, sans tribune, sans forum, sans prédications dans les temples, quel moyen le talent avait-il de parler tout haut? Les écoles des rhéteurs, où l'esprit se faussait à traiter des sujets bizarres. Les lectures publiques valent encore mieux. Et, quand je vois un aussi honnête homme que Pline le jeune les recommander avec tant de zèle, les suivre avec tant de soin, j'imagine qu'enfin c'était un goût noble, le goût des lettres et de la pensée, qui s'exerçait et se conservait ainsi dans Rome. Mais l'auteur des *Études* a surtout regardé l'abus de ces lectures, les apothéoses du mauvais goût, les admirations de coterie; et il en fait une amusante et impitoyable description. La lecture sur la mort du lion de Domitien est un chef-d'œuvre du genre. « Lis donc, heureux poète, » quelque sylve lamentable sur un événement qui a fait une place » vide dans la ménagerie de Domitien; et puisque César ne veut » pas que tu le flattes, eh bien! flatte son lion... »

Il semble cependant que cette société romaine si dégradée, mais habile et riche en jouissances matérielles, devait encore produire deux formes de poésie inspirées par ces jouissances mêmes; l'une, maligne et licencieuse, qui fût comme la chanson de table des orgies romaines; l'autre, également cynique, mais plus âpre, plus sérieuse, et qui montrât dans toute sa difformité cette puissance de vice qu'avaient les Romains : c'est nommer les deux meilleurs poètes de la décadence, les plus naturels du moins, Martial et Juvénal.

Martial, malgré la frivolité de son esprit, et souvent l'infamie

de ses sujets, Martial, si on arrache les souillures morales de son recueil, est un écrivain de bon goût, un poète élégant et précis. Compatriote des Sénèque, il n'a rien de l'enflure espagnole : il prouve par son exemple qu'elle n'était pas attachée au pays, mais aux écoles. Après avoir, pendant trente ans, vécu à Rome, médit, flatté, dîné en ville, Martial était revenu dans sa province, où son ennui et ses plaintes marquent bien ce qu'était Rome pour un bel-esprit tel que lui. « Cette finesse de goût, dit-il, cet in-» génieux choix de sujets, ces bibliothèques, ces théâtres, ces » assemblées, où, sans y songer, on s'étudie au plaisir, enfin » tout ce que nous avons dédaigneusement quitté, nous manque » et nous laisse seuls et dénués. » Et cependant, la vie des champs, la simplicité de mœurs, la solitude inspirent quelques vers heureux à ce poète de la corruption romaine. Ce n'est pas la moindre preuve qu'il était bien né pour les arts.

L'auteur des *Études* a parfaitement analysé le mérite de Martial. Ce n'est pas un novateur de phrases, comme Stace, ou un copiste du passé, comme Silius. Dans ses petites pièces, peu mythologiques, toutes d'allusions et de circonstance, il peint ce qu'il voit, et le peint par des traits quelquefois exquis, à la décence près. Nul poète ne fournit plus d'anecdotes sur la vie romaine, et n'apprend davantage à un antiquaire. Son style gagne à cette vérité ; et il est bon écrivain, par cela même qu'il est témoin minutieux et fidèle.

Les hideuses peintures de Juvénal sont d'un autre ordre sans doute. Juvénal est un homme éloquent. Son idiome, qui, par la date, devrait être plus corrompu que la langue de Lucain, est, en réalité, plus pur, plus précis, plus sévère. On peut même dire que, dans certains détails affreux, son expression est d'une incomparable beauté, et d'une nouveauté toute classique. S'il n'existait pas, il manquerait au génie romain. Il faut lire tout ce que M. Nisard dit à ce sujet, dans un style plein de verve, et avec le sentiment expressif d'une étude bien faite. Rarement on a parmi nous cette critique savante, spirituelle, et orthodoxe avec indépendance.

Au nom de Juvénal, M. Nisard a lié une digression sur les écoles des rhéteurs, et cet art si faux, né dans Rome, de la vivacité méridionale et de la servitude. L'explique-t-il complétement? Je ne sais. Voyez ces promptes imaginations, cette langue facile et sonore, cette voix retentissante des Italiens, ce besoin de la parole, comme d'un mouvement, d'une mise en dehors; et songez à cette privation de tout discours public, ce gouvernement soupçonneux, ces délateurs qui dénoncent même le silence. On courait aux écoles de déclamation pour y parler impunément sur des sujets bien chimériques, bien absurdes, bien détournés de la vie. On étudiait avec des recherches infinies l'art de l'éloquence, précisément faute d'avoir à l'exercer; et on le raffinait, on le faussait par cette étude sans objet réel. Il y avait les corrupteurs et les défenseurs du goût, les *asiatiques* et les *attiques;* mais ils tombaient tous deux dans le même défaut de naturel; ils dépérissaient également : l'air libre leur manquait.

M. Nisard nous montre à merveille, par cette critique de détail où il se plaît, que le sage Quintilien est parfois un écrivain de décadence, emphatique et subtil, quand il cherche l'éloquence et la sensibilité. Cela devait-être; Quintilien avait eu le bon esprit de substituer à la gymnastique oratoire des écoles, la lecture assidue des grands écrivains. De là, des vues de critique et un sentiment délicat des procédés de l'art; mais nulle vie morale, nulle passion réelle, hormis celle du beau style. Il est donc excellent écrivain, ingénieux et noble, quand il ne s'agit que de ce qu'il sent et aime, la beauté littéraire; du reste, déclamateur et subtil, quand il faudrait être homme, et parler d'après nature. Cela frappe tout d'abord, même dans ses plaintes sur la mort de son fils. Que si, de cette éducation déclamatoire qui faussait même les sentimens d'un père, il est sorti un poète énergique et brûlant comme Juvénal, la cause en est surtout aux révolutions de l'empire, à ces éclaircies de lumière et de liberté qui brillaient après d'affreuses tyrannies.

Juvénal profita d'une de ces époques. Il écrivit sous Trajan, dans toute la chaleur des haines récentes contre Domitien et

son odieux empire. On sait quelle est la puissance et la verve de ces réactions des esprits qui communiquent à l'écrivain la passion d'un peuple. Que de pages éloquentes a inspirées parmi nous le souvenir de la *terreur!* Et puis, pour un Romain de l'empire, ce nom de Domitien évoquait tous ces autres fantômes, Tibère, Caligula, Néron. Le poète fit ses plus beaux vers sous cette inspiration. Comme elle était sans danger, il est parfois déclamateur; mais, comme elle était sérieuse et profonde, il y prit d'immortelles couleurs, la statue brisée de Séjan, la nuit de Messaline, le turbot de Domitien, tant d'autres stygmates brûlans de satire historique. M. Nisard n'en remarque pas moins avec beaucoup de goût que cette satire de vices exceptionnels est inférieure à la satire humaine d'Horace : c'est la différence d'un pamphlet éloquent à un chef-d'œuvre de philosophie morale.

Renversant l'ordre des temps, M. Nisard a réservé Lucain pour terme de sa brillante revue. Il a pensé avec raison que le plus grand effort de la décadence latine, son principal ouvrage, était le poème épique, non le poème mythologique ou d'imitation, comme l'ont fait Silius, Stace, Valérius, mais l'épopée presque contemporaine, œuvre d'art et de circonstance. Sous ce point de vue, quel ouvrage curieux que la *Pharsale,* dédié par des louanges si basses au *dieu* Néron, et tout inspiré de la république! Quelle protestation contre l'empire que cette apothéose de Pompée et de Caton! Il y a vingt-cinq ans, aux grands jours de l'empire, un bon et savant homme, M. Lévêque, croyait avoir besoin, dans son histoire de la république romaine, de venger César, et s'élevait avec force contre un parti *pompéien* qui, dit-il, existait toujours, et n'était pas encore sans danger pour l'ordre public. Jugeons ce que devaient être les noms de Pompée et de Brutus à quatre-vingts ans de Pharsale, au milieu de leurs descendans, et du peuple, dont les pères avaient combattu pour eux. Dans la vive et éloquente biographie que M. Nisard trace de Lucain, il ne doute pas de la conspiration du poète. Cette conspiration, c'était surtout la *Pharsale*.

L'auteur des *Études* examine particulièrement ce poème, sous le rapport du style et du goût. Il en fait la plus sévère analyse. Je

ne sais quel poète de nos jours résisterait à cette opération. Il faut le dire cependant, M. Nisard a presque toujours raison dans ses innombrables critiques sur la *Pharsale*. Le plan, les épisodes, les pensées, le style, tout cela est criblé de bizarreries et de fautes. Mais il y a sous cette masse un esprit de vie, un accent de poète qui s'échappe et ne mourra pas. La longue et spirituelle censure de M. Nisard est un excellent exercice pour les jeunes gens; et dix vers de Lucain bien choisis ajoutaient à l'inspiration même de Corneille.

On ne peut qu'approuver ces savantes et rigoureuses études de style faites sur un poète latin qui trompe souvent les yeux par un faux air de génie. Il y a là bien des leçons indirectes pour notre poésie et notre langue actuelle.

A ces détails qui remplissent un demi-volume, M. Nisard a joint des considérations plus élevées. Il abandonne par momens cette description pathologique de la décadence, personnifiée dans Lucain, et il embrasse l'idée générale de l'art. Mais là, je ne sais s'il ne tombe pas dans des règles trop inflexibles et trop décourageantes. A ses yeux, il y a seulement trois âges de poètes qui forment l'histoire de toutes les poésies du monde, et donnent plus qu'aux trois quarts celle de l'esprit humain : les poètes primitifs, les poètes littérateurs, les versificateurs érudits. Ce partage est fatalement marqué; et, chacun peut savoir à quoi s'en tenir sur son génie, d'après sa date.

De ces trois générations successives M. Nisard n'admire et n'aime tout-à-fait que les poètes primitifs; et sous le nom de poètes littérateurs il renvoie au second rang tant de beaux génies, tous les Grecs, excepté Homère, Lucrèce, Horace, Virgile, Arioste, Tasse, Racine, La Fontaine, etc. Cela est bientôt dit; mais il faut s'entendre. Ce que l'on préfère ainsi à la plus belle poésie, sont-ce quelques chants populaires des vieux temps, ou des peuples demi barbares, romances du Cid, ballades écossaises, chansons des Klephtes. Certes il y a là d'heureux traits de nature; mais l'enthousiasme exagéré pour ces vives ébauches est une des fausses prétentions de l'école que combat M. Nisard. Qu'est-ce

donc qu'un poète primitif? Est-ce celui qui n'a rien reçu du passé? A ce compte, Dante même ne serait pas un poète primitif, lui qui est chargé de tant de souvenirs païens et chrétiens. Et Milton, et Camoëns, où les placerez-vous, ces poètes si érudits et qui ont pourtant une imagination si nouvelle? Puis, si le progrès social, si la civilisation est l'état naturel de l'homme, pourquoi la poésie des plus belles époques de cette civilisation ne serait-elle pas naturelle elle-même? Il y a dans Euripide, poète élégant et philosophe, des effusions de pathétique aussi vraies, aussi simples, aussi primitives que dans Homère. Racine a quelquefois une naïveté sublime. Il y a dans Goëthe des traits de passion et de poésie incomparablement simples. C'est par là que l'art et la poésie sont infinis. L'ame heureusement émue peut innover sans cesse, et retrouver même l'inspiration primitive. Voyez l'inépuisable génie des Grecs! Théocrite, dans la chronologie intellectuelle de M. Nisard, appartient à l'âge des versificateurs érudits : par le génie, c'est un poète naturel et passionné. Enfin, de nos jours, malgré tant de dissertations, en sommes-nous exclusivement à l'époque des versificateurs érudits? Est-ce le mot qui convient à l'homme dont les vers ont eu tant de faveur, à M. de Lamartine? N'y a-t-il pas même d'expression plus opposée à son génie libre, négligé, rêveur sans effort, abondant avec grâce. Dans la native et charmante mélodie de sa parole, cherche-t-il le moins du monde les mètres érudits? Est-il érudit pour le fond des allusions et des souvenirs? Non : il est primitif dans ce que son art a de plus élevé; c'est-à-dire, il fait sortir de sa propre émotion ce que d'autres n'ont pas dit. A la vérité ce don devient plus rare; et l'influence du goût général altère parfois la plus heureuse nature. Mais n'affirmons pas que toutes les formes de l'art soient fixées d'avance, et parquées, chacune sous sa date. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus rien à dire, plus de conseils à donner, plus de critiques à faire; et le livre même de M. Nisard deviendrait inutile.

J'en serais fâché pour ma part. Ce livre, auquel on peut souhaiter un plan plus précis, plus rapide, est excellent. Un intérêt vif, qui naît de la sensibilité artiste de l'écrivain, renouvelle sous

sa plume bien des questions vieillies. L'auteur des *Études* a de l'ame, du talent, du caprice, qualité ou défaut fort utile pour animer les jugemens littéraires. Je ne crois pas, comme il le dit en finissant, que toute poésie soit maintenant *sur la proue des bateaux à vapeur, sur les raies des chemins de fer, ou sur l'affût des canons*. Mais j'avoue que le siècle est fort occupé; et il faut le curieux savoir de M. Nisard, son style nerveux et piquant, sa polémique spirituelle et amusante même contre les vieux livres, pour faire lire aujourd'hui deux volumes sur Stace, Sénèque, Lucain, etc., etc. Mais enfin le problème est résolu; et l'ouvrage restera comme une œuvre de critique sincère, et de vrai talent.

A. Villemain.

LE PLESSIS-AUX-TOURNELLES.

§ Ier.

C'est une chose tout au moins singulière que cette insouciance que nous avons en France pour tout ce qui tient à l'histoire et quelquefois à l'honneur de notre pays. Nous applaudissons aux voyageurs qui vont fouiller les ruines d'Afrique ou explorer les vieilles solitudes du Nouveau-Monde, nous saluons de nos acclamations l'arrivée d'un obélisque, et lorsqu'à quelques pas de nous se trouvent d'anciens vestiges, c'est tout au plus si nous daignons les regarder. Ils restent dans l'oubli, abandonnés à la destruction ou loués à vil prix, à moins que le zèle d'un préfet ne les fasse démolir pour dégager la voie publique, et vendre le terrain au profit de la ville. Dans l'excès de cet amour d'embellissemens et de progrès, on voudrait un pays tout neuf, et ainsi s'en vont dans le chariot du démolisseur tous les anciens souvenirs des villes. Ce n'est pas cependant qu'on soit d'une indifférence telle qu'on ne se plaise à leur reconnaître des titres de gloire. Parlez de Rouen, on vous dira avec orgueil qu'on y fait d'excellentes gelées de pommes; le patriotisme ira jusqu'à vanter Toulouse pour ses pâtés; puis, par esprit national, on vous citera Bayonne et son chocolat, Strasbourg et sa choucroûte, Verdun et ses dragées, Bordeaux et son anisette! Vous aurez toute l'histoire de France dans votre office, et vous

n'aurez que faire d'aller pâlir dans les bibliothèques pour obtenir à grand'peine quelques renseignemens incertains.

Souvent même toutes les recherches seraient inutiles, comme il m'est arrivé au sujet de Provins, l'une des plus anciennes villes de France; Provins, bâtie sur d'immenses débris, qui attestent son importance dans ces anciens temps où l'histoire des Gaules n'était encore que celle des colonies romaines. En présence de tant de monumens et de vestiges que le temps n'a pu détruire, son origine est encore un problème; et, lorsqu'il y a peu d'années un écrivain provinois (1) a découvert que Provins n'était autre que l'*Agendicum* dont César parle dans ses *Commentaires*, c'est à Provins, et seulement à Provins, qu'il trouva des incrédules et des contradicteurs.

Mais parlez des roses de Provins, et tous les esprits sont d'accord; c'est une gloire que personne ne conteste. On la revendique tout d'une voix, et son histoire est connue de tout le monde. On fait remonter son origine aux livres sacrés; ce n'est rien moins que la fleur des champs du Cantique des Cantiques, et chacun sait vous dire qu'elle a été apportée de la Terre-Sainte par Thibault IV, comte de Brie et de Champagne. Ce fut un grand homme de guerre que ce Thibault; mais ses hauts faits sont oubliés, et bien lui a pris, pour la gloire de son nom, d'avoir rapporté de Syrie une bouture de rosier!

Si Provins, l'ancienne forteresse de César, a laissé si peu de traditions, que peut-on espérer savoir sur tous ces châteaux qui l'entourent, jetés à de si petites distances les uns des autres? Aussi les plus anciens souvenirs et les seuls même, à vrai dire, qui soient restés dans l'esprit des heureux habitans de ces plaines tranquilles se rapportent à une famille seigneuriale qui habita long-temps le château du Plessis-aux-Tournelles. Sa mémoire y est restée populaire; c'est comme une ère particulière au pays. Au lieu de désigner l'année, les paysans disent encore : c'était

(1) *Histoire et Description de Provins*, par M. Opoix; ouvrage dont il n'y aurait que des éloges à faire, si l'auteur en retranchait une cinquantaine d'allégations, coupables si elles sont fausses, dangereuses si elles sont vraies.

avant l'arrivée de la duchesse de Fleury, ou bien c'était du temps de la duchesse de Fleury; et si l'on parle d'un malheur, on dit que la duchesse de Fleury l'aurait réparé. Il semble que de son temps tout était mieux qu'aujourd'hui, c'est comme l'âge d'or de ces campagnes. J'ai remarqué qu'on y parlait aussi d'un *Père savoyard;* et ce surnom singulier, sans cesse mêlé à des noms célèbres, piqua tellement ma curiosité que je me mis en quête près des anciens du pays, et qu'en racontant à mon tour, je n'ai à faire que des frais de mémoire. Je n'ai rien à ajouter, rien à changer, il suffit de me souvenir, et je regrette de ne pouvoir reproduire tous les mots naïfs et simples dont se servaient les bons vieillards des environs du Plessis en me disant leurs regrets et leurs anciens beaux jours.

Vers l'an 1730, M. le duc de Fleury épousa une demoiselle de Monceaux d'Auxy qui possédait entre autres la terre du Plessis-aux-Tournelles. Tous deux vinrent y fixer leur séjour. C'était un ancien château formant un carré parfait ayant à chaque angle une grosse tour élevée de plus de quatre-vingts pieds, et surmontée de ces grands toits en pointe qu'on ne voit plus que dans quelques vieux tableaux. L'entrée principale était au milieu d'un grand corps de logis construit en briques et en pierres de grès entremêlées. Il joignait la tour du nord et celle de l'est. Entre cette dernière et la tour du sud, régnait une longue galerie qui aboutissait à une chapelle dont le chœur était dans la tour même. Le bâtiment qui était parallèle entre les tours du nord et du couchant contenait la bibliothéque et les salons de réception. L'esplanade, d'une toise de larges environ, se prolongeait autour du château, et une balustrade de fer, à hauteur d'appui, régnait le long des fossés. Il était facile de reconnaître que ces fossés profonds de vingt pieds et large de soixante-dix avaient servi autrefois de fortification et de défense; mais les ponts-levis des tours antérieures avaient été remplacés par des ponts en pierre de grès qu'on voit encore aujourd'hui, l'un à la façade du nord et l'autre à celle du midi.

M. le duc de Fleury tenait grande maison. La duchesse de Fleury, pieuse et bonne, donnait l'exemple de toutes les vertus; et si l'on en croit les traditions, jamais femme ne mérita plus d'être heureuse. De longues années se passèrent pendant lesquelles la paix et le bonheur régnèrent au château du Plessis. Il s'y développait cependant un germe de trouble et de malheur. La duchesse de Fleury avait eu un fils, et sa naissance avait comblé de joie le duc de Fleury, enchanté d'avoir un héritier de son nom, de son titre et de ses grands biens. Cette joie se fût changée en un profond chagrin s'il eût pu lire dans l'avenir, car le jeune marquis devint prodigue, joueur et dissipé comme l'avait été le régent de honteuse mémoire. Sa mère effrayée songea vite à le marier, espérant que la fougue de la jeunesse se calmerait devant un acte aussi sérieux que celui du mariage, et que la raison viendrait pour remplir les devoirs de père de famille.

Un incident vint faire ajourner à quelque temps l'exécution de ce projet. M. le duc de Fleury, qui était lieutenant-général des armées du roi, reçut l'ordre d'aller prendre un commandement dans l'armée confiée au duc de Richelieu. Ce fut un grand événement pour le pays, et la nouvelle s'en répandit avec une telle rapidité, qu'en moins de vingt-quatre heures il n'y avait pas aux alentours un enfant de trois ans qui ne pût dire que le seigneur partait pour la guerre. Ce que c'était véritablement que la guerre, les bonnes gens n'en savaient rien; car depuis *la venue des Lorrains* (1), comme ils le disent encore, leur pays n'avait pas vu un seul homme d'armes. Contre qui était cette guerre, ils le savaient encore bien moins; à bien dire même tout cela ne leur importait pas beaucoup, le grand événement pour eux, c'était que monsieur le duc allait partir, et ils savaient le moindre détail de tous les préparatifs qui se faisaient au château.

Aujourd'hui, un général qui se rend à l'armée n'emporte que des cartes et son épée; le reste mérite à peine qu'il s'en occupe;

(1) Pendant la Fronde.

il couche au milieu des soldats, vit, mange, combat, triomphe, ou meurt avec eux; il ne faut pas pour cela déployer un bien grand appareil, et malheur peut-être à celui qui essaierait de se départir de cette simplicité guerrière! Mais il n'en était pas ainsi à l'époque de notre histoire : un général jouissait tout d'un coup d'une considération d'autant plus grande qu'il étalait plus de faste. Il fallait un nombreux domestique, de superbes attelages, des voitures de voyage et d'apparat, et des fourgons chargés de vaisselle, de façon à pouvoir représenter dignement dans les villes et dans les camps. Cette longue caravane, dont se faisaient précéder ou suivre tous les généraux qui avaient une naissance illustre, venait grossir les bagages et gêner étrangement les mouvemens d'une armée; mais dans ce temps-là, on ne gagnait pas des batailles par de rapides manœuvres et avec les *jambes des soldats* comme on l'a vu depuis. Quand venaient les premières gelées ou la saison des pluies, on prenait ses quartiers d'hiver, et on menait pendant quatre mois joyeuse et élégante vie. On n'avait pas encore imaginé de se battre sur la glace et de faire prendre des frégates par de la cavalerie. On attendait patiemment le dégel et l'on recommençait alors suivant toutes les règles de l'étiquette. Tout l'attirail dont je parle était quelquefois un inconvénient; mais il y a cela de remarquable que l'armée avait alors de nombreux et riches bagages que la France ne payait pas, au lieu que, depuis, la nation a payé à certains généraux de coûteux équipages de guerre que personne n'a vus. Cela tient au progrès.

Tout était donc en mouvement au château, et tel était à cette *odieuse* époque de l'ancien régime l'aveugle attachement des serviteurs pour leurs maîtres, que chacun demandait à suivre M. le duc de Fleury, sans penser le moins du monde à obtenir pour cela une augmentation de salaire. Tout s'arrangea pour le mieux cependant, car si les uns se vantaient d'avoir été choisis pour accompagner *monsieur le duc*, les autres tiraient à honneur que madame la duchesse les eût désignés particulièrement pour rester près d'elle pendant l'absence de leur seigneur à tous.

Quand le grand jour fut venu, il se trouva qu'un des hommes de sa suite étant tombé malade ne pouvait partir, et qu'on éprouva quelque difficulté à le remplacer parce que ses fonctions consistaient à conduire trois mulets sur lesquels on avait chargé les diamans, l'argenterie et les objets les plus précieux. Personne n'ambitionnait ce poste; car chacun savait bien qu'il était périlleux en cas de déroute ou d'attaque imprévue. Le duc de Fleury commençait à s'impatienter, lorsqu'on vit s'avancer un jeune homme aux cheveux plats, à l'accent du midi et au sourire tranquille. C'était Pierre Leguay, ancien ouvrier maçon, qui, après avoir travaillé au château y était resté en qualité de garçon de peine. On ne le désignait que sous le nom de *Savoyard*, pour rappeler son origine, et chacun l'aimait comme on aime celui qui ne peut jamais nous faire ombrage. Il s'avança donc, ses offres de service furent acceptées, et le signal du départ fut donné.

Et bientôt les gazettes du temps annoncèrent qu'on venait de voir arriver à l'armée très-haut et très-puissant seigneur, monseigneur André-Hercule de Rosset, duc de Fleury, pair de France, gouverneur et lieutenant-général de la Lorraine et du Barrois, gouverneur particulier des ville et citadelle de Nancy; colonel du régiment du roi, dragons; gouverneur d'Aigues-Mortes en survivance, sénéchal de Carcassonne, Béziers, et Limoux, seigneur de Florange et autres lieux, seigneur et baron du Plessis-aux-Tournelles; car dans ce temps-là, ce n'étaient pas les titres qui manquaient.

Cependant la saison s'avançait, et avec un tout autre adversaire on aurait pensé à prendre ses quartiers d'hiver; mais Frédéric, qui ne voyait dans le mauvais temps qu'un allié, comme s'il n'était pénible que pour ses ennemis, Frédéric ne paraissait pas disposé à prendre du repos. Le 5 novembre, on vit les Prussiens qui s'étaient repliés la veille près du village de Rosback, paraître tout à coup devant les lignes françaises. Le comte de Saint-Germain et le prince de Soubise avaient concerté un plan pour les envelopper; mais Frédéric, qui avait deviné leurs intentions, fit un mouvement si rapide et si habilement exécuté, qu'il

chargea tout à coup en flanc l'armée française étonnée, et que le désordre se mit dans tous les rangs. C'est en vain que les chefs voulurent rallier les soldats. Les premiers coups de feu s'étaient fait entendre à trois heures, et à cinq heures tout était fini.

La consternation fut grande dans les plaines du Plessis quand on y reçut cette nouvelle; mais il n'était rien arrivé de fâcheux au bon seigneur, seulement il avait été séparé d'une partie de ses bagages, et au nombre de ceux de ses gens qu'on ne vit pas reparaître on compta Savoyard.

Ce fut une étrange coïncidence que celle qui fit disparaître le même jour les trésors du duc et celui qui en avait la garde. On pensa d'abord qu'ils étaient tombés entre les mains des ennemis; mais, comme les gazettes prussiennes n'en firent aucune mention, et qu'on n'aurait pas manqué d'y parler d'une aussi riche capture, on ne tarda pas à se dire tout bas que Savoyard aurait bien pu saisir cette occasion de faire fortune. Le duc de Fleury ne partageait pas ces soupçons, et il était de ceux qui conservaient encore quelque espoir. Cependant les jours et les mois se passèrent sans qu'on entendît parler de Savoyard, et chacun dans le pays resta dans le doute sur son sort.

Un soir que le duc de Fleury se promenait fort tard sur l'esplanade du château, la duchesse de Fleury vint l'y rejoindre. De là ils dominaient cette courte plaine où l'œil s'arrête si vite, mais où le son arrive de si loin, parce que les vents ne trouvent sur leur passage ni montagnes, ni rochers, ni précipices, ni forêts. Le ciel était pur et serein, l'air calme et chaud; il régnait un profond silence qui n'était interrompu de temps à autre que par quelques bêlemens de bestiaux, ou par quelques airs que les bons habitans des campagnes faisaient entendre à leur retour au hameau que les rayons de la lune laissaient apercevoir sur la gauche du château.

L'heure fuyait!

La duchesse de Fleury disait toute la satisfaction qu'elle éprouvait ce jour-là. Elle avait obtenu le pardon d'un fils chassé du chaume paternel, et, grâce à son intervention, un pauvre fermier

avait pu renouveler son bail avec un propriétaire exigeant ; car elle avait l'œil à tout, *la bonne duchesse!* Le duc de Fleury l'écoutait avec complaisance, et quand elle vint à lui apprendre la convalescence d'une pauvre jeune mère dont on avait désespéré, il lui dit en souriant :

« Vous n'hériterez donc pas cette fois de trois petits orphelins?

— Vous ne voudrez cependant pas m'empêcher de leur donner quelques soins maternels?

— Non vraiment, repartit le duc en riant; il ferait beau vouloir se mêler de vos affaires! Allons, faites, faites, Dieu comptera. Moi, je suis fier de vous, et voilà tout.

Ils causaient de la sorte, parlant de malheurs à réparer, de bienfaits à répandre, ou même de plaisirs à offrir à leurs hôtes; car il y en avait sans cesse dans les tours hospitalières du Plessis. Ils se livraient à une de ces douces conversations intimes, sans suite et sans but; à un de ces entretiens de deux esprits qui se comprennent et de deux cœurs qui s'entendent, lorsqu'un son lointain, mais à peine distinct, vint frapper leurs oreilles.

Le duc tressaillit.

« N'entendez-vous pas? dit-il tout ému; qu'est ceci?

— Ce n'est qu'une clochette, » répondit la duchesse.

Et quoi qu'elle pût faire pour renouer la conversation interrompue, le duc resta silencieux et rêveur, absorbé par une attention profonde. Un nouveau bruit arriva jusqu'à eux....

« Que Dieu me soit en aide, s'écrie le duc de Fleury, madame, ce son-là m'est bien connu! Si je ne croyais rêver, je jurerais que j'entends les grelots de mes mulets, et je m'attendrais à voir paraître Savoyard. »

Peu à peu le son devint plus distinct, et le duc de Fleury était dans une agitation difficile à décrire, lorsque tout à coup il se hâta vers le château en s'écriant : Qu'on ouvre les grilles! ouvrez les grilles!.. Voici mes mulets!

On vit alors descendre tous les gens du château. Le nom de Pierre Leguay, le surnom de Savoyard circulaient de tous côtés.

Les plus alertes coururent en avant avec des lanternes, et quand ils furent au bout de l'avenue, ils jetèrent de grands cris, et c'étaient des cris de joie !

Enfin Savoyard parut.

Dès qu'il aperçut le duc de Fleury, il fut à lui, et saisit respectueusement la main qui lui était tendue.

« Vous voilà, Savoyard? dit le duc, je suis heureux de vous revoir.

— Monseigneur, je vous ramène tout.

— Mon honnête Savoyard, dit la duchesse de sa voix douce et bonne, vous n'avez pas été blessé?

— Madame, il ne manque rien, répondit le fidèle serviteur qui ne songeait qu'à son devoir. »

Et lorsqu'on fut rentré dans le château et que les mulets, autour desquels chacun s'empressait, eurent été fêtés à l'écurie comme leur conducteur l'était au salon, le duc de Fleury voulut entendre le récit des aventures de Savoyard.

La bataille avait été décidée si vite que le digne homme, persuadé qu'elle avait été gagnée par les Français, avait cru bien faire en prenant les devants, en sorte qu'il ne s'était pas trouvé dans le camp lorsque, dans la nuit, les Prussiens vainqueurs, revenant sur leurs pas, se mirent à le piller. Aussitôt qu'il apprit le désastre, il boucha les grelots de ses mulets avec de la terre, et se jeta audacieusement en avant. Il marcha ainsi à plus de vingt lieues en dehors du théâtre de la guerre, se faisant passer pour marchand, puis il revint sur ses pas. Il avait laissé pousser sa barbe, de sorte que chacun le prenait pour un de ces colporteurs juifs qu'à cette époque on voyait toujours en grand nombre à la suite des armées. Enfin il toucha le sol de la France. Il aurait bien voulu écrire, mais il ne le savait pas, et il ne voulait se confier à personne. Après bien des journées de marche, il arriva à Provins. Là seulement il se fit raser, l'honnête Savoyard, car il avait fait vœu intérieurement à *la bonne Sainte Vierge* qu'il ne couperait sa barbe que quand il apercevrait les hautes tournelles du beau château du Plessis.

« Et aujourd'hui après vêpres je me suis mis en route, monseigneur, dit-il en finissant; et quand je suis arrivé à Maison-Rouge, j'ai ôté la terre des grelots, et en entendant leur son, et en sentant la bonne odeur de la forêt, j'étais heureux parce que je me disais : V'là les mulets, l'argenterie et tous les trésors ! »

En prononçant ces derniers mots, l'honnête serviteur sentit une larme s'échapper de son œil, et, dans son embarras, il se mit à faire un gros rire en s'essuyant de sa manche râpée et presque en lambeaux.

Alors le duc de Fleury se leva....

« Pierre Leguay, tu as un noble cœur ! Tant qu'il y aura quelqu'un vivant de la maison de Fleury, les descendans de Pierre Leguay ne manqueront de rien; et tant que le château du Plessis-aux-Tournelles sera debout, j'en jure par Dieu et le roi de France, les Leguay y seront chez eux ! »

Quelques jours après, la duchesse de Fleury fit remettre à Savoyard toutes les clefs du château, afin que tout fût sous la garde de sa haute probité. Dès ce moment il eut pour charge la surveillance générale de la maison, et personne ne s'en plaignit, parce que chacun comprit que c'était une récompense méritée, et peut-être aussi parce que celui qui en était l'objet n'en fut ni plus fier ni moins bon camarade. Seulement il ne porta pas la livrée, il garda les longs cheveux, le chapeau rond à basse forme et à larges bords, l'habit marron à larges basques et à collet droit. C'était le milieu entre le paysan et le citadin, et même, pour pencher un peu plus du côté du citadin, il ne rougit pas d'aller passer tous les jours deux heures auprès du maître d'école pour apprendre à lire.

Maintenant il faisait pour ainsi dire partie des dépendances du château, car on ne pouvait parler du Plessis-aux-Tournelles sans parler de lui.—Qui recevait les fermages? Le père Savoyard. —A qui s'adressait-on pour obtenir l'appui de la bonne duchesse? Au père Savoyard.—A qui le jeune marquis avait-il souvent recours pour cacher ses folies ou pour faire l'aveu de ce qu'il appelait ses malheurs? Au père Savoyard! Toujours au père Savoyard.

Et le digne homme, qui dans le fond de son cœur s'était identifié avec cette famille, gémissait bien souvent des désordres du marquis, désordres que le mariage n'avait pas diminués.

Car pendant que Savoyard était encore en Prusse, le marquis s'était marié avec une Laval-Montmorency; et dès les premiers temps la jeune marquise laissa à la duchesse de Fleury la pratique de toutes les vertus, pour se livrer à ce que son mari appelait les devoirs du monde. Elle donna dans toutes les folies du siècle, crut à Cagliostro et à Mesmer, et l'on raconte qu'elle but du poison dans une des chambres du château, parce qu'elle ne se croyait pas aimée d'un autre que de son mari. De son côté, le marquis fit des extravagances d'une autre sorte. Il dépensa des sommes énormes en équipages éclatans, en modes folles, en fantaisies magnifiques. Il joua et perdit, emprunta pour payer, puis pour rembourser, et chaque fois il trouvait assez facilement de l'argent, parce qu'on savait qu'il était le seul héritier d'une immense fortune. D'ailleurs personne ne signait avec meilleure grâce une traite de cent mille écus pour n'en recevoir que cinquante mille; et on assure qu'il ne fit pas de bien sérieuses objections quand il fallut se résigner à n'en recevoir que vingt-cinq mille, car l'argent devint rare quand le crédit devint faible.

Il arriva souvent que le marquis de Fleury, poussé à toute extrémité, se trouvait sans ressource. C'était alors le père Savoyard qui était le confident, et c'était lui, véritable *Caleb* du Plessis-aux-Tournelles, qui avait le chagrin d'aller déchirer le cœur de la duchesse de Fleury. Quand cette excellente mère eut épuisé toutes ses économies, ou réalisé tout ce qui lui appartenait en propre, quand elle eut ensuite vendu tous ses diamans, il fallut en venir à tout déclarer à son mari. Ce fut encore le père Savoyard qui fut chargé de faire cette triste communication. Les dettes furent payées pour en voir contracter d'autres, et un jour, soit que ses créanciers eussent obtenu permission d'arrêter l'héritier du nom de Fleury, soit, comme on le dit encore dans le pays, que le duc l'eût fait *exiler aux îles*, toujours est-il qu'un jour le marquis disparut pour ne plus reparaître; et que, lorsqu'on prononçait son nom

devant le père Savoyard, le brave homme fermait les yeux, agitait lentement ses mains près de sa tête en signe de deuil, et soupirait amèrement.

Un seul beau jour vint encore luire au milieu de tous ces chagrins : ce fut celui où le fils aîné du marquis de Fleury épousa Mlle de Coigny. Le château de Fleury parut aussi triste, aussi sombre à la nouvelle mariée qu'à la première, et elle ne tarda pas à remplir sa vie d'aventures romanesques pour arriver à une fin presque tragique. Hors ce jour, qui fut pour tous les habitans du château du Plessis un jour d'espérance et presque de bonheur, hors ce jour, il ne s'en leva plus que de tristes, et une main de plomb s'appesantit sur cette famille, en même temps que des destinées plus terribles encore vinrent peser sur la France.

Les passions de quelques hommes, la lâcheté de beaucoup d'autres, précipitèrent le pays dans ce fatal abîme, résultat imprévu du beau mouvement de 89.

Dès les premiers jours de la révolution, le duc de Fleury s'était rendu à Paris, mais Dieu permit qu'il ne fût pas témoin de toutes les horreurs qui devaient se succéder si rapidement, et épouvanter le monde. Il mourut croyant au bonheur de la France et à l'avenir de la maison de Fleury, car il laissait deux petits-fils héritiers de son nom.

La république fut proclamée, puis vint la terreur. On ferma les églises, on ouvrit des temples à la Raison, les échafauds s'élevèrent sur les autels renversés, et les arbres de la liberté furent plantés de commune en commune, comme pour servir de jalons à la guillotine. Le sang coula à grands flots; mais, il faut le dire cependant, cette fureur ne rugit pas partout avec la même force, et sur quelques points du territoire on ne sentit que les contre-coups de ces convulsions sociales. Il en fut ainsi autour de la terre seigneuriale du Plessis-aux-Tournelles. Il est vrai qu'il n'y avait là ni grand propriétaire, ni bourgeois des villes; il n'y avait que château, fermes ou chaumières. Ce que les bons habitans savaient, c'est que les seigneurs s'en allaient; et ils déploraient cette absence, qui était pour eux un grand mal. Il n'y avait plus là per-

sonne pour venir à leur aide quand la grêle compromettait leur récolte; plus personne pour envoyer des médicamens aux malades, du linge aux enfans, des secours aux vieillards infirmes. A quoi servait de venir à l'ombre du château? cette ombre ne protégeait plus.

Quand on vint leur parler de la déclaration des droits de l'homme, ils n'y comprirent rien; quand on leur parla d'égalité, ils regardèrent en souriant les tournelles du château; et quand on leur dit qu'il fallait faire guerre à mort aux nobles, ils firent le signe de la croix et prièrent pour leurs anciens maîtres. Ils ne purent jamais comprendre qu'ils ne pourraient plus réparer un chemin sans une permission expresse de Paris, ni appeler un bourgeois autrement que monsieur.

Et ceci me rappelle une bonne histoire qu'on raconte dans le pays, et à laquelle je ne veux rien changer, pas plus que je ne l'ai fait à celle du père Savoyard, car elle peint à merveille les sentimens des bons habitans dont je parle.

Chenoise est à un quart de lieue du Plessis. Le château appartenait depuis des siècles à une noble famille que je ne puis nommer, condamné que je suis à parler avec peu de gravité d'un de ses descendans. Le marquis d'H*** était un homme assez fantasque, et doué d'une de ces imaginations *impressionnables* qu sont sujettes à se faire des systèmes à tout propos. Il arriva, par exemple, qu'il lui prit un grand amour de portes et de fenêtres; il en faisait percer partout, d'abord pour avoir plus de jour, puis pour l'égaliser, puis pour la symétrie, puis pour jouir d'un point de vue; tant et si bien qu'il y avait des portes à chaque panneau, et un si grand nombre de fenêtres que le bâtiment avait fini par ressembler à une cage. Un beau dimanche que les maîtres et les domestiques étaient déjà partis pour la messe, le hasard fit que le régisseur était seul, et qu'entendant les derniers coups de cloche il se hâta de sortir pour se rendre à l'église. Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il éclata un grand bruit derrière lui : c'était le château qui s'écroulait.

Plus tard, sous le régime de la terreur, le marquis fut saisi

d'une autre idée, et celle-là était bien excusable, car c'était la crainte des tribunaux révolutionnaires. Il ne voulait pas émigrer pour sauver ses biens, et il voulait trouver un expédient pour sauver sa personne. Il imagina de faire le patriote. Le voilà donc traitant les gens de citoyens, négligeant sa mise, et fredonnant des airs patriotiques. Mais il avait beau faire, le pauvre marquis, tous ces efforts ne lui réussissaient guère. Alors il imagina de mettre à son chapeau une énorme cocarde tricolore, et pour en finir une bonne fois il se résolut à adopter un pantalon tricolore aussi. Paré de la sorte, il se promenait dans Chenoise; mais il avait beau dire : « Bonjour, citoyen ! on lui répondait respectueusement : — Bien le bonjour, monsieur le marquis. — Citoyens, répondait-il, il n'y a plus de marquis. — Cela vous plaît à dire, monsieur le marquis, répliquaient les bonnes gens; mais, malgré toutes leurs bêtises de Paris, nous savons trop ce que nous vous devons pour oublier ce que vous êtes. — Citoyens, insistait M. de H***, les hommes sont tous égaux. — Vous êtes bien bon, monsieur le marquis, c'est vrai pour nous autres, ça; mais pas pour vous, monsieur le marquis, ni pour *mesdames vos petites demoiselles.* »

Et le pauvre marquis se désespérait, car on lui disait ainsi trois mots qui pouvaient le faire condamner trois fois. Et le pis de tout cela, c'est qu'il lui était arrivé en effet deux petites demoiselles qui n'étaient pas patriotes du tout à la façon de ce temps-là; enfans qui riaient des muscadins en sabots, des législateurs en bonnet rouge, et des sans-culottes en pantalons tricolores. Or donc quand le marquis vit arriver ces petites filles au langage aristocratique, il se crut perdu; et, pour se mettre à l'abri de tout danger, il imagina de les présenter aux municipaux de l'endroit; mais les bons municipaux se levèrent avec respect, et, quoi que fît le marquis effarouché de tous ces hommages, il ne put jamais obtenir des citoyens de s'asseoir en sa présence. Il appelait ces déférences une véritable conspiration contre ses jours; mais il en fut quitte pour la peur, et le château de Chenoise est habité aujourd'hui par sa petite-fille, cousine du roi de Sardaigne, alliée à la

maison de Lorraine, ce qui ne la rend pas plus fière, car c'est l'une des femmes les plus spirituelles de France.

Si le pays du Plessis put échapper aux horreurs de la république, on n'en saurait dire autant de tous ses habitans. La duchesse de Fleury fut arrêtée. Elle était suspecte à bon droit, car elle avait pleuré au 21 janvier, pleuré encore au 16 octobre, et depuis elle avait prié tous les jours. On la jeta en prison; elle était alors bien âgée, toujours imposante, et toujours bonne. Dans les cachots, elle reprit ses habitudes du Plessis, car il y avait là des affligés à consoler, des malades à soigner, des faibles à encourager, des forts à exhorter. Une bonne habitante de son ancien château parvint jusqu'à elle, et tout ce qu'elle entendit de cette bouche si pure furent ces mots : « Il faut se résigner, Dieu le veut! » Elle échappa au massacre, et, comme le dit la tradition du Plessis, elle fut délivrée en thermidor, *lorsqu'on découvrit la conspiration de Robespierre.*

Un de ses petits-fils, Marie-Maximilien-Hector de Rosset de Fleury, n'eut pas le même bonheur, si toutefois c'en est un d'échapper à la mort quand il faut se résigner à tant de sacrifices et de malheurs. Il avait aussi été jeté en prison comme suspect : pourtant personne ne devait l'être moins que lui, car certes on peut dire qu'il jouait sa tête *cartes sur table.* Il prit d'abord son parti avec cette insouciante gaieté qui distinguait la jeune noblesse de cette époque. Il passait son temps à jouer à la balle ou aux barres avec toute l'ardeur d'un écolier; mais lorsqu'il apprit le massacre de plusieurs de ses parens et l'emprisonnement de sa grand'mère, le désespoir s'empara de lui, la vie lui devint à charge; il ne voulait pas se tuer, mais, comme il voulait mourir, voici le billet qu'il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire : « Homme de sang! égorgeur! cannibale! monstre! » scélérat! tu as fait périr ma famille; tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent aujourd'hui devant ton tribunal; tu » peux me faire subir le même sort, car je te déclare que je partage leurs sentimens. » La lettre fut remise à Dumas, il l'accueillit comme une pétition à laquelle on s'intéresse, et, comme il

avait dans le cœur toute la sensibilité de l'époque, il ne voulut pas remettre sa bonne action au lendemain, n'était-ce que pour avoir la gloire de s'en vanter le soir même à l'antre des jacobins. Il fut trouver Fouquier-Tinville.

Ce Fouquier-Tinville était le grand accusateur de l'époque. Il ne respirait que pour accuser; il se vantait de ne le faire que sur des présomptions, et si quelques victimes avaient été acquittées, il aurait été de force à le déplorer en pleine assemblée. Il n'en aurait pas conclu qu'il accusait trop, il aurait affirmé qu'on jugeait mal, et il aurait presque proposé de condamner sans entendre.

Or donc Dumas fut trouver Fouquier-Tinville son ami, car ces gens-là se disaient amis entre eux, et lui dit ces propres paroles : « Voilà le billet doux qu'on m'écrit, je t'invite à en prendre lec- » ture. Que faut-il répondre à celui qui me l'adresse? » Fouquier-Tinville prit le billet, le lut, et, grimaçant un affreux sourire qui s'alliait fort bien avec toute l'expression de sa hideuse physionomie, Fouquier dit à Dumas avec une effusion tout amicale : « Ce *monsieur* me paraît pressé... eh bien! nous allons le satis- » faire. » Et Dumas se trouva l'obligé de Fouquier, car deux heures après le jeune comte paraissait au tribunal révolutionnaire. Il se trouva là avec une quarantaine d'autres victimes qu'il n'avait jamais vues, accusées d'avoir conspiré avec lui contre la vie de Collot d'Herbois, dont elles n'avaient jamais entendu parler, et tous ensemble vêtus par exception d'une chemise rouge furent conduits à l'échafaud dressé sur la place de la Concorde. Ce jour-là le bourreau demanda une gratification, car il était bien las. Et Fouquier-Tinville put dire en se couchant : Je n'ai pas perdu ma journée.

Et tandis que ces événemens se passaient, un homme parcourait une fois chaque semaine le chemin du château du Plessis à la ville de Provins. Ses habitudes l'auraient fait prendre pour un terroriste par quiconque ne l'aurait pas connu. Il se rendait dans un café, s'asseyait en silence, et ne remerciait que d'un signe de tête quand on posait devant lui les numéros du *Moniteur*. Il regardait tout d'abord s'ils contenaient des procès-verbaux des tribu-

naux révolutionnaires, et lorsqu'une liste de condamnés frappait ses regards, son agitation devenait visible, il la parcourait rapidement dans tous les sens, comme effrayé d'y voir un nom, puis avec moins de désordre, pour se bien assurer que ce nom n'y était pas, et puis enfin il lisait doucement, posément, pour jouir du plaisir de ne pas voir le mot chéri dont l'apparition était si redoutée. Il poussait alors un profond soupir comme s'il était soulagé d'un poids énorme, et reprenait le chemin du château.

Deux fois on l'entendit faire des exclamations qu'il ne put retenir. L'une était de désespoir, l'autre de joie. Et c'est assez dire que c'est ainsi que l'honnête père Savoyard apprit la mort du comte de Fleury, son jeune maître, et la mise en liberté de la duchesse de Fleury sa noble bienfaitrice.

Le digne homme n'avait rien changé à ses habitudes. Malgré le poids des années il parcourait chaque jour les salles désertes du château, fermait toutes les portes chaque soir, et ouvrait quelquefois les grandes fenêtres pour donner de l'air le matin. Il agissait en toutes choses comme si le château était encore habité, et par système il ne se serait jamais permis d'entrer dans l'ancien appartement de son maître et de sa maîtresse sans frapper d'abord timidement à la porte. Quant à sa mise et à son langage, il n'était pas de ceux qui avaient composé avec la révolution. Il n'avait pas quitté son habit marron coupé à l'ancienne mode, et il portait haute et fière sa tête chauve et poudrée. Quand on disait devant lui *septidi* et *pluviose*, il disait intrépidement et très-distinctement *dimanche* et *février;* s'il passait près de l'arbre de la liberté, il médisait des peupliers. Jamais le mot citoyen ne profana sa bouche, et même, en parlant des puissances du jour, il disait *Monsieur* Couthon, *Monsieur* Fouché, *Monsieur le duc* d'Orléans, *Monsieur* Marat; et quand il parlait de ses maîtres il avait grand soin de dire Monseigneur le duc de Fleury, lieutenant-général des armées du roi de France.

C'est en vain qu'il avait nourri l'espoir de revoir sa bonne maîtresse au Plessis, elle n'y revint pas, et bientôt il se vit réduit à pleurer d'avance sur cette famille qu'il avait vue si nombreuse et

si prospère. Le duc de Fleury n'était plus, un de ses petits-fils avait été assassiné par Fouquier-Tinville. Il n'en restait plus qu'un, celui qui devait porter le titre de duc, et qui semblait destiné à perpétuer sa famille; mais une suite d'événemens malheureux compléta la ruine des Fleury. En partant pour l'Angleterre, le petit-fils du duc de Fleury avait laissé sa jeune femme à Paris. Il avait chargé un de ses amis de la lui amener, mais cet ami, profitant de la loi du divorce, lui fit prendre son nom au lieu de celui qu'elle portait. Plus tard il l'abandonna. Elle dédaigna de s'en venger et de s'en plaindre; seulement, un jour qu'on s'étonnait devant elle que l'homme pour lequel elle avait failli vécût depuis de longues années avec une dame fort connue : « Ne voyez-vous pas, dit-elle, qu'ils se tiennent par les griffes? »

On cite encore dans le monde beaucoup de ses bons mots, et c'est elle qui disait que Charles X avait passé sans transition des romans aux livres de piété. Parmi les papiers que Napoléon trouva aux Tuileries au 20 mars, et qu'il fit publier dans les cent-jours, se trouvait une lettre fort remarquable : cette lettre était d'elle; mais elle ne l'avait pas signée de Fleury, car elle avait renoncé à ce nom depuis son fatal mariage.

Revenons au père Savoyard, qu'on ne désignait plus alors dans le pays que sous le nom du *vieux monsieur Savoyard*. Il s'était laissé aller à un chagrin qui tenait du désespoir, quand il avait vu s'accumuler contre la famille de ses maîtres tant d'élémens de ruine et de malheur; mais quand il les vit dépasser tout ce qu'il avait cru possible, sa douleur devint plus morne, et peu à peu elle se changea en résignation. Lui, ordinairement expansif et causeur, il était devenu grave et silencieux.

Il avait encore un malheur à craindre, et il le voyait venir.

A la mort du duc de Fleury, les créanciers du marquis s'étaient présentés en foule, et s'étaient emparés de presque tous les biens : mais ils n'avaient pu toucher à la terre du Plessis, parce que la duchesse en avait l'usufruit. Ils se résignèrent donc à attendre, et ceci fut sans doute la raison secrète qui empêcha la bonne duchesse de revenir au château, puisqu'elle savait qu'à sa mort,

il devait passer en des mains étrangères. Le vieux serviteur était tellement persuadé qu'il mourrait avant sa bienfaitrice, qu'il ne craignait pas d'être témoin de ce dernier désastre, et il continuait à errer dans le château, armé de toutes ses clefs. Lorsque ses pas lents et solitaires retentissaient dans ces salles immenses et naguère si remplies, il sentait son cœur se serrer. S'il allait à la chapelle, il se souvenait de l'éclat et de la pompe avec lesquels on y avait célébré un mariage si fatal au seul des Fleury qui eût survécu. S'il traversait les pièces du rez-de-chaussée, il songeait au tapage qu'y faisaient les enfans; et puis dans les cours, il se souvenait des pauvres qui n'y venaient jamais en vain. Qu'était devenue toute cette jeunesse qui naissait, quand sa tête, à lui, avait déjà blanchi? Le désordre de la famille avait précédé le désordre de la nation, et tout avait disparu!

Des années se passèrent ainsi; le directoire succéda à la terreur, le consulat chassa le directoire, et l'empire allait étouffer le consulat, lorsqu'un jour que le père Savoyard faisait ouvrir la grille, il vit arriver un homme qui, assisté de gens de justice de Provins, venait prendre possession du château. Comme on était venu souvent faire de pareilles tentatives, le bon serviteur n'en fut pas très-inquiet. Il reçut assez fièrement tous ces hommes, prit leurs papiers, et, tirant d'abord de leur étui ses petites lunettes sans branches, il en frotta les verres, et lorsqu'il eut regardé les premières lignes, il rendit les papiers timbrés en disant: « Très-bien, c'est toujours la même chose; messieurs, vous pouvez repartir; ce château est laissé en usufruit à Mme la duchesse de Fleury, et tant qu'elle vivra vous n'avez que faire ici!

— C'est justement parce que les choses étaient comme vous le dites que nous nous présentons ici, répondit un des hommes. Allons, monsieur, faites votre devoir, dit-il à celui qui le suivait. »

Et celui-là remit un autre papier à M. Savoyard, en ajoutant d'un ton qu'il voulut rendre solennel: « Vu la mort de dame Anne-Madeleine-Françoise de Monceaux d'Auxy, duchesse de Fleury, je vous somme, de par la nation, la loi et la justice, de remettre à M.*****, ici présent, les clefs du château du Plessis-aux-Tour-

nelles, afin qu'il en puisse jouir en pleine et entière propriété. »

Le digne vieillard, étourdi d'un coup aussi inattendu, se prit à trembler et à pâlir. Il tenait le papier qu'on venait de lui remettre, et le regardait avec attention, mais un voile couvrait ses yeux : il ne pouvait distinguer un seul mot. Alors un des hommes de loi, impatienté, le lui prit des mains et se mit à lire à haute voix. C'était une signification en règle du décès de la duchesse de Fleury et un ordre du président du tribunal de Provins, d'avoir à exécuter à l'instant même les jugemens rendus par la cour d'appel de Paris.

Pour toute réponse, le père Savoyard montra le château et se hâta de traverser le pont; pendant que le nouveau propriétaire constatait sur-le-champ sa prise de possession en installant, en qualité de concierge, un des hommes qui l'avaient suivi.

Dès le lendemain, on fit annoncer à son de trompe, dans les villages voisins, que tous les ouvriers sans travail pouvaient se présenter au château du Plessis-aux-Tournelles; et comme le bruit se répandit aussi qu'on devait faire de grandes réparations, on y vint de tous les côtés; mais quand on apprit qu'il s'agissait de démolir le château à l'ombre duquel chacun était né, tous se retirèrent en refusant de participer à une œuvre aussi mauvaise; il y en eut même qui agitèrent sérieusement la question de savoir si parce qu'on avait fait l'acquisition d'un château on avait le droit de l'abattre.

Plusieurs jours se passèrent, et chaque matin on pouvait voir sous le grand tilleul qui faisait face à la grille un vieillard pâle, immobile et silencieux, les regards tristement fixés sur l'édifice dans lequel il avait passé soixante longues années. Un matin, à la pointe du jour, on vit venir une troupe d'hommes qu'on pouvait reconnaître aisément pour des ouvriers, car ils portaient des outils de toutes formes; mais, à leur langage, à leur démarche et à leur costume, on voyait bien que ce n'étaient pas des hommes des environs.

C'étaient des Parisiens!

Ils montèrent l'avenue en riant et en plaisantant, puis ils fran-

chirent le pont en faisant grand bruit, ce pont qui n'avait jamais été le témoin d'une pareille insolence, et bientôt après, on les vit paraître au premier étage, puis au second, puis en haut de la tour du sud, puis on ne les vit plus.

Un coup se fit entendre, une ardoise vola en éclats, et après celle-ci un grand nombre d'autres. Bientôt, après de grands efforts qu'on faisait en dedans de la tour, une grosse pierrre remua, puis se détacha; en tombant elle brisa la balustrade de fer qui bordait l'esplanade, et en la recevant, l'eau du fossé rejaillit avec force. Les ouvriers jetèrent de grands cris de joie pour saluer le commencement de l'œuvre de destruction. Un faible cri répondit à cette longue clameur; il partait du gros tilleul, et presque aussitôt on vit plusieurs habitans du Plessis emporter un vieillard tombé sans connaissance.

§ II.

Avant la révolution de 89, la France était couverte de châteaux, monumens antiques, qui étaient successivement les berceaux et les tombes des familles. On y naissait, on y mourait. L'histoire d'un château était celle d'une race, car il arrivait souvent qu'on laissait à ses descendans le soin de continuer un édifice commencé, pour que ceux-ci laissassent à d'autres l'obligation de finir ce qu'ils n'avaient pu achever. Et, en effet, la vie d'un homme n'aurait pu suffire pour élever ces immenses constructions, composées de hautes tours, affermies sur des fondations profondes, entourées de fossés, souvent protégées par des ouvrages avancés, défendus eux-mêmes par des tourelles et de fortes murailles. Les palais de nos rois ont vu succéder les règnes, nos plus belles cathédrales ont demandé les soins d'une suite d'archevêques, et les palais de familles suivaient cette règle commune.

A l'ombre de ces antiques manoirs se groupaient des maisons, où d'autres générations s'élevaient dans des liens intimes avec celles du château. On échangeait des services contre de la protection, et,

seigneurs et vassaux, chacun y trouvait son compte. La révolution a détruit les grandes fortunes, chassé les grands propriétaires de leurs demeures, et promené partout le nivellement de la faux. On est convenu d'appeler cela un grand bienfait, parce que, dans notre excellent pays de France, les esprits sont toujours si bien intentionnés, qu'on s'engoue vite des apparences, qui font presque toujours oublier les réalités. Il y a des gens qui s'accordent à dire que si la France a été malheureuse, c'est parce qu'il y avait des châteaux.

Mais alors comment expliquer ce désir des paysans de voir un château s'élever près de leur village, ce regret quand il n'y est plus, cet orgueil quand il y est? On dirait que le château est à eux, ils en parlent avec complaisance; ils disent, avec une sorte de vanité personnelle, l'étendue des parcs, le nombre des dépendances et la valeur du produit. Rien ne leur échappe, et, dans leur naïf langage, ils emploient les expressions les plus fortes. Parce que le château du Plessis est sur une petite éminence, ils me disaient qu'il était *dominant;* pour me donner une grande idée des arbres séculaires qui l'ombrageaient autrefois, ils me parlaient de *chênes furieux*, de pins de *force majeure* qu'on avait ménagés sur cette terre *si volumineuse*, qu'elle touchait à la fois à quatre paroisses différentes!

Comment expliquer ces traditions populaires et générales dans toutes les contrées de la France, traditions dans lesquelles les souvenirs de richesses et de bonheur se rattachent toujours au temps du seigneur et du château? Comment expliquer que ce qui existait alors se renouvelle encore aujourd'hui? Qu'un riche particulier aille s'établir, en effet, dans une commune, qu'il y achète des biens, qu'il y bâtisse une vaste maison, qu'il vienne chaque année y dépenser une partie de son revenu, son nom sera tout à coup en vénération dans le pays; on appellera sa maison le château, ses domestiques les gens, ses prairies la terre, et, à cela près du titre, il sera le seigneur, le véritable seigneur de l'endroit. C'est que les habitans des campagnes comprennent très-bien que celui qui vient vivre au milieu d'eux est un protecteur plus constant et plus réel

que le sous-préfet, protecteur salarié, dont le principal devoir est de serrer les mailles du recrutement, de hâter la rentrée des impôts, et d'intriguer pour les élections.

Il arrive aussi d'ailleurs que la richesse des villes vient ainsi se répandre dans les campagnes, que le progrès lent mais réel des lumières y vient avec le travail, et que tout le secret de rendre les communes heureuses et aisées, c'est qu'il y ait une famille riche dans chacune. C'est justement là ce que la révolution a détruit, sous prétexte d'abolir de prétendus droits féodaux, dont les esprits éclairés font bon marché, et qui d'ailleurs n'ont guère existé dans ces derniers siècles que dans l'imagination de nos philosophoses voltairiens et dans le texte d'anciens édits oubliés.

Il y a encore sur quelques points de la France des châteaux qui ont échappé à la proscription générale; mais ils disparaissent peu à peu, et n'était le zèle tout français de Taylor, qui se hâte de nous conserver par la plume et par le crayon ce que la pioche vient détruire chaque jour, n'était le magnifique ouvrage de Taylor, Cailleux et Ch. Nodier sur l'ancienne France, il ne nous resterait bientôt plus de trace de cette antique France qui a toujours fait l'admiration de l'Europe et la gloire du monde (1).

La destruction de tous ces monumens nationaux a même fait l'objet d'une industrie toute nouvelle.

Des hommes se sont présentés pour l'exercer, espèces d'hommes de proie qui ne vivent que de débris. Pour eux, un château et ses dépendances ne furent qu'une mine à exploiter. Un monument n'était pas un monument; mais ils vous disaient : Il y a là tant de pieds cubes de brique, tant de toises carrées de solives, tant de pieds de glaces, tant de milliers de plomb, tant de fer! Puis, dans le parc : Il y avait tant de voies de bois à brûler, tant de fagots, tant de sol en superficie! Ce beau calcul fait, ils mettaient la pioche, la hache et la scie, ils détruisaient en plusieurs mois ce qui avait coûté des années et duré des siècles; puis ils osaient se vanter d'être des citoyens utiles, parce qu'ils faisaient travailler

(1) Nos lecteurs nous permettront de leur rappeler ici un article sur la bande noire par M. L. Gozlan, inséré dans la REVUE DE PARIS de 1831. (*N. du D.*)

des ouvriers! Et il y a eu des hommes politiques qui ont applaudi à ce carnage d'espèce nouvelle! et il y a eu des écrivains qui ont prétendu que la France profitait de ce vandalisme! Ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir, les aveugles, que faire la guerre aux châteaux, c'était faire la guerre aux villages; car il n'y a pas toujours des châteaux auprès des villages; mais il y a toujours des villages auprès des châteaux.

C'est un de ces négocians en ruines, en gouttières et en moellons qui avait acquis le château du Plessis-aux-Tournelles. C'était, assure-t-on dans le pays, un ancien marchand de vieilles ferrailles, qui voulait essayer de faire en gros son commerce de vieilleries. Assurément il n'avait pas songé un seul instant à acquérir une propriété, pourquoi faire une propriété? ni à acquérir une terre, à quoi bon une terre? Mais il avait calculé que la pierre était rare dans le pays, et qu'il pourrait bien vendre facilement en détail toutes ces belles pierres qu'il voyait régulièrement amoncelées entre quatre fossés; car pour lui, le château n'était qu'une carrière. Aussi l'exploita-t-il cette carrière! il y procéda même avec une sorte de méthode.

Pendant qu'on abattait la tour de l'ouest et celle du sud, il faisait vendre aux criées, dans le bâtiment de la façade, tous les objets d'ameublement, puis en petits lots tout ce qui put se détacher des murs et des toits; de sorte qu'on vit s'adjuger au marteau les belles tapisseries aux armes seigneuriales, les magnifiques soieries à franges d'or et d'argent; les glaces aux cadres massifs et les vieux tableaux de famille! Briques, plombs et barres de fer; pierres, parquets et boiseries; marbres, rampes et tuyaux; tout se dispersa en un clin d'œil dans ce tourbillon de destruction, comme des grains de sable dans un jour d'ouragan.

Jamais on ne vit déployer une aussi grande activité.

Les paysans venaient à ces ventes, et les petits objets s'y vendaient cher, parce qu'on se disputait la possession de ces *souvenirs*. Un jour cependant il y eut baisse dans les prix, il n'y avait pas foule, il fallut remettre la vente au lendemain; c'est que ce jour-là on enterrait M. Savoyard, mort la veille. Le digne homme

ne s'était pas relevé depuis qu'il était tombé sous le grand tilleul, et quelques instans avant d'expirer on l'avait entendu répéter d'une voix faible, ces paroles qu'il n'avait jamais oubliées : « Tant que le château du Plessis-aux-Tournelles sera debout, les Pierre Leguay y seront chez eux. »

Ainsi périt ce digne homme qui a laissé dans le pays de si profonds souvenirs. Après la famille de Fleury, le château était ce qu'il aimait le plus au monde; il les confondait dans le même amour; il aimait cet édifice et ses hautes tournelles, comme un marin aime son navire et ses mâts élancés; il s'était identifié à ce château comme le lierre qui entoure son appui. Une fois le château abattu, le lierre ne devait-il pas mourir aussi!

Après le château vint le tour du parc. Les chênes se brisèrent dans leur chute, les pins couvrirent la terre, les belles avenues disparurent. Quelques paysans avaient demandé grâce pour le vieux tilleul de feu M. Savoyard; mais comme l'écarrisseur du sol calcula que ce tilleul fournirait bien à lui seul une voie de bois, il fut sans pitié, le tilleul tomba.

Faute de murailles, de bâtimens et de bois, il fallut s'arrêter; mais comme le nouveau propriétaire tenait fort régulièrement ses écritures, il calcula qu'il avait gagné beaucoup d'argent et qu'il lui restait encore en bénéfice plus de trois cents arpens de superficie, l'emplacement d'un château, les bâtimens de la ferme, et l'honneur de posséder une terre. Tous les ans il venait vérifier s'il n'y avait pas encore quelques fagots à faire, des fermages à recevoir, ou des foins à couper. C'est tout ce qu'on sut du nouveau seigneur du château du Plessis-aux-Tournelles pendant vingt-trois ans.

Il y a sept ans, le bruit se répandit dans le pays qu'il était mort, et qu'on allait vendre de nouveau la terre du Plessis. Cette nouvelle, qui vingt-cinq ans plus tôt eût agité tous les esprits, fut reçue avec la plus grande indifférence, et avec la nouvelle idée que les habitans s'étaient faite d'un propriétaire; ils se demandaient si on trouverait encore quelque chose à couper, ou si l'on abattrait la ferme.

La terre se vendit.

On apprit que les nouveaux propriétaires étaient arrivés, et personne ne bougea; mais quand on vit paraître une jeune mère qui pleurait trois enfans qu'elle avait perdus, quand on vit son sourire bienveillant, ses manières simples et nobles, son accueil affable, le pays commença à s'émouvoir. Puis, quand on sut que son premier soin avait été de s'informer s'il y avait des pauvres ou des malades, et qu'on la vit secourir les pauvres et venir en aide aux malades, on accourut sur son passage, car on voulait la voir et lui parler.

C'était déjà un événement.

Et quand on apprit d'elle-même qu'elle voulait se fixer dans le pays et qu'on la vit si bonne, si bienveillante, si active à faire le bien, si empressée à calmer le mal, l'enthousiasme fut au comble; on embrassa l'espérance d'un avenir qui ressemblerait au passé d'autrefois, et on s'écria d'une seule voix que la bonne duchesse de Fleury était revenue.

C'était comme une résurrection!

Un singulier hasard voulut que sans être de la famille du Plessis-aux-Tournelles, Mme de Genoude portât le nom de Fleury, et les anciens du pays virent là un dessein de la Providence, tandis que les esprits forts se contentèrent d'y voir un heureux augure. Personne ne peut affirmer que les premiers se trompaient, mais tout le monde peut dire que les seconds ne furent pas déçus dans leur attente, car l'heureux augure ne fut pas menteur.

Dès les premiers jours Mme de G*** s'empara en effet de la place laissée vacante par la bonne duchesse, et pendant cinq années elle s'occupa si activement de réparer tout le mal causé par un quart de siècle d'abandon que, lorsqu'il y a environ deux ans je vins au Plessis pour la première fois, je trouvai une habitation commode et complète, un parc magnifique, une ferme en plein rapport, et sur toutes les physionomies un air de satisfaction et de bonheur qui ne m'aurait jamais donné à imaginer tous les malheurs qui avaient affligé les habitans, et que je viens de raconter.

Madame de G*** avait eu le bonheur de naître d'une de ces excellentes familles qui font croire à l'excellence des races. Autour d'elle ce n'était qu'honneur et sentimens élevés ; on aurait dit que tous n'avaient qu'un caractère et qu'un cœur ; et, à travers tous les événemens qui bouleversèrent les fortunes et les existences, on ne vit aucun d'eux ni faillir ni faiblir. Elle était parente par sa grand'mère de Racine et de Lafontaine et elle en parlait avec plaisir. Mme de Fleury était morte bien jeune, encore et en mourant elle avait légué ses quatre enfans en bas âge à Mme de Chastenet de Puységur, de l'illustre famille de ce nom. Cette dernière accepta cet héritage comme d'autres auraient accepté une fortune ; dès ce moment elle eut quatre enfans de plus. Ce fut un grand malheur pour ces enfans que la mort de leur mère ; mais on peut dire qu'il fut égalé par le bonheur d'être élevés par une femme aussi parfaite que Mme de Puységur. La révolution l'avait trouvée forte et résignée ; mais quand elle vit la hache républicaine s'attacher principalement aux noms qui figuraient avec honneur dans l'histoire de France, elle prit son fils dans ses bras, dit adieu à la terre natale, et n'y revint, toujours chargée de ce précieux fardeau, que lorsque l'orage de sang fut assez apaisé pour qu'elle pût espérer qu'il serait permis aux descendans des Puységur d'y mourir dans leur lit. Elle acheta en Tourraine la terre de Beugny, et ne permit jamais à son fils d'en sortir, tant elle craignait que le bruit du tambour ne vînt à réveiller en lui cette ardeur guerrière qui semblait appartenir à sa race. C'est là que Mme de G*** vécut jusqu'à son mariage qui fut dû aux soins de la princesse de Talmont, devenue depuis Mme de La Rochejaquelein, proscrite aujourd'hui et qui est reléguée sur une terre étrangère pendant que tous ses biens sont sous le séquestre en France. Les exemples qu'elle avait eus sous les yeux dans sa jeunesse, et les dons heureux dont elle était douée par la nature, avaient fait de Mme de G*** une de ces femmes rares qu'on estime et qu'on apprécie dès qu'on les voit. Sa conversation douce et spirituelle était en même temps mêlée de traits profonds, et j'ai vu bien souvent un étonnement naïf

se peindre sur sa figure, lorsqu'elle s'apercevait de l'effet qu'elle venait de produire. Elle avait de la gaieté et des dispositions à cet enjouement qui est naturel aux bonnes consciences ; si un trait spirituel échappait à quelqu'un, elle était la première à le faire ressortir, et je doute qu'il soit possible à qui que ce soit d'éprouver plus de plaisir du triomphe des autres. Et cependant ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était un coup d'œil si investigateur, si juste, et pour ainsi dire si intime, qu'elle apercevait tout d'abord ce qu'on cherchait le plus à cacher. Elle avait un tact tout particulier à *dépister* le fort et le faible des choses, et sa découverte une fois faite, elle avait l'art de la dépeindre d'un mot où la *franchise* de l'idée était toujours adoucie par le choix de l'expression.

Je l'avais entendue si souvent parler à Paris du château du Plessis et de ses ruines, elle m'avait raconté avec tant de charme et de simplicité l'histoire du père Savoyard, sans oublier un ancien couvent resté debout au milieu des bois, et sans compter aussi de vieux arbres aux traditions populaires, que j'avais hâte de tout voir et de tout visiter. Le hasard me servit à souhait, car lorsque j'arrivai, les maîtres du Plessis étaient à la promenade, je me fis conduire près d'eux, et je les rejoignis au moment où ils se reposaient sous un arbre célèbre dans le pays.

La tradition le fait remonter à près de quatre cents ans, et les vieillards de la contrée racontent qu'ils l'ont toujours vu dans l'état où il est aujourd'hui, ni plus sec ni plus touffu, ni plus jeune ni plus vieux, ce qui est le trait particulier de tout ce qui est possédé du démon. On dit qu'autrefois, *bien avant monsieur le duc*, il y avait dans cet arbre une statue de la Sainte Vierge, devant laquelle les fidèles venaient réciter leurs prières de dix lieues à la ronde. Un seigneur fit enlever cette statue et la fit porter à son château ; mais chaque nuit elle disparaissait, et chaque matin on la retrouvait à sa place première. C'est un fait que chacun raconte dans le pays et qu'on a toujours attribué à une bohémienne ; les bohémiennes étaient les sorcières de ce temps-là.

Il y a moins long-temps, on avait vu des chasseurs envahir la

forêt ; les échos avaient retenti du son du cor et des aboiemens des chiens, un prince avait paru à l'endroit même où nous étions assis; une amazone galopait à ses côtés. Ce prince, c'était le vieux duc de Bourbon, l'amazone était une dame étrangère, et l'arbre s'appelle le Charme de la bohémienne. Depuis, le prince est mort; on l'a trouvé pendu à une espagnolette, ses pieds à terre et sa cravate très-lâche, circonstances qui dénotent une grande résolution de suicide, car il eût suffi de tendre le jarret pour ne pas mourir. Il y a encore de bons habitans du Plessis qui soutiennent que le charme de la bohémienne n'est pas étranger à la mort du prince, et ils sont bien excusables; car jamais suicide n'a été accompagné de circonstances plus extraordinaires et plus diaboliques.

Nous revînmes par les bois, et en sortant d'une haute futaie nous nous trouvâmes tout à coup dans une clairière où s'élevait un bâtiment de forme gothique. Ses hautes murailles mêlées de pierres et de briques, son toit pointu à pente rapide, ses contre-forts en ruines, et quelques vestiges d'arceaux en ogives qu'on voyait au levant, tout se réunissait pour donner à cet édifice un aspect triste et presque solennel. Cet isolement dans une forêt, ce silence de mort qui n'est interrompu que par le bruit des ailes de quelques pigeons qui s'y sont réfugiés, en feraient une véritable bonne fortune pour un de nos romanciers modernes. C'est l'ancien couvent de Notre-Dame-de-la-Merci. Il date du quinzième siècle, et il servit d'abord de succursale aux maisons du même ordre qui étaient établies dans le Languedoc. Mais en 1668 le cardinal de Vendôme, étant légat en France, l'érigea en congrégation sous un vicaire-général. Le roi confirma l'érection par lettres-patentes, et le pape Clément X daigna la confirmer aussi par une bulle du 26 septembre 1672. A cette époque, le couvent contenait un grand nombre de religieux; ils faisaient des quêtes dans les provinces limitrophes, et chaque année on voyait quelques-uns d'entre eux chargés de toute la réserve du couvent aller en terre sainte pour délivrer des captifs. On eût bien étonné les bons pères si on leur eût dit qu'un des descendans du roi de France enverrait un simple officier général s'emparer d'Alger, chasser les

forbans de leur retraite, et rendre ainsi inutile par un brillant fait d'armes le dévouement des bons rédempteurs de Notre-Dame-de-la-Merci. Du temps *de monsieur le duc* il n'y en avait plus que quatre ou cinq, qui disparurent quand la révolution vint renverser les autels et dresser les échafauds. Depuis, le couvent et ses dépendances ont été vendus, et Mme de G*** les a achetés.

Mais ce qui piquait plus vivement ma curiosité qu'un arbre et un couvent, c'étaient les ruines du Plessis-aux-Tournelles. Il me tardait de visiter tous les lieux témoins de la naïve histoire du père Savoyard; j'étais impatient de voir l'emplacement du château, les traces des longues avenues, et ce pont que le digne serviteur traversa précipitamment pour aller mourir sous le gros tilleul. C'étaient pour moi comme de vieilles connaissances, et j'avoue que j'éprouvai presque de l'émotion en traversant à grand'peine ce pont du sud dont une arche enfoncée était réparée tant bien que mal par des amas de joncs. Je parcourus avec un vif intérêt toutes ces ruines amoncelées. La tour de l'est et celle du sud étaient entièrement abattues; mais elles sortaient encore fièrement à sept ou huit pieds du sol, et l'on voyait à l'épaisseur des murs et à la ténacité du ciment qu'elles avaient lassé la rage des démolisseurs. Des pans de murs encore debout, et surtout des amas de décombres indiquaient la place et la direction des bâtimens. Il y avait si longtemps qu'on n'avait remué ces masses écroulées que des arbres y avaient poussé, ce qui donnait à l'ensemble un caractère de sauvagerie et d'abandon impossible à bien décrire. Les tours du nord et de l'ouest, qui s'élevaient encore à près de quarante pieds, dominaient cette scène de désastre comme pour donner une idée du colosse tombé. Sous le climat brûlant de l'Égypte, des monumens se sont conservés trois mille ans intacts et lisses comme le premier jour; des peintures brillent encore de couleurs éclatantes, des caractères à peine creusés se distinguent facilement; et voici que sous notre climat humide la mousse, la moisissure et la végétation se sont emparés des pierres, les ont recouvertes et rongées; on ne peut rien distinguer, les murs disparaissent sous les ronces qui rampent et envahissent tout, les fossés se

nivellent par l'élévation des roseaux qui s'élancent en rangs pressés; encore dix ans, et un immense château, des tours colossales et des fossés profonds disparaissaient à tous les regards. Les pierres amoncelées de la main des hommes disparaissent, et le charme de la bohémienne qui a poussé par hasard résiste aux siècles!

Les paysans disaient que la duchesse de Fleury était revenue, et Mme de G*** voulait que le château du Plessis revînt aussi. Tous les plans étaient préparés; dès l'année suivante on devait revoir des ouvriers, non pas des Parisiens, cette fois, car il ne s'agissait plus de détruire. La tour de l'ouest devait s'élever à son ancienne hauteur, et recevoir la bibliothéque et la chapelle. La tour du nord devait s'élever aussi, et c'est là que Mme de G*** voulait habiter avec ses enfans. Un grand corps de bâtiment, château moderne à forme quasi-gothique, devait joindre les deux tours. Les fossés feraient de belles pièces d'eau, et sur l'esplanade déblayée on devait encore voir les maîtres du château se promener le soir et se livrer à de douces conversations que n'eût pas désavouées la bonne et pieuse duchesse de Fleury.

« Un mauvais ménage a détruit ceci, nous disait Mme de G***, un bon ménage le rétablira. »

Le ciel était pur à l'horizon, et semblait promettre de beaux jours. On faisait au château du Plessis-aux-Tournelles de magnifiques projets d'avenir...

§ III.

. . . . . .

. . . . . .

Dix-huit mois après, j'étais encore sur la route de Provins. Les arbres dépouillés commençaient à laisser apercevoir une multitude de bourgeons, les prairies verdoyaient, le blé sortant de terre lui donnait de loin l'apparence d'un tapis de gazon, et le soleil faisait légèrement sentir la chaleur de ses rayons. Tout annonçait le retour du printemps; on remarquait déjà de l'activité dans la campagne,

et les visages des bons habitans de la Brie s'épanouissaient d'aise et d'espérance. Chaque fois que nous nous arrêtions pour changer de chevaux, j'entendais chacun se féliciter sur la belle saison qui s'annonçait si bien après cet hiver si doux; mais dès qu'on savait qu'il y avait là quelqu'un qui se rendait au Plessis-aux-Tournelles, on parlait plus bas et l'on prenait un air de tristesse. Le conducteur ne m'adressait jamais la parole que d'un ton doux et grave, et lorsque, quelques lieues après Nangis, j'arrivai à Maison-Rouge, où je devais quitter la voiture, je trouvai les bons aubergistes du lieu plongés dans un profond chagrin. Ils ne me parlèrent pas; mais ils portèrent tristement leurs regards dans la direction des ruines, et nous nous comprîmes sans nous rien dire. Je quittai la route et m'avançai, en suivant le petit sentier qui serpente à travers la plaine. Un bon vieillard m'accompagnait, en portant une légère valise; lui aussi était triste, et les paysans qui travaillaient dans les champs me saluaient silencieusement en regardant le château. Naguère ils auraient à peine interrompu leurs chants joyeux, je me serais arrêté pour répondre à leurs complimens si bons et si naïfs; maintenant je leur faisais une simple inclination de tête, car j'étais triste aussi.

C'est qu'il s'était passé un grand événement.

Lorsque Mme de G*** avait paru, pour la première fois, au Plessis, elle pleurait trois enfans qu'elle perdit presqu'à la fois. Depuis elle en avait eu trois autres; mais ils n'avaient jamais pu lui faire oublier les premiers; car dans le cœur d'une mère l'affection se multiplie et ne se compense pas. Les espérances que lui faisaient concevoir les derniers venus renouvelaient tous les regrets qu'elle éprouvait encore en songeant aux premiers; et lorsqu'elle voyait autour d'elle ses trois fils, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer, car Dieu ne lui avait pas envoyé de fille pour remplacer sa Noémi. Elle désirait donc une fille avec ardeur : aussi lorsque l'année dernière elle se vit enceinte, ne douta-t-elle pas un instant que le ciel daignait enfin exaucer ses vœux. Sainte Geneviève est la patronne du Plessis, et d'avance elle nomma sa fille Geneviève. Elle en parlait sans cesse, elle la voyait déjà gran-

dir près d'elle; c'était son espérance de tous les jours. C'est avec joie qu'elle vit approcher le moment où elle devait souffrir, parce qu'il devait précéder l'arrivée de sa fille. Ce moment vint, il fut terrible; et comme on admirait sa résignation et son courage : « Que voulez-vous, répondit-elle, c'est notre bataille à nous! » Véritable bataille, en effet, que cette lutte, où le moindre incident peut creuser une tombe entre le lit de la mère et le berceau de l'enfant! Il n'en fut pas ainsi cependant, la nature triompha, et l'accouchement se fit sans accident.

Mais, hélas! ce ne fut pas Geneviève, et lorsqu'on apprit à la mère, épuisée de souffrances et de fatigue, qu'elle avait encore un fils : « Oh! tant mieux, murmura-t-elle d'une voix faible, il n'accouchera pas! » Excellente mère, qui oubliait tout à coup ses désirs et se consolait de ses espérances déçues par la pensée que les tortures qu'elle venait d'éprouver ne menaceraient pas son enfant.

La lutte paraissait terminée, la malade reposait; mais ce repos apparent n'était qu'une trève; le lendemain des douleurs cruelles s'éveillèrent, un feu violent s'empara des entrailles, une inflammation menaçante se déclara, les médecins effrayés pâlirent, et Mme de G*** comprit le danger de sa situation.

Mme de G*** était heureuse. Pendant treize ans, aucun nuage n'était venu troubler le calme d'une douce union; ses enfans grandissaient et annonçaient de bons naturels, la fortune souriait à cette famille, le château du Plessis allait renaître de ses ruines; elle n'avait plus rien à désirer, sans doute, et c'est alors qu'elle comprend qu'il faut renoncer à ce bonheur, à cet avenir, à ses enfans et à celui qui possédait et qui avait mérité toutes ses affections.

Cette nouvelle ne parut pas l'émouvoir. Son premier soin fut de demander les secours de la religion, et apprenant que l'archevêque de Paris se présentait pour les lui offrir, elle demanda à se recueillir en elle-même pour jeter un dernier regard sur toutes les actions de sa vie. Et alors son mari s'approcha et lui dit, lui qui, pendant de si longues années, avait été le témoin de ses actions et le confident de ses pensées : « Pourquoi vous agiter? Dites que

vous avez eu quelquefois mal aux nerfs; je ne vous connais pas d'autre défaut. — Je ne crois pas ce que vous dites, répondit-elle; mais j'en suis bien heureuse, parce que cela me prouve que je ne vous ai jamais donné aucun sujet de chagrin. »

Elle put donc se recueillir comme elle le désirait. Le matin, elle avait eu la consolation d'embrasser un de ses enfans, celui qu'elle appelait son Benjamin, parce qu'il était le plus jeune, et peut-être aussi parce qu'il était le plus délicat. Elle l'avait embrassé; mais lorsqu'elle sentit le danger qui la menaçait, elle ne voulut plus le voir, ni lui ni les autres.

Elle fit alors le sacrifice le plus complet de tout son bonheur; car dès qu'elle aperçut l'archevêque, on l'entendit lui adresser ces paroles : « Monseigneur, je suis heureuse; mais si Dieu veut le » sacrifice de mon bonheur et de ma vie, je le fais avec joie. »

. . . . . .

Et quand il fut près de se retirer, elle ordonna que ses enfans fussent amenés sur son passage, dans le salon voisin, afin qu'il pût les bénir; elle désira aussi que la porte fût ouverte, afin d'entendre de son lit de mort la prière qui appelait la bénédiction du ciel sur ces faibles enfans qu'elle ne devait plus revoir.

Le digne prélat était resté enfermé une demi-heure avec la malade. A son arrivée, l'archevêque paraissait triste et profondément affecté; mais lorsqu'il sortit, il avait le sourire de la confiance sur les lèvres, la physionomie calme et l'air radieux. « Je n'ai jamais vu, dit-il, une personne mieux préparée. » Après ce moment solennel et difficile, on s'empressa de nouveau; mais ce fut en vain qu'on prodigua les soins et tous les secours : la science des hommes n'y pouvait plus rien!

Cependant on se réjouissait au Plessis; car on y avait appris l'heureux accouchement, et il n'y avait déjà pas un enfant dans ce village qui ne sût que le nouveau-né s'appelait Robert. Ce jour-là fut presque un jour de fête, et ce fut certainement un jour de bonheur. On calculait l'époque de l'arrivée probable de Mme de G***; les travaux allaient reprendre, les ouvriers étaient déjà prêts; les pauvres, qui n'avaient manqué de rien pendant l'hiver, se réjouis-

saient de revoir leur bienfaitrice, bien sûrs que c'était elle qui viendrait à eux la première. On parlait déjà de la cérémonie du baptême; car dans les campagnes, on fait aussi des projets d'avenir.....

Dès le lendemain, la fatale nouvelle se répandit dans les plaines du Plessis : le coup était si inattendu que chacun se refusait à y croire; mais lorsque, le soir, on acquit la certitude de sa réalité, une tristesse profonde s'empara de tous les cœurs. C'était un malheur commun : ce fut un deuil général.

A un quart de lieue, à l'est du château, on aperçoit encore aujourd'hui une vieille église qui autrefois en était une dépendance. A l'époque si regrettée dans ces contrées, on aurait pu voir, chaque dimanche, la foule des habitans se rassembler par groupes à l'entrée de la petite grille du cimetière, et un enfant de chœur frais et vermeil, aujourd'hui chef d'une nombreuse famille et maire du village; on aurait pu voir cet enfant de chœur grimpé sur le mur et plongeant ses regards au bout de l'avenue. Dès qu'il apercevait du mouvement à la grille du château, il se hâtait de descendre, et, peu de temps après, des cavaliers s'avançaient au grand trot, suivis d'un beau carrosse traîné par six chevaux richement caparaçonnés. C'était la duchesse de Fleury, la bienfaitrice du pays, cette femme angélique qu'on voyait dans la semaine visiter les malades; c'était elle qui, le dimanche, venait, dans tout le luxe et dans tout l'éclat de son rang, s'humilier dans la maison du Seigneur. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que l'enfant de chœur avait donné le signal, et l'on voyait en même temps *les seigneurs du château* entrer à l'église et le prêtre monter les degrés de l'autel.

L'église était bien belle alors! Depuis, la révolution avait passé par-là : l'oubli de l'acquéreur du château n'avait rien réparé, et si l'on voit aujourd'hui de beaux ornemens, et tous les objets nécessaires au culte, c'est que Mme de G*** y était venue.

Et maintenant on avait fait aussi des apprêts dans cette église, car l'autel était tendu de noir; un catafalque occupait le milieu du chœur, la cloche tintait lentement, et de tous les villages voisins

on voyait les habitans, vêtus comme aux jours solennels, couvrir les chemins et se diriger vers la chapelle. Ils marchaient séparés et silencieux sous l'influence de graves pensées. Peu à peu toute cette foule remplit l'église, ceux qui ne purent trouver place se tinrent debout; un profond recueillement annonçait une cérémonie qui excitait un intérêt général.

On allait célébrer un service pour le repos de l'ame de celle que tout le monde pleurait, parce que tout le monde l'avait aimée. Et à la vue de cette sympathie de douleur, de cet accord de prière et de cette ferveur avec laquelle toutes ces voix se mêlaient à celle des ministres des autels, la cérémonie des funérailles de Paris me revint à la mémoire. Là aussi on avait prié; mais quelle différence dans les émotions! A Paris, on se souvenait de l'esprit si brillant de Mme de G***; on vantait la profondeur de son jugement, l'étendue de ses connaissances, l'amabilité de son accueil et la grâce parfaite de ses manières. Au Plessis, on se rappelait l'ange de bonté qui apparaissait toujours pour calmer les souffrances, la main qui s'ouvrait sans cesse pour les pauvres, la voix qui venait encourager les malades, et l'on priait Dieu pour qu'il récompensât tant de vertus et tant de bonnes actions; il y en a même qui invoquaient déjà l'intercession de leur bienfaitrice, tant ils étaient sûrs qu'elle était parmi les élus. C'est que dans les villes nous sentons par l'esprit, et dans les campagnes on sent par le cœur.

Et cependant à Paris j'avais vu M. de Chateaubriand, le grand écrivain, incliner sa tête devant l'autel; M. de Lamartine, le grand poète, souffrant encore d'une perte douloureuse et récente; M. Berryer, le grand orateur, et les personnages les plus distingués, réunis autour du cercueil : mais, je l'avoue, le coup d'œil de l'église du Plessis m'a plus profondément ému. Ici, il n'y avait d'éloquence ni dans les regrets ni dans les paroles, mais il y avait de la stupeur sur tous les visages et des larmes dans tous les yeux. Aussi lorsque j'entendis le jeune curé prendre pour texte de son oraison funèbre ce grand mot de l'apôtre : *O mort, où est ta victoire?* Je ne pus m'empêcher de voir cette victoire dans les sanglots des femmes, dans l'affliction des hommes, et dans ce décou-

ragement qui désolait tout à coup tant de familles répandues sur une si grande étendue de pays! Et cette douleur était d'autant plus vraie, qu'en réalité chacun pleurait sur soi; car cette femme admirable avait su se rendre si utile que sa mort froissait tous les intérêts et compromettait toutes les positions. Elle avait fait tant de bien que chacun prévoyait que l'absence de ce bien serait un mal.

On n'est pas ingrat dans les campagnes ; on aime à dire la bienveillance dont on a été l'objet, on se vante de la protection qu'on a obtenue comme d'une circonstance honorable pour soi; aussi chaque jour venait-il nous révéler des bienfaits répandus et de bonnes actions inconnues jusqu'alors. Je voudrais pouvoir les raconter toutes, et je les raconterais toutes si ces lignes ne devaient être lues que par ceux qui ont connu cet ange de charité. Je dirais l'ordre parfait qu'elle mettait dans sa bienfaisance, et le tact particulier qui faisait d'un secours un encouragement au bien. J'aurais à expliquer cette adresse avec laquelle elle imaginait des occupations, ou inventait des *travaux d'urgence* auxquels personne n'aurait songé ; car elle craignait que l'oisiveté ne gâtât ses aumônes. Je pourrais en dire bien plus encore ; mais cela m'entraînerait trop loin du père Savoyard, et de ce qui me reste à dire du château du Plessis-aux-Tournelles.

Il y a cependant un trait que je ne puis m'empêcher de raconter, parce qu'il est remarquable par deux circonstances dont j'avoue que je suis encore très-frappé, quoique je me vante de n'être ni crédule, ni superstitieux. Un jour que sa promenade l'avait conduite du côté du couvent de la Merci, Mme de G*** aperçut un enfant debout devant un arbre. Il ne demandait rien ; mais son regard triste demandait pour lui. Ses haillons qui lui laissaient sentir le froid de l'automne, ses pieds nus sur l'herbe humide et la pâleur de son visage indiquaient assez l'abandon ou la misère. Elle lui fit signe de venir à elle, et l'enfant ne s'avança pas; elle s'approcha, il ne recula pas; interdit qu'il était de voir *la dame du château* faire attention à lui. Quand il la vit lui présenter quelque chose, il ouvrit machinalement la main et la referma aussitôt ; mais lorsque, tout en répon-

dant aux questions qui lui étaient faites, il regarda de côté à la dérobée, et qu'il s'aperçut qu'il tenait une pièce d'argent, lui qui n'en avait jamais touché, il tressaillit! Car il avait entendu dire bien souvent, le pauvre petit, qu'avec de l'argent il aurait tout ce qui manquait à sa mère; il en avait, il se crut riche, et, dès que *la dame du château* se fut éloignée, on aurait pu le voir courir de toutes ses forces vers la ferme et entrer rapidement dans l'étable. C'est là que languissait sa mère, pauvre fille abandonnée. Repoussée de ses parens, la malheureuse femme gardait les vaches et n'avait pas tous les jours de quoi donner à manger à son enfant.

Ces circonstances avaient vivement attiré l'attention de Mme de G***; elle y pensait souvent, car elle s'intéressait à tous les malheurs. Un jour entre autres qu'elle cherchait dans son esprit les moyens d'*arranger* cette affaire, elle fut tirée de ses réflexions par le son éloigné d'une cloche dont les tintemens longs et mesurés annonçaient une cérémonie funèbre. « Qui donc est mort? demanda-t-elle. — C'est la mère de l'orphelin, lui répondit-on. » Et sur-le-champ les irrésolutions de Mme de G*** furent fixées. Il lui sembla, que le son de cette cloche, venu jusqu'à elle d'une distance si éloignée, au moment où elle pensait à cet enfant, était un avertissement de la Providence de prendre soin du petit orphelin. Il n'en fallait pas tant pour la décider. L'enfant fut placé chez son grand-père, qui consentit à le garder, parce que Mme de G*** se chargea de pourvoir à ses besoins.

Mais il arriva qu'au moment même où l'enfant pleurait sa bienfaitrice son grand-père mourut aussi. Les héritiers se disputaient le mobilier du défunt, et l'orphelin se trouvait encore sans asile, lorsque ce même hasard qui avait fait entendre le son d'une cloche éloignée à la bonne dame du château, fit trouver à point nommé celui qui la pleurera long-temps sur le passage de l'enterrement. Les meubles ne furent pas vendus, et l'enfant n'a pas été chassé du toit protecteur. N'est-ce pas une étrange destinée que celle de cet enfant deux fois sauvé par des enterremens, et faut-il n'attribuer qu'au hasard le salut de l'orphelin de la Merci?

C'est par des faits semblables que Mme de G*** a conquis tous

ces regrets qui honorent sa tombe ; et j'avais bien raison de dire, au commencement de cette histoire, qu'en France, et dès qu'il le veut, un propriétaire est le protecteur de sa commune. Et à présent je ne crains guère de choquer la susceptibilité des oreilles patriotes en employant ce mot protecteur, car j'ai assez expliqué, je pense, la signification que j'y attache. Plaise à Dieu donc que nos campagnes comptent beaucoup de seigneurs ! car le seigneur est l'ami de la commune, et plaise à Dieu qu'on bâtisse beaucoup de châteaux, car le château est le chaînon qui joint les deux extrémités de l'ordre social.

Et l'histoire du château du Plessis-aux-Tournelles est celle de presque tous les anciens châteaux de France. D'abord retranché et destiné à se défendre en guerre, puis le siége de la richesse, puis le point de mire des coups révolutionnaires, puis l'objet des spéculations de la bande noire, puis en ruines et abandonné ! Mais celui-ci allait reparaître en partie ; déjà les ponts étaient restaurés, les fossés déblayés, et leurs murs réparés ; les ronces avaient disparu ; sur l'esplanade nettoyée on voyait le sable amoncelé en colline, les moellons apprêtés en tas réguliers, puis les bassins où bouillonne la chaux, puis les fours où doit rougir le plâtre, partout des indices de travail et d'activité !

Mais l'enceinte est déserte, il y règne le silence de l'abandon. Les joncs et la paille qui garantissaient les assises contre les gelées n'ont pas été enlevés au printemps, et les tours taillées à vif pour recevoir de nouvelles pierres les attendent en vain.

Tous ces apprêts ne seront-ils que des ruines ajoutées à d'autres ruines ?

Le ciel est encore pur à l'horizon : comme autrefois il promet de beaux jours ; mais au château du Plessis-aux-Tournelles on ne fait plus de magnifiques projets d'avenir ! Comme si dans ce monde aucun de nos jours ne devait ressembler à cet heureux lendemain que nous avions rêvé la veille, ou comme si nous ne devions faire de projets que pour ce mystérieux avenir qui n'aura pas de fin !

A. Bossange.

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

PREMIER ARTICLE.

La fête de l'industrie ne revient que tous les cinq ans, et encore faut-il qu'une révolution ne se mette pas à la traverse. Or, comme nous devons compter sur une révolution tous les dix ans au moins, vous pouvez juger quelle est l'importance de ces solennités si rares où le commerce de la France vient étaler ses productions de tout genre. L'Exposition de l'Industrie est donc pour Paris une espèce de fête séculaire qu'on ne peut trop environner d'attention.

Nous avons donc, et des premiers, assiégé les portes de ces quatre palais en bois de sapin et en toile, élevés tout exprès en l'honneur de l'industrie, sur cette place de la Révolution, de la Concorde, de Louis XV, de Louis XVI, de Juillet, et aujourd'hui de l'Industrie, qui a été la place de la Baleine, de l'Obélisque, et qui, dans deux mois, aura vu disparaître ces palais éphémères de 1834 comme elle a vu disparaître enfin ses échafauds de 93.

La superficie de ces quatre salles excède d'un tiers celle que présentaient les constructions de la cour du Louvre, et les salles du rez-de-chaussée de ces bâtimens qu'on avait affectées à l'exposition de 1817. L'une de ces salles est consacrée aux machines, aux métaux, aux plans en relief d'usines ou autres établissemens; presses mécaniques, voitures, clous, serrures, toiles métalliques, métaux ouvrés, plomb, cuivre, zinc, laiton, fonte en fer, acier, tôle et ferblanc. Certainement la *salle n° 1* est la moins fastueuse; mais certainement aussi c'est la plus utile des quatre. Vous sentez bien par conséquent que c'est la dernière salle de l'exposition que visite le public!

La *salle n° 2* est consacrée aux produits chimiques, alun, potasse, couleurs; la typographie y a envoyé des chefs-d'œuvre d'Éverat, qui est le premier imprimeur de Paris à l'heure qu'il est. Vous dire tout ce que renferme ce *n° 2* est impossible : objets relatifs aux arts, au dessin; écritures, tabletterie, cire à cacheter fort brillante et de toutes couleurs, registres à l'usage du commerce, coutellerie (on n'y voit pas l'*eustache* de Saint-Étienne, ce merveilleux petit couteau à deux liards qui fait depuis longtemps le désespoir de l'Angleterre, et qui a mérité l'honneur de la solennelle admiration de Fox); chapellerie, fleurs artificielles, verrerie, parfumerie, terre cuite, poterie, cuirs et peaux, mégisserie et ganterie, cire et bougie, substances alimentaires, tapis et tapisserie vernie, sellerie et harnachement, cannes et parapluies, cols, perruques, corsets, reliûre : mais on n'y voit que de tristes reliûres. Un monsieur qui publie une statistique raisonnée de l'exposition s'est livré, à ce sujet, à un trait d'esprit si fin et de si bon goût que *le Constitutionnel* le lui a emprunté sans citer son auteur, à savoir : qu'on ne faisait plus de belles reliûres aujourd'hui, parce qu'on ne faisait pas relier les romantiques. Cette fois le livret industriel a jeté cet industrieux *Constitutionnel* dans une grande erreur. D'abord on fait à Paris, ou plutôt on faisait à Paris, il n'y a pas six mois, les plus belles reliûres de l'Europe. Nous possédions alors un grand artiste en ce genre, Thouvenin. Tous les livres sortis de ses mains, romantiques ou non romanti-

ques, sont des chefs-d'œuvre. Thouvenin a donné la vie et l'immortalité à tous les livres qu'il a touchés. Les opéras-comiques de M. Étienne lui-même, reliés par Thouvenin, seraient les très-bien venus et les très-bien accueillis dans les bibliothéques les mieux choisies et les plus difficiles. Il était donc juste de dire qu'il n'y avait pas de belles reliûres à l'exposition, parce que Thouvenin était mort, parce que c'est une perte irréparable pour tous ceux qui aiment les beaux livres, parce qu'enfin ceux qui possèdent les belles reliûres de Thouvenin ne sont guère jaloux de les exposer aux regards du livret, aux regards du *Constitutionnel* et autres regards vulgaires qui ne les comprendraient pas. Voilà ce qu'il fallait dire à propos de la reliûre française. Mais quoi! c'eût été là un bon trait d'esprit et de fine méchanceté contre M. de Chateaubriand, M. de La Mennais, M. de Lamartine, M. Hugo et autres, perdu pour le livret et pour *le Constitutionnel.*

Si on ne voit pas dans cette *salle n°* 2 de reliûres remarquables, on y voit en revanche trois à quatre grands billards immenses, fort peu intéressans à regarder; ils tiennent là une place que j'aurais bien voulu voir occupée par cette belle et simple charrue Grangé que j'ai vainement cherchée dans toute cette confusion.

Salle n° 3. — Vous n'aurez pas besoin que le suisse en livrée vous l'indique du doigt. Voyez-vous toutes ces femmes qui se précipitent! Duchesses et bourgeoises, grande célébrité d'Opéra ou jolie grisette à la mine éveillée, au regard effronté; vieilles ou jeunes, arrivées lestement à pied ou venues en voiture, c'est là tout d'abord qu'elles se précipitent. Les portes de cette exposition s'ouvrent devant les femmes, comme devant leurs jeunes souverains. C'est que là, voyez-vous, sont entrés en foule avant elles tous les ballots si chers aux femmes : châles, soieries, mérinos, fils, cotons, toiles peintes, mousselines, dentelles, blondes, gazes, batistes, linons, mouchoirs, broderies. Dans cette *salle n°* 3 sont représentées toutes nos villes manufacturières. Amiens dispute le pas à Lille, Nîmes se presse contre Avignon, Saint-Quentin

donne la main à Tarare, Elbœuf regarde Aubusson d'un air soumis, Langres menace Plombières, Marseille accourt suivi par Bordéaux, Strasbourg pousse Carcassonne, Louviers se présente entre Romans et Grenoble. Toutes nos villes ont répondu à cet appel de l'industrie, deux villes seulement sont en retard, Lyon et Saint-Étienne. Mais soyons humains, ne leur demandons pas, aux deux riches cités si habiles à travailler l'une la soie, l'autre le fer et la soie, par quels déplorables accidens elles sont si fort en retard!

Quant à la *salle n° 4* c'est la salle sans nom. Tout ce qui n'est pas de l'industrie à proprement dire, tout ce qui est luxe, éclat, fantaisie, élégance, beaux-arts, est contenu dans la *salle n° 4*. A peine entré, votre oreille est frappée de mille sons enchanteurs. C'est le piano d'Érard qui résonne sous les doigts de M. Litz; admirable instrument d'une harmonie singulière qu'on dirait fait tout exprès, à le voir couvert d'or et de peintures, pour un salon du Versailles de Louis XIV; c'est encore la harpe d'Érard, qui résonne sous les doigts d'une jeune femme qui l'essai; c'est la flûte de Tulou qui chante au loin; Tulou, à la fois ouvrier et artiste, qui anime cet instrument de son souffle après l'avoir créé de ses mains, espèce de Pygmalion de l'harmonie; ce sont des horloges qui chantent; c'est l'argenterie d'Odiot si élégante et si fine qui écrase de toute sa simplicité et de toute sa grâce le rococo plaqué de Gandais. Cette *salle n. 4*, est la salle des merveilles; la salle des tapis des Gobelins. Vous croiriez voir les chefs-d'œuvre de Rubens, même éclat, mêmes belles chairs, mêmes vives et toutes-puissantes couleurs! Partout l'or éclate, le cristal étincelle, l'acier brille, l'ivoire resplendit incrusté dans l'ébène, la porcelaine se charge de peintures, l'or se relève en bosse, les bijoux prennent mille formes. Levez les yeux, vous voyez des lustres immenses au-dessus de vos têtes, sans compter d'autres merveilles qu'on annonce pour la semaine prochaine, par exemple, une serrure qui doit crier *Au voleur! au voleur!* assez haut pour réveiller toute une maison en sursaut. En attendant la serrure parlante, les badauds et les curieux de province s'amusent à regarder une

grande rotonde en bronze; cette rotonde est posée sur des colonnes, ces colonnes supportent une espèce de dôme chinois; au milieu de ces colonnes est placée une colonne tronquée qui attend un buste, ou, si vous aimez mieux, un dieu quelconque; car cette espèce de kiosque s'appelle *une chapelle*. Je n'ai jamais vu de chapelle qui eût cette forme; mais, en revanche, j'ai vu beaucoup *de vide-bouteilles* qui ressemblaient à cette chapelle. On dit qu'elle a été commandée par un Russe qui en veut faire présent à son empereur. Ce sera un très-beau cadeau à faire à l'Hetmann des Cosaques plus tard, quand l'Empereur sera las de sa chapelle.

Maintenant que je vous ai mis au fait de la disposition de ce quadruple monument, laissez-moi libre de tout cet ordre chronologique qui me fatigue. Laissez-moi vous dire en bloc ce que j'ai vu en bloc; laissez-moi respirer en vous empêchant de respirer. Je reviendrai plus tard sur toutes ces choses, une à une, salle par salle : mais aujourd'hui il faut que je vous en parle comme je les ai vues, en masse, en bloc, au hasard, confusément.

Figurez-vous, en effet, que dans ces quatre monumens, qu'un souffle peut renverser, tous ceux qui, en France, savent tenir d'une main habile le marteau, le ciseau, l'aiguille, le burin, la lime; quiconque sait travailler le bois, le fer, la toile, les tissus, les métaux, le marbre, la laine, le lin, la soie de porc, le chanvre, la corne, l'ivoire, le crin, la paille, l'albâtre et même le *caoutchou;* quiconque prépare, façonne, apprête, manipule, alambique, analyse, compose ou décompose, fait ou défait, tourne, arrange ou invente, une matière quelconque, voire même la poudrette; tous ceux qui ont su donner à la matière un nom nouveau, une forme nouvelle, une couleur qu'elle n'avait pas, se sont préparés depuis long-temps à cette manifestation solennelle des forces industrielles de la France; et tous ces échantillons, arrivés de toutes les provinces, ils vous obsèdent de toutes parts dans ces quatre grandes baraques : au plancher, contre les murailles, dans des cadres en verre, sur des rayons obliques, en spirales, contre les colonnes, sous vos pieds! Songez donc que toutes les époques se heurtent dans tous les sens! Le moyen âge,

le dix-huitième siècle et même nos modes d'hier; la Chine est côte à côte avec l'Égypte, si bien qu'à présent, moi, qui me suis fait pour vous l'historien de cet admirable *pandæmonium*, je suis tout obsédé de ce que j'ai vu. Pompes foulantes et aspirantes et petites montres de femmes, machines à vapeur et grils à cuire les côtelettes qui ne brûlent qu'une feuille de papier; des surtouts en bronze doré, pour des tables royales, et des lignes à pêcher le goujon; de la viande salée et des voiles de blondes, du fumier en poudre et des essences à la rose; que sais-je encore? Il y a du *topica* inventé par M. Cochina pour ceux qui digèrent mal; il y a des boîtes de gourmandises truffées pour ceux qui digèrent bien. L'un a inventé des *pessaires élastiques*, l'autre des *biberons en pis de vache*, et même sur ce terrain neutre de l'exposition, ce pessaire et ce biberon, en attendant les lèvres vermeilles de tout petit enfant, se montrent les dents et se font la guerre. O rivalité, où vas-tu te nicher! Parlerai-je aujourd'hui des lits élastiques ou de *l'uranorama* de M. Jambon, rue Culture-Sainte-Catherine, pour les gens du monde *qui désirent connaître et qui connaissent si peu les constellations?* dit l'auteur; ou bien, pour commencer par quelque chose de plus grave, nous occuperons-nous des chefs-d'œuvre en carton-pierre, des corsets élastiques, des toupets perfectionnés, des perruques *métalliques*, ce chef-d'œuvre d'utilité, et des perruques *non-métalliques*, cet autre chef-d'œuvre d'utilité?

A quels miracles voulez-vous que je m'arrête? En bronze, en cristaux, en porcelaines, des miracles! J'ai vu un verre à vin de Champagne qui a cinq pieds de haut, et qui doit contenir dix bouteilles, tout autant que la botte du maréchal de Bassompierre! J'ai vu Notre-Dame de Paris en sucre candi; j'ai vu des mappemondes en peau, et gonflées d'air, et par ainsi représentant assez bien le monde que nous connaissons. Ces mappemondes ont un nom légèrement minaudier : *œsophyse!*

Il y a encore *le philophile*, à l'usage *des hommes sensibles*, pour *faciliter les fonctions du rasoir*, comme dit M. Pradier.

Le typophone, qui juge des distances par les sons; *le méto-*

graphe, au moyen duquel, dit l'auteur, *l'homme d'état ou l'homme de lettres peut au sein de la nuit fixer l'idée heureuse qui interrompt son sommeil.* Je vous engage bien fort à bien *fixer le métographe*, et à vous en méfier de tout votre esprit, si c'est ainsi qu'on écrit quand on s'en sert.

Quel bourdonnement! Chacun dit son mot, chacun fait sa phrase : l'un fabrique *des claques qui offrent une brisure qui obtient une flexibilité qui fait obéir le claque au ploiement du pied, avec lequel claque on se trouve garanti de quelque temps qu'il fasse, et on obtient d'avoir toujours le pied sec et sain. Ils offrent même plus d'utilité pour le militaire que pour le civil.*

L'autre vous déclare que vous serez *bien aise*, pour 25 francs, de faire remettre à neuf votre redingote ou votre habit de l'an passé; celui-ci fait l'apologie de son marbre piékilore; celui-là décrit l'avantage de sa grosse caisse, *qui produit des sons sonores et harmonieux; il fabrique en même temps des étuis à chapeaux pour hommes d'après les mêmes principes.* Ce qu'il y a de plus curieux dans ces sortes de choses dénommées, ce sont les bretelles en *caoutchou.* Ces bretelles en *caoutchou* conviennent à tout le monde, excepté aux hommes qui sont gras, et à ceux qui sont maigres, excepté à ceux qui digèrent mal ou qui ont la poitrine faible, excepté à ceux qui ne portent pas de gilets de flanelle et à ceux qui portent une chemise. A ce compte, le *caoutchou* ne peut manquer de remporter la médaille d'or, ou tout au moins la croix d'honneur.

A moins toutefois qu'on ne donne la croix d'honneur à celui qui a exposé cette année *des bretelles tricolores toutes semblables aux bretelles qu'il a présentées au roi Louis-Philippe et à monseigneur le duc d'Orléans après la révolution de juillet.*

Et puis enfin, et comme il faut toujours que des idées de douleur et de difformité se mêlent à tout ce que font les hommes, on voit étalés çà et là, au milieu de tout ce luxe frivole et de tout ce *comfort* à l'usage des heureux et des riches, des *lits orthopédiques pour les déviations de la taille*, des sondes qui font rêver à *ce grain de sable placé là*, comme dit Bossuet. C'est tout-à-fait

le *Memento homo!* qui éclate tout à coup au milieu de toutes ces choses bizarres ou grandes, utiles ou ridicules, qui font adorer le génie de l'homme ou qui le font prendre en pitié.

Mais je reviendrai bientôt sur toutes ces nouveautés et même sur des inventions qui ne sont pas exposées dans les quatre grandes salles. Le cadavre du docteur Auzou, par exemple, ou mieux encore ce cadavre en chair et en os, ce cadavre véritable que la chimie a rendu aussi solide et aussi durable que le marbre! Mais les inventeurs ont été forcés d'exposer chez eux leurs cadavres : vous sentez bien que de pareilles inventions nous conviennent fort peu à nous qui avons entendu les fusillades de Lyon, et qui avons passé naguère dans la rue Transnonain! Nous avons les nerfs si sensibles!

Ce que je puis dire tout de suite aujourd'hui de cette Exposition de l'Industrie, c'est qu'il nous a paru que, si cette exposition était plus suivie, plus intéressante et même plus curieuse que l'Exposition des Beaux-Arts, elle portait aussi avec elle son ineffaçable tache originelle, le besoin du lucre. Quelle différence entre les commerçans et les artistes! L'artiste porte son tableau au Louvre; ce tableau est appendu contre les murailles; une fois là, il devient ce qu'il peut. Le peintre donne son nom et son adresse et le sujet de son tableau sur le livret, et rien de plus. Cela fait, il se retire, ou bien il va admirer le tableau d'un confrère; mais, soit qu'il retourne à ses travaux ou qu'il se perde dans la foule, personne ne le voit, personne ne l'entend, il ne demande rien à personne : il est pauvre, il a besoin d'argent, il a foi à son œuvre : mais il est fier, patient, et il attend qu'un acheteur se présente : l'artiste comprend la dignité de l'art. Tout au rebours le marchand : même dans ces palais élevés à l'industrie tous les cinq ans, le négociant transporte sa boutique et son enseigne, et sa facture; il se remue, il s'agite, il s'inquiète, il a peur des concurrens, il rédige ses prospectus; il vous suit du regard quand vous entrez, il voudrait pour lui seul toute l'attention publique, quoi qu'il expose, fût-ce du noir de fumée. Et en preuve, ouvrez ce qu'on appelle le *catalogue raisonné* qui n'est pas même un cata-

logue *raisonnable*. Ce livret est évidemment rédigé par les fabricans les plus riches. Ils s'y vantent eux-mêmes tout du long, ils y célèbrent eux-mêmes leurs marchandises; ils y attaquent indirectement la fabrique et l'enseigne du voisin, ils racontent les moindres encouragemens qu'ils ont obtenus, ils ne vous font pas grâce d'une médaille de bronze, pas grâce d'une mention honorable, d'un prix de l'Athénée des arts ou d'une poignée de main royale; partout dans ce livret vous rencontrez des lampes qui se disputent contre des lampes, des perruques qui arrachent les cheveux d'autres perruques, des bandages qui luttent contre des bandages, des tapis qui rivalisent avec des tapis; il faudrait plus de huit jours pour mettre seulement d'accord entre eux les deux cents pianos tous parfaits, tous excellens, tous admirables qui se rencontrent à cette exposition.

Une autre observation à faire et qui est encore toute au profit de l'artiste contre le fabricant, c'est que l'artiste est en effet et lui-même et lui seul l'auteur de son œuvre; il a été seul à la concevoir, seul à la produire : son œuvre et lui, ils ne font qu'un. Le fabricant tout au rebours : souvent le fabricant n'est pas même l'inventeur du produit qu'il expose. C'est à peine s'il a le mérite d'avoir avancé quelque argent sur l'idée d'un homme de génie bien ignorant, bien simple, bien pauvre, bien inconnu, dont le travail et le génie vont enrichir trois ou quatre générations de marchands d'argent, pendant que lui-même, lui, l'inventeur, le créateur, restera pauvre et inconnu! Ce mensonge cruel du fabricant qui n'a pas fabriqué, de l'inventeur qui n'a pas inventé, attriste pour moi en grande partie tout l'intérêt de cette Exposition. Comme on serait heureux si on était sûr de rencontrer derrière ces riches productions l'ouvrier intelligent qui les a faites: *Me! me! adsum qui feci!!*

Il faut dire encore qu'en mettant à part cette désolante pensée de plagiat, l'Exposition de cette année, si riche en objets charmans, pleins de goût, d'esprit et de grâce, futilités toutes parisiennes, ne présente guère de grandes idées et d'inventions fécondes en résultats; ce sont là de ces admirables hasards que même la France ne

peut pas rencontrer toutes les cinq années. On parle cependant de notables diminutions dans les prix de quelques produits, dans les prix des châles, par exemple : c'est un progrès; mais ce n'est pas là un nouveauté. C'est que, voyez-vous, l'invention vraie, la découverte vierge, est plus rare encore que le bon marché; c'est qu'il est plus facile, en toutes choses, de changer la broderie que de changer le canevas; c'est qu'elles sont bien rares les grandes idées, comme la vapeur, par exemple, qui commencent à poindre dans quelque cerveau de génie, qui bientôt se dessinent plus nettement, qui prennent enfin un corps et une apparence certaine, qui vont ensuite de conséquences en conséquences, se divisant, se multipliant à l'infini, s'appliquant à toutes choses, sur la mer et sur la terre, et finissant par illuminer, par féconder, par glorifier tout un siècle.

Pour dernier reproche qu'on pourrait adresser à cette Exposition de 1834, c'est que l'industrie s'est plus occupée à faire des projets en l'air qu'à réaliser des idées utiles : elle a plus pensé à étonner qu'à être utile; elle nous dit bien : *Voilà ce que je ferais si j'avais de l'argent;* mais elle ne dit pas, et elle devrait le dire : *Voilà ce que je fais pour l'argent que vous avez!* En ce sens (je sais bien que je vais faire crier haro sur moi), autant une exposition d'art, à des intervalles raisonnables, me paraît une chose utile, autant une exposition industrielle me semble d'une utilité contestable. Qui dit *art* dit *luxe;* qui dit *industrie* dit *utilité.* Or comment voulez-vous, quand tant d'amours-propres industriels sont aux prises, quand ils vont, tous les cinq ans, se donnant en spectacle public et officiel, comment voulez-vous que l'industrie se souvienne toujours de son grand but d'utilité? comment ne se ferait-elle pas, au contraire, aussi belle et aussi riche que possible? comment pourrait-elle résister à l'envie de mentir beaucoup, tant sur le prix que sur la façon, tant sur la matière que sur la main d'œuvre? Enfin, et pour conclure, on demande pourquoi le pays le plus grand fabricant du monde, l'Angleterre, n'a pas d'exposition de l'industrie?

Toutefois, à la prendre telle que nos industriels nous l'ont

faite, l'Exposition de 1834 est prodigieuse et d'une richesse incroyable. Comme spectacle, c'est un des spectacles les plus curieux qui se puissent voir. Cette fois encore l'industrie française a ouvert toutes ses écluses, elle a vidé toutes ses corbeilles et toutes ses cornes d'abondance. Que d'imagination et d'esprit et de goût! Quelle poussée vigoureuse et luxuriante! Quelle force productive! Oh! noble et ingénieux et admirable pays, la France! Terre plantureuse où tout germe, où tout pousse, l'ivraie et le bon grain! Pays ouvert à toutes les industries comme à toutes les passions! Tout-puissant dans la paix comme tout-puissant dans la guerre! Dieu lui donne la paix! seulement la paix au-dedans! et, tout usé qu'il vous paraît par le luxe et par la gloire, vous verrez ce que contiennent encore de puissance et de vie les entrailles de ce grand corps!

JULES JANIN.

***

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La comédie de la semaine dernière s'est enrichie d'une scène nouvelle à la chambre des députés, où, à propos de la subvention des théâtres, nos honorables ont manqué mettre aux prises Shakspeare et Racine, Corneille et Calderon, au risque de compromettre le traité de la quadruple alliance. La question en est restée au même point littérairement, et par bonheur le budget n'en a pas perdu un chiffre. Le ministre, qui était en verve, a même défendu les comédiens du Théâtre-Français jusqu'à les appeler de *nobles* artistes; il est beau de voir un ministre parler si libéralement des comédiens, et nous espérons qu'à défaut d'autres encouragemens il a au moins réservé quelque épithète pour ses *ex-confrères,* les hommes de lettres; car M. Thiers a dit : « Moi, *qui fus* homme de lettres! » ce qui veut dire qu'il ne l'est plus... Reste à savoir si c'est depuis qu'il est ministre, ou seulement depuis qu'il est de l'Académie-Française; ce qu'il nous expliquera sans doute dans son discours de réception, qui est encore à faire, comme on sait.

Peut-être monsieur le ministre, quoique nous ne doutions pas qu'il n'ait, lui aussi, la main heureuse, devait-il ne pas mettre tant de modestie à laisser à M. de Montalivet tout l'honneur d'avoir fait choix de M. Véron pour diriger l'Opéra. Peut-être M. Thiers, qui ne hait pas d'imiter Napoléon, a-t-il tort d'oublier que Napoléon aimait les gens heureux, parce qu'après tout on n'est pas heureux sans quelque mérite. M. Véron, de qui on a dit comme ministre, comparé à ses collègues (car c'est un ministère que la direction de l'Opéra, et non pas le plus facile), M. Véron, de qui on a dit, pour expliquer le nombre de ceux qui se déclarent tout haut pour lui, qu'il avait l'art de séduire sans corrompre, a écrit aux journaux la lettre suivante, dont il attend encore la réponse :

Paris, 7 mai 1834.

Monsieur,

Du haut de la tribune sont tombés sur moi des reproches dont mon respect pour nos débats parlementaires me fait un devoir de me justifier.

Un député, M. Charlemagne, s'est plaint qu'un directeur d'Opéra fît fortune en trois ans.

Un seul fait pour répondre à M. Charlemagne.

La plus forte recette qu'ait prélevée, en douze mois, sur le public le grand Opéra, depuis qu'il existe, est de 800,000 francs, et pour l'obtenir, il a fallu le plus grand des maux, qui ne se reproduira jamais, l'invasion à Paris de toutes les puissances étrangères.

Eh bien! avec les dépenses énormes que j'ai su risquer, si je n'avais prélevé par an sur le public que 800,000 francs, j'eusse été en perte.

Si, comme on dit, j'ai fait fortune en trois ans, c'est que depuis ma gestion, malgré les émeutes, le choléra et les tracasseries ministérielles, les recettes de l'Opéra se sont élevées par an, soit très-peu au-dessous, soit même au-dessus d'un million.

Je renvoie donc les reproches de M. Charlemagne au talent et au zèle des artistes de l'Opéra, qui m'ont secondé dans tout ce que j'ai entrepris, et je ne sais pas même si, de ces reproches, le public n'en mérite point aussi sa part.

Monsieur le ministre de l'intérieur est venu déclarer à la tribune que tout ce qui se disait sur la subvention de l'Opéra ne pouvait le regarder, qu'il avait trouvé le traité tout fait, et qu'il fallait bien d'ailleurs en passer par le chiffre de cette subvention, puisque l'état était lié par un traité qu'on ne pouvait rompre.

M. Thiers a oublié que, l'année dernière, je lui ai offert publiquement de résilier mon traité sans qu'il en coûtât rien au trésor public. Je lui ai plus offert : je consentais, pour cette résiliation, à verser au profit de l'état une somme de 60,000 francs que, dans un excès d'exigence, il avait trouvé tout naturel de réclamer de moi.

M. Thiers n'a bientôt plus voulu même des conditions qu'il m'imposait, et s'il a reculé, tout en ayant à ses côtés un candidat tout prêt dans son chef de division des théâtres, qui m'a offert, à moi, 150,000 fr. pour ma démission, c'est qu'après avoir vu de près l'affaire de l'Opéra, M. Thiers a été forcé de reconnaître qu'avec de grandes chances de bénéfice, elle contenait aussi de grandes chances de perte, et que, sur cette balance variable, on jouait beaucoup d'argent et même l'honneur de son nom.

On a tant à se justifier quand on réussit que je ne terminerai pas cette lettre sans me justifier à l'avance de toute ostentation de générosité, de toute fatuité de désintéressement dans ma conduite. J'ai plus qu'une fortune à faire à l'Opéra : j'ai à m'y montrer digne de la confiance que m'a accordée M. de Montalivet en m'appelant à la direction de ce théâtre. En renonçant, l'année dernière, à mes intérêts pour ceux de l'état, j'ai voulu prouver que dans le choix dont se défend tant M. Thiers, M. de Montalivet, du moins, ne s'était pas trompé en me reconnaissant une rassurante ambition, celle de me montrer toujours honorable.

Cela dit, j'en prends donc mon parti des reproches de M. Charlemagne, des défauts de mémoire de M. Thiers, et même de ma fortune faite en trois ans. Si l'on est logique dans ce temps-ci, il y a un mot qui doit avoir perdu tout mauvais sens, c'est le mot de parvenu, quand toutefois on n'a mérité ce titre que par un esprit entreprenant, un courage heureux et par du travail. Agréez, etc. VÉRON.

— Dans le dernier paragraphe de sa lettre, M. Véron aurait-il fait allusion à un mot du prince de Talleyrand? On parlait devant le grand diplomate de M. Thiers, et quelqu'un disait : « Mais c'est un *parvenu !* — Dites qu'il est *arrivé*, » interrompit M. de Talleyrand.

— INSTRUCTION PUBLIQUE. — C'est un beau triomphe pour M. Guizot que l'unanimité avec laquelle, sur tous les bancs de la chambre, on se plaît à reconnaître les services qu'il rend à l'instruction publique. Il faut remarquer aussi comme un symptôme heureux de réconciliation entre les partis que, cette semaine, LE CONSTITUTIONNEL a fait ressortir tout ce qu'il y avait de vues utiles et de véritable éloquence dans le dernier discours prononcé par M. de Lamartine.

— M. Royer-Collard disait du dernier ouvrage de M. l'abbé de La Mennais : « C'est la doctrine de Babeuf psalmodiée par Jérémie. »

— LE BARON DE FÉRUSSAC. — Un des champions les plus estimés de la presse périodique, M. le baron de Férussac, publie une brochure grave et riche de vues patriotiques sur l'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE (prix : 1 fr. 50 c., chez M. Paulin).

— PETIT CATÉCHISME DE MORALE ALLEMANDE. — D. Quand un beau-père a un gendre ivrogne et qui bat sa femme, que doit-il faire? — R. L'étrangler en conscience et sans remords. — D. Quand le beau-père a besoin de l'aide de son fils pour cette opération, que doit faire le fils? —

R. Obéir à son père. — D. Et la femme? — R. Elle peut se contenter de prêter le mouchoir qui servira à étrangler le mari. — Voir, pour les détails de ce procès curieux, avec tous les développemens de morale domestique à l'usage des femmes allemandes et autres, le dernier numéro de LA COUR D'ASSISES, journal à 6 fr. par an, paraissant tous les mois, et contenant autres drames agréablement dialogués.

— THÉATRES. — Mme Dorval est déjà consolée de la proscription constitutionnelle d'ANTONY; elle a continué ses débuts dans HENRI III et MISANTROPIE ET REPENTIR. — Mlle Taglioni est sur le point de partir pour Londres; aussi la foule brave les premières chaleurs et oublie les belles soirées de mai pour aller la voir. — Le théâtre de l'Opéra-Comique est sur le point de rouvrir. — Nos petits théâtres ont donné ces jours-ci quelques nouveautés qui ont été applaudies, mais rien qui les dispense de donner mieux encore dans la semaine où nous entrons.

— UNE AVENTURE AVEC MADAME GAY. — « L'aimable Mme Gay et ses jolies filles, Delphine, la muse française, et Isaure, qui, à cette époque, offrait l'image la plus fidèle d'une véritable jeune Française parée de toutes les grâces et pétillante de la vivacité de sa nature, se souviennent probablement encore d'une longue promenade que nous fîmes un jour, avec d'autres dames, pour voir je ne sais plus quelle ruine; le temps était magnifique; l'air limpide brillait de cette lumière pure et pourtant un peu mélancolique qui caractérise un ciel d'automne, et que nous pourrions comparer à celle qui vient éclairer l'esprit quand nous entrons dans l'âge mûr.

Nous étions tous ce jour-là de très-bonne humeur. Nous nous égarâmes. Ce petit accident fournit matière à diverses plaisanteries; car en traversant les champs, les dames furent obligées de faire assaut de légèreté au passage de certains petits fossés. Une amie de Mme Gay, Mme Gail, femme d'un très-grand talent et de manières très-originales, remporta le prix dans ces exercices gymnastiques, ce dont la première se fâcha avec une colère tout-à-fait plaisante.

« Consolez-vous, madame, lui dis-je, Mme Gail a une *l* (une aile) de plus que vous.

— Oh l'horreur! s'écria Mme Gay, on me prend mon calembour.

— Je vous jure que je n'y connaissais pas vos droits; mais les beaux esprits se rencontrent. » Et au même instant je trébuchai sur une pierre et tombai assez lourdement dans les bras de mon aimable adversaire.

« Ah! monsieur, ce n'est pas ainsi du moins que les beaux esprits se rencontrent!

— Madame, mille pardons, répliquai-je tout honteux et en balbutiant;

c'est pourtant la loi de l'attraction seule qui m'a entraîné, et vous vous êtes malheureusement trop bien aperçue que je n'y cède pas *légèrement*.

— Allons, repartit Mme Gay en riant, pour un Allemand, vous ne vous tirez pas trop mal d'affaires. » Et comme sur ces entrefaites nous avions atteint nos voitures, je fis monter ces dames dans ma *barouche*, me plaçai sur le siége, et, piquant mes quatre chevaux anglais, je les ramenai à la ville.

Nous descendîmes chez Mlle Lenormand pour nous faire dire la bonne aventure, et nous y rencontrâmes quelques connaissances. Cette pythonisse renommée était une vieille femme, laide, de manières assez communes. Ses mains sales mêlaient des cartes plus sales encore. Elle annonça à un jeune Russe *qu'il serait pendu*; à quoi celui-ci répondit avec un grand sang-froid : *Au cou d'une jolie femme, j'espère*. Le fait est que j'ai appris depuis qu'il avait réellement été pendu dans l'insurrection de Pétersbourg. Quant à moi, elle me prédit que je ferais avant peu un voyage en Orient; que là j'acquerrais, par un événement quelconque, une grande célébrité, et que je mourrais dans un lieu entouré d'eau. Je n'en entendis pas davantage, mon pied s'étant glissé dans une vaste chancelière placée sous la table de la devineresse, et dans laquelle je rencontrai un charmant petit pied de femme, qui me donna, comme de raison, de grandes distractions. Aussi la séance parut-elle bien courte à mon gré. En sortant, comme il était déjà tard, nous convînmes de passer le reste de la soirée chez Mme Gay; la célèbre Mme Récamier embellit notre cercle de sa présence, le spirituel Koref y entretint la gaieté. Notre hôtesse se surpassa elle-même. Le général Maison parla d'une manière simple, mais intéressante, de ses campagnes; un neveu du grand Alfiéri fit de la musique avec Mme Gail; en un mot, on ne cessa pas un instant de se divertir, et l'on joignit sans cesse *utile dulci*.

Enfin, on se retira sans bruit l'un après l'autre. Je restai jusqu'à la fin.

« Savez-vous, me dit alors la maîtresse de la maison, que mon amie s'entend beaucoup mieux à dire la bonne aventure que Mlle Lenormand?

— Vraiment? Oh! dans ce cas, dis-je en m'adressant à Mme Gail, expliquez-moi, je vous prie, l'énigme de la vieille sorcière.

— Volontiers, » répondit-elle. On apporte des cartes et la séance commence. Mme Gail resta long-temps absorbée dans la contemplation de ces figures bigarrées, comptant, supputant avec une attention profonde, et ne lâchant par intervalles que des syllabes insignifiantes. En ce moment, minuit sonna. Elle prêta l'oreille aux coups de la pendule, regarda les cartes, pâlit et les confondit pêle-mêle, en poussant, à notre grande surprise, des soupirs et des sanglots.

« Mon Dieu ! m'écriai-je tout effrayé, qu'avez-vous ? Dois-je mourir cette nuit, et votre compassion me donne-t-elle déjà des larmes ?

— Non, me dit-elle, tranquillisez-vous. Ce n'est pas *votre* mort que j'ai vue dans les cartes, c'est la *mienne*. »

L'envie de rire nous prit, mais ce n'était pas le moment. Mme Gail, qui habitait la même maison que son amie, ne tarda pas à se retirer vivement émue. Ses pressentimens finirent par me déconcerter ; et quand je me retirai chez moi, il me semblait voir des ombres mystérieuses m'accompagner à la clarté de la lune.

Quelques jours après, le chancelier d'état me demanda si je désirais un poste d'ambassade à Constantinople. « Dieu m'en préserve ! répondis-je. Hier, Mlle Lenormand m'a prédit que je trouverais la mort dans l'eau ; je préfère rester ici en terre ferme. » Le chancelier se mit à rire, et il ne fut plus question de la Turquie.

Trois mois après, Mme Gay m'écrivait de Paris : « Notre pauvre amie n'existe plus ! Une fluxion de poitrine l'a emportée en trois jours. Elle s'est souvenue de vous plus d'une fois sur son lit de mort. A minuit précis elle a rendu le dernier soupir.

PRINCE MUSKAU.

— TUTTI FRUTI (DE TOUT UN PEU). — Ce nouvel ouvrage du prince Muskau est sur le point de paraître chez M. Fournier, en 2 vol. in-8°.

— MAISONS DE FOUS. — Occupés à recueillir des notes pour quelques articles sur les hospices d'aliénés en Angleterre, nous avons remarqué dans le dernier numéro de l'ATHENÆUM la description de l'*Asylum* d'Hanwell, placé sous la direction du docteur Ellis. On vante beaucoup les heureux résultats obtenus par ce médecin, dont le système consiste à considérer la folie comme une aberration presque toujours *partielle* et non *totale* de la raison. Les établissemens particuliers ont cet avantage, en Angleterre, que si le gouvernement les néglige, la presse vient à leur secours. La philantropie anglaise semble laisser la philantropie française bien loin derrière elle, et c'est souvent le contraire. L'Athenæum croit que le docteur Ellis est le premier qui ait eu l'idée d'une foule de perfectionnemens hygiéniques et curatifs qui sont en usage non-seulement aux environs de Paris, mais dans nos départemens les plus reculés. Tel est, par exemple, à Saint-Remy en Provence, le curieux et magnifique établissement de Saint-Paul, créé et agrandi d'année en année, depuis trente ans et plus, par le docteur Mercurin. La distribution des malades par analogies d'affections, la phrénologie appliquée à l'étude des vesanies commençantes ou déclarées, l'art d'exercer les facultés saines et de laisser reposer les facultés affaiblies ou surexcitées, l'emploi de la gymnastique, de la

musique, tout cela existe, sur l'échelle la plus vaste, dans l'établissement du docteur Mercurin, qui a d'ailleurs tous les avantages d'un air pur et d'une situation pittoresque. Mais nous ne voulons pas anticiper ici sur des articles annoncés, dans lesquels nous essaierons de comparer quelques *asylums* d'Angleterre aux nôtres.

— LE CHEVALIER DE SAINT-PONS, par M. Muret, 2 vol. in-8°, chez M. A. Dupont. — C'est un roman, mais de bonne compagnie, ce qui vaut bien la peine d'être remarqué. L'auteur nous ramène au dix-huitième siècle, mais non pas à la manière du vaudeville historique. L'idée est assez neuve, hardie même, de mettre en scène un fils de Jean-Jacques Rousseau pour réfuter l'auteur d'ÉMILE par une de ses erreurs. Ce roman part d'un point de vue moral; mais il ne se traîne pas dans les lieux communs de la morale. Le style est naturel, sans être froid ni trivial; il a même, au besoin, sa couleur et sa poésie. Le succès enfin du CHEVALIER DE SAINT-PONS a devancé ces éloges. Deux jolies vignettes ornent les deux volumes. L'éditeur annonce divers ouvrages auxquels on peut prédire bon accueil : MON AMI NORBERT, par M. Mortonval; MARIE DE MÉDICIS, par M. L. de Laval; UNE MAÎTRESSE DE LOUIS XIII, par M. Saintine, et une seconde édition du VAGABOND, roman de M. Merville.

— LE LIVRE ROSE, tome IV. — MM. U. Canel et Guyot n'ont pas renoncé à leurs galantes publications. LE LIVRE ROSE est, comme on sait, une heureuse continuation des HEURES DU SOIR, une suite de contes et de nouvelles que les dames seules se racontent entre elles, sans secrétaire intime, qu'elles signent de leurs noms de baptême et de leurs noms de famille pour double garantie d'authenticité. On a reproché aux dames de MM. Canel et Guyot d'avoir de la moustache. C'est une noirceur digne de ce fameux géant Malambruno, qui fut si cruellement puni par don Quichotte pour avoir couvert de barbe le menton de toutes les duègnes de la princesse Antonomasie.

— UNE CHATELAINE DU DOUZIÈME SIÈCLE. Un vol. in 8°. Chez M. Aillaud, quai Voltaire. — C'est une nouvelle par Mme de Ranchoup, en style pastiche, mais qui ne manque pas de naïveté. La châtelaine narre elle-même sa vie; elle est mariée deux fois, et fidèle à ses deux époux. *Veuve du sire de Gombault*, dit-elle, *pour damoiselle en tous points me tint* mon deuxième *mari*, page 225. Le volume a 227 pages. On aurait désiré savoir si la châtelaine ne se marie pas une troisième fois, et comment la tint son troisième.

LE SOURD-MUET AVEUGLE.

HISTOIRE DE JAMES MITCHELL.

[Je ne viens pas inventer ni traduire un conte; je m'adresse aux philosophes et aux physiologistes dans ce simple récit : je serais bien surpris toutefois, si je n'intéressais pas aussi ceux qui aiment les contes. La signature illustre qui termine cet article est une autorité : sir James Mackintosh, que je copie, l'avait extrait lui-même d'un rapport lu devant la société royale d'Édimbourg par le professeur Dugald Stewart. La traduction exigeait une grande simplicité de style.]

— James Mitchell, fils d'un ecclésiastique protestant du comté de Naïrn, en Écosse, naquit le 11 novembre 1795. Sa mère remarqua bientôt que son enfant était né aveugle, en voyant qu'il n'exprimait aucun désir de tourner les yeux vers la lumière ou tout autre objet brillant; plus tard elle eut encore la douleur de reconnaître qu'il était sourd, en observant qu'aucun bruit, quelque fort qu'il pût être, ne pouvait troubler son sommeil. La surdité était complète; mais la cécité, comme dans maint autre cas de cataracte, n'allait pas jusqu'à une privation totale de la vision.

A l'âge où James Mitchell commença à marcher, il parut être attiré par les couleurs vives et éclatantes. Quoique toute l'histoire de sa vie semble prouver qu'il ne recevait alors que bien peu de secours, comme perception intelligente, de l'organe visuel, il lui devait cependant de grandes *jouissances sensuelles*.

18 mai 1851

Il avait coutume de tenir entre son œil et les objets lumineux les corps dont il avait observé que l'interposition augmentait la quantité de lumière; c'était un de ses principaux amusemens de concentrer les rayons du soleil au moyen de fragmens de verres, de cailloux transparens et d'autres substances analogues qu'il élevait entre son œil et la lumière, en les faisant tourner dans tous les sens. Il brisait souvent ces objets avec les dents pour leur donner la forme qui lui semblait la plus favorable. Il avait encore d'autres expédiens pour satisfaire son appétence pour la lumière. C'est ainsi qu'il se retirait dans une chambre, fermait les portes et les fenêtres, et restait là pendant long-temps les yeux fixés sur quelque petit trou ou fente qui laissait pénétrer les rayons du soleil. Souvent encore, pendant les nuits d'hiver, il s'isolait dans un coin sombre de la chambre, et allumait un flambeau pour son amusement. Dans ces cas-là, comme dans la satisfaction de ses autres sens, toute sa physionomie et ses gestes exprimaient la curiosité la plus ardente.

Il serait difficile, sinon impossible, d'apprécier exactement le degré de vision dont il jouissait; mais par l'extraordinaire finesse qu'avaient acquise chez lui le toucher et l'odorat, qui suppléaient habituellement aux fonctions particulières de la vue, on peut calculer qu'il ne recevait qu'un secours très-borné de l'organe visuel, si même il en recevait aucun. L'aspect de la cataracte annonçait d'ailleurs qu'il pouvait tout au plus être en état de distinguer les couleurs et les degrés d'intensité de la lumière.

Je disais que James Mitchell était doué d'une délicatesse extraordinaire des sens du toucher et de l'odorat. Il en a donné la preuve de bonne heure.

Quand un étranger arrive, il en est toujours averti immédiatement par l'odorat qui le conduit jusqu'au lieu où se trouve l'étranger, qu'il se met à examiner par le sens du toucher. Dans le canton écarté où il vit, ce sont surtout des hommes qui visitent le presbytère; la première chose qu'il fait, c'est d'aller examiner si l'étranger porte ou non des bottes. Cela vérifié, il le quitte, va dans le vestibule, cherche son fouet, l'examine avec soin; puis il se rend à l'écurie et passe avec la même attention la main sur son

cheval. Il arrive quelquefois que les visiteurs viennent en voiture; alors Mitchell va sous la remise, inspecte la voiture et en essaie mainte et mainte fois les ressorts. Certes il n'est guidé en cela que par l'odorat et le toucher.

Depuis l'enfance il s'est accoutumé à frapper fortement ses dents avec une clef ou tout autre instrument qui produit un son aigre. Ses principaux plaisirs provenant évidemment du goût et de l'odorat, il mange souvent avec une désagréable voracité. Il s'amuse encore à exercer son toucher, et il s'est souvent occupé des heures entières à ramasser dans le lit d'un torrent des cailloux arrondis, pour les arranger ensuite circulairement et s'asseoir au milieu de ce cercle.

Après avoir exploré un espace de deux cents toises autour du presbytère, il se hasardait à se promener hardiment et sans guide dans cette espèce de domaine conquis pouce à pouce par le toucher; ne laissant pas passer un jour sans aller toujours un peu plus loin, avec les mêmes précautions d'abord, et puis avec la même hardiesse. Dans une de ces excursions de découvertes, il fut remarqué avec terreur, par son père, au moment où il se traînait sur les mains et les genoux le long d'un pont étroit, en bois, jeté au-dessus d'une rivière voisine, à un endroit où l'eau est profonde et rapide. Il fut arrêté aussitôt, et, pour l'empêcher de continuer de si périlleuses expériences, on le plongea à deux ou trois reprises dans la rivière, ce qui produisit l'effet désiré. On avait dit aux domestiques d'empêcher ses visites à l'écurie lorsqu'on y mettait des chevaux étrangers; mais, après avoir été ainsi arrêté plusieurs fois, il eut l'adresse de fermer la porte de la cuisine sur les domestiques pour pouvoir aller caresser les chevaux.

Il applique les objets à sa langue pour mieux juger des aspérités de leur surface; le docteur Gordon, observateur savant, qui l'a vu plusieurs fois, attribue son habitude de faire sonner les corps durs contre ses dents, plutôt à son désir d'obtenir une perception plus exquise de leur dureté comparative qu'à aucune impression sur les nerfs de l'ouïe. Son commerce limité avec le monde visible ne lui sert guère que d'amusement, et si on pouvait admettre en

aucun cas des analogies entre les divers sens, on pourrait assimiler ses perceptions de la lumière et des couleurs aux sensations de la chaleur qu'une ancienne classification, généralement adoptée, quoique d'une justesse douteuse, rapporte au sens du toucher. En un mot, les progrès de l'intelligence et les règles de conduite chez James Mitchell semblent dépendre entièrement du toucher ou des organes de l'odorat et du goût, qui, chez les hommes bien organisés, sont presque réduits au rôle d'agent des puissances sensuelles.

On n'observe aucune infirmité, aucun vice de conformation dans aucun membre de la famille de James Mitchell, et la privation extraordinaire dont il est affligé n'est accompagnée ni d'une imperfection générale, ni d'une particularité morbide dans la structure ou les fonctions des autres organes. Sa santé a toujours été bonne et sa constitution robuste. Ses idées, ses sentimens et ses actions obéissent aux lois ordinaires de la nature humaine. Sa docilité et son adresse semblent souvent indiquer un degré de jugement qui (en faisant la part de l'imperfection de deux sens sur cinq) est supérieur à celui de maintes organisations chez lesquelles sont ouvertes toutes les issues par où les élémens de l'éducation entrent dans l'esprit. Tous les observateurs s'accordent à représenter sa physionomie comme intelligente.

Il avait reçu une grave blessure au pied; pendant tout le temps qu'il lui fallut pour la guérir, il restait habituellement assis au coin du feu, le pied appuyé sur un petit tabouret. Plus d'un an après, un petit domestique avec qui il jouait fut forcé, par un accident semblable, à garder la chaise. Le jeune Mitchell s'apercevant que son compagnon restait plus long-temps en place qu'il n'avait coutume de le faire, l'examina attentivement et ne tarda pas à découvrir, par les bandages de son pied, de quoi il s'agissait. Il monta aussitôt dans un grenier, chercha parmi d'autres vieux meubles le petit tabouret qui avait servi de soutien à sa propre jambe, le descendit à la cuisine et vint doucement le placer sous le pied du blessé.

Un autre fois, un ecclésiastique, étant venu voir sa famille, em-

mena miss Mitchell dans le jardin; quand ils rentrèrent de la promenade, J. Mitchell s'aperçut, sans doute par l'odorat, que les souliers de sa sœur étaient mouillés ; il s'approcha d'elle, les toucha, et ne voulut pas la laisser tranquille qu'elle n'en eût mis d'autres.

Sa mère avait vendu un cheval que Mitchell était parvenu, pensait-on, à distinguer par le toucher. L'acheteur revint au bout de quelques semaines, et, pour l'éprouver, mit pied à terre près du presbytère; Mitchell sentit le cheval, alla droit à l'arbre où il était attaché, le conduisit à l'écurie de sa mère, enleva la bride et la selle, lui mesura un picotin d'avoine, et puis s'en revint après avoir fermé la porte, dont il mit la clef dans sa poche.

Il connaît l'usage des ustensiles les plus ordinaires, et c'est un bonheur pour lui d'augmenter ses connaissances en ce genre. Un de ses amusemens est de visiter les ateliers de charpentiers et autres ouvriers, très-probablement avec l'intention d'étudier la forme de leurs outils et leurs travaux. Il aide quelquefois les garçons de ferme dans la basse-cour, et surtout au balayage et récurage de l'écurie. Il s'est exercé à réparer des brèches dans les murailles, et a même bâti de petites maisons en terre, avec de petites ouvertures pour servir de fenêtres. On a voulu lui apprendre à faire des paniers; mais il paraît avoir manqué de la patience nécessaire pour les finir.

Il n'est pas sans avoir acquis un sentiment de la propriété : il sait ce qui est à lui, il le garde, et s'abstient de toucher ce qui sert habituellement à d'autres. Si on s'y prend doucement pour lui faire comprendre qu'il a des torts, qu'il a mal fait, il montre du chagrin; mais si on le traite avec dureté il s'irrite. Il exprime de l'inquiétude quand il est séparé de sa famille. Dans son enfance, il n'était guère moins sensible à l'éloignement d'un serviteur habituel; mais depuis qu'il s'est familiarisé au changement de domestiques dans la ferme, il n'y fait presque plus attention.

En 1808, son père le conduisit à Londres pour y chercher les secours de la chirurgie. On lui perça la membrane de l'un et l'autre tympan sans aucun résultat apparent. On voulut aussi opé-

rer la cataracte de son œil gauche, autant que put le permettre la violente résistance du pauvre enfant. Ce fut également inutile. En 1810 on le ramena encore à Londres, et M. Wardrop, ayant fixé sa tête au moyen d'un appareil, opéra son œil droit. Par l'amélioration inespérée de la vue de Mitchell, on put penser que la chirurgie pourrait un jour l'améliorer davantage.

En 1811, J. Mitchell perdit son bon et respectable père. On a diversement représenté ses sentimens au sujet de cette mort et des funérailles. Le témoignage de sa sœur et du docteur Gordon prouve que ces événemens nouveaux excitèrent son attention, sa curiosité, sa surprise, plutôt qu'aucuns sentimens qui feraient supposer une perception nette de la nature du changement survenu dans l'état de son père. Les habitudes ordinaires de sa sensibilité morale et sociale l'induisirent naturellement en erreur dans cette circonstance de sa vie.

Il s'était précédemment amusé à placer un poulet mort sur ses pates, et il riait lorsqu'il tombait au lieu de se tenir debout. Mais le premier cadavre humain qu'il toucha fut celui de son père, et il s'en écarta avec des signes de dégoût et de surprise.

Il vint toucher le corps dans le cercueil : le soir du lendemain des funérailles il se rendit à la fosse et frappa dessus avec ses deux mains : mais était-ce affection, était-ce imitation de l'acte des fossoyeurs lorsqu'ils avaient recouvert la bière de terre? C'est ce que la sœur de Mitchell, qui l'observait de près, ne put déterminer. Pendant plusieurs jours il retourna fréquemment au tombeau, et depuis il assiste régulièrement à toutes les obsèques qui ont lieu dans le même cimetière.

On fit venir un tailleur pour lui prendre mesure d'un habit de deuil; Mitchell le fit monter dans l'appartement où son père était mort, renversa sa tête en arrière, montra du doigt le lit, et puis le conduisit à la tombe où son père repose.

Dernièrement, étant malade, il fut couché dans le lit où son père était mort. Il ne voulut pas y demeurer un seul moment, mais il resta tranquille lorsqu'on l'eut transporté dans un autre.

Peu de temps après la mort de son père, ayant découvert que

sa mère n'était pas bien portante et gardait le lit, on le vit pleurer.

Trois mois après, un ecclésiastique étant dans la maison un dimanche soir, il lui indiqua la Bible de son père et fit signe à toute la famille de s'agenouiller.

Sa sœur a inventé quelques moyens d'établir entre lui et les autres êtres cette communication dont la nature semblait l'avoir sevré pour toujours. Par diverses modifications du toucher elle lui fait sentir sa satisfaction ou son déplaisir. Sa principale méthode consiste à lui toucher la tête avec diverses gradations de force et diverses manières. J. Mitchell paraît comprendre facilement ses intentions. Quand elle veut lui dire qu'elle est très-contente, elle lui donne plusieurs petites tapes avec cordialité sur la tête, le dos ou la main. Quelques tapes de moins signifient son simple assentiment. Elle n'a qu'à lui refuser ces signes d'approbation et le repousser doucement pour exprimer son déplaisir. Elle a inventé une langue du toucher qui n'est pas seulement un moyen de communication, mais encore une sorte de discipline morale. Pour suppléer à son organisation incomplète, elle a eu recours à un langage en action représentant ces idées qu'aucun des simples signes naturels appréciables par le sens du toucher ne pouvait transmettre.

Quand sa mère est absente, sa sœur calme son anxiété en lui mettant doucement la tête sur un coussin autant de fois que sa mère doit être absente de nuits, pour lui faire sentir qu'il dormira ce nombre de nuits avant son retour. On lui signifia un jour qu'il devait attendre deux fois vingt-quatre heures un habit neuf, et pour cela on lui ferma les yeux et on lui fit baisser la tête deux fois.

J. Mitchell lui-même communique ses idées aux autres d'une façon particulière. Le docteur Gordon lui ayant pressé l'œil, il tendit le bras comme pour faire entendre que cette pression lui rappelait l'opération qu'il avait subie dans le lieu le plus éloigné où il fût allé. Lorsqu'il veut demander à manger, il indique du doigt l'endroit où sont les alimens; et lorsqu'il désire informer sa famille qu'il va dans une boutique de cordonnier, il imite l'action

de faire des souliers. Mais, quoiqu'il ne reçoive d'information directe que par ce qu'il éprouve lorsqu'on touche quelque partie de son corps, il ne cherche pas lui-même à toucher le corps des autres. Dire qu'il adresse ses signes à la vue serait inexact; mais il y a un sentiment intérieur qui l'avertit que les autres sont doués de quelques moyens d'interpréter les signes sans le contact par une faculté incompréhensible que la nature lui a refusée.

J. Mitchell paraît n'avoir aucune conception d'êtres supérieurs à l'homme, et conséquemment il ne montre aucune apparence de ces sentimens religieux qui sont au nombre des attributs caractéristiques les plus généraux de notre espèce.

Les seules tentatives d'expression vraie qu'il fasse se réduisent à des manières de mugissemens, cherchant par-là à donner cours à cette violente colère à laquelle sa situation le rend enclin. Ses larmes sont ordinairement répandues lorsqu'il est contrarié dans ses désirs, mais elles coulent aussi quelquefois quand il ressent une douleur affectueuse. Il témoigne par un éclat de rire bruyant sa joie du succès des artifices qu'il emploie pour placer les autres dans des situations embarrassantes et risibles. Jusqu'ici on n'a pu saisir chez lui aucune indication d'une seule des suites de pensées et de désirs qui animent la nature humaine.

L'exemple inouï de J. Mitchell est une des anomalies les plus intéressantes de l'histoire de l'homme.

Comme tous les élémens de la pensée et du jugement entrent dans l'esprit de l'homme ou y naissent à une époque antérieure à l'opération de la mémoire, et sous l'action simultanée de *tous* les sens, il est difficile de déterminer quelles sont les perceptions qui appartiennent originairement et exclusivement à chacun des organes du sens extérieur. Notre connaissance de chaque objet provient des impressions qu'il produit sur tous les organes. Quoi qu'on pense de l'acte mental qui originairement réunit ces impressions diverses, il semble évident que dans l'état actuel de toute intelligence le travail consiste à les étudier une à une. Chaque individu s'en occupe et les emploie dans leur état composé. Les analyser est une opération suggérée par la philosophie, et qui, dans l'état ordinaire des

choses, doit toujours être imparfaitement accomplie. Un homme qui depuis sa naissance a eu tous ses sens complets doit avoir eu toutes ces impressions, et ne peut jamais en bannir aucune de son esprit. Il peut bien sans doute observer une sensation de préférence aux autres, et d'autant plus qu'il s'imaginera exclure tout-à-fait celles qu'il néglige. Mais aux perceptions dont il a le sentiment se mêleront beaucoup d'élémens si exigus et si subtils qu'ils éluderont le pouvoir de sa volonté, et échapperont à sa conscience intime. Il ne peut approcher de l'analyse que par des efforts d'attention très-imparfaitement heureux, par des suppositions souvent précaires, et souvent même inconcevables lorsqu'on les pousse jusqu'à leurs extrêmes conséquences. C'est pour cela que quelques philosophes ont imaginé des êtres intelligens sans autres sens que celui de la vision, et que d'autres ont représenté leur hypothèse sur l'origine et la marche de la perception sous la forme d'une statue qui serait successivement dotée des divers organes des sens. Il est évident toutefois que ces suppositions ne peuvent tout au plus que démontrer les opinions particulières de celui qui les fait, sans prouver ce qu'elles présupposent dans la nature des choses.

Mais là où une des portes de la perception est entièrement fermée nous voyons réellement quelle variation peut amener dans l'état du composé l'absence d'une partie de ses élémens. De là vient que la cure et l'éducation des aveugles et des sourds, indépendamment du triomphe de la civilisation et de la science bienveillante, acquièrent une valeur considérable, quoique subordonnée, comme offrant presque les seules grandes expériences que puisse faire la philosophie métaphysique. Ces expériences ne sont pas complètes cependant. La science, l'opinion, les préjugés, parviennent aux aveugles par l'ouïe, et lorsqu'on les a accoutumés à se servir du mécanisme du langage, ils apprennent l'usage des mots comme signes de choses inconnues, et parlent sans incohérence de sujets dont ils n'ont peut-être aucune idée. Fixer les limites de la pensée d'un aveugle qui entend et parle est un problème au-dessus des progrès de la philosophie actuelle. Il paraît certain que Sanderson

le mathématicien et Blacklock le poète se servaient des mots correctement et avec suite sans avoir les idées correspondantes; mais nous n'avons guère les moyens de déterminer jusqu'où s'étendait leur privation de pensée au-delà de la sphère de la lumière et des couleurs. D'un autre côté, les sourds emploient le sens de la vue, la plus rapide et la plus vaste des facultés subalternes, la plus importante peut-être par l'information directe et originale qu'elle donne, aussi bien que par la grande variété des signes naturels dont elle s'empare immédiatement, et par les signes conventionnels que procure l'abréviation de son langage naturel. Massieu, intelligence évidemment supérieure à celle du poète ou du mathématicien que nous venons de nommer, participe aussi à plus de connaissances; et s'il avait à raisonner sur la théorie du son, il ne faudrait pas s'attendre à le voir placer ses mots avec autant d'exactitude que Sanderson en mettait dans l'emploi des signes algébriques. L'information transmise par l'oreille concernant la condition des objets extérieurs est comparativement faible; mais la grande importance de l'ouïe consiste à être l'organe qui rend possible l'usage d'une langue conventionnelle sur une vaste échelle et dans presque toutes les circonstances. L'œil est le grand interprète des signes naturels. Un être presque entièrement privé de l'ouïe et de la vue est donc un sujet nouveau d'observation philosophique. Quoi de plus curieux qu'un homme dont la condition, comme animal, est au-dessous de celle de l'espèce dans la période imaginaire placée avant l'usage d'une langue parlée ou l'invention de l'écriture, et qui cependant présente les grossiers linéamens de presque toutes les facultés de l'intelligence et des sentimens moraux; quoi de plus curieux, disons-nous, que de voir cet être incomplet recevant aide et instruction de la science, et lui révélant à son tour ce qu'elle ne pouvait apprendre d'aucun autre être! C'est un spectacle bien fait assurément pour inspirer le respect pour l'intelligence cultivée et de hautes espérances pour les progrès de l'humanité.

Sir James Mackintosh.

Italie des Gaules (1).

§ II.

LA VILLE DE CONSTANTIN.

Ce n'est pas de Stamboul, la Turque, c'est de sa sœur la Gauloise que je veux parler. Les deux cités filles de Constantin ont eu de tristes destinées. A peine enregistrées sur la carte, aux cris de joie de l'univers latin, elles se sont endormies, et dorment encore, l'une sur le Bosphore, tout près des lieux où Ovide a placé le palais du Sommeil ; l'autre sur l'Élysée du Rhône, dans le seul coin de la France que les cris des postillons ne troublent jamais.

Malheureuse idée de Constantin ! Ce Clovis de Rome, ce vainqueur de Maxence, cet empereur illuminé qui voyait des croix en l'air, s'imagina follement qu'il assurait l'éternité de l'empire en créant une capitale nouvelle sur la prairie que baignent la Méditerranée et l'Euxin. Un moment, un seul moment ce grand homme

(1) Voir la Revue de Paris du 19 janvier.

fut inspiré d'en haut; il dit à Arles : « Tu seras Constantinople ! » Et certes elle méritait bien cet honneur : Constantin l'aimait de passion, la caressait avec amour, cette noble cité gauloise qu'il adoptait pour sa fille. Il la contemplait assise dans son delta, baignant ses pieds de marbre dans le Rhône et la mer; arrêtant d'une main les barques de Lyon et de Vienne, de l'autre les vaisseaux d'Alexandrie, les trirèmes d'Ostie et d'Anxur. Elle s'épanouissait à son soleil, mystérieuse, intéressante, solennelle comme une ville égyptienne; Arles, devant Constantin, c'était Alexandrie ou Memphis; Arles, avec sa nécropolis élyséenne, son désert pierreux, ses mirages fantastiques, ses grandes herbes fauchées par les bœufs, ses obélisques sombres, ses chantiers de statues, ses places hérissées de colonnes; et partout, sous les péristyles, au bord des puits, au seuil des temples, le long du fleuve, partout ses belles femmes indolentes et causeuses, coiffées de bandelettes à plis, comme des Isis vivantes; ses femmes déjà citées en ce temps comme les plus belles entre les Gauloises, les filles brunes et blanches de Segoregium, celles qui séduisaient les Grecs de la naissante Marseille à leur faire oublier les voluptueux gynécées de Larisse et de Délos.

Constantin s'enivrait des parfums de cette ville : il avait déjà oublié Rome, cette Rome ennuyeuse de gloire; on avait trop parlé d'elle, il fallait en finir avec son éternité, lui arracher son auréole capitoline usée jusqu'au dernier rayon, et la remettre en fonte pour l'attacher à quelque autre tête de cité vierge. Arles tendait ses mains pour recevoir un don et un titre; Constantin s'apprêtait à la baptiser dans le Rhône, et à lui donner son nom harmonieux; le palais impérial s'élevait déjà; les artistes en foule y apportaient des statues pour ses galeries; les pourvoyeurs amoncelaient les amphores dans ses immenses celliers, afin de fournir aux orgies de toute une dynastie d'empereurs : on bâtissait un théâtre comme celui de Marcellus, et un forum tout bordé de colonnades; on avait un amphithéâtre comme celui de Flavien; pour les ides de mai, l'empereur promettait au peuple arlésien un spectacle gratuit, un combat de taureaux qui durerait cent cinquante jours

complets, plus généreux que Titus qui n'en donna que cent pour l'ouverture du Colysée, et ne fit égorger que vingt mille bêtes fauves. Constantin s'apprêtait à fonder une nouvelle histoire qui n'eût pas été celle que nous lisons : il se créait maître de la Méditerranée, il étreignait cette mer avec deux bras, les péninsules italique et espagnole. Pour établir ses communications avec Rome, il n'avait qu'à couper une montagne à morceaux, en l'éparpillant en menus pavés du Rhône au Tibre; c'eût été une rue de deux cents lieues semée d'arcs triomphaux; Constantin aurait couru de Sagonte à Tarente, trouvant toujours une de ses deux capitales à mi-chemin. Il eût abandonné tant de provinces lointaines que Rome ne conservait que par orgueil, et qui étaient onéreuses au trésor public : ainsi concentrée, la vitalité de l'empire aurait eu la force requise pour résister aux invasions. Arles devenait la sœur de Rome : parenté naturelle d'ailleurs, puisque l'origine de ces deux villes était commune; Rome fondée par Énée, Arles par Arelon, neveu de Priam. Un nouvel ordre d'avenir allait donc commencer, mais le génie de destruction l'emporta. Constantin délaissa subitement la ville du Rhône pour établir son siége impérial à Byzance. De hautes considérations politiques le déterminèrent sans doute; il serait probable aussi qu'une cause futile eût provoqué subitement la haine de Constantin contre cette ville d'Arles qu'il avait tant aimée. Après avoir quelquefois pensé gravement sur cet abandon, après avoir pesé les raisons approfondies par les historiens, il me vint un jour en idée que le Borée noir dont parle Strabon avait irrité l'empereur, et que ce vent terrible renversa la bonne fortune d'Arles; c'est à méditer. Qu'on songe que le Borée noir, tant radouci de nos jours, comme tous les fléaux qui vieillissent, que le Borée noir, prosaïquement dégénéré depuis dans le mistral, bouleversait alors une ville jusqu'en ses fondemens; auprès de lui le Simoun d'Égypte n'était qu'un doux zéphyr : quand il soufflait dans le désert pierreux voisin d'Arles, il enlevait les cailloux par tourbillons comme le Simoun fait des grains de sable; il renversait les chevaux et les cavaliers, dépouillait violemment les soldats de leurs armes et de leurs habits,

c'est ce qu'on lit dans Strabon, le moins fabuleux des historiens. Un pays ainsi désolé ne méritait pas une longue affection d'empereur; cette calamité endémique neutralisait tous les dons heureux que la cité d'Arles avait reçus de son climat, de sa campagne, de son fleuve et de la mer. Constantin, qui lisait Strabon, et qui avait essuyé quelques humiliations infligées par le Borée noir, transporta ses pénates chrétiens sur le Pont-Euxin. Constantinople fut fondée. L'empire romain y a péri; puis sont venus la peste, les Turcs et les Russes. Mieux valait subir le Borée noir.

Quoi qu'il en ait été, Arles ne fut qu'un instant le siége de l'empire dans la pensée de Constantin; mais que de magnifiques choses lui restaient, que de trésors de consolation l'infidèle empereur lui laissa comme à une maîtresse abandonnée! Les hommes profonds qui prédisent l'avenir disaient, après le départ de Constantin : « Arles sera la reine des Gaules; elle a déjà tout, tandis que les autres cités n'ont rien; elle compte déjà cent cinquante mille habitans; laissez-la grandir encore, elle sera Constantinople malgré Constantin.

Hélas! venez la voir cette ville superbe, cette reine qui portait un cirque pour couronne et deux théâtres romains pour bracelets; elle a débuté par les Arènes, et vous savez à quelle spécialité de table son nom est descendu aujourd'hui. O civilisation, faut-il dire de toi ce que Brutus disait de la vertu!

Entrons, les larmes aux yeux, dans Arles, *la ville endormie*, comme l'appelle avec tant de bonheur M. Nisard, lui qui l'a si bien comprise. Entrons : personne dans les rues! Où sont les voyageurs et les curieux? Ils sont en Italie, en Grèce, en Égypte : Arles est abandonnée. Il y a un hôtel d'Europe inconnu de l'Europe, avec de vastes chambres toujours désertes, à moins qu'il ne prenne fantaisie à un Anglais d'y venir méditer vingt-quatre heures après avoir médité dans tout l'univers.

Toutes les villes subalternes se ressemblent, ou à peu près : ce sont toujours des rues alignées bien ou mal, mal surtout, et des maisons numérotées, des boutiques, des enseignes peintes qui font peine à voir. Arles a un peu de ces choses, et pourtant elle ne

ressemble à aucune ville connue. Le voyageur qui passe de Nevers à Moulins, de Châlons-sur-Saône à Mâcon, ne croit pas changer de résidence; mais celui qui sort de Tarascon pour entrer à Arles croit changer de planète. Arles est une ville de rêve, une apparition monumentale qui fait peur lorsqu'on la contemple, dans une certaine disposition d'esprit, par un temps gris et sombre, au tomber du jour. Le dédale de Crète était un chemin droit auprès du labyrinthe des rues d'Arles, et lorsqu'on s'y lance au hasard il y a de singulières surprises à chaque pas. Au bout de quelque carrefour aux maisons basses, aux œils-de-bœuf éraillés, on distingue un pan gigantesque de muraille signé *Rome*. Une soudaine éclaircie de huttes plâtrées vous fait jaillir aux yeux quelque colonne ressuscitée, quelque large frise constantine, quelque vomitoire sombre comme un soupirail de l'enfer. J'aimais à courir ainsi dans cette étrange ville sans être conduit en laisse par un guide officieux qui déflore toujours la surprise. L'enceinte d'Arles n'est pas grande; il est immanquable qu'on n'y rencontre pas, à force d'évolutions, tout ce qu'on doit y voir. Il y a du charme d'ailleurs à se laisser barrer inopinément le passage par une antiquité. Je ne crois pas qu'il soit donné à un artiste qui abhorre tout esprit de suite et de méthode dans ses courses, qui ne classe pas ses visites par chapitre, qui consent à s'égarer dans un labyrinthe plutôt que de se lier à la remorque d'un cicerone verbeux, je ne crois pas, dis-je, qu'il soit donné à cet artiste d'être bouleversé par un étonnement plus vif que celui qui l'attend dans un carrefour désert de la ville d'Arles. Jugez-en :

On s'est mis à fureter tous les recoins pour chercher des traces de la domination romaine; on s'arrête devant toute pierre soupçonnée d'antiquité; on ouvre toutes les portes de clos et de jardin pour prendre sur le fait quelque mystère constantinien enseveli sous les hautes herbes; on est souvent dupe de ses yeux et de son enthousiasme dans ce vagabondage d'examen lorsque tout à coup, à un angle de ce carrefour dont je parlais tantôt, une sorte d'armoirie mutilée vous arrête devant une vieille cloison de bois : on ouvre, et ce n'est pas le cirque, ce n'est pas le théâtre,

ce n'est pas le palais impérial, c'est une merveille chrétienne du moyen âge qui vous éblouit, vous cloue immobile sur le seuil : c'est le cloître Saint-Trophime.

Qui l'a bâti, ce cloître? je l'ignore. Il fut dédié au premier évêque d'Arles. C'est du gothique primitif. Heureuse cité où l'ogive embrasse la frise romaine, où l'eau lustrale et l'eau bénite ont lavé les monumens du double catholicisme d'Homère et du Christ! Le cloître Saint-Trophime est ouvert à tout venant; il sert de passage, comme la cour du Louvre, à ceux qui aiment l'économie du chemin. Les jeunes Arlésiens, Sarrasins de dix à douze ans, y viennent jouer avec les statues gothiques; c'est un privilége acquis. Encore quelques invasions de l'école primaire, et il ne restera plus un seul point saillant sur tant de vénérables et saintes figures abandonnées aux mutilations (1). Il est de singulières destinées pour les choses de l'art; une pierre antique est-elle trouvée dans une fouille, aussitôt on la grave au burin, on expédie son portrait à l'Institut; les savans écrivent des notices sur elle, on expose la bienheureuse pierre sous verre, dans un musée, avec une sentinelle à la porte; mais, lorsqu'il s'agit d'un monument complet qui a le tort de n'avoir jamais été enfoui, on le traite sans façon; souvent même la spéculation froide arrive, son marteau à la main, et démolit l'édifice pour vendre les pierres, le plomb et le terrain. Le cloître Saint-Trophime devrait être cloîtré.

Il y a un puits banal où les femmes arlésiennes arrivent l'amphore sur la tête. Ainsi posées sous l'ogive, avec leurs coiffures

(1) La faute à coup sûr n'en est pas à l'autorité locale si dignement représentée à Arles par un de nos meilleurs citoyens, M. Auguste Prat; il n'a pas un droit de surveillance directe sur le cloître. On m'a dit que la paroisse voisine se voit dans l'impossibilité de fermer ce passage à la circulation par des raisons de localité que je n'ai pas bien comprises. Il faut que ces raisons soient péremptoires pour que le clergé de Saint-Trophime soit justifié de sa négligence envers un monument qui intéresse à un si haut point l'art religieux. Dans les pays méridionaux les édifices et les ruines doivent être protégés contre je ne sais quel génie de destruction qui possède les classes inférieures. Sans cette protection, les édifices deviennent ruines, et les ruines poussière avant le temps requis.

d'Isis, leur teint chaud, leurs yeux égyptiens, elles donnent au cloître catholique un caractère merveilleux. Il y a encore quelques vieillards, désœuvrés locataires des huttes voisines; ils s'adossent aux colonnettes, béans au soleil, et ils éternisent quelque colloque sur les bœufs, comme les anciens de Memphis, des villes d'Hermès et du Soleil. Une atmosphère de moyen âge circule sous les quatre galeries : toute la naïveté de la sculpture primitive resplendit dans ce musée religieux; on croirait voir des tableaux du Perugin pétrifiés. A midi le soleil tombe d'aplomb, inonde de lumière les hautes herbes, les sculptures, les colonnettes qui saillissent sur la cour; et c'est alors délicieux à voir ce carré tout éblouissant, tout échauffé de rayons, encadré par les galeries voûtées empreintes de fraîcheur et d'obscurité mystérieuse. J'ai vu ce cloître, aussi, dans une de ces nuits méridionales qui se décorent d'une si belle lune, ce digne soleil des ruines. J'étais là, seul, comme Bertram au troisième acte de *Robert-le-Diable*. Au lieu d'un décor menteur je touchais du doigt l'architecture réelle d'un cloître désolé : il me semblait que la porte noire du fond allait s'ouvrir aux religieuses; il me revenait à l'oreille ce chant corrosif du violoncelle avec ses notes stridentes qui vous donnent une volupté pénible, comme si l'archet mordait sur vos nerfs. C'est là, quand minuit pleurait au clocher de Saint-Trophime, c'est là que j'aurais voulu entendre Levasseur évoquant les fantômes, et l'orchestre d'Habeneck jetant sous les galeries ses plaintes, ses vagissemens, ses glas, ses amoureuses mélodies d'enfer, ses enivrantes provocations au plaisir; c'est là qu'on exprimerait tout le suc de cette harmonie satanique et sépulcrale que nous ne savourons qu'imparfaitement au balcon de l'Opéra. Car aucune odeur de tombes et de ruines ne s'exhale des toiles de Cicéri pour servir d'accompagnement invisible aux plaintes des basses et des altos. Cette factice désolation de la scène ne nous touche que peu quand tout à nos côtés respire l'opulence. Allez croire aux sorciers, aux spectres, à l'enfer au milieu de cette voluptueuse cour de dames parisiennes qui assistent en rond à ces mystères de la mort, qui donnent des démentis à la tombe, et embaument tous ces sarcophages de car-

ton peint. Aux symphonies vraies et graves écrites sous l'obsession d'une idée de mort il faut l'austère vérité du théâtre, la fraîcheur qui monte des ruines, le frisson qui se glisse avec un murmure de la nuit. Alors tout est compris : il n'est pas une de ces notes profondément intentionnées, et souvent insaisissables parmi les folles distractions d'une loge, qui ne nous révèle quelque idée intime prise dans un ordre immatériel que les mots n'analysent point, comme tout ce qui vient du ciel ou de l'ame ; car le génie qui saisit ces notes dans le néant et les échelonna vivantes sur cinq lignes ne s'inspirait point, dans ses rêves créateurs, avec des coulisses et des clairs de lune de papier huilé ; son imagination délirante l'emportait dans quelque cloître Saint-Trophime où la nuit parle avec le frôlement des herbes, avec l'eau qui filtre dans la citerne abandonnée, avec le suintement des voûtes, avec le *susurre* de l'insecte invisible, avec le sourd balancier du clocher voisin, avec la brise qui meurt sous l'ogive. En écoutant ces bruits, il en semait comme des échos vagues, comme des réminiscences indéfinies dans la phrase mystérieuse qu'il préparait à l'orchestre, sans recourir aux pauvretés puériles d'une harmonie imitative qui imite trop. Oui, ce serait un spectacle irritant d'émotions neuves que cet acte de *Robert* joué dans ce cloître, avec un orchestre invisible, à minuit, sous la lune printanière qui va venir : et c'est un projet que nous réaliserons. Il ne faudrait là que quelques auditeurs logés isolément dans les niches des statues absentes, tous artistes, hommes organisés pour ces choses, tous ayant foi, par occasion, à ces rêves que les sages appellent folies ; croyant que minuit n'est pas une heure comme une autre, que la tombe a des secrets de vie, que les ténèbres aériennes ont leurs habitans, que toutes les sciences ne sont pas écrites dans les livres, et qu'il en reste une peut-être, une qui n'a pas de nom dans nos langues, et dont l'enseignement n'appartient qu'à Dieu ou au démon.

C'est ainsi que je divaguais, un soir, la nuit tombée et la lune grande, seul au milieu du cloître de Saint-Trophime. J'en sortis tout parfumé du moyen âge, infidèle à ma maîtresse antique, à Rome, mêlant dans mes souvenirs les Sarrasins et Meyer-Beer, Saint-

Trophime et Levasseur; lorsque, du milieu d'un amas de ruines fraîchement labourées, deux gigantesques fantômes me barrèrent le chemin. C'étaient deux magnifiques colonnes de marbre qui paraissaient avoir surgi la veille du sol qui les couvrit quinze cents ans. Il y avait autour une place jonchée de ruines, sorte de cimetière bouleversé : c'était une Palmyre en raccourci. L'histoire m'en avait été contée le matin : ces deux colonnes supportaient des frises admirables de broderies; elles ornaient le *proscenium* du théâtre romain, théâtre immense comme celui de Taorminum en Sicile, celui qui, à défaut de lustre pour ses spectacles de nuit, s'illuminait aux flammes de l'Etna. Une fouille récente a rendu au soleil le squelette du théâtre d'Arles : chaque coup de pioche a fait jaillir un trésor. Les reliques exhumées s'amoncellent au musée de la ville. Ce sont des statues de danseuses, des cippes, des silènes, des couronnes de chêne sculptées sur marbre avec une pureté qui rappelle les plus beaux jours de la virilité de l'art. Mais, par-dessus tout, la plus heureuse chance de la fouille vient de donner à ce musée un buste colossal de femme, véritable merveille née du ciseau romain. Il n'y a rien au Louvre d'aussi beau, rien au Vatican. La chevelure est exquise de minutieux travail, l'expression du visage est ravissante; le marbre cette fois est une chair, sans complaisance d'optique. Si ce buste mutilé appartient à un corps enfoui, oublié sous terre, il faut faire une croisade d'artistes pour conquérir ce corps, pour délivrer de la fosse la divine statue que cette tête a permis de supposer. Si j'avais une fortune, je la convertirais en coups de pioche sur ce sol fécond qui produit de telles choses en guise d'arbres ou de fleurs.

A quelques pas de là j'entrevis les Arènes : elles sont déblayées aujourd'hui, elles ont vomi le village lépreux qu'elles emprisonnaient. Une seule maison reste encore debout, bâtie sur un gradin, et tellement perdue dans l'immensité de l'ellipse que je fus long-temps sans l'apercevoir. Elle n'y occupe pas plus de place qu'un sénateur romain du règne de Vitellius.

Je ne trouvai plus ici la grâce corinthienne de l'amphithéâtre nîmois : c'est une architecture sauvage où l'élégance est sacrifiée

à une rudesse de solidité qu'on ne voit que dans les temples d'Égypte. Au moment où je croyais pénétrer dans l'intérieur des Arènes, une pente rapide m'entraîna vers les souterrains immenses qu'on déblaie à l'heure où j'écris. Ici l'étonnement réclame en vain des formes convenables d'expression.

A quoi donc étaient destinés ces lieux profonds? Ce n'est point un problème; on le devine soudainement à leur sombre caractère. C'était l'hôtellerie des lions africains, le dortoir des tigres, le caravansérail des monstres de Barca. Quand le proconsul d'Afrique expédiait une cargaison de bêtes fauves à la bonne ville d'Arles, jamais on ne refusait le gracieux cadeau pour cause d'encombrement : il y avait large place pour tous les sujets anthropophages des royaumes de Siphax et de Massinissa. Les galeries souterraines embrassent la circonférence de l'amphithéâtre, et, comme si celles-là n'eussent pas suffi, on descend encore à un étage inférieur de nouvelles galeries ornées dans leur pourtour d'alcôves destinées aux gladiateurs, avec un supplément de nefs latérales taillées à profusion dans le roc, et de hautes voûtes formées de quartiers de rochers d'une étonnante dimension. Cette prodigalité d'architecture infernale n'appartient d'ordinaire qu'aux rêves des mauvaises nuits, ou aux décors d'opéra, ou aux tableaux de Martin; parce que là on peut faire à bon marché des entassemens de montagnes taillées à fantaisie; la main-d'œuvre et la matière ne coûtent rien. Avec une imagination dévergondée, avec un peu de toile et un pinceau, on se donne des perspectives d'arcades sans horizon, des séries éternelles d'escaliers et de corniches, ou des galeries de marbre à tarir les sources de Carrare et de Paros. Jugez de la stupeur lorsqu'on la retrouve palpable et réelle aux yeux et à la main, cette richesse monumentale qui s'allonge en ellipse, se roule en arceaux, se multiplie en corridors, s'abaisse en voûtes, se déploie en nefs majestueuses; cette architecture qui dédaigne le ciment, qui ne confie qu'à la pierre le soin de soutenir la pierre, qui conserve en relief toute l'âpreté de ses larges assises, qui laisse le polissoir aux cartonnages des peuples nains, et se prépare à porter les siècles à venir sur des reins vigoureux déjà vainqueurs de

tant de siècles morts. Voilà les souterrains du Cirque d'Arles : chaque jour on met en lumière quelque nouvel appartement de ce labyrinthe aux cent palais; qui sait ce que la terre y garde encore de surprises? On conçoit le Colysée de Rome élevé en deux ans par douze mille Hébreux esclaves; mais cette frénésie de bâtir qui possédait les Romains n'est nulle part plus étonnante que dans ces souterrains d'Arles. Là il n'y avait pas d'Hébreux à employer; il n'y avait pas deux millions d'habitans à divertir avec une inépuisable provision de tigres; Arles n'était pas une cité de vingt lieues de circonférence, comme Rome, telle que l'enceinte des murs auréliens nous l'a fait supposer : pourquoi donc ce luxe d'architecture souterraine? pourquoi toute une montagne façonnée en hôtel garni de bêtes fauves? Et encore si tous ces prodiges de travail, de génie, de hardiesse, eussent été créés pour être visibles en plein soleil! mais l'ordonnateur ensevelissait son œuvre; ce palais merveilleux était un enfer interdit aux vivans; on ne l'ouvrait qu'aux gladiateurs ou aux belluaires, classe vouée par profession à la mort, et aussi peu soucieuse d'architecture que leurs féroces adversaires de Numidie et de Barca. Tout cela est mystérieux pour nous comme le génie producteur de Rome. On visite ces prodiges enfouis, ces corridors immenses en répétant quelque monotone syllabe de stupéfaction; mais il ne nous tombe jamais dans l'esprit une idée de satisfaisante solution sur tant de problèmes que l'antiquité nous a légués avec les dalles muettes de ses monumens.

Je suivais à pas prudens le sentier sinueux qui sert de fil dans ce labyrinthe, m'éclairant de la lune qui dessinait, par intervalles, sous mes pieds de blanches arcades, tandis que les nefs, les voûtes, les loges, se noircissaient, à ma gauche, d'une nuit vaporeuse qui leur prêtait des profondeurs indéfinies. A pareille heure, l'empereur Gallus régnant, ce devait être une curieuse harmonie, celle qui roulait dans ces colossales ellipses fécondes en échos, lorsque le lion, comme chef d'orchestre, donnait son *la* puissant, et qu'à ce signal les locataires de cette vaste ménagerie entonnaient en chœur l'hymne nocturne du désert natal. Il fallait être né gladiateur pour dormir, à pareil concert, sur ces matelas

de roche vive que l'architecte soigneux a ménagés dans les alcôves. Je ne sais si les citoyens domiciliés au quartier des Arènes ne souffraient pas de ce bruyant voisinage qui neutralisait leurs prières vespérales à Morphée, dispensateur des pavots. Que de pétitions d'*incommodo* les édiles de Gallus ont dû recevoir à cause de ce formidable inconvénient! Elles étaient sans doute écartées par l'*ordre du jour*, car l'utilité publique des bêtes fauves l'emportait sur les réclamations de quelques voisins. En pensant à tant de fracas sous ces gigantesques galeries, en me reportant à cette fête illustre dans l'univers latin, cette fête que le divin Gallus fit célébrer dans ce même amphithéâtre, une réflexion subite me rendit à notre Arles moderne. C'était un dimanche de novembre : j'avais entrevu le matin une affiche de spectacle, je fus curieux de visiter le théâtre français d'Arles, convaincu que son architecture avait emprunté quelque reflet d'imposante grandeur aux masses qui m'environnaient. S'il est une ville, me disais-je, où l'on doive connaître l'art de bâtir un théâtre, c'est à coup sûr celle-ci. Partout les Romains ont laissé des plans; il n'y a qu'à copier, en réduisant toutefois les proportions sur une échelle inférieure. Avec cette idée je quittai les souterrains.

Les rues étaient désertes, les maisons éteintes, les portes closes; on avait sonné le couvre-feu à sept heures du soir, une heure plus tôt que sous Philippe-le-Bel. Je marchais au hasard, tâchant de recueillir çà et là quelque éclat de joie et de foule qui trahît une salle de spectacle. L'air était muet. Enfin j'aperçus un passant qui faisait épisode dans cette solitude, et je le priai de m'indiquer le chemin du théâtre. C'était sans doute un homme préoccupé des fouilles du jour, car il me répondit : « Le théâtre, monsieur, le voilà. » Et il me montrait les deux colonnes du *Proscenium* élancées des ruines. « Oui, vous avez bien raison, lui dis-je, voilà le vrai théâtre, mais c'est au vôtre que je veux aller ce soir. — Vous le trouveriez difficilement, reprit-il, permettez que je vous y accompagne. »

Je le suivis. Après avoir épuisé tous les caprices de la sinuosité, mon guide s'arrêta devant une sorte de maison basse, décrépite,

lézardée, percée d'une apparence de porte, et il me dit d'un ton ému : « Voilà notre théâtre ! » A la lueur d'un fanal je lus l'affiche. Ici la surprise me fit douter de mon existence : en novembre 1833 je lus : PREMIÈRE *représentation* de CENDRILLON ! et, comme je montais péniblement l'échelle plâtrée suspendue aux loges, la porte ouverte me jeta l'air : *Je suis modeste et soumise*, ce qui me rappela tout à coup mes ennuis de rhétorique et mes enfantines jouissances d'opéra. Le progrès, la civilisation, l'influence des grandes choses, des beaux modèles, des nobles souvenirs, toutes les théories de perfectionnement social m'assaillirent aux loges de l'amphithéâtre, où je m'assis. Amphithéâtre! mot dégénéré, s'il en fut, dans le vocabulaire arlésien. Cette salle de spectacle, où l'on jouait la nouveauté vénérable de *Cendrillon*, est un ex-magasin qui se perdrait dans une des cages à tigres où je me promenais tantôt. Une plus ample description serait inutile : rien ne peut donner une idée de ce théâtre indigent et primitif ; c'est le char de Thespis versé dans un magasin.

Je me ramenai aux carrières.

Mes pensées étaient bien tristes. Après ma courte visite au ciron, je voulus revoir l'éléphant; je voulus effacer, avant de m'endormir, les étranges et désolantes impressions que je rapportais du magasin dramatique. Un coup d'œil jeté à droite à travers des maisons ruinées me rendit le véritable amphithéâtre. La partie du ciel opposée à la lune était lumineuse d'étoiles ; chaque portique aérien du monument servait de bordure à une constellation. Tout ce que j'avais vu jusqu'alors, ces galeries souterraines, ces corridors infernaux, ces voûtes sans nombre, tout ce prodigieux amas de pierres équarries, n'était que l'humble péristyle de l'amphithéâtre, le caveau de l'édifice, le seuil modeste du palais romain. Égaré une seconde fois sous les avenues du Cirque, je me glissai enfin dans l'intérieur par un soupirail de tigre, sur un rayon conducteur de la lune.

La pâle ruine s'étalait dans son caractère suprême de désola-

tion : il semblait qu'un ouragan, après avoir bouleversé une montagne dans un tourbillon elliptique, s'était subitement éteint, laissant chaque pierre dans sa position désordonnée. Les corniches supérieures sont abattues; il ne reste que les arcades, gigantesques festons qui couronnent l'amphithéâtre comme une broderie à jour. Sur trois points des tours dominent les ruines : ces grêles fortifications, contemporaines des Sarrasins, ressemblent aux feuilles parasites qui meurent sur le tronc d'un chêne éternel. A la nébuleuse clarté de la nuit, les arceaux, les pilastres, les grandes lignes, les courbes aériennes, m'apparaissaient comme des lettres colossales où se déroulait en deux étages le fameux distique de Martial :

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro;
Unum pro cunctis fama loquatur opus!

Une heure je fus en extase devant ce tableau, si bien fait pour les nuits, si harmonieusement coloré par la lune élyséenne; ensuite je commençai mes stations profanes : je m'assis sur les gradins à louer, *locanda;* sur les stalles louées, *locata;* dans la loge des sénateurs, *podium;* et aux galeries supérieures, *altæ præcinctiones;* là où s'entassaient les plébéiens, les pauvres, les paysans, tous les prolétaires vêtus de couleur brune, ceux qui ne demandaient aux empereurs que les jeux du Cirque et du pain; classe intelligente qui avait compris que pour elle toute la vie païenne était là.

Ils appartenaient donc au peuple ces spectacles prodigieux; l'amphithéâtre était la maison du pauvre, il y régnait en souverain, sans se souvenir de sa liberté perdue, de ses droits anciens noyés dans les guerres civiles. Depuis les calendes de janvier jusqu'aux saturnales de décembre, spectacle gratuit : c'est notre civilisation qui a inventé les bureaux où le pauvre paie un billet, et les droits du pauvre en sus. A l'amphithéâtre, une population de ville s'asseyait au large, à l'air pur, ou sous le voile de pourpre en été. On entrait à l'aurore, on sortait à la nuit; le belluaire

consommait une escouade d'animaux, l'empereur payait tout, et le peuple criait : *Vive l'empereur!* il demandait du pain, et la Sicile lui envoyait sa double récolte, et l'état lui ouvrait ses inépuisables greniers. Dans ses passions d'artiste, le peuple avait des joueurs de flûte, des statuaires par milliers, et des architectes qui bâtissaient toujours. Dans ses velléités de religion, il avait de somptueux sacrifices, des hymnes en beau latin, des chœurs alternés, des théories de jeunes filles, toute la voluptueuse mythologie en action. Dans ses accès d'amour, il avait des fêtes mystérieuses célébrées au mois des fleurs, parmi les bois de myrte et les agrestes rotondes de marbre blanc. Heureux peuple! il s'endormait dans son indolence méridionale sous les cent portiques qui lui servaient de baldaquins de nuit : que lui importait le despotisme d'Auguste, de Vespasien, de Titus, des Antonins? Le peuple, en donnant son cri de salut à ses souverains, humiliait l'orgueil patricien, et il pouvait se croire, despote à son tour, de complicité avec son empereur contre l'aristocratie esclave. L'expression matérielle de ce bonheur du peuple antique éclate aux yeux dans un amphithéâtre; on s'abandonne à croire qu'un peuple auquel le despotisme faisait de pareils dons avait peut-être gagné le seul genre de bien-être qui soit dans le destin des classes infimes. Avec cette vie toute d'émotions, cette vie toute pleine de voluptés de son choix, ce peuple trouvait à peine le loisir du sommeil; il travaillait peu ou point; à quoi lui auraient servi les bénéfices du labeur? Toutes ses fantaisies, tous ses caprices, tous ses besoins, avaient été prévus généreusement, depuis les fêtes de la naumachie jusqu'aux délices des bains de marbre. Une seule génération a été plus heureuse, celle qui vécut sous les deux Antonins catholiques, Léon X et Sixte-Quint, celle qui abjura dans un culte nouveau le goût des spectacles sanglans, et ne perdit rien pourtant de ses plaisirs populaires. La procession avait purifié la théorie; Michel-Ange fit oublier Zémodore, Raphaël fut un plus grand peintre qu'Amulius, les fresques de la chapelle Sixtine effacèrent les folles arabesques du palais des césars, la basilique de Saint-Pierre éclipsa la basilique de Trajan, le Panthéon se fit

coupole et monta vers les nues comme un aérostat. Ainsi à cette grande famille romaine qui fut toujours le peuple-artiste bien mieux que le peuple-roi, ont été donnés les jours les plus beaux qui aient lui sur cette pauvre terre ruisselante de sang et de larmes; ces jours de joie grande et pure où chaque soleil, en se levant, éclairait quelque nouvelle magnificence scellée de la louve ou de la tiare, quelque joyau sublime dont la foule s'emparait avec un délire d'amour, une passion intelligente, tels qu'on n'en a plus vu éclater depuis. Dans l'ornière civilisée où l'Europe s'en va, on peut rencontrer encore l'exaltation des victoires, ou la joie austère et pacifique des intérêts matériels; mais cette communauté d'enthousiasme pour les triomphes des arts, cet échange continuel de dons et de reconnaissance entre un peuple et son souverain, ce trépignement d'ivresse qui ébranlait un empire à l'apparition d'une statue, d'une colonnade, d'un tableau, d'un monument, voilà ce qu'on ne verra plus. Le bonheur reviendra-t-il au peuple avec la sécheresse de l'athéisme industriel? L'avenir jugera.

Ce glorieux hymne des morts, c'est l'amphithéâtre romain qui le chante de toutes ses bouches; hymne qui tourbillonne incessamment, et que le voyageur écoute la nuit pour le traduire le lendemain dans une langue indigne. Histoire, éloquence, philosophie, tout est dans cet amphithéâtre labouré par les siècles : chaque grain de poussière est une lettre de ce livre immense qui parle de tout, qui livre au présent la monumentale leçon du passé. Le sage qui vient s'asseoir sur ces gradins, comme un écolier, pour entendre la morale du maître, et qui s'est entretenu toute une nuit avec les générations mortes, ne rentre au monde réel qu'avec une sorte de découragement. Si les beaux-arts, se dit-il, sont les plus actifs véhicules de la civilisation, qu'a-t-il donc gagné au contact éternel des beaux-arts ce peuple arlésien qui depuis quinze siècles dort sur un lit romain? En vérité, il y a de quoi désespérer de tout! Si les grandes choses matérielles qui portent avec elles tant d'idées intimes, si les merveilles du génie, loin d'entretenir l'enthousiasme de ceux qui naissent et vivent auprès, ne sont qu'un poids de plus jeté sur leur torpeur, à quel levier d'excitation faut-il avoir re-

cours? Quand le Sarrasin eut flétri cette noble cité gauloise, et quand elle se vit vengée par le coup d'épée libérateur de Charles-Martel, Arles se remit-elle à suivre la forte impulsion que le bras romain lui avait donnée? Hélas! Arles se continua Sarrasine, au lieu de redevenir Romaine; elle fit autant d'efforts pour se rapetisser qu'elle en avait fait pour grandir. Les carrières voisines lui offraient des matériaux de reconstruction, mais l'indolente ville oublia le chemin des carrières; avec un portique abattu qu'elle avait sous la main elle s'improvisa paresseusement une île entière de maisons. Les colonnes, les statues, les frises qui n'étaient alors que gisantes, elle les enfouit sous trois couches de terre, et les générations nouvelles ajoutaient encore d'autres couches, sans s'informer de ce qui était dessous. On épargnait les antiquités romaines restées debout sur le sol, on leur donnait droit de cité, à condition qu'elles s'associeraient au matériel du foyer domestique, qu'elles deviendraient meuble de cuisine, arcs-boutans du logis. Il y a quelques jours encore une échoppe ne s'adossait-elle pas à deux colonnes du Proscenium? Quand la masure qui les recélait se fondit au premier coup de marteau, on les vit à découvert ces colonnes martyres, percées à chaque fissure de clous rouillés où le locataire appendait une ignoble marchandise. Ombres des Antonins, vos beaux marbres corinthiens ont servi d'étalage à un savetier! Barbares illustres, pardonnez-nous ce long sacrilége en faveur de notre civilisation!

A l'œuvre! aux fouilles! il faut la réveiller la cité endormie, il faut le déblayer cet Herculanum gaulois englouti par le volcan sarrasin! Il y a déjà, parmi la classe éclairée de la ville d'Arles, bien des hommes de talent, d'esprit, de savoir, animés d'un touchant patriotisme local, fervens citoyens qui travaillent à la réhabilitation de leur noble mère. Mais ces efforts isolés, toujours tentés par les mêmes bras, n'amènent que des résultats insensibles et lents. Il faut des auxiliaires. Je crois que si l'on écrivait sur la porte d'Arles: *Ville romaine à vendre, les étrangers appelés*; à l'instant une compagnie anglaise achèterait cette ville et la passerait au crible; l'Herculanum des Gaules ornerait en détail, au bout de

six mois, les musées de Londres et d'Édimbourg. On admire au Louvre la Vénus arlésienne; il est hors de doute que cette statue n'avait pas obtenu seule le privilége de l'inhumation : il y a peut-être toute la mythologie sculptée ensevelie dans les catacombes de la cité. Car enfin le Borée noir ne les a pas anéanties, toutes ces merveilles décrites par des historiens qui les avaient vues; ces colonnes du Forum qui servaient de refuge aux débiteurs, ces arcs triomphaux élevés sur la voie Aurélienne, ces hautes figures de marbre sur piédestal, ce temple de la bonne déesse, ces thermes, ces édifices, ces monumens, ces *promenoirs* bâtis par le questeur de Jules-César, par les édiles de Gallus, par les envoyés de la maison antonine, par Constantin lui-même, ce prodigue empereur. Il faut que tout cela se retrouve. Le *municipium* et le ministre consacrent, il est vrai, une somme annuelle d'argent à retirer de la fosse quelques ossemens épars de l'immense squelette; c'est déjà quelque chose, mais c'est trop peu. Il faut que le gouvernement intervienne avec une main large comme celle des Antonins; il faut qu'il prenne intérêt à une ville bien plus riche de ce qu'elle cache que de ce qu'on y voit. Si les ouvriers manquent au déblaiement, pourquoi ne dirait-on pas à nos soldats de labourer cette glorieuse terre? Il y aurait de l'honneur à des régimens français de conquérir les œuvres enfouies des légionnaires romains, de travailler sous l'aile du coq gaulois au chantier des aigles romaines. Cette campagne pacifique les illustrerait. Quelle douce victoire à remporter sur la barbarie! Il serait donné à notre armée française de continuer la grande journée de Charles-Martel, de nous venger encore des Sarrasins onze siècles après la bataille de Tours. Chaque bulletin de l'expédition de cette autre Constantine n'apporterait ni drapeaux enlevés, ni canons pris, ni relevé funèbre des morts; on n'y lirait que l'exhumation des statues, des urnes, des amphores, des bronzes, des colonnes, des obélisques, et pas une mère ne prendrait le deuil. En été, dans les eaux basses du Rhône, ce serait un divertissement de plonger aux reliques, car le Rhône à coup sûr recèle dans son musée aquatique une abondance de richesses à rassasier tous les antiquaires. Jusqu'à ce jour

ce vieux fleuve a semblé nous dire, comme l'avare de Plaute : « Je ne crains pas que quelqu'un trouve mon trésor, tant il est » bien caché dans de secrets recoins [1]. » Mais tout trésor soupçonné doit être découvert quand on veut prendre la peine de le découvrir. Hormis quelques antiques tuyaux de plomb qui se sont livrés eux-mêmes, le Rhône garde tout. Et ce n'est pas seulement au champ des fouilles arlésiennes qu'on devrait convoquer nos soldats; toute l'Italie des Gaules est à eux, c'est leur domaine. Il est dans leur destinée de remuer toutes les terres où Rome a mis le pied. Nos cavaliers d'Égypte ont jeté leur carte de visite à la dixième légion du préfet Mutius qui campa devant le colosse de Memnon; sur l'orteil d'Osimandias on voit confondues les empreintes du stylet romain et du sabre de nos hussards. Les fils des vétérans de l'armée orientale commandée par Dioclétien ont embelli de leurs travaux la noble cité d'Arles, maintenant c'est aux fils des vétérans d'Aboukir et d'Héliopolis que revient le soin de continuer les mêmes travaux. Une communauté de gloire lie nos aigles aux aigles capitolines; Wagram a vengé Rome d'Arminius; le successeur de Tarquin fut Napoléon II. « Vous allez vous battre où les Romains se sont battus, » disait Bonaparte à ses grenadiers d'Orient; il faut qu'on leur dise aujourd'hui : « Vous allez travailler où les Romains ont travaillé ». La paix est glorieuse à l'égal de la guerre : la garnison est aussi honorable que le camp; mais il faut, à l'exemple d'une nation qui comprit si bien toutes les nuances de la gloire, il faut savoir échanger l'épée contre le marteau. Il s'agit aujourd'hui non pas de détruire, mais de ressusciter une ville. Certes voilà un miracle digne de nos régimens. Chaque bataillon doit être de corvée à son tour sur ce chantier vénérable : bien des citoyens oisifs tiendront à honneur de se mêler à nos soldats pour leur montrer que tout ce qui vient de la terre ennoblit la main qui la fouille; que les beaux-arts ont aussi leur agriculture; qu'il vaut mieux creuser un sillon qu'une fosse, exhumer qu'ensevelir. Incrustez ensuite un chemin de fer sur cette

[1] Non metuo ne quisquam inveniat, ita probe in latebris situm est.

belle plaine d'Arles, et d'une cité morte vous faites une cité vivante, un magnifique musée en plein air où l'opulence voyageuse se précipitera de tous les points. C'est un crime de laisser dormir celle qui doit être splendide à son réveil. Nous reviendrons un jour la revoir nouvelle et radieuse; elle nous montrera son palais impérial, son forum, ses galeries souterraines, son peuple antique de statues, sa touchante Necroplis avec ses *diis manibus* et ses croix catholiques; elle aura bien aussi quelque frise triomphale élevée à la gloire des légionnaires de Rome; c'est là qu'une main gravera cette inscription nouvelle : *A l'armée française! elle a rebâti la ville de Constantin.*

MÉRY.

Souvenirs de Sicile.

§ Ier.

LE CHATEAU DE CARINI.

A LADY ACTON, NÉE ACTON.

La Sicile, très-peu étudiée et très-peu connue par les voyageurs, est un pays qui présente dans son ensemble les traces de toutes les vicissitudes qu'il a éprouvées et de toutes les époques qui rappellent son histoire. Ce sol de grands souvenirs et de grands regrets est comme une archive où chaque état social trouve ses titres et ses diplômes; il est ainsi également intéressant pour l'antiquaire, le romancier et l'homme politique, qui peuvent l'exploiter à leur avantage et y puiser de grandes leçons et de grandes idées.

En Sicile, l'ancienne Grèce est encore debout, dans ses monumens et dans ses temples, aussi bien conservés que les parchemins d'une ancienne famille. Rome y a laissé de nombreux et imposans vestiges de sa puissance, qu'attestent encore ces plages d'où l'on croit voir ses combats avec sa rivale l'Africaine. Dans les églises, dans les édifices publics, dans les chroniques, dans certains usages, dans les chants populaires, survit le souvenir de ces Arabes qui

détruisirent et créèrent en même temps, donnant à l'île de Cérès une physionomie toute différente de la grecque et de la romaine, physionomie de transition, bizarre et irrégulière, comme toutes celles de même nature. Puis ce sont les minarets et les obélisques qui vous racontent la civilisation des Sarrasins. Enfin le moyen âge chrétien, dans cette contrée mère de tant de célébrités, a aussi ses illustrations dans cette île, et y apparaît sous une forme plus chevaleresque que partout ailleurs. La famille des Hauteville remplit le monde de ses exploits et fixa le sort de l'Europe pendant des siècles, remplaçant par des institutions féodales l'héritage des lois romaines qui avaient survécu à la chute de l'empire et avaient été respectées et adoptées même par les barbares.

La domination espagnole ne changea rien à cette législation; mais elle en prolongea les défauts et les vices, sans conserver ni l'éclat ni l'organisation intérieure auxquels la Sicile doit ses grands souvenirs. Province de cette monarchie espagnole qui ne prenait plus part au mouvement matériel et intellectuel de l'Europe, qu'elle-même avait préparé, la Sicile fut oubliée et écartée pour quelque temps du développement progressif auquel une grande partie du continent était invitée.

La physionomie féodale, modifiée par le régime espagnol, est encore très-prononcée, quand on parcourt l'intérieur de l'île et qu'on observe ces palais, ces couvens, ces monastères, qui s'harmoniaient avec les mœurs d'une aristocratie indolente et superstitieuse. Il semble que chacun de vos pas va réveiller, dans ces anciens châteaux, les noms de ces grands seigneurs qui, fiers d'avoir été les compagnons des enfans de Tancrède et de Frédéric, protestaient, derrière les crénaux de leurs tours, contre la domination des vice-rois venus des bords du Tage et du Guadalquivir, afin de trôner au milieu des barons siciliens. Mais les chroniques de ce temps, qui offre le plus grand intérêt comme peinture de mœurs et comme étude d'une organisation politique basée sur différentes garanties sociales, sont presque ignorées. La littérature s'en est peu occupée, et les colporteurs des anciennes traditions ont peu visité la patrie d'Archimède.

Que de fois, lorsque j'étais l'hôte de sir Walter Scott, à Abbotsford, en 1826, l'auteur de *Waverley* m'a dit : « Je désire, monsieur, aller fureter dans tous les manuscrits de vos monastères et dans les bibliothéques de votre pays. La Sicile est la contrée qui doit fournir le plus de sujets aux romans historiques. On ne connaît que très-peu de chose des princes normands, et presque rien du séjour des Arabes. »

Sir Walter Scott avait bien raison, surtout pour les couvens et les bibliothéques de Catane, de Syracuse, de Palerme, de Castro Giovanni, et pour d'autres endroits, riches de traditions poétiques, transmises de génération en génération par un ancien chapelain ou par quelque vieux serviteur, ruine vivante et oubliée lui-même au milieu de ces monumens en ruines.

Je suis du nombre de ceux qui peuvent raconter une histoire que je tiens d'un domestique, devenu portier et cicerone d'un manoir des seigneurs de La Grua. C'est là d'ordinaire la récompense qu'on accorde aux services d'un *famulus fidelis*, lorsqu'il ne peut plus monter derrière la voiture et que ses mains tremblent au point de compromettre la conservation de quelque meuble précieux. Alors on lui assigne une chambre dans un château inhabité, et on lui dit : « Promène-toi dans ces quarante salons, ferme bien les portes, et ne les ouvre jamais que pour montrer aux curieux ces murs et ces tourelles érigées par nos aïeux. » Le pauvre invalide tâche de s'instruire de son mieux de ce que peut-être ne savaient pas même ses maîtres, et il reste là avec toute l'importance de la fainéantise en livrée et avec ce grand chapeau qu'on lui a confié au moment de l'installation, pour s'en servir pendant toute sa vie.

Qui n'a pas entendu parler de la fête de sainte Rosalie, à Palerme? Sainte-Rosalie! que de souvenirs se rattachent à cette commémoration! Sainte Rosalie, pour mes chers compatriotes, sait tout, fait tout, peut tout; elle sauve de la peste, chasse les épidémies, éteint les incendies, repousse les barbaresques, combat les

ennemis lorsqu'un danger menace la ville, et apparaît comme l'ange sauveur. C'est vers la mi-juillet qu'on célèbre la fête de sainte Rosalie, qui ressemble à une explosion de réjouissances populaires nourrie par le luxe d'une dévotion méridionale. On promène alors la statue de la vierge comme l'arche du Seigneur, le palladium, le symbole providentiel, et l'on se croit sauvé. Je me rappelle fort bien avoir entendu dire, dans mon enfance, à des hommes dignes de foi, qu'on l'avait vue un soir traverser les rues de Palerme : c'était lorsque Napoléon, passant bien près de la Sicile, la salua et alla prendre Malte. Cette bonne sainte est invoquée quelquefois pour accomplir des vœux que le ciel repousse. La foi a ses erreurs et ses folies; l'homme invoque même le ciel pour être complice de ses crimes. Dans plus d'une révolte, sa statue a été le signe de ralliement, et c'est sous ses auspices que les passions populaires ont maintes fois allumé leurs brandons terribles.

Le mont Pellegrino était l'ermitage de la sainte patrone de Palerme, c'est là que repose son corps, et cet amas de roches touche de si près à la ville que le marquis de Caracchioli, à son arrivée comme vice-roi, engageait la noblesse palermitaine, qui désirait savoir ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable, à raser ce mont, comme la chose qui lui aurait fait le plus de plaisir. Un énorme granit est le toit hospitalier du tombeau de la noble sainte; car sainte Rosalie était grande dame. Trois prêtres habitent à côté de la grotte et célèbrent tous les jours la messe sur un autel de pierre, élevé auprès du tombeau. Une lampe éclairait le cercueil. Le calme de ce lieu solitaire, la voûte sombre décorée de stalactites, cette lumière de paix et de consolation, donnaient à mon ame une émotion si forte, lorsque, dans ma première jeunesse, je m'y rendais avec mes parens, que je m'approchais de ma mère ou de mon gouverneur, et je leur serrais la main sans pouvoir me rendre compte de cette superstitieuse terreur. Eh bien! cette émotion se répète encore chaque fois que je pense au mont Pellegrino.

Il y a bien des années que je n'ai plus visité le mont Pellegrino. Quand je le reverrai, c'est lui que je saluerai le premier en m'ap-

prochant de mon pays, ce sera le salut de la patrie; je croirai revoir un parent, un ami!... Au pied du mont Pellegrino il y a une belle route qui mène à la campagne du Colli. Ce lieu est ravissant pour les seigneurs palermitains qui n'aiment pas à s'éloigner de la ville; on y voit de tous les côtés les clochers des temples de Palerme, les murs et les balcons de la cité, la fumée du toit domestique, et ce palais des vice-rois, qui retrace tant d'événemens, et cet observatoire que le père Piazzi a rendu si fameux et d'où Cérès se laissa voir, et cette promenade de la marine qui fait partie de l'existence de deux cent mille ames, et dont la souvenance donne le mal du pays. Cette campagne est cernée de collines, mais de ces collines qu'il faut connaître pour les peindre; car elles ne ressemblent en rien aux autres, et produisent tour à tour l'illusion des grandes masses et l'effet des paysages les plus gracieux. Cette route mène à la Sala di Partinico et à Carini.

Parmi les châteaux des grands seigneurs qui ne sont plus habités par les maîtres, les uns, bien gardés, bien conservés, bien soignés, offrent un grand intérêt historique. Quelques propriétaires sont encore jaloux de montrer leur goût pour les arts et le respect qu'ils ont pour l'héritage de leurs ancêtres. On surveille chaque tableau, chaque ornement; on n'ose pas déplacer un portrait, ni donner plus de lumière à un salon, ni voiler les fenêtres d'un autre, ni changer la symétrie des meubles; on s'incline devant chaque statue, on consulte comme un oracle les petits et les grands monumens, on s'attendrit sur l'événement retracé par quelque peinture, on dirige le doigt vers ce tableau qui reproduit un fait chronologique, pour dire; *C'est là, c'est lui, ce fut alors;* on s'arrête près d'un buste de famille et on lui adresse la parole, on voile avec soin la tapisserie, on soigne jusqu'au pavé; on regarde, en un mot, le château comme un sanctuaire historique. Là, le gardien ou le portier se présente en grande livrée et fait l'important avant d'ouvrir la première porte.

Il y en a d'autres, au contraire, aux murs lézardés, aux portes vermoulues, que les pies, les hiboux, habitent en toute propriété, par loi de prescription. Tapissées de poussière, ornées d'une dorure

équivoque, dans toutes les embrasures des fenêtres, les chambres des châteaux classés dans cette dernière catégorie se présentent ou sombres et tristes ou trop claires par le jour des fentes et des crevasses. De tels édifices offrent un contraste étrange d'anciens tableaux, de portraits généalogiques dont on ne voit plus que la perruque, ou la fraise, ou la poignée d'une épée; de quelques belles fresques dont le sujet est emprunté toujours à la mythologie; de grands rideaux damassés, jaunes ou cramoisis, bordés par des toiles d'araignée, des gobelins vermoulus, où l'on croit deviner la figure d'un Pâris sans nez, d'une Vénus avec un œil, d'un Œdipe sans menton, de quelque princesse fiancée avec sa robe en lambeaux; formes incomplètes et fantastiques, bien dignes de ces édifices croulans.

Si je tenais à être minutieusement exact, je décrirais aussi les vieux fauteuils dont le crin a crevé le velours, de grandes tables de marbre rosé ou de granit d'Égypte écornées et branlantes sur leurs pieds inégaux; des glaces élevées jusqu'au plafond, et qui, dépouillées de leur étamage, ne réfléchissent que la moitié de la figure; par-ci par-là un meuble en nacre, quelques bustes de philosophes, et des arabesques qui entortillent les lambris, où l'on voit des fresques représentant la guerre de Troie, Clovis qui se fait chrétien, le roi David avec sa harpe, Bethsabée au bain, Suzanne et les vieillards, Orphée avec ses bêtes, Mahomet avec son harem, Putiphar et Joseph, Alexandre VI et sa famille. Dans toutes les fenêtres on remarque des vitres cassées, très-commodes pour l'entrée des petits oiseaux dans les grands jours de froid, et très-incommodes pour les visiteurs!... Mais si l'on croit que je fais ici l'analyse exacte du château de Carini, on se trompe fort, car je dois dire à la gloire *del signor Sylvestro*, ancien cocher promu au grade de concierge du château, que chacun des appartemens qu'il me fit parcourir avait quelque chose de remarquable. Si je voulais écouter la légende qu'il récitait à merveille, chaque portrait avait son histoire, car tous les La Grua (c'est le nom de famille des princes de Carini) avaient été pour Sylvestro *degli uomini grandi et potenti*.

Une salle servait d'arsenal, et Sylvestro ne manqua pas de me faire examiner de gros fusils qui, selon lui, avaient appartenu aux Sarrasins. Après m'avoir montré deux canons qu'il m'assurait avoir servi aux chevaliers normands, parens de son maître, suivant ses papiers généalogiques, il me conduisit dans une autre chambre où il y avait un vieux lit où avait couché Charles III. Là il ne manqua pas de me faire observer que depuis ce jour le lit n'avait jamais été défait. Il paraît, au reste, que c'est partout l'usage de respecter les draps chiffonnés par d'augustes personnages. J'ai eu l'occasion, en d'autres pays, surtout en Écosse et en Allemagne, d'observer le même culte, plus romantique que propre.

Sur une terrasse crénelée qui donnait au château l'aspect d'une forteresse, Sylvestro me fit le récit d'un combat que ce château avait soutenu contre les pirates africains, qui venaient débarquer la nuit dans les plages voisines pour enlever les vaches, les brebis, les muletiers, les femmes, les enfans, les garçons, les moines, et tout ce qui tombait sous leurs mains; et, après s'être apitoyé beaucoup sur le sort de son grand'père, qu'il me disait avoir été aux galères de Tunis, ce qui me fit un peu douter de son origine toute chrétienne, Sylvestro sortit avec un air de mystère une grosse clef et ouvrit une porte, la seule que j'avais remarquée fermée, en disant ces mots : « Je m'en vais, monsieur, vous montrer une chambre que je ne fais pas voir à tout le monde; mais votre seigneurie mérite des distinctions. » En prononçant cette phrase, il regardait si j'avais dans mes mains le petit écu, persuadé que si je n'y avais pas songé, ce qu'il venait de me dire me l'aurait rappelé.

La chambre n'était pas grande; une alcôve était au fond, avec un petit lit couvert d'une étoffe noire, comme s'il devait représenter un cercueil; à côté on voyait une porte clouée, et au-dessus une croix pareille à celles qui s'élèvent et ornent les tombeaux. Ce fut au milieu de cette porte, entourée de planches de fer, que je remarquai l'empreinte d'une main dessinée par du sang! On aurait dit que les traces en avaient été burinées, et la couleur, quoique devenue d'un

rose pâle, ne pouvait plus mentir; c'était le terrible témoignage des siècles. Mon imagination en fut frappée; le langage du portier ne fut plus pour moi une simple phrase ; je compris que cette empreinte devait me révéler un crime, une de ces histoires qui composent les annales des châteaux du moyen âge. Sylvestro ne s'entendait pas en émotions; mais le moment était venu pour lui de débiter ce qu'il avait eu bien soin d'apprendre par cœur, car c'était sur ce récit qu'il fondait toujours l'espoir de son revenu.

« C'est ici, me dit-il, ici même, monsieur, au pied de ce lit, à côté de cette porte, qu'expira la *bella signora donna Margarita, di felice memoria, che Dio conservi vossignoria.*—Quelle Margarita? » repris-je. Sylvestro, heureux et fier de voir que je ne connaissais pas l'aventure, me dit gravement, après avoir passé la main deux fois sur son visage : « Je vais donc raconter à monsieur une chose superbe, mieux que cela, une chose terrible, qui fait voir que les enfans ne doivent jamais désobéir à leurs père et mère. » Il voulait commencer par la morale, et il ajoutait : « Quand le père punit, c'est Dieu qui punit, et vous allez voir, mon bon monsieur, ce qui est arrivé dans cette chambre, où j'aurais peur de rester pendant la nuit; car on m'a dit qu'on y entendait autrefois un bruit sourd, et qu'on y voyait entrer, vers le soir, une ombre mystérieuse, quoique la porte fût bien fermée; qu'elle y restait jusqu'à minuit, et qu'ensuite elle disparaissait, après avoir avidement léché le sang de ces doigts que vous voyez...

» Je vous dirai donc que l'année... j'oublie toujours l'année... cela ne fait rien à la chose... mais plus de deux cents ans avant ce jour où je vous parle, cette année, dont je ne me souviens pas, le comte Emmanuel La Grua donna une grande fête dans ce château, qu'il habitait toujours; car je ne sais pourquoi il ne pouvait pas aller à Palerme, depuis qu'il avait dit au vice-roi espagnol qu'il n'était pas l'ami du bon peuple sicilien; le comte Emmanuel, disais-je, donna une grande fête, pour montrer qu'il était tout-puissant, tout riche et le maître de Carini. Il invita les seigneurs, habitans du pays, pour amuser et faire danser donna Margarita, sa

fille unique. Voilà donc qu'à ce beau bal, il y avait M. Pierre Vernagallo, fils d'un gentilhomme, ancien propriétaire, et bien conditionné dans sa maison, mais sujet et vassal de monsieur le comte; ce qui faisait apparemment qu'il n'était pas un homme comme lui. Pendant le bal, le jeune don Pietro, qui avait rencontré maintes fois la belle comtesse Margarita à l'église, où il allait, avec son père, dans une loge, pour prendre l'eau bénite de monsieur l'archi-prêtre, don Pietro, dis-je, lui glissa dans la main un billet, où il lui disait qu'il l'aimait comme il n'aimait rien au monde, plus que sa mère, plus que son père, et que pendant bien des nuits il n'avait pu dormir, car le cœur lui battait en pensant à elle; il ajoutait que s'il n'était pas aimé, il allait se faire tuer, ou se faire soldat, ou se faire Turc; et tout cela était bien écrit et bien expliqué dans ce maudit billet.

» La fille de monsieur le comte devait être fiancée à son oncle, vieux et goutteux, mais noble seigneur ainsi bon à marier. Donna Margarita, touchée de l'amour de don Pietro Vernagallo, sans le faire savoir à son père, lui promit de l'épouser, disant aussi de son côté qu'elle ne pouvait vivre sans lui.

» Cette porte que vous voyez clouée menait à un escalier dérobé qui aboutissait à un jardin : là, les deux amans, quand le comte était à la chasse, ou qu'il allait en cavalcade avec *i beati Paoli* (espèce de francs-juges siciliens, moins dramatiques que ceux de Westphalie, mais plus lestes et plus adroits), se rencontraient seul à seul et souvent; mais comme mademoiselle savait que son père ne consentirait jamais à lui faire épouser un homme de la ville dont il était le maître, ils vivaient en peines et tourmens.

» Un domestique, d'autres disent un quêteur de Saint-François, d'autres assurent encore monsieur l'intendant, qui contait fleurette à la signorina, avertit monsieur le comte des amours de sa fille avec don Pietro. Alors plus de jardin, plus de sorties, plus de liberté, plus de promenades; elle ne pouvait pas même aller à l'église, et cependant là il y avait Dieu, mais il s'y trouvait aussi don Pietro Vernagallo.

» Notre belle donna Margarita, que Dieu aurait pu garder en

vie, fut enfermée dans sa chambre, où elle passait des jours entiers à pousser de gros soupirs; il paraît que don Pietro les entendit, car il trouva le moyen de lui faire parvenir de ses nouvelles, en lui disant que le vendredi 13 décembre, il l'aurait enlevée du château et menée à l'autel. Ce sont toujours ces vendredis et ces nombres treize qui portent malheur! La jeune comtesse ne répondit pas non, et don Pietro était à minuit dans le jardin du château à attendre la pauvre fille. Elle, de son côté, s'était déjà toute rangée; ce jour-là elle ne pleura pas... Elle mit en ordre toutes ses affaires, et elle allait descendre lorsqu'au moment où elle ouvrait la porte, le comte, averti par le diable peut-être, qui se mêle toujours de ces mauvaises affaires, entra dans la chambre de mademoiselle, et la surprit. Alors voyant que sa fille s'obstinait à vouloir épouser celui dont elle se disait, avec courage et fermeté, la femme, le comte, furieux, et oubliant qu'il était père, lui enfonça le poignard dans le cœur!... Margarita tomba par terre aux pieds de celui qui l'avait immolée! et la malheureuse, avant d'expirer, leva le bras avec une force surnaturelle, mit sa main sur sa blessure, et la retirant ensuite tout ensanglantée, traça cette empreinte sur cette porte, en disant : « Dieu fera que cette marque ne s'effacera jamais, pour » rappeler à la postérité de ma famille le lieu où j'ai été immo- » lée, et l'amour qui m'a rendue l'objet de la vengeance d'un » père à qui je pardonne... Que le ciel puisse lui pardonner » aussi!... »

» Le comte mourut quelque temps après. On a prétendu qu'il voyait apparaître toutes les nuits sa fille ensanglantée, portant la main sur cette porte. Alors il demandait grâce à son ombre, et la priait d'intercéder pour lui. Une nuit entre autres il se leva, et courut à travers toutes les chambres, en criant : « Oh! ma fille! » ma fille! ne parais plus à mes yeux!... Ne me poursuis pas!... » Ne m'approche pas... Je te rends le poignard... Enfonce-le dans » mon cœur, je cesserai de souffrir!... »

» Arrivé à la porte de cette chambre, un flambeau à la main, il l'ouvrit, s'approcha de l'alcôve, et, regardant les traces des doigts de sang, il poussa un cri; ce fut le dernier.

» Le lendemain, on le trouva au pied de cette porte, à la même place où il avait immolé sa fille.

» Quelques années se passèrent, après lesquelles on vit un homme, habillé avec le froc d'un moine de Saint-Martin, venir tous les soirs s'agenouiller à l'entrée du jardin du château et prier Dieu. Personne ne le reconnut; mais ayant su que don Pietro Vernagallo s'était fait moine, on devina que c'était lui. Lorsque ses parens firent des recherches pour connaître son asile, ils apprirent qu'il était mort, et qu'il avait lui-même creusé son tombeau. Étant venus visiter le lieu qu'on leur avait indiqué, ils soulevèrent une pierre, et trouvèrent un morceau de papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Si quelqu'un de mes parens ou de mes amis » s'approche de ma demeure éternelle, qu'il sache que mon seul » désir est qu'on fasse transporter mes cendres dans une fosse au » pied du château de Carini... » Ce vœu n'a jamais pu être accompli; je ne sais pourquoi. »

Tel fut le récit de Sylvestro; il fit sur moi une telle impression en présence de cette empreinte de sang que je crois, après bien des années, avoir reproduit littéralement son récit.

MARQUIS DE SALVO.

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

ARTICLE DEUXIÈME.

LA SALLE N° 1.

J'ai déjà dit que cette première salle était, à mon sens, la plus importante des quatre, et la moins étudiée. C'est de là, en effet, que sont partis tous les produits de l'industrie; c'est là, en effet, quevous trouverez les métiers qui ont tissé, mesuré et chargé de dessins les riches produits de la baraque n° 3; les machines à vapeur qui ont façonné les gros ouvrages de la baraque n° 2; les moindres outils avec lesquels ont été fabriquées les élégantes futilités, les inutilités sans nombre de la baraque n° 4. Cette salle n° 1 est donc, en effet, le point de départ de l'industrie. La première chose qui frappe les regards au milieu de cette exposition, ce sont les machines, de grandes et immobiles machines qui ne demandent qu'à s'agiter, qui ne de-

mandent qu'à produire et qui s'indignent de leur repos. Il est impossible, même au plus habile, de se rendre compte de toutes ces inventions de l'industrie humaine tant qu'elles restent immobiles. Pour bien juger d'une machine à vapeur, il faut la voir dans la toute-puissance solennelle de son mouvement régulier. Elle va à la fois si doucement et si vite! le balancier plonge si avant dans les entrailles de la machine, jusqu'à ce qu'il ait soulevé le piston au moyen duquel s'échappe la vapeur, cette ame visible du monde matériel! Et puis autour de cette puissante et inébranlable volonté, il faut voir s'agiter en tout sens ces innombrables rouages, grands et petits, auxquels elle donne le mouvement, la vie et la force! C'est alors seulement qu'on voit la machine à vapeur, c'est alors seulement qu'on la juge, c'est alors seulement qu'on la peut comprendre. Une machine en repos, tout éclatante et toute neuve, que vous pouvez toucher sans danger, c'est une énigme sans nom et sans aucun sens pour le vulgaire. Une machine qui marche et qui agit, cela est tout de suite compris de tous.

Ce que nous disons des machines à vapeur, on peut le dire aussi de tous les nombreux métiers à tisser le fil et la soie qui ont été envoyés à l'Exposition par leurs inventeurs. Quel plaisir de voir marcher ces milliers de petites bobines, toutes chargées, qui jettent çà et là, sans confusion, la couleur et le dessin de ces riches tissus! Ici se fait la trame, plus haut se fabriquent les ornemens; chacun de ces admirables petits fuseaux accomplit sa tâche avec la précision d'un rouage d'horloge : l'un marche gravement, posément, sage et mesuré, jusqu'à la fin; l'autre tourne sans cesse sur lui-même avec toute vitesse, c'est le fou de la bande; celui-ci agit à gauche, celui-là mène l'aile droite; et dans ces ingénieux métiers que nous a donnés le premier de tous Jacquart, cet homme de génie dont M. Bonnefond a envoyé un fort beau portrait à l'Exposition de cette année, le fabricant n'a rien à voir à sa machine tant que marche le ruban, ou la pièce d'étoffe, ou le lacet qu'elle fabrique; elle ne s'arrête que lorsqu'un fil, parmi ces milliers de fils, vient à s'arrêter ou à se rompre. Alors vous diriez de l'intelligence d'une armée qui s'arrête à la voix de son chef comme un

seul homme. Quand le fil rompu est rétabli, voilà le métier qui se remet en route. Admirable et infatigable ouvrier! Mais pour bien juger de pareils métiers, il faut les voir agir!

J'en dirai autant de ces pompes, dont le nombre est grand. Elles sont plongées dans un baquet plein d'eau, et vous jugez si elles élèvent cette eau avec une facilité admirable jusqu'au niveau du sol! Il y a aussi des machines pour le gaz, une mécanique à papier sans fin, des laminoirs, ces merveilleux rouleaux de fer où le fer en ébullition va prendre une forme et une couleur; d'ingénieuses presses lithographiques, et surtout d'admirables presses d'imprimerie de MM. Selligue et Tonnelier.

Tous les hommes du métier connaissent les presses de M. Selligue. Il faudrait être bien insouciant de son œuvre littéraire pour ne pas se demander comment elle vient au jour? Ce n'est pas qu'on soit tenté d'être bien fier de soi-même, homme de lettres, quand on compare les progrès de la presse mécanique au progrès des choses qu'elle imprime. Autrefois, il n'y a pas vingt ans de cela, les plus célèbres imprimeries se servaient uniquement de presses à bras; c'était la presse primitive, il lui fallait un long et pesant levier; au bout de ce levier, on mettait deux hommes qui se relevaient heure par heure. Une presse même bien servie tirait à grand' peine deux mille exemplaires; aujourd'hui, quel miracle! la presse à cylindre, machine intelligente et infatigable, roule sans cesse et sans fin; en même temps qu'elle va chercher son encre au réservoir et qu'elle la distribue sur les caractères, elle va prendre le papier aux mains d'une femme ou d'un enfant, et quatre secondes après ce papier est déposé dans l'atelier, imprimé des deux côtés. Depuis l'invention de la presse à cylindre, chaque année a apporté à cette invention des perfectionnemens nouveaux, et, à l'heure qu'il est, je ne crois pas qu'il y ait un plus noble spectacle que celui d'une presse mécanique bien conduite, bien intelligente, bien alerte, qui, en vingt-quatre heures, va produire vingt-quatre mille feuilles de Lamartine ou de Chateaubriand. Mais, comme je vous le dis, il faut les voir marcher; à l'Exposition, toutes ces belles presses, qui sont immobiles, ne ressemblent pas mal à un

cheval anglais couché sur la paille : pour le bien voir, ce bel animal, il faut le voir au Champ-de-Mars, relevant la tête, frappant du pied la terre, et disant comme le cheval de Job : *Allons!*

Vous ne m'en voudrez donc pas si je ne vous fais pas de plus longues descriptions de toutes ces machines sans mouvement, dont on ne voit que la forme, et qui ne sont là, pour ainsi dire, qu'en projet et en dessin. J'en dirai tout autant des instrumens aratoires qui sont dans une cour à part, mais dans laquelle on entre par cette même *salle n°* 1. Dans cette cour, consacrée à l'agriculture, on voit en effet bien des instrumens fort ingénieux au premier abord. Il y a des machines à briser le grain, à battre la paille, à labourer, à semer, à sarcler, à arroser, à butter. Ce sont là, au premier abord, des inventions fort ingénieuses et des perfectionnemens auxquels on n'a rien à dire et desquels on ne peut rien dire tant qu'on ne les aura pas vus dans l'exercice de leurs fonctions aratoires et agricoles. Cependant il me semble que pour des terrains un peu forts ces charrues sont bien légères. Comment ce soc si frêle entrera-t-il dans une terre en jachère? comment cette poignée délicate ne se brisera-t-elle pas sous la main du paysan robuste? comment ces deux petites roues si effilées et si minces résisteront-elles à la secousse du cheval de labour? Et ces machines à sarcler, il y a des terres où elles ne dureront pas un jour. Une seule charrue véritable, une de nos mères nourricières, pèse plus à elle seule que toutes les charrues de l'Exposition de cette année. Vous rappelez-vous avoir lu dans les économistes les plaintes du paysan qui dit que son soc s'use trop vite : c'est qu'en effet un soc de charrue est une dépense d'autant plus grande qu'elle est inévitable; c'est qu'en effet le haut prix des fers, autant que l'impôt sur le sel, est chez nous un obstacle à l'agriculture; c'est qu'en effet tous les inventeurs d'instrumens agricoles ne pensent guère à la pénurie de l'agriculteur, et combien de fois il faudra lui persuader, et par combien d'argumens irrésistibles, qu'il lui est avantageux de mettre en dehors un nouveau capital pour remplacer ses vieux et honorables instrumens; d'autant plus que messieurs nos inventeurs d'instrumens aratoires n'y vont pas par petites dépenses.

Comment donc? il y a tel instrument qui coûte cent écus et même plus : cent écus pour un laboureur! cent écus pour une machine à battre le blé, qui brise la paille tout en battant le blé, si bien que cette paille ne peut plus être vendue et qu'il faut la manger sur les lieux! Mais songez-vous que le plus riche laboureur y regarde à deux fois avant de dépenser vingt francs? Je ne veux pas pousser plus loin ces questions d'économie politique, de peur de faire trop de plaisir à feu M. Turgot et à feu M. le marquis de Mirabeau, l'ami des hommes.

Revenons donc aux produits de la *salle n° 1*, qu'on peut voir, qu'on peut toucher, que le premier venu peut comprendre, et qui existent par eux-mêmes.

Ce qui attire tout d'abord votre attention en entrant dans la salle, ce sont les marbres indigènes. Quelles vives couleurs! les belles nuances! Regardez cet immense réservoir d'un seul bloc; regardez cette mosaïque délicate : tout cela vient pourtant des Pyrénées! Tout en face du marbre, vous remarquerez les pierres lithographiques. Autrefois c'était la Bavière qui nous les fournissait; aujourd'hui c'est la France qui nous les donne, et de très-belles, et de très-riches, et d'une très-grande dimension; c'est qu'il y a de tout en France : seulement il faut savoir chercher. Plus loin, remarquez ces charmantes mosaïques en simple caillou incrusté dans une couche de bitume; et puis passez vite si vous ne voulez pas que votre œil soit affligé par la plus déplorable des inventions, le marbre poékilose, mauvais *fac simile* du marbre, espèce de pierre chargée de vernis, qu'on prendrait, ainsi vernissée et veinée, pour du carton. Presque en face du marbre poékilose, les badauds s'arrêtent devant une voie de bois. Le Parisien, qui est toujours goguenard, dit tout haut : « Voilà du bois bien inventé! ô la belle imitation! » Le badaud se hasarde à toucher ce bois, à flairer ce bois, et il juge en lui-même que c'est là en effet du bois, et il se demande pourquoi on a exposé ce bois. On dit que ce bois est là pour faire remarquer le *pso-stère* de M. Fayard; mais on ne remarque que le bois.

Du marbre poékilose et des fontaines en grès à filtrer l'eau, et

qui la rendent claire et limpide comme le cristal, vous passez à une grande horloge publique disposée de manière à ce que le mauvais temps ou l'orage ne puissent plus rien contre les aiguilles du cadran. De cette horloge vous tombez sur les meubles en fer de M. Henry. M. Henry a exposé de jolies couchettes d'enfant, mais à mon sens ce n'est pas là une grande invention. Ce qui est peut-être une grande invention, c'est, tout à côté des meubles de M. Henry, la soie végétale. J'ignore avec quoi est composée cette soie végétale, et d'où elle vient, et comment on la file; je sais seulement qu'elle n'est pas plus chère que le lin. Figurez-vous un fil éclatant qui retient merveilleusement toutes les couleurs, fin et souple; avec ce fil si délicat et si délié on est parvenu à faire même des cordages pour la marine. Ces cordages porteront une ancre. A les voir de loin, on les prendrait tout-à-fait pour des câbles en soie. Ces câbles sont de moitié moins gros que les câbles ordinaires. S'il est vrai que la soie végétale ait autant de durée qu'elle a d'éclat, c'est une invention charmante et qui doit produire de grands résultats avant peu.

Passons, s'il vous plaît, et sans trop les regarder, ces instrumens orthopédiques, ces horribles mannequins tenus couchés dans des lits ou dans des fauteuils, ces corsets mécaniques, tous ces instrumens dont on ne devine pas l'usage sans frémir; passons même cette grande machine électrique qui porte fastueusement le nom de M. *Lemolt. Lemolt!* Vous croyez que c'est le fabricant de cette machine électrique. Or c'est une machine immense et assez forte pour assommer un taureau si elle était convenablement chargée. Eh bien! non, ce M. Lemolt, ce n'est pas lui qui a fait la machine électrique, c'est son ouvrier. Cette machine est à M. Lemolt parce que c'est lui qui l'a commandée, parce que c'est lui qui l'a parée, et parce qu'il s'en sert, devinez à quoi il s'en sert : *à fortifier les voies urinaires de ses malades!!! Eripuit cœlo fulmen!*

Non loin de l'électricité Lemolt levez les yeux! Voyez-vous ce phare qui tourne d'une manière si régulière et si lente? Remarquez que cette tour est entourée de lentilles ou verres réflecteurs, qu'à

chaque mouvement de cette tour, qui lui est imprimé par une machine d'horlogerie, un de ces verres se trouve face à face avec vous ; et toujours à chaque nouveau mouvement vous êtes en face d'un de ces verres ! Voilà une invention ingénieuse et utile. C'est M. Fresnel qui en est l'auteur. Au moyen d'un phare ainsi allumé et étincelant, le navire qui est en mer est toujours sûr de découvrir, et à chaque instant, le point lumineux qui lui doit indiquer le port ou lui faire éviter l'écueil. Un phare allumé en un seul point immobile ne pouvait être vu que d'une certaine place ; le phare de M. Fresnel sera vu dans toute l'étendue de la mer. C'est M. Soleil, opticien, qui a exécuté le phare de M. Fresnel.

Non loin du phare s'élève un télégraphe de nuit, à côté duquel vous entendez crier un tour à tourner qui attire la foule ; puis, en faisant un demi-tour à gauche et en revenant sur vos pas, vous vous trouvez en présence de mille petites inventions — un four à couver des œufs et des oiseaux, — des clous en cuivre pour la pose des tapis, — des planches à bouteilles percées par la mécanique, — des bouchons en cristal pour le vin de Champagne, — des baignoires en zinc poli, — des métiers à lacets, — des lits, meubles de jardins, rampes et balcons en fer creux, de toutes les formes et de toutes les couleurs ; — des clous, des fils de fer et des toiles de laiton ; — des scies, des outils de tout genre ; — un appareil pour les bains de vapeur. *Le seul but de l'auteur, vrai philantrope, a été d'être utile à l'humanité.* Quoi encore ? et qui pourrait tout dire ? Puis, en revenant encore une fois sur vos pas, vous vous arrêtez devant les échafauds-Journet. Cet échafaud-Journet est destiné à remplacer, dans l'art de bâtir, ces dangereux et incommodes échafauds attachés à des cordes, sur lesquels vous voyez les maçons grimper et travailler avec tant d'assurance. L'échafaud-Journet est mobile ; il s'applique à toutes les maisons sans les endommager ; il monte du premier étage jusqu'au toit, il préserve les passans des gravois et les boutiques de toute détérioration ; il se transporte facilement d'un lieu à l'autre ; c'est un instrument très-commode et très-ingénieux, qui se dresse en moins d'une heure et très-facilement. Pour ma part,

je serais bien plus fier d'avoir trouvé l'échafaud-Journet que toutes les inventions du colonel Amoros.

C'est un furieux homme à imaginer des sauts périlleux, le colonel Amoros! Encore cette année, il a exposé de charmantes petites machines fort amusantes à voir : ce sont des maisons en ruines, des maisons incendiées, des tours fortifiées qu'il faut prendre. Il faut voir les leçons du colonel, à propos de toutes ces maisons! Voici des pompiers qui grimpent jusqu'au toit, l'un par la force des poignets, l'autre par une échelle; celui-ci porte sur son dos trois enfans qu'il a sauvés, cet autre descend par une corde le maître de la maison. Il faut voir aussi les soldats de M. Amoros à l'attaque de sa forteresse. Comme ils vont à l'assaut! L'un d'eux prend la tour à la force des poignets! C'est un très-joli joujou, et je ne vois pas, quoi qu'on dise, pourquoi le gymnase normal, militaire et civil de M. Amoros ne tiendrait pas sa place à côté des jalousies mécaniques de M. Prusneaux et des deux ou trois petits théâtres de société qui sont exposés là aussi dans cette salle, sans doute pour faire contraste avec tant d'objets sérieux.

Avant d'aller plus loin, je serais bien fâché de passer sous silence un produit qui ne fait guère honneur à notre probité, s'il fait honneur à notre mécanique : je veux parler des coffres-forts et des serrures de sûreté. Vous ne sauriez croire quel nombre immense de coffres-forts! Il y en a autant que de pianos-forté dans la *salle n° 4*! et quelles serrures! une! deux! trois! quatre! vingt! en haut, en bas, sur les côtés! Toutes ces énormes pièces sont ouvertes et fermées par une toute petite clef, grosse à peine comme une clef de montre. Il y a les caisses de Robin-Schmidt, qui a perfectionné les petites clefs; il y a les cadenas à combinaison, d'Arnheiter et Petit et tant d'autres. En présence de ces grandes caisses de sûreté, on est tout fier et tout heureux de se dire à soi-même : *Que de combinaisons dont je n'ai pas besoin!*

Cependant, toutes les demi-heures et toutes les heures, et même tous les quarts d'heure, vous entendez de grosses horloges de cathédrale, qui vous rappellent d'une voix éclatante que l'heure s'avance, et que bientôt, à quatre heures, les gardiens vous mettront

impitoyablement à la porte, tout citoyen que vous êtes, fussiez-vous même en habit de garde national. Hâtons-nous donc.

D'autant plus qu'arrivés à la dernière moitié de la dernière galerie, auprès de la porte par laquelle on sort, vous vous trouvez dans un pêle-mêle sans nom de toutes sortes de cuisines plus ou moins économiques. Il est impossible d'imaginer le nombre de ces fourneaux, machines, instrumens, inventions, perfectionnemens, au moyen desquels le génie de l'homme est parvenu à cuire une côtelette ou à faire rôtir un poulet au meilleur marché possible. A voir ainsi nos fabricans de charbon s'ingérer dans tous les sens pour économiser un morceau de charbon de bois, ne dirait-on pas que, chez nous, le charbon de bois se vend au prix de l'or, et qu'en effet le diamant n'est que du charbon de bois poussé à sa dernière expression? On se perd dans l'énumération de tous ces fourneaux économiques! C'est M. Lefèvre, *breveté pour le fourneau à étuve et à coquille, qui est parvenu à donner au public l'agrément de conduire la vapeur où il veut, sans qu'il en reste dans l'endroit où est situé le fourneau;* c'est M. Moreau, gendre Harel, *qui fait fourneaux à potages et à ragoûts, fourneaux de voyage, petits fourneaux, coquilles, et surtout une cafetière en porcelaine de Bayeux, et surtout un gril-braisier;* c'est M. Harel, qui n'ajoute pas *beau-père Moreau!* qui fabrique aussi mille fourneaux économiques. Un autre fabricant de fourneaux a fait faire un tableau dans lequel on voit tous ses fourneaux; sur le devant du tableau, une dame, élégamment parée, dit à son mari, en le regardant tendrement : « Je voudrais bien avoir un fourneau de monsieur » (le nom m'échappe); le mari a l'air de dire à sa femme : *Ma foi! si ce fourneau peut faire ton bonheur, sois-la!*

Vous pensez bien qu'autour des fourneaux économiques et sans vapeur, se groupent naturellement les cheminées économiques et sans fumée. Vous avez les cheminées de M. Cerbelain. — *Plus de fumée! avec une économie considérable dans l'emploi des combustibles;* les cheminées à fosse mobile, de MM. Lassalle et Belloc, *reconnues supérieures à tous les procédés de ce genre.* Les cheminées Langlois, qui vous dit : « Ne confondez pas le

n° 95 avec le n° 93! » Les cheminées Désarnod; les cheminées ou appareils Mauprivez, *ingénieur caminologiste*, et tant d'autres cheminées, que c'est à peine si quelques amateurs s'arrêtent devant une admirable enclume de M. Chamouton. On ne peut pas croire que cette enclume ait été fabriquée à Paris, tant elle est nette, forte, bien trempée et d'une grande dimension! Cette enclume de Paris attend de pied ferme l'enclume de Saint-Étienne, ma compatriote; je l'en avertis afin qu'elle se hâte! Et moi qui, tout occupé de fourneaux et de cheminées, allais oublier la presse monétaire de M. Thonnelier!

Au milieu de tous ces feux, de tous ces produits de la forge et du fourneau, j'aurais bien voulu dire un mot des glacières portatives de Saint-Ouen; c'est un ingénieux et très-utile appareil qui va nous devenir bien nécessaire par ces grandes chaleurs. Mais que de choses j'oublie! sans compter celles dont je n'ose ni ne puis parler; les bassins, par exemple, et les soupapes et tous leurs mille détails; ce n'est pas qu'ils ne s'étalent bien prétentieusement et bien fièrement à côté des fontaines! Mais quoi! il ne faut pas parler de tout!

Voulez-vous savoir en résumé ce qui m'a frappé le plus ce jour-là, et quelle est la plus merveilleuse machine de toutes ces machines, et le plus étonnant produit de tous ces produits à mon sens? Ce ne sont ni les presses mécaniques, ni les fabriques à chocolat, ni le pantriteur, ni le pétrin, ni la machine à carder, ni même les chauffe-pieds à l'eau bouillante : la machine dont je vous parle est intelligente, elle pense, elle agit, elle parle. Ce n'est pourtant pas encore la serrure qui crie : *Au voleur!*

La machine que je veux dire est active, laborieuse, puissante, soumise; elle obéit à la voix, elle se laisse toucher, elle reconnaît son maître, elle aime la société de ses semblables; cette machine admirable, merveilleuse, que le génie de l'homme ne remplacera jamais et n'imitera jamais, c'est un bœuf.

Oui, c'est un bœuf, un bœuf merveilleux, admirable, d'une taille immense, grand, énorme, haut sur jambes : sa tête est charmante, son œil est doux. C'est le plus gigantesque animal que

nous ayons jamais vu à aucun mardi gras. Il est donc le bien-venu à cette Exposition de l'industrie, deux fois le bien-venu, comme machine d'abord, comme produit ensuite. C'est une chose de bon goût à monsieur le ministre de l'intérieur d'avoir fait élever une cabane à ce bœuf pour lui tout seul. C'est une faveur que ce bel animal mérite sous tous les rapports.

Et à propos de cet animal si brillant une idée m'est venue, idée gigantesque et tout-à-fait à la hauteur de cette époque. Pourquoi donc n'encourage-t-on aujourd'hui que les chevaux anglais et français? et pourquoi un honnête bœuf normand ou picard ne serait-il pas encouragé comme les autres? Par exemple, jeudi passé une grande course avait lieu sur la verte et vaste pelouse de Chantilly, noble endroit! Sur cette pelouse les chevaux ont été les maîtres, les héros et les dieux de la fête. Tout ce petit monde-régence que la révolution de juillet avait arrêté tout court, et qui s'est fait jour encore une fois parmi nous, n'est plus occupé que de chevaux à l'heure qu'il est. Pourquoi donc, après avoir fait courir ses chevaux sur la pelouse de Chantilly, donnant des prix aux plus légers, pourquoi n'encouragerait-il pas un peu notre bœuf à son tour en le mangeant sur cette même pelouse de Chantilly?

Ce serait là un beau spectacle, un immense festin, une large nappe digne de cette large bête, de gais et fous convives quelque peu énervés pour ce repas digne d'Achille et des héros d'Homère; mais qui cependant, j'en suis sûr, s'en acquitteraient aussi bien qu'eux! Pour compléter cette grande fête, je propose de placer au milieu de la pelouse, en guise de surtout doré, le magnifique temple en bronze de la salle n° 4 qui a été élevé pour je ne sais quel dieu inconnu.

Ce magnifique monument ne pourrait avoir une plus honorable destination avant d'être transporté à Saint-Pétersbourg.

JULES JANIN.

ALBUM.

— DÉJEUNERS-DANSANS DE L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE. — L'expression est reçue, consacrée dans le beau monde; il faudra bien que l'Académie française l'admette et qu'un académicien se charge de la définition, quoique ce soit presque en *Autriche* que se donnent ces charmantes fêtes du matin, ces bals en demi-toilette, où la brillante société de Paris est réunie dans les salons et dans les cours de l'hôtel Davoust. Il est vrai que ce bel hôtel est parfaitement situé et distribué pour cela. Du côté de la rue de Grenelle, c'est un vrai château dont les grands arbres du boulevard extérieur semblent l'avenue naturelle, qui vient aboutir à la double allée du jardin. De ce côté, vous vous croiriez à la campagne, et c'est un ravissant coup d'œil que de voir, du haut du perron, les promeneuses glisser d'un pas léger autour de la pelouse, et mêler au vert tendre du feuillage de mai les nuances bleues, roses ou blanches de leur parure simple, mais élégante. Les salons ne prêtent cependant qu'une partie des danseuses au jardin : un orchestre admirablement conduit retient le plus grand nombre sous un magnifique lustre, qui doit maintenant tout son éclat au soleil dont les rayons viennent jouer avec ses girandoles de cristal. Il n'est pas de beau bal de nuit qui n'ait bientôt l'inconvénient d'une chaleur étouffante. Mais ici l'air circule librement, et la mythologie et la littérature romantique pourraient, avec un faible effort de rhétorique ou d'imaginative, retrouver dans ces groupes, animés sans fatigue, la fraîcheur de leurs nymphes, les couleurs délicates de leurs sylphides. Le profane qui prétendrait que les dames sont deux fois plus belles à la clarté des lustres, parées de leurs diamans et de leurs bijoux, n'aurait pas vu les déjeuners dansans de Mme la comtesse d'Appony. Il est deux heures : l'orchestre a donné le signal à la jeunesse. Les diplomates et les graves poli-

tiques, pour qui, hélas! « est passé le temps d'aimer et de danser, » se tiennent discrètement à l'écart comme le Lara de Byron, ou font leur cour aux douairières, qui s'admirent généreusement dans leurs filles et leurs petites-filles, aussi jolies qu'elles l'ont jamais été elles-mêmes. La contredanse, la valse, la mazurka, se succèdent à de courts intervalles; les rafraîchissemens circulent sans interruption; mais c'est le chocolat qui remplace les glaces et les fruits glacés. Bientôt l'appétit s'aiguise, et l'on accepterait volontiers quelque mets plus substantiel. Ce moment a été prévu : en un clin d'œil, avec cette rapidité du service qui remplace chez les grands seigneurs la baguette des fées, des tables ont été dressées dans le jardin. C'est un vrai déjeuner champêtre, où les moins timides prennent les premières places; mais où les derniers venus pourront rire du proverbe; car l'abondance y règne, et les mets voyagent sans cesse des offices au jardin. Ne croyez pas que la danse discontinue; l'orchestre domine toujours de ses airs vifs et variés le bruit de toutes ces fourchettes, le cliquetis de tous ces verres, musique qui a aussi son harmonie, quand on a bien dansé. En ce moment il n'y a plus guère de spectateurs oisifs : chacun danse ou déjeune; c'est le moment le plus dramatique et le plus gai de la fête, le moment que l'Académie doit choisir pour la définition du *déjeuner dansant*. Il est cependant près de cinq heures du soir; mais une matinée si délicieuse se prolongera jusqu'à sept au moins, et certes si quelqu'un, dans cette foule élégante et joyeuse, avait le crédit de Josué, le soleil n'irait se coucher que le lendemain matin. Croyez bien que les maîtres de la maison ne s'en plaindraient pas. Il est impossible de faire un accueil plus gracieux à ses hôtes, impossible d'être plus heureux de leur plaisir.

Les déjeuners dansans sont une importation allemande. Mme la comtesse d'Appony en donne ordinairement quatre dans le mois de mai avant de quitter Paris pour la campagne. Son altesse royale le duc d'Orléans était à celui de mercredi 14. Quelques personnes ont remarqué l'absence des ministres au milieu de ce petit congrès des représentans de toutes les puissances européennes. Nous regrettons de parler si brièvement d'une fête si brillante, mais nous recevons un peu tard le description qu'avait bien voulu en faire pour nous un de nos collaborateurs.

— Jeudi, tous les amateurs de courses de chevaux s'étaient donné rendez-vous à Chantilly. Ce spectacle sera peu à peu aussi fashionable en France qu'en Angleterre. Les noms des coureurs rivaux deviennent populaires; il fallait voir, jeudi, comme ont été accueillis avec honneur Héléna, Arlette et Noëma! Un temps superbe a favorisé les courses de

Chantilly. Au milieu de cette foule de voitures et de cavaliers, on pouvait se croire aux *races d'Ascott.*

— THÉATRES. — Les théâtres ont lutté avantageusement cette semaine avec les premières chaleurs et les parties de campagne. Les exposans industriels n'ont pas d'entrées gratuites dans nos diverses salles. L'Opéra, quoique privé de son directeur, qui est à Londres, a réalisé des recettes de 9,000 fr. Nos petits théâtres ont donné des nouveautés qui ont des élémens de succès. LE PREMIER AMOUR au Vaudeville, LE TRIOLET BLEU au Palais-Royal, LA FILLE A ÉTABLIR au Gymnase, sont de petits drames plus ou moins bien *charpentés*, mais amusans.

— La réouverture du théâtre de l'Opéra-Comique est fixée définitivemen à mardi prochain. Cet événement dramatique aura un double attrait pour le public, celui d'une salle entièrement restaurée, et d'un ouvrage nouveau. La décoration de la salle a été confiée à M. Feuchères, et l'on s'accorde à vanter le goût et l'élégance qui ont présidé à ses travaux. D'utiles améliorations ont aussi été faites dans la disposition des galeries, du parterre et des loges. La nouvelle pièce, L'ESTOCQ, se recommande d'avance par les noms de MM. Auber et Scribe. — On parle de nouveaux engagemens, et surtout de celui de Mme Amélia Masi, première cantatrice du théâtre de Naples; le directeur a eu l'habileté de la retenir à Paris, au moment où elle y passait pour se rendre à Berlin. D'autres talens seront encore appelés à concourir à la renaissance d'un théâtre auquel tout le monde musical porte un si vif intérêt; des pourparlers ont déjà eu lieu, des propositions ont été échangées, et tout fait espérer que les efforts de la nouvelle administration nous rendront enfin un Opéra-Comique.

— ENCORE UN BON MOT! — M. Michaud, de l'Académie, qui ne croit pas à la république, alors même qu'on la met sous la protection de la vierge Marie, ou qui du moins la rejette bien loin dans *l'avenir*, a dit aussi son mot sur les PAROLES D'UN CROYANT, ce nouvel ouvrage démocratico-religieux de l'abbé de La Mennais : *Il fera beau voir* 93 *faire ses pasques!* Nous profiterons de la transition pour rétablir le texte du mot de M. Royer-Collard, dont nous ne tenions qu'une variante, mais qui nous est arrivé depuis dans toute son originalité. M. Royer-Collard avait donc dit en parlant des Paroles d'un Croyant : C'EST DU BABEUF PRÊCHÉ PAR ISAÏE!

— Le dernier numéro du BLACKWOOD MAGAZINE d'Édimbourg traduit en entier l'article de M. J. Janin sur les MÉMOIRES DE M. DE CHATEAUBRIAND. Nous ne saurions nous en plaindre; nous croyons cependant devoir avertir notre confrère d'Écosse qu'il se trompe dans ses suppositions.

— LEWIS. — Quelques-uns de nos lecteurs qui aiment les contes nous ont écrit pour nous faire observer que nous avons annoncé deux ou trois *contes nègres*, et en réclament au moins un troisième. Nous pourrons les satisfaire, toutefois en les prévenant que l'ouvrage inédit de Lewis n'est pas un recueil de contes, mais le journal de deux voyages à la Jamaïque, dont nous donnerons encore quelques fragmens avant que l'ouvrage paraisse en français; car nous voyons annoncer cette traduction comme sous presse chez Mme veuve Béchet : un volume in-8°, traduit par l'éditeur des MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL.

— Le premier article de la livraison d'aujourd'hui est traduit de la vie politique et littéraire de l'auteur, qui précède l'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1688, publiée en anglais par M. Baudry, rue du Coq.

— M. LE COMTE RÉAL, — M. LE COMTE D'HAUTERIVE. — Il y a un mois environ, je me trouvais d'un dîner où M. le comte Réal fit les honneurs de sa mémoire, si riche en anecdotes, avec toute la grâce et la piquante bonhomie qui rendaient sa conversation si intéressante. Il était placé d'ailleurs à la droite de la dame de la maison, Mme C., trop aimable elle-même pour ne pas inspirer ceux qui parlent sous le charme de son sourire. Après le dîner, M. Réal voulut bien m'entretenir de la REVUE DE PARIS, et me promettre quelques pages de *ses souvenirs;* puis, rappelant qu'il avait inséré autrefois deux articles dans nos premiers volumes, il me témoigna le regret d'avoir perdu les deux livraisons où se trouvent ces articles. Quelques jours se passèrent sans que je rendisse à M. Réal une visite à laquelle il avait bien voulu m'inviter. Je tenais à lui porter ses deux articles, et j'avais eu quelque peine à les réunir, nos premiers volumes étant *épuisés*. Enfin, jeudi de la semaine dernière, je me présente chez M. Réal, et le demande au concierge de sa maison. « Monsieur, *il est parti* il y a deux heures ! — Parti? pour la campagne? — Non, monsieur, pour le cimetière du père La Chaise. » Quelques mots de plus m'expliquèrent que M. le comte Réal était mort subitement il y avait trente-six heures, et qu'on l'ensevelissait en ce moment même. Cette sin-

gulière façon d'être informé du *départ* d'un homme est tout-à-fait dans les éventualités de la vie de Paris. Je me rappelle avoir appris à peu près de même, dans des circonstances plus extraordinaires, il est vrai, le décès d'un contemporain de M. le comte Réal, je veux parler de feu M. le comte d'Hauterive, que je ne nommerai pas sans payer un souvenir de reconnaissance à l'encourageante protection qu'il daignait accorder à la jeunesse studieuse. C'était le 29 juillet 1830. Après trois jours de barricades et de combats sanglans, on pouvait enfin circuler d'un quartier dans un autre, et aller demander à ses amis ce qu'ils étaient devenus. Je cours rue Neuve-des-Capucines, à l'hôtel des Archives étrangères, et, m'adressant au concierge : « M. le comte d'Hauterive? — Hélas! monsieur, il est depuis trois jours dans la cave! — Dans la cave? répétai-je avec le sourire d'un jeune homme qui avait eu au moins le courage négatif de ne pas se cacher. — Oui, monsieur, dans la cave, et il y restera jusqu'à ce que les corbillards puissent circuler dans les rues dépavées. » Mon ami, Auguste d'Hauterive, qui vint à moi en ce moment (le seul employé du ministère, par parenthèse, qui n'eût pas déserté son poste pendant les trois jours) m'expliqua cette énigme, les larmes aux yeux. M. le comte d'Hauterive, indisposé depuis quelque temps, était mort le 26 juillet, avant le premier coup de canon de la bataille; et, en attendant que la circulation fût libre jusqu'au champ du repos, on avait descendu son cercueil dans le lieu où il était possible de le laisser déposé plus long-temps sans inconvénient.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

— TRIBUNE DES FEMMES. — La directrice de ce journal part pour l'Orient; mais elle laisse à ses collaboratrices la tâche de poursuivre, en France, la régénération de la femme. Le dernier numéro contient un article sur le *Divorce*, considéré comme complément du *mariage*.

— DE LA RÉVOLUTION EN EUROPE, par M. Laurentie. — Si notre cadre, presque exclusivement littéraire, ne nous imposait ses restrictions, nous parlerions longuement d'une brochure pleine de verve que vient de publier un de nos publicistes les plus distingués. C'est moins un appel aux passions, au reste, qu'un livre inspiré par le noble désir de rapprocher les partis. M. Laurentie s'appuie sur les leçons de l'histoire pour faire mieux ressortir les conseils de politique morale que lui dicte la situation de l'Europe. Enfin l'auteur est religieux, mais dans le sens

libéral du mot, tout en blâmant la prédication républicaine qui vient de scandaliser le clergé catholique. On trouve l'ouvrage de M. Laurentie chez M. Dentu, au Palais-Royal.

— LES HIRONDELLES, par M. Alph. Esquiros. Un volume. Chez M. Renduel. — Recueil de poésies, avec une préface de trop. Il y a bien aussi quelques pièces fort peu convenables, des vers *convulsifs*, l'abus de certains mots, comme du verbe *râler*, etc.; mais ce volume contient quelques pièces qui ne sont pas communes, les unes faciles, les autres énergiques. M. Alph. Esquiros est poète : mais il nous annonce des POÉSIES POLITIQUES. Nous l'engageons à ne pas refaire les articles du NATIONAL, du COURRIER FRANÇAIS, etc., qui se passent fort bien de la rime. *Cuique suum.*

— M. DE LAMARTINE. — La belle édition définitive des œuvres complètes de M. de Lamartine paraît chez M. Ch. Gosselin. Nous ne citerons aujourd'hui que cette dernière phrase de la belle préface du poète : Une » douleur que vos vers ont pu endormir un moment, un enthousiasme » que vous avez allumé le premier dans un cœur jeune et pur, une prière » confuse de l'ame, à laquelle vous avez donné une parole et un accent; » un soupir qui a répondu à un de vos soupirs, une larme d'émotion qui » est tombée, à votre voix, de la paupière d'une jeune femme; un nom » chéri, symbole de vos affections les plus calmes, et que vous avez con- » sacré dans une langue moins fragile que la langue vulgaire; une mé- » moire de mère, de femme, d'amie, d'enfant, que vous avez embaumée » pour les siècles, dans une strophe de sentiment et de poésie! la moindre » de ces choses saintes consolerait de toutes les critiques, et vaut cent » fois pour l'ame du poète ce que ses faibles vers lui ont coûté de veilles » et d'amertumes. »

— Une mythologie, dont la mère, *sans trembler,* puisse permettre la lecture à sa fille, est un ouvrage rare, s'il n'est pas impossible. On croyait, du moins généralement, à cette impossibilité. Un professeur de Genève, connu par de savantes publications sur la littérature arabe, vient de faire paraître, à Genève et à Paris, chez M. Cherbuliez, une MYTHOLOGIE ÉLÉMENTAIRE qui se distingue à la fois par une sage diction et une grande chasteté d'idées. L'auteur, pour atteindre au dernier degré de perfection qu'il lui était possible de donner à son travail, a dépensé *soixante louis* en copies de manuscrit, et une somme beaucoup plus considérable en épreuves. On s'aperçoit de ces soins et de ces sacrifices à la lecture.

— LA COUR D'ASSISES, journal à 6 francs par an. — Cette publication, qui est d'une lecture si amusante pour la campagne, ne contient pas seulement des procès du genre de celui que nous citions dernièrement; elle a aussi son but d'utilité, qui la recommande aux magistrats, autant qu'aux gens du monde. La dernière livraison contient, entre autres articles, de curieux détails sur les voleurs anglais.

— Les deux premières livraisons du TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE ont paru et se recommandent aux amateurs.

— Nous avons annoncé un petit poème de M. E. Legouvé, LES VIEILLARDS. Ce petit poème obtient du succès.

— LA BOHÊME, roman historique, 2 volum. in-8°, chez M. Paulin. — M. le comte Thibaudeau, dont le nom rappelle une vie mêlée de fortunes si diverses, publie aujourd'hui un roman dans le genre de ceux de Walter Scott. Son but est de faire connaître un pays fort peu connu. Avec un peu plus d'art dans le dialogue, ce livre serait plus digne de ceux du romancier écossais. Il faut une certaine souplesse de style dans le récit et les conversations du roman; mais celui-ci est surtout remarquable par l'intérêt historique des détails. Il survivra à tous nos romans prétentieusement frivoles.

— LE PRISONNIER DE GUERRE, 1 volume in-8°, chez M. V. Magen; prix : 7 fr. 50 c. — Notre littérature a ses Basil Hall et ses Cooper. Dans ce genre, le talent de M. E. Corbière acquiert chaque jour une popularité nouvelle. M. Corbière nous a peint d'abord nos matelots; il finit par nos officiers. Toujours même système de vérité dans le tableau. Ce nouveau roman fera fortune dans les ports de mer comme les autres; mais il plaira plus encore dans les salons.

— MM. Lepelletier et compagnie, directeurs de l'OFFICE-CORRESPONDANCE pour les journaux français et étrangers, fondé à Paris depuis quatre ans, viennent de publier un NOUVEAU TABLEAU STATISTIQUE, offrant, pour l'année 1834, la nomenclature authentique de tous les journaux et écrits périodiques qui paraissent en France et dont le nombre s'élève à six cent huit feuilles publiques. On ne saurait trop apprécier l'utilité de cette importante publication.

— ANGLETERRE PITTORESQUE. — Deux ouvrages par livraisons paraissent sur l'Angleterre, à peu près avec le même titre; mais différens

de sujets, rédigés et dirigés par des auteurs différens : le premier est une HISTOIRE *pittoresque* D'ANGLETERRE, par M. le baron de Roujoux, revue par MM. Ch. Nodier et Taylor, dont les beaux VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE seraient seuls un titre, à défaut d'autres qui ne manquent pas à MM. Taylor et Nodier. L'ANGLETERRE PITTORESQUE, proprement dite, porte le nom de M. Amédée Pichot, qui, selon les termes du *Prospectus*, a choisi lui-même ses collaborateurs. Nous ne lui en connaissons qu'un encore, mais qui en vaut dix pour un pareil ouvrage, M. Ph. Chasles, un de nos littérateurs les plus haut placés par l'heureuse variété d'un talent à peu près universel. Les deux ouvrages sur l'Angleterre ont donc également des chances de succès; l'un est plus historique, l'autre plus anecdotique : celui-là forme un récit d'une seule haleine, celui-ci une suite de tableaux, de descriptions, de légendes, etc., servant à l'histoire des mœurs. Si M. Amédée Pichot s'est chargé de la direction de L'ANGLETERRE PITTORESQUE, c'est que son portefeuille et sa bibliothéque étaient riches en matériaux déjà préparés, c'est que cette publication se rattache à un ouvrage dont il s'occupe depuis long-temps, l'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE, en six ou huit volumes in-8°.

— La onzième livraison de l'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE vient de paraître chez M. Paulin, place de la Bourse, qui annonce aussi une nouvelle édition des œuvres de Paul-Louis Courrier, avec une notice de M. Armand Carrel.

— LES HOMMES ET LES MOEURS AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, ouvrage que les revues américaines et anglaises ont apprécié comme digne en tout de son succès, vient d'être traduit. — L'auteur, le colonel Hamilton, a envisagé l'Amérique d'un point de vue tout-à-fait différent de celui de Mrs Trollope et du capitaine Basil Hall. Cette traduction, dont l'auteur est M. le comte Delacroix, vient de paraître à la librairie de M. Fournier.

— Tous les journaux ont été d'accord pour louer l'HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE, etc., par M. Capefigue, dont la seconde livraison, qui paraîtra la semaine prochaine, embrasse les trois grands événemens de cette époque, la Saint-Barthélemy, les barricades, les états de Blois.

— TITAN, roman de Jean-Paul, dont nous avons fait connaître l'idée-mère par un extrait curieux, paraît, ces jours-ci, à la librairie de

M. Abel Ledoux. Le traducteur est M. Ph. Chasles, qui seul pouvait peut-être entreprendre cette œuvre difficile et réussir.

— LA TÊTE ET LE COEUR, nouvelles équipées, par M. Paul de Musset, 1 vol. in-8°, chez M. Eugène Renduel. — L'analyse de ce roman serait difficile. M. Paul de Musset a un genre à lui, tantôt sérieux, tantôt gai; mais le caprice l'emporte toujours, dans ses livres, sur la simplicité du plan. LA TÊTE ET LE COEUR est un roman qu'il faut lire pour en avoir une idée. L'imprévu y joue un grand rôle.

— ÉLIE TOBIAS, histoire allemande de 1516, par Chabot de Bouin, 2 vol. in-8°; chez M. Allardin, libraire-éditeur. — C'est déjà une recommandation puissante auprès de la critique quand un roman se présente à elle sans le cortége ordinaire du crime le plus immoral du Décalogue. Les bons romans sont rares; les romans chastes le sont davantage. Celui de M. Chabot de Bouin est sage et décent. Le héros est un juif, amoureux comme un chrétien, sacrifiant sa religion à son amour, puis enfin son amour à sa religion. Cette lutte entre le cœur et la conscience, ces angoisses d'une indécise apostasie, ces regrets et ces larmes d'un homme aux prises avec son Dieu et sa maîtresse, font de ce livre ce qu'on appelle aujourd'hui une histoire *intime*, une dramatique analyse de passion, une élégie en prose à la manière allemande. Le caractère d'Élie Tobias est le véritable sujet de cet ouvrage, où l'action politique a quelque analogie avec les personnages et les événemens de notre dernière révolution, quoique 1516 soit bien loin de 1830. L'auteur s'est servi de ses souvenirs pour peindre la princesse de Wurtemberg, aimée par un juif jaloux. L'allusion ira jusqu'en Allemagne, où l'on ne remarquera pas certaines taches de style, que l'intérêt de la lecture efface même en France. Le même éditeur publie un COEUR DE JEUNE FILLE, par M. Masson.

— CLOTILDE, par Mme de Thellusson. — Décidément la réaction l'emporte dans le roman comme dans le drame. Voilà encore un roman qui intéresse, qu'on lit d'un bout à l'autre avec émotion, sans que l'on y trouve autre chose que la plus simple peinture d'un amour vrai. C'est l'histoire du cœur d'une femme, écrite avec tant de naturel, de justesse d'observation que chaque mouvement de ce cœur devient un événement qui attache et qui touche, depuis la première page jusqu'à la dernière. La chaleur et l'élévation des sentimens s'y trouvent mêlées à la finesse des pensées; en-

fin, Clotilde est une espèce *de tour de force*, puisque toute l'action de ce drame, c'est un amour partagé et malheureux.

Clotilde est une femme noble et belle, mariée dès sa jeunesse à un homme plus âgé qu'elle, qui perd la raison. Clotilde, privée d'appui, de famille, quitte le monde, et se choisit une retraite au pied des Pyrénées. Environnée des heureux qu'elle fait, aimée, chérie, Clotilde puise tous ses plaisirs dans l'étude, et son imagination brillante et inoccupée s'enflamme tout à coup pour un homme de lettres dont le nom et les ouvrages font grand bruit. L'objet inconnu de cette passion se présente plus tard à Clotilde, et tous deux, heureux de leur amour mutuel, oublient bientôt le monde dans leur belle retraite. Ce bonheur est interrompu par un coup de foudre, le rétablissement de l'époux de Clotilde. Ici le roman prend un intérêt élevé, que l'auteur a su développer avec un rare talent. Clotilde meurt; nous laissons le dénouement à deviner, et nous passons sous silence l'épisode d'un mariage, et la figure vénérable d'un digne religieux. L'auteur dit quelque part : « Si l'étincelle électrique qui vient vous frapper à la vue de certains traits, de certaine expression de figures est si puissante et si vive, le serait-elle moins celle qui, partant d'une ame, vient frapper sur la vôtre? » Non, sans doute, et comme plus d'une femme retrouveront dans Clotilde les sensations que l'amour leur a fait éprouver, le succès de l'ouvrage est complétement assuré. B.

— NOUVELLE HISTOIRE DE FRANCE, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'EN JUILLET 1830, par les principaux historiens. L. Mame, éditeur, au bureau central, rue du Colombier, n° 28. — Si tout le monde avait le temps de lire les écrivains originaux de chaque règne, les historiens latins et les vieux chroniqueurs français, une histoire de France complète, formant un corps homogène, serait inutile; car l'histoire de France existe tout entière, plus vraie, plus dramatique, plus animée qu'on ne saurait la faire, dans cette collection immense d'auteurs contemporains. Mais l'instruction n'est point assez générale, ni le goût assez persévérant, pour que tous ces ouvrages puissent former un vaste ensemble à la portée du plus grand nombre, qui auront toujours besoin d'un guide dans ce dédale plein de ténèbres et d'erreurs. Telle a été la pensée de cette nouvelle histoire de France, empruntée pièce à pièce *aux principaux historiens*, mosaïque habilement composée, correcte de dessin, éclatante de couleurs. Les savans et les lecteurs frivoles se sont accordés à lui donner la préférence sur les histoires précédentes que la mode avait mises en honneur l'une après l'autre.

Toutes ces histoires, plus ou moins mensongères, plus ou moins sèches

ou ampoulées, sont jugées à leur valeur dans cette phrase de l'avertissement : « Les Chroniques de Saint-Denis servirent de texte à la première Histoire de France, par Robert Goguin : celle-ci fut paraphrasée par Paul-Émile, en latin ; Nicole Gilles vint ensuite qui engendra Belleforêt, qui engendra Duhaillau, qui engendra Mézeray, qui engendra Velly, qui engendra Anquetil, et dans cette succession d'historiens issus en ligne directe des cendres de leurs devanciers, on leur trouve, à mesure qu'ils s'éloignent du berceau commun, une physionomie plus dégénérée, plus fausse, plus incolore. »

L'auteur de cette histoire descriptive, mélange de la manière de M. de Barante et de M. de Sismondi, blâme avec raison l'histoire *philosophique*, « qui n'enseigne pas et qui jette à pleines mains le paradoxe, qui agit sans façon avec les faits qu'elle arrange, habille et commente selon un système quelconque et sous le reflet de préjugés individuels ; grandissant ou rapetissant les hommes au niveau d'un sophisme, donnant aux choses la face et la couleur qui lui conviennent, pour fustiger la société d'aujourd'hui sur les épaules des générations d'autrefois. »

La nouvelle histoire, conçue et exécutée d'après ce principe que *l'historien ne doit être qu'un miroir d'optique où se peignent les hommes et les classes, de loin comme de près*, satisfera le besoin d'études sérieuses et positives, qui se fait sentir dans les esprits. Ce n'est pas là l'histoire de M. tel ou tel, professeur d'académie ou recteur d'université, c'est-à-dire écrite au profit d'une opinion particulière, morale, politique ou religieuse ; c'est une histoire naïve et de bonne foi, sans partialité, sans exagération, sans dénigrement, puisée aux sources les plus authentiques ; c'est l'histoire de Jules-César, de Grégoire de Tours, d'Éginhard, de Guillaume le Breton, de Joinville, de Froissard, de Juvénal des Ursins, de Comines, de Monstrelet, de Guillaume de Jaligny, de Jean d'Anton, de Dubellay, de Brantôme, et ce sont toutes ces histoires, si différentes de caractères et de ton, suivant les différences des temps, fondues et réunies dans le même moule par un artiste adroit et intelligent.

On conçoit l'avantage d'une pareille méthode, qui consiste à exhumer l'histoire au lieu de la créer, à voir le passé avec les yeux du passé, et non à travers les lunettes du présent ; à cacher toujours l'historien derrière l'histoire, plutôt que de le mêler aux acteurs qu'il pose en scène ; enfin, à faire mieux connaître, non-seulement les événemens généraux, les guerres, les batailles, les rois, mais encore les mœurs et la vie privée de chaque époque, la variété des usages et des institutions, le *mobilier* et la *garderobe* de nos ancêtres, *supellex historiæ*, comme dit un ancien. Ainsi plus de quatre cents historiens contribueront à cette histoire

qui conservera leur esprit et quelque chose de leur langage; le volumineux recueil des Bénédictins, que n'achèveraient pas cinquante *in-folio* de la plus grande taille, passera dans le creuset de douze modestes *in-octavo*.

Nous reviendrons sur ce consciencieux travail, auquel on attachait déjà les noms les plus distingués de notre littérature, mais qui doit être rapporté à son véritable auteur, M. Henri Martin, qui préluda par des romans historiques à son histoire générale. J. B.

— DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ. — Fondée en 1829, et ayant traversé, non sans succès, les épreuves les plus difficiles, LA REVUE DE PARIS a senti la nécessité de quelques modifications à son acte de société. Il s'agit d'une reconstitution *commerciale* et nullement *littéraire*. Dans la liquidation, dans la vente même de la propriété de la REVUE, l'intérêt des Souscripteurs est si largement garanti, qu'il eût été superflu de les en entretenir; mais les journaux en ayant parlé, il est juste d'aller au-devant de tout commentaire malveillant. LA REVUE DE PARIS se liquide au moment où elle est en voie de progrès, puisque ses registres offrent deux cent cinquante abonnés de plus qu'à l'époque où la direction fut confiée au Directeur actuel, sans compter les adhésions qu'elle peut encore espérer des listes récemment acquises de L'EUROPE LITTÉRAIRE. Le Directeur ne cite point ce progrès, qui va être de notoriété publique, pour faire entendre qu'il a mieux fait que ses prédécesseurs, mais simplement pour se féliciter d'avoir profité de leurs bons exemples, et remercier les collaborateurs qui ont bien voulu le seconder de leur talent et de leur honorable amitié. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Les Bourgeois campagnards,

OU

IL NE FAUT PAS SAUTER PLUS HAUT QUE LES JAMBES.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
CIBOT.	VALENTIN.
Mme CIBOT.	MARGUERITE.
MAUGÉ.	

(Le théâtre représente une salle à manger. — La scène se passe aux environs de Paris, chez M. Cibot.)

SCÈNE Ire. — MARGUERITE, MAUGÉ.

MARGUERITE.

Mon bon monsieur Maugé, quelle différence vous allez trouver dans la maison ! comme on s'y amuse à présent ! C'est tous les jours des parties, des fêtes, des promenades. Madame a bien toujours de ses humeurs par-ci par-là, mais bien moins. Quant à monsieur, il est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, la meilleure pâte des hommes.

MAUGÉ.

Oui, il paraît que mes bons amis sont fort occupés de leurs plaisirs,

25 mai 1834

qu'ils s'amusent beaucoup, car toutes les lettres que je leur ai adressées sont restées jusqu'à présent sans réponse. Enfin j'ai pris le parti de venir voir par moi-même si c'est qu'ils ont tout-à-fait rompu avec Paris.

MARGUERITE.

J' m'en vas vous dire, monsieur Maugé; vous sentez bien que toutes leurs connaissances n'ont guère le temps d'écrire non plus; ils sont si occupés chez eux! Ce n'est pas l'embarras, au dernier voyage que j'ai fait pour madame, j'ai encore été très-bien reçue, tout comme autrefois; mais voyez-vous, monsieur Maugé, ce n'est plus guère leur genre à monsieur et à madame; s'ils voient encore les personnes qui étaient en rapport avec eux, c'est toujours à parler commerce, affaires, épiceries; et vous sentez bien que l'épicerie ce n'est pas amusant d'en parler quand on en a fait trente ans de sa vie.

MAUGÉ.

Cependant M. et Mme Cibot ont de grandes obligations à l'épicerie.

MARGUERITE.

Vous avez raison, monsieur Maugé; mais moi, par exemple, je suis toujours la même. J'aime toujours à revoir nos anciennes connaissances de Paris.

MAUGÉ.

Vous êtes bien bonne; je vous en remercie, Marguerite.

MARGUERITE.

Voulez-vous prendre quelque chose en attendant le déjeuner? car monsieur et madame sont rentrés si tard que vous ne les verrez pas de si tôt.

MAUGÉ.

Eh bien! volontiers. La moindre chose.

MARGUERITE.

C'est qu'il n'y a rien. Ils n'ont pas dîné hier à la maison. C'est égal, j'vas toujours voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II. — MAUGÉ.

Ce qu'on m'a dit de ces pauvres amis semble se vérifier. Il paraît qu'ils se sont retirés à la campagne pour devenir gens du monde, eux si simples, si candides. Je crains fort d'avoir à me repentir de ma visite. C'est singulier ! je ne sais quelle idée me vient de repartir avant même de les avoir vus, car il paraît qu'ils tranchent ici du grand seigneur : une salle à manger magnifique, des peintures superbes ! On ne m'a pas trompé, c'est admirable. Je suis curieux de les revoir au milieu de tout ce luxe, et puisque j'ai tant fait...

SCÈNE III. — MAUGÉ, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma foi, monsieur Maugé, faut attendre que madame ait sonné, car elle a les clefs de tout.

MAUGÉ.

Bien, bien, Marguerite. Ayez la bonté de déposer mon sac de nuit dans la chambre qui me sera destinée, si toutefois on veut bien me recevoir.

MARGUERITE.

Ah ! monsieur Maugé.

MAUGÉ.

Oui, oui, je m'entends. Je vais faire un tour dans le village en attendant le réveil de madame. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. — MARGUERITE.

Il n'a pas l'air content; tant pis, il se contentera. C'est vrai, ils ne sont pas gênés du tout, ces Parisiens; ils viennent comme ça, sans prévenir, à des cinq heures du matin, que j'étais encore tout endormie ; que le jardinier avec ça ne se donnerait pas la peine d'ouvrir pour tout au monde; et ils se fâchent encore ! Par exemple, comme dit madame, ils font des maisons de campagne de leurs amis de véritables auberges. Où est-il en-

core, son vilain sac de nuit? Ah! tiens, c'est vous, monsieur Valentin? La porte est donc restée ouverte?

SCÈNE V. — MARGUERITE, VALENTIN, DEUX CHIENS DE CHASSE.

VALENTIN.

Toute grande. Bonjour, mamzelle Marguerite; et cette belle santé?

MARGUERITE.

Vous me faites honneur; mais, comme vous voyez, comme quelqu'un qui s'est levé deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Je dois avoir les yeux tout rouges, j'en suis sûre.

VALENTIN.

Mais non, pas trop.

MARGUERITE.

C'est que vous êtes trop bien élevé pour dire le contraire, monsieur Valentin.

VALENTIN.

Milord, venez ici. Diable de chien! Biche, veux-tu venir! Voyez-vous, ils veulent toujours manger vos petits poissons rouges.

MARGUERITE.

Oh! laissez-les, il n'y a pas de mal à ça, monsieur Valentin; madame a cru qu'ils se mangeaient entre eux. C'est comme leurs serins, il en a fallu plein une volière, elle les aurait mis coucher avec elle; maintenant ils sont dans l'escalier tout en haut, on ne les voit jamais. Toutes ces manies-là, c'est autant de mal pour les pauvres domestiques. Mais comme vous êtes matinal, vous, monsieur Valentin!

VALENTIN.

C'est que j'ai une commission à faire ce matin à Roquencourt; j'ai le cabriolet, et si vous vouliez, mamzelle Marguerite...

MARGUERITE.

Monsieur Valentin, vous oubliez qu'on pourrait trouver à redire. Je vous remercie de votre *intention*, mais je ne peux pas.

VALENTIN.

Un quart d'heure tout au plus.

MARGUERITE.

Valentin, soyez raisonnable... soyez-le une fois. Allons, voyons..... soyez-le. On est si méchant à la campagne! A Paris ça ne souffrirait pas la moindre difficulté, au contraire. Mais ici faut, comme dit madame, faut ici se sacrifier aux égards du monde.

VALENTIN.

Vous avez donc déjà reçu des visites ce matin? car il y a deux heures que ce monsieur qui sort d'ici rôde à la porte. La diligence de Paris l'aura déposé au bout du parc à cinq heures. C'est bien commode d'arriver chez les gens à ces heures-là!

MARGUERITE.

Ne m'en parlez pas, c'est à en mourir. Ils n'en font jamais d'autres. Aussi madame a pris son parti, elle ne se gêne pas avec eux. Elle a eu soin de retirer la sonnette de la porte cochère; et puis frappez tant que vous voudrez, amusez-vous. Et des gens si communs encore, tous ces gens-là, des gens de rien du tout.

VALENTIN.

A propos, vous n' savez pas la grande nouvelle?

MARGUERITE.

Pas encore. Et vous?

VALENTIN.

J' m'en vas vous la dire, mais que ça n'aille pas plus loin.

MARGUERITE.

Monsieur Valentin, vous m' prenez pour une autre.

VALENTIN, *lui passant les bras autour de la taille.*

J' vous prends pour moi, méchante.

MARGUERITE, *se débattant.*

Allons, voyons, si vous allez commencer encore vos bêtises, je n' saurai rien.

VALENTIN.

Eh bien! j' m'en vas vous le dire : mamzelle va se marier.

MARGUERITE.

Ernestine?

VALENTIN.

Oui, elle épouse M. Alfred, ce petit monsieur qui vient tous les dimanches.

MARGUERITE.

Et qui s'amuse tant de monsieur et de madame qu'ils en sont fous. Et madame donc qu'elle se compromettrait avec si elle était plus jeune. Je le déteste, moi, ce petit homme avec ses petites moustaches rousses. Est-ce qu'il est militaire?

VALENTIN.

Oh bien oui! militaire, pas même de la garde nationale. C'est un avocat, pas même un avocat; il travaille pour ça, à ce qu'on disait l'autre jour dans la cuisine. Je ne l'aime pas plus que vous. Qu'il est avec les domestiques insolent comme un valet de bourreau. Il paraît même qu'il est très-serré, car, depuis l'année dernière qu'il vient à la campagne, on n'a pas encore vu la couleur de son argent. Mais il a, à ce qu'on dit, un oncle, entendez-vous? un oncle qui est énormément riche. Moi, je le veux bien, mais le cocher prétend que c'est plus que son oncle. Mais ça ne fait rien à la chose, si bien qu'il en hérite et qu'on ne serait pas fâché de le voir marié avec mademoiselle, vu que les parens sont ruinés ou peu s'en faut, et que ça ne ferait pas de mal.

MARGUERITE.

Oui, ça r'mettrait du beurre dans les épinards.

VALENTIN.

Comme vous dites. Si bien que je m'en vais ce matin à Roquencourt pour voir s'il n'y a pas une lettre d'arrivée, pour savoir si l'oncle vient toujours demain.

MARGUERITE.

Mais comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé?

VALENTIN.

Parce que je vous vois si peu, et nous avons toujours à parler de tant de choses! Enfin si bien que ça paraît tout-à-fait décidé.

MARGUERITE.

Vraiment?

VALENTIN.

Oui, mais vous ne savez pas tout; c'est qu'il y a là-dessous une machination d'enfer : c'est ici, chez vous, que l'oncle descendra.

MARGUERITE.

Comment ici?

VALENTIN.

Ici, chez papa Cibot : c'est là la grande affaire. C'est que vous ne savez pas que, sous prétexte que madame tient tant à ce qui lui vient de ses père et mère, elle n'a jamais voulu, à ce qu'elle dit du moins, consentir à faire changer les meubles du château ni les murs non plus, que tout tombe en ruines. On a fait venir pour la frime deux maçons seulement la semaine dernière, et on attend un tapissier de Paris, qu'on lui a même écrit, à ce qu'on dit, que personne n'a vu la lettre. Tout ça c'est pour en faire accroire; et comme les maçons n'auront jamais fini pour demain, et que le tapissier ne vient pas, c'est ici qu'on a décidé qu'on recevrait l'oncle du jeune homme.

MARGUERITE.

Mais c'est impossible, monsieur Valentin, c'est impossible. Comment loger tout ce monde-là? Car s'il est riche, comme on dit, cet oncle, s'il fait quelque chose pour son neveu, il est bien aise que ça soit su, c'est tout naturel; et il doit avoir un carrosse et des domestiques.

VALENTIN.

J' crois bien qu'il a de tout ça; mais laissez donc, vos bourgeois en seront enchantés. Une belle maison comme celle-ci, un si beau salon, d'aussi beaux meubles qui ne voient jamais personne! Et d'ailleurs pour les voitures n'avez-vous pas des écuries et des remises superbes?

MARGUERITE.

Oui, mais monsieur et madame n'ont pas de voitures.

VALENTIN.

Eh bien ! raison de plus pour s'en servir.

MARGUERITE.

Oui, mais ils ne voudront jamais.

VALENTIN.

Ils ont pourtant bien voulu ; c'est fait.

MARGUERITE.

Comment, ils ont été assez bons?

VALENTIN.

Assez bons, assez bons ; assez bonasses, vous voulez dire. Papa Cibot ne s'en souciait pas trop ; mais maman Cibot !....

MARGUERITE.

Ils se sont bien gardés de m'en parler !

VALENTIN.

Ils l'auront oublié.

MARGUERITE.

Je n'y aurais certainement pas consenti. Que de mal je vais avoir ! Que je suis donc malheureuse ! (*On sonne.*) Voilà justement madame qui sonne.

VALENTIN.

Mais moi je m'oublie. (*Il tire sa montre.*) Je suis en retard. Adieu, mamzelle Marguerite.

MARGUERITE.

Adieu, ma consolation.

SCÈNE VI. — MARGUERITE, CIBOT, VALENTIN.

CIBOT.

Ah ! te voilà, Marguerite ; bonjour, ma fille. Va auprès de ma femme, elle a besoin de toi. Va, mon enfant. Bonjour, Valentin, Valentinot.

(*Marguerite sort.*)

VALENTIN.

Bonjour, papa Cibot; ça va bien?

CIBOT.

Mais, oui, oui, mon garçon, ça se soutient. Eh bien! à propos, quelles nouvelles?

VALENTIN.

Je m'en vas voir jusqu'à Roquencourt s'il n'y a pas de lettres d'arrivées. Je suis même en retard. J'étais venu pour savoir des nouvelles de monsieur et de madame.

CIBOT.

Merci, mon garçon, merci : madame se porte bien, monsieur se porte bien aussi, et Marguerite aussi. (*Appuyant.*) Elle se porte très-bien Marguerite, elle se porte très-bien, mauvais sujet.

VALENTIN.

Comment, papa Cibot?

CIBOT.

Oui, oui, je m'entends. Je sais ce qu'il en est.

VALENTIN.

Adieu, papa Cibot.

CIBOT.

Adieu, mon garçon, va à Roquencourt; va, tu es un peu en retard. (*Valentin sort.*) Dépêche-toi. Marguerite se porte bien, très-bien. Ah! mon gaillard.

SCÈNE VII. — CIBOT.

J' l'aime tout plein, ce garçon-là, il est bon enfant. Nous nous sommes tourmentés toute la nuit avec ma femme pour savoir où nous nous logerions. Je ne sais vraiment pas trop où, car il faudra aussi loger les domestiques; et puisque nous faisons tant... Ma foi si, dans la serre... Mais il n'y a pas de place dans la serre. Tiens, mais chez le jardinier. Il a bien des enfans. Ma foi, tant pis, à la guerre comme à la guerre. Il faut s'y prêter un peu, avec d'aussi bons voisins. Il faut cependant que je

m'occupe aussi de ranger dans la maison, car si je ne m'en mêle pas... (*Il aperçoit le sac de nuit de Maugé sur une chaise.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que ce sac de nuit fait là? (*Il lit l'adresse.*) « M. Maugé, chez M. Cibot. » Comment! Maugé? Maugé est ici? Eh bien! en voilà une drôle! Maugé ici? Mais comment cela se fait-il, sans nous avoir prévenus? Venir fondre comme ça sur les gens! Qu'allons-nous faire? Avec ça que ma femme ne peut pas le souffrir. Elle lui garde une dent pour s'être moqué de moi quand je me suis fait porter pour la croix d'honneur comme sergent-major dans ma compagnie. J'ai fait en cela comme tout le monde. Il n'y a pas à dire, elle ne lui a pas pardonné ça. Ce n'est pas l'embarras, on pourrait bien le recevoir celui-là, car nos anciennes connaissances ne nous importunent pas beaucoup. Elles nous laissent bien tranquilles; ma femme les reçoit si bien qu'elles se gardent bien d'y revenir, et ont bien soin d'en dégoûter celles qui en auraient l'envie. Mon Dieu, mon Dieu! quel embarras! Justement le voici.

SCÈNE VIII. — CIBOT, MAUGÉ.

CIBOT, *allant à lui.*

Eh! bonjour, Maugé. Ce pauvre Maugé! te voilà donc? Ah ça! et depuis quand dans ce pays-ci?

MAUGÉ.

Depuis ce matin cinq heures, mon cher ami. J'ai passé deux mortelles heures à sonner à ta porte.

CIBOT.

Je crois bien, il n'y a plus de sonnettes; ma femme les a enlevées.

MAUGÉ.

Aussi ai-je pris le parti de frapper, et cela m'a réussi. Marguerite est venue m'ouvrir à la fin. Elle n'avait pas l'air enchantée de ma visite. Je l'ai trouvée un peu changée à mon égard.

CIBOT.

Tu te trompes, Maugé, elle est toujours la même. C'est que, vois-tu, elle est amoureuse. J'ai découvert... car moi, Maugé... pas plus tard que ce matin, vois-tu? N'en dis rien à ma femme, au moins. Mais d'où viens-tu donc, Maugé?

MAUGÉ.

De déjeuner. Elle n'avait rien à me donner, ton amoureuse. Madame a les clefs dans sa chambre, m'a-t-elle dit. J'ai passé la nuit en voiture, et je t'assure que la faim commençait furieusement à me galoper.

CIBOT.

Mon pauvre Maugé !

MAUGÉ.

Que je te fasse des reproches. Comment, Cibot, n'avoir jamais répondu à aucune de mes lettres, à moi ton plus ancien ami, ton camarade d'école ! Et il faut que je vienne te relancer jusqu'ici. Tu n'as cependant rien à faire, toi ; rien absolument.

CIBOT.

Je suis plus occupé que tu ne penses, va, Maugé.

MAUGÉ.

Comment ça ?

CIBOT.

Oh ! oui, certainement, (*il soupire*) mon pauvre Maugé !

MAUGÉ.

Mais tu soupires, Dieu me pardonne !

CIBOT.

Tu crois, Maugé ?

MAUGÉ.

Oui, tu as soupiré.

CIBOT.

C'est possible.

MAUGÉ.

Je te fais mon compliment, mon cher ami ; vous avez là une propriété délicieuse. Je n'ai encore pu pénétrer nulle part, toujours par la raison que ta femme avait les clefs dans sa chambre ; mais j'espère que tu me feras l'honneur de me faire visiter ton parc, dont ce matin j'ai mis trois bons quarts d'heure à faire le tour.

CIBOT.

Oui, tu verras, Maugé, c'est un joli parc.

MAUGÉ.

Comment passes-tu ton temps ici? On dit à Paris que vous êtes toute l'année dans les plaisirs. Vous voyez beaucoup de monde?

CIBOT.

Oui, Maugé; aujourd'hui ou demain nous recevons trente personnes.

MAUGÉ.

Trente personnes!

CIBOT.

Au moins.

MAUGÉ.

Mais tu comptes donc recevoir toutes les autorités du département?

CIBOT.

Oh bien oui! les autorités! qui ne pensent pas comme ma femme. Par exemple! Je reçois un homme qui a trois millions de fortune. C'est pour un mariage.

MAUGÉ.

Mais tu n'as ni enfans, ni neveux, ni nièces.

CIBOT.

Tu as raison, aussi ça ne me regarde pas; mais c'est pour rendre service à des voisins.

MAUGÉ.

C'est bien mériter de ses voisins que de recevoir trente personnes pour les obliger.

CIBOT.

Mon Dieu! Maugé, tu ne sais pas ce que c'est que la campagne. Est-ce qu'on n'a pas besoin de tout le monde? est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider un peu? Eh bien! nos voisins marient leur demoiselle, il fallait bien leur être agréable. Et d'ailleurs sais-tu ce qu'ils sont? les anciens seigneurs d'ici. Rien que ça.

MAUGÉ.

Enfin, mon cher, si je comprends un mot, je veux...

CIBOT, *l'interrompant.*

Être pendu! Tu ne le seras pas. Mais laisse-moi donc t'expliquer; tu ne me donnes pas le temps. Ce monsieur que nous attendons de Paris...

MAUGÉ.

L'homme aux trois millions?

CIBOT.

Oui. Eh bien! c'est l'oncle du jeune homme, un homme superbe! C'est l'oncle du jeune homme qui doit épouser Mlle de Barentinot. Tu as bien entendu parler, Maugé, des de Barentinot?

MAUGÉ.

Jamais.

CIBOT.

Ah ça! tu plaisantes, Máugé?

MAUGÉ.

Jamais, sur ma parole. Mais qu'a de commun avec toi l'oncle du jeune homme qui doit s'allier aux Barentinot?

CIBOT.

De Barentinot.

MAUGÉ.

De Barentinot, soit.

CIBOT.

Je n'ai rien de commun! Non, certainement je n'ai rien de commun avec l'oncle; mais, comme la famille des de Barentinot est dans les maçons jusqu'au cou, ils viennent loger demain chez moi.

MAUGÉ, *appuyant.*

Tous les de Barentinot?

CIBOT.

Oui, tous les de Barentinot avec l'oncle du jeune homme; et c'est ici que se fera la première entrevue. Et tu crois que je ne suis pas occupé.

moi? J'avais bien raison de te dire que je l'étais plus que tu ne le pensais; et si je soupirais tout à l'heure, j'en avais bien les motifs. Je ne l'ai pas dit d'abord, parce que tu te serais moqué de moi comme à ton ordinaire.

MAUGÉ.

J'y suis maintenant, je comprends parfaitement. Je vois, d'après tout cela, qu'il y aurait de ma part plus que de l'indiscrétion à descendre chez toi.

CIBOT.

Oui, certainement, puisque nous-mêmes nous ne savons pas où loger. Tiens, Maugé, tu le sais, je ne peux rien te cacher: eh bien! apprends donc que tu vois devant toi, dans ton ami, le plus malheureux des hommes. Enfin je ne vis plus depuis que j'ai quitté Paris: plus de plaisirs, plus rien pour moi. Tu sais si j'aimais le domino, Maugé: eh bien! ici c'est trop commun, on n'y joue qu'au cabaret; les boules, trop commun aussi. Il ne me restait donc que la pêche, la pêche à la ligne. Nous sommes entourés d'eau; et c'est cependant un amusement bien raisonnable; on peut se suffire à soi-même, on n'a besoin de personne; eh bien! la pêche, c'est trop bête. Tiens, Maugé, tu te plains de ce que je ne t'ai pas répondu; tu ne sais donc pas que ma femme t'a en horreur parce que d'abord tu ricanes toujours, et puis parce que tu t'es tant et tant moqué de moi dans le temps que tu m'as fait rayer des listes pour la croix dans ma compagnie. « Tenez, monsieur Cibot, me disait-elle encore hier en plein salon chez des voisins, tenez, regardez tous ces messieurs, ils ont tous la croix, et vous seul, monsieur Cibot, vous seul, regardez à votre boutonnière et remerciez votre Maugé. » Elle t'appelle mon Maugé, et sais-tu comment elle te traite?

MAUGÉ.

Non. Comment?

CIBOT.

De jacobin, Maugé; de jacobin.

MAUGÉ.

Pauvre madame Cibot!

CIBOT.

Écoute, Maugé, ma femme dira ce qu'elle voudra; mais il faut que tu nous sortes d'embarras.

MAUGÉ.

Mais attends donc; certainement je puis vous être d'un grand secours.

CIBOT.

Tu ris, Maugé.

MAUGÉ.

Non, du tout, tu te trompes. Écoute-moi : j'ai déjeuné ce matin à deux pas d'ici dans le village, dans une auberge qui m'a paru fort propre, fort bien tenue.

CIBOT.

C'est chez mame Duhamel ?

MAUGÉ.

Est-ce Mme Duhamel ? soit.

CIBOT.

Elle est veuve.

MAUGÉ.

Je n'en sais rien, c'est possible; mais toujours est-il qu'elle a fort bonne mine.

CIBOT.

Des yeux superbes !

MAUGÉ.

Oui, d'assez beaux yeux, je crois. Eh bien ! je vais louer un appartement chez elle, et j'en mets une partie à votre disposition. Qu'en dis-tu ?

CIBOT.

C'est impossible, Maugé, c'est impraticable ; ma femme est jalouse de mame Duhamel.

MAUGÉ.

Vous lui avez donc encore donné occasion de l'être, monsieur Cibot ?

CIBOT.

Non, Maugé; oh ! non, bien sûr.

MAUGÉ.

Je n'en répondrais pas. Enfin il faut sortir de là : voulez-vous coucher dans la rue ?

CIBOT.

Non, certainement. Mme Cibot non plus n'en serait pas flattée; mais...

MAUGÉ.

Il faut cependant vous décider; quant à moi, je vas toujours m'assurer d'un logement : puisque j'ai tant fait de venir à la campagne, je ne veux pas repartir sur-le-champ. C'est pour le coup qu'à Paris on s'égaierait sur mon compte, sur le tien.

CIBOT.

Bon Maugé ! c'est vrai au moins.

MAUGÉ.

Si le pays me plaît, eh bien ! j'y resterai huit jours, trois semaines, un mois peut-être. J'ai marié mon fils, je n'ai plus d'enfans, je suis veuf.

CIBOT.

Tu n'en es que plus heureux, Maugé.

MAUGÉ.

Je suis libre comme l'air, et je prends mon plaisir partout où je le trouve. Tiens, justement voilà mon sac de nuit que Marguerite ne s'est seulement pas donné la peine de changer de place. Adieu, adieu, Cibot, au revoir ! Ainsi c'est convenu, n'est-ce pas, au Cheval-Blanc. Adieu, ne te dérange pas.

SCÈNE IX. — CIBOT.

Adieu, Maugé. Je suis sûr qu'il rit de nous dans sa barbe, ce bon Maugé. Il a bien raison ; à sa place j'en ferais bien autant, moi, et peut-être plus. Car enfin, avec la fortune que nous avons, nous pourrions être si heureux ! Pourquoi aussi nous être retirés de si bonne heure ? Mais c'est ma femme toujours avec son idée fixe : « Pourquoi travailler ainsi toute notre vie ? nous n'avons pas d'enfans. » Tant pis. J'aurais toujours

désiré en avoir, moi, des enfans; mais mame Cibot n'a jamais rien voulu de ce qui aurait pu me faire plaisir. C'est vrai.

SCÈNE X. — CIBOT, Mme CIBOT.

MADAME CIBOT.

A merveille, monsieur Cibot! les mains dans vos poches, les pieds bien chauds, bien tranquille, bien à votre aise, comme si de rien n'était, comme si nous ne devions avoir personne aujourd'hui. Et je vais encore passer pour ridicule, n'est-ce pas? pour toujours aimer à dire?

CIBOT.

Je ne dis pas cela.

MADAME CIBOT.

Vous le pensez, c'est encore pire.

CIBOT.

Ah! Geneviève.

MADAME CIBOT.

Comment! Geneviève; allez-vous encore m'appeler de ce vilain nom-là? Si on vous l'entendait prononcer, je n'oserais certainement plus me présenter nulle part. Je vous l'avais défendu cependant; mais avec vous il faut toujours répéter cent fois les mêmes choses, et encore vous êtes incorrigible. Eh bien! est-ce que vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ce matin?

CIBOT.

Mais non.

MADAME CIBOT.

Non! Vous êtes un insigne menteur.

CIBOT.

Comment?

MADAME CIBOT.

Je sais tout : Maugé est ici, votre Maugé, et je n'en veux pas pour un empire.

CIBOT.

Aussi il comptait si bien sur ta bonne réception, qu'il est allé se loger à l'auberge.

MADAME CIBOT.

Ce n'est pas moi qui l'en ferai sortir. Vous voyez donc bien que c'est un envoyé de Paris pour espionner ce que nous faisons ici : ce sont les Fenouillet et les Pâtureau qui nous l'ont expédié.

CIBOT.

Lui!... Maugé!

MADAME CIBOT.

Lui-même. Je vous l'ai dit, monsieur Cibot, sans moi les mauvaises connaissances vous auraient perdu. Vous a-t-il encore parlé de vos belles parties de dominos à quatre qui vous faisaient rentrer à des onze heures, minuit; de vos orgies, de vos réunions chantantes, de vos couplets qui nous coûtaient tout notre vin de la comète, que vous saviez si bien cacher sous votre redingote? et vous a-t-il aussi rappelé l'empressement qu'il mit à vous desservir auprès de vos camarades pour vous faire enlever de la liste des décorations dans votre compagnie? Enfin sans lui vous l'auriez déjà depuis long-temps. Et n'est-ce pas bien joli de voir tous les dimanches le ruban à la boutonnière de votre jardinier? et vous, vous vous en passez!

CIBOT.

Il ne l'a pas volé, celui-là; c'est un ancien...

MADAME CIBOT, *l'interrompant.*

Un ancien quoi? Un ancien sans-culotte, et voilà tout. Aussi il est resté ici ce qu'il y restera, entendez-vous. Mais il ne s'agit pas de tout ça aujourd'hui, nous y reviendrons. Ah ça, où couchons-nous?

CIBOT.

Je ne sais pas.

MADAME CIBOT.

Je le sais encore moins, moi. A la belle étoile, n'est-ce pas?

CIBOT.

Il n'y aurait que chez Jérôme.

MADAME CIBOT.

Je vous dis que je ne veux pas en entendre parler de votre jardinier; je ne veux pas le voir, il me fait horreur. Mais vous aimez ces gens-là, vous, vous adorez les domestiques.

CIBOT.

Jamais Jérôme ne l'a été.

MADAME CIBOT.

Taisez-vous. On en est indigné de votre conduite! Vous aimez tout ce monde-là parce qu'ils écoutent toutes vos histoires, c'est tout simple; aussi sans moi personne ne vous verrait. Vous me faites souffrir toute la journée. Toute la vie, allez, vous ne serez jamais qu'un pauvre homme, qu'un homme du commun.

CIBOT.

Un homme du commun! Il ne manquait plus que vous qui me donniez cette belle qualification-là. Écoutez, madame Cibot, voilà trente-deux ans bientôt que je souffre, vous ne pouvez certainement pas dire que j'aie manqué de patience; eh bien! elle est à bout, ma patience, et je ne veux plus souffrir davantage, entendez-vous? vous m'avez éloigné de tous mes amis, vous avez voulu trancher du grand monde : j'en suis las, je n'en veux plus, je suis harassé de toutes vos sottises.

MADAME CIBOT.

Monsieur Cibot, vous êtes un impertinent, un polisson! Mes sottises!... mes sottises! Je reconnais là votre beau Maugé : allez, vous êtes bien son digne pendant.

CIBOT.

Ah! nous y voilà revenus à mon Maugé. C'est encore lui qui m'aura monté la tête, n'est-ce pas? Eh bien! c'est ce qui vous trompe, car, toutes les fois que j'allais me plaindre à lui de vos humeurs et de votre caractère, je le trouvais toujours prêt à vous excuser; c'est toujours lui qui me ramenait à la maison; et ce matin encore, quand je lui ai annoncé qu'il nous était impossible de le recevoir, il n'a pas proféré un seul mot, un seul, et il est allé se loger à l'auberge. Lui, lui, Maugé, à l'auberge! mon meilleur ami, le plus ancien de tous. C'est avec lui que nous avons commencé, lui qui nous a montré dans tous les temps le plus de dévouement et d'attachement. Lors de la faillite de la maison Duverrier ne vint-

il pas, aussitôt qu'il en apprit la première nouvelle, ne vint-il pas, je le vois encore, à deux heures du matin, par une pluie battante, nous consoler, nous offrir son temps, ses soins, sa bourse même? Vous avez tout oublié, vous, ou du moins vous n'avez jamais voulu vous le rappeler. Mais toujours vous avez voulu vous élever au-dessus de votre condition : j'ai fait comme vous pour avoir la paix, et cela m'a bien réussi! Cette rage de briller vous a fait abandonner tous vos amis. Eh bien! allez dans ce monde qui nous méprise, qui nous regarde comme trop heureux d'être, depuis que nous nous sommes retirés ici pour notre malheur, le but de toutes leurs plaisanteries, de tous leurs persiflages. Enfin vous y comptez si peu, sur ces nouvelles connaissances, que vous vous êtes trahie tout à l'heure en disant que si malheureusement on apprenait que vous vous appelez Geneviève Verdelet.... Verdelet! vous n'oseriez plus vous présenter nulle part, vous seriez déshonorée à tout jamais.

MADAME CIBOT.

Vous êtes un monstre!

CIBOT.

Voilà bien, à vous autres femmes, votre réponse quand vous n'avez pas de meilleures raisons à nous donner. Nous sommes des monstres. Je ne suis pas dutout un monstre, mais un bonhomme que vous aurez rendu méchant. Vous qui craignez tant le ridicule, rendez encore grâce à Maugé de m'avoir donné l'excellent conseil de m'être retiré de bonne grâce de la liste pour la décoration; et c'est cependant de là, de là seul que vient cette haine implacable contre ce bon ami. Et que n'aurait-on pas dit, encore ici même, si je l'avais obtenue? Oui, je suis un bonhomme, un homme du commun, comme on me le corne sans cesse aux oreilles; eh bien! tout bonhomme, tout commun que je suis, si j'avais arraché cette décoration par mon importunité, si je la devais à l'intrigue, je rougirais de la porter quand, le dimanche, au sortir de la grand'messe, je passerais devant Jérôme votre jardinier, qu'il vous plaît aujourd'hui de mettre à la porte, et que vous n'y mettrez pas. Non, madame, vous ne l'y mettrez pas, parce que je l'aime, parce que c'est un vieux soldat qui a obtenu la sienne au prix d'une de ses jambes, parce qu'il fut décoré dans le bon temps, par l'empereur.

MADAME CIBOT.

Par Bonaparte.

CIBOT, *appuyant de toutes ses forces.*

Par l'empereur. Allez-vous encore me traiter de sans-culotte aussi

parce que je l'aime? Eh bien! oui, je l'aime, l'empereur; personne n'a le droit ici de m'imposer silence, personne chez moi... Adieu, madame Cibot; je vous laisse avec tous vos nouveaux amis, dépêtrez-vous-en comme vous pourrez. Je vas retrouver mon ami, moi, mon vieux Maugé, lui demander pardon de l'avoir si mal reçu ce matin. Je suis las à la fin. Bonsoir. Au diable! Vive l'empereur! vive l'empereur! vive l'empereur!

(*Il est sorti qu'on l'entend encore au loin crier de toutes ses forces.*)

SCÈNE XI. — Mme CIBOT, PUIS MARGUERITE.

MADAME CIBOT.

Que viens-je d'entendre? Est-ce bien là M. Cibot, mon mari? Eh bien! puisqu'il le prend sur ce ton-là, moi aussi, je le prendrai : nous avons commencé tous deux avec rien, nous sommes riches aujourd'hui, nous partagerons, et nous vivrons chacun comme nous l'entendrons.

MARGUERITE, *accourant.*

Ah! madame, qu'est-il donc arrivé à monsieur? je viens de le voir traverser la cour en criant Vive l'empereur! à tue-tête. Est-ce qu'il est fou?

MADAME CIBOT.

Cela ne vous regarde pas. D'où venez-vous? qu'avez-vous fait ce matin? Répondez, mademoiselle. D'abord il faut absolument qu'on change de conduite ici, ou l'on dira pourquoi. Je suis lasse aussi, moi, à la fin de voir tout aller sens dessus dessous.

MARGUERITE.

Mais, madame, je ne sais pas, moi; j'attends monsieur.

MADAME CIBOT.

Monsieur, monsieur! vous ne devez pas attendre monsieur; vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi. Monsieur n'est rien ici, entendez-vous? Persuadez-le-vous bien, mademoiselle. Au surplus, je veux et je prétends que la maison soit rangée dans deux heures pour recevoir tout notre monde. Et qu'on ne réplique pas, s'il vous plaît. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII. — MARGUERITE, PUIS VALENTIN.

MARGUERITE, *la contrefaisant.*

Ta ta ta ta ta ta, on s'y conformera et on ne répliquera pas, mille sorcière ! Au diable la baraque ! (*Appelant Valentin.*) Valentin ! Valentin !

VALENTIN, *accourant.*

Me voici. Êtes-vous seule?

MARGUERITE.

Oui. Eh bien ! quoi de nouveau ?

VALENTIN.

J'en ai de belles à vous apprendre, allez. Et l'oncle qui ne vient pas.

MARGUERITE.

Il ne vient pas ? tant mieux !

VALENTIN.

Tant mieux? Tant pis !

MARGUERITE.

C'est autant de mal de moins. Comment l'entendez-vous ?

VALENTIN.

Je l'entends, je l'entends, que nous partons pour Paris.

MARGUERITE, *effrayée.*

Pour Paris ?

VALENTIN.

Les chevaux sont commandés à la poste pour trois heures.

MARGUERITE.

Comment, vous vous en allez, vous partez ? Ah ! Valentin, que venez-vous donc me dire là, et aussi froidement encore !

VALENTIN.

Voulez-vous que je fasse comme vous, que je me mette à pleurer?

MARGUERITE.

Vous pleureriez, vous, Valentin, qu'il n'y aurait déjà pas tant de mal à ça. C'est affreux! Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée.

VALENTIN.

Si, beaucoup; mais vous vous désolez, vous vous désespérez sans m'entendre. Tenez, mamzelle Marguerite, faut être philosophe.

MARGUERITE.

Allez, Valentin, vous n'êtes qu'un ingrat!

VALENTIN.

Il n'y a pas d'ingratitude là-dedans. Que voulez-vous devenir? Écoutez : vous êtes dans une bonne maison, vous y avez fait vos orges, rien de mieux; eh bien! plantez ces braves gens là et marions-nous de suite. Vous faites d'eux ce que vous voulez en vous y prenant bien, et puisque personne ne viendra pour le repas qu'on a préparé pour demain, faites en sorte qu'il serve pour nos fiançailles. Je me charge du papa Cibot, moi. A propos, j'ai là une lettre pour votre bourgeoise.

MARGUERITE.

Donnez, je la remettrai. Comment! ce mariage ne se fera pas?

VALENTIN.

Ah bien oui! se faire. J'avais bien raison de vous dire ce matin qu'ils étaient tous ruinés, les Barentinot.

MADAME CIBOT, *dans le fond.*

Les Barentinot ruinés! Valentin avec Marguerite, écoutons.

MARGUERITE.

Tenez, Valentin, c'est peut-être un grand malheur pour un grand bien; car, voyez-vous, sans cela je n'aurais peut-être jamais quitté la maison, et j'en ai cent pieds par-dessus la tête.

MADAME CIBOT, *à part.*

L'insolente!

MARGUERITE.

D'abord figurez-vous que rien au monde n'est bête comme ce père Cibot, qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme.

VALENTIN.

C'est ce qu'ils disent tous là-bas.

MARGUERITE.

Et sa femme donc, bête, vieille, carliste et méchante !

VALENTIN.

Oh ! oui, elle est méchante.

MADAME CIBOT.

C'est une horreur !

MARGUERITE.

Elle a tous les défauts : coquette, bavarde, dévote et sournoise. Et puis dans les temps, voyez-vous, le pauvre père Cibot...

VALENTIN.

Ah ! ah !

MARGUERITE.

Oui, oui, très-bien. Et elle est si commune avec ça.

MADAME CIBOT.

C'est trop fort !

VALENTIN.

Avez-vous su comme on s'est moqué d'elle chez nous quand on lui fit acheter cette robe de gaze rose, cette écharpe orange avec ce béret bleu-ciel ? On avait invité toutes nos connaissances pour la voir, et que la cuisinière, la grosse Flamande, la singeait si bien !

MARGUERITE.

Parbleu ! si je l'ai su, j'ai écrit tout ça à Paris. Lui, c'est un vieux jacobin qui a donné dans la révolution, et qui a fait sa fortune dans les assignats. Ainsi nous les planterons là demain.

MADAME CIBOT, *s'approchant.*

Vous y serez plantée avant, mademoiselle.

MARGUERITE.

Mais, madame, c'est...

MADAME CIBOT.

Ne cherchez pas à vous justifier, j'ai tout entendu. Ah! c'est comme ça que vous arrangez vos maîtres! Eh bien! c'est du propre, du joli, du ragoûtant. Et vous, monsieur, que faites-vous ici?

VALENTIN.

Madame, c'est une lettre...

MADAME CIBOT, *la lui arrachant des mains.*

Donnez, monsieur, et ne remettez jamais les pieds ici! (*Il sort.*) Vous, mademoiselle, remontez à votre chambre voir si j'y suis. Allez faire vos paquets, et vous irez porter vous-même votre correspondance à Paris.

SCÈNE XIII. — Mme CIBOT.

Quelle journée! Trente personnes à recevoir aujourd'hui, et toute seule encore, c'est à en mourir! Que veut dire cette lettre? (*Elle la décachète.*) C'est de la comtesse.

« Ma bonne dame Cibot,

» Nous avons changé d'avis : nous partons ce soir pour Paris, ne » comptez pas sur nous. Venez nous voir à trois heures monter en » voiture.

« COMTESSE DE BARENTINOT. »

Tout le monde m'abandonne. Et toutes nos commandes pour aujourd'hui, toute la maison renversée! Ah! M. Maugé, vous allez être bien content. Eh bien! je vais partir, moi, je vais y aller à Paris, car je commence aussi à en avoir assez de la campagne. Mais mon mari, où est-il? que va-t-il dire de moi? où le trouver maintenant? Ah! que je suis malheureuse!

(*Elle retombe sur son fauteuil et pleure à chaudes larmes.*)

SCÈNE XIV. — Mme CIBOT, MAUGÉ, CIBOT.

MAUGÉ, PUIS CIBOT.

Viens donc, Cibot. Allons donc, sois raisonnable... Bonjour, madame Cibot. Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes tout en larmes.

MADAME CIBOT.

Ah! monsieur Maugé, je suis la plus malheureuse des femmes.

CIBOT.

Dis donc, Maugé, comme elle est douce à présent!

MADAME CIBOT, *apercevant son mari.*

Vous voilà, monsieur? venez-vous encore ajouter à mes chagrins?

MAUGÉ.

Calmez-vous. Eh bien! mes bons amis, d'où viennent tous ces reproches, tout ce changement dans votre intérieur, autrefois si calme, si paisible? Vous le savez, dans un ménage on se prépare souvent bien des peines, bien des soucis, et cela faute de s'entendre, de s'expliquer franchement.

MADAME CIBOT.

Monsieur m'a traitée comme la dernière des femmes.

CIBOT.

Et vous, depuis trente-deux ans, comme le dernier des hommes.

MAUGÉ.

Dans mon rôle de conciliateur, je ne dois donner raison à personne, parce que tous deux vous avez tort. Voyons quels sont les griefs que vous pouvez avoir l'un contre l'autre : je crois qu'ils se réduiront à bien peu de chose... Le plus grand de tous vos torts, celui que vous avez tous deux partagé, a été de vouloir sortir de votre condition, de vouloir fréquenter un monde qui ne vaut pas mieux que le nôtre. Arrivés une fois là, l'amour-propre s'en est mêlé, vous n'avez pas voulu revenir sur vos pas, et vous vous êtes trouvés forcés d'accepter toutes les conséquences d'une pareille conduite. Peut-être ne voudrez-vous pas en convenir d'abord; et c'est cependant là le seul motif de votre grande querelle.

MADAME CIBOT.

Ah! monsieur Maugé, si vous saviez! Tenez, lisez.

(*Elle lui présente la lettre.*)

MAUGÉ.

C'est inutile; je sais tout ce dont ces gens-là sont capables, et nous avons tout appris. Nous sommes bien au courant, je vous assure. La famille des Barentinot est ruinée.

MADAME CIBOT.

C'est donc bien vrai? ruinée!

MAUGÉ.

Ou à peu près. Le jeune homme qui recherchait la fille de la maison a bien effectivement un oncle fort riche dont il est l'unique héritier; mais, comme les renseignemens que ce dernier a reçus sur la famille dans laquelle voulait entrer son neveu ne lui ont pas semblé de nature à lui inspirer grande confiance, il est parti de Paris, il y a deux jours, avec son neveu pour l'Italie.

CIBOT.

L'oncle a bien fait.

MAUGÉ.

Nous avons appris avec peine à Paris que vous vous étiez jetés à corps perdu dans ce monde qui convenait si peu à votre caractère et à vos habitudes; que vous étiez exploités à qui mieux mieux, et que, pour prix de votre ignorance et de votre bonhomie, vous étiez le jouet de tous ces gens-là. Nous avions laissé au temps le soin de vous faire ouvrir les yeux sur votre folle conduite; mais, quand nous sûmes le mauvais état des affaires de la maison Barentinot, nous avons craint qu'elle ne vous compromît dans quelque dangereuse spéculation, et je suis venu de mon propre mouvement, puis envoyé par tous vos amis, pour vous prévenir des dangers que vous pouviez courir.

CIBOT.

Eh bien! mame Cibot, a-t-il encore tort mon Maugé?

MADAME CIBOT.

Bon monsieur Maugé! que ne vous devons-nous pas?

MAUGÉ.

Vous ne me devez rien, mes bons amis. Plus heureux que nous, vous avez pu vous retirer des affaires de bonne heure; nous avons eu, nous autres, nos enfans à établir, des opérations à terminer. Vous étiez pressés de jouir de votre liberté, vous n'avez pas voulu nous attendre, et vous vous êtes jetés dans un monde qui n'a pas su vous apprécier. Revenez à nous, à vos anciens amis que vous retrouverez tels que vous les avez laissés, qui vous aiment toujours. Partons ce soir tous ensemble pour Paris, et n'oubliez pas

QU'IL NE FAUT JAMAIS SAUTER PLUS HAUT QUE LES JAMBES.

HENRY MONNIER.

Laure, Béatrix et Fiammetta.

A M. GABRIEL ROSSETTI (1).

Monsieur,

Je me réfugie pour vous combattre dans la gloire de trois grands génies. C'est à l'abri des noms de Dante, de Boccace et de Pétrarque, que je viens, moi indigne, arracher une page au livre ingénieux qui a pour titre : *De l'Esprit antipapal*, etc. M. Delécluze a fait de vos doctrines une piquante exposition; mais il a paru craindre de prendre parti. Si un critique aussi instruit dans la littérature italienne a cru devoir hésiter devant la solution des problèmes que vous posez, ce n'est pas moi qui m'arrogerai le droit de discussion en cette matière. C'est ici simplement un bar-

(1) M. Gabriel Rossetti, professeur de langue et de littérature italienne au collége du roi à Londres, a publié en 1832 un ouvrage qui a pour titre :

De l'esprit antipapal qui produisit la réforme, et de l'influence secrète qu'il exerça sur la littérature de l'Europe, et particulièrement sur celle de l'Italie, comme on peut s'en convaincre par l'examen de beaucoup d'auteurs classiques italiens, et en particulier de Dante, de Pétrarque et de Boccace.

Dans le système de l'auteur tel que l'expose M. Delécluze, « beaucoup de livres » qui nous paraissent obscurs ne sont souvent que la transmission d'antiques vérités » voilées sous un jargon dont nous n'avons pas l'intelligence.

» Pythagore, Platon chez les anciens, Dante, Pétrarque et Boccace chez les mo- » dernes, ont tous été de ces écoles mystérieuses.

bare né en deçà des Alpes qui ose défendre les trois créateurs de ce séduisant idiome de l'Italie qui nous attire encore à elle, comme autrefois son beau soleil et ses oranges attiraient nos pères.

Je viens défendre ces grands hommes, monsieur, car c'est les attaquer par le côté le plus sensible de leur génie, que de dépouiller Béatrix, Laure et Fiammetta de leur gracieuse individualité.

Ces trois femmes ne seraient dans votre système que la triple personnification d'une seule et même idée, la puissance impériale en Italie aux treizième et quatorzième siècles.

Que d'antiques vérités se soient mystérieusement transmises jusqu'à nous à l'aide d'une langue mystérieuse comme elles; que cette sagesse éleusine ait passé tour à tour des prophètes à Platon et à Pythagore, et de ces docteurs immortels de la loi païenne aux poètes chrétiens du moyen âge, je ne viens pas le contester; que d'autre part, durant les guerres civiles entre Guelfes et Gibelins, les vœux et les espérances d'un parti politique se soient systématiquement retranchés dans la poésie; que, par exemple, la passion de Dante ait été souvent la passion du siècle, cela encore peut être vrai; lorsque j'aborde ces questions hardies, votre bonne foi me trouble, votre érudition m'ébranle, la chaleur de votre conviction me pénètre malgré moi.

Mais Laure, monsieur, mais Béatrix, mais Fiammetta! ne semble-t-il pas qu'il y ait ici de votre part une profanation toute gratuite des mystères du génie? Quel faux besoin de vérité vous obligeait d'aller tarir dans l'imagination des hommes ces sources

» La civilisation moderne est en grande partie le fruit tardif de ces écoles se-
» crètes.

» Elles ont répandu et entretenu en Europe pendant le cours de plusieurs siècles
» cette haine profonde contre Rome qui fit naître dans tous les esprits un conflit
» d'opinions dont le Vatican se sentit comme ébranlé, qui fit germer et finit par
» établir l'idée de la réformation dans la plus grande partie de la chrétienté. »

Selon M. Rossetti, Dante, Pétrarque et Boccace furent par leurs ouvrages les apôtres de cette école. A la tyrannie pontificale ils opposaient la puissance impériale; et ces trois femmes que jusqu'ici le monde a cru avoir été les maîtresses des trois grands poètes, Laure, Béatrix et Fiammetta, ne seraient qu'une triple personnification de cette puissance impériale qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

d'émouvantes rêveries? Dans cette nuit terrible du quatorzième siècle, ces trois noms consolaient la pensée découragée de l'historien.

Je crois, monsieur, qu'il est bon de s'élever une fois hautement contre ces doctrines d'interprétation qui tendraient à faire de la poésie, la plus naïve, la plus spontanée, j'oserai dire la plus involontaire des manifestations de la pensée humaine, une sorte de langue cabalistique, tranchons le mot, un argot assujéti aux lois du rhythme et de l'harmonie. Pourquoi, si je puis me servir d'une expression toute vulgaire, pourquoi tant chercher finesse aux choses sublimes? Rien de simple comme le génie; écoutez, c'est M. de Chateaubriand qui parle : « Les chantres sont de race di-
» vine,... leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les
» dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des
» hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits
» enfans; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent com-
» prendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des
» idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en aperce-
» voir, comme des nouveau-nés. »

Cela veut dire, si je ne me trompe, qu'il y a dans l'inspiration une sorte de candeur sublime qui ne se prêterait jamais à déguiser sous le langage d'une passion factice la passion véritable du poète. Les poètes, quand c'est la patrie qui les inspire, savent tout haut dire son nom, et leur génie ne prend conseil ni de la peur, ni de l'espérance. Ils chantent à la patrie, comme Filicaja, quelque sonnet sublime; ils lui enseignent, comme Béranger, d'héroïques chansons, et, comme Casimir Delavigne, de nobles messéniennes; ils l'enivrent, comme Eschyle, avec des tragédies pleines du nom de Salamine, et, jusque sous le règne de Néron, ils rapportent de Pharsale d'épiques élégies. Leur demandez-vous de conspirer? ils donnent gaiement leur nom aux tables d'airain des *ventes* et des *loges;* mais du moment où ils reprennent la lyre, ne leur conseillez pas de cacher sous des formes étudiées la fougue de leur conviction : l'inspiration ne leur appartient pas. Maîtresse jalouse du poète, elle lui impose tous les caprices de sa fantaisie,

et quand la passion chante en lui, elle n'entend rien aux ménagemens et aux allégories. Lorsqu'il nous arrive de rencontrer dans l'œuvre du poète un nom de miel, un nom si doux que les larmes en viennent aux yeux rien qu'à le prononcer, un de ces noms pour lesquels les lèvres retrouvent naturellement les saintes paroles du cantique de Salomon, si nous croyons au génie du poète, pourquoi ne pas croire en même temps à la sincérité de son amour?

La poésie a des ennemis qui la blasphèment, elle en a rarement eu de plus grands que ceux qui la commentent. Parmi les critiques qui ont apporté plus ou moins de sagacité au métier, quelquefois utile, de l'interprétation littéraire, je distinguerai deux familles.

A la première appartiennent ceux qui passent toute leur vie à disséquer une à une les lettres d'un grand nom. Savez-vous un beau poème qu'ils n'aient failli rendre odieux, en l'enveloppant tout entier d'un réseau de notes qui l'étouffent? une fleur gracieuse de la pensée dont la fraîcheur n'ait eu grand'peine à se défendre de leur souffle? Pour peu que vous leur abandonniez un pauvre poète, si éclatant et si pur qu'il nous soit venu de l'antiquité, bientôt il sortira de leurs mains semblable à ces statues des dieux que l'on retire des ruines, chargées de la poussière des temps. Possédés du besoin d'écrire leur petite pensée à côté des pensées les plus hautes, ils disputent les marges des livres précieux, l'hiver à l'humidité, et l'été aux piqûres des insectes. Pourquoi faut-il que le vétiver d'Amérique ne protége nos bibliothéques que contre les insectes et l'humidité?

Ces commentateurs ont tout juste ce qu'il faut d'esprit pour obscurcir un passage facile à comprendre. Ils n'ont garde de transformer la pensée d'autrui au gré d'une imagination qu'ils n'ont pas. Mais il en est d'autres qui apportent à l'explication d'un livre plus de fantaisie qu'il n'en faudrait pour animer une œuvre originale. Ceux-là ne commentent pas, ils métamorphosent, ils démolissent, et avec les pierres de l'édifice ils rebâtissent l'édifice. Portés sur cet autre coursier ailé que les métaphysiciens ont appelé l'imagination, ils prennent leur auteur en croupe, et les voilà qui dévorent l'espace. Puis, au terme de leur pélerinage aérien, ils croient trou-

ver dans l'œuvre antique du poète le récit des merveilles de leur vision contemporaine.

Je crains fort, monsieur, que, bon gré mal gré, vous n'ayez imposé au génie de Dante, de Boccace et de Pétrarque la forme sous laquelle leur époque vous est apparue.

Prenez garde, nous sommes avides d'idées nouvelles; mais, par une sorte de contradiction apparente, nous tenons fortement aux sympathies qui ont vieilli avec nous. Nous n'aimons pas qu'on dérange rien dans nos admirations. Accoutumés à retrouver certaines physionomies dans le passé, nous ne voulons pas qu'on nous les change, même pour les rendre plus belles. Le monde tient rigueur à quiconque porte une main téméraire sur ces filles choisies de son adoption. Souvent même il lui arrive de confondre dans sa colère l'insensé qui fouille au hasard dans le passé, et l'homme de génie qui secoue les vérités anciennes pour en faire tomber les vérités nouvelles.

Essayons de marquer quelques dates et de rappeler quelques noms dans cet épisode de l'histoire des idées.

Il y eut un homme, au dix-septième siècle, qui blessa ainsi dans ses affections les plus légitimes le cœur de l'humanité: ce fut un jésuite, le père Hardouin. Il était né à Quimper en 1646, tête bretonne, s'il en fut. Il émettait naïvement quelques-unes de ces hypothèses hardies qu'une vive imagination trouve aisément dans la solitude. Ce n'étaient jamais dans son esprit des convictions bien arrêtées; mais les voyait-il attaquées, il s'armait aussitôt pour les défendre de toute l'énergie de sa nature armoricaine, et ses apologies embarrassaient quelquefois jusqu'au génie subtil de la Société de Jésus. C'était du sein de la bibliothèque du collége de Louis-le-Grand que s'échappaient en brusques saillies les paradoxes du père Hardouin. Dès quatre heures du matin, on l'entendait remuer ses livres; ses veilles se prolongeaient fort avant dans la nuit, et souvent on pouvait croire que s'il avait dormi, c'était à la façon du cavalier qui ralentit sa course vers le soir, et se penche pour sommeiller sur la tête de sa monture. Ces veilles donnèrent au dix-septième siècle une belle édition de Pline-le-Naturaliste, et le père

Hardouin conquit la première place parmi les philologues de son temps. Mais il usa mal de sa royauté; l'orgueil avait égaré les anges, l'orgueil précipita le père Hardouin. Il avança des erreurs étranges, et, pour les défendre, il inventa une dialectique à son usage. Dans sa ferveur d'innovations, il alla jusqu'à recommencer l'histoire en même temps que la logique. L'histoire ancienne, telle que nous la savons, fut proclamée par lui l'œuvre aventureuse du treizième siècle. C'était, à l'entendre, un roman assez ingénieux d'ailleurs, que, dans les loisirs de la vie monastique, un frère avait conçu, à l'aide de quelques mots épars dans les satires et les épîtres d'Horace, dans les *Géorgiques de Virgile* et les discours de Cicéron. Horace, Virgile, Cicéron, Pline lui-même, Pline! furent ensuite appelés à comparaître devant ce Luther de la philologie, et leur droit à l'immortalité fut sévèrement revisé. Horace dut renoncer à ses odes, et le poète de Mantoue à cette *Énéide*, que sans doute Auguste n'avait sauvée des flammes que pour laisser au père Hardouin quelque chose à brûler dans Virgile.

Le siècle se souleva tout entier contre les visions du bonhomme, et finit par les lui pardonner, le croyant fou. On le surnomma *le père éternel des Petites-Maisons*, et tout fut dit; c'était le temps où Fénelon se troublait au souvenir des larmes que saint Augustin s'accuse d'avoir données à Didon. De semblables remords n'épouvantèrent pas l'agonie du bon jésuite: il mourut saintement le 3 septembre 1729.

Le père Hardouin était remonté de Virgile jusqu'à la majesté d'Homère; il proclama Énée le héros véritable de *l'Iliade*. On eût dit que, pour remplacer *l'Énéide* qu'il avait proscrite, il voulait en faire une autre de *l'Iliade*. Chercher un héros parmi les vaincus, c'était singulièrement méconnaître le génie des temps homériques. Dans la pensée du barbare de l'âge héroïque, le sort est juste, la décision de l'épée est équitable, le vaincu est maudit. Chanter Hector ou Énée, quand c'est Achille qui triomphe, c'est là une pensée toute chrétienne, et si le paganisme est quelque part arrivé à son symbolisme le plus pur, c'est à coup sûr dans les poèmes d'Homère.

Le génie semble, en certaines rencontres, cheminer dans les mêmes voies que la folie. Témoin Vico qui s'en vient trouver un ordre immense de faits nouveaux dans cet abîme d'Homère, où s'était follement perdue l'imagination du père Hardouin.

Le jésuite vivait encore lorsqu'en 1725 Vico publiait son livre immortel, *la Scienza nuova*, cette *divina commedia* du monde des idées.

Dans ce traité (si ce n'est plutôt un poème), on lit cet axiome, que, sous des noms propres, les premiers peuples plaçaient volontiers des types idéaux. On y voit encore que beaucoup d'erreurs en histoire viennent de ce qu'on s'habitue peu à peu à voir des noms propres dans des mots qui résument des idées. Ce double axiome ne contient-il pas à l'avance toute la partie de l'ouvrage qui a pour titre : *De la Découverte du véritable Homère?* Homère n'est plus Homère; Homère, c'est la Grèce tout entière, la Grèce jeune, la Grèce passionnée, la Grèce dans tout l'éclat de son héroïsme barbare. Plus de mendiant auguste guidé par un enfant; n'écoutez pas cette voix mélancolique qui implore sur le chemin la pitié du passant! elle se perd, cette voix, dans l'hymne héroïque de cent peuples divers qui racontent tous ensemble leurs diverses mythologies. Le poème est un autre Ilion, Ilion poétique, vers lequel les rapsodes poussent pêle-mêle les héros et les dieux de chaque contrée. Il y a là sans doute le germe d'une merveilleuse vérité historique à laquelle il faudra bien tôt ou tard nous soumettre. Mais qui nous rendra l'harmonieux aveugle, errant de ville en ville, et demandant en échange de ses chansons divines l'hospitalité d'une nuit! Homère! c'était le seul dieu que la Grèce chrétienne n'eût pas répudié dans l'héritage de sa mère.

Vico mourut obscurément dans Naples, où son nom s'est tout à coup retrouvé si grand; il y mourut pauvre et oublié comme cet Homère dont il avait lui-même brisé la statue, afin que dans cet autre métal de Corinthe, chaque peuple de la Grèce pût revendiquer son airain.

Après la France et l'Italie, ce fut le tour de l'Allemagne. Vico mourut en 1744. Frédéric-Auguste Wolf naquit en 1759. Il faut

relire l'élégante notice dans laquelle M. Viguier a si nettement résumé la vie et les travaux de ce grand esprit.

Il y avait dans le génie de Wolf quelque chose de la ténacité germanique et de la pétulance méridionale. Né à Halle, il s'en vint mourir près de Marseille, en 1824.

Vico était arrivé à résoudre en un peuple la personne d'Homère par la divination de son génie, si profondément historique. Wolf essaya d'atteindre au même but par la discussion grammaticale et l'analyse philosophique. Son enseignement passionna toute la jeune Allemagne, et les étudians se rendirent en foule à l'université de Halle. Le professeur était beau, et sa parole avait un attrait magnétique. Forcé de suffire en vingt-trois années à plus de cinquante cours différens, il eut quelque chose de la décision rapide du grand capitaine à qui un nouveau champ de bataille impose chaque jour une nouvelle manière de vaincre.

Les fameux prolégomènes parurent en 1795. S'ils ébranlèrent en bien des ames la foi du culte homérique, ils l'exaltèrent dans beaucoup d'autres. La vieille Allemagne jeta un grand cri qui rallia autour du hardi commentateur toute une jeunesse déjà vaguement préoccupée de l'idée de retrouver la vérité historique sous l'écorce des poésies populaires. Savez-vous maintenant quel fut le saint Bernard de cet Abeilard de la philologie? Ce fut Napoléon, qui s'en vint, en 1806, mettre le pied sur la Prusse. Il est vrai de dire qu'en dispersant les élèves de l'université de Halle, il ne fit que répandre la doctrine de Wolf sur la face entière de l'Allemagne. Cela cependant ne dut pas empêcher quelques bonnes gens de croire que Napoléon était venu tout exprès pour venger Homère, au nom d'Alexandre... et puis qui lui répondait, à lui Napoléon, que quelque autre rêveur (car pour ces fermes génies d'action, la pensée pure est rêverie), qui lui répondait que Wolf lui-même ne s'aviserait pas, un autre jour, de lui prendre son Ossian? Hélas! de son rocher de Sainte-Hélène, Napoléon a pu voir tomber encore cette autre royauté!

Mais Homère, monsieur, mais Ossian, que je ne compare à Homère qu'en ceci, ont l'un et l'autre un caractère d'imperson-

nalité qui les livre aux téméraires interprétations de la critique la plus aventureuse. La véritable grandeur de la poésie épique réside même, il faut le dire, dans cette universalité qui résume la vie entière de l'humanité à une époque, et c'est aussi pour cela que les épopées sont chose rare. Le polythéisme héroïque du monde grec a eu la sienne, et pour en trouver une seconde, il a fallu plonger dans la nuit du moyen âge germanique, et interroger, sur leurs montagnes et dans leurs forêts, les sombres divinités des mythologies scandinaves.

On aurait bien voulu, j'imagine, pouvoir faire de Dante un type collectif et personnifier en lui toute l'Italie du moyen âge. Par malheur, les contemporains parlent d'un Dante qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu, que plusieurs même ont touché. Il s'est trouvé jusqu'à de bonnes femmes qui, à sa barbe noire, reconnaissaient l'homme qui allait en enfer et qui en revenait. Que faire donc? Ce que vous avez fait, monsieur, entrer de force dans le paradis de la *divine comédie*, arracher du front de Béatrix son diadème semé d'étoiles, et nous dire, à nous autres ignorans : « Regardez si c'est là une femme! »

Assis au bord de la fontaine de Vaucluse, Pétrarque y laissait tomber, avec le nom de Laure, ces larmes divines, auxquelles tant d'autres depuis se sont mêlées; et voici Laure condamnée par vous à ne plus être que l'harmonieux idéal de la pensée du poète. « Pleure, avez-vous dit, pleure, pauvre Pétrarque, car Rome a vaincu, et l'empereur ne viendra pas rendre la liberté à l'Italie. » L'Italie, convenons-en, était loin de notre pensée. Nous ne songions qu'à Laure, et nous l'aimions pour ses regards pieusement abaissés vers la terre; nous l'aimions pour cette candeur de vierge que son front avait gardée sous le voile des épouses, et puis aussi nous l'aimions, parce que l'amour du génie la revêtait, à nos regards, d'une incorruptible beauté. Il existait pour nous un Pétrarque qui, pour prix de ses chants, allait recevoir au Capitole la palme vers laquelle se soulevèrent vainement les mains défaillantes du Tasse. Mais Pétrarque animant du souffle de la passion politique une statue d'argile, qu'il nomme Laure, et à laquelle il parle

le langage métaphysique de l'amour, ce Pétrarque-là, nous ne le connaissons pas : le nôtre était un grand poète, le vôtre n'est qu'un jongleur sublime.

Restait à Boccace sa Fiammetta, nom charmant sous lequel était cachée une princesse. Boccace avait senti son génie en lisant les vers du Dante, dont il a écrit la vie, et en écoutant ceux de Pétrarque, dont il a déploré la mort; mais s'il l'avait senti, c'était surtout en rencontrant les yeux de la fille naturelle du roi Robert, lui aussi pauvre enfant illégitime, non d'un roi, mais d'un marchand de Florence. Et c'est encore une allégorie que cette gracieuse Fiammetta, qui partage avec Jeanne, la Marie Stuart napolitaine, l'honneur d'avoir inspiré *le Décaméron!* Ah! monsieur, toute poésie s'en va donc de ce monde! N'est-ce pas assez déjà qu'elle se meure sous nos yeux, fallait-il encore la tuer dans le passé?

Et puis n'est-il pas à craindre que l'autorité de votre exemple n'entraîne après vous dans la même voie cette tourbe d'esprits vulgaires, toujours ardens à soulever des flots de poussière autour de chaque idée nouvelle? Je crois voir déjà un nuage de douleur se répandre sur ce chœur charmant des femmes aimées, que les larmes du génie ont faites immortelles. Pour qui désormais la mélancolie à demi chrétienne de Tibulle, si Délie devient une allégorie? Cynthie, pour qui désormais les chants passionnés de Properce? Va, pauvre Catulle, cours essuyer les larmes de ton inconsolable Lesbie (inconsolable de la mort de son passereau...)! va, aujourd'hui encore Lesbie est une femme ; demain, peut-être, elle ne sera plus qu'une image de la liberté romaine anéantie à Pharsale. Elvire, Elvire, et toi, muse inconnue, dont les larmes ont coulé sur les plaies saignantes d'Ahasvérus, viendra-t-il donc un jour où les hommes ne verront en vous que de froides allégories des croyances religieuses ou des passions politiques de leurs pères?

Voilà, monsieur, ce que j'avais besoin de vous dire. Maintenant je laisserai à Dante, à Pétrarque et à Boccace, le soin de vous réfuter eux-mêmes. J'aurais voulu pouvoir traduire quelques-uns

de ces chants que la passion leur a inspirés, et si je n'avais pas trop affaibli la merveilleuse tendresse de ces effusions de leurs ames, j'aurais alors posé la question suivante à vos lecteurs français : N'est-ce pas là le langage que l'amour a parlé dans tous les temps? Mais tout le monde peut lire ces trois grands poètes, et nul ne pourra jamais les traduire.

Il a pu se faire, remarquez-le bien, que cette image d'un être réel soit devenue avec le temps un type allégorique, et que des passions étrangères à l'amour soient venues transformer et ranimer la passion primitive. Voilà surtout ce qui arrive lorsque la mort vient se placer entre le cœur de l'homme et l'objet aimé, et faire, si je puis le dire, d'une affection terrestre une religion idéale. Mais entrons plus avant dans l'ame du poète ; nous trouverons toujours au fond des mystères de ce culte le souvenir d'une femme. Mon Dieu! n'est-ce là que l'histoire de Dante, de Pétrarque, de Boccace? Ne serait-ce pas en même temps l'histoire de tous les poètes? En est-il un seul qui ait assez de foi dans la gloire et qui se croie assez payé de la renommée pour ne pas attendre d'un sourire ou d'un regard la véritable récompense de ses chants?

ANTOINE DE LATOUR.

13 mars 1834.

Du

COMMERCE DE L'ANGLETERRE

AVEC LA FRANCE (1).

L'état des relations commerciales entre la France et l'Angleterre présente une question du plus haut intérêt pour les deux pays. Quand on considère leur proximité, leur étendue, leur population, leurs richesses et l'immense variété de produits naturels et artificiels particuliers à chacun d'eux, on demeure convaincu qu'il n'y a pas deux peuples mieux faits pour se livrer à un commerce étendu avec le même avantage des deux parts. La valeur

(1) La Revue d'Édimbourg a pris pour texte de son article le premier *Rapport de MM. Villiers et Bowring sur les relations commerciales de la France et de la Grande-Bretagne*, et l'*Adresse des négocians de Bordeaux aux chambres*.

Cet article nous avait paru de nature à intéresser nos lecteurs au moment où l'exposition des produits des manufactures françaises appelle l'attention du public sur les hautes questions de commerce et d'industrie. Le temps nous a manqué pour le faire accompagner de notes et d'observations par un homme spécial; car nous ne doutons pas qu'il n'y ait beaucoup à dire, et ce n'est pas notre habitude, pour faire de l'opposition aux mesures de notre gouvernement, de nous mettre à la suite de l'Angleterre. C'est un document que nous publions ici, et rien de plus.

totale des importations et exportations entre la Grande-Bretagne et l'Irlande n'est certainement pas au-dessous de 16 ou 18 millions sterling (de 384 à 432 millions de francs). Il n'y a qu'à comparer la condition de l'Angleterre et de l'Irlande avec celle de l'Angleterre et de la France, pour être assuré que s'il n'existait pas des entraves puissantes, les transactions commerciales seraient de beaucoup plus considérables entre la France et l'Angleterre. La France est plus près de l'Angleterre que l'Irlande, et fournit une plus grande variété des produits indispensables à nos marchés. Ses soieries, ses vins et ses eaux-de-vie, sont d'une qualité supérieure à ceux de tout autre pays, et on y fabrique une foule de petits articles qui sont la source d'une branche de commerce très-importante. D'un autre côté, la houille, les fers, les cotons et la poterie d'Angleterre pourraient être importés en France pour un prix de moitié au moins inférieur à celui des producteurs français; et, outre leur utilité générale, l'abondance et le bon marché de la houille et du fer sont le *sine quâ non* des progrès de l'industrie manufacturière. La mer qui sépare les deux nations devrait donc être sans cesse couverte de navires chargés de leurs diverses productions d'art et d'industrie, qui stimuleraient une honorable et heureuse concurrence, tout en cimentant l'alliance des deux peuples rivaux. Ici, comme dans beaucoup d'autres cas, *ce qui est* diffère essentiellement de *ce qui devrait être.* Aujourd'hui, la situation des rapports commerciaux entre la France et la Grande-Bretagne est le plus fort argument qu'on puisse opposer à ce système anti-social et anti-commercial, qui, malgré ses vices reconnus, trouve encore des partisans aveugles. La France et l'Angleterre agissant sous l'influence d'une jalousie peu motivée et de quelques théories erronées sur la source de la prospérité des nations, il s'ensuit que leur commerce est borné à un dixième tout au plus de ce qu'il pourrait être, et encore la majeure partie de ce dixième est entre les mains des contrebandiers. Cet état de choses est donc plus propre à favoriser la démoralisation et le crime que la prospérité et les améliorations.

Il serait difficile de décider quel est celui des deux pays qui a le

plus fait pour arriver à un résultat si contraire à leurs intérêts communs. Nous pensons que chacun a droit à une part égale de reproches; les écrivains anglais qui appartiennent à l'école libérale s'élèvent contre la politique de Colbert: mais quoique beaucoup des réglemens de ce ministre, relatifs au commerce, décèlent un esprit étroit et anti-libéral, on en remarque quelques-uns d'un caractère bien différent; et, en général, ils étaient plus favorables aux commerçans que ceux qui furent mis en vigueur dans notre pays à peu près à la même époque. En effet, comme le font observer MM. Villiers et Bowring, jusqu'en 1786, nous l'avons emporté en fait d'*illibéralité* commerciale. Pendant le règne de Guillaume III, le parlement alla jusqu'à déclarer que le commerce avec la France était un mal (*a nuisance*); et, sous le règne suivant, il refusa de ratifier le traité de commerce proposé par le ministère de Harley. En un mot, depuis 1673 jusqu'en 1831, nous n'avons pas cessé de manifester notre aversion pour le commerce avec la France, en frappant ses vins d'un droit plus élevé de 33 $\frac{1}{3}$ pour 100 que celui des vins d'Espagne ou de Portugal. D'après cela, nous ne devons pas être surpris du système prohibitif de la France; mais nous espérons que ce pays ne sera pas moins disposé à imiter nos mesures, maintenant qu'elles sont fondées sur des principes dont l'application doit produire des avantages communs, et conçues dans un esprit d'impartialité, que lorsqu'elles avaient pour base des vues étroites d'agrandissement et qu'elles étaient inspirées par une aveugle jalousie.

Il résulte des rapports officiels que la valeur déclarée ou réelle des produits anglais exportés en France en 1832 n'a été que de 674,791 livres sterling (16,194,984 francs). C'est moins que la somme de nos exportations en Turquie, et entre le tiers et le quart de ce que nous avons expédié en Italie. Il n'existe aucun état du chiffre des importations; mais il est reconnu qu'elles sont d'une valeur trois fois au moins plus grande que celle des exportations. Cela vient en partie de ce que toute la soie écrue et torse d'Italie, dont l'Angleterre consomme annuellement pour une valeur de 600 à 700,000 liv. st. (14,400,000 à 16,800,000 fr.),

nous arrive par la France, et figure comme provenant de ce pays, non d'Italie, et en partie, peut-être principalement, de la plus grande facilité de la contrebande sur les frontières françaises. L'état du change prouve qu'en général les *débits* et les *crédits* des deux pays se balancent à peu près; car il n'arrive pas souvent que l'or et l'argent voyagent de l'un à l'autre.

La commission dont MM. Villiers et Bowring ont fait partie s'est attachée principalement à rechercher quelle était l'influence des droits prohibitifs d'un pays sur l'importation des produits de l'autre, et à démontrer comment et jusqu'à quel point ces droits pourraient être modifiés, de manière à produire le meilleur résultat pour tous. La commission s'est appliquée en même temps à trouver un moyen pour que le change occasionât le moins de perte possible. Le gouvernement français approuva un projet qui était en grande partie à son avantage. Les commissaires qui furent nommés pour s'entendre avec MM. Villiers et Bowring étaient des hommes recommandables par leurs talens et leurs vues éclairées. Le gouvernement facilita l'enquête de tous ces moyens en mettant à la disposition de la commission tous les documens nécessaires.

Les lois des douanes françaises les plus préjudiciables sont celles qui ont rapport aux fers et aux cotons. Ces deux branches de commerce prirent de l'accroissement pendant le système continental de Napoléon. Nous sommes disposés à croire que la saine politique aurait dû faire un devoir au nouveau gouvernement de prévenir une nouvelle secousse fatale à l'industrie, en diminuant graduellement les droits sur l'importation des fers et des cotons et d'autres articles soumis aux mêmes réglemens; mais au lieu de cela, on a poussé le principe d'exclusion bien plus loin que ne l'avait fait Napoléon. L'empereur agissait plutôt dans le but de nuire à l'Angleterre que d'améliorer la situation de la France. Les ministres de Louis XVIII et de Charles X ont pensé, quant à eux, que le meilleur moyen d'augmenter la prospérité d'un royaume était de proscrire tous les produits étrangers que l'on pouvait obtenir chez soi, n'importe à quel prix; et d'après ce principe, si toutefois c'en est un, ils frappèrent de droits exorbitans

les fers étrangers, et prohibèrent entièrement les tissus de coton et les laines filées.

Le tort causé à la France par les droits sur les fers est maintenant notoire. Il est démontré, d'après des documens fournis par la commission d'enquête sur les fers, qu'il est impossible, en France, de produire du fer pour moins du double de ce qu'il coûte en Angleterre, à cause du petit nombre de mines de houille et de la cherté des moyens de transport. S'il y a des produits plus nécessaires les uns que les autres aux besoins du commerce et de l'industrie, assurément le fer est de ce nombre. Si les Anglais ou les Suédois avaient pu fournir des machines capables d'être employées avec avantage dans une grande variété d'opérations et les donner à 100 francs, tandis qu'en France on n'aurait pu les construire que pour 200 fr., tout le monde, et M. Thiers lui-même, aurait reconnu que leur exclusion était nuisible; que cette mesure, en favorisant un petit nombre de personnes qui se livraient à la construction des machines en France, faisait un tort grave à toutes les branches d'industrie auxquelles ces machines étaient nécessaires. Mais quelle différence y a-t-il entre la prohibition d'une machine puissante et celle des matériaux dont elle est construite? L'extrait suivant du rapport des commissaires servira à montrer le tort que ce système vicieux fait éprouver à l'agriculture.

« Le sacrifice annuel que font les agriculteurs aux maîtres de » forges a été souvent évalué de 36 à 48 millions de francs. Il y » a en France environ 22,818,000 hectares de terres cultivées, » et on a calculé qu'il faut une paire de bœufs ou de chevaux » pour chaque 15 hectares. Ainsi le nombre de charrues em- » ployées en France est de 1,500,000. M. de La Rochefoucault » évalue la perte annuelle du fer à 40 kilog. par charrue; mais » le plus souvent cette perte s'élève à 50 kilog., ce qui fait en » totalité 75,000,000 de kilog. Le fer coûtant 90 fr. les 100 kil., » la dépense est donc de 67,500,000 francs. Or il est prouvé » que les fers étrangers ne coûteraient, rendus en France, que la » moitié : donc les charrues seules causent à l'agriculture une » perte évidente de 33 millions par an. La détérioration annuelle

» des autres outils est estimée à 4,800,000 fr. On croit généralement que les fers français sont d'un cinquième inférieurs aux » fers étrangers. Ainsi le monopole du fer, en France, cause à » l'agriculture une perte annuelle de 44 à 45 millions. »

C'est payer assez cher la protection d'une branche d'industrie qui occupe 150,000 bras; mais ce n'est pas encore là tout ce qu'elle coûte au public. Son influence sur les manufactures est encore plus sensible ; car un pays qui possède des machines plus mal construites et plus chères que ses voisins doit nécessairement rester en arrière quand il s'agira de concurrence. Y a-t-il donc rien de plus absurde et de plus contradictoire que la conduite du gouvernement français, qui, en même temps qu'il s'efforce de faire naître à grands frais de nouvelles branches d'industrie, ferme la porte à l'agent principal de l'industrie manufacturière ? Pour soutenir le commerce de coton, il interdit l'entrée des cotons écrus et filés ; mais, grâce à la prohibition des fers étrangers, une filature de coton à Rouen coûte à peu près trois fois plus qu'à Manchester. On voit par là que ces deux prohibitions sont en guerre permanente.

Si nous étions hostiles à la France, nous désirerions qu'elle persévérât dans ce système : tant qu'il prévaudra, nos manufactures n'ont rien à craindre de sa concurrence. Il n'a pas encore été prouvé que la main-d'œuvre (nous entendons la quantité de travail fait) soit à meilleur marché en France qu'en Angleterre ; mais quand elle serait à 50 pour % au-dessous de la nôtre, ce résultat ne balancerait pas les désavantages causés par le prix élevé des fers et les autres monopoles qui paralysent les progrès de l'industrie.

Nous avons déjà vu jusqu'à quel point la cherté des fers prive les manufacturiers de machines des avantages qu'ils espéraient retirer de leur monopole. Mais les propriétaires de forges ne sont pas plus heureux. Au contraire, ils assurent, nous n'avons pas de peine à le croire, qu'ils gagnaient beaucoup plus lorsque les droits sur les fers étrangers étaient modérés, et qu'on en importait une plus grande quantité ; par la raison que la France possé-

dant alors peu d'usines, les neuf dixièmes du fer qu'elle produit étaient fondus et préparés avec du feu de bois. L'augmentation des droits ayant nécessité un plus grand nombre d'usines, le prix du bois a doublé depuis la paix; en sorte que les prix obtenus maintenant par les maîtres de forges sont à peine suffisans pour les défrayer de l'excédant des dépenses auxquelles ils sont obligés.

Rien n'est plus burlesquement absurde que les principes pompeusement professés dans les chambres françaises. Nous citerons par exemple une phrase du rapport du comité de la chambre des députés relativement aux droits sur les sucres. « La nation la plus riche, y est-il dit, est celle qui exporte le plus et importe le moins. » D'où il suit qu'un peuple qui enverrait tout au dehors et ne recevrait rien au dedans, aurait atteint le plus haut degré de prospérité. Que le ministère et les chambres sachent qu'il n'y a pas de commerce possible sans un échange d'avantages égaux et réciproques. En fait, l'exportation est toujours subordonnée à l'importation; supposer le contraire, ce serait croire que les négocians ne tiennent qu'à vendre sans avoir besoin d'acheter.

Les provinces méridionales de la France, et surtout les vignicoles, éprouvent un malaise très-grand. Les demandes des étrangers pour les vins, les eaux-de-vie et les soieries diminuent de jour en jour : non que leurs qualités aient subi une détérioration ou que leur goût ait perdu, mais seulement parce que le système de douanes met les étrangers dans l'impossibilité d'en donner le prix courant. Ceux qui ne se sont pas occupés de cette matière concevraient difficilement les résultats désastreux que ce principe a produits dans le commerce des vins, branche d'industrie qui fait vivre plus de trois millions de personnes. Les exportations en vins et eaux-de-vie ont subi une diminution effrayante surtout dans les deux dernières années, et le nombre des navires qui fréquentaient le port de Bordeaux est réduit de moitié.

La surabondance des marchandises et la baisse extraordinaire des prix ont causé un grand embarras et une grande irritation dans les esprits. C'est peut-être ici le cas de dire qu'à quelque chose

le malheur est bon, car nous pensons que les abus attachés au système prohibitif amèneront nécessairement son abolition. Nous renvoyons les Français qui nous lisent au mémoire adressé à la chambre des députés par les négocians de Bordeaux.

Le ministère ne pouvait être sourd à des plaintes aussi justes. Aussi a-t-il introduit quelques modifications dans les lois des douanes existantes. Mais jamais tentative de réforme n'a été plus malheureuse. Il serait difficile de dire lequel est le plus ridicule de la mesure elle-même ou des raisons qui l'ont fait adopter. Nous sommes tentés de croire que le ministère a voulu s'amuser aux dépens du public, et qu'il savait bien que ces modifications ne changeraient rien à l'état de choses. Aussi, de nouvelles pétitions sont-elles arrivées en foule de toutes les principales villes, et toutes s'accordent à dire que le remède est pire que le mal.

Le système de prohibition adopté en France a donné lieu à un commerce considérable de contrebande qui n'a pas d'égal dans aucun pays, excepté peut-être en Espagne. Le rapport de MM. Villiers et Bowring contient des détails curieux et instructifs au plus haut degré. Ils sont une preuve évidente de l'inefficacité de ces mesures restrictives qui ont eu pour principal résultat de donner naissance à un trafic illicite qui enlève à l'agriculture et à l'industrie bon nombre d'hommes, dont l'unique occupation est de chercher de nouveaux moyens d'enfreindre les lois. L'introduction des marchandises prohibées s'opère plus facilement par terre que par mer, et par conséquent la contrebande s'exerce principalement en France sur les frontières du nord et de l'est. Elle reçoit en même temps par mer des quantités considérables d'articles prohibés ou soumis à de forts droits. Il existe un tarif régulier d'assurances pour la France; et des personnes reconnues très-solides s'engagent, moyennant certaines primes qui, pour la plupart, sont excessivement modérées, à mettre sur tel point de la côte de France qui leur est indiqué, des cotons, des dentelles, de la quincaillerie provenant des manufactures anglaises.

A Paris, et dans les villes qui ont des octrois, les marchandises passées en contrebande reviennent plus cher que dans les villages; néanmoins, tout article étranger qui n'est pas très-volumineux peut être rendu à Paris moyennant une prime de 25 à 35 pour 100 de sa valeur intrinsèque.

L'extrait suivant du rapport de MM. Villiers et Bowring fera connaître un des expédiens les plus ingénieux au moyen desquels des lois absurdes ne peuvent manquer d'être paralysées.

Le directeur des douanes mit sous les yeux du ministre des finances, le 30 juillet 1831, un rapport sur la contrebande exercée au moyen des chiens. Cette idée date de 1825, époque à laquelle la contrebande à cheval fut rendue impossible. Le premier essai de ce genre fut tenté dans les environs de Valenciennes : de là cet usage s'établit à Dunkerque et à Charleville, et eut des imitateurs à Besançon en 1828.

En 1823, on évaluait à 100,000 kilogrammes la quantité de marchandises entrées en fraude par ces moyens; en 1825, elle fut de 187,315 kilogrammes, et en 1826 de 2,100,000 kilogrammes. Cette évaluation a été faite, en supposant 2 ½ kilogrammes par chien. Ces animaux portent souvent 10 kilogrammes et quelquefois 12. Cet aperçu porte que, dans certains cantons, on tue un chien sur dix, et dans d'autres un sur vingt; mais ces supputations doivent être très-vagues; et, s'il faut en croire un grand nombre d'employés des douanes, on ne parvient à en tuer qu'un sur soixante-quinze, lors même qu'avis en a été donné et que les chiens sont traqués.

Le tabac et les denrées coloniales sont généralement le principal objet de ce commerce illicite, et parfois les cotons filés et les articles manufacturés. On a pris aux environs de Dunkerque des chiens qui avaient sur eux une valeur de 600, 800 et même 1,200 francs; c'est de cette manière qu'on a quelquefois envoyé en France des publications hostiles au gouvernement.

Les chiens dressés à ce métier sont conduits par meutes sur la frontière étrangère, là on les laisse plusieurs heures sans nourriture, après quoi on les fustige, on les charge, et à l'entrée de la

nuit on leur rend la liberté. Ils courent au domicile de leurs maîtres qui est ordinairement situé à deux ou trois lieues, et où ils savent qu'ils trouveront un bon traitement et un repas copieux. On dit qu'ils causent beaucoup de dégâts dans les propriétés, d'autant plus qu'ils prennent toujours la ligne droite. Ce sont pour la plupart des chiens d'une haute taille.

Tous les efforts qu'on a tentés jusqu'à présent pour s'opposer à ce genre de contrebande ont été sans succès. Avec une étendue de frontières comme celles de la France, il est impossible de jamais parvenir à empêcher l'introduction de marchandises prohibées d'un prix modique. Le directeur-général des douanes dit que la contrebande s'exerce d'une manière *vraiment effrayante*, et il ne se trompe pas; car il est prouvé qu'il entre en France annuellement pour dix millions de tulle anglais, quoique cet article soit prohibé. Il faut joindre à cela des quantités immenses de cotons filés et beaucoup d'autres produits des manufactures anglaises dont l'entrée est interdite.

Quels que soient les avantages que les manufactures françaises et le commerce retirent de l'application *des vrais principes* de M. Thiers, on ne pourra nier qu'ils ne favorisent puissamment les contrebandiers. Le ministre nous répondra peut-être que la fraude n'est pas moindre sur les côtes de l'Angleterre que sur les frontières de France; mais il y a cette différence que, chez les Anglais, la contrebande ne s'exerce que sur un petit nombre d'articles, dont les principaux sont l'eau-de-vie et le tabac, et ne se lie pas à un système de politique commerciale. Assurément une réduction de droits sur les eaux-de-vie de France porterait un rude coup à la contrebande, et ferait plus que les gardes-côtes, croiseurs de l'état, actes et lois de douane.

Mais on dit que le gouvernement anglais aurait tort de réduire les droits sur les eaux-de-vie françaises, sans avoir l'assurance que le gouvernement français fera de son côté des concessions en faveur de quelques-uns de nos articles. Cela nous importe peu; il est clair qu'il est de notre avantage de diminuer les droits sur les eaux-de-vie de France, sans nous inquiéter si elle imitera notre

exemple. En persévérant dans son système, elle y perdrait plus que nous; car plus nous lui prendrons, plus nous lui apporterons. Une diminution de droits chez nous tuerait notre contrebande et donnerait une nouvelle vigueur à la fraude sur les frontières de France. Peu nous importe que nos produits arrivent au consommateur par des moyens légaux ou illicites; si les Français consultent leurs intérêts, ils modifieront leurs lois et permettront à nos productions d'entrer ouvertement; mais il n'est pas en leur pouvoir, quoi qu'ils fassent, de les en empêcher.

Le nivellement des droits sur les vins français et le rapport des lois qui prohibaient l'entrée des soieries, gants, etc., ont tourné à notre avantage. Nos manufactures de soie produisent maintenant deux fois plus qu'avant le nouveau tarif; et en 1832, nous exposâmes en France pour une valeur de 1,800,000 fr. de soie ouvrée. La modification des droits sur les eaux-de-vie prouvera à la France que nous sommes déterminés à suivre cette voie, et servira les efforts des hommes qui travaillent à opérer un changement dans la politique commerciale de ce pays. Les bienfaits du commerce ne peuvent profiter à une moitié du genre humain à l'exclusion de l'autre, et nous accueillerons avec empressement des mesures qui, en augmentant notre bien-être, contribueront puissamment à celui des peuples avec qui nous serons en relation.

Nous ne pensons pas que la France veuille faire avec nous aucun traité de commerce sur les bases de celui de 1786, c'est-à-dire opérer des réductions à charge de réciprocité, et il n'est même pas à désirer qu'elle en vienne là. Aucun pays ne devrait jamais régler sa politique commerciale ou financière par des traités avec ses voisins, mais seulement d'après le sentiment de ses intérêts propres. Si la France croit que sa prospérité est plus assurée par le sacrifice des entrepôts, des vignicoles et des fabricans de soieries, à une poignée de maîtres de forges; si elle est persuadée qu'il vaut mieux fabriquer du sucre de betterave et des tissus de coton que de les tirer du dehors à un prix moindre de moitié; si enfin elle aime mieux encourager la contrebande que le commerce légitime, elle

ne peut rien faire de mieux que de persévérer dans son système actuel. Mais ce serait faire injure à une nation grande et éclairée que de lui supposer de pareilles intentions, et il vaudrait mieux pour la France qu'elle pût librement modifier sa politique d'après ses propres notions que d'être liée par des conventions et des traités avec les autres.

L. Hérail.
(Edinburgh Review.)

CONTRE LA GUERRE CIVILE.

Supplication.

France, terre de deuil, ô terre de douleur,
Navire sans nocher sur la mer en fureur,
Dans ta grande cité, si paisible naguère,
Tous tes enfans se font une implacable guerre,
Et ceux qu'un même mur entoure, malheureux!
Se déchirent le cœur et se mangent entr'eux!
Je descends à leurs cris du haut de ma montagne,
Et, pareil à Pétrarque, errant dans la campagne,
Voyant ces insensés se ruer aux forfaits,
Je vais criant partout : La paix! la paix! la paix!
La paix, ô citoyens! et des jours d'allégresse;
Luiront quand reviendra cette blanche déesse.
La paix pour vos travaux qui restent en suspens,
La paix pour vos sillons, la paix pour vos enfans!

Défiez-vous, grand Dieu! des gens à théorie
Qui saignent en bourreaux notre belle patrie,
Disant qu'ils ont du ciel une tâche à remplir,
Que c'est la mission qu'ils doivent accomplir :
Ils mentent, par le ciel! Au nom de cette idée
La terre en tous les temps fut de sang inondée
Depuis les saints bûchers de l'inquisition
Jusqu'au grand couperet de la Convention.
Et vous, soldats français, songez qu'ils sont vos frères
Ces enfans arrachés à l'amour de leurs mères,
Et qu'ils ne savent pas, ces enfans généreux,
Sous le même drapeau, qu'ils se battent contre eux,
Et que s'ils remportaient une triste victoire,
Leurs cœurs désenchantés ne voudraient plus rien croire!
Ah! peuple, maudis-la cette guerre où, vois-tu,
Le vainqueur est sans gloire ainsi que le vaincu;
Car, malheur à celui qui montre par la ville
Son glaive teint du sang de la guerre civile!
En quel temps vivons-nous! Sous quel astre ennemi!
Est-ce aujourd'hui le jour de Saint-Barthélemi?
D'illustres écrivains d'un caractère austère
Portent de tous côtés des paroles de guerre,
Et vont, le front baissé, Seigneur Dieu tout-puissant!
De crainte du bourbier, se jeter dans le sang!
Et vous, enfans du ciel, chantres divins, poètes!
En cette extrémité vos voix seraient muettes!
Dussent tous les partis un jour vous renier,
Et dussiez-vous périr ainsi qu'André Chénier,

*

Protestez, protestez dans ces temps de souffrance,
Et seuls parlez de paix à notre pauvre France!

ANTONI DESCHAMPS.

Montmartre, mai 1834.

ALBUM.

— Après cinq années d'existence, la Revue de Paris, fondée par M. Véron, vient de passer, pour la quatrième fois, en de nouvelles mains. Sous ses différens directeurs, la Revue de Paris a toujours été ouverte à tous les jeunes talens, elle a toujours été un terrain neutre, un lieu d'asile, où se sont réfugiés, loin des débats politiques et des passions de la presse quotidienne et de la tribune, les hommes de talent dans tous les genres. Fondée sous le ministère Martignac, à l'époque où une certaine pensée de conciliation apparaissait, pour la première fois depuis longtemps, dans l'esprit des gouvernemens, la Revue de Paris fut l'expression de cette pensée. Elle vint offrir aux gens de lettres une belle et brillante arène où ils purent descendre, non pour combattre, mais pour se donner la main; aux lecteurs, elle présenta une réunion de talens et de célébrités inouïe jusqu'alors, et qui fut vivement appréciée. Ce moment de calme et de quiétude qui fit naître la Revue de Paris ne dura pas; elle eut à traverser de rudes temps, à lutter, avec ses pages toutes littéraires, contre les émotions bien autrement saisissantes des deux dernières années de la monarchie de Charles X et des trois terribles années qui suivirent la révolution de juillet. La Revue de Paris résista cependant. Plusieurs fois ses directeurs changèrent, mais non pas sa direction; grand nombre de ses écrivains passa aux affaires : l'un devenait préfet, l'autre pair ou député; l'un académicien, l'autre ministre, tous perdus pour la Revue de Paris et la littérature; mais ses lecteurs lui restèrent; car, fidèle à son principe, gardant son programme, elle continua, sauf quelques momens, à se tenir en dehors des passions brûlantes qui dévoraient le pays. On négligea un peu la Revue de Paris, il est vrai; elle disparut bien pendant quelques temps sous les journaux politiques; mais

peu à peu on y revint, et l'on se remit à lire ses pages paisibles, où, grâce à Dieu, ne retentissaient ni les cris de l'émeute, ni les apostrophes de la tribune. Cette réaction a été favorable à la REVUE DE PARIS. Dès ce moment, son avenir a été assuré, et elle a surgi, au milieu de toutes les entreprises littéraires qui se pressèrent, comme elle avait surgi du milieu des révolutions et des émeutes. Sa route est donc tracée, elle ne s'éloignera pas de celle qui l'a menée au succès. Elle restera, comme par le passé, un port neutre où aborderont tous les pavillons. Elle restera ouverte à toutes les capacités, à tous les talens, à tous ceux qui débutent comme à ceux qui jouissent de toute leur gloire; elle fait encore appel à tous, et elle sera entendue, sans doute, car ceux qui la dirigent aujourd'hui, unis étroitement par une vieille amitié et par des intérêts communs à celui qui l'a fondée, apportent dans cette belle entreprise les mêmes vues que lui : les progrès de la littérature et le désir de rapprocher tous les hommes distingués sur le terrain des arts et de la pensée.

— La nouvelle direction de la REVUE DE PARIS se propose de faire dans ce recueil quelques améliorations importantes, réclamées depuis long-temps par les lecteurs. Déjà, dans sa prochaine livraison, la REVUE DE PARIS contiendra, ainsi que dans toutes celles qui suivront, une SEMAINE LITTÉRAIRE, analyse rapide, mais complète, de tous les ouvrages nouveaux, un compte-rendu des pièces de théâtre, et toutes les nouvelles relatives aux arts.

Le peu de temps qui restait à la nouvelle direction, en possession de la REVUE DE PARIS depuis vendredi seulement, ne lui a pas permis d'apporter à cette livraison tous les soins qu'elle aurait voulu y consacrer. Elle demande à ses lecteurs l'indulgence à laquelle elle a droit, pour quelques lacunes qu'il n'a pas dépendu d'elle d'éviter.

— Une comédie en trois actes et en prose, de MM. Frédéric Soulié et Badon, a été représentée cette semaine au Théâtre-Français. UNE AVENTURE SOUS CHARLES IX est le titre que lui ont donné les auteurs. Cette aventure est fort simple : le duc de Nevers est au siége de La Rochelle; il est amoureux de Mme de Nangis, laquelle a conservé un tendre attachement pour le jeune duc Hector de Rohan; mais Hector a été obligé de quitter la France après la Saint-Barthélemi, et Mme de Nangis, qui se trouve, on ne sait pourquoi, au siége de La Rochelle, donne tort à l'absent et consent à épouser M. de Nevers. Le matin même du jour où doit avoir lieu le mariage, un chef de parti, désigné sous le nom du *Gars*,

est pris par les soldats de M. de Nevers, et Mme de Nangis reconnaît en lui Hector de Rohan, qu'elle regrettait tout en le trahissant. Son ancien amour se réveille à sa vue, et, par une suite de petites intrigues qu'il nous serait trop long de rapporter, elle l'épouse, mais réellement, dans sa chambre, tandis que M. de Nevers, entré la nuit chez elle par la fenêtre, attend patiemment dans la chambre voisine. L'aventure semble empruntée à Brantôme; mais elle est dialoguée avec goût, et sans quelques scènes un peu froides elle eût sans doute obtenu un grand succès. Telle qu'elle est jouée par Mlle Anaïs et Mlle Mars, cette comédie attirera du monde au Théâtre-Français.

—On répète au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame de M. Alex. Dumas, intitulé CATHERINE HOWARD, dans lequel se trouvent, dit-on, de grandes beautés. On remarque comme une singularité que Mlle Ida, et non Mlle Georges, soit chargée du rôle principal.

— Nous empruntons à l'Album d'un de nos amis les vers suivans, qu'un grand poète adressait à une jeune et jolie femme connue dans le monde littéraire par de charmantes poésies, en lui envoyant *les Feuilles d'automne*. Nous espérons que l'auteur nous pardonnera de les livrer à la publicité.

A MADAME M.....

I.

Ce livre errant, qui va, l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée,
Comme un grêlon à tous les murs cogné,

Hélas! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né!

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure.
Voici qu'il boite après avoir plané.

II.

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, madame, ouvrez-lui votre porte.
Raccommodez ses vers estropiés.

Dans votre alcôve, à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au feu de vos trépieds.

Qu'à vos côtés, à votre ombre il se couche,
Oiseau plumé qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds.

V. H.

20 janvier 1832.

AU NOUVEAU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous remercier des propositions que vous m'avez adressées relativement à ma nouvelle collaboration à la Revue de Paris, et s'il est inutile de vous dire les motifs qui m'ont, depuis plus d'un an, déterminé à la cesser, ils sont néanmoins assez graves pour m'obliger à faire savoir aux personnes dont l'estime m'est précieuse, que la retraite de l'ancien directeur et le changement de son système de rédaction sont les seules causes qui me permettent d'y rattacher mon nom de nouveau. Veuillez bien, monsieur, publier ce fait comme vous le jugerez convenable, et je serai trop heureux si mes efforts contribuent au succès d'une entreprise si honorable pour notre littérature, et si nécessaire à tous les écrivains.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

De Balzac.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Pages.

Une vision, par M. l'abbé de la Mennais. 5
Les courtisanes grecques, par M. Ph. Chasles. 15
La chronique du magicien Faust, par M. X. Marmier. 34
Les malcontens de 1579 et les mécontens de 1834, par le Directeur de la Revue de Paris. 49
Salon de 1834, par M. A. Le Go. 56
Lettre inédite de Beaumarchais. 61
Mémoires de l'empereur Djihan-Guyr (1er extrait) 69
Études de mœurs et de critiques sur les poètes latins, par M. Villemain. 80
Le Plessis-aux-Tournelles, par M. A. Bossange. 96
Exposition de l'industrie (§ I et II), par M. Jules Janin. 135 et 194
L'aveugle sourd-muet, histoire de J. Mitchell, par sir James Mackintosh. 153
L'Italie des Gaules (§ II), la ville de Constantin, par M. Méry. . 165
Souvenirs de Sicile (§ II), le château de Carini, par M. le marquis de Salvo. 185
Les bourgeois campagnards, ou *il ne faut pas sauter plus haut que les jambes*, par M. Henri Monnier. 217

Pages.

Laure, Béatrix et Fiammetta, par M. A. de Latour. 245
Du commerce de l'Angleterre avec la France, par M. L. Hérail. . 256
Pòésie.—Contre la guerre civile, supplication, par M. Antoni Deschamps. 268
Album. . . . . 63, 146, 205 et 271

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1834.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 17.

1834.

VIEUX VOYAGEURS FRANÇAIS.

LE PÈRE PAUL LE JEUNE.

Trente ans environ avant l'époque où le père Du Tertre (1) décrivait les îles fleuries de l'Archipel américain, au temps où Briet essayait de peindre à son siècle les sauvages beautés de la France équinoxiale, des hommes plus ardens peut-être, s'ils n'étaient aussi dégagés d'intérêt, allaient dans le Canada affronter des périls et visiter des nations inconnues. Pour tromper leurs souvenirs, sans doute, ils avaient donné à cette partie de l'Amérique du Nord le nom de *Nouvelle-France*. Mais tandis que les uns mêlaient leurs pieuses émotions à des scènes remplies de splendeur et de variété, qu'ils pouvaient s'endormir dans leur hamac de coton, à peu près assurés de trouver à leur réveil un ciel serein, une matinée parfumée, une nourriture abondante, les autres essayaient de sommeiller au bruit rauque de quelque cascade, couverts à demi d'une misérable peau de castor; ils devaient s'attendre, après un pénible réveil, à trouver les longues herbes de la savane couvertes de givre, les grands bois de sapins craquant sous les efforts de la tem-

(1) Voir un article sur le père Du Tertre dans le tome LVI de la première série

pête. A ceux-là le ciel étoilé, les brises tièdes, l'hospitalité du Sauvage campé pour une saison entière sous de beaux palmiers, sous de longs berceaux de bananiers, balançant joyeusement au soleil leurs feuilles dorées et soyeuses, que recouvrent ces longs *régimes*, véritable manne de la solitude, comme les appellent les pieux voyageurs;—aux autres, la brise froide, la vie errante, la nourriture incertaine, le choc bruyant des canots, le hurlement des bêtes, et quelquefois la raillerie sanglante du Sauvage qui rit des misères de l'homme à la robe noire, affrontant mille périls, sans savoir chasser, sans savoir pagayer, sans avoir d'autre talent que de longuement discourir, dans une langue qu'il parle avec d'incroyables difficultés, pour persuader des hommes qui aiment bien mieux écouter les récits de leurs jongleurs que les siens, et qui, un beau jour d'impatience ou d'ivresse, lui donneront un coup de tomawack, et cela sans colère et sans regret. Voici cependant la vie que mènent, au commencement du dix-septième siècle, des hommes d'une haute capacité, parmi lesquels il faut citer le père Le Jeune, le père Brébeuf, le père Lallemant et le père Le Mercier, tous voyageurs à peu près inconnus, dont on sent le cœur à leur langage et les habitudes de choix à leurs réflexions. Un jour, l'un écrit : Le père Barthélemy a été scalpé par le chef Tamerank ; le père Antoine est resté près Chutes, où il attend que la mort le délivre, parce qu'il est perclus de ses membres et qu'il ne peut bouger : une pauvre femme le nourrit ; mais elle ne veut plus l'entendre, et il désespère du salut de cette pauvre créature, qui lui conserve la vie « par pure pitié d'idolastre. » Et il faut voir ensuite comme tout est oublié quand ils peuvent dire : « On nous appelle maintenant *Nikanis;* notre ami le chef Tsiouendaentaha a été baptisé, et il enterre la hache de guerre; deux petits enfans nous ont été amenés hier, et l'eau du baptême les a rachetés [1]. » Ils ne di-

[1] En dépit des impressions que fait éprouver un zèle que ne peuvent ralentir ni les fatigues de toute espèce, ni les intempéries des saisons, il y a quelque chose qui fait sourire involontairement et qui rappelle l'esprit d'un ordre célèbre auquel appartiennent les missionnaires, dans la manière dont ils *gagnent des ames*, tantôt en baptisant un tout petit enfant tandis que sa mère prépare le saganité, tantôt en

sent pas, les bons pères, un peu vaniteux de ces succès : « A celui-ci nous avons donné notre robe neuve, à celui-là de belles patenostres dorées. » Bien que quelquefois ils le laissent entendre, ils ne disent pas toujours : « Le jongleur l'a emporté hier sur nous en disputant du manitou et des génies de l'air; le grand chef a jeté hier du petum au fleuve. Depuis le grand conseil, toute notre peine est perdue; on accuse nos paroles de faire planer la peste sur nos cabanes. » Puis, dans les momens de tranquillité, quand on consent à les entendre de nouveau, « ces gallands (ils se plaisent, dans les momens de bonne humeur, à appeler ainsi les Indiens), ces gallands n'ont, en vérité, nul soucy de leur ame, et ils nous feroient perdre volontiers le salut de la nôtre. » Hélas! à part le mérite du sacrifice, à quoi donc ont servi tant d'efforts? Les Sauvages sont morts par milliers; les voyageurs qui les allaient convertir sont oubliés. Il n'y a eu ni bonheur pour ceux-ci ni gloire pour ceux-là. Que tant de martyrs n'aient point été inutiles : recueillons du moins les grandes traditions qu'ils nous ont laissées. Tout ce qui reste de leurs travaux est maintenant contenu dans ces lettres si simples qu'ils envoyaient de la mission, et auxquelles ils attachaient si peu de prix. Tout ce qui reste, je dis bien; car en examinant d'un œil dégagé de préjugés les débris des tribus indiennes, on sera contraint d'avouer avec miss Wright (1) que les

plongeant secrètement leur mouchoir dans le fleuve, et en laissant tomber quelques gouttes d'eau sur le front du petit Indien à l'insu de ses parens. « Le père Pijart, dit le père Le Mercier, baptisa à Anonatea un petit enfant de deux mois en danger manifeste de mort. Voici l'invention dont il se servit. Il fait semblant de vouloir lui faire boire un peu d'eau sucrée, et par mesme moyen trempe le doigt dans l'eau, et voiant que le père entroit en quelque défiance et luy recommandoit fort de ne le pas baptiser, il met la cuillier entre les mains d'une femme qui estoit là auprès, et luy dit : Fais-luy prendre toy mesme. Elle s'approche et trouva l'enfant qui dormoit, et en mesme temps le Père, sous prétexte de voir si en effet il dormoit, luy appliqua son doigt mouillé sur le visage et le baptisa. Au bout de deux fois vingt-quatre heures il alla au ciel. »

(1) Voyez les réflexions judicieuses qu'elle fait dans son *Voyage au Canada*, tom. Ier, pag. 265. Le vénérable Heckewelder, auquel nous consacrerons un article particulier, et qui se rapproche si bien, par sa touchante naïveté, des missionnaires du dix-septième siècle, se plaint avec douleur de cette lente démoralisation d'une

guerriers américains se sont abaissés dans l'échelle morale, plutôt qu'ils ne se sont élevés. Ici, comme dans le Sud, la civilisation européenne les a heurtés d'un coup trop rude.

Voici un vieux voyageur qui est resté parmi eux dix-huit ans, qui a laissé sur leurs traditions et sur leurs coutumes quatre volumes, et qui n'a pas même un mince article dans une biographie. Or sa poudreuse relation, le peu de renseignemens que j'ai pu me procurer sur lui, m'ont été fournis par le vaste catalogue de la Bibliothéque, où viennent s'enfouir tant d'écrits sans nom et sans souvenir. S'il avait rêvé quelque renommée de zèle religieux, quelque espérance de n'être point tout-à-fait oublié, on voit que la fortune l'avait bien mal servi.

Paul Le Jeune était né vers la fin du seizième siècle, appartenait à l'ordre des jésuites, dans lequel il entra en 1614. Il paraît qu'il se rendit de bonne heure dans la résidence du Canada, où il fut nommé supérieur des six résidences de l'ordre (1). C'était à l'époque où Champlain s'efforçait d'établir des relations amicales avec les cinq nations, et où Kébec commençait à se peupler : c'était vers 1636. Le père Le Jeune comprit bientôt que la chose importante, celle qui passait avant tout, c'était d'étudier la langue des Sauvages qu'on prétendait civiliser. Ce fut dans le wigwam des Hurons et des Montagnais qu'il alla l'étudier; ce fut durant un séjour plein d'ennuis et de fatigues, parmi les Indiens, qu'il fit une grammaire dont les autres missionnaires tirèrent plus tard de merveilleux secours.

Dirons-nous maintenant ce qu'il eut à supporter de famines, de marches forcées, de dégoûts profonds, venant de la malpropreté de ses hôtes? C'est ce qu'on peut aisément se figurer, pourvu que l'on soit familier avec ces sortes de relations; mais ce qui l'irrite, on le voit, ce qui révolte à la fois son cœur et sa pensée, ce sont les étranges superstitions qui se renouvellent devant lui, et surtout ce dédain railleur qu'on trouve sous l'orgueil sauvage. Aussi annonce-t-il à

noble race dont il essaie continuellement de remettre dans son véritable jour la primitive grandeur.

(1) De retour à Paris, il y mourut en 1664.

ceux qui se destinent aux missions d'y bien regarder. « Il faut, dit-il avec une singulière énergie, se faire Sauvage avec les Sauvages; il faut prendre sa vie et tout ce qu'on a, et le jeter à l'abandon, pour ainsi dire, se contentant d'une croix bien grossière et bien pesante. Il est bien vray que Dieu ne se laisse point vaincre, et que plus on quitte plus on trouve, plus on perd plus on gaigne; mais Dieu se cache parfois, et alors le calice est bien amer. »

Comme il conseille aux autres de le faire, le père Le Jeune est devenu Sauvage avec les Sauvages, et il a accepté le calice. Aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver chez lui ces grâces du style qui s'inspirent des poétiques beautés du ciel, ces habiles peintures, ces reflets colorés des plus douces impressions. Il envisage d'un regard puissant les indices de destruction qui précédèrent l'agonie d'un grand peuple; il sonde douloureusement une plaie qu'il désespère de guérir; il oppose sa conviction à une conviction aussi ferme que la sienne, et quelquefois il se sent vaincu, et, après tout, son zèle est impuissant. A l'époque où les missionnaires français s'établirent dans l'Amérique du Nord, une grande révolution politique et morale s'était accomplie, comme à leur insu, chez les deux grandes nations qu'ils prétendaient soumettre. Soit qu'ils fussent inhabiles à ces hautes discussions politiques dont l'avenir d'un peuple encore puissant dépendait, soit qu'ils les dédaignassent, préoccupés des bruits lointains d'une cour brillante, auxquels ils ne se sentaient point complétement étrangers, ils ne surent pas sonder l'organisation intime des peuples qui s'éteignaient, et qui sentaient leur misère sans que l'on sût y remédier. De là une vue étroite sur l'ensemble d'une civilisation à opérer; de là des essais partiels et purement religieux; de là une commisération stérile et qu'un zèle ardent ne peut féconder: comme dans les terres heureuses de l'Amérique du Sud, les Indiens soumis au souffle invisible de la destruction meurent, et on aime mieux croire qu'il y a une intervention fatale de Satan que de chercher un remède efficace dans les grandes lois politiques. Pour être juste envers ces hommes dévoués, il faut dire cependant qu'ils sont vivement émus de tant de maux, et qu'ils y apportent avec ardeur le seul remède

qu'ils connaissent. Ils vont de cabane en cabane, ils baptisent, et précisément ce qu'ils regardent comme le plus saint devoir devient l'objet des plus sinistres déductions. « On meurt quand on est baptisé, disent les Sauvages; la mort plane au-dessus de la cabane quand la robe noire évoque son Dieu. L'Écriture, c'est le plus puissant des sortiléges; c'est elle qui fait courir la mort, c'est elle qui parle aux siècles et qui abattra les générations (1). » Or, si en politique il y a eu de bien funestes résultats dans ces étranges préoccupations, s'il y a eu des martyrs et de hideuses tragédies; ce sont précisément ces choses qui donnent aux relations de 1637 et 1639 ce caractère dramatique qui perce derrière leur style religieux; ce sont elles qui leur impriment un haut sentiment de poésie.

Écoutons la tradition qui revient sans cesse dans ces voyages pieux, écoutons ce qui émeut sans cesse missionnaires et Sauvages. La terre est assez malheureuse pour qu'on songe au pays des ames. « Les Sauvages se persuadent que non-seulement les hommes et les autres animaux, mais aussi que toutes les autres choses sont animées, et que les ames sont immortelles; ils se figurent les ames comme une ombre de la chose animée, n'ayant jamais ouy parler d'une chose purement spirituelle; ils se représen-

(1) C'est surtout depuis deux siècles que cette funeste pensée de destruction occupe les Américains du Nord et du Sud. Elle est tellement profonde chez quelques tribus, que des peuplades à l'est de l'Ohio, frappées de l'irrévocable nécessité de s'éteindre, avaient pris, dit-on, la résolution de ne plus reproduire une race malheureuse. Un historien philosophe qui se plaisait aux leçons imposantes que donnent les ruines et les états naissans, Volney, a très-bien fait comprendre ce sentiment douloureux d'une race, en recueillant les paroles d'un chef miamis qui essayait de sonder le mystère de destruction, et qui avouait ne pas comprendre comment on pourrait l'arrêter. Il parlait surtout avec effroi de l'industrie des Européens. « Ils s'étendent comme l'huile sur une couverture, nous nous fondons comme la neige devant le soleil du printemps; si nous ne changeons de marche, il est impossible que la race des hommes rouges subsiste. » Il y aurait de bien douloureux commentaires à faire sur cette phrase. Néanmoins, comme cause première de destruction il faut mettre avant tout l'introduction de l'eau-de-vie. Il y a d'étranges révélations faites à ce sujet dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, qui remonte au temps des missionnaires. Nous y reviendrons.

tent l'ame de l'homme comme une image sombre et noire, ou comme une ombre de l'homme même. Voilà pourquoi ils disent que les ames boivent et mangent : aussi leur donnent-ils à manger quand quelqu'un meurt, jetant les meilleures viandes qu'ils ayent dans le feu. Or, m'ayant déclaré ce bel article de leur croyance, je leur fis plusieurs interrogations : premièrement où elles alloient, ces ames, après la mort de l'homme et des autres créatures? Elles vont, dirent-ils, en un grand village où le soleil se couche. — Mais, continue le missionnaire, la mer environne votre pays. — Tu te trompes, répondirent-ils; ou les terres sont conjointes en quelques endroits, ou, de fait, il y a quelque passage guéable par où passent nos ames; et de fait, nous apprenons que l'on n'a pu passer encore du côté du nord.

» Secondement, je leur demandai que mangeoient ces pauvres ames faisant un si long chemin? Elles mangent des escorces, dirent-ils, et du vieux bois qu'elles trouvent dans les forests. Je ne m'estonne pas, leur respondis-je, si vous avez si peur de la mort, et si vous la fuiez tant; il n'y a guère de plaisir d'aller manger du vieux bois et des escorces en l'autre monde. Tiercement, que font ces ames estant arrivées au lieu de leur demeure? — Pendant le jour, elles sont assises tenant leurs deux coudes sur leurs deux genoux (posture assez ordinaire aux Sauvages malades); pendant la nuit, elles vont et viennent, elles travaillent, elles vont à la chasse. — Ouy; mais, repartis-je, elles ne voient goutte la nuit. — Tu es un ignorant, me firent-ils; les ames ne sont pas comme nous; elles ne voient goutte pendant le jour et voient fort clair pendant la nuict; leur iour est dans les ténèbres et leur nuict dans la clarté du iour. »

En continuant ses interrogations, le missionnaire apprend que c'est la voie lactée qui conduit à ce pays désolé, et qu'on appelle *Tchipaï miskenau*, le Chemin des Ames. Il se fait expliquer aussi la chasse éternelle des ombres, qui fuient sur l'ame de la neige, et il faut convenir que les explications du jongleur donnent une certaine grandeur à cette étrange cosmogonie.

Toutefois, ce n'est que quelques années après cette discussion

religieuse que le mystérieux symbole de la destinée des ames est révélé complétement au missionnaire. Les ombres ne chassent point sans cesse, elles mènent des danses funèbres à l'extrémité de l'univers. Malheur à celles qui s'avancent imprudemment sur les récifs gigantesques qui terminent la terre, elles tombent dans l'Océan, et une rapide métamorphose leur donne une vie nouvelle dans un autre élément! Du reste, que ces ames soient changées en poissons, qu'elles voltigent tristement sur des neiges éternelles, ou qu'elles se jouent au milieu des longues forêts immobiles qui élèvent leurs troncs polis comme le cristal à l'extrémité du monde, le mythe n'en était pas moins lugubre, et surtout moins inconstant, dans ses fictions lamentables. En même temps, cette croyance à une nouvelle existence à venir ne formait pas une complète cosmogonie; elle variait, je crois, avec les jongleurs qui devaient y introduire sans cesse les révélations qu'ils recevaient de leurs génies, de l'air ou grand manitou.

Bien souvent, cette croyance à une seconde vie des ames soumises encore une fois aux joies et aux tristesses de la terre donne aux souvenirs des pauvres Indiens le caractère le plus touchant.

« Le vingt-huictiesme, le père Buteux et moy trouvasmes une troupe de Sauvages qui faisoient festin auprès des fosses de leurs parens trespassez; ils leur donnèrent la meilleure part du banquet qu'ils jetterent au feu, et s'en voulant aller, une femme rompit des branches et des rameaux d'arbres dont elle couvrit ces fosses: je luy en demanday la raison; elle répondit qu'elle abritoit l'ame de ses amis trespassez contre l'ardeur du soleil qui a esté fort grande cet automne... Nous luy dismes assez que les ames des créatures raisonnables descendoient aux enfers ou montoient au ciel; elle ne laissa pas, sans rien nous respondre, de garder la vieille coustume de ses ayeux. »

On pourrait supposer que des tribus qui avaient des croyances si dénuées de consolations se laissaient facilement soumettre aux espérances du christianisme, et que leur esprit rêveur acceptait sur-le-champ la discussion des dogmes, s'ils plongeaient avec enthousiasme dans les mystères de l'infini: il y avait pour parvenir à

l'idée des joies ineffables qu'on leur promettait tout un ordre d'idées à franchir, et que la vie des forêts leur rendait complétement étrangères. Bien qu'on pût leur dire, ils se faisaient toujours un paradis à leur guise ; ils arrangeaient le culte à leurs fantaisies, si bien que la gravité des robes noires ne pouvait y tenir, et qu'il fallait bien sourire de cette grande simplicité.

« J'ai veu ton Manitou, et moi ton Jésus, disoient, environ ce tems, deux Sauvages venans voir un de nos pères. O qu'il nous promet bonne année ! Que de castors ! que d'élans ! moyennant que tu nous donnes bien du petum pour lui sacrifier ! — Allez, gallands, ce n'est ny ce qu'il demande en sacrifice, ny ce que vous voulez luy donner ; croyez en lui et servez-le comme on le vous enseignera, et vous serez trop heureux, répondit le père. »

Quelquefois, sans entrer parmi les néophytes, leur curiosité sauvage les entraînait ; ils étaient bien aises de raconter dans leur cabane quelque étrange histoire de ceux qui prêchaient. « Le 29, dit le père Le Jeune (qui avait fini alors son noviciat dans les forêts, et qui dirigeait la petite église de Kébec), il arriva une chose assez facétieuse que je coucherai ici pour faire voir la simplicité d'un esprit qui ne connoît pas Dieu. Deux Sauvages étant entrés dans notre habitation pendant le divin service que nous faisions à la chappelle, se disoient l'un à l'autre : — Ils prient celui qui a tout faict ; leur donnera-t-il ce qu'ils demandent ? Or, comme nous tardions trop à leur gré : — Asseurément, dirent-ils, il ne veut pas le leur donner ! Voilà, ils crient tous tant qu'ils peuvent. (Nous chantions vespres pour lors.) Or, un jeune truchement venant à sortir, ils l'abordèrent et lui dirent : — Eh bien ! celuy qui a tout faict vous a-t-il accordé tout ce que vous demandiez ? — Ouy, répond-il, nous l'aurons. — Asseurément, reprend-il, il ne s'en est guère fallu qu'il ne vous ait éconduits, car vous avez bien crié et bien chanté pour l'avoir. Nous disions à tous coups que vous n'auriez rien. Mais encore, que vous a-t-il promis ? Ce jeune homme souriant leur répondit conformément à leur grande attente : « Il nous a promis que nous n'aurions point faim (c'est la grande béatitude des Sauvages). »

Cette naïveté d'enfans qui se montre dans des cœurs d'hommes, cette simplicité curieuse qui se mêle à une prodigieuse énergie, amène quelquefois dans les récits des missionnaires des incidens qui en rompent la gravité. Depuis Bartholomea Buenno qui, au moyen d'un peu d'eau-de-vie brûlée dans un plat d'étain, faisait croire aux Indiens qu'il pouvait incendier leurs grands fleuves, jusqu'aux robes noires qui les faisaient se récrier de surprise en soulevant quelques parcelles de fer au moyen d'un aimant, on a toujours eu bon marché de l'admiration des Sauvages ; mais ce qui leur a toujours causé un profond *esbahissement*, comme disent les vieux voyageurs, et ce qui explique sans doute bien mieux leur croyance à toute merveille possible et impossible produite par l'industrie, ce sont les horloges. Écoutons ce qu'en écrit le père Brébeuf au père Le Jeune, qui se plaît grandement à toutes ces naïvetés :

« On ne sçauroit dire les estonnemens de ces bonnes gens et combien ils admirent l'esprit des François; mais ils ont tout dit quand ils ont dit qu'ils sont *ondaki*, c'est-à-dire des démons..... Pour ce qui est de l'horloge, il y auroit mille choses à dire : ils croyent tous que c'est quelque chose vivante, car ils ne se peuvent imaginer comment elle sonne d'elle-mesme, et quand elle vient à sonner, ils regardent si nous sommes tous là, et s'il n'y a pas quelqu'un de caché pour luy donner le branle.

» Ils ont pensé qu'elle entendoit, principalement quand, pour rire, quelqu'un de nos François s'escrioit au dernier coup de marteau : C'est assez sonné ! et que tout aussitost elle se taisoit; ils l'appellent *le capitaine du jour*. Quand elle sonne, ils disent qu'elle parle, et demandent, quand ils nous viennent veoir, combien de fois le capitaine a desia parlé. Ils nous interrogent de son manger; ils demeurent les heures entières, et quelquefois plusieurs, afin de la pouvoir ouyr parler. Ils demandoient au commencement ce qu'elle disoit; on leur respondit deux choses, qu'ils ont fort bien retenües : l'une que quand elle sonnoit à quatre heures du soir pendant l'hyver, elle disoit : « Sortez ! allez-vous-en, afin que nous fermions la porte » ; car aussitost ils lèvent le

siége et s'en vont ; l'autre, qu'à midy elle disoit : *yo eioua-haoua*, c'est-à-dire, sus dressons la chaudière ; et ils ont encore mieux retenu ce langage, car il y a de ces écornifleurs qui ne manquent pas de venir à cette heure participer à notre sagamité. »

Mais ces récits nous ont en quelque sorte éloignés de l'idée qu'on doit se faire des *relations de la Nouvelle-France*. D'ordinaire, les preux voyageurs s'arrêtèrent peu à ces *badineries* des Sauvages ; comme ils disent eux-mêmes, néophytes et missionnaires, ont bien d'autres intérêts à mettre en question. Pour les uns, il s'agit d'abandonner la terre et d'éloigner une mortalité affreuse ; pour les autres, il leur faut conquérir des ames à tout prix : il y a continuellement choc d'idées, répulsions hautaines, abandons d'espérances, sombres et douloureux souvenirs. Dans la plus grande partie des relations transmises par le père Le Jeune, on trouve des qualités de poète encore plus que des sentimens réfléchis d'historien. Cela devait être ; c'est surtout dans ce voyage que les infortunés Indiens jettent leurs dernières pensées à l'avenir, c'est là qu'ils lèguent au monde leurs plus sombres traditions ; c'est là qu'on trouve enfin ces souvenirs de sacrifices qui relèvent si puissamment le guerrier. Depuis une vingtaine d'années, il n'y a pas de roman américain, comme on dit maintenant, qui n'ait sa scène des funérailles. On n'en trouve guère qui n'ait son chant de mort et son chapitre fantastique, où l'Indien expire attaché au bûcher. J'abrégerai le préambule et vous entendrez le vieux voyageur ; vous verrez s'il reste à inventer quelque chose après cet effroyable récit (1).

« En 1637 les Iroquois et les Hurons étoient en guerre ; un parti d'Iroquois fut vaincu. Les prisonniers furent mis à mort au milieu d'effroyables tortures ; un seul fut réservé pour être envoyé au village des Hurons. Ses doigts avoient été emportés et son bras avoit été fracassé par un caillou. Dans cet état pitoyable il fut amené au village qu'habitoient les missionnaires. Ils le virent bientôt arriver chantant au milieu de quarante guerriers. Son courage

(1) Il est adressé au supérieur de Kebec par le père Le Mercier.

les étonna. Ne pouvant lui éviter la mort, ils essayèrent de le convertir. Dans tous les cas ils lui imposèrent le nom de Joseph. Ils ne le quittèrent plus un seul moment.

» Le malheureux avoit été livré à un vieux guerrier nommé Saoüandaoüascoüy, dont le fils étoit mort à la guerre; et, selon la coutume indienne, il étoit libre de le sauver. Il préféra le faire mourir; mais il le livra au sacrifice sans montrer un seul motif de vengeance, et comme s'il n'eût obéi qu'à l'usage. Le prisonnier sembloit même le comprendre ainsi. Quelques jours avant le sacrifice on lui apportoit à manger de tous costez qui du sagamité, qui des citrouilles et des fruicts, et ne le traitoient que de frère et amy; de temps en temps on luy commandoit de chanter, ce qu'il faisoit avec tant de vigueur et une telle contention de voix, que, veu son âge, car il paroissoit avoir plus de cinquante ans, nous nous étonnions comment il pouvoit suffire, veu mesme qu'il n'avoit quasi faict autre chose nuict et jour depuis sa prise. Sur ces entrefaites un capitaine haussant la voix lui dit : « Mon neveu, tu » as bonne raison de chanter, car personne ne te faict mal. Te » voilà maintenant parmy tes parens et tes amis. » Bon Dieu! quel compliment! Pour son maître, il le traictoit avec une douceur incroyable, ajoute le missionnaire, et cependant quelques jours étant passés, voilà le sommaire des discours qu'il fit :

« Mon ami, il faut que tu sçaches qu'à la première nouvelle » que je receus que tu estois en ma disposition, je fus merveilleu- » sement joyeux, m'imaginant que celuy que j'ai perdu en guerre » estoit comme ressuscité et retournoit en son païs. Je pris en » mesme temps résolution de te donner la vie. Je pensois desia à te » donner une place dans ma cabane, et faisois estat que tu passe- » rois doucement avec moy le reste de tes iours; mais maintenant » que je te veois en cet estat, les doigts emportez et les mains à » demy pourries, je change d'avis et je m'asseure que tu aurois » toy mesme regret de vivre plus long-temps. Je t'obligeray plus » de te dire que tu te disposes à mourir, n'est-il pas vray? Ce sont » les Tohontaenras qui t'ont si mal traicté, qui sont aussy la cause » de ta mort. Sus donc, mon neveu, bon courage! prépare-toy

» à ce soir. » Là-dessus luy demanda d'un maintien ferme et asseuré quel seroit le genre de son supplice; à quoi Saoüandaoüsacoüy respondit qu'il mourroit par le feu. « Voilà qui va bien, » répliqua Joseph.

Absous, le guerrier iroquois serait traité comme un frère; voué froidement à la mort, ces terribles imaginations vont s'épuiser dans l'invention de nouveaux supplices. Écoutez, le nouveau néophyte va dire son chant de mort, il le répétera après le dernier festin.

« Mes frères, je m'en vais mourir, serrez-vous hardiment au-
» tour de moi. »

Des chants implacables répondent à ce chant. « Cependant le soleil, qui baissoit fort, dit le prêtre, nous avertit de nous retirer au lieu où se devoit achever cette cruelle tragédie. Ce fut en la cabane d'un nommé Atsan, qui est le grand capitaine de guerre; aussi est-elle appelée *otinontsiskiaj onduon*, c'est-à-dire la maison des têtes coupées. »

Dans ce lieu terrible où les guerriers armés de torches attendent le prisonnier il se passe une des scènes les plus effroyables que les hommes aient osé retracer.

« Nous nous mismes donc en lieu où nous peussions estre auprès du patient, et luy dire une bonne parole si l'occasion s'en présentoit. Sur les huict heures du soir on alluma onze feux tout le long de la cabane, esloignez les uns des autres environ d'une brasse. Incontinent le monde s'assembla, les vieillards se placèrent en haut comme sur une manière d'échaffauts qui règnent de part et d'autre tout le long des cabanes; les ieunes gens estoient en bas, mais tellement pressez qu'ils estoient quasi les uns sur les autres, de sorte qu'à peine y avoit-il passage le long des feux. Tout retentissoit de cris d'allégresse; chacun préparoit qui un tison, qui une escorce, pour brusler le patient; avant qu'on l'eût amené, le capitaine Aenons encouragea toute la troupe à faire son devoir, leur représentant l'importance de cette action, qui estoit regardée, disoit-il, du soleil et du dieu de la guerre. »

Bientôt la lugubre solennité commence, le prisonnier est intro-

duit, l'irrévocable sentence est prononcée; le supplice a lieu au milieu des chants du condamné.

« Il falloit estre là pour voir une vive image de l'enfer; toute la cabane paroissoit en feu, et au travers de ces flammes et ceste espaisse fumée qui en sortoit, ces barbares, entassez les uns sur les autres, sembloient autant de démons qui ne donnoient aucune trève à ce pauvre misérable. Souvent ils l'arrestoient à l'autre bout de la cabane; et les uns luy prenoient les mains et lui brisoient les os à vive force, les autres luy perçoient les oreilles avec des bastons qu'ils y laissoient; d'autres luy lioient les poignets avec des cordes qu'ils estreignoient rudement, tirant les uns contre les autres à force de bras. Avoit-il achevé le tour pour prendre un peu d'haleine, on le faisoit reposer sur des cendres chaudes et des charbons ardens. J'ai horreur d'escrire tout cecy à vostre révérence, mais il est vray que nous eusmes une peine indicible à en souffrir la veue. »

Comme le vieux voyageur, je me sens à peine le courage de rappeler la fin de ce terrible récit; mais il faut continuer pour que l'Indien apparaisse dans toute sa grandeur sauvage; il faut continuer pour faire sentir que son stoïcisme peut surpasser sa férocité.

Vaincu en apparence par les tourmens, le guerrier sauvage tombe enfin, et l'on dirait que la vie a cessé; mais sur cette couche de feu, où l'on entend les gémissemens de sa chair, on s'assure que toute vie n'est pas encore épuisée. « Il n'ira pas jusqu'au jour! » disent les guerriers. Puis, sur la natte où il repose, on lui ordonne de chanter; il le fit du commencement d'une voix cassée et comme mourante : mais enfin il chanta si haut son terrible cantique, qu'il se fit entendre hors de la cabane.

Il les convie à de nouveaux tourmens, et les guerriers sont prompts à l'appel. « Vous eussiez ouy griller sa chair et veu monter en haut de la cabane la fumée qui en sortoit! » s'écrie le missionnaire en reprenant son récit. — « Ce qui estoit capable, parmi tout cela, de le mettre au désespoir, c'estoit leurs railleries et les compliments qu'ils luy faisoient quand ils s'approchoient de luy pour le brusler; c'ettuy-ci lui disoit : Çà, mon oncle, que je te

brusle, et estant après, cet oncle se trouvoit changé en un canot. — Çà, disoit-il, que je braye et que je poisse mon canot; c'est un beau canot neuf que j'achetay naguères; il faut bien boucher toutes les voyes d'eau, et cependant luy pourmenoit le tison tout le long des jambes. Celuy-là luy demandoit : Çà, mon oncle, où avez-vous pour agréable que je vous brusle? et il falloit que ce pauvre patient luy désignast un endroit particulier. Un autre venoit là-dessus et disoit : Pour moy, je n'entends rien à brusler, et c'est un mestier que je ne fis jamais, et cependant faisoit pis que les autres. Parmi ces ardeurs (1), il y en avoit qui vouloient luy faire croire qu'il avoit froid. Ah! cela n'est pas bien, disoit l'un, que mon oncle ait froid, il faut que je le réchauffe. Un autre adjoustoit : Mais puisque mon oncle a bien daigné venir aux Hurons, il faut que je luy face quelque présent, il faut que je luy donne une hache; et en mesme temps, tout en gaussant, luy appliquoit aux pieds une hache toute rouge (2)... Voilà en partie comme se passa la

(1) Brûleurs. Du vieux mot *ardre*, brûler.

(2) Il n'est pas sans importance pour l'étude du cœur humain de comparer à ce terrible récit une des exécutions sanglantes de l'inquisition. Les réflexions se présenteront d'elles-mêmes, et l'on verra quelle différence a pu séparer quelques hommes du dix-septième siècle des Hurons. Il s'agit d'un auto-da-fé célèbre en Sicile, et dont le récit a été conservé dans un recueil auquel je l'emprunte. Un juif et une religieuse avaient été condamnés à périr par le feu; quand le premier parut, « tous les assis-» tans, animés d'un zèle *immense* pour son bien-être éternel, se jetèrent à ses pieds; » leurs touchans reproches, leurs prières, leurs attitudes suppliantes, et l'effusion » de leurs larmes, l'invitèrent à se repentir et à prendre pitié de son ame. (A lui » aussi sans doute on donna de doux noms, on l'appela mon frère.) Quant à la reli-» gieuse, continue le récit italien, plus elle approchait, plus le zèle des théologiens » pour sa conversion redoublait; mais cette femme perverse, loin de parler à l'as-» pect de l'appareil du supplice, ne cessait de protester de son innocence, sans ré-» fléchir à l'énormité de son crime. . . . . .

» On mit d'abord le feu à sa chevelure afin de lui faire sentir une première épreuve » de la douleur qu'elle allait éprouver; mais elle montra plus de regret de la perte » de sa chevelure que du salut de son ame (on remarquera qu'elle devait avoir près » de cinquante-six ans, et qu'elle était restée vingt-deux ans en prison). On mit en-» suite le feu à sa robe goudronnée pour voir si l'atteinte des flammes dessillerait » enfin ses yeux; mais, témoins de son obstination, les exécuteurs embrasèrent la » fournaise placée sous ses pieds. Le feu ayant gagné la pile de bois sur laquelle » cette femme était placée, elle tomba dans la fournaise, où elle fut consumée. »

nuict, qui fut tout-à-fait douloureuse à notre nouveau chrétien; mais parmi ces brocards et ces risées, il ne lui échappa pas une parole injurieuse ou d'impatience. »

Le lendemain, son supplice se termina par une exécution sanglante.

Si ce récit du vieux missionnaire est effroyable, s'il nous fait descendre en frémissant dans les abîmes du cœur humain, voici une autre cérémonie dont la gravité solennelle expliquera le sombre mystère qui planait sur la vie des Indiens; je veux parler de la *grande fête des Morts*.

Cette cérémonie religieuse était l'objet des conseils les plus graves; on y évoquait tous les souvenirs. Il s'agissait de rassembler dans une même tombe les guerriers et les matrones qui avaient succombé dans des lieux différens; selon la cosmogonie des Indiens, les ames attendaient ce dernier souvenir.

Une vaste fosse était préparée dans quelque endroit du désert, qu'une pensée religieuse devait désormais consacrer. La sépulture des générations ne recevait point de monumens, ces peuples chasseurs n'en savaient point élever. La pauvreté sauvage faisait un sacrifice de chaque jour, une offrande véritable du cœur aux mânes vénérées. « Vous les verrez souvent en plein hyver, quasi tout nuds, pendant qu'ils ont de belles et bonnes robes en leurs caisses, qu'ils mettent en réserve pour les morts. »

Au temps désigné par le conseil, on allait chercher dans les tombeaux les guerriers qui y étaient ensevelis depuis des siècles; mais fréquemment aussi on allait déterrant les morts de quelques journées, conviant ainsi les générations centenaires et celles de la veille à une lugubre réunion. Souvent une mère retrouvait son enfant à demi consumé dans son berceau de terre, et sa tendresse sauvage n'était point rebutée de cet affreux spectacle; d'autres fois, c'était un compagnon chéri du triste voyage, c'était un mari, c'était un père. Le missionnaire remarqua un jour une jeune femme dont il ne put s'empêcher de respecter la tendresse, bien que ce fût un *amour d'idolastre*; elle venait de découvrir les os de son père, et elle les pressait sur son cœur avec une effusion qui atten-

drit l'austère voyageur. L'éloquence du vieillard avait été autrefois une renommée dans la tribu ; mais il ne restait plus de lui que quelques grandes pensées recueillies par la nation ; sa fille remit pieusement près du mort *l'atsatone ouai*, le paquet de bûchettes qui disait autrefois les heures du conseil; puis elle se prit amèrement à pleurer, car la terre lui avait rendu aussi ses enfans, elle en était environnée, et comme Rachel, elle repoussait les consolations.

Telles étaient les scènes qui se renouvelaient, et que la naïveté du voyageur aime à raconter.

Enfin, on répète en chœur le cri lamentable des ames (haéé! haé!); les guerriers chargent les ossemens sur leurs épaules; un vaste amphithéâtre est élevé sur les bords de la tombe, et de longues perches, chargées des présens faits aux morts, étaient une magnificence sauvage. Tout à coup, à un signal, on s'élance sur ce théâtre funèbre; les squelettes, revêtus de leurs peaux de castors, sont dressés autour du cimetière : l'œil contemple avec effroi cette longue file qui dit si tristement tous les âges de la mort.

Pendant sept à huit jours, des fêtes funèbres avaient lieu; les vieillards faisaient des présens aux jeunes gens, comme si en présence du spectacle formidable qu'ils avaient sous les yeux, il était bon de se dépouiller de tous les biens de la terre.

Puis venait le jour où la cérémonie devait être accomplie; on découvrait les ossemens parés de leurs manteaux funèbres, on leur répétait le cri des ames. Le silence succédant à ces clameurs, on n'entendait plus que la voix du vieux guerrier qui proclamait les présens faits aux morts.

Mais quand les dernières heures du jour étaient arrivées, la grande fosse était tapissée de belles peaux de loutres ; cette couche moelleuse des ames recevait d'abord les jeunes morts qu'on descendait confusément, et que des guerriers rangeaient au fond de la fosse. C'est alors qu'on entendait mille voix sortir de la terre en répondant à d'autres voix, mille paroles confuses de tendresse se confondant dans les sanglots. Quant aux antiques débris, ils ne devaient être descendus qu'au lever du jour. Comme si on eût voulu

faire jouir encore ces vieux ossemens des frais rayons de l'aurore, on attendait que le soleil naissant leur eût souri ; cependant durant la grande fête de 1636, un incident étrange abolit cette coutume antique : déjà les feux étaient allumés pour passer la nuit, on venait de terminer le festin des ames; les guerriers cherchaient le repos, quand un squelette, rompant ses liens, tomba de lui-même dans la tombe; les Indiens se réveillent en sursaut, et, comme si cet accident était un avertissement mystérieux des morts aux vivans, ils s'élancent sur l'amphithéâtre et rendent confusément à la terre ces ossemens qu'ils lui ont ravis.

« Nous sortions pour lors du village, dit le missionnaire, mais le bruit estoit si grand qu'il nous sembla quasi que nous y estions. Approchant, nous vîmes tout-à-fait une image de l'enfer. Cette grande place étoit toute remplie de feu et de flammes, et l'air retentissoit de toutes parts des voix confuses de ces barbares. Ce bruit néanmoins cessa pour quelque temps, et ils se mirent à chanter, mais d'un ton si lamentable et si lugubre, qu'il nous représentoit l'horrible tristesse et l'abyme du désespoir. »

Mais les Américains du Nord ne renouvellent plus maintenant cette cérémonie solennelle, ils ne croient plus à la fête des ames, ils n'ont plus de belles peaux de loutres à donner aux morts; pour eux, le pays entier est devenu une tombe, et comme ils savent que toutes leurs terres seront marchandées et vendues, peu leur importe où sera leur dernière demeure.

FERDINAND DENIS.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.

SÉRAPHÎTA.

Les anges sont blancs.
[*Histoire intellectuelle de Louis Lambert.*]

I.

LE STROMFIORD.

A voir sur une carte les côtes de la Norwége, quelle imagination ne serait émerveillée de leurs fantasques découpures, et de cette longue dentelle de granit où mugissent incessamment les flots de la mer du Nord? Qui n'a rêvé les majestueux spectacles offerts par ces rivages sans grèves, par cette multitude de criques, d'anses, de petites baies dont aucune ne se ressemble, et qui toutes sont des abîmes sans chemins? Ne dirait-on pas que la nature s'est plu à dessiner par d'ineffaçables hiéroglyphes le symbole de la vie norwégienne, en donnant à ces côtes la configuration des arêtes d'un immense poisson; car la pêche forme le principal commerce

et fournit presque toute la nourriture de quelques hommes attachés comme une touffe de lichen à ces arides rochers? Là, sur quatorze degrés de longueur, à peine existe-t-il sept cent mille ames.

Grâce aux périls dénués de gloire, aux neiges constantes que réservent aux voyageurs les pics de la Norwége, dont le nom donne froid déjà, leurs sublimes beautés sont restées vierges et s'harmonieront aux phénomènes humains, vierges encore, pour la poésie du moins, qui s'y sont accomplis, et dont voici l'histoire.

Lorsqu'une de ces baies, simples fissures aux yeux des aigles, est assez ouverte pour que la mer ne gèle pas entièrement dans cette prison de pierre où elle se débat, les gens du pays nomment ce petit golfe un *fiord*, mot que presque tous les géographes ont essayé de naturaliser dans leurs langues respectives. Malgré la ressemblance générique qu'ont entre eux ces espèces de canaux, chacun a sa physionomie particulière : partout la mer est violemment entrée dans leurs cassures; mais partout les rochers s'y sont diversement fendus, et leurs tumultueux précipices défient les termes les plus bizarres de la géométrie; ici, le roc s'est dentelé comme une scie; là, ses tables trop droites ne souffrent ni le séjour de la neige, ni les sublimes aigrettes des sapins du nord; plus loin, les commotions du globe ont arrondi quelque sinuosité coquette, belle vallée que meublent par étages des arbres au noir plumage; vous seriez tenté de nommer ce pays la Suisse des mers.

Entre Drontheim et Christiania se trouve une de ces baies, nommée le Stromfiord. Si le Stromfiord n'est pas le plus beau de ces paysages, il a, du moins, le mérite de résumer les magnificences terrestres de la Norwége, et d'avoir servi de théâtre aux scènes d'une histoire toute céleste.

La forme générale du Stromfiord est au premier aspect celle d'un entonnoir ébréché par la mer. Le passage que les flots s'y étaient ouvert présente à l'œil l'image d'une lutte entre l'océan et le granit, deux créations également puissantes, l'une par son inertie, l'autre par sa mobilité. Pour preuve, quelques écueils de formes

fantastiques en défendent l'entrée aux vaisseaux. Les intrépides enfans de la Norwége peuvent, en quelques endroits, sauter d'un roc à un autre sans s'étonner d'un abîme profond de cent toises, large de six pieds. Tantôt un frêle et chancelant morceau de gneiss, jeté en travers, unit deux rochers. Tantôt les chasseurs ou les pêcheurs ont lancé des sapins, en guise de pont, pour joindre les deux quais taillés à pic au fond desquels gronde incessamment la mer.

Ce dangereux goulet se dirige vers la droite par un mouvement de serpent, y rencontre une montagne élevée de dix-huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont la base présente une table presque droite d'une demi-lieue de longueur, où l'inflexible granit ne commence à se briser, à se crevasser, à s'onduler qu'à trente toises environ au-dessus des eaux. Entrant avec violence, la mer est donc repoussée avec une violence égale par la terrible force d'inertie de la montagne vers les bords opposés auxquels les réactions du flot impriment une douce courbure.

Le Fiord est fermé dans le fond par un bloc de gneiss couronné de forêts, d'où tombe en cascades une rivière, qui, au temps de la fonte des neiges, devient un fleuve, forme une nappe d'une immense étendue, s'échappe avec fracas, en vomissant de vieux sapins, et d'antiques mélèzes, aperçus à peine dans la chute des eaux. Ces arbres, vigoureusement plongés au fond du golfe, reparaissent bientôt à sa surface, y construisent en se mariant des îlots qui viennent échouer sur la rive gauche, où les habitans du petit village, assis au bord du Stromfiord, les retrouvent brisés, fracassés, quelquefois entiers, mais toujours nus et sans branches.

La montagne qui reçoit dans le Stromfiord les assauts de la mer à sa base, et à son sommet ceux des vents du nord, se nomme le Falberg. Sa crête, toujours enveloppée d'un manteau de neige et de glace, est la plus aiguë de la Norwége, où le voisinage du pôle cause, à une hauteur de dix-huit cents pieds, un froid égal à celui qui règne sur les montagnes les plus élevées du globe. La cime de ce rocher, droite vers la mer, s'abaisse graduellement,

vers l'est et se joint aux chutes de la Sieg par des vallées disposées en gradins sur lesquels le froid ne laisse venir que des bruyères et des arbres souffrans.

La partie du Fiord d'où s'échappent les eaux, sous les pieds de la forêt, se nomme le Siegdalhen, mot qui pourrait être traduit par *le versant de la Sieg*, nom de la rivière.

La courbure qui fait face aux tables du Falberg est la vallée de Jarvis, joli paysage dominé par des collines chargées de sapins, de mélèzes, de bouleaux, de quelques chênes et de hêtres, la plus riche, la mieux colorée de toutes les tapisseries que la nature du nord ait tendues sur ses âpres rochers. Là, l'œil pouvait facilement saisir la ligne où les terrains réchauffés par les rayons solaires commencent à souffrir la culture et laissent apparaître les végétations de la Flore norwégienne. En cet endroit, le golfe est assez large pour que la mer, refoulée par le Falberg, vienne expirer en murmurant sur la dernière frange de ces collines, rive doucement bordée d'un sable fin, parsemé de mica, de paillettes, de jolis cailloux, de marbres, aux mille nuances, amenés de la Suède par les eaux de la rivière; et de débris marins, de coquillages, fleurs de la mer que poussent les mille tempêtes soit du pôle, soit du midi.

Au bas des montagnes de Jarvis se trouve le village composé de deux cents maisons de bois, où vit une population perdue là, comme dans une forêt ces ruches d'abeilles qui, sans augmenter ni diminuer, végètent heureuses, en butinant leur vie au sein d'une sauvage nature. L'existence anonyme de ce village s'explique facilement. Peu d'hommes avaient la hardiesse de s'aventurer dans les récifs pour gagner les bords de la mer et s'y livrer à la pêche, que font en grand les Norwégiens sur les côtes moins dangereuses. Les nombreux poissons du Fiord suffisent en partie à la nourriture de ses habitans; les pâturages des vallées leur donnent du lait et du beurre; puis quelques terrains excellens leur permettent de récolter du seigle, du chanvre, des légumes qu'ils savent défendre et contre les rigueurs du froid et l'ardeur passagère, mais terrible, de leur soleil, avec toute l'habileté que déploie le Norwégien

dans cette double lutte. Le défaut de communications, soit par terre, où les chemins sont impraticables; soit par mer, où de faibles barques peuvent seules parvenir à travers les défilés maritimes du Fiord, les empêche de s'enrichir en tirant parti de leurs bois. Il faudrait des sommes aussi énormes pour déblayer le chenal du golfe, que pour s'ouvrir une voie dans l'intérieur des terres. Les routes de Christiania à Drontheim tournent toutes le Stromfiord, et passent la Sieg sur un pont situé à plusieurs lieues de sa chute. La côte, entre la vallée de Jarvis et Drontheim, est garnie d'immenses forêts inabordables, et le Falberg se trouve également séparé de Christiania par d'inaccessibles précipices. Le village de Jarvis aurait peut-être pu communiquer avec la Norwége intérieure et la Suède par la Sieg, mais pour être mis en rapport et civilisé, le Stromfiord voulait un homme de génie, et ce génie parut en effet, mais c'était un poète, un Suédois religieux qui mourut en admirant les beautés de ce pays, et les respectant comme un des plus magnifiques ouvrages du créateur.

Maintenant, les hommes que l'étude a doués de cette vue intérieure dont les délicates perceptions amènent tour à tour dans l'ame, comme sur une toile, les paysages les plus contrastans du globe, peuvent facilement embrasser l'ensemble du Stromfiord; s'engager dans les capricieux récifs du goulet où se débat la mer; fuir avec ses flots le long des tables éternelles du Falberg dont les pyramides blanches se confondent avec les nuées brumeuses d'un ciel presque toujours gris de perle; admirer la jolie nappe échancrée du golfe, y entendre les chutes de la Sieg qui pend en longs filets et tombe sur un abattis pittoresque de beaux arbres, confusément épars, debout ou couchés parmi des fragmens de gneiss; puis, se reposer sur les rians tableaux que présentent les collines abaissées de Jarvis, d'où s'élancent les plus riches végétaux du nord, par familles, par myriades, bouleaux gracieux comme des jeunes filles et penchés comme elles; colonnades de hêtres aux fûts centenaires et moussus; puis tous les contrastes des différens verts, puis de blanches nuées parmi les sapins noirs, puis des landes de bruyères pourprées et nuancées à l'infini, puis toutes les cou-

leurs, tous les parfums de cette Flore aux merveilles ignorées.

Étendez les proportions de ces amphithéâtres, élevez-vous dans les nuages, perdez-vous dans le creux des roches où reposent les chiens de mer, votre pensée n'atteindra ni à la richesse, ni aux poésies de ce site norwégien! Votre pensée pourrait-elle être aussi grande que l'océan qui le borne, aussi capricieuse que les fantastiques figures dessinées par ses forêts, ses nuages, ses ombres, et les changemens de sa lumière?

Voyez-vous au-dessus des prairies de la plage, sur le dernier pli de terrain qui s'ondule en bas des hautes collines de Jarvis, deux ou trois cents maisons couvertes en *næver*, espèce de couverture faite avec l'écorce du bouleau, maisons toutes frêles, plates, et qui ressemblent à des vers à soie sur une feuille de mûrier jetée là par les vents? Au-dessus de ces humbles, de ces paisibles demeures est une église construite avec une simplicité qui s'harmonie à la misère du village. Un cimetière entoure le chevet de cette église, et plus loin se trouve le presbytère. Encore plus haut, sur une bosse de la montagne est située une habitation, la seule qui soit en pierre, et que pour cette raison les habitans ont nommée le château du Suédois, parce qu'en effet un homme riche vint de Suède, trente ans avant le jour où cette histoire commence, et s'établit à Jarvis dont il s'efforça d'améliorer la fortune. Cette petite maison, construite dans le but d'engager les habitans à s'en bâtir de semblables, était remarquable par sa solidité, par un mur d'enceinte, chose rare en Norwége, où, malgré l'abondance des pierres, l'on se sert de bois pour toutes les clôtures, même pour celles des champs. La maison ainsi garantie des neiges s'élevait sur un tertre, au milieu d'une cour immense. Les fenêtres en étaient abritées par ces auvens d'une saillie prodigieuse appuyés sur de grands sapins équarris, qui donnent aux constructions du nord une espèce de physionomie patriarchale. Sous ces abris, il était facile d'apercevoir les sauvages nudités du Falberg, de comparer l'infini de la pleine mer à la goutte d'eau du golfe écumeux, d'écouter les vastes épanchemens de la Sieg dont la nappe semblait de loin immobile en tombant dans sa

coupe de granit, bordée sur trois lieues de tour par les glaciers du nord, enfin tout le paysage où vont se passer les surnaturels et simples événemens de cette histoire.

II.

SERAPHÎTÜS.

L'hiver de 1799 à 1800 fut un des plus rudes dont les Européens aient gardé le souvenir. La mer de Norwége se prit entièrement dans les Fiords, où la violence du ressac l'empêche ordinairement de geler. Un vent dont les effets ressemblaient à ceux du levantis espagnol, avait balayé la glace du Stromfiord en refoulant les neiges vers le fond du golfe. Depuis long-temps il n'avait pas été permis aux gens de Jarvis de voir en hiver le vaste miroir des eaux réfléchissant les couleurs du ciel, spectacle curieux au sein de ces montagnes, dont tous les accidens étaient nivelés sous les couches successives de la neige, et où les plus vives arêtes comme les vallons les plus creux ne formaient que de faibles plis dans l'immense tunique jetée par la nature sur ce paysage, alors tristement éclatant et monotone. Les longues nappes de la Sieg, subitement glacées, décrivaient une énorme arcade sous laquelle les habitans eussent pu passer à l'abri des tourbillons, si quelques-uns d'entre eux eussent été assez hardis pour s'aventurer dans le pays. Mais les dangers de la moindre course retenaient au logis les plus intrépides chasseurs qui craignaient de ne plus reconnaître sous la neige les étroits passages pratiqués au bord des précipices, des crevasses ou des versans. Aussi nulle créature n'animait-elle ce désert blanc où régnait la bise du pôle, seule voix qui s'y fît entendre en de rares momens. Le ciel, presque toujours grisâtre, donnait au lac les teintes de l'acier bruni. Peut-être un vieil eider traversait-il parfois impu-

nément l'espace à l'aide du chaud duvet sous lequel glissent les songes des riches, dont aucun ne soupçonne par combien de danger cette plume s'achète; mais, semblable au Bédouin qui sillonne seul les sables de l'Afrique, l'oiseau n'était ni vu ni entendu, car l'atmosphère engourdie, privée de ses communications électriques, ne répétait ni le sifflement de ses ailes, ni ses joyeux cris. Quel œil assez vif eût d'ailleurs pu soutenir l'éclat de ce précipice garni de cristaux étincelans, et les rigides reflets des neiges, à peine irisées à leurs sommets par les rayons d'un pâle soleil qui apparaissait, par momens, comme un moribond jaloux d'attester sa vie? Souvent, lorsque des amas de nuées grises, chassées par escadrons à travers les montagnes et les sapins, cachaient le ciel sous de triples voiles, la terre, à défaut de lueurs célestes, s'éclairait par elle-même.

Là donc se rencontraient toutes les majestés du froid éternellement assis sur le pôle, et dont le principal caractère est le royal silence au sein duquel vivent les monarques absolus. Tout principe extrême porte en soi l'apparence d'une négation, et les symptômes de la mort, car la vie est le combat de deux forces. Aussi, là, rien ne trahissait-il la vie : une seule puissance, la force improductive de la glace, régnait sans contradiction. Le bruissement de la pleine mer agitée n'arrivait même pas dans ce muet bassin, si bruyant durant les trois courtes saisons où la nature se hâte de produire les chétives récoltes nécessaires à la vie de ce peuple patient. Quelques hauts sapins élevaient leurs noires pyramides chargées de festons neigeux, et la forme de leurs rameaux à barbes inclinées complétait le deuil de ces cimes où, d'ailleurs, ils n'apparaissaient que comme des points bruns.

Chaque famille restait au coin du feu, dans une maison soigneusement close, garnie de biscuits, de beurre fondu, de poisson sec, de provisions faites à l'avance pour les sept mois d'hiver. A peine voyait-on la fumée de ces habitations. Presque toutes sont ensevelies sous les neiges, contre le poids desquelles elles sont néanmoins préservées par de longues planches qui partent du toit et vont s'attacher à une grande distance sur de solides poteaux en

formant un chemin couvert autour de la maison. Pendant ces terribles hivers, les femmes tissent et teignent les étoffes de laine ou de toile dont se font les vêtemens; tandis que la plupart des hommes lisent ou se livrent à ces prodigieuses méditations qui ont enfanté les profondes théories, les rêves mystiques du nord, ses croyances, ses études si complètes sur un point de la science fouillée comme avec une sonde ; mœurs à demi-monastiques qui forcent l'ame à réagir sur elle-même, à y trouver sa nourriture, et font du paysan norwégien un être à part dans la population européenne.

Dans la première année du dix-neuvième siècle, et vers le milieu du mois de mai, tel était donc l'état du Stromfiord. Par une matinée où le soleil éclatait au sein de ce paysage en y allumant les feux de tous les diamans éphémères produits par les cristallisations de la neige et des glaces, deux personnes passèrent sur le golfe, le traversèrent, et volèrent le long des bases du Falberg, vers le sommet duquel elles s'élevèrent de frise en frise. Étaient-ce deux créatures, étaient-ce deux flèches? Qui les eût vues à cette hauteur les aurait prises pour deux eiders cinglant de conserve à travers les nuées. Ni le pêcheur le plus superstitieux, ni le chasseur le plus intrépide, n'eût attribué à des créatures humaines le pouvoir de se tenir le long des faibles lignes tracées sur les flancs du granit, où ce couple glissait néanmoins avec l'effrayante dextérité que possèdent les somnambules quand, oubliant toutes les conditions de leur pesanteur et les dangers de la moindre déviation, ils courent au bord des toits en gardant leur équilibre sous l'empire d'une force inconnue.

— Arrête-moi, Séraphîtüs, dit une pâle jeune fille, et laisse-moi respirer. Je n'ai voulu regarder que toi en côtoyant les murailles de ce gouffre; autrement que serais-je devenue? Mais aussi ne suis-je qu'une bien faible créature. Te fatigué-je?

— Non, dit l'être sur le bras duquel elle s'appuyait, allons toujours, Minna. La place où nous sommes n'est pas assez solide pour nous y arrêter.

Et de nouveau tous deux firent siffler de longues planches at-

tachées à leurs pieds, puis ils parvinrent sur la première plinthe que le hasard avait bien franchement dessinée sur les pans de cet abîme.

La personne que Minna nommait Séraphîtüs s'appuya sur son talon droit pour relever la planche longue d'environ une toise, étroite comme un pied d'enfant, et qui était attachée à son brodequin par deux courroies en cuir de chien marin. Cette planche, épaisse de deux doigts, était doublée en peau de renne, dont le poil, en se hérissant sur la neige, arrêta soudain Séraphîtüs. Il ramena son pied gauche, dont le patin n'avait pas moins de deux toises de longueur, tourna lestement sur lui-même, vint saisir sa peureuse compagne, l'enleva, malgré les longs patins dont ses pieds étaient également armés, et l'assit sur un quartier de roche, après en avoir chassé la neige avec sa pelisse.

— Ici, chère petite, tu es en sûreté; tu pourras y trembler à ton aise.

— Nous sommes déjà montés au tiers du *Bonnet de glace*, dit-elle en regardant le pic, auquel elle donna le nom populaire, sous lequel on le connaît en Norwége. Je ne le crois pas encore.

Mais, trop essoufflée pour parler davantage, elle sourit à Séraphîtüs, qui, sans répondre, la tenait dans ses bras en écoutant, la main posée sur son cœur, de sonores palpitations aussi précipitées que celles d'un jeune oiseau surpris.

— Il bat souvent aussi vite sans que j'aie couru, dit-elle.

Séraphîtüs inclina la tête sans dédain ni froideur; mais, malgré la grâce dont ce mouvement était empreint, il n'en trahissait pas moins une négation qui, chez une femme, eût été d'une ravissante coquetterie. Séraphîtüs pressa vivement la jeune fille. Elle prit cette caresse pour une réponse, continua de le contempler; et quand il releva la tête en rejetant en arrière par un geste presque impatient les rouleaux dorés de sa chevelure, afin de se découvrir le front, il vit du bonheur dans les yeux de Minna.

— Oui, chère enfant, dit-il d'une voix toute paternelle, et charmante chez un être encore adolescent, regarde-moi, n'abaisse pas la vue.

— Pourquoi?

— Tu veux savoir? essaie.

Minna jeta vivement un regard à ses pieds et cria soudain comme un enfant qui aurait rencontré un tigre. L'horrible sentiment des abîmes l'avait envahie, et ce seul coup d'œil avait suffi pour lui en communiquer la contagion. Le Fiord, jaloux de sa proie, avait une grande voix par laquelle il l'étourdissait en tintant à ses oreilles, comme pour la dévorer plus sûrement en s'interposant entre elle et la vie. Puis, de ses cheveux à ses pieds, le long du dos, tomba un frisson, glacial d'abord, mais qui bientôt lui versa dans les nerfs une insupportable chaleur, battit dans ses veines, et répandit à toutes ses extrémités des atteintes électriques semblables à celles que cause le contact de la torpille. Enfin, trop faible pour résister, elle se sentait attirée, par une force inconnue, en bas de cette table où elle croyait voir quelque monstre qui lui lançait son venin, dont les yeux magnétiques la charmaient, et dont la gueule ouverte semblait broyer sa pâture par avance.

— Je meurs, mon Séraphîtüs, n'ayant aimé que toi, dit-elle, en faisant un mouvement machinal pour se précipiter.

Séraphîtüs lui souffla doucement sur le front, sur les yeux, et tout à coup, semblable au voyageur délassé par un bain, Minna n'eut plus que la mémoire de ses vives douleurs, déjà dissipées par cette haleine caressante qui pénétra son corps, et l'inonda de balsamiques effluves, aussi rapidement que le souffle avait traversé l'air.

— Qui es-tu donc? dit-elle avec un sentiment de terreur douce. Mais je le sais, tu es ma vie.—Comment peux-tu regarder cette profondeur sans mourir? reprit-elle après une pause.

Séraphîtüs laissa Minna cramponnée au granit, et s'alla poser, comme eût fait une ombre, sur le bord de la table d'où ses yeux plongèrent au fond du Fiord, en en défiant l'éblouissante profondeur. C'était abîme contre abîme. Son corps ne vacilla point, son front resta blanc et impassible comme celui d'une statue de marbre.

— Séraphîtüs, si tu m'aimes, reviens! cria la jeune fille. Tu me rends mes douleurs. Qui donc es-tu pour avoir cette force surhumaine à ton âge? lui demanda-t-elle en se sentant de nouveau dans ses bras.

— Mais, mon enfant, répondit Séraphîtüs, tu regardes sans peur des espaces encore plus immenses.

Et de son doigt levé cet être singulier lui montra l'auréole bleue qui se trouvait au-dessus de leurs têtes dans les nuages.

— Quelle différence! dit-elle en souriant.

— Tu as raison, répondit-il, nous sommes nés pour tendre au ciel. La patrie, comme le visage d'une mère, n'effraie jamais un enfant.

Sa voix vibra dans les entrailles de sa compagne, devenue muette.

— Allons, viens, reprit-il.

Et de nouveau tous deux s'élancèrent sur les faibles sentiers tracés le long de la montagne, en y dévorant les distances, et volant d'étage en étage, de ligne en ligne, avec la rapidité dont est doué le cheval arabe, cet oiseau du désert. En quelques momens ils atteignirent un tapis d'herbes, de mousses et de fleurs, sur lequel personne ne s'était encore assis.

— Le joli *sœler!* dit Minna en donnant à cette prairie son véritable nom; mais comment se trouve-t-il à cette hauteur?

— Là cessent, il est vrai, les végétations de la Flore norwégienne, dit Séraphîtüs. S'il se rencontre ici quelques herbes et des fleurs, elles sont dues à ce rocher qui les garantit contre le froid du nord. Mets cette touffe dans ton sein, Minna, dit-il en arrachant une fleur. Prends cette suave création qu'aucun œil humain n'a vue encore, et garde cette fleur unique comme un souvenir de cette matinée unique dans ta vie; tu ne trouveras plus de guide pour te mener à ce *sœler*.

Et il lui donna soudain une plante hybride que ses yeux d'aigle lui avaient fait apercevoir parmi des silènes acaulis et des saxifrages, véritable merveille éclose sous le souffle des anges. Minna saisit avec un empressement enfantin une touffe d'un vert transparent

et brillant comme celui de l'émeraude, formée par de petites feuilles roulées en cornet, d'un brun clair au fond, mais qui, de teinte en teinte, devenaient vertes à leurs pointes partagées en découpures d'une délicatesse infinie, en sorte qu'elles se confondaient en produisant une foule de jolies rosaces. Çà et là, s'élevaient, sur ce tapis, des étoiles blanches, bordées d'un filet d'or, du sein desquelles sortaient des anthères pourprées, sans pistil. Une odeur qui tenait à la fois de celle des roses et des calices de l'oranger, mais fugitive et sauvage, achevait de donner je ne sais quoi de céleste à cette fleur mystérieuse que Séraphîtüs contemplait avec mélancolie, comme si la senteur lui eût exprimé des idées plaintives dont il comprenait le langage. Mais, pour Minna, ce phénomène inouï n'était qu'un caprice par lequel la nature se plaisait à douer quelques pierreries, de la fraîcheur, de la mollesse et du parfum des plantes.

— Pourquoi serait-elle unique? elle ne se reproduira donc plus? dit la naïve jeune fille à Séraphîtüs, qui rougit et changea brusquement de conversation.

— Asseyons-nous, retourne-toi, vois! A cette hauteur, peut-être ne trembleras-tu plus? Les abîmes sont assez profonds pour que tu n'en distingues pas la profondeur. Ils ont acquis la perspective unie de la mer, le vague des nuages, la couleur du ciel; il vous faut les abîmes parés ainsi. La glace du Fiord est une assez jolie turquoise, et tu n'aperçois les forêts de sapins que comme de légères lignes de bistre.

Séraphîtüs jeta ces paroles avec cette onction dans l'accent et le geste, connue seulement de ceux qui sont parvenus au sommet des hautes montagnes du globe, et contractée si involontairement que le maître le plus orgueilleux se trouve obligé de traiter son guide en frère, et ne s'en croit le supérieur qu'en s'abaissant vers les vallées où demeurent les hommes.

Il défaisait les patins de Minna, aux pieds de laquelle il s'était agenouillé; l'enfant ne s'en apercevait pas, tant elle était émerveillée du spectacle imposant que présente la vue de la Norwége, qu'elle pouvait embrasser d'un seul coup-d'œil.

— Nous ne sommes pas venus ici par la seule force humaine, dit-elle en joignant les mains. Je rêve sans doute.

— Vous appelez surnaturels les faits dont vous ne voyez pas les causes, répondit-il.

— Tes réponses, dit-elle, sont toujours empreintes de je ne sais quelle profondeur. Près de toi, je comprends tout sans effort. Ah! je suis libre...

— Tu n'as plus tes patins, voilà tout.

— Oh! dit-elle, moi qui aurais voulu délier les tiens en te baisant les pieds...

— Garde ces paroles pour Wilfrid, répondit doucement Séraphîtüs.

— Wilfrid! répéta Minna d'un ton de colère qui s'apaisa dès qu'elle eut regardé son compagnon.

— Tu ne t'emportes jamais, toi, dit-elle en lui prenant la main, et tu es en toute chose d'une perfection désespérante.

— Alors tu en conclus que je suis insensible.

Minna fut effrayée d'un regard si lucidement jeté dans sa pensée.

—Tu me prouves que nous nous entendons, répondit-elle avec la grâce d'une femme.

Séraphîtüs agita mollement la tête en lui lançant un regard à la fois triste et doux.

—Toi qui sais tout, reprit Minna, dis-moi pourquoi la timidité que je ressens là-bas, près de toi, s'est dissipée? pourquoi j'ose te regarder, pour la première fois, en face; tandis que là-bas, à peine osé-je te voir à la dérobée?

—Ici peut-être avons-nous dépouillé les petitesses de la terre, répondit-il en défaisant quelques brandebourgs de sa pelisse.

—Jamais tu n'as été si beau, dit Minna en s'asseyant sur une roche moussue et s'abîmant dans la contemplation de l'être qui l'avait conduite sur une partie du pic, qui, de loin, semblait inaccessible.

Jamais, à la vérité, Séraphîtüs n'avait brillé d'un si vif éclat, seule expression qui puisse rendre les effets de son visage et l'as-

pect de sa personne. Cette splendeur était-elle due à la transparence que donne au teint, l'air pur des montagnes, ou au mouvement interne qui anime le corps à l'instant où il se repose d'une longue agitation? Provenait-elle du contraste subit entre la clarté d'or projetée par un nouveau soleil, et l'obscurité des nuées à travers lesquelles ce joli couple venait de passer? Peut-être à ces causes, faudrait-il encore ajouter les effets d'un des plus beaux phénomènes qui puissent se rencontrer en l'organisation humaine.

Si quelque habile physiologiste eût examiné cette créature qui, dans ce moment, à voir la fierté de son front et l'éclair de ses yeux, paraissait être un jeune homme âgé d'environ dix-sept ans; et qu'il eût cherché les ressorts de cette florissante vie sous le tissu le plus blanc dont la nature septentrionale ait vêtu ses enfans, il aurait cru sans doute, soit à l'existence de quelque fluide phosphorique en des nerfs qui semblaient reluire sous l'épiderme, soit à la constante présence d'une lumière intérieure qui colorait Séraphîtus ardemment, mais doucement, et à la manière de ces lueurs contenues dans une coupe d'albâtre. Quelque mollement effilées que fussent ses mains, qu'il avait dégantées pour délier les patins de Minna, elles paraissaient avoir une force égale à celle que le Créateur a mise dans les diaphanes attaches du crabe. Les feux jaillissant de son regard luttaient évidemment avec les rayons du soleil; et il semblait ne pas en recevoir, mais lui donner de la lumière. Son corps, mince et grêle comme celui d'une femme, attestait une de ces natures faibles en apparence, mais dont la puissance égale toujours le désir, et qui, fortes à temps, sont à l'état normal presque débiles. Son pied, chaussé d'un élégant brodequin, plus étroit encore que le patin, n'était certes pas un pied d'homme, et ne devait que rarement toucher la terre. De taille ordinaire, Séraphîtüs se grandissait en présentant son front, comme s'il eût voulu s'élancer. Ses cheveux, bouclés par la main d'une fée, et comme soulevés par un souffle, ajoutaient à l'illusion que produisait son attitude aérienne; mais ce maintien dénué d'efforts résultait plus d'un phénomène moral que d'une habitude corporelle. L'imagination de Minna était complice de cette constante

hallucination sous l'empire de laquelle chacun serait tombé, et qui prêtait à Séraphîtüs l'apparence des figures rêvées dans un heureux sommeil. Nul type connu ne pourrait donner une image, même vague, de cette figure majestueusement mâle pour Minna; mais qui, aux yeux d'un homme, eût éclipsé par sa grâce féminine, les plus belles têtes dues à Raphaël. Ce peintre des cieux a constamment mis une sorte de joie tranquille, une amoureuse suavité dans les lignes de ses beautés angéliques; mais à moins de contempler Séraphîtüs lui-même, quelle ame inventerait le voile de tristesse mêlée d'espérance qui nuançait les sentimens ineffables empreints dans ses traits? Qui saurait même, dans les fantaisies d'artiste, où tout devient possible, voir les ombres que jetait une mystérieuse terreur sur ce front trop intelligent qui semblait interroger les cieux et toujours plaindre la terre? Cette tête savait planer avec dédain comme un sublime oiseau de proie dont les cris troublent l'air, et se résigner comme la tourterelle dont la voix semble verser la tendresse. Le teint de Séraphîtüs était d'une blancheur surprenante, que faisaient encore ressortir des lèvres rouges, des sourcils bruns et des cils soyeux, seuls traits qui tranchassent sur la pâleur d'un visage dont la parfaite régularité ne nuisait en rien à l'éclat des sentimens qui s'y reflétaient sans secousse ni violence, mais avec cette majestueuse et naturelle gravité dont nous aimons à douer les êtres supérieurs. Tout dans cette figure marmorine exprimait la force et le repos.

Minna se leva pour prendre la main de Séraphîtüs, espérant qu'elle pourrait ainsi l'attirer à elle et déposer sur ce front séducteur un baiser arraché plus à l'admiration qu'à l'amour; mais un regard du jeune homme, regard qui la pénétra comme un rayon de soleil traverse le prisme, glaça la pauvre fille; elle sentit, sans le comprendre, un abîme entre eux, détourna la tête et pleura. Tout à coup une main puissante la saisit par la taille, et une voix pleine de suavités lui dit :

— Viens, petite.

Elle obéit, posa sa tête soudain rafraîchie sur le cœur du jeune homme, qui réglant son pas sur le sien, douce et attentive con-

formité, la mena vers une place d'où ils purent voir les radieuses décorations de la nature polaire.

—Avant de regarder et de t'écouter, dis-moi, Séraphîtüs, pourquoi tu me repousses? T'ai-je déplu? comment? dis. Je voudrais n'avoir rien à moi; je voudrais que mes richesses terrestres fussent en toi, comme y sont déjà les richesses de mon cœur; que la lumière ne me vînt que par tes yeux, comme la pensée me vient de ta pensée; je ne craindrais plus de t'offenser en te renvoyant ainsi les reflets de ton ame, les mots de ton cœur, et le jour de ton jour, comme nous renvoyons à Dieu les contemplations dont il nourrit nos esprits. Je voudrais être toi.

—Hé bien, pauvre enfant, un désir constant est une promesse que nous fait l'avenir. Espère! Mais si tu veux être pure, mêle toujours l'idée du Tout-Puissant aux affections d'ici-bas, alors tu aimeras toutes les créatures, et ton cœur ira bien haut!

—Je ferai ce que tu voudras, répondit-elle en levant les yeux sur lui par un mouvement timide.

—Je ne saurais être ton compagnon, dit Séraphîtüs avec tristesse.

Il réprima quelques pensées, étendit les bras vers Christiania, qui se voyait comme un point à l'horizon, et dit: —Vois, Minna!

—Nous sommes bien petits, répondit-elle.

—Oui, mais nous devenons grands par le sentiment et par l'intelligence, reprit Séraphîtüs. A nous seuls, Minna, commence la connaissance des choses; le peu que nous apprenons des lois du monde visible nous fait découvrir l'immensité des mondes supérieurs. Chère Minna, je ne sais s'il est temps de te parler ainsi; mais je voudrais te communiquer la flamme de mes espérances. Peut-être serions-nous un jour ensemble.

—Pourquoi pas maintenant et toujours? dit-elle en murmurant.

—Rien n'est stable ici, reprit-il dédaigneusement. Les passagères félicités des amours terrestres sont des lueurs qui trahissent à certaines ames l'aurore de félicités plus durables, de même que

la découverte d'une loi de la nature en fait supposer, à quelques êtres privilégiés, le système entier. Notre fragile bonheur d'ici-bas n'est-il donc point l'attestation d'un bonheur complet, comme la terre, fragment du monde, atteste le monde? Nous ne pouvons pas mesurer l'orbite immense de la pensée divine, dont nous ne sommes qu'une parcelle; mais nous pouvons en pressentir l'étendue, nous agenouiller, adorer, attendre. Les hommes se trompent toujours dans leurs sciences, en ne voyant pas que tout, sur leur globe, est relatif et s'y coordonne à une révolution générale, à une production constante, qui nécessairement entraîne un progrès et une fin. L'homme lui-même n'est pas une création finie, sans quoi, Dieu ne serait pas!

—Comment as-tu trouvé le temps d'apprendre tant de choses? dit la jeune fille.

—Je me souviens, répondit-il.

—Tu me sembles plus beau que tout ce que je vois, répondit-elle.

—Nous sommes un des plus grands ouvrages de Dieu. Ne nous a-t-il pas donné la faculté de réfléchir la nature, de la concentrer en nous par la pensée, et de nous en faire un marchepied pour nous élancer vers lui? Nous nous aimons en raison du plus ou du moins de lumière que contiennent nos ames. Mais ne sois pas injuste, Minna, vois le spectacle qui s'étale à tes pieds. A tes pieds l'océan se déroule comme un tapis; les montagnes sont comme les murs d'un cirque; le ciel est au-dessus comme le voile arrondi de ce théâtre, et d'ici l'on respire les pensées de Dieu comme un parfum. Vois, les tempêtes qui brisent des vaisseaux chargés d'hommes ne nous semblent d'ici, que de faibles bouillonnemens, et si tu lèves la tête au-dessus de nous, tout est bleu, voici comme un diadème d'étoiles. Ici ne te sens-tu pas des ailes? Prions.

Séraphîtüs plia le genou, se posa les mains en croix sur le sein, et Minna tomba sur ses deux genoux en pleurant. Ils restèrent ainsi pendant quelques instans. Pendant quelques instans l'auréole bleue qui s'agitait dans les cieux au-dessus de leurs

têtes s'agrandit, et, à leur insu, de lumineux rayons les enveloppèrent.

— Pourquoi ne pleures-tu pas quand je pleure? lui dit Minna d'une voix entrecoupée.

— Les esprits ne pleurent pas, répondit Séraphîtüs en se levant. Comment pleurerais-je? je ne vois plus les misères humaines. Ici, le bien éclate dans toute sa majesté.

— Tu ne m'aimeras jamais, je suis trop imparfaite, et tu me dédaignes.

— Minna, la violette cachée au pied d'un chêne, se dit: Le soleil ne m'aime pas, il ne vient pas. Le soleil se dit: Si je l'éclairais, elle périrait cette pauvre fleur. Alors, ami de la fleur, il glisse ses rayons à travers les feuilles du chêne, il les affaiblit pour colorer le calice de sa bien-aimée. Je ne me trouve pas assez de voiles et crains que tu ne me voies encore trop. Tu frémirais si tu me connaissais davantage. Écoute, je suis sur la terre sans goût pour vos fruits, sans ame pour vos joies. Je comprends malheureusement tout, et, comme ces empereurs débauchés de la Rome profane, je suis arrivé au dégoût de toutes choses. Enfin, j'ai honte de moi! — Abandonne-moi, dit douloureusement Séraphîtüs.

Puis il s'alla poser sur un quartier de roche, en laissant tomber sa tête sur son sein.

— Pourquoi me désespères-tu donc ainsi? lui dit Minna.

— Va-t'en, s'écria Séraphîtüs, je n'ai rien de ce que tu veux de moi. Ton amour est trop grossier pour moi. Pourquoi n'aimes-tu pas Wilfrid? Wilfrid est un homme, un homme éprouvé par les passions, qui saura te serrer dans ses bras nerveux, qui te fera sentir une main large et forte. Il a de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de pensées humaines, un cœur qui verse des torrens de lave dans les mots que sa bouche prononce. Il te brisera de caresses. Ce sera ton bien-aimé, ton époux. A toi Wilfrid.

Minna pleurait à chaudes larmes.

— Oses-tu dire que tu ne l'aimes pas? dit-il d'une voix qui entrait dans le cœur comme un poignard.

— Grâce, grâce, mon Séraphîtüs!

— Aime-le, pauvre enfant de la terre, dit le terrible Séraphîtüs en s'emparant de Minna, la prenant par sa taille et l'emmenant au bord du sœler, d'où la scène était si étendue qu'une jeune fille pleine d'enthousiasme pouvait facilement se croire au-dessus du monde. J'ai voulu te montrer ce morceau de boue, et je t'y vois encore attachée. Restes-y, jouis par les sens, obéis à ta nature, pâlis avec les hommes pâles, rougis avec les femmes, joue avec les enfans, prie avec les coupables, lève les yeux vers le ciel dans tes douleurs, tremble, espère, palpite; tu auras un compagnon, tu pourras encore pleurer; donner et recevoir. Moi, je suis comme un proscrit, loin du ciel; et comme un monstre, loin de la terre. Mon cœur ne palpite plus, je ne vis que par moi, et pour moi. Je sens par l'esprit, je respire par le front, je vois par la pensée, je meurs d'impatience et de désirs. Personne ici-bas n'a le pouvoir d'exaucer mes souhaits, de calmer mon impatience, et j'ai désappris à pleurer. Je me résigne et j'attends.

Séraphîtüs regarda le tertre plein de fleurs sur lequel il avait placé Minna, puis il se tourna du côté des monts sourcilleux dont les pitons étaient couverts de nuées épaisses dans lesquelles il jeta le reste de ses pensées.

— N'entendez-vous pas, Minna, reprit-il de sa voix de tourterelle, car l'aigle avait assez crié. Ne dirait-on pas la musique des harpes éoliennes que vos poètes mettent au sein des forêts et des montagnes? Voyez-vous les indistinctes figures qui passent dans ces nuages? Ces accens rafraîchissent l'ame, le ciel va bientôt laisser tomber les fleurs du printemps, une lueur s'est élancée du pôle. Fuyons, il est temps.

En un moment leurs patins furent rattachés, et tous deux descendirent le Falberg par les pentes rapides qui l'unissaient aux vallées de la Sieg. Une intelligence miraculeuse présidait à leur course, ou, pour mieux dire, à leur vol. Quand une crevasse couverte de neige se rencontrait, Séraphîtüs saisissait Minna et s'élançait par un mouvement rapide sans peser plus qu'un oiseau sur cette fragile couche qui couvrait un abîme. Souvent en poussant sa

compagne, il laissait une légère deviation pour éviter un précipice, un arbre, un quartier de roche qu'il semblait voir sous la neige, comme certains marins habitués à l'océan en devinent les écueils à la couleur, au remous, au gisement des eaux. Quand ils atteignirent les chemins du Siegdalhen et qu'il leur fut permis de voyager presque sans crainte en ligne droite pour regagner la glace du Stromfiord, Séraphîtüs arrêta Minna.

— Tu ne me dis plus rien.

— Je croyais, répondit respectueusement la jeune fille, que vous vouliez penser tout seul.

— Hâtons-nous, ma Minnetta, la nuit va venir, reprit-il.

Minna tressaillit en entendant la voix pour ainsi dire nouvelle de son guide, voix pure et faible comme celle d'une jeune fille. Cette voix dissipa les lueurs fantastiques du songe à travers lequel jusqu'alors elle avait marché. Séraphîtüs commençait à laisser sa force mâle et à dépouiller ses regards de leur trop vive intelligence. Bientôt ces deux jolies créatures cinglèrent sur le Fiord, atteignirent la prairie de neige qui se trouvait entre la rive du golfe et la première rangée des maisons de Jarvis; puis, pressées par la chute du jour, elles s'élancèrent en montant vers le presbytère, comme si elles eussent monté les rampes d'un immense escalier.

— Mon père doit être inquiet, dit Minna.

— Non, répondit Séraphîtüs.

En ce moment, le couple était devant le porche de l'humble demeure où M. Becker, le pasteur de Jarvis, lisait la Bible en attendant sa fille pour le repas du soir.

— Cher monsieur Becker, dit Séraphîtüs, je vous ramène Minna saine et sauve.

— Merci, mademoiselle, répondit le vieillard en posant ses lunettes sur le livre. Vous devez être fatiguées.

— Nullement, dit Minna qui reçut en ce moment sur le front le souffle de sa compagne.

— Ma petite, voulez-vous venir prendre du thé demain soir avec M. Becker?

— Volontiers, chère.

— Monsieur Becker, vous me l'amènerez.

— Oui, mademoiselle.

Séraphîtüs inclina la tête par un geste coquet, salua le vieillard, partit, et en quelques instans arriva dans la cour du château suédois.

Un serviteur presque octogénaire apparut sous l'immense auvent, en tenant une lanterne. Séraphîtüs quitta ses patins avec la dextérité gracieuse d'une femme, s'élança dans le salon du château, tomba sur un grand divan couvert de pelleteries, et s'y coucha..

— Qu'allez-vous prendre? lui dit le vieillard en allumant les bougies démesurément longues dont on se sert en Norwége..

— Rien, David, je suis trop lasse.

Séraphîtüs défit sa pelisse fourrée de martre, s'y roula et dormit. Le vieux serviteur resta pendant quelques momens debout à contempler avec amour l'être singulier qui reposait sous ses yeux, et dont personne n'eût su définir le genre. A le voir ainsi posé, enveloppé de son vêtement habituel, qui ressemblait autant à un peignoir de femme qu'à un manteau d'homme, il était impossible de ne pas attribuer à une jeune fille les pieds menus qu'il laissait pendre, comme pour montrer la délicatesse avec laquelle la nature les avait attachés; mais son front, mais le profil de sa tête, eût semblé l'expression de la force humaine arrivée à son plus haut degré.

— Elle souffre et ne veut pas me le dire, pensa le vieillard; elle se meurt comme une fleur frappée par un rayon de soleil trop vif.

Et il pleura, le vieil homme.

III.

SÉRAPHÎTA.

Pendant la soirée David rentra dans le salon.

— Je sais qui vous m'annoncez, lui dit Séraphîta d'une voix endormie. Wilfrid peut entrer.

En entendant ces mots, un homme se présenta soudain, et vint s'asseoir près d'elle.

— Ma chère Séraphîta, souffrez-vous? Je vous trouve plus pâle que de coutume.

Elle se tourna lentement vers lui, après avoir chassé ses cheveux en arrière comme une jolie femme qui, accablée par la migraine, n'a plus la force de se plaindre.

— J'ai fait, dit-elle, la folie de traverser le Fiord avec Minna! des enfantillages! Nous avons monté sur le Falberg.

— Vous vouliez donc vous tuer! dit-il avec l'effroi d'un amant.

— N'ayez pas peur, bon Wilfrid, j'ai eu bien soin de votre Minna.

Wilfrid frappa violemment de sa main la table, se leva, fit quelques pas vers la porte en laissant échapper une exclamation pleine de douleur, puis il revint et voulut exprimer une plainte.

— Pourquoi ce tapage, dit Séraphîta, si vous croyez que je souffre?

— Pardon, grâce! répondit Wilfrid en s'agenouillant. Parlez-moi durement, exigez de moi tout ce que vos cruelles fantaisies de femme vous feront imaginer de plus cruel à supporter; mais, ma bien-aimée, ne mettez pas en doute mon amour. Vous prenez Minna comme une hache, et m'en frappez à coups redoublés. Grâce!

— Pourquoi me dire de telles paroles, mon ami, quand vous les

savez inutiles? répondit-elle en lui jetant des regards qui finissaient par devenir si doux que Wilfrid ne voyait plus les yeux de Séraphîta, mais une fluide lumière dont les tremblemens ressemblaient aux dernières vibrations d'un chant plein de mollesse.

— Ah! l'on ne meurt pas d'angoisse, dit-il.

— Vous souffrez! reprit-elle d'une voix dont les émanations produisaient au cœur de cet homme un effet semblable à celui des regards. Que puis-je pour vous?

— Aimez-moi comme je vous aime.

— Pauvre Minna! répondit-elle.

— Je n'apporte jamais d'armes! cria Wilfrid.

— Vous êtes d'une humeur massacrante, dit en souriant Séraphîta. N'ai-je pas bien dit cela comme ces Parisiennes dont vous me racontez les amours?

Wilfrid s'assit, se croisa les bras, et contempla Séraphîta d'un air sombre.

— Je vous pardonne, dit-il, car vous ne savez ce que vous faites.

— Oh! reprit-elle, une femme, depuis Ève, a toujours fait sciemment le bien et le mal.

— Je le crois, dit-il.

— J'en suis sûre, Wilfrid. Notre instinct est précisément ce qui nous rend si parfaites. Ce que vous apprenez, vous autres, nous le sentons.

— Pourquoi ne sentez-vous pas alors combien je vous aime?

— Parce que vous ne m'aimez pas.

— Grand Dieu!

— Pourquoi donc vous plaignez-vous de vos angoisses? demanda-t-elle.

— Vous êtes terrible ce soir, Séraphîta. Vous êtes un vrai démon.

— Non, je suis une pauvre créature douée du malheur de comprendre. La douleur, Wilfrid, est une lumière...

— Pourquoi donc alliez-vous sur le Falberg?

— Minna vous le dira, moi je suis trop lasse pour parler. A vous

la parole, à vous qui savez tout, qui avez tout appris, n'avez rien oublié, vous qui avez passé par tant d'épreuves sociales... Amusez-moi, j'écoute.

— Que vous dirai-je que vous ne sachiez? D'ailleurs votre demande est une raillerie. Vous n'admettez rien du monde, vous en brisez les nomenclatures, vous en foudroyez les lois, les mœurs, les sentimens, les sciences, en les réduisant aux proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe.

— Vous voyez bien, Wilfrid, que je ne suis pas une femme. Alors vous avez tort de m'aimer. Quoi! je quitte les régions éthérées de ma prétendue force, je me fais humblement petite, je me courbe à la manière des pauvres femelles de toutes les espèces, et vous me rehaussez aussitôt! Enfin je suis en pièces, je suis brisée, je vous demande du secours, j'ai besoin de votre bras, et vous me repoussez. Nous ne nous entendons pas.

—Vous êtes ce soir plus méchante que je ne vous ai jamais vue.....

—Méchante, dit-elle en lui lançant un regard qui fondait tous les sentimens en une sensation céleste, non, je suis souffrante, voilà tout. Alors quittez-moi, mon ami; ne sera-ce pas user de vos droits d'homme? Nous devons toujours vous plaire, vous délasser, être toujours gaies, et n'avoir que les caprices qui vous amusent. Que dois-je faire, mon ami? Voulez-vous que je chante, que je danse, quand la fatigue m'ôte l'usage de la voix et des jambes? Messieurs, fussions-nous à l'agonie, nous devons encore vous sourire! Vous appelez cela, je crois, régner. Les pauvres femmes, je les plains. Dites-moi, Wilfrid, vous les abandonnez quand elles vieillissent, elles n'ont donc ni cœur ni ame? Hé bien! j'ai plus de cent ans, Wilfrid! allez-vous-en! allez aux pieds de Minna.

—Oh, mon éternel amour!

—Savez-vous ce qu'est l'éternité? Taisez-vous, Wilfrid. Vous me désirez et ne m'aimez pas. Dites-moi, ne vous rappelé-je pas bien quelque femme coquette?

—Oh! certes, je ne reconnais plus en vous la pure et céleste

jeune fille que j'ai vue pour la première fois dans l'église de Jarvis.

A ces mots, Séraphîta se passa les mains sur le front, et quand elle se dégagea la figure, Wilfrid fut étonné de la religieuse et sainte expression qui s'y était répandue.

—Vous avez raison, mon ami. J'ai toujours tort de mettre les pieds sur votre terre.

—Oui, chère Séraphîta, soyez mon étoile, et ne quittez pas la place d'où vous répandez sur moi de si vives lumières.

En achevant ces mots, il avança la main pour prendre celle de la jeune fille, qui la lui retira sans dédain ni colère. Wilfrid se leva brusquement et s'alla placer près de la fenêtre, vers laquelle il se tourna pour ne pas laisser voir à Séraphîta quelques larmes qui lui roulèrent dans les yeux.

—Pourquoi pleurez-vous? lui dit-elle. Vous n'êtes plus un enfant, Wilfrid. Allons, revenez près de moi, je le veux. Vous me boudez quand je devrais me fâcher. Vous voyez que je suis souffrante, et vous me forcez, je ne sais par quels doutes, de penser, de parler, ou de partager des caprices et des idées qui me lassent. Si vous aviez l'intelligence de ma nature, vous m'auriez fait de la musique, vous auriez endormi mes ennuis; mais vous m'aimez pour vous et non pour moi.

L'orage qui bouleversait le cœur de Wilfrid fut soudain calmé par ces paroles, et il se rapprocha lentement, afin de pouvoir contempler la séduisante créature qui gisait étendue à ses yeux, mollement couchée, la tête appuyée sur sa main et accoudée dans la pose la plus amoureusement décevante.

—Vous croyez que je ne vous aime point, reprit-elle. Vous vous trompez. Écoutez-moi, Wilfrid. Vous commencez à savoir beaucoup, vous avez beaucoup souffert. Laissez-moi vous expliquer votre pensée. Vous vouliez ma main.

Elle se leva sur son séant, et ses jolis mouvemens semblèrent jeter des lueurs.

—Une jeune fille qui se laisse prendre la main ne fait-elle pas une promesse, et ne doit-elle pas l'accomplir? Vous savez bien que je

ne puis être à vous. Deux sentimens dominent les amours qui séduisent les femmes de la terre. Ou elles se dévouent à des êtres souffrans, dégradés, criminels, qu'elles veulent consoler, relever, racheter. Ou elles se donnent à des êtres supérieurs, sublimes, forts, qu'elles veulent adorer, comprendre, et par lesquels souvent elles sont écrasées. Vous êtes grand et dégradé, vous vous êtes épuré dans les feux du repentir; mais je suis trop faible pour être votre égale et trop religieuse pour m'humilier sous une puissance autre que celle d'en haut. Ceci, mon ami, n'est-il pas bien métaphysique? Mais vous avez aimé la métaphysique! Puis nous sommes dans le nord, parmi les nuées.

—Vous me tuez, Séraphîta, lorsque vous parlez ainsi, répondit-il. Je souffre toujours en vous voyant user de la science monstrueuse avec laquelle vous dépouillez toutes les choses humaines des propriétés que leur donnent le temps, l'espace, la forme, pour les considérer mathématiquement sous je ne sais quelle expression pure, ainsi que le fait la géométrie pour les corps, dont elle abstrait toutes les qualités.

— Bien, Wilfrid; je vous obéirai. Laissons cela. Comment trouvez-vous ce tapis de peau d'ours que mon pauvre David a tendu là?

— Mais très-bien.

— Vous ne me connaissiez pas cette pelisse de cachemire doublée de martre zibeline. Croyez-vous que dans aucune cour, un souverain ait une semblable fourrure?

— Elle est sans prix, et digne d'ailleurs de celle qui la porte.

— Et que vous trouvez bien belle?

— Les mots humains ne lui sont pas applicables, il faut lui parler de cœur à cœur.

— Wilfrid, vous êtes bon d'endormir mes douleurs par de douces paroles.... que vous avez dites à d'autres.

— Adieu.

— Restez. Je vous aime bien vous et Minna, croyez-le! Mais je vous confonds en un seul être, et réunis ainsi, vous êtes un frère ou si vous voulez une sœur pour moi. Mariez-vous, que

je vous voie heureux, avant de quitter pour toujours cette sphère d'épreuves et de douleurs. Mon Dieu, de simples femmes ont tout obtenu de leurs amans ! Elles leur ont dit : — Taisez-vous ! Ils ont été muets. — Mourez ! Ils sont morts. — Aimez-moi de loin ! Ils sont restés à distance comme les courtisans devant un roi. — Mariez-vous ! Ils se sont mariés. Moi, je veux que vous soyez heureux, et vous me refusez. Je suis donc sans pouvoir ? Eh bien ! Wilfrid, écoutez, venez plus près de moi. Oui, je serais fâchée de vous voir épouser Minna, mais quand vous ne me verrez plus, alors.... dites, oui.

— Je vous ai délicieusement écoutée, Séraphîta. Quelque incompréhensibles que soient vos paroles, elles ont des charmes. Mais que voulez-vous dire ?

— Vous avez raison, j'oublie d'être folle, d'être cette pauvre créature dont vous n'aimez que la faiblesse. Je vous tourmente, et vous êtes venu dans cette sauvage contrée pour y trouver le repos, vous, brisé par les impétueux assauts d'un génie méconnu, vous, exténué par les patiens travaux de la science, vous qui avez trempé vos mains dans le crime et porté les chaînes de la justice humaine.

Wilfrid était tombé demi mort sur le tapis, mais Séraphîta souffla sur le front de cet homme qui dormit aussitôt paisiblement à ses pieds.

— Dors, repose-toi, dit-elle en se levant.

Puis, elle imposa pour ainsi ses mains au-dessus du front de Wilfrid, et alors ces phrases s'échappèrent une à une de ses lèvres, toutes différentes d'accent, mais toutes mélodieuses et empreintes d'une bonté qui semblait émaner de sa tête par ondées nuageuses, comme les lueurs dont la déesse profane entoure chastement son berger bien-aimé durant son sommeil.

« Je puis me montrer à toi, cher Wilfrid, tel que je suis, à toi qui es fort.

» L'heure est venue, l'heure où les brillantes lumières de l'avenir jettent leurs reflets sur les ames, l'heure où l'ame s'agite librement.

» Maintenant il m'est permis de te dire combien je t'aime. Ne vois-tu quel est mon amour, un amour sans aucun propre intérêt, un sentiment plein de toi seul, un long amour qui te suit jusque dans l'avenir. Conçois-tu maintenant avec quelle ardeur je voudrais te savoir quitte de cette vie qui te pèse, et te voir plus près que tu ne l'es encore du monde où l'on aime toujours. N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement. N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Comprends-tu maintenant à quels ravissemens une créature complète s'élève, alors qu'elle est double à aimer celui qui ne trahit jamais l'amour, celui devant lequel on s'agenouille en adorant?

» Je voudrais avoir des ailes, Wilfrid, pour t'en couvrir, avoir de la force à te donner pour te faire entrer par avance dans le monde où les plus pures joies du plus pur attachement qu'on éprouve sur cette terre feraient une ombre dans le jour qui vient incessamment éclairer et réjouir les cœurs.

» Pardonne, même à une ame amie, de t'avoir présenté en un mot le tableau de tes fautes, dans la charitable intention d'endormir les douleurs aiguës du remords. Entends les concerts du pardon. Rafraîchis ton ame en respirant l'aurore qui se lèvera pour toi par delà les ténèbres de la mort. Oui, ta vie est par delà!

» Que mes paroles revêtent les brillantes formes des rêves, qu'elles se parent d'images, flamboient et descendent sur toi. Monte, monte au point où tous les hommes se voient distinctement, quoique pressés et petits comme des grains de sable au bord des mers. L'humanité s'est déroulée comme un simple ruban? regarde les diverses nuances de cette fleur des jardins célestes. Vois-tu ceux auxquels manque l'intelligence, ceux qui commencent à s'en colorer, ceux qui sont éprouvés, ceux qui conçoivent l'amour, ceux qui aiment et ceux qui ont soif de la vie de lumière? Comprends-tu par cette pensée visible la destinée de l'humanité, d'où elle vient, où elle va? Persiste en ta voie. En atteignant au but de ton voyage, tu entendras sonner les clairons de la toute-puissance, retentir les cris de joie de la victoire, les applaudissemens,

et des accords dont un seul ferait trembler la terre, mais qui se perdent dans un monde sans orient et sans occident.

» Comprends-tu, pauvre cher éprouvé, que sans les engourdissemens, sans les voiles du sommeil, de tels spectacle déchireraient ton intelligence, comme le vent des tempêtes emporte et déchire une faible toile, et raviraient pour toujours à un homme sa raison?

» Comprends-tu que l'ame seule, élevée à toute sa puissance, résiste à peine, dans le rêve, aux dévorantes communications de l'esprit? Vole encore à travers les sphères brillantes et lumineuses, admire, cours. En volant ainsi, tu te reposes, tu marches sans fatigue, et, comme tous les hommes, tu voudrais être toujours ainsi plongé dans ces sphères de parfums, de lumière, où tu vas, léger de tout ton corps évanoui, où tu parles par la pensée!

» Cours, vole, jouis un moment des ailes dont tu seras armé bientôt, quand l'amour sera si complet en toi que tu n'auras plus de sens et que tu séras tout intelligence et amour! Vois celui qui te parle, celui qui te soutient au-dessus de ce monde, où sont les abîmes; car plus haut tu montes et moins tu conçois les abîmes! Il n'y a point de précipices dans les cieux. Vois, contemple-moi encore un moment, et tu ne me verras plus qu'imparfaitement, comme tu me vois à la clarté du pâle soleil de la terre. »

Là Séraphîta se dressa sur ses pieds, et resta la tête mollement inclinée, les cheveux épars, dans la pose aérienne que les plus sublimes peintres ont tous donnée aux messagers d'en haut. Les plis de son vêtement eurent cette grâce indéfinissable qui arrête l'artiste, cet homme qui traduit tout par le sentiment, devant les délicieuses lignes du voile de la Mnémosyne antique.

Puis elle étendit la main, et Wilfrid se leva. Quand il regarda sa blanche Séraphîta, la jeune fille était couchée sur sa peau d'ours noir, la tête appuyée sur sa main, le visage calme, les yeux brillans. Wilfrid la contempla silencieusement, mais un vague effroi, la crainte la plus respectueuse animaient sa figure, ses yeux, et se trahissaient dans une contenance timide.

— Oui, chère, dit-il enfin comme s'il répondait à une question, je ne suis pas digne de vous. Nous sommes séparés par des mondes entiers. Je me résigne, et ne puis que vous adorer... Mais que vais-je devenir, moi, pauvre, seul?

— Wilfrid, n'avez-vous pas votre Minna?

Il baissa la tête.

— Oh! ne soyez pas si dédaigneux! La femme comprend tout par l'amour! Quand elle n'entend pas, elle sent; quand elle ne sent pas, elle voit; quand elle ne voit, ni ne sent, ni n'entend, eh bien! cet ange de la terre vous devine, et cache ses protections sous la grâce de l'amour.

—Vous seule, Séraphîta, pouviez m'accepter; je ne suis pas digne d'appartenir à une femme.

— Vous êtes devenu soudain bien modeste, ne serait-ce pas un piége? Une femme est toujours si touchée de voir sa faiblesse glorifiée! Eh bien! demain soir, venez prendre le thé chez moi, le bon M. Becker y sera, vous verrez Minna, la plus candide créature que je sache en ce monde. Laissez-moi maintenant, mon ami, j'ai ce soir de longues prières à faire, j'ai commis quelques fautes.

— Comment pouvez-vous pécher?

— Pauvre cher Wilfrid, abuser de sa puissance, n'est-ce pas de l'orgueil? Je crois avoir été trop orgueilleuse aujourd'hui. Allons, partez. A demain.

— A demain, dit faiblement Wilfrid en jetant un long regard sur cette créature dont il voulait emporter une image ineffaçable. Et il sortit.

De Balzac.

(*La prochaine livraison contiendra le* § IV *intitulé :* Séraphîta-Séraphîtus.)

LES EAUX DE BARÉGES.

Baréges est la source minérale la plus connue, la plus vantée, et, sans contredit, la plus méritante de la France et de l'Europe. La réputation de ce lieu thermal est bien établie. Baréges a cela de commun avec la plupart des hommes d'un vrai mérite, qu'il a dû à lui-même toute sa renommée. Il a attendu patiemment la fortune, sans sacrifier aux caprices de la mode; et, comme pour mieux conserver sa physionomie austère et un peu sauvage, il dédaigna constamment les ornemens frivoles. Aussi les commencemens de Baréges furent-ils obscurs et difficiles.

Avant Louis XIV, il n'y avait là pour habitations que des cabanes, pour clientèle que des montagnards gazouillant le joli patois de Henri IV, pour restaurateurs que des marchands d'ail et d'olives; d'hommes du monde et de citadins élégans, pas un.

A quelque temps de là, le jeune duc du Maine devint souffrant et donna des inquiétudes à la cour. Ce prince avait ce tempérament si familier à nos Parisiens d'aujourd'hui : il était lymphatique, un peu faible, un peu scrofuleux (mot horrible qu'on se gardait bien de prononcer); il avait l'esprit vif et fort précoce, la tête trop volumineuse, les jointures gonflées, et, par-dessus tout cela, un commencement de *pied-bot*. — Un pied-bot!... un fils de Louis XIV! — Mon Dieu, oui! Vous jugez si cela jurait parmi ces superbes vanités en talons rouges, au milieu de ce concours

perpétuel de galanteries, de louanges outrées, de fêtes et d'amours! Cela scandalisait, cela blessait : — c'étaient des pourparlers, des consultations, des commérages à n'en plus finir. — Que dit Fagon?... Fagon, premier médecin du roi, excellent courtisan, et néanmoins ami dévoué de Mme de Maintenon, qui alors se trouvait encore en sous-ordre et sans puissance, Fagon ne disait rien : seulement il essayait de lire dans les beaux yeux de Mme de Maintenon sa pensée secrète et ses désirs. Enfin un voyage fut décidé, un voyage bien loin de Versailles, un voyage aux eaux de Baréges. Ah! c'est qu'une fois séparé de son fils par l'immense intervalle de deux cents lieues, le grand roi, alors mal distrait par Mme de Montespan, s'inquiéterait du duc du Maine, dépêcherait, plusieurs fois la semaine, des courriers quérir des bulletins, écrirait de son auguste main à la spirituelle Maintenon, qui alors laisserait courir sur le papier cette raison enchanteresse, cette grâce de dire, qu'elle n'aurait jamais osé produire dans le petit salon de Mme de Montespan.

Deux mois passés à Baréges redonnèrent au jeune prince plus de force, plus de santé; mais le pied-bot n'était point guéri. MM. Delpech et Duval n'avaient pas encore inventé leurs ingénieuses machines. Le merveilleux effet des eaux, cette fois-là, fut pour Mme de Maintenon et pour Louis XIV : Mlle d'Aubigné-Scarron revint de Baréges favorite et maîtresse adorée.

Voilà l'origine première de la grande réputation de Baréges. Cet établissement thermal, depuis lors, reçoit chaque été la visite des grands malades et de quelques infirmes abandonnés, qu'on désespérerait de guérir ailleurs. Vers juin ou juillet, quand on est riche et quand on souffre, surtout si l'on aime à voyager, vers cinq heures du soir, on prend la poste rue Blanche ou rue J.-J. Rousseau, pour courir à Bordeaux; de Bordeaux, par Pau, on va à Tarbes; puis, après avoir été bien cahoté, durant vingt-quatre heures, sur des routes raboteuses et mal entretenues, de Tarbes on arrive à Baréges au milieu du jour (1).

(1) Cette route n'existant pas au dix-septième siècle, Mme de Maintenon passa par Bagnères et à travers la montagne du Tourmalet.

Vous vous trouvez alors dans un triste village, au centre d'un bourg mal bâti, n'ayant qu'une rue; vous êtes au milieu des vieilles Pyrénées, de toutes parts environné de montagnes couvertes de neiges en tout temps, à peu de distance de Saint-Sauveur, de Cauterets et de Bagnères; et vous êtes élevé à environ quatre mille pieds au-dessus du niveau des mers; vous respirez dans les nuages. D'un côté vous contemplez le pic d'Ayré, et, de l'autre, vous voyez un gave ou torrent, nommé *le Bastan*, qui prend sa source dans les montagnes environnantes, et dont le cours s'alimente et se grossit de la fonte des neiges au printemps, et quelquefois du débordement des lacs voisins. Ce torrent devient parfois si puissant et si rapide, qu'alors il roule avec fracas, parmi ses flots, des fragmens de rochers, qu'un choc mutuel fait étinceler, des débris de montagnes, et même des maisons, s'il s'en trouvait sur son passage. Spectacle attristant, mais instructif, puisqu'il enseigne comment les plus hautes montagnes ont pu enfin disparaître de la surface du globe, et qu'il n'est rien d'éternel, si ce n'est cette volonté toute-puissante qui préside à la destruction comme au renouvellement de toutes choses.

Tout près de Baréges, à côté de ce torrent, de ces ravins et de ces avalanches, on voit une jeune forêt de hêtres, seule verdure de cette Sibérie méridionale. C'est comme une protection à côté des dangers, un abri tout près des orages.

Baréges lui-même n'est qu'un hameau, composé tout au plus de quatre-vingts maisons à moitié démantelées, reléguées au fond d'une gorge étroite et dans l'endroit le plus entièrement nu : ces misérables demeures, formant une sorte de bourg ou de hameau, font partie de la commune de Betpouey. Elles ne sont habitées que durant la saison des eaux, depuis mai jusqu'en octobre, environ quatre mois de l'année. Le reste du temps, les neiges et les ours y font irruption, et semblent les disputer à un très-petit nombre de concierges, espèce de sentinelles perdues qu'on prépose réellement à la conservation de la forêt voisine, quoi qu'ils aient pour unique mission d'éloigner de Baréges tout montagnard indigent qui y chercherait asile.

Les neiges s'y amoncellent d'une manière effrayante; les débordemens du Bastan l'exposent à de fréquentes destructions. Les *lavanges* surtout, dont les ravages se répètent chaque année, ont forcé quelques propriétaires à ne faire que des réparations éphémères à des maisons vingt fois détruites après vingt restaurations. Il ne faudrait donc pas juger de Baréges par l'apparence qu'on lui donne pendant quelques mois de l'été, pas plus qu'il ne faut évaluer la fortune des gens d'après la toilette qu'on leur voit un jour de fête.

En passant par Tarbes, vous avez consulté le vénérable docteur Dassieu, le médecin le plus célèbre et le plus instruit des Pyrénées; vous lui avez confessé vos infirmités et vos douleurs, afin de mieux profiter de son expérience.

Le vieux docteur vous a appris qu'il existe à Baréges huit à dix sources, servant à alimenter quinze bains; une buvette, deux douches de force inégale, des piscines souterraines, destinées, l'une aux militaires, l'autre aux indigens; ajoutant que la température de ces sources diffère de l'une à l'autre depuis 25 jusqu'à 36 degrés du thermomètre de Réaumur; et il vous a indiqué celle qui vous sera la plus efficace.

Maintenant, à Baréges, vous prenez conseil de l'inspecteur des eaux, le docteur Bonnet; vous avez visité les sources : toutes ont des noms distinctifs et des propriétés un peu différentes.

Il y a la source de *la Chapelle* (24 à 25° R.), dont le trop plein sert à tempérer des sources plus chaudes.

Il y a la source des *bains Polard* (29 à 30° R.), celle qui a le plus de réputation comme guérissant les maux invétérés, les coups de feu, les dartres anciennes, mais superficielles, les engorgemens scrofuleux, les vieux rhumatismes, etc. Polard est le nom de l'ingénieur qui, en 1735, fit ouvrir la route conduisant à Luz et à Baréges par Argelès.

Il y a les bains de l'*entrée* et du *fond*, dont l'eau, très-chaude, a besoin d'être tempérée par des dérivations de la source de la *Chapelle*; enfin la source *douce* ou de *Dassieu*, qui a tout naturellement la chaleur qui convient le mieux aux bains.

Ces différentes sources sont réparties entre quatorze à seize cellules qui, à cause de la diversité des eaux dont se remplissent leurs baignoires, ont chacune leurs malades, leurs habitués.

Mais, à l'exception de ces baignoires, qui sont en marbre, tout est mal organisé à Baréges, soit pour la commodité, soit pour la décence : hommes et femmes sont obligés de se baigner porte à porte ; or les portes de Baréges favorisent la curiosité plutôt que l'isolement. Les bains Polard, un peu mieux organisés que les autres, sont encore loin de ressembler à ce qu'on voit à Cauterets et au Mont-Dore.

L'eau de Baréges est si homogène, les élémens dont elle se compose sont dans des proportions si concordantes, qu'elle est toujours d'une limpidité parfaite, quoi qu'on tente pour la troubler. Aussi la transporte-t-on facilement au loin sans lui faire éprouver d'altération, et cela même en étend l'usage et en accroît encore la célébrité.

Elle paraît peu sulfureuse lorsqu'on la goûte; mais il en est autrement à l'odorat : on lui trouve un arrière-goût un peu amer, tandis que l'odeur de l'hydrogène sulfuré y est très-prononcée.

Chaque source de Baréges, ainsi que la plupart des eaux thermales des Pyrénées, contient du sulfure de sodium, différens sels à base de soude, de la soude à carbonaté, et, de plus, un gaz qui se dégage sans cesse sous forme de bulles, et que M. Longchamp a reconnu pour de l'azote pur. On y trouve aussi une matière animale, onctueuse comme du savon, se prenant en masse et se figeant comme de la gélatine. Ce principe si doux a été nommé *barégine*, bien qu'on l'ait trouvé ailleurs qu'aux sources de Baréges. M. Anglada et M. Longchamp ont étudié cette substance avec beaucoup de soin ; le premier surtout, dont la science déplore la perte toute récente, s'est appliqué à démontrer combien les eaux sulfureuses factices paraissaient peu dignes d'être substituées aux eaux naturelles de Baréges et de Luchon ; et, quoique depuis son beau travail les chimistes de Paris aient considérablement modifié leurs procédés, il est permis de croire que l'imi-

tation, en particulier pour ce qui regarde la barégine, est encore fort loin de la nature.

Baréges ne redoute la rivalité ni de Cauterets ni de Luchon, lieux mondains et délicieux, où se rendent de préférence les curieux et les demi-malades : les malades véritables sont pour Baréges. Ici la nature a donné des eaux sulfureuses comme il faut qu'elles soient, ni trop chaudes ni trop froides, diversifiées d'ailleurs de manière à convenir à toutes les constitutions; toujours claires, toujours elles, et même assez bonnes à boire, si ce n'était l'odeur.

Soit à cause de la soude caustique qu'elles renferment, soit par tel autre principe, ces eaux sont très-excitantes. Elles suscitent bientôt une sorte de fièvre, et de là dérivent leurs bons effets, leur efficacité réelle dans un grand nombre de maladies chroniques. Elles accélèrent la circulation, elles stimulent les organes, et communiquent à la vie plus d'extension, une énergie plus grande.

Lorsqu'une personne bien portante se met à l'usage des eaux de Baréges, il en résulte bientôt de l'irritation, des picotemens à la peau ou à la gorge, de la pesanteur vers la tête et de l'agitation dans les muscles : la digestion devient pénible, et le sommeil est troublé. C'est encore pis s'il s'agit d'un homme robuste et très-sanguin : toutes les sécrétions sont alors comme interceptées, l'appétit est perdu; c'est comme après des veilles excessives ou des abus de café.

Il ne faut donc recourir à l'usage des eaux de Baréges ni dans les palpitations, ni dans les anévrismes; jamais, s'il y a imminence d'apoplexie, d'hémorrhagie quelconque ou de mal caduc; jamais dans l'asthme, dans les maladies de poitrine, ni quand la tête est douloureuse, ni lorsqu'il y a gastrite, maux de reins ou de vessie. J'ai remarqué que l'usage des eaux sulfureuses excite quelquefois, particulièrement en de jeunes sujets, des douleurs de vessie tellement vives, qu'on serait tenté de croire alors à l'existence d'un calcul. Elles exaspèrent presque toujours la goutte, ou la réveillent si elle était assoupie. Vous demandez pourquoi? — Parce que la

plupart des goutteux sont des hommes pléthoriques, sorte de constitution à laquelle les eaux thermales sont ordinairement préjudiciables. On cite même l'exemple de quelques malades sanguins qu'on a, dit-on, trouvés morts dans leur bain. Elles ne conviennent pas non plus dans les maux de nerfs, qu'on dirige presque toujours vers Saint-Sauveur.

Mais le triomphe des eaux de Baréges, c'est dans les maladies de peau qu'elles l'obtiennent, principalement si ces maladies sont déjà anciennes. A la vérité, beaucoup de ces guérisons ne sont que passagères, et elles sont plutôt apparentes que réelles; mais enfin, ne guériraient-elles de pareils maux que durant six mois, ce serait encore beaucoup, puisque aucun remède n'agit ni aussi bien ni avec autant d'innocuité. Les mêmes eaux excellent pareillement dans toutes les maladies externes : tumeurs, plaies, fistules, paralysies, coups de feu ou rhumatismes chroniques; mais elles échouent contre d'autres maux qu'on désigne assez en ne les nommant pas.

Il en est des eaux de Baréges comme de tous les remèdes souverains : miraculeuses là où elles conviennent, mais préjudiciables et vraiment dangereuses si on les prend à contre-temps; jamais insignifiantes.

Malgré les vertus de ses eaux et son immense réputation, Baréges ne reçoit guère plus de mille à douze cents malades chaque année, et les militaires de l'hôpital y sont ordinairement en majorité. C'est le lieu thermal où le ministre de la guerre envoie le plus d'infirmes, de convalescens, et surtout de *blessés* : l'eau de Baréges est une sorte de spécifique contre les blessures. Beaucoup de motifs dissuadent les malades civils ou d'un voyage ou d'un séjour prolongé à Baréges. D'abord, rien n'y flatte la vue : vous n'avez là pour perspective que des montagnes arides, des neiges, des torrens, des ravins à faire frissonner, et pas le plus petit ombrage pour calmer tant d'émotions et vous recueillir, nulle verdure pour récréer les yeux, presque aucune société, pas de lieu de réunion, absence de plaisirs. A l'exception de deux plateaux, le *Sopha* et l'*Héritage à Colas*, qui sont dans le voisi-

nage, on est obligé de faire plusieurs lieues pour trouver un peu de verdure. On se dirige fréquemment vers le lac d'Escoubous, vers le pic du Midi, d'autres fois du côté de Luz et de Saint-Sauveur.

En outre, comme Baréges reste totalement inhabité huit mois de l'année, les maisons, les appartemens, en conséquence de ce long abandon, sont mal pourvus des objets de première utilité, et totalement dépourvus de ces jolis attirails de luxe que la vie citadine a rendus si nécessaires.

Il faut remarquer aussi que les sources de Baréges sont trop peu abondantes pour alimenter convenablement tout à la fois et les bains civils et les piscines militaires. Quoique Baréges possède un garde-fontaines, et qu'on s'y baigne nuit et jour. Quoiqu'un réglement relatif à l'ordre du service soit religieusement affiché et toujours maintenu avec justice, les sources thermales ne sauraient suffire à l'affluence de malades peu disposés les uns envers les autres à de mutuelles concessions. Ce sont des conflits perpétuels et souvent attristans entre l'inspecteur que personne ne soutient, et l'autorité militaire, toujours maîtresse et souvent despote là où elle est admise à un simple et égal partage. On se dispute les eaux dès l'aube du jour, on s'arrache les douches. Ce sont des combats de corridor, des escarmouches de baignoire, dont le monde bourgeois sort toujours vaincu.

Il y aurait cependant un moyen bien simple de rendre la paix à Baréges, et de faire cesser tant de rivalités pénibles, ce serait de fonder un hôpital militaire à Ax, où se trouvent des sources fort abondantes, et d'expatrier pour toujours de Baréges toute cette armée qui, quoique invalide, fait peur aux malades civils. Il existerait dès lors plus d'accord entre les baigneurs, plus d'intimité sociale, moins d'ennui : on pourrait prendre la douche à l'heure prescrite sans courir la chance d'un duel; on aurait des songes plus attrayans, moins lugubres, et l'on verrait beaucoup moins de robes déchirées par des éperons.

Isid. Bourdon.

LA SEMAINE.

Voici nos grandes dames parties déjà la plupart pour leurs châteaux, et nos députés retournés en masse dans leurs départemens. La double session des chambres et des salons s'est close cette année en même temps.

Ainsi plus de bals ni de soirées jusqu'à l'hiver prochain ; plus de déjeuners dansans même. Mme la comtesse d'Appony, chez laquelle il y en avait quatre d'ordinaire avant son départ pour la campagne, n'en a donné que deux cette année. C'est au second que se sont passées quelques petites scènes qui ont fort égayé les dernières séances de notre représentation aristocratique et fashionable à Paris.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de Mme de G***, si célèbre, sous la restauration, par ses correspondances mystiques avec M. de Polignac. Tout le monde sait aussi que depuis la révolution de juillet, cette dame a changé sa vie ascétique d'autrefois en une vie tout-à-fait mondaine et dissipée. Il n'a été bruit au faubourg Saint-Germain, pendant un jour entier, que d'un certain souper en un certain restaurant, où elle s'était laissé mener en la compagnie d'une autre dame et d'une demi-douzaine de jeunes merveilleux aussi aimables que joyeux convives. Sans doute de charitables avis avaient eu soin d'apprendre à Mme de G*** que les plus nobles langues ne se gênaient guère sur son compte. Or, au déjeuner dansant de Mme la comtesse d'Appony, Mme de G***, dans un accès d'irritabilité dont elle ne put maîtriser l'explosion, s'en fut brusquement in-

terpeller la femme du ministre de l'une des premières cours d'Allemagne, et lui attribua, en des termes très-amers, les mauvais propos tenus contre elle. Mme de W***, stupéfaite de l'apostrophe et fort injustement accusée d'ailleurs, ne trouva pas un mot à répondre. Mais Mme de G*** ne s'en tint pas là, et, s'adressant à la jeune Mme de L***, qui la regardait en souriant : « Et vous aussi, madame, lui cria-t-elle, vous avez dit du mal de moi. » Sur quoi Mme de L***, qui a la repartie prompte, lui répondit : « Non, madame, je n'ai point dit de mal de vous; mais j'en ai entendu dire beaucoup. » Cette réponse acérée ne fut pas pourtant la seule punition de l'incartade de Mme de G***; car M. de W***, avec une gravité toute diplomatique, lui vint bientôt faire à son tour une leçon qui, pour être fort sérieuse, n'en fut pas moins poignante, et par laquelle il ne suppléa que trop bien au silence de sa femme. Mme de G*** n'a donc gagné à son indiscrète colère que beaucoup de confusion et un redoublement de médisance de par le monde. Mais elle joue vraiment de malheur. Tous ceux qui ont l'honneur de la connaître intimement assurent que, malgré ses apparentes légèretés, sa conduite n'a jamais cessé d'être parfaitement pure et irréprochable. C'est bien la peine de se faire une méchante renommée pour n'en pas avoir même les compensations!

Le déjeuner dansant de Mme la duchesse de Montmorency, à Auteuil, n'a été signalé par aucun épisode de ce genre. C'est le jour même du convoi de Lafayette qu'il a eu lieu. La coïncidence était fâcheuse; aussi madame la duchesse avait-elle songé d'abord à contremander ses invitations, non pas cependant par convenance : ce n'était point sa faute si le général était mort après qu'elles étaient envoyées; mais quelques trembleurs avaient prédit que les funérailles de l'*homme des deux mondes* seraient l'occasion d'une effroyable émeute, et que les républicains ne manqueraient pas de venir égorger sans distinction tous les légitimistes ou les quasi-légitimistes qui auraient eu l'imprudence de déjeuner ou de danser durant la solennité. On se tranquillisa néanmoins sur les assurances que l'on reçut d'un déploiement de forces de la part de l'autorité, capable d'inspirer une complète sécurité. Le déjeuner dansant fut donc maintenu et commença assez triste et préoccupé, à dire vrai; les premières contredanses furent peu nombreuses, les premières tables servies peu visitées. C'est que la chaleur était grande aussi! mais dès que l'on sut que tout se passait bien sur le boulevard, il sembla que l'air s'était rafraîchi. On se sentit quelque aptitude à déjeuner et à danser; quand on apprit que l'illustre défunt avait enfin été déposé dans sa tombe sans révolte, sans encombre, et même sans discours, les quadrilles se multiplièrent. On eut le cœur libre et le pied léger. La joie et l'appétit revinrent tout-à-fait. Bref! la fête fut délicieuse. Si les galops eussent encore été de mode et

de bon ton, on en eût bien mené peut-être un de la barrière *des Bons-Hommes* à la barrière *du Trône*, n'eût-ce été que pour danser une ronde autour du cimetière de Picpus !

Nos théâtres n'ont pas souffert encore jusqu'à ce moment beaucoup de la clôture des chambres et des salons, non plus que de la fâcheuse influence qu'ont coutume d'exercer sur leurs recettes les grands jours et les grandes chaleurs. Il est vrai que l'exposition des produits de l'industrie vient d'enrichir Paris de toute une population de curieux et d'industriels dont la bourse est la proie assurée de nos directeurs de spectacles. C'en est un fort divertissant pour les habitués de l'Opéra, que l'invasion actuelle de la salle par les familles entières de nos fabricans des provinces. Toutes ces jeunes filles et toutes ces jeunes femmes sont là si heureuses, et jouissent de si bonne foi des merveilles de notre grande scène lyrique ! Jamais vous n'aviez vu rue Lepelletier tant de beaux yeux ouverts si grands et si peu distraits !

Ce n'est pas, mon Dieu ! que M. Véron, qui garde définitivement le sceptre de sa direction, ait besoin d'en appeler à la France entière pour emplir son théâtre et ses coffres. Paris lui a bien suffi à cet effet, vous le savez ; c'était justice au moins. On est bien digne du succès et de la fortune à l'Opéra quand on y sait faire les choses comme lui avec habileté et magnificence. Ainsi voici qu'il revient de Londres, y ayant fait l'acquisition de deux demoiselles Esler, assurément fort belles, car M. Véron s'y connaît, qui, avec Mlle Forster, nous feront plus patiemment supporter l'absence de Mlle Taglioni, que nos voisins d'au-delà de la Manche vont, à leur tour, posséder quelques mois. N'admirez-vous pas ce libéral échange, ce prêt mutuel entre les deux grandes nations de leurs plus illustres danseuses ? Et que l'on vienne dire à présent que l'alliance de la France et de l'Angleterre est à la veille d'être rompue !

Comme le mari de Mme Damoreau a de telles humeurs belliqueuses que sa femme court vraiment le risque d'en être veuve quelque beau matin, et par conséquent d'être tenue un certain temps éloignée de la scène, notre Opéra, n'entendant point que nos plaisirs en soient compromis, n'avait rien épargné pour s'attacher Mme Malibran, qui vient de quitter la capitale des Deux-Siciles, où, pendant tout l'hiver dernier, elle a ravi les oreilles napolitaines, dont nul ne sera tenté de nier la compétence en matière musicale. Mais l'Opéra de Milan avait pris les devans. Mme Malibran s'était donnée à lui, moyennant 100,000 francs, pour la saison prochaine. Nous serons plus heureux peut-être une autre année. Mme Malibran nous appartient. Mme Malibran nous reviendra.

Nous avons à enregistrer aussi une nouvelle réouverture du théâtre de

l'Opéra-Comique, et l'on a compté que c'était la vingt-sixième. Nonobstant cette réouverture, qui a été brillante, beaucoup de feuilletons continuent d'affirmer que l'opéra-comique est mort, et que celui qui vient de se produire tout à l'heure n'est qu'un faux opéra-comique, un opéra-comique bâtard et illégitime, comme tous les Louis XVII qui ont surgi en ce siècle. J'estime également que l'opéra-comique est mort; mais on est par trop cruel, ce me semble, pour le défunt et pour son ombre. Ce serait bien de laisser en paix aumoins sa cendre, et il faudrait avoir quelque pitié des gens que l'on a tués; car ce ne sont que les feuilletons qui ont tué notre genre national; le vaudeville et l'opéra les ont bien aidés, mais seulement afin d'achever le mourant et de dépouiller son cadavre. Le bon goût du public n'a d'ailleurs été pour rien dans ce meurtre; le public est fort débonnaire et ne veut la mort de personne, et il est tout prêt encore à croire à la résurrection de l'opéra-comique, pourvu que les feuilletons se chargent de la lui prouver.

Quoi qu'il en soit, la pièce jouée sur la place de la Bourse, sous le titre de Lestocq, a obtenu un plein succès, et ç'a été à bon droit. Ce drame spirituel et habilement conduit de M. Scribe, apparaissant élégamment paré de la musique vive, légère, facile et coquette de M. Auber, dans une salle rajeunie et décorée avec un luxe plein de goût par M. Feuchères, méritait certes le bienveillant accueil qu'il a reçu du public.

La bonne fortune de Lestocq va-t-elle cependant assurer au *Feydeau* restauré un long avenir? Je ne sais; mais les restaurations ne m'ont point l'air de porter bonheur aux théâtres mieux qu'aux gouvernemens!

La semaine n'a point été heureuse en publications littéraires. Après nous avoir inondés tout cet hiver d'une pluie si constante de romans et de recueils de vers, le ciel poétique aurait-il donc épuisé tous ses nuages, et réduirait-il cet été la critique à une stérilité pareille à celle qui menace nos champs et nos jardins? Voici que l'inquiétude nous saisit en vérité déjà; car c'est chose alarmante qu'il ne soit tombé en huit jours, sur nos tables, que deux volumes in-octavo et une mince brochure!

Ces deux volumes in-8°, ce qui nous attriste aussi singulièrement, sont encore une chronique du seizième siècle. Nous avions espéré que le seizième siècle nous ferait trève enfin, et que les chroniques renonceraient à nous assaillir. La Conjuration d'Amboise (1), de M. Victor Boreau, nous est venue prouver que nos écrivains sont moins las de romans historiques que leurs lecteurs.

Il est vrai que, s'il faut en croire son libraire, M. Victor Boreau a

(1) Chez Hivert, quai des Augustins.

voulu nous traduire le seizième siècle d'une manière toute nouvelle, et mêler aux charmes de la vieille légende la leçon austère de l'histoire et les aperçus d'une philosophie applicable aux besoins des peuples.

C'était là un but louable, et nous savons gré à M. Victor Boreau de se l'être proposé, bien qu'il ne l'ait pas, selon nous, atteint. Franchement, nous n'avons guère aperçu dans son livre qu'un pâle et lointain reflet de la manière de Walter Scott, sans y retrouver d'ailleurs cette apparente vérité historique dont le grand peintre écossais vernissait au moins ses tableaux. M. Victor Boreau a beaucoup trop appliqué sur les siens de la couleur poétique de notre temps. Je n'ignore pas qu'il est poète lui-même; mais, parce qu'il a publié quelques bons vers, ce n'était pas une raison suffisante pour mettre en la bouche de ses personnages de 1560 des tirades entières littéralement traduites de Byron.

A notre brochure maintenant.

La société, chacun le sait, est atteinte en cette présente année d'une bien grave et bien périlleuse maladie; c'est pourquoi M. Baudet-Dulary, cultivateur, ancien député, et de plus docteur médecin, vient de publier une brochure sur la crise sociale de 1834 (¹), dans laquelle il nous explique parfaitement quel est notre mal, et, ce qui vaut mieux encore, nous prescrit les remèdes capables de le guérir.

M. Baudet-Dulary appartient évidemment à l'école *fouriériste*, mais sa gloire éternelle sera d'avoir simplifié les doctrines *phalanstériennes* au point d'en rendre l'intelligence accessible à tous, et l'application aussi facile que profitable.

Voici en résumé l'ordonnance que vient de nous donner notre docteur.

Les travailleurs s'établiront par groupes sur un terrain d'une étendue convenable avec leurs femmes et leurs enfans, mais ils se garderont bien de diviser leur territoire en *lopins*, et de bâtir une maisonnette pour chaque famille. Ils construiront à moins de frais, dans l'emplacement le plus favorable, une seule grande maison. Par économie, il n'y aura qu'une vaste cuisine à l'usage de tous, ce qui n'impliquera nullement la condition de manger à la même table et des mêmes plats. Seulement une grande cuisine, avec une moindre dépense de feu et d'ustensiles, et en n'occupant qu'un petit nombre des meilleures cuisinières, contentera bien mieux les goûts divers des associés, que cinquante ou cent petites cuisines.

Assurément beaucoup d'estimables cordons-bleus se trouveront sans place grâce à cette suppression de quatre-vingt-dix-neuf cuisines sur cent; mais vaut-il la peine de s'arrêter devant ce froissement de quelques inté-

(¹) Chez Paulin, place de la Bourse.

rêts culinaires lorsqu'il s'agit d'une réforme aussi vaste que celle proposée par M. Baudet-Dulary.

La grande maison continuera de porter le nom de *Phalanstère* que lui avait déjà donné M. Fourier, et il y pourra loger une phalange d'environ dix-huit cents personnes, nombre qui fournira le mieux un assortiment complet de divers caractères.

Il y aura d'ailleurs des *phalanstères* de toute grandeur et de toute dimension. Les phalanstères de premier ordre auront des portiques, une église, une bibliothèque, un théâtre, un bazard et une belle *rue-galerie*, tout cela dans la grande maison, voire même la rue. Il n'y aura pas de *phalanstère* si petit qui ne soit décoré des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture.

Le palais *phalanstérien*, disposé en général de manière à faciliter les évolutions des groupes, présentera des corps-de-logis redoublés. Au rez-de-chaussée se trouveront les salles de réunion et de travail. Chaque série, avec ses groupes, en occupera plusieurs, dont l'ensemble formera un *séristère*. Les ateliers bruyans seront relégués aux extrémités de l'édifice. On évitera ainsi l'un des plus graves inconvéniens de nos villes civilisées, où l'on trouve dans chaque rue quelque fléau des oreilles, comme ouvriers au marteau, marchands de fer ou apprentis de clarinette, brisant le tympan de cinquante familles du voisinage.

Moi qui ai malheureusement dans le mien deux forgerons et un jeune homme follement épris de l'air : *Triste raison*, qu'il répète sans pitié jour et nuit sur son flageolet, je n'ai point assez d'approbation pour ces sages dispositions du *Phalanstère*, et certainement aussitôt que j'en saurai un bâti, je ferai bien en sorte d'y louer au centre un bel appartement.

Ce qui me charme et me séduit aussi singulièrement, c'est que dans le phalanstère, hommes et choses tout sera distribué par séries engrenées. Grâce à cet engrenage, la vie sera rendue là, ce me semble, bien facile et bien commode. On n'aura sans doute nul besoin de mouvoir de soi-même son corps ni sa pensée. On sera entraîné par les dents du corps et de la pensée de son voisin. Chaque homme ne sera plus ainsi qu'un rouage paresseusement docile de la grande machine! Merveilleux perfectionnement de l'intelligence humaine!

Mais poursuivons :

Dans le *phalanstère*, les travaux qui ne seraient du goût de personne pourront offrir un attrait indirect, étant bien payés, bien honorés et exécutés en de très-courtes séances. A tout hasard, si le paiement, les honneurs, la brièveté des séances et la gloire du dévouement ne parvenaient pas à vaincre les répugnances d'un nombre de travailleurs suffisant, on saurait tirer parti de certains penchans réprouvés par la civilisation, et

voici le moyen subsidiaire qui serait employé. Le goût assez général des enfans pour les choses mal-propres, indique le rôle auquel la nature les destine. En conséquence, les enfans de neuf à quinze ans, organisés en *petites hordes*, se chargeraient avec joie des susdites branches d'industrie, tous les moyens étant pris pour ne point compromettre leur santé et soutenir leur enthousiasme!

J'avoue que voilà un système d'éducation de la jeunesse absolument neuf, mais j'ai bien peur que tout en assurant la propreté du *phalanstère*, il n'en inspire guère le goût aux petites hordes de neuf à quinze ans. Afin de soutenir leur enthousiasme, dont il sera fait par parenthèse dans l'espèce un singulier emploi, ce seront sans doute des bombons et des gâteaux qu'on leur donnera! Pauvres enfans! au bord de quel vase, mon dieu, M. Baudet-Dulary leur va mettre le miel!

De ces diverses mesures d'ordre et de salubrité résultera pour l'humanité une foule incalculable d'améliorations physiques et morales. Les passions généreuses deviendront prédominantes, et les mauvaises passions seront aussi rares que les jambes torses et les dos pointus; les filles sans dot trouveront des maris, et qui, mieux est, des maris bien faits, puisqu'il n'y aura plus ni bossus ni boiteux; la vie sera beaucoup plus longue, et les maladies seront très-rares, attendu que la médecine sera hygiénique, et que les médecins ne seront rétribués qu'en raison de la bonne santé des sociétaires : l'entendez-vous, messieurs les docteurs? on ne paiera qu'en sortant de vos mains! Mais vraiment ces *phalanstères* seront des maisons de cocagne.

M. Baudet-Dulary déclare encore que la vie raffinée qu'on y mènera diminuera la fécondité des femmes, comme la culture diminue celle des fleurs. Je n'eusse pas conseillé, par exemple, à M. Baudet-Dulary de se trop vanter de ce dernier avantage, s'il eût, sous l'empire, sollicité de Napoléon l'autorisation de bâtir en France des phalanstères.

A part cet inconvénient d'une réduction peut-être excessive de la population, la réforme *Baudet-Dulariste* offre des résultats qui ne peuvent manquer de sourire au gouvernement et d'obtenir son concours. Ainsi elle lui promet un budget double de celui qu'il arrache maintenant avec tant de peine. Voilà assurément une promesse bien séduisante! Quel gouvernement ne s'en laisserait tenter, je vous le demande, ayant sur les bras des chambres de députés qui ont la manie des dégrèvemens?

En somme, M. Baudet-Dulary ne doute pas le moins du monde du succès prochain et universel de sa réforme. Le premier phalanstère fondé, dit-il en terminant, l'imitation sera prompte, et les phalanges s'établiront de tous côtés sur les grandes propriétés.

Ma foi, je m'estime maintenant fort heureux de ne point être un de ces

grands propriétaires dont j'ai eu tant de fois la folie d'envier le sort; car ce m'eût été, je le confesse, une violente mortification si un beau matin l'on fût venu m'annoncer qu'une phalange venait de s'établir sur ma grande propriété pour y bâtir un phalanstère. Il m'eût bien fallu me résigner pourtant; car que faire contre une phalange de dix-huit cents travailleurs? A. Y.

— Le nouveau drame de M. Alexandre Dumas, CATHERINE HOWARD, paraîtra dans quelques jours chez Charpentier, rue de Seine.

— M. Alfred de Vigny, qui est trop avare de ses belles et grandes productions, va aussi livrer à l'impression sa SECONDE CONSULTATION DU DOCTEUR NOIR, si impatiemment attendue. Une traduction de la PREMIÈRE CONSULTATION, STELLO, se prépare en ce moment à Londres.

ÉDUCATION EN ESPAGNE.

Les universités espagnoles sont au nombre de treize : Salamanque, Valladolid, Alcala, Valence, Grenade, Séville, Saragosse, Santiago, Cervera, Oviédo, Huesca, Tolède et Oñate. Les étudians suivant les tables d'examen peuvent se classer dans l'ordre suivant : — Beaux-arts, 4,207, — Théologie, 1,930. — Droit civil, 3,552. — Droit-canon, 546. — Médecine, 629. — Total, 9,351.

— Dans 56 pensions ou colléges, où sont enseignées les hautes branches d'éducation et la théologie, il y avait 6,059 étudians littéraires, plus 2,295 théologiens. — Total, 8,351.

— Il y a en outre huit colléges d'éducation générale, et plusieurs autres sous la surveillance des pères des *escuelas pias*. Dans les 8 colléges d'éducation générale, on compte 251 étudians en belles-lettres, 302 en latin, 683 enfans recevant l'éducation primaire; total, 1,236. — Dans les colléges des *escuelas pias*, il y a 158 étudians en belles-lettres, 4,831 en latin; 10,946 enfans recevant l'éducation primaire : total, 15,935. — L'Espagne compte en outre 774 écoles latines, avec 26,275 élèves; 9,568 écoles élémentaires, avec 356,520 enfans, et 3,070 écoles de filles, avec 119,202. En tout, 13,402 écoles, avec 501,997 enfans.

D'après ces tables, on peut dire qu'il y avait en 1831 en Espagne :

Étudians en belles-lettres, ou philosophie, dans les universités, séminaires et colléges.	10,672
Étudians en théologie.	3,225
Étudians en droit civil dans les universités.	3,552
Étudians en droit-canon dans les universités.	546
Étudians en médecine dans les universités.	629
Étudians en latin dans les colléges et écoles latines.	31,409
Enfans recevant l'éducation primaire dans les colléges et écoles primaires.	368,149
Filles recevant l'éducation primaire dans les écoles. . . .	119,202
TOTAL. . .	597,383

Dans cette liste ne sont pas compris les élèves en médecine, en chirurgie, ni les jeunes filles élevées dans les couvens.

M. Pichot nous adresse la lettre suivante, en réponse à celle de M. de Balzac.

AU NOUVEAU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur,

Si M. de Balzac et moi nous étions personnellement connus de tous nos lecteurs, je ne relèverais pas ce qu'il y a de peu loyal dans le vague de sa lettre. Sans doute qu'il s'expliquera, et je répondrai, ayant tout ce qu'il me faut pour cela, sans m'adresser aux éditeurs de revues et aux libraires avec qui M. de Balzac a été en rapport d'affaires. Pour le moment, je me contente de déclarer qu'il résulte de sa propre correspondance que M. de Balzac ne renonça, il y a un an, à la REVUE DE PARIS que parce qu'estimant son talent trois fois aussi cher que celui de ses collaborateurs, il

voulait m'imposer des conditions auxquelles je n'aurais pu souscrire sans être injuste envers ceux qui avaient concouru avant lui à notre succès. Voilà comment L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE hérita, au préjudice de la REVUE DE PARIS, de la suite de l'HISTOIRE DES TREIZE.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération.

AMÉDÉE PICHOT.

M. de Balzac, ayant eu connaissance à notre imprimerie de la lettre de M. A. Pichot, nous prie d'insérer les lignes suivantes :

« Je déclare, si cela peut faire plaisir à M. Pichot, qu'en taisant les motifs graves qui m'ont éloigné de la REVUE DE PARIS, j'ai entendu parler de sa conduite personnelle envers moi. Malgré ses instances, je ne continuerai pas une polémique purement individuelle, persuadé que personne ne s'intéresserait ni à lui ni à moi. Pour la rendre intéressante, il faudrait mettre en cause et en scène M. H. de Saint-Michel, M. Sheridan junior, M. A., M. P., M. Pikershiel et M. A. P., rédacteurs de la REVUE, qui ont eu pour moi, littérairement parlant, des procédés peu charitables. Je ne m'en suis point offensé, car mon esprit est la seule chose que l'on puisse attaquer en moi sans que j'en prenne la défense. Plusieurs de mes amis se sont étonnés de me voir le collaborateur d'un recueil dans lequel je n'étais pas convenablement critiqué ; ma retraite a donc été dictée par un sentiment de dignité personnelle.

» DE BALZAC. »

A NOS SOUSCRIPTEURS.

—

La Revue de Paris, recueil de luxe qui s'adresse surtout au monde artiste et élégant, s'appliquera de plus en plus à compléter son cadre. La nouvelle direction de la Revue promet dès aujourd'hui une suite d'articles de *high life*, d'épisodes de la vie parisienne, de la vie de châteaux, de scènes du monde et de *la société*, etc., accompagnés d'*illustrations* dues au burin des meilleurs artistes anglais et français.

LES

DON JUAN.

Parmi les traditions que le moyen âge nous a léguées, il en est trois surtout que le temps n'a pu altérer, et qui, après leurs siècles de vie, surnagent encore pleines de fraîcheur et de jeunesse; c'est Faust, don Juan et Robert-le-Diable, toutes trois réunies par une parenté assez étroite, toutes trois nées du même esprit de superstition, bien que cet esprit se soit singulièrement modifié en passant d'une nation à l'autre. A l'Allemagne pensive et mystérieuse, le caractère sombre et magique de Faust; au sol brûlant d'Espagne, les sens ardens et l'ame passionnée de don Juan; à la guerrière et farouche Normandie, la témérité bouillante et le caractère indomptable de Robert. Mais ce dernier encore peut perdre ce qu'il a eu de vitalité, et tomber dans l'oubli, tandis que les deux autres subsisteront autant qu'il y aura une ame de poète pour les comprendre, un cœur souffrant pour les rêver; car ce sont là deux types moraux qui tiennent à tout ce qu'il y a de plus intime et de plus mystérieux dans notre nature. Si Faust a été dans les siècles d'ignorance un homme dévoué à l'alchimie, ou l'inventeur des caractères d'imprimerie; si don Juan a été un coureur d'aventures, si tous les deux ont existé réellement ou n'ont pas existé, qu'importe? Le moyen âge, avec sa crédulité et

son amour du merveilleux, a pris ces deux personnages pour en faire le sujet de ses naïves épopées, pour leur prêter une existence extraordinaire, un destin miraculeux. Nous les prenons, nous, comme deux profonds symboles, comme deux représentans de ce qui fait l'éternelle lutte, l'éternel problème de notre vie. Ici le spiritualiste, là le matérialiste. Ici Faust, qui a pénétré dans toutes les sciences, qui a voulu voir tout ce que les autres hommes ignorent, et qui se retire las de ses travaux, las de ses longues recherches, las de tout ce qu'il a lu et découvert. Ici Faust, cet autre Prométhée qui ne se trouve plus bien de vivre au milieu des hommes, qui aspire aussi à planer dans l'espace, à s'élever vers le soleil; Faust, l'ame ardente, l'ame insatiable, qui s'écrie avec le poète :

« Oh! que n'ai-je des ailes pour m'envoler hors de ce monde, pour voir au crépuscule du soir la terre reposer à mes pieds, les montagnes resplendissantes de lumières, les fleuves roulant leurs ondes d'or au milieu de la vallée paisible! Oh! que ne puis-je m'abreuver à l'éternelle clarté, voir le jour devant moi, la nuit derrière, le ciel sur ma tête, et l'océan au-dessous de moi (1)! »

Puis voici don Juan qui repousse toutes les théories de la science, qui repousse tout ce qui est travail, étude, développement de l'ame, pour s'abandonner à la fougue de ses passions, à la sensualité de son caractère. Don Juan porte aussi sa soif insatiable d'un côté, comme Faust la porte de l'autre; il passe aussi de déception en déception; le dégoût lui vient avec la coupe qu'il a long-temps convoitée, et le ver rongeur se trouve dans le fruit qu'il dévore. Faust et don Juan gravitent ainsi leur échelle : l'un passe par tous les retranchemens, tous les détours du spiritualisme; l'autre par toutes les jouissances du matérialisme, jusqu'à ce qu'ils arrivent tous les deux au terme de leur route, et se rencontrent dans une même idée de doute, dans le même sarcasme contre le monde et contre le ciel, sous le manteau du diable ou de Méphistophélès.

Faust a eu ses poètes. Don Juan devait aussi avoir les siens, et le premier de tous, si je ne me trompe, c'est Mozart. Il était encore jeune et peu connu lorsqu'il composa à Prague son Don Giovanni. Il y a mis toute l'énergie de la jeunesse, toute la puissance du génie qui fait éclat et se révèle. Si jamais don Juan fut bien compris, c'est dans cette mu-

(1) Dass kein Flügel mich von Boden hebt, etc.

(*Faust*, de Goëthe, Ier acte.)

sique profonde et passionnée; c'est dans ces accens déchirans d'Elvire et de dona Anna, dans cette joie farouche et ces chansons moqueuses qui courent d'un bout de la pièce à l'autre comme un rire infernal, dans cette dernière scène qui nous fait frissonner. Hoffmann a écrit sur une représentation du Don Juan de Mozart quelques pages que l'on peut regarder comme un de ses chefs-d'œuvre. Le musicien, le héros et la prima dona l'inspiraient. Il a mis en récit ce que Mozart mettait en musique; il a dépeint don Juan de manière à ce qu'on n'y ajoute plus rien, à ce qu'il reste nettement caractérisé, et marqué au front de cette empreinte singulière que l'on retrouve dans *le Violon de Crémone*, *le Sanctus*, *le Majorat*.

Quel beau poème que le don Juan de Byron! Quelle vie et quel mouvement! Quelle richesse d'images, de portraits, de descriptions! Qui de nous n'a pas suivi avec une joie curieuse ces aventures du fils de dona Inez, ses amours avec la douce et innocente Julia, son voyage sur mer, son séjour auprès de la belle Haïdée, et son entrée au sérail, et sa mission en Angleterre? Là se trouvent toutes les peintures sombres ou gracieuses qui nous attristent ou nous reposent, là toutes les péripéties du drame, toutes les nuances du sentiment, tout l'amour, tout le scepticisme, tout Byron. Pourquoi le poème s'arrête-t-il au seizième chant? Pourquoi nous laisse-t-il aux prises avec un fantôme qui semble se jouer de notre attente et de notre bonne foi? Nous eussions fait si volontiers le tour du monde avec ce joyeux compagnon de voyage! N'est-ce pas grand dommage qu'il soit resté dans le château de lord Henry?

Et cependant ce don Juan si beau, si poétique, si aventureux, n'est pas le véritable don Juan espagnol, le don Juan de Mozart ou de Hoffmann; ce n'est pas cette nature ardente, inquiète, toujours avide de changemens et de nouvelles émotions; c'est l'homme qui se laisse aller aux circonstances, non pas l'homme qui les domine pour satisfaire ses passions. Les aventures viennent le trouver, mais il ne les cherche pas; ses amours changent, mais ce n'est pas sa faute, car il ne quitte qu'à regret sa Julia, et il a la ferme volonté de rester fidèle à son Haïdée. Don Juan ici n'est pas le véritable héros du poème, don Juan ne fait qu'obéir à la main savante qui le conduit; le rideau s'écarte, et vous voyez tous les fils qui tiennent notre acteur suspendu sur la scène. Puis, de temps à autre, le poète s'en vient sans façon prendre sa place et se met à parler. C'est lui qui porte l'ironie du doute sur le front; c'est lui qui prononce toutes les

maximes anti-métaphysiques et tous les paradoxes. Pendant ce temps, le pauvre don Juan se tient humblement à l'écart jusqu'à ce que son maître le fasse reparaître. Don Juan n'est donc ici qu'un être fictif, auquel s'appliquent toutes les fantaisies du poète; ce n'est pas l'être dominant, l'être philosophique et traditionnel derrière lequel le poète devrait s'effacer.

Molière a commencé par traduire le titre d'une pièce espagnole, El Convidado de Piedra, par le Festin de Pierre, et il a pris les mêmes licences pour le reste. Son don Juan est un mauvais sujet qui nous amuse, mais ne nous étonne pas; son Sganarelle est un coquin de la famille des Lafleur, des Scapin, etc.; sa pièce est une jolie comédie, rien de plus. L'effet dramatique qu'il a voulu employer à la fin est totalement manqué. La statue du commandeur ne nous effraie pas, car nous sommes trop disposés à rire pour nous prêter à cette demi-sorcellerie.

Mais du moins cette comédie est vive, spirituelle, et nous courons avec plaisir d'une scène à l'autre, d'un entretien d'amour à une entrevue avec M. Dimanche, et d'un monologue de Sganarelle à la niaiserie de Pierrot. Je plains celui qui passe de cette œuvre de Molière à l'œuvre de Goldoni : Don Giovanni Tenorio, ossia il Dissoluto, commedia. Là il ne s'agit plus de chercher la comédie, ni le drame, ni le naturel, ni la passion. Les situations sont toutes invraisemblables, les caractères raides et guindés; la pièce se traîne tantôt comme une pastorale à la manière de Guarini, tantôt comme une pompeuse tragédie. Ici, don Juan est un être misérable, qui n'inspire aucune pitié, aucune sympathie; dona Anna est une prude qui entre dans une grande colère, parce que don Juan, pour qui elle éprouve un secret penchant, lui témoigne le désir de l'épouser. Dona Isabella accourt de je ne sais quel royaume d'Afrique pour retrouver son infidèle Espagnol, et tombe entre les mains de don Octavio, qui en devient amoureux. Don Alonzo, le ministre du roi d'Espagne, n'a rien à faire qu'à négocier un contrat de mariage, et se mêler, tantôt comme défenseur de la morale publique, tantôt comme parent, comme ami, à toutes ces intrigues d'amour. A la fin, don Juan tombe sur la scène, frappé par la foudre, et don Alonzo s'en vient dire au public : « Allez, amis, et que l'exemple de ce malheureux vous serve de leçon; apprenez par-là que le juste ciel punit les méchans et abhorre les impies. »

Sur quoi le public doit se retirer très-édifié.

J'aime mieux, comme empreinte populaire de don Juan, ces petites

pièces que l'on joue sur les théâtres de marionnettes, en Allemagne, en France, en Angleterre (1), et dans lesquelles don Juan, après avoir trompé autant de femmes qu'il en rencontre, est emporté par le diable, aux grands applaudissemens des bonnes et à la grande frayeur des petits enfans.

J'ai cité l'ouvrage espagnol dans lequel Molière a pris l'idée de sa comédie. Cet ouvrage est de Tirso de Molina (2), et c'est, je crois, l'un des plus anciens et des meilleurs livres que l'on ait écrits sur don Juan. Là le héros est un homme hardi et entreprenant, qui court d'un pays à l'autre, d'un duel à un rendez-vous d'amour; de la maîtresse à la servante, de la grande dame à l'humble villageoise. Le long du chemin, il développe sa théorie, il explique ses principes; il s'en va, nouveau don Quichotte, proclamer son livre de chevalerie et ses enseignemens d'amour, tandis que Leporello l'écoute humblement, les mains jointes, et compte dans sa pensée combien de sequins lui a valus leur dernière aventure.

Leporello tient exactement un registre de voyage à deux colonnes; sur l'une sont écrites toutes les bonnes fortunes de son maître; sur l'autre, tous ses duels, et de temps à autre il en fait la longue énumération avec le secret sentiment d'orgueil d'un bon négociant qui additionne ses chiffres de recette. Quelquefois cependant il s'avise d'adresser, mais bien doucement, des représentations à son maître, et voici comme don Juan lui répond : « Étudie la philosophie, mon enfant, et apprends par-là à me connaître. Souviens-toi que nous devons toujours maîtriser les femmes et ne jamais nous laisser maîtriser par elles. Tiens, je suis aujourd'hui de bonne humeur, et je veux bien te dire ce que je pense. En me mariant, je donne la préférence à une femme sur toutes les autres, et par-là même je les offense toutes. Je veux être plus juste, je veux faire ce qui est dans notre devoir, je veux les aimer toutes également. La constance est ennemie de la liberté, et l'homme est né pour être libre. Tout ce qui est beau a naturellement le droit de charmer. Pour moi, la beauté m'enchante, dans quelque endroit

(1) I' ill therefore take our ancient friend don Juan;
We all have seen him in the pantomime
Sent to the devil, somewhat ere his time.

(2) Contemporain de Calderon, et l'un des auteurs dramatiques espagnols les plus féconds. On ne lui attribue pas moins de soixante-dix pièces de théâtre, dont plusieurs se distinguent par la peinture des caractères historiques.

que je la trouve ; je porte à chaque femme le tribut qui lui appartient ; et quand une jolie jeune fille me demande mon amour, si j'en avais mille, je les lui donnerais. Les sensations d'un nouvel amour ont un attrait inexprimable, et les véritables jouissances ne peuvent se trouver que dans le changement ; puis nous devons avoir aussi une certaine ambition, nous devons songer à augmenter le nombre de nos victoires, et moi je me sens une ame qui peut embrasser l'univers, et, comme Alexandre, je voudrais qu'il y eût encore d'autres mondes, afin d'y étendre mes conquêtes. »

Derrière ce don Juan aventureux, chevaleresque, se cache Astarté, autre personnage sombre et mystérieux, qui nous saisit dès la première fois que nous le voyons. Il ne se montre pas souvent ; mais, chaque fois qu'il apparaît, il laisse dans l'ame du lecteur une douloureuse impression. C'est lui qui vient tirer don Juan des dangers où il se trouve, c'est lui qui l'arrache aux mains des alguazils ; c'est lui qui le fait partir quand la police le cherche ; c'est lui qui lui donne tout l'argent dont il a besoin. Sans savoir qui il est et quelle est sa mission, on devine la nature du contrat qui le lie à don Juan, et l'on se sent livré d'avance à l'appréhension d'un fatal dénouement. Astarté est un autre type de Méphistophélès, un diable tout aussi fin, une figure plus méchante et plus froide. Il arrive au milieu des joies folles et des triomphes de don Juan, et ne rit pas, et ne se moque pas de lui ; mais son front sérieux le glace, et le peu de mots qu'il lui adresse le font frissonner.

Don Juan quitte l'Italie, passe en Sardaigne et revient en Espagne. A Valence, il séduit dona Anna et tue le commandeur ; puis il invite, comme nous le voyons dans Molière, la statue du vieux gentilhomme à venir souper avec lui.

Don Juan et Leporello sont seuls. On frappe à la porte.

— Va voir, dit don Juan, qui a frappé.

— Ah ! mon Dieu ! je ne puis...

— Va voir, te dis-je.

— Si c'était !

Leporello !

Leporello va ouvrir la porte et se précipite tout effrayé dans la chambre.

— C'est...

— Qui ?

— Il vient.

— Qui donc?

— Votre hôte! Juste ciel, c'est lui!

— Mon hôte! répète don Juan, non sans un certain embarras.

La statue entre solennellement : — Tu m'as invitée à dîner, dit-elle, me voici!

Leporello, à demi mort de peur, avait l'immobilité d'une pierre. Don Juan marchait encore, mais machinalement, et sans savoir ce qu'il faisait.

La statue s'assit. Don Juan tomba sur une chaise vis-à-vis; il essaya de lever les yeux sur son hôte, et celui-ci lui jeta un regard foudroyant.

— Tu me connais?

— Oui, je te connais, répondit don Juan qui crut pouvoir se remettre... Leporello, un couvert pour mon hôte.

— Juste ciel! s'écria Leporello, et au même instant il rencontra les regards de feu du commandeur, et tomba par terre.

— Voyez pourtant comme je suis bien servi! dit don Juan, et il plaça une assiette devant le commandeur, lui versa à boire, et prenant son verre, s'écria : Vive mon hôte!... Ma foi, le vin est excellent!

— N'as-tu rien à me dire? demanda le commandeur.

— Rien.

— Et ta conscience ne parle pas?

— Ma conscience est d'une très-bonne nature; elle sait toujours me ménager.

— Misérable! s'écria le commandeur en se levant tout à coup, tes heures sont comptées. Je t'appelle à comparaître devant la justice de Dieu. Tu sais quelle a été ta vie et ce que tu dois en attendre.

Il sortit.

— Leporello! dit don Juan, une lumière!

— Il n'a pas besoin de lumière, celui qui est conduit par le ciel, répond le commandeur, et il s'éloigne.

— Eh bien! s'écria Leporello, ne voulez-vous pas vous rendre à cette voix qui vous vient du ciel?

— Si le ciel veut me remettre dans la bonne route, dit don Juan, il faut qu'il parle de manière à être compris.

La porte s'ouvre de nouveau, et un homme couvert d'un long manteau blanc s'avance.

— Sois le bien-venu, bel étranger! murmure don Juan.

— Ah! mon noble seigneur, dit Leporello, ce n'est pas là un homme de ce monde.

Le nouveau venu demeure muet et immobile.

— Parle! s'écrie don Juan.

Puis, voyant qu'il se tait encore :—Parle donc! ajoute-t-il, homme ou démon; qui que tu sois, parle! si tu ne veux sentir le poids de mon épée!

Et à ces mots il se précipite contre l'étranger, qui, d'une voix sourde, prononce ces paroles :

« Je suis celui qui cache tout et qui dévoile tout; je suis celui qui règne partout! L'homme ne peut me dominer, mais il peut se servir de moi. Je suis celui qui prend et qui donne, et je viens pour te reprendre tout, à toi que rien n'a pu corriger. Regarde maintenant qui je suis! ».

Le manteau tomba, et le Temps apparut avec sa faux, ses ailes et son sablier.

— Vois, le sable est écoulé, et ta dernière heure est venue!

— Tu mens! s'écria don Juan. J'ai encore trois jours à vivre, et je veux employer jusqu'à ma dernière minute.

— Tu n'as pas trois jours! Ta dernière heure est venue.

Le Temps disparut.

Minuit sonna. Don Juan sentit un frisson glacé courir dans tous ses membres; l'orage se fit entendre, et Astarté entra.

— Voici notre contrat! dit-il, j'ai rempli mes promesses. Je t'ai servi dans tes plaisirs comme tu l'as voulu; les femmes se sont données à toi, et l'argent ne t'a pas manqué. Maintenant tu m'appartiens.

— Non, j'ai encore trois jours.

— Tu ne les as pas!

— Maudit!

— C'est vrai.

— Satan!

— C'est vrai. Mais tu m'appartiens.

Don Juan s'élance en arrière, lève la main pour faire le signe de la croix; mais le diable se jette sur lui et l'emporte au milieu de l'orage.

Tandis que les poètes anglais, espagnols, italiens, français, mettaient don Juan en drame ou en épopée, il ne pouvait manquer d'arriver que les Allemands le prissent aussi pour sujet de leur inspiration.

Grabbe, qui, par son Napoléon et son Théodore de Gothland,

s'est acquis une assez grande réputation, publia, il y a quelques années, un drame sous le titre de Don Juan et Faust. Il y avait là certes une belle idée : mettre en présence l'un de l'autre ces deux caractères, l'ame et les sens, l'idéalisme du savant, le matérialisme de l'homme du monde; dramatiser ces deux grandes passions et les conduire toutes deux à leur dénouement, c'était là, un vaste champ pour l'imagination d'un poète, trop vaste sans doute pour un homme qui n'est ni Goëthe ni Shakspeare. Il y a cependant dans le caractère de Faust, tel que Grabbe l'a conçu, une idée morale assez saillante : c'est de voir le désenchantement continuel de cet homme qui a pénétré dans toutes les profondeurs de la science, et le fatal pouvoir qu'il acquiert de faire mourir dona Anna, son dernier amour, sa dernière illusion. Malheureusement ce Faust ressemble trop à une pâle copie de l'inimitable Faust du grand maître. Malheureusement encore, sa rencontre avec don Juan ne présente pas le point de vue philosophique que l'on pourrait en attendre. Don Juan est aussi trop rêveur et trop métaphysicien pour un don Juan, et toute la pièce a le grave défaut d'être ennuyeuse.

Un autre Don Juan a paru, il y a quelques années, à Leipsig. L'auteur n'a pas osé y mettre son nom, et l'imprimeur même s'est cru obligé de se servir de l'ancien pseudonyme des libraires allemands (1), lorsqu'ils faisaient paraître des livres défendus. Mais c'est, à tous égards, une œuvre très-remarquable, une œuvre pleine de poésie, de chaleur et d'entraînement. Là, don Juan est peint avec toute cette effervescence d'imagination qui peut appartenir à l'homme né sous le soleil ardent d'Espagne; là, don Juan n'est plus seulement un dandy, un chevalier à bonnes fortunes, un Espagnol germanisé, qui se promène la nuit au milieu de Rome pour faire un dithyrambe sur les ruines de cette grande ville : c'est l'homme avide de jouissances, l'homme bouillant, l'homme emporté par ses passions, tel que l'ancienne tradition le montre, tel qu'il faut le rêver pour ne pas le faire redescendre au niveau d'un roué de bon ton. Don Juan a mis de côté toute croyance en Dieu, toute religion, tout sentiment; il n'y a pour lui qu'une chose vraie, c'est l'empire des sens; il n'y a pour lui qu'une vie terrestre et passagère, et cette vie, il veut la connaître dans tous ses raffinemens, dans toutes ses voluptés. Que lui importent alors les sermens, la foi jurée, la fidélité à l'égard d'une femme? Il faut qu'il apaise ce besoin de plaisirs nouveaux qui le tourmente; il faut qu'il passe sans

(1) Coln bei Peters Hammer, *ou*, Paris, chez Pierre Marteau.

cesse à un nouveau lien qui se brise, à un nouvel amour qui le trompe ; il faut qu'il aime sans avoir le cœur rempli, qu'il s'abreuve de baisers sans pouvoir jamais dire : C'est assez ; qu'il se passionne pour toutes les femmes sans pouvoir s'arrêter à aucune. Horrible tourment, auquel on n'a pas encore assez réfléchi et qui mériterait pourtant d'exercer l'attention des psycologistes ; car il y a encore dans le monde plus d'un véritable don Juan, plus d'un de ces êtres malheureux qui ont porté avidement à leurs lèvres la coupe que la fortune et l'amour leur présentaient, et qui n'en ont ressenti qu'une soif plus difficile à apaiser.

Don Juan passe ainsi de conquête en conquête, sourd aux plaintes de ses victimes, à leur passion, à leurs regrets. Pour lui, l'amour d'hier est un amour fini ; la femme qui a cédé à ses vœux est une femme oubliée, car il étouffe dans son ame tout sentiment moral pour ne plus obéir qu'à l'impulsion de ses sens, à la frénésie de ses caprices. Autour de lui se meuvent, sous des couleurs étranges, et ces malheureuses femmes qu'il traîne à sa suite, et ses amis qui se plongent dans une vie également molle et oiseuse, et ses pages qui prennent exemple sur leur maître. Tout ce monde-là prend la même voie, vit dans le même paradoxe, court après le même but, souffre des mêmes agitations ; tout ce monde-là tourbillonne autour du héros, comme une troupe d'écoliers autour de leur maître, jusqu'à ce qu'à la fin don Juan se retrouve avec la seule femme qu'il ait jamais regrettée. Cette femme, il la croyait morte, elle vit ; il lui donne rendez-vous dans un cimetière, il y va, il descend à minuit auprès d'elle, dans une fosse : il la prend dans ses bras, mais il reste froid ; il veut couvrir ses lèvres de baisers, mais ces baisers le glacent. En vain cherche-t-il à ranimer son courage, en vain se souvient-il comme cette femme était belle et combien il l'a aimée : il reste froid, il ne trouve sur son sein qu'un douloureux serrement de cœur. Alors il a honte de lui-même, il maudit le monde et se tue, car, dans la pensée du poète, si don Juan ne peut plus goûter de jouissances matérielles, don Juan doit mourir.

La censure allemande, gardienne rigoureuse de la politique et de l'orthodoxie, chaperon inflexible de la morale, ne permettrait pas la vente publique d'un tel ouvrage ; mais je crois qu'il a été mieux compris et plus exactement jugé par un poète célèbre de la Prusse, qui, pour en faire saisir le genre de moralité, disait qu'on devrait lire ce livre dans une église.

X. Marmier.

LES FIACRES.

HISTOIRE D'HIER.

§ Ier.

« Frédéric, je suis horriblement contrariée de venir dans cette maison; il me semble qu'elle nous portera malheur. Si tu m'en croyais, nous retournerions chez nous pour y passer ensemble la soirée au coin du feu.

—Folle que tu es, au moment d'entrer!..... ce serait une impolitesse que je ne me pardonnerais jamais. Mme Duthil s'est donné la peine de t'apporter elle-même son invitation, et tu lui as promis de n'y pas manquer.

—Oui; mais j'ai réfléchi : je n'aime pas cette femme-là, et je me défie de ses avances; elle a des yeux faux...

—Des yeux charmans! Je ne puis souffrir qu'on s'en prenne à de si beaux yeux. Voilà certes de grands griefs contre elle!

—Quand il n'y aurait que ta manière de la défendre et de la louer!... J'ai une migraine affreuse; allons-nous-en...

—Coquette! ta migraine n'ôte rien à ta beauté, et cette toilette

fait mon admiration : le rose va si bien aux brunes! ta coiffure de plumes et de perles fera l'envie de toutes les femmes. Ce serait un meurtre de priver le salon de Mme Duthil de son plus bel ornement. Bah! il n'est pas de migraines qui résistent à un compliment. Mme Duthil a raison de dire que je suis un heureux mari!

—Vous l'aimez donc? demanda vivement Mme de Vaudemoy, les lèvres pincées, regardant sa jolie main gantée et frappant dedans avec son éventail.

—Allons, ma chère amie, ces plaisanteries sont de fort mauvais goût, surtout ici. Je ne veux pas, je ne dois pas céder à vos caprices les plus extravagans. Il fallait refuser d'abord cette invitation; et d'ailleurs ce n'est pas moi qui vous ai forcée de m'accompagner; je serais bien venu sans vous. Athénaïs..... je vous avertis que l'air maussade et boudeur vous rend laide à faire peur. »

Ce rapide entretien avait lieu sur l'escalier d'un splendide hôtel de la rue Saint-Georges, escalier tapissé, éclairé et bordé de fleurs comme un salon. Mme de Vaudemoy s'y était arrêtée un moment, sous prétexte de distribuer un dernier coup d'œil à sa parure, qui sortait des mains de sa femme de chambre. Elle s'appuya sur le bras de son mari et le regarda tristement; mais Frédéric, le visage froid et sévère, pour lui enlever l'espoir de la retraite, passa devant elle avec un geste impératif qui voulait dire : *Madame, suivez-moi!* Elle obéit en essuyant une larme au bord de sa paupière et en tressaillant de dépit. Les portes s'ouvrirent; on annonça, et Mme de Vaudemoy, encore émue de la discussion qui avait précédé son entrée dans le salon, se trouva entourée de femmes chuchotant et d'hommes en extase, qu'elle ne daignait pas remarquer, tant ses yeux et son esprit étaient attachés à suivre Frédéric, occupé déjà par la maîtresse de la maison. Mme Duthil la salua cérémonieusement, et s'approcha d'elle, le bon accueil à la bouche; puis lui tourna le dos pour continuer à recevoir les arrivans, partout escortée des galanteries de Frédéric, qu'un regard bienveillant payait de son aimable sigisbéisme.

Mme de Vaudemoy était une brune d'une beauté frappante; dans un bal, au théâtre, de loin, de près, elle plaisait, elle charmait, elle

attirait tous les hommes, comme la lumière fait les papillons de nuit. Sa peau, blanche et polie, éclatait davantage au contraste de ses cheveux noirs et brillans, de ses yeux noirs et veloutés, de ses sourcils divinement arqués; sa bouche, fraîche et bien fendue, s'animait d'une expression fine et d'un sourire qui découvrait une magnifique rangée de dents; mais cette physionomie douce et presque mélancolique, souvent immobile et dédaigneuse, prenait plus souvent le caractère ardent de la colère, et servait de miroir aux passions qui se soulevaient sans frein dans une ame indomptable et candide à la fois. Alors sa haute taille se grandissait encore par la fierté du geste et la majestueuse allure de la démarche. Elle tenait de la reine et de la comédienne.

Du reste, tendre et bonne, pleine de nobles inspirations, dévouée à ses amitiés et à ses convictions, par conséquent peu femme du monde, qu'elle n'aimait ni n'estimait, elle s'était mariée jeune à Frédéric de Vaudemoy, jeune comme elle, non moins favorisé qu'elle du côté des qualités du cœur, mais plus fort de volonté, sous une apparence de faiblesse; plus philosophe en manière de vivre, plus libre en manière de voir, aimable homme du monde, parce qu'il connaissait et méprisait le monde; enfin Frédéric chérissait sa femme en ami, en frère, et cependant il éprouvait une sympathie pour Mme Duthil, qui l'encourageait en ne le repoussant pas. Ce n'était pas encore de la passion, mais déjà de l'amour.

Mme Duthil n'aurait pu disputer de beauté et de jeunesse avec sa rivale, dans un examen désintéressé; mais néanmoins le cortége de ses adorateurs grossissait tous les jours. Ses yeux bleus étaient si suaves et si célestes, si rêveurs et si éloquens, qu'on essayait à l'envi de les captiver par les moyens de séduction auxquels une femme mondaine est sensible : soins empressés ou timide admiration, œillades de conquête ou de prière, figure, verbiage, esprit, tout ce qui éblouit, touche, émeut. Mme Duthil savait faire tête à ces attaques habiles dirigées contre son cœur ou sa personne, et si beaucoup étaient les bienvenus à l'encenser, à la courtiser, on n'en citait pas un seul qui eût pénétré plus avant dans ses bonnes

grâces. Cette sagesse, cette pruderie, si l'on veut, que démentaient les dehors les plus attrayans, piquait au jeu la vanité des hommes, qui sont naturellement enclins à braver un écueil attesté par de nombreux naufrages. Frédéric de Vaudemoy s'était jugé capable de courir cette aventure avec plus de chances heureuses que ses devanciers.

Frédéric n'avait pas la prétention d'être un mauvais sujet ni un infidèle; mais il était trop raisonnable partisan de la doctrine du libre arbitre, même en mariage, pour ne pas s'y abandonner le plus honnêtement possible. Il n'échafaudait pas de ces artificieux systèmes qu'on se fait à l'heure pour asseoir ses actions sur une base morale, et qu'on renverse comme un château de cartes quand le vent de l'intérêt a soufflé dessus; loin de là, il n'avait pas de ces lâches concessions envers le préjugé social, il ne donnait pas à ses vices un nom et un masque de vertu. Sa conscience était sans doute plus accommodante qu'une autre, puisqu'elle ne souffrait pas d'accommodemens. Il avait, pour ainsi dire, mis la vie en théorie avant de la mettre en pratique.

Frédéric avait pour sa femme une affection que ne détruisait pas, que n'entamait pas son penchant amoureux pour Mme Duthil, qui n'y répondait que par une amitié assez réservée, dans la crainte de laisser cette porte ouverte à des entreprises plus décisives. Les femmes ont toujours l'avantage dans une escarmouche, sinon dans le combat.

Quant à M. Duthil, qui assistait comme juge du camp à ces défaites journalières d'amans aux abois, il avait de lui-même une opinion si complaisamment flatteuse, qu'il était inaccessible à la jalousie, et qu'il se vantait d'être invulnérable du côté où les maris ne le sont guère; d'ailleurs, brave homme, brave militaire en retraite, automate dans un salon, bon vivant avec des garçons entre deux vins, portant son feutre énorme avec toute l'élégance d'un conscrit qui porte le sac sur le dos, étalant ses états de service sur son visage balafré et aviné, taciturne sans être triste, parlant bref, ne pensant pas davantage, crédule pour soi-même et par-dessus tout pour sa femme, concentré dans ses

opérations financières et dans son propre mérite, sans enfans et sans amis.

« Madame, disait Frédéric penché à l'oreille de Mme Duthil, qui l'écoutait préoccupée, il est des positions qui devraient, je l'avoue, s'opposer à certaines démarches que l'on blâmerait en général, mais qu'il faut bien excuser en particulier. On ne se rend pas toujours compte de la nature d'un sentiment qu'on n'arrache plus qu'avec le cœur dès qu'il y a pris racine.

— N'est-ce pas de la musique que vous parlez? repartit Mme Duthil qui s'efforçait de détourner une explication que Frédéric ramenait sans cesse; en effet, le sentiment de la musique est bien puissant.

— Vous ne voulez pas m'entendre, madame; il faut pourtant que vous m'entendiez : je vous parle de l'amour d'un homme marié pour une femme mariée. Je conçois toute la délicatesse de cette conversation, je conçois vos scrupules et votre étonnement; mais que faire? madame, cet amour existe, il est venu, il attend, il résistera même si vous le chassez; il vous demandera grâce, il suppliera, et peut-être vous le souffrirez...

— Si vous me connaissiez mieux, monsieur, vous vous seriez épargné de m'offenser!... Un sentiment n'a le droit de se produire qu'autant qu'il est partagé, et vous auriez certainement renoncé à cette brusque et inutile tentative, si vous eussiez consulté mon amitié. Oui, Frédéric, je ne puis vous offrir que de l'amitié.

— De l'amitié, madame, je l'accepte avec reconnaissance, dans l'espoir que vos bontés pour moi ne se borneront pas là; car si l'amitié d'une femme belle et spirituelle est d'un prix inestimable, l'amour...

— Je n'en ai pas, je n'en aurai jamais. Vous autres hommes, vous aimez et le dites sans daigner vous informer d'abord si l'on vous aime, si l'on vous aimera. Je vous le jure, l'amour n'est plus possible pour moi, et vous ajouteriez à mes chagrins en ne vous contentant pas de la part que je vous fais! N'allez pas croire qu'un autre possède ce que je vous refuse. Non, j'ai trop aimé pour aimer encore; tous mes malheurs viennent de là. Un nouvel

amour y mettrait le comble : ne le souhaitez pas, et accordez-moi l'ami dont j'ai besoin. »

Cette explication avait lieu à voix basse dans l'embrasure d'une croisée, et durait depuis assez long-temps pour que les regards et les chuchotemens, ces indices d'une malicieuse interprétation, désignassent ce tête-à-tête, plus tenace et plus secret qu'une simple causerie de politesse. Mme de Vaudemoy avait indiqué ce but à l'attention unanime de l'assemblée par son inquiète persévérance à épier sur la physionomie de Frédéric l'impression de l'ame et le sens des discours. D'abord la contenance distraite de Mme Duthil avait rassuré ses craintes; puis un demi-sourire, un échange animé de paroles et de coups d'œil, un serrement de main, ne lui laissèrent pas de doutes sur leur intelligence manifeste. Elle pâlissait et rougissait, obsédée de frissons et de chaleur, indignée et désespérée, roulant des projets de vengeance, et se modérant à peine par un reste de pudeur de femme. Enfin elle se leva spontanément, marcha droit à son mari, et, l'entraînant par le bras :

—Venez, monsieur, lui dit-elle d'un accent étouffé; je souffre horriblement, et je n'ai plus la force de me contraindre. Ah! madame, combien j'ai souffert! J'espère une autre fois ne pas vous enlever si brusquement M. de Vaudemoy; mais vous excuserez une pauvre malade, oh! bien malade, monsieur, et par votre faute! »

M. Duthil, qui était debout dans un coin du salon, les bras croisés, ne bougea point au mouvement qui se fit autour de lui : il n'avait rien vu, rien entendu, comme à l'ordinaire.

§ II.

« Non, mon ami, je ne retournerai jamais chez Mme Duthil; cette soirée m'a fait trop de mal, et vous avez été trop cruel!... Cependant j'aime mieux te croire, Frédéric, et ne pas supposer

une liaison qui me ferait mourir; entendez-vous, monsieur? et vous, irez-vous encore chez Mme Duthil?

—Mais, ma chère amie, tu sais bien que je ne puis m'en dispenser, au risque de passer pour impoli, grossier...

—Alors vous irez rarement, très-rarement? Pour moi, je n'y remettrai pas les pieds...

—Tu es bien libre, Athénaïs, quoique je te blâme, comme chacun te blâmera; car Mme Duthil n'a eu pour toi que des égards pleins d'amabilité, et c'est mal répondre à ses avances...

—Oui, c'est bien cela, à ses avances dont vous étiez l'objet!... Où allez-vous donc, Frédéric?

—Parbleu, ma bonne amie, je vais à mes affaires, à la Bourse, lire les journaux, faire quelques visites...

—Ah!... si matin!... Comme depuis hier soir je me sens fort indisposée, je comptais que tu ne me laisserais pas seule aujourd'hui. Une malade a des caprices qu'on a tort de contrarier, quand il coûterait si peu de les satisfaire. Frédéric, ne sors pas; cela m'afflige, cela me tourmente; je te prie de ne pas me quitter.

—Tu n'es vraiment pas raisonnable avec tes exigences!... J'ai besoin de sortir, et il n'est nullement nécessaire que je reste ici. Tu sais que je n'ai pas de plus grand bonheur que de céder à tes désirs; mais aujourd'hui...

—Tu refuses?... Il y a un an, Frédéric, tu n'aurais pas eu cette dureté. C'est pourtant un bien léger sacrifice que je réclame; et si mon repos était attaché à cet acte de condescendance!..... On doit avoir pitié d'une pauvre femme qui soupçonne qu'on la trompe, et qui pourrait être tranquillisée à si bon marché... Veux-tu, Frédéric?...

—Vous êtes d'un entêtement qui n'a pas le sens commun..... Adieu, ma chère amie; je reviendrai plus tôt que tu ne penses. »

Frédéric, qui tenait son chapeau et regardait avec indifférence dans la rue, s'échappa rapidement sans répondre aux derniers efforts d'Athénaïs pour le retenir auprès d'elle; mais celle-ci, qui était à demi couchée sur un sofa, en peignoir de mousseline, pâle et abattue, les cheveux en papillottes, cachés sous un élégant

bonnet du matin, s'élança d'inspiration dans sa garde-robe, se coiffa, se chaussa sans donner un coup d'œil au miroir, pendant que son mari écrivait une lettre; et lorsqu'il sortit sur la pointe du pied, elle descendit après lui, enveloppée d'un ample cachemire, et baissant la tête sous un long voile de blonde. Plusieurs fois un remords lui conseilla de ne pas aller plus loin, et elle s'arrêtait, haletante, sur le point de défaillir; mais une idée de jalousie fouettait son sang et ravivait son courage, et elle recommençait à poursuivre Frédéric, qui hâtait le pas vers la rue Saint-Georges.

§. III.

Au moment où M. de Vaudemoy traversait rapidement la rue de Provence, sans tourner la tête et trop plein de l'objet de sa course pour prendre garde à une marche réglée sur la sienne, qu'on pressait derrière lui, il heurta, en passant, une femme voilée, qui venait à sa rencontre en courant et dans une agitation singulière. Frédéric allait continuer son chemin, comme s'il avait frappé un obstacle insensible, une borne ou bien un arbre; mais il fut tiré de sa distraction et retenu immobile à la même place par une voix suppliante qui le nommait par son nom. Il éprouva autant de joie que de surprise en reconnaissant Mme Duthil, non plus riante, fraîche et parée, ainsi qu'il l'avait vue la veille, mais les yeux gros et rouges, le teint décoloré, ayant un chapeau fané et une vieille pelisse, qui ressemblaient à un déguisement. Il hésitait à l'aborder en cet état, sachant combien les femmes élégantes ont répugnance à se montrer aux hommes dans un costume négligé du matin, en papillotes et sans corset.

« C'est un coup du ciel qui fait que je vous rencontre, dit-elle en lui serrant les mains avec un abandon presque tendre. Oh! que je suis contente!... car je n'ai personne à qui me confier..... Venez, donnez-moi le bras; je vous conterai tout en route!

—Madame, je me rendais chez vous... repartit Frédéric que

cette familiarité extraordinaire déconcerta et chagrina, c'est-à-dire, je ne me serais pas présenté à cette heure indue; mais je portais une lettre... Je suis heureux de vous la remettre moi-même...

—Une lettre de vous!... encore la suite de l'entretien d'hier!... C'est impossible, Monsieur; je vous l'ai dit hier avec franchise : l'amour, je n'y crois plus, je n'en veux plus!... Vous verrez dans un instant que vos sentimens pour moi doivent se borner à l'amitié. Votre amitié, c'est moi qui vous la demande; j'en ai besoin. Je vous crois assez galant homme pour ne pas abuser de ma position cruelle!

—Je vous le répète, madame, j'accepte votre amitié sans vous promettre d'en rester là; veuillez la mettre à l'épreuve. »

Mme Duthil s'était dirigée vers une place de fiacres; elle monta dans le premier qui se présenta, leva les glaces, abaissa les stores, et invita M. de Vaudemoy à monter avec elle. Il obéit en rougissant de cette bonne fortune inespérée, qu'il prévoyait déjà poussée aux dernières conséquences, et ce fut un rêve délicieux, dont il jouissait en silence de peur de s'éveiller trop tôt, lorsque la voiture, fermée de toutes parts et éclairée d'un demi-jour, comme une alcôve, s'ébranla sur ses ressorts et roula d'une vitesse inaccoutumée, tant le fouet avait stimulé la caducité paresseuse des rosses de l'attelage.

Mme Duthil avait parlé bas au cocher, qui clignait de l'œil, et composait une grimace mystérieuse, dans l'attente de cette naïve formule : *Doucement, et toujours tout droit.* Mais, sur l'ordre qu'on lui donna, il ôta respectueusement son chapeau, en homme confus de s'être trompé, et interrogea son expérience pour deviner quelle espèce de personnes il conduisait, qui n'étaient pas amans et qui n'allaient pas *tout droit devant eux.*

« Le jeune homme a rougi, pensait-il en recueillant ses souvenirs; la jeune dame pleure; ils sont peut-être mariés!... Non, ils ne fermeraient pas les rideaux... Je devine : c'est une sœur qui va faire de la morale à son frère. On voit de tout dans les fiacres! »

Frédéric, assis aux côtés de Mme Duthil, ne s'apercevait

pas que le cocher fouettait sans relâche les chevaux, qui galopaient pour la première fois depuis des années, en se dirigeant vers la barrière de Clichy. Il avait saisi une main qu'on ne lui retirait pas, malgré la pression continue de ses doigts frémissans; il ne détachait pas ses regards de la charmante figure inondée de larmes qu'on lui dérobait. Ces larmes, ce silence, cette émotion, étaient pour lui autant de témoignages visibles d'un amour partagé. Il s'enivrait de ce bonheur muet et calme, prélude d'un bonheur plus expansif et plus fougueux. Les sanglots de Mme Duthil redoublaient, quoique étouffés sous son mouchoir, et la voix lui manquait.

« Oh! merci, madame, s'écria Frédéric en se laissant couler aux genoux de Mme Duthil; vous n'êtes pas inexorable!

—Monsieur, vous oubliez nos conventions, interrompit d'un ton digne Mme Duthil qui l'invitait du geste à se relever. Il y a entre nous un traité d'honneur que vous ne violerez pas. J'ai votre parole; vous avez mon amitié, rien de plus; et vous n'abuserez pas.....

—Madame, l'amour est toujours prêt à se tromper lui-même, dit M. de Vaudemoy en s'excusant avec respect. La joie de me trouver seul avec vous a troublé ma raison, et j'ai pu croire que mes efforts de tendresse ne seraient pas infructueux; car je n'examine pas comment je me suis permis de vous aimer et de vous l'avouer: je n'ai ni honte ni repentir, et vous aurez peine à me convaincre de tuer mon amour pour le faire renaître en amitié... Eh bien! j'y consens; ce n'est plus que de l'amitié, cet amour, ce sentiment profond et vivace qui s'est mis au-dessus des convenances sociales, et qui eût dominé ma volonté, si j'en avais une autre que celle de vous plaire!... Mais assignerez-vous à cette amitié des limites, un terme qu'elle ne franchisse pas, une chaîne qu'elle ne puisse étendre! Je vous en défie! Vous allez moraliser ma passion? mais c'est jeter de l'eau sur de l'huile enflammée; c'est l'exciter au lieu de l'éteindre!

—Frédéric, en mettant toute ma confiance en vous, j'avais droit de compter sur plus d'égards, sur moins d'extravagance... Vous ne

m'accuserez pas de coquetterie ni de fausseté : je vous ai prévenu que je devais rester, que je resterais libre de cœur, et je pensais, en vous admettant de moitié dans mon secret, que la délicatesse vous prescrirait une autre conduite. Cependant qui me rendra ce service, si ce n'est vous, Frédéric, vous auprès de qui j'ai compromis ma réputation!... O mon Dieu! et le temps!...

— Madame, être mal jugé par ce que j'aime, c'est plus que je n'ai mérité! Je suis impatient de vous entendre, de vous obéir! Ordonnez de moi ce qui vous plaira; j'ai d'avance reçu le prix de mon dévouement, votre amitié.

— A mon tour, merci, Frédéric! s'écria Mme Duthil en lui serrant la main avec reconnaissance. Vous verrez si je suis heureuse!... »

Dans cet instant, le roulement de la voiture se ralentit, et celui d'une autre voiture qui suivait le même chemin par derrière devint aussi plus lent et plus distinct; le cocher frappait à la vitre que Frédéric abaissa pour tancer cette insolente privauté. Mme Duthil écoutait le bruit des roues avec inquiétude, et n'osait regarder à travers les interstices des stores; cela se passait sur les boulevards extérieurs, au-delà de la barrière de Clichy.

« Ma petite dame! dit le cocher en penchant sa face vineuse à la fenêtre, il y a là un démon de fiacre qui nous suit, bien sûr.

— Un fiacre qui nous suit! murmura Mme Duthil épouvantée; c'est mon mari! Qu'allons-nous devenir? que faire?

— Cocher, au galop! reprit M. de Vaudemoy qui avança la tête hors de la portière pour vérifier l'avertissement du cocher.

— Ne vous montrez pas, monsieur, dit Mme Duthil en forçant Frédéric à s'asseoir dans le fond de la voiture; qu'avez-vous vu?

— Le cocher dit vrai, nous sommes suivis par un fiacre dont les stores sont baissés comme les nôtres; le voilà au galop, et nous ne gagnons pas un pouce de terrain!

— Nos chevaux ne vont pas aussi! Notre cocher est probablement dans le complot! Mon Dieu, quel terrible embarras, si l'on nous trouve ensemble dans ce fiacre!...

— Il faut qu'on ne nous y trouve pas, et puisque votre honneur

m'est donné à garder, j'empêcherai bien qu'on vous découvre, madame.

— Je vous sais gré de cette loyauté; mais comment empêcher ce fiacre de nous suivre jusqu'au soir? et je n'ai pas une heure, monsieur!...

— Attendons; la personne qui nous épie renoncera peut-être à pousser les choses aux dernières extrémités. Peut-être encore n'est-ce pas M. Duthil? La position est difficile, je ne le cache pas; mais tant qu'on ne vous aura pas surprise avec moi...

— Qui sait s'il ne nous a pas vus monter dans ce fiacre? Il est si violent! Il peut nous faire arrêter au premier corps-de-garde; il peut briser sa voiture contre la nôtre!... Je suis perdue! monsieur, et vous... O mon Dieu! il peut ouvrir la portière, et se présenter face à face!...

— Vous m'inspirez une idée!... Oui, je vous sauve, quelque chose qui en arrive... Mais ce service que vous implorez de moi, est-il trop tard pour l'accomplir?... Tout à l'heure vous serez hors de danger, madame, et je ne renonce pas à l'amitié que vous m'avez promise : vos ordres?

— Oui, mon amitié, toute mon amitié! Je ne comprends pas vos projets, et pourtant j'espère... Au bois de Boulogne, au Ranelagh!

— Je m'y rendrai de mon côté, et ferai en sorte que vous ne m'attendiez pas long-temps. Adieu, courage, madame, vous n'avez rien à craindre!

— Écoutez, ma petite dame, dit le cocher en lorgnant dans l'intérieur de sa voiture, mes chevaux sont sur les dents et le camarade m'a fait signe que le bourgeois le payait pour me suivre à la piste. C'est donc inutile de courir la poste, et vaut mieux entrer en composition.

— Cocher, répondit Frédéric, allez au pas pendant que j'ouvrirai la portière et sauterai à bas du fiacre; ensuite fouettez vos chevaux et détournez par la première barrière pour disparaître dans les rues pendant que j'arrêterai ici la personne qui nous poursuit.

— C'est joliment manigancé! s'écria le cocher, qui se piquait d'honneur; empêchez le camarade seulement un bout de temps, et ça suffit. »

M. de Vaudemoy, pâle de colère, tremblant d'anxiété et résigné au sacrifice de sa vie, pour sauver l'honneur d'une femme, s'élança hors de la voiture, referma la portière et fit signe au cocher de partir, tandis qu'il se précipitait au-devant de l'autre fiacre, à qui un ordre pareil venait d'être donné; mais l'œil en feu, l'injure à la bouche, Frédéric saisit les chevaux par le mors et les força de reculer, malgré les coups de fouet et les juremens retentissant contre lui. Une voix, du fond de cette voiture, criait au cocher de se hâter, car le premier fiacre était déjà loin.

« Cocher! cria Frédéric d'un ton et d'un geste impérieux, si vous faites un pas, prenez garde à vous! J'appelle du monde et vous fais arrêter!

— Tiens, cette farce, milord, répondit le cocher goguenard, m'avez-vous pris sur la place? Lâche donc, ou je fouaille d'une *chouette* manière. »

Frédéric ne se connaissait plus; couvert de poussière, luttant contre les secousses des chevaux qui regimbaient, menaçant du poing le fouet qui l'avait atteint, tout à coup il changea de résolution, et, s'étonnant que l'hôte mystérieux du fiacre ne se montrât pas, il attira les chevaux dans le fossé, se jeta sur la portière qu'il ouvrit, et trouva, au lieu d'un homme qu'il cherchait, sa propre femme dans un désordre d'esprit, de figure et de toilette, qui l'eût frappé de pitié et de respect, si elle ne s'était relevée de son abattement comme une lionne harcelée par les chasseurs; ce n'était plus une femme, un de ces êtres doux et timides qui n'ont que des larmes pour accuser et se défendre, c'était une ennemie terrible, implacable, effrayante, qui râlait, qui écumait, qui bondissait; il ne lui manquait qu'un poignard.

« Monsieur, que voulez-vous? cria-t-elle d'une voix égarée. Cocher, je vous ordonne de partir tout de suite. Partez donc, cocher!

— Quoi! madame, c'est vous! vous ici, vous dans cet état!

dit Frédéric tristement. A quels excès avez-vous osé vous porter, grand Dieu !

— De quel droit m'interrogez-vous, me retenez-vous? répétait Athénaïs en regardant l'autre fiacre qui s'enfuyait dans un nuage de poussière. O mon Dieu! cocher, nous ne le rattraperons jamais ! Dépêchez-vous, partez ! Cent louis si vous parvenez à le rejoindre ! »

Le cocher, plus animé par les promesses que par les menaces, avait si largement fait usage du fouet et des brides, que ses chevaux recommencèrent à galoper sur la chaussée, emportant Frédéric suspendu à la portière, et en péril de tomber sous les roues. Celui-ci essaya de se guinder dans la voiture, et il y parvint en laissant son chapeau à terre et déchirant ses habits aux ferrures du marche-pied.

« Cocher! misérable! s'écria-t-il en l'attaquant par derrière et lui tenant le bras immobile, je vous défends de marcher, entendez-vous ; et si vous craignez une mauvaise affaire, vous ne vous obstinerez pas à seconder la folie de cette femme. Je suis son mari, et j'ai le droit de faire ce que j'ai fait.

— Ne le croyez pas, cocher, répétait Mme de Vaudemoy au désespoir ; c'est un imposteur, c'est un traître, un monstre! Il m'a trompée! Il était dans ce fiacre avec sa maîtresse, et moi je suis sa femme, sa femme outragée! Par pitié, allez donc, ne l'écoutez pas ; je vous dis qu'il ment : vous ne devez pas lui obéir. O ciel! elle m'échappe! Où est-il ce fiacre? Ah! je le suivrai du moins à pied!

— Diable! tout cela m'embête, dit le cocher indécis qui balançait à prendre un parti et n'agitait plus son fouet ; vous compromettez mon fiacre avec vos bêtises. Madame m'a pris et m'a bien payé d'avance, c'est vrai ; mais voilà que monsieur se dit époux et me commande tout le contraire ; n'est-ce pas embarrassant? Je suis un fiacre honnête et qui n'aime pas les scènes.

— Cocher! interrompit Frédéric en fermant la portière et les glaces, retournez et allez au pas le long des boulevarts. »

Mme de Vaudemoy n'était pas calmée, quoique ses plaintes et

ses fureurs eussent cessé devant la fermeté de Frédéric et depuis la disparition du fiacre : elle pleurait amèrement, le front dans ses mains. Son mari, encore bouleversé de ces événemens, restait dans un coin, les bras croisés, les regards voilés, les lèvres contractées, il se taisait, il réfléchissait; la sueur dégouttait de son front.

« Madame, dit-il froidement, je ne sais comment qualifier votre conduite : elle est indigne d'une femme qui se respecte un peu!...

— Et la vôtre! monsieur, interrompit Athénaïs en sentant renaître ses ressentimens; la vôtre est-elle digne d'un homme qui se respecte, qui respecte sa femme, son bonheur domestique, le monde? La vôtre est infâme! Une femme était avec vous dans ce fiacre!

— Vous auriez dû mieux calculer les suites de votre imprudence avant de mettre une personne qui vous aime dans la nécessité d'user de violence, et de prendre pour confidens des mercenaires de cette espèce. Eussé-je cent fois tort, vous aviez d'autres moyens.

— Il fallait vous laisser avec votre prostituée, et cela sous mes yeux? Horreur! car c'est une méprisable fille, sans pudeur...

— Je vous impose silence, madame; n'insultez pas celle que vous ne connaîtrez jamais; oh! non; gardez-vous de l'insulter!...

— Oui, je l'épargnerais, et je souffrirais vos outrages sans la poignarder!... Je la connais; je me vengerai d'elle et de vous!

— Vous êtes une insensée, et j'ai encore pour vous assez d'affection qui m'empêche de vous croire méchante. Rentrez chez vous!

— Je te répète que je la connais, que je veux me venger, la perdre, vous perdre, me perdre après vous! Entends-tu?

— Plus tard, quand vous serez en état de m'écouter, vous rougirez de ces emportemens qui vous abaissent dans mon esprit!

— Vraiment! je suis trop emportée, je suis une folle, vous me l'avez souvent dit, et vous aviez l'air de me plaindre; eh bien!

suis-je une folle à présent? Me trompiez-vous, monsieur, ou m'abusé-je encore?

— Peut-être; je ne puis maintenant vous expliquer une aventure que les apparences condamnent, et qui pourtant...

— Les apparences! Voilà comme ils sont tous! Ils nous trompent sans daigner même se cacher, et après ils se font un beau manteau des apparences! Vous n'étiez pas seul dans ce fiacre, vous y étiez avec une femme; cette femme est Mme Duthil, je le sais! Oh! ne cherchez pas à nier, ne souriez pas, je ne prendrai pas le change; cette femme était Mme Duthil, je l'ai vue! Sont-ce là des apparences?

— Je ne vous savais pas cet àtroce caractère, madame. Autrement je ne serais pas dans la cruelle alternative où vous m'avez mis. Vous croirez ce qui vous plaira, vous ferez ce qui vous plaira, mais je me lave les mains de vos folies, et je vous avertis que vous pourrez les payer plus cher que personne... J'avais pensé épouser une femme et non pas un tigre en démence.

— Je voudrais être tigre, je la déchirerais, la malheureuse qui m'a enlevé mon bien, ma vie, tout!... Ah! Frédéric, je vous disais hier : Cette femme me fait peur, cette femme nous portera malheur, évitons-la!... J'en mourrai... Et vous m'aimiez!...

— Madame, ces récriminations sont hors de saison; je vous engage à vous apaiser, la douceur étant plus puissante sur moi que la rage; j'espère vous retrouver tantôt calme et soucieuse, comme vous devez être... Cocher, je vous défends de me suivre!... »

M. de Vaudemoy venait de descendre du fiacre qui s'arrêta, et sa femme vit bien que le cocher n'était pas d'humeur à la servir dans une nouvelle poursuite. Elle fondit en larmes en appelant Frédéric qui n'était plus à portée de l'entendre.

« Il lui a donné rendez-vous, il va la retrouver! murmurait-elle en se tordant les bras; si j'étais sûre au moins que ce fût elle!

— Vous me promettiez tout à l'heure cent louis, lui dit le cocher, qui vint au secours de son incertitude; c'était pour la frime : mais si vous me faites cadeau d'une pièce de 20 francs, je vous donnerai le numéro du fiacre, et vous en saurez tout du long de

l'aune, d'autant que le camarade est un futé matois qui vous dévisage proprement son monde.

— Deux louis, au lieu d'un! Mais ce numéro? s'écria-t-elle avec vivacité; on m'apprendra quelle était cette femme?

— 1940, ma petite dame. Avec ce numéro-là, vous en apprendrez de belles; il est malin tout de même, monsieur votre époux! »

§ IV.

Frédéric de Vaudemoy avait à remplir une promesse, un devoir; il se jeta dans un cabriolet, et après s'être assuré qu'on avait perdu sa trace, il ne songea plus qu'au rendez-vous du bois de Boulogne. La curiosité qui l'excitait à se hâter n'était pas ce sentiment d'égoïsme qui occupe le désœuvrement d'un esprit frivole, mais cette impatience d'une ame dévouée qui craint pour une autre. Il descendit aux environs du Ranelagh et aperçut dans une allée bocagère Mme Duthil qui accourait seule à sa rencontre.

Elle tenait à sa main une lettre qu'elle avait relue, car les larmes que cette lecture réfléchie avait fait couler luisaient encore le long de ses joues et tremblaient au bord de ses paupières. Elle était en proie à de mortelles inquiétudes qui soulevaient son sein en soupirs redoublés et qui promenaient ses regards à l'aventure au loin autour d'elle. Comme elle tressaillait d'effroi et d'attente, lorsqu'un oiseau, la chute d'une feuille ou d'une branche, le vent dans les clairières, imitaient le bruit des pas! Elle saisit le bras de Frédéric en silence et l'entraîna derrière un bouquet d'arbres, où ils s'assirent.

« Eh bien! madame, êtes-vous remise de vos terreurs? dit Frédéric en lui prenant la main avec galanterie. A me trouver dans ce tête-à-tête charmant que je n'eusse pas osé rêver, je sens malgré moi renaître des vœux que vous me défendez, et je me demande pourquoi vous mêlez tant de bonté à tant de rigueur!

— Vous allez le savoir, reprit Mme Duthil avec des sanglots étouffés; il n'est pas besoin de vous réitérer une prière... La vie de plusieurs personnes dépend de votre discrétion... Lisez tout haut cette lettre, que je vous expliquerai ensuite.

Mme Duthil se cacha la figure dans son mouchoir, et Frédéric étonné, qui avait reçu la lettre, hésitait d'en prendre connaissance. Sur une nouvelle invitation à la lire, il commença d'une voix émue qui s'affaiblit davantage par degrés.

« Mon vieil ami, je vous écris peut-être pour la dernière fois; ce soir, un de mes camarades, M. de Randan, tout fier de sa noblesse, de sa fortune et de sa parenté avec un ministre, m'a cherché querelle je ne sais comment, et, dans notre altercation, il s'est permis des propos que j'ai dû faire cesser. Nous attendons à demain jeudi, jour de notre sortie, pour vider ce différend, dont toute l'École blâme hautement la nature et les conséquences. M. de Randan m'a reproché ma naissance, et le rouge m'est venu de m'entendre traiter de bâtard devant témoins. J'aurais voulu en réponse nommer mon père et ma mère, mais je ne les ai jamais connus! « Vous en avez menti! ai-je dit à ce grand seigneur » en le menaçant, ma famille vaut bien la vôtre. — Prouvez-» le! s'est-il écrié, prouvez-nous que votre nom vous appar-» tient, et je suis prêt à vous faire des excuses en présence de ces » messieurs. — Et moi je ne veux pas m'abaisser jusqu'à vous » rendre compte de mes affaires, ai-je reparti faute de pouvoir » soutenir ce que j'avais avancé; vous oubliez que les élèves de » l'École sont tous égaux, puisqu'ils portent tous l'épaulette. De-» main au bois de Boulogne, à l'entrée du Ranelagh. » Vous voyez, mon ami, que cette dispute suivra son cours, et qu'il n'est plus temps de l'arrêter. Je ne suis pas duelliste, mais j'éprouve le besoin de venger cette injure : autrement je serais bientôt couvert de crachats. Vous n'auriez rien su de cela, si je n'eusse espéré quelque révélation sur mon sort bizarre et mystérieux, au moment où je vais mettre ma vie en jeu, faute de connaître qui je suis. Je n'attache pas trop d'importance à ces distinctions d'origine qui n'ajoutent rien au mérite de l'individu; j'ai sur ce point les idées

les plus libres de préjugés, mais je ne vous cache pas non plus le plaisir que j'aurais à voir mon père, à embrasser ma mère, à m'assurer d'un appui dans le monde. C'est à vous qui avez eu pour moi les soins et l'affection d'un père, c'est à vous de m'empêcher de rougir. Venez au lieu de notre rendez-vous, déclarez tout haut ce que vous savez de mes parens, et je vous réponds du succès du combat qui servira de leçon aux orgueilleux impertinens. Entendez-vous, mon ami, demain, à midi précis; si vous ne venez pas, je serai triste et je prévois ce qui arrivera. Vous pouvez me rendre bien heureux, mon bon Joseph! JULIEN. »

Mme Duthil pleurait pendant cette lecture qui avait intrigué et affligé M. de Vaudemoy, sans lui donner la clef de l'énigme; il se tut quand il eut achevé, il n'osait interroger. Mme Duthil avait espéré que cette lettre ne lui laisserait rien à révéler.

« Madame, vous vous intéressez donc bien à ce jeune élève de l'École-Polytechnique? demanda timidement Frédéric.

— Vous le demandez, monsieur! s'écria-t-elle avec effort; à qui s'intéressera une mère, sinon à son fils!

— Vous sa mère! lui votre fils! interrompit Frédéric surpris et joyeux à la fois d'être détrompé dans son premier soupçon.

— Je voudrais le cacher, que ma douleur trahirait mon secret, reprit Mme Duthil avec autant d'abandon qu'elle avait montré de contrainte avant cet aveu. Oui, monsieur, Julien est mon fils, et vous concevez mes alarmes.

— J'y prends part, madame; mais j'ignorais que vous eussiez un fils, et un fils de cet âge...

— Le monde entier l'ignore, Dieu merci! et voilà le sujet de mon grave embarras, voilà pourquoi j'ai imploré votre assistance et mis à l'épreuve votre probité. Au sortir de pension, j'avais alors quatorze ans, je me livrai à l'amour d'un homme qui m'a lâchement abandonnée avant que je l'eusse rendu père... Cet homme, perdu de débauches et de vices, est mort depuis long-temps; je ne le nommerai pas, puisqu'il n'a pas laissé de nom à son enfant; je lui ai pardonné!... Grâce à un fidèle domestique, Joseph, qui ne m'a pas quittée (voilà dix-huit ans), j'ai pu faire élever

mon Julien sans que le secret de ma vie transpirât au préjudice de ma réputation. J'avais renoncé au mariage comme à l'amour qui me faisait horreur, depuis l'expérience que j'en avais faite; je me fusse consolée peut-être en goûtant le bonheur pur et intime de la maternité; mais les circonstances furent plus fortes que m volonté. M. Duthil, qui était l'ami de ma famille, voulut y entrer en m'épousant, et il fallut obéir à mon père... J'aurais dû, je l'avoue, me résigner à tout plutôt que de tromper un honnête homme; mais je ne sais quel espoir insensé de ménager un avenir à mon fils me décida... Monsieur, ne me méprisez pas, j'étais bien à plaindre!

— Moi, vous mépriser, madame! votre malheur est respectable à mes yeux, puisque le titre d'épouse ne vous a pas fait oublier celui de mère que la société n'avait pas reconnu, mais que la nature rendait plus sacré. Je suis digne de la confiance que vous me témoignez.

— Je n'ai pas cessé de veiller sur ce fils chéri que j'entrevoyais quelquefois à la dérobée, de peur d'être poussée dans ses bras par un élan de tendresse; il a grandi dans un collége sans que j'aie joui de près des développemens de son intelligence précoce qui a favorisé son admission à l'École-Polytechnique; il n'a pas encore dix-huit ans, ce pauvre Julien, et déjà il s'est placé lui-même dans la position distinguée qu'il devait tenir de sa naissance... Ah! monsieur, il va se battre!

— Non, madame, ils ne se battront pas, je vous le promets; je me charge d'intervenir dans cette querelle d'enfans...

— Julien n'est plus un enfant, puisqu'il a une épée. Jugez de mon angoisse lorsque hier à minuit Joseph m'a rendu cette lettre qu'il venait de recevoir! car Joseph a dirigé sous mes ordres toute l'éducation de mon fils. Je voulais avertir le gouverneur de l'École, faire mettre aux arrêts les deux adversaires, me précipiter moi-même entre leurs épées... J'avais la tête perdue et je passai la nuit à méditer une résolution que le jour ne trouva pas prête; cependant l'heure était fixée! Quand je mandai Joseph pour lui donner des ordres et me consulter avec lui, j'appris qu'il était gra-

vement malade des suites de la révolution que lui avait causée cette fatale lettre. Quel intermédiaire employer pour une pareille démarche! A qui confier ma destinée, en disant : Sauvez mon fils! Je ne balançai pas, et, sans me rendre compte des moyens que j'allais tenter, je courais seule à ce terrible rendez-vous lorsque je vous ai rencontré, lorsque j'ai pu faire un appel à l'amitié que vous me promettiez hier... Dites-moi, Frédéric, ce qu'il faut faire!

—Il faut me permettre d'agir seul et suivant les dispositions de ces jeunes gens; je connais beaucoup M. de Randan et sa famille, et malgré sa fierté aristocratique, je lui sais de bonnes qualités qui pourront me seconder.

—N'allez pas me nommer et compromettre mon existence! Mon fils doit toujours ignorer! Je ne veux pas qu'il rougisse de sa mère.

—Reposez-vous, madame, sur ma prudence, sur mon zèle; je sens toute l'importance du secret que vous m'avez donné en dépôt, et je ne l'exposerai point. Je ne vous dissimule pas que j'eusse préféré ne jamais accepter l'entrave de délicatesse qui m'empêche désormais de poursuivre un autre but. Oh! non, quoi qu'il m'en coûte, je ne vous parlerai plus d'amour!

—Vous avez compris que l'amour était devenu impossible pour moi depuis que j'ai trop souffert à cause de l'amour. D'ailleurs, j'aime mon fils avec tant de force que ce sentiment exclut tous les autres; il semble qu'il s'est accru de mes chagrins, et je voudrais remplacer par ma tendresse exclusive tout ce qui manque à ce cher enfant en famille et en amis. Hélas! il ne se doute pas qu'il y a au monde un être qui ne vit que pour lui!... N'est-ce pas, Frédéric, que je suis bien malheureuse?

—Le malheur ne peut être éternel, non plus que le bonheur. Croyez, madame, à mon respectueux dévouement.

—Et vous, croyez à ma profonde reconnaissance. Adieu, je retourne chez moi, où mon absence serait remarquée; je vous y attendrai sans être plus tranquille; mais au moins je suis certaine d'avance que vous me garderez Julien! »

Mme Duthil essaya de baiser les mains de Frédéric qui la de-

vança dans cette expansion de gratitude, et qui s'en acquitta moins en ami qu'en amant; elle s'échappa précipitamment, non sans détourner plusieurs fois la tête et prêter l'oreille avec la préoccupation que son fils venait; enfin elle disparut, et M. de Vaudemoy se rassit pensif, le front appuyé sur son genou.

§ V.

Cependant Mme de Vaudemoy n'était pas rentrée chez elle; mais s'étant fait conduire par son fiacre à la place où elle l'avait pris, elle y retrouva celui que Mme Duthil venait de congédier au bois de Boulogne; ce fut pour elle un éclair de joie que d'apercevoir le no 1940, et les stores rouges encore baissés! Le cocher subit un interrogatoire qui lui fut payé en or et qui n'ajouta aucun renseignement certain aux suppositions de la jalousie. Mme Duthil n'était pas même reconnaissable au portrait fantastique et singulier de la dame du fiacre; le cocher égara la vérité dans un dédale de phrases ridiculement prétentieuses et insignifiantes, de digressions à perte de vue et de plaisanteries ramassées sur le comptoir du marchand de vin.

— Comment les rejoindre au bois de Boulogne? pensa Mme de Vaudemoy indécise, ils n'y sont pas restés!... C'est elle! Oh! j'ai un instinct qui ne me trompe pas!... pourquoi ne pas m'en assurer, savoir si elle est sortie, à quelle heure elle est sortie, l'attendre?... Alors!... »

Mme de Vaudemoy arriva en hâte chez Mme Duthil, qui était absente, lui dit-on à la porte; elle s'informa, et apprit que depuis neuf heures du matin on l'avait vue sortir; elle demanda *monsieur* et monta sans reprendre haleine.

« Je ne me trompais pas! murmurait-elle en serrant les poings; c'était elle! Ah! les misérables!... Je pardonne à Frédéric; mais à elle!... Je ne voudrais point qu'elle revînt dans ce moment, je ne serais plus maîtresse de moi!... Où sont-ils? »

Elle passa devant la femme de chambre qui l'introduisait, tra-

versa les appartemens avec fracas et pénétra dans le cabinet de M. Duthil qui se leva tout surpris de cette étrange invasion. Mme de Vaudemoy était d'une pâleur de morte; elle avait les yeux fixes et ardens, la bouche et les traits grimaçans; elle suffoquait de rage et s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber raide. M. Duthil vint à elle, lui apporta un siége, et lui adressa plusieurs questions polies qui demeurèrent sans réponse.

« Où est-elle, monsieur? s'écria-t-elle en croisant les bras avec un profond sourire; vous ne le savez pas, vous ne le soupçonnez pas même? Oh! que vous avez bien l'humeur paisible de tous les maris!

— Madame, je ne vous comprends pas, reprit M. Duthil qui cherchait en vain le sens de ces paroles : vous n'êtes pas bien; vous est-il arrivé quelque accident? Voulez-vous que je vous fasse reconduire chez vous?

— En effet, je ne suis pas bien : il m'est arrivé un grand malheur que je ne supporterai pas!... Mais, je vous le demande, où croyez-vous qu'elle soit en ce moment? C'est de Mme Duthil que je parle.

— Ah!... ma foi, je serais fort embarrassé de vous le dire, madame; ma femme est sortie et ne peut tarder à rentrer... Si vous n'êtes pas trop pressée pour l'attendre!...

— Oui, je l'attendrai, je suis venue pour cela; je veux la remercier, la couvrir de honte, je veux la perdre!... C'est bien juste, monsieur!... Elle est maintenant dans les bras de mon mari!

— C'est une abominable calomnie que je méprise!... interrompit M. Duthil changeant de visage; je ne suis pas assez sot pour ajouter foi à ces inventions absurdes; je suis sûr de ma femme, grâce à Dieu.

— Mme Duthil est une coquette qui a besoin d'hommages et d'adorateurs; je vous répète qu'elle m'a enlevé mon mari.

— Folie! petite vengeance d'amoureux éconduit, ma chère dame! Si vous connaissiez Mme Duthil comme je la connais, vous

ne feriez pas attention à ces misérables noirceurs dont les auteurs n'ont garde de se montrer!

— Votre crédulité est donc bien robuste, monsieur; quand je vous dis que je les ai vus ensemble!

— Hein? ensemble! ma femme et M. de Vaudemoy!... cela ne se peut pas!... Vous les avez vus, par tous les diables!

— Ce matin même, dans un fiacre dont les stores étaient baissés, sur les boulevards extérieurs, au-delà de Clichy!...

— S'il était possible!... Oh! non... répétait M. Duthil en se promenant avec agitation; malheur à l'homme! malheur à tous deux!... Je le verrais, que je douterais encore!... Cependant l'infidélité de ma femme est publique : un fiacre! les stores baissés! les boulevards extérieurs!.. Parbleu! je les tuerais!... Quoi! je suis ce qu'ils sont tous!

— Direz-vous encore : Je connais ma femme, je suis sûr de ma femme! Vous les trouverez tous deux au bois de Boulogne, aux environs du Ranelagh; c'est là que le fiacre l'a conduite, c'est là qu'il a dû la joindre!

— Au bois de Boulogne! au Ranelagh!... s'écria M. Duthil en s'emparant d'une boîte de pistolets; il ne sera pas dit que l'on me trompera impunément! Merci de l'avis, madame! je vous devrai ma vengeance.

— Oui, monsieur, vengez-vous, vengeons-nous!... On nous a indignement trompés tous les deux!... Mme Duthil a séduit Frédéric, Mme Duthil mérite toute votre colère!... Mais je ne lui pardonne pas, je vais répandre partout son infamie, dénoncer ses ruses et ses faussetés, mettre au pilori sa réputation!...

— Madame, vous n'irez pas, vous resterez jusqu'à ce que l'un ou l'autre soit mort!... Pourquoi m'avoir fait cette blessure cruelle?... La réputation de ma femme, c'est la mienne, et avant que vous y touchiez, j'espère bien avoir lavé mon outrage dans le sang de votre mari!... Je ne lui pardonnerai qu'en le voyant couché à mes pieds. »

Mme de Vaudemoy, épouvantée de son ouvrage, poussa un cri, voulut se démentir et s'attacher à M. Duthil qui la jeta sur un

fauteuil et partit : elle s'élança vers la porte fermée et s'évanouit de désespoir au grincement de la clef dans la serrure.

§ VI.

M. de Vaudemoy rêvait délicieusement aux suites probables d'une liaison basée sur un éminent service, et se flattait de mener à son but Mme Duthil par le chemin de la reconnaissance, lorsque ses amours en idées furent troublées par les voix et les pas de plusieurs personnes qui venaient de son côté : c'étaient six jeunes gens avec l'uniforme de l'École-Polytechnique, parmi lesquels il reconnut M. de Randan; ils s'arrêtèrent à peu de distance du taillis qui le cachait et se divisèrent en deux groupes, chaque champion avec ses témoins : Frédéric ne se montra pas.

« Messieurs, dit un des témoins, persistez-vous dans le projet de vous couper la gorge pour une bagatelle?

—Qu'appelez-vous bagatelle? interrompit un jeune élève blond, qui avait regardé autour de lui avec plus de tristesse que d'inquiétude. M. de Randan s'est permis hier de me reprocher ma naissance, qui vaut certainement la sienne, et je me suis borné à lui faire sentir l'inconvenance, l'indiscrétion de sa conduite à mon égard.

—C'est vous, monsieur Julien, qui avez mis votre famille au niveau de la mienne, votre famille que personne ne connaît, que vous ne connaissez peut-être pas vous-même..... Il n'y a rien là de déshonorant pour vous...

—Ces explications envenimeront encore la querelle, s'écria un autre témoin; il est plus simple d'en finir tout de suite.

—Je vous jure, messieurs, que je suis tout prêt à rétracter ce que j'ai pu avancer, si M. Julien consent à nommer ses parens, à nous instruire de leur fortune et de leur rang dans le monde..... Cela est pourtant bien simple, et je ne conçois pas cette obstination de préférer se battre avec un camarade, plutôt que de nous donner ces détails...

—Monsieur, je ne puis accéder à une invitation qui ressemble à un ordre, repartit Julien avec impatience. M. de Randan m'a blessé d'une manière trop indécente pour que je me contente d'une satisfaction verbale. Après cette rencontre, un jour peut-être que je n'y serai pas forcé, je pourrai vous parler à cœur ouvert..... mais, entre nous, ces distinctions d'aristocratie héréditaire n'existent pas, et, serais-je fils d'un artisan pauvre et honnête, je deviens l'égal du fils d'un pair de France dès que nous portons tous deux cet habit. Je refuse tout accommodement. »

M. de Randan, qui était disposé à s'accuser de ses torts, se prépara en silence à un duel où il n'était pas certain de maintenir sa supériorité; les témoins se consultèrent à voix basse, puis discutèrent les conditions du combat, marquèrent les distances, et se posèrent spectateurs; les habits étaient ôtés, les épées nues.

« Messieurs, ce duel n'aura pas lieu! s'écria Frédéric en paraissant au milieu d'eux. Au nom de votre mère, Julien! »

A cette apparition, à ce cri, les mains qui avaient croisé le fer furent paralysées. Julien courut vers l'inconnu, qui lui parlait de sa mère, M. de Randan salua M. de Vaudemoy; les témoins se rapprochèrent.

« Oui, messieurs, dit Frédéric aux témoins, je viens me prêter à toutes les explications qu'exigera M. de Randan; je viens me faire garant auprès de vous de l'honneur de la famille à laquelle Julien appartient...

—Vous la connaissez donc? murmura Julien avec transport. Ah! vous allez m'y conduire pour que j'embrasse ma mère!

—Je réclame toutefois que M. de Randan soit seul admis à des confidences qui intéressent une famille honorable, et je ne doute pas qu'après l'échange de quelques mots en secret, M. de Randan ne s'excuse de pousser les choses plus avant. Il se repentira, du fond de l'ame, d'avoir porté un défi d'une nature si délicate!

—Monsieur, je ne demande pas plus d'éclaircissemens, répondit M. de Randan; il me suffit que Julien vous ait pris pour caution. Je me fais un devoir de lui rendre hautement mon estime et mon amitié. »

Julien n'opposa nul obstacle à la réconciliation quand M. de Randan lui tendit la main et l'embrassa. Il n'était plus accablé par la nécessité d'un aveu pénible, et il aspirait à être seul avec son nouvel ami, qu'il tenait par le bras, comme s'il craignait de le voir s'échapper. M. de Randan et les témoins le pressèrent inutilement de compléter le traité de paix à table, chez le restaurateur; Julien refusa froidement, et peu s'en fallut qu'il n'entamât une autre querelle pour éloigner ces importuns.

« Vous avez invoqué le nom de ma mère, monsieur, dit-il lorsqu'il put s'exprimer librement; j'ai donc une mère? Je vous remercie du plus grand bonheur que j'aie éprouvé de ma vie!

—Vous avez une mère qui vous chérit; mais pour prix des sacrifices de toute sorte qu'elle vous a faits, répondit M. de Vaudemoy avec embarras, elle vous conjure d'avoir patience et de lui laisser encore son incognito...

—Quoi! elle veut encore être éloignée de moi, et vous dites qu'elle m'aime!... Si elle m'aimait, monsieur, elle aurait pitié de la position fausse et gênante où je me trouve depuis si long-temps; elle n'abandonnerait pas son fils ainsi qu'un orphelin; car, excepté Joseph, je n'ai personne!... et vous, ne serez-vous pas mon ami? »

Frédéric serra la main de Julien, essuya une larme et chercha des consolations dans l'avenir pour un présent si plein d'amertume. Il s'entendit appeler par son nom, et vit de loin un homme qui courait en lui faisant signe. Il fut d'abord bien aise d'un incident qui coupait court à un entretien touchant et difficile, où il fallait ménager les intérêts de la mère et du fils. Il avait rebroussé chemin et marchait à la rencontre de cet homme, qui avait un petit coffre sous le bras; il fut frappé d'un coup de foudre, il pâlit et rougit à la fois, il demeura immobile et oppressé : c'était M. Duthil, qui rougit et pâlit aussi en l'abordant.

« Par tous les diables! je suis heureux de vous trouver, s'écria M. Duthil en lui martelant l'épaule avec le poing; on croirait que vous m'attendiez, monsieur; allons, dépêchons-nous : on attend là-bas un de nous.

—Je suis charmé de vous rencontrer, monsieur, reprit Frédéric en balbutiant, et la santé de madame...

—Tais-toi, lâche, ne m'insulte pas en face!... Voici des armes et des munitions plus que nous n'en userons.

—Monsieur, vous n'êtes pas dans votre bon sens, ou vous me prenez pour un autre, et vos injures...

—Veux-tu me forcer à m'expliquer en toutes lettres? Tu me comprends bien : le fiacre, les stores baissés!...

—O ciel! qui vous a dit?..... on vous a trompé; je vous jure sur l'honneur qu'elle est innocente!

—Oui, on m'a trompé! c'est toi, c'est elle!..... mais on m'a envoyé me venger : c'est ta femme!

—Ma femme, grand Dieu! Monsieur Duthil, vous me voyez profondément affligé... mais vous ne croirez pas aux extravagances que la jalousie peut dicter à une femme hors d'elle-même!... Ne vous préparez pas des regrets irréparables..... Je vous atteste que Mme Duthil n'a pas de reproches à se faire, et qu'une circonstance extraordinaire...

—Elle a eu raison de s'enfuir, ta complice; car je lui eusse brûlé la cervelle. A dix pas et à mort!

—Monsieur, encore une fois..... je vous protesterai jusqu'au dernier soupir que Mme Duthil est innocente...

—Nous verrons à qui elle restera. Je me moque de tes protestations. Ma femme est une... et toi!... je ne te manquerai pas.

—J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire pour vous éclairer..... j'ai supporté vos insultes, et je les eusse oubliées!..... mais puisque vous le voulez absolument, je suis homme d'honneur, et je vous répondrai... mais vous seul l'avez voulu, en n'écoutant pas ma justification... Que notre sang retombe sur celle qui le fait couler!

Durant cette altercation, Julien s'était tenu à distance; mais il se rapprocha vivement à quelques mots qui lui avaient fait deviner le reste :

—Monsieur, dit-il d'un ton décidé, en s'adressant à M. Duthil, je vous avertis que vous n'en aurez pas fini avec monsieur, et que je suis là pour le remplacer.

—Comme il vous plaira, reprit brusquement M. Duthil; ayez la complaisance de donner le signal et de nous servir de témoin à tous deux. »

M. Duthil avait chargé les pistolets, mesuré l'intervalle de dix pas et remis l'arme à la main tremblante de Frédéric. Ils étaient en présence, le bras étendu, l'œil au point de mire; le signal ne retentissait pas. Enfin Julien, craignant que le furieux agresseur se dispensât de cette règle du duel, frappa doucement, comme s'il commettait une mauvaise action; les deux coups partirent : M. Duthil tomba.

« Tant mieux! s'écria Julien en courant à la victime, après avoir embrassé Frédéric, qui restait attéré. Il se meurt!

—Qu'ai-je fait? disait Frédéric, qui n'était pas sans remords. Malheureuse Athénaïs, voilà l'œuvre de ta jalousie! »

§ VIII.

Mme Duthil avait délivré Mme de Vaudemoy, enfermée dans le cabinet. Une scène acharnée et qui faillit dégénérer en voies de fait, tant l'exaspération était haut montée des deux parts, commença entre elles avec de terribles péripéties de colère, de larmes, de silence, de prières et de menaces. Mme de Vaudemoy ne se souvenait plus du départ de M. Duthil, car, à la sortie d'un long évanouissement, l'aspect de sa rivale avait fait taire tout sentiment autre que la jalousie, et elle s'emporta en violentes récriminations, qui accablèrent bientôt Mme Duthil sous le poids des apparences, qu'un seul mot eût détruites. Elle se réfugia dans le rôle de suppliante.

« Madame, madame! disait-elle en désordre, si l'on vous entendait, si M. Duthil nous surprenait!... La vie de Frédéric vous est chère, comme à moi celle de mon mari...

—Votre mari, répliquait l'autre en écumant, n'ayez pas peur de lui : il est allé... Mon Dieu! il est allé se battre!

—Se battre! avec Frédéric!... et vous l'avez laissé partir!...

mais il fallait vous jeter à ses genoux, le retenir à tout prix, appeler du monde, le faire suivre!..... Madame, qu'avez-vous fait? Notre malheur à tous! »

Mme de Vaudemoy s'était levée pour sortir, et de sanglans pressentimens roulaient dans son esprit. Elle hésita et se tordit les mains. On montait dans l'escalier à grands pas; on sonna, on entra; Frédéric, défait et hagard, parut, suivi de Julien : les deux femmes l'accueillirent avec un cri perçant et douloureux; il y répondit par un geste désespéré.

« Madame, dit-il à Mme Duthil, je suis coupable malgré moi : je vous ai conservé votre fils; mais j'ai tué votre mari.

—Ma mère!..... s'écria en gémissant Julien, que Mme Duthil pressait sur son sein.

—Mon cher enfant! murmura-t-elle en mêlant des sanglots à ses caresses.

— Et vous, madame, dit Frédéric à sa femme qui se tenait raide et foudroyée dans l'embrasure de la fenêtre, vous qui avez tué par mes mains un homme qui ne m'avait jamais offensé, vous qui avez brisé deux existences, vous me faites horreur! retournez chez vos parens, puisqu'il n'y a plus de couvent où vous ensevelir! Demain, j'aurai quitté Paris, et dans quinze jours, la France. »

Mme de Vaudemoy soupira comme si elle eût reçu le coup de la mort. Tout à coup elle ouvrit la fenêtre, et se précipita dans la rue : on la releva morte.

L. Jacob, *bibliophile.*

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

TROISIÈME ARTICLE.

LES SALLES N° 2 ET N° 3.

On m'assure qu'en donnant deux premiers articles sur l'exposition, je me suis engagé par cela même à donner les deux autres, et que je n'ai pas le droit de laisser ma tâche incomplète. Va donc encore pour deux articles!. Je serais trop malheureux si l'on pouvait mettre en doute ma bonne foi littéraire un seul instant.

Avant d'entrer dans la salle des tissus, revenons, s'il vous plaît, sur nos pas. Au milieu de ces grandes et belles machines du palais n° 1, il en est une que nous avons oubliée, et qui méritait toute notre attention. Je veux parler de l'appareil Brâme-

Chevalier, pour la raffinerie du sucre de canne et du sucre indigène. Cet appareil est une immense machine, composée d'une grande quantité de cylindres chauffés à la vapeur; l'air passant par ces cylindres est porté à une intensité de chaleur qu'on n'avait jamais pu lui donner. La matière première du sucre ainsi traversée par cet air, qui a la chaleur du fer à son dernier degré d'incandescence, donne 40 p. 100 de bénéfice sur les procédés ordinaires pour le sucre de canne, et 75 p. 100 pour le sucre indigène. Comme on voit, cet appareil Brâme-Chevalier est à lui seul toute une révolution dans le système des raffineries. Déjà il est adopté en France; l'Angleterre et l'Allemagne lui ont fait le plus grand accueil. Vous devez penser si les États-Unis l'adopteront avec transport! L'auteur lui-même vient de choisir à sa machine le plus bel emplacement qu'il a pu trouver aux environs de Paris. Il l'a établie tout simplement dans le château de Maisons et dans les quatre mille arpens qui entourent encore cette ancienne maison royale. Avant six mois, l'appareil sera placé dans un de ces vastes salons ou bien dans l'immense salle occupée autrefois par les gardes de Monsieur! Singulière destinée des palais aujourd'hui! Voilà le château de Maisons, créé par un financier du bon temps de la finance, agrandi, arrangé, embelli pour lui seul. En ce temps-là un homme qui fut roi aussi, roi par l'esprit, Voltaire, jeune encore, mit le feu au château de Maisons une belle nuit qu'il était occupé à lire ou à rêver dans son lit; toute une aile brûla, et l'opulent propriétaire s'en vint quelques jours après contempler tout joyeux les ravages de l'incendie. C'était un si bon prétexte pour bâtir! Depuis Voltaire, le château appartint à Monsieur, qui fut Louis XVIII, un autre roi, moins roi que Voltaire; puis Maisons devint la propriété de M. Laffitte, celui-là roi quelque peu lui aussi, parce qu'à la grande fortune il réunissait la grande intelligence, parce qu'il était en même temps un homme d'affaires et un homme d'état : eh bien! M. Laffitte a été détrôné à son tour; il a succombé sous la révolution de juillet, son ouvrage. Comme Mardochée, il a été enseveli dans son triomphe. De petits Voltaires sont venus à leur tour qui ont fait bâtir de petites maisons à la taille

de leur esprit sur l'ancien emplacement du parc; la littérature a rogné ce qu'elle a pu rogner à cette noble maison, mais elle a usurpé bien peu d'arpens, qui encore resteront en friche, faute de soins. Heureusement est venue pour s'emparer de ce noble Maisons, l'industrie, la véritable reine de l'époque, depuis que toutes les royautés sont tombées en quenouilles. L'industrie, voyant ce château inutile et vide, s'est dit à elle-même : Il n'y a plus que moi qui peux remplir et occuper ce château! Voyant ces arpens de terre incultes, elle s'est dit : Je féconderai ces arpens de terre! Et alors elle est venue s'emparer de ce beau domaine. A son approche, les portes se sont ouvertes, le parc a fait place! Et voilà comment ces beaux corridors, si favorables aux intrigues d'amour du dix-huitième siècle, parcourus dans tous les sens par tant de belles femmes et tant de jeunes hommes ivres et fous d'amour, vont être occupés maintenant par de rudes et simples ouvriers en tablier et en casquette; ces salons d'apparat, où Voltaire, en se jouant et en se riant de tout, préludait à cette guerre de destruction dont l'Europe ne s'est pas relevée, vont retentir du bruit de la machine de Brâme-Chevalier, aux aspirations accentuées et régulières; ces salles occupées par des rois et par des princes, où celui qui fut Louis XVIII plus tard, cachait, sous les apparences d'un épicurisme goguenard, l'ambition la plus habile de ce monde, puisqu'elle a fatigué la fortune de Bonaparte, vont être encombrées de cannes à sucre; enfin, ces frais ombrages témoins de tant de futiles mystères, ces eaux limpides où se baignaient tant de jolis petits pieds d'albâtre, ces gazons foulés tant de fois par le velours et la dentelle, ces grandes allées, où, avec un peu de soin, vous retrouveriez encore les pas de Manuel, du général Foy, de Benjamin Constant, du poète populaire Béranger, et tant d'autres empreintes qui devaient être ineffaçables, et que déjà le sable du chemin a comblées; eh bien! tout cela va changer d'usage et d'aspect. L'arbre de l'avenue sera jeté dans la fournaise ardente; le gazon fera place à l'utile betterave, ces eaux fraîches et limpides quitteront leur bassin de marbre pour être échauffées à un degré inouï que n'a jamais atteint l'eau bouil-

lante! Ainsi donc adieu encore à ce parc, adieu à cette maison royale, adieu à tous ces souvenirs de génie, d'esprit et de gloire, tout cela s'efface devant la simple machine de Brâme-Chevalier! Encore est-ce bien heureux qu'il ne l'ait pas logée en plein Louvre, à la place des Raphaël et des Titien; mais patience!

Cela dit, passons à la salle des tissus n° 3; nous reviendrons ensuite à cette insignifiante et fatigante salle n° 2, qui ressemble beaucoup à une parodie des trois autres. Cette salle n° 3 est brillante de mille couleurs. De toutes parts, la dentelle et la soie, et la gaze et la laine, et les écharpes aux mille couleurs et les châles aux mille reflets, et les draps de toutes qualités. Il faut être un homme du métier, ou tout simplement une jeune femme d'élégance et de goût, pour se retrouver dans ce labyrinthe à mille fils; ceux et celles qui ne sont ni des fabricans, ni de jolies femmes, passent dans cette salle sans rien regarder et sans rien voir. C'est là cependant une des gloires de la France : s'être affranchie du tribut qu'elle payait aux laines de la Saxe et de l'Espagne, avoir introduit ces races de moutons mérinos qu'on peut admirer encore dans le parc de Saint-Ouen, et avoir acclimaté chez nous ces nobles bêtes, accoutumées au soleil d'Espagne, c'est une affaire de 260 millions par an rien que pour les draps que produit la France! L'aune de drap qui, il y a trente ans, coûtait 60 francs, n'en coûte plus que 30 aujourd'hui. Ceci soit dit, en passant, à l'usage de messieurs les vaudevillistes, qui nous montrent encore dans leurs pièces des dettes de tailleurs!

Dans cette exposition de draps, ceux qui sont compétens en ces sortes de choses ont distingué les produits de M. Frédéric Jourdain Ribouleau, fabricant à Louviers; ceux de M. Bacot, de Sedan; de M. Guibal, de Castres; de M. Chefarac, d'Elbeuf, aussi bien que les flanelles et les casimirs de la ville de Reims, qui nous ont affranchis tout-à-fait des flanelles et des casimirs de l'Angleterre et des Pays-Bas.

La fabrication des blondes a fait des merveilles. Les dames s'arrêtent stupéfaites devant une robe estimée 6,000 francs. C'est une légèreté, c'est une fraîcheur, c'est une finesse incroyables! Cette

fabrication, dans les départemens du nord-ouest de la France, notamment dans le Calvados, occupe plus de quatre-vingt mille ouvrières. Cette branche d'industrie est d'autant plus importante que les sept huitièmes de ses produits, qui sont de deux à trois mille livres, s'exportent à l'étranger, et que la matière première vient de nos départemens du midi. C'est particulièrement la ville d'Arles qui fournit les soies propres à la fabrication des blondes. La matière première ne compte guère que pour un dixième; tout le reste appartient à la main-d'œuvre.

Ce qu'on ne sait pas, et cependant on devrait s'en douter, c'est que rien n'est difficile à fabriquer comme les blondes : cela exige tant de soins minutieux! Il faut une main si légère! C'est une pratique qui s'apprend dès l'âge le plus tendre; à cinq ou six ans, le fabricant à venir est déjà à son métier, et ce n'est qu'à force de travail et d'habitude qu'il devient un maître. Voilà pourquoi cette industrie à part est si difficile à déplacer; on n'emporte pas des ouvriers tout faits : il faut en élever. Voilà bientôt trois cents ans que la France est en possession de cette industrie, qui fut autrefois un des monopoles de Venise. A diverses reprises, nos fabriques naissantes ont reçu divers encouragemens. Vers 1660, un édit royal autorisa une dame d'Alençon à établir une fabrique de dentelles, sous le nom de *petit passement*.

Plusieurs fabricans distingués ont poussé, de nos jours, la blonde à sa dernière perfection. Il faut placer en première ligne M. Moreau de Chantilly, qui n'a rien exposé cette année, et M. J.-B. Bonnaire, dont la maison est citée pour l'élégance de ses produits. Cette maison, qui occupe plus de trois mille ouvrières, a exposé cette année plusieurs chefs-d'œuvre parmi lesquels on distingue un châle blanc, un voile noir et une merveilleuse écharpe d'un goût exquis; le châle blanc surtout, tout parsemé qu'il est de fleurs naturelles, est d'un goût exquis et présentait d'immenses difficultés.

Parlerai-je des soieries? Mais il y en a tant et de si belles! Saint-Étienne et Lyon ont envoyé des chefs-d'œuvre. A l'aspect de ces objets si frais et si riches, éclatant velours, rubans chargés de

fleurs, gazes transparentes, que sais-je encore? toutes choses qu'on ne dirait pas créées par la main des hommes, mais bien tissées sous les doigts des fées, on se demande d'où proviennent toutes ces richesses. Et cependant si vous saviez à quels ouvirers sont confiés ces élégans travaux; si vous pouviez entrer dans les cloaques où sont enfermés ces riches métiers; si vous pouviez vous figurer le pauvre diable à demi nu et le visage livide, maigre et pâle et à demi mort de faim, qui travaille la nuit et le jour à ces belles parures du riche, à ces magnificences qu'une femme du monde porte une heure, et qui ont demandé, pendant un mois, le travail de toute une pauvre famille, vous vous étonneriez encore bien davantage de la grâce, de la richesse, de la légèreté et de la fraîcheur de ces tissus!

Maintenant parlerai-je des cachemires français? J'avoue que c'est là une tâche devant laquelle mon esprit recule. C'est là une belle industrie, prise en elle-même. Que de progrès elle a faits depuis cinquante ans! Les premiers châles fabriqués en France ne datent que de 1801. Le châle français n'avait pas alors d'autre ambition que d'imiter le châle allemand. Quatre ans plus tard, nos fabricans s'attachèrent à imiter cette grande et mystérieuse et inimitable production, le châle de l'Inde. C'étaient là d'informes et rebutans essais. En 1809, parurent de nouveaux châles en laine sur chaîne de soie, jusqu'à ce qu'enfin on parvint à faire un châle tout en laine, la trame et la chaîne. Pour cela, on naturalisa les chèvres kirghis, comme on avait déjà naturalisé les moutons mérinos. Ce fut seulement à dater de ce jour qu'on put parler sérieusement du cachemire français. A l'heure qu'il est, on fabrique, chaque année, à Paris, pour plus de dix millions de châles cachemires. On s'arrête surtout devant les châles exposés par MM. Rey, Cauhen, Hébert et Albert Simon. Vous avez sans doute rencontré souvent de jeunes et jolies femmes enveloppées dans des espèces de grandes couvertures très-souples et de couleurs très-éclatantes. Ces couvertures faisaient un charmant contraste avec tout l'ensemble d'une toilette du matin, et ne la déparaient pas. C'est M. Albert Simon qui a mis le premier dans le commerce ces cou-

vertures cachemires de la petite propriété. Nos femmes les plus élégantes les ont adoptées cet hiver, sauf à en parer ensuite leur cheval de course. M. Albert a encore exposé d'admirables châles *six-quarts*, comme on dit, tout en laine, qu'on pourrait appeler le châle des cuisinières, et qui ne coûte que 16 francs, ceci soit dit en confidence, car au-dessus de tous ces riches fabricans il y a une puissance souveraine à laquelle les plus fiers sont obligés de se soumettre : je veux parler des marchands en détail. Les *Lampe merveilleuse*, les *Magots*, les *Jeannette*, grande et petite, et autres enseignes d'esprit, ne veulent pas que nos fabricans de châles mettent le prix au-dessous de leurs produits. Or, de ces sortes de produits, le prix est une chose essentielle à savoir. Ce châle de laine, vu de près, sans savoir ce qu'il vaut, est un produit très-ordinaire; coté à 16 francs, c'est une merveille. Il en est de même pour tous les autres produits de la salle n° 3. Il n'y a que les objets très-chers dont on dit le prix; les autres prix sont cachés dans l'ombre : vous ne les saurez que dans les magasins de nouveautés et dans tous les prix fixes du monde. *Prix fixe*, c'est-à-dire un tiers de plus que le prix primitif.

Et à propos des châles français, permettez-moi de ne pas vous répéter ce qu'on répète depuis 1804 : à savoir, que le châle de l'Inde est vaincu par le châle de Paris. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, l'Orient sera toujours l'Orient; la vallée de Cachemyr sera toujours la vallée de Cachemyr! Mais chut! ne touchons pas à cette matière, ne remuons pas les cendres brûlantes. La fabrique de châles français possède un écrivain qui n'y va pas de main morte, M. Rey. Il a écrit sur le devant de son établi, en grosses lettres que tout le monde peut lire : *Bévue et ignorance du Courrier Français*. Je n'ai pas envie que M. Rey vienne écrire sur un autre écriteau : *Bévue et ignorance de la* Revue de Paris. C'est que, ma foi, le style de M. Rey est loin d'être aussi souple et aussi français que ses cachemires français, et il ne fait pas bon s'y frotter.

La *salle n° 2*. Pour cette salle, le critique peut prendre ses coudées franches. C'est une salle sans définition et sans objet. Tout ce

qui n'a pas été jugé digne d'avoir sa place parmi les machines du nº 1, tout ce qui n'a pas été assez riche pour entrer dans l'étalage de luxe nº 4, est enfermé dans la *salle* nº 2. Je serais bien plus embarrassé de vous dire ce qu'on n'y voit pas que de vous dire ce qu'on y voit. Jugez-en par vous-même. Ce qui abonde le plus dans cette salle, ce sont les perruques, les lampes, les biberons et les fausses dents. Si la chose vous plaît, venez avec moi, et voyez par vous-même : jugez !

Voici M. Deleuze, qui a inventé le vide-champagne et les boutons sans boutonnières. C'est ce M. Deleuze qui s'écrie depuis un an, dans toutes les annonces de journaux : *Plus de boutonnières !* Voici M. Cerman, qui a perfectionné le tourne-broche mécanique, qui remplace avantageusement les chiens caniches. Voici M. Brot, *qui fait la boîte d'écaille;* M. Pruat, *qui fait les moules agrafés et rivés pour la confiserie et l'office;* M. Auger, *qui fait la figure et l'ornement;* M. Demarca, fabricant de cols-cravates ; M. Rayban, qui fait du savon jaune et des moutardes ; M. Pochelle, qui fait du chocolat à la mécanique et des objets de surprise ; M. Babeuf-Guillard, qui fait, rue de La Harpe, à Paris, des brosses de Lyon; M. Wansbrough, qui fait des chapeaux imperméables, comme sont les bottes de M. Collmann, inventeur des claques corioclaves. Sans compter que nous ne parlons pas du cirage au litre de M. Guitton, des nécessaires de M. Joliet, des papiers glacés, procédé Marion ; des cols brisés, à deux boucles, de Mayer, l'inventeur; du clarificateur-Cordier, et des bandages herniaires au caoutchou, du sieur Verdier.

Il y a bien encore les vinaigres de Maille, les bretelles de Flamet jeune, les chandelles de Didier, à 1 franc la livre ; les tabatières de Sevrat, le carton-plâtre de Hallé, les chaufferettes en cuir de Micond, les biberons de Mme Breton, garnis de tétine blanche ; le cuir élastique pour les rasoirs, de Barreau, fournisseur de Son Altesse Royale le duc d'Aumale, qui en est encore à ce blond et léger et charmant duvet de l'enfance ; les lardoires de Sabatier, les taille-plumes de Delporte ; les trousses de pédicures de Foubert, les bandages de Wickmann et les habits remis à neuf de

M. Dié et de son confrère, et mille autres inventions de la même force, qui laissent de bien loin les marmites autoclaves et les cannes à fauteuil de la dernière exposition.

Mais, hélas! notre sujet est si vaste que c'est à peine si nous nous arrêterons quelque peu devant les perruques. Quelles perruques! et que de perruques! Un de ces messieurs les artistes en cheveux a exposé tous les genres de perruques dont se sont servis les siècles divers de la France, depuis la somptueuse perruque du dix-septième siècle jusqu'au mesquin toupet de 1834. Tout un rang de la galerie à droite est occupé par des perruques. Et de quels noms bizarres elles ont été affublées, et de quels perfectionnemens elles ont été dotées par le génie de nos concitoyens! L'un est l'inventeur de nouvelles formes à pression mécanique et à brides élastiques; l'autre a inventé les cheveux implantés; celui-ci en fabrique qui ont l'avantage de n'être pas mécaniques; il y en a de blondes, il y en a de brunes, il y en a de noires, il y en a de grises, de toutes couleurs; il y a même, chose étrange, chose incroyable! dans ce grand nombre de perruques, une perruque chauve. En voilà des merveilles! Et de toutes parts vous ne voyez que des cheveux longs, cendrés, peignés, apprêtés; et les inventeurs de ces cheveux nous racontent dans leur prospectus comment ils ont mis plusieurs provinces de la France, la Normandie, par exemple, en coupes réglées de cheveux. Cela se passe les jours de foire. De jeunes et belles filles, pour quelques aunes de calicot, s'en vont livrer au ciseau du tondeur leur flottante et longue chevelure, l'ornement naturel de leur dix-septième année, leur simple et facile parure de chaque jour, la grâce et la jeunesse de leur tête, l'ombrage de leur jeune front! Il y a de pauvres filles assez neuves pour vendre leurs cheveux! et il y a des spéculateurs assez atroces pour les acheter et pour les couper aussi près de la tête que faire se peut, tout cela afin de réparer sur les vieillards de la ville les outrages du temps ou de la débauche! tout cela pour vendre à Chloé les boucles d'or qui vont flotter sur ses épaules, ou qui vont recouvrir ses deux tempes! O malheur! les pauvres femmes qu'on ne peut acheter en gros, sous prétexte que c'est là un commerce

infâme, on les achète en détail; on les dépouille morceau par morceau, jour par jour. Celui-ci lui achète sa chevelure, celui-là sa plus belle dent; cet autre arrive qui la fait poser devant lui toute nue pour lui voler ses beautés les plus cachées, et les reproduire ensuite sur la toile ou sur le marbre! Et il y a encore des philantropes qui s'en vont déclamant contre la traite des noirs, pendant que la traite des blancs, et quelle traite! se fait ainsi sous leurs yeux morceau par morceau, pièce à pièce, comme on ferait le débris d'une caisse de pruneaux de Tours! La triste et pauvre humanité!

Après les cheveux arrivent tout naturellement les peignes. Dam! cette fois on a fait des peignes fabuleux : en écaille, en corne, en toutes sortes de matières fondues. Il y a des peignes qui ont plus de trois pieds de haut. Ils sont brodés, ils sont à jour, ils sont transparens, ils sont superbes; ils doivent faire sur une tête le même effet que les tours dont sont ornées les images de Cybèle. Si on découvrait aujourd'hui un peigne pareil dans les ruines d'Herculanum, M. Raoul-Rochette ou ses confrères se perdraient en conjectures pour savoir au juste à quelle race de géans ils ont pu appartenir. Hélas! il n'y a là de géant que le peigne. Figurez-vous un meuble pareil sur la tête rabougrie de ces jolies petites poupées de quatre pieds qui sont en majorité parmi nos belles dames. Un si grand peigne pour contenir trois à quatre cheveux courts et rares! cela ne ressemble pas mal au canot de Robinson Crusoë. Quoi qu'il en soit, on admire beaucoup toute cette écaillerie, et elle se partage l'étonnement du Parisien avec le parapluie à canne, une des plus merveilleuses inventions de l'endroit.

Ce parapluie à canne est un des meubles les plus utiles qu'ait inventés l'imagination contemporaine. Vous sortez, vous prenez votre canne; outre votre canne vous prenez un morceau de taffetas, car sans ce morceau de taffetas votre canne ne sera jamais un parapluie. Voilà qui va bien. Vous vous promenez sans songer à mal; tout à coup le tonnerre gronde, le nuage se fend et se brise, la pluie tombe : le vulgaire ouvre tout simplement son pa-

rapluie et se met à l'abri; vous, vous prenez fièrement votre canne, vous la démanchez au moyen d'un crochet que vous mettez dans votre poche; dans cette poche vous prenez le susdit morceau de taffetas, vous le dépliez avec soin, puis sur les cinq ou six baleines dont se compose votre parapluie-canne vous étendez le susdit taffetas. Cela fait, vous êtes à l'abri de l'orage tout aussi bien qu'un homme qui a un parapluie ordinaire. Il est vrai qu'en dix minutes qu'il vous a fallu pour préparer votre machine vous avez eu le temps d'être percé jusqu'aux os. Ce parapluie-canne, qui n'est ni une canne ni un parapluie, vous donnera une juste et honorable idée de la plupart de nos inventions. O le grand et industrieux pays!

Allons toujours; il ne vous irait pas bien d'être déjà hors d'haleine, pendant que la royauté-citoyenne, suivie de sa famille, reste enfermée quatre à cinq heures à contempler toutes ces magnificences. Arrêtez-vous donc un instant devant ce globe géographique en tissu imperméable, léger comme l'air et gonflé d'air, pauvre et frêle machine! Regardez toute cette coutellerie de tant de luxe, manches d'or et d'argent, ornés de peintures, et qui ne prouvent que le mauvais goût du fabricant; arrêtez-vous devant toutes ces inventions plus ou moins chirurgicales, ventrières, pessaires, sondes, serre-bras, plaques, etc., si bien qu'on en a la sueur froide et la nausée rien qu'à les voir! Arrêtez-vous devant ces mille et un corsets qui vous font si tristement rêver à toutes les difformités des femmes, tristes corsets qui, pour les observateurs, sont autant de révélations déplorables; arrêtez-vous devant les souliers inéculables de Beaudrand, les souliers en peau de lapin de je ne sais plus qui; regardez contre les murs ces admirables papiers veloutés de Raimbaut, les couleurs superfines de Paniers, les cartonnages de Lainé: n'oubliez pas surtout de jeter un coup d'œil sur le papier de sûreté, que son inventeur appelle *papier français*. L'inventeur de ce merveilleux papier, qui rend désormais tous les faux impossibles, est un homme qui plus que tout autre peut apprécier le mérite de son invention: c'est Vidocq, le fameux Vidocq, l'homme de la brigade de sûreté; et, afin qu'on ne

puisse pas douter que c'est bien lui, mons Vidocq a fait faire un tableau dans lequel on le voit en personne, et on lit ces mots écrits en grosses lettres au-dessous du tableau : C'EST ENCORE DU VIDOCQ! On dit que le fabricant de papier de sûreté est un de ceux qui ont été honorés d'une poignée de main royale. J'ai peine à le croire; ce ne serait là d'ailleurs qu'une méprise bien involontaire de la part de Vidocq, car, Dieu merci, il ne prend pas soin de se cacher.

Signalons cependant plusieurs *articles* (style de baraque) d'une utilité incontestable, et dont les modestes inventeurs méritent toutes nos louanges. Par exemple, la porcelaine dure de M. Langlois de Bayeux (Calvados), la faïence brune et blanche de M. Cubry de Melun, et les verres lithophaniques de M. Delorme, sur lesquels l'inventeur est parvenu à fixer les couleurs les plus riches et les plus brillantes. Ce sont là d'utiles et honorables travaux.

Comme aussi on ne passera pas sans s'arrêter avec toute attention devant l'exposition de M. Roumestant, papetier du roi, rue Montmorency. M. Roumestant est l'inventeur de ces belles et admirables cires à cacheter d'un prix si peu élevé, d'un éclat si grand, qui prennent si bien toutes les empreintes, et qui sont à mon sens le plus agréable parfum du monde. Rien n'est beau, en fait de cire à cacheter, comme les cires de Roumestant!

A côté de ces cires on a aussi exposé de beaux registres, à dos métalliques, ainsi que des presses à copier. Pour ma part, je ne vous réponds que des cires à cacheter.

Non loin de là, vous remarquerez aussi une invention charmante et déjà populaire, un jouet d'enfant en apparence, mais en réalité, un instrument d'optique aussi utile qu'il est ingénieux, je veux parler du cyclorama et de l'authorama, inventés et exposés par M. Neveu, du passage des Panoramas. L'authorama est un panorama en petit, portatif, qui résume tous les avantages des panoramas. Au moyen d'un grand verre, où se reflètent les objets, l'inventeur est parvenu à animer, à éclairer, à grossir toutes sortes de dessins. Au moyen de l'authorama, vous pouvez avoir une

idée générale et complète de tous les panoramas du monde. Paris, Londres, Venise, Pétersbourg, Naples, etc., tous les beaux sites, tous les nobles paysages, tous les grands aspects de la nature, tous les endroits célèbres. L'effet de cette lanterne magique est vraiment admirable et tout nouveau; rien de plus ingénieux que le mécanisme qui le fait agir; j'aimerais mieux, pour ma part, avoir inventé *l'authorama* que d'avoir fabriqué les trois grands billards qui se trouvent dans la même salle. Ces trois grands billards ont excité le haro universel; l'un d'eux est à musique, et se recommande en ce sens qu'il vaut 9,000 francs. Il y a dans le Marais un habile fabricant de billards, nommé Bertrand, qui, pour 600 fr., est parvenu à faire d'excellens billards; celui-là n'a pas exposé, et cependant, sans contredit, s'il doit y avoir quelque récompense pour les billards, croix d'honneur ou poignée de main, quelque chose enfin, aucun billard ne le mérite plus que le billard de 600 francs de Bertrand.

Voulez-vous que nous flairions les comestibles? Approchez! Dans cette terrine est une poularde qui a fait le tour du monde, qui a passé la ligne, qui s'est arrêtée à Bombay, et qui, des Indes, est revenue à Paris, aussi fraîche, dit-on, que celles qu'on peut manger tous les jours chez Borel!

Vous voyez bien ce pied de veau et ce morceau de bœuf? Ils ont l'air bien ridés, bien racornis, bien secs; c'est du bois! Non pas, c'est de la viande fraîche; mettez-moi un peu à la broche cet aloyau, qui, parti de Paris, revient de Calcutta, et vous m'en direz de bonnes nouvelles! Pour ma part, je ne suis pas difficile, j'aime mieux aller dîner au Rocher de Cancale ou au café de Paris.

Dans la section des comestibles, on ne peut guère oublier les chocolats; il y en a de toutes sortes : chocolat à la vanille, à la châtaigne, imitations en chocolat, Bonaparte même en chocolat et Louis-Philippe en chocolat! Ces deux hommes ainsi faits se ressemblent comme deux boulettes de chocolat. Funeste influence du cacao! Non loin de tous ces chocolats arrivent les potages de Pocheron, macaroni, nouilles, sagou, racahout, topioca, salep

et autres mets qui arrivent tout droit du sérail, où ils entretiennent merveilleusement l'enbonpoint des sultanes! J'aimerais encore mieux dîner avec les pieds de veau de tout à l'heure. De tous les comestibles exposés, il n'y a guère que les croûtes de M. Moullet qui méritent une mention. Mais où diable vont se nicher les croûtes de M. Moullet?

Il y a des gens qui s'arrêtent avec attention devant les lignes Montignac et devant les hameçons Kretsz aîné. Ils comparent, ils discutent, ils jugent; à savoir si avec cette ligne on prendrait un brochet et avec cette autre une carpe? Ces gens-là sont bien près de servir de deuxième bout à cet instrument, qui, à l'une de ses extrémités, voit un poisson, et à l'autre extrémité un imbécile!

J'ai déjà dit combien la reliure me paraît un art perdu depuis la mort de Thouvenin. Les reliures exposées cette année ne me feront pas revenir de cette prévention. La dorure en est fort belle, il est vrai; les apparences en sont fort riches, le maroquin du Levant et le maroquin anglais, que nous sommes parvenus à imiter d'une admirable façon, ne laissent rien à désirer; mais Thouvenin a emporté avec lui dans la tombe cette simplicité dans le luxe, cette recherche de bon goût, cette science et cette sobriété d'ornemens qui ont fait autant de chefs-d'œuvre des livres sortis de ses mains. Il y a bien un homme qu'on dit habile et qui a acheté le fonds de Thouvenin; mais jusqu'ici, du moins à ma connaissance, il n'a remplacé Thouvenin que dans sa lenteur à exécuter ce qu'on lui commande. C'est là, sans contredit, la plus facile manière de ressembler à Thouvenin!

Vous avez remarqué sans doute que chaque salle, quelque sérieuse qu'elle soit d'ailleurs, se termine inévitablement par une suite de petites bouffonneries qui sont placées là comme le vaudeville final. Ainsi, dans la salle n° 1, nous avons vu venir, après tant d'importantes machines, cette foule de petites cuisines, de fourneaux économiques, de grils, casseroles et lèchefrites perfectionnés : c'était le vaudeville final de la salle n° 1. Le vaudeville final de la salle n° 2, ce sont les lampes. J'aimerais autant compter les grils et les casseroles de la salle n° 1, les écharpes de la salle n° 5,

et les pianos de la salle n° 4, que de compter les lampes de la salle n° 2. Qui n'a pas inventé sa lampe, de nos jours? Il y a à peine trois ans que cet honnête et immortel M. Quinquet est descendu dans la tombe, et déjà il avait été dépassé depuis longtemps. Un homme était venu, un très-honnête homme et très-ingénieux, qui, profitant de la découverte de M. Quinquet, l'avait soumise à une machine régulière, à un mécanisme ingénieux : cet homme, c'est Carcel. Celui-là est parvenu enfin à faire de la lampe un instrument qui vraiment vous éclaire. La lampe Carcel est tout-à-fait une montre; ce sont à peu près les mêmes procédés, à peu près les mêmes ressorts; sa lumière est toujours égale et toujours nette. Qui de nous, voyant cet astre nouveau s'éclairer pour lui chaque soir et l'abriter de sa clarté toujours nouvelle, ne se sent une profonde reconnaissance pour celui qui le premier les attacha à nos plafonds ou les déposa sur nos tables, ces brillans flambeaux de la nuit? Malheureusement Carcel, comme tous les hommes supérieurs, n'a pas assez défendu son invention; il a laissé imiter sa lampe à qui a voulu l'imiter. Alors est arrivée la nuée des plagiaires, imitateurs, copistes et surtout *perfectionneurs*. Ils ont voulu perfectionner Carcel! ils l'ont dit du moins. De là nous est venue cette foule de mauvaises lampes qui se débitent à l'abri du nom de Carcel. On ne saurait croire combien de dupes ont été prises à la vente de ces tristes machines. Le lampisme est devenu, grâce à toutes ces perfections, une science aussi difficile à apprendre que l'algèbre. Comment cela se monte, ou se démonte, ou se nettoie, ou s'allume? c'est à n'en pas finir. Puis mille noms sonores. Une lampe de cette exposition s'appelle lampe *aglaphos*, d'un mot grec qui n'a jamais été un mot grec : lampe *aglaphos*, mappemonde *ærophyse!* Puis d'autres lampes hydrostatiques, hydrauliques, astrales, lampe Bordier-Marest, et tant d'autres inventions obscures sur lesquelles,

> Carcel, poursuivant sa carrière,
> Verse des torrens de lumière!

Je finirai cet article par la description de la plus belle invention

moderne et la plus utile. Vous ne serez guère étonné quand vous apprendrez qu'elle n'a pas été admise à l'Exposition de l'Industrie. Elle aurait fait trop de tort au pessaire élastique de Mme Breton.

Il s'agit du cadavre du docteur Auzoux. Quand je dis cadavre, j'ai tort, car rien ici ne rappelle l'idée de chair morte, et de sang corrompu, et de fouilles, presque sacriléges, dans les entrailles de la mort. L'homme anatomique du docteur Auzoux a cet avantage qu'il vous fait entrer dans tous les mystères de l'anatomie, sans que vous soyez obligé de passer par tous les dégoûts et d'armer votre main du scalpel de l'opérateur. Personne de nos jours ne peut révoquer en doute l'utilité de cette étude dont l'homme est l'objet.

Connais-toi toi-même! dit le philosophe. Connais-toi toi-même, dit aussi le docteur Auzoux. Pour cela, le docteur Auzoux a construit un homme, morceau par morceau, veine par veine, fibre par fibre, nerf par nerf. Il n'a oublié aucune articulation, pas le moindre petit ossement, pas le plus imperceptible intestin. Il a fait une tête, et dans cette tête il a mis la cervelle, et dans les orbites de ces yeux il a mis les yeux; et dans les yeux il a mis les deux parties de l'œil; il a fait une poitrine, et dans cette poitrine il a caché un cœur et des viscères, comme aussi dans le ventre il a placé tous les intestins qui servent à la vie; et tout cet appareil, entrailles, intestins, ossemens, se divise et se subdivise, et vous pouvez compter toutes les jointures et toutes les articulations du corps de l'homme. Et l'homme est là sous votre main, sous votre regard, sous votre intelligence, tout entier, complet, admirable; il ne lui manque qu'un souffle comme à tout autre cadavre. Et ainsi vous pénétrez sans fatigue, sans dégoût, sans danger, sans peine, dans tous ces incroyables mystères de la vie et de la mort; et vous apprenez comment sent votre cœur, comment vous vient l'air à la poitrine, la vision à l'œil, les sons à l'oreille, le toucher à la main, la légèreté à vos pieds, le sang à vos veines, la chevelure à votre tête, l'imagination au cerveau; comment votre repas devient du sang, comment ce sang devient chyle, où commence la vie, où commence la mort. Admirable étude fermée

autrefois au grand nombre, que le docteur Auzoux met à présent à la portée de tous. Et, comprenez-moi bien, ceci n'est pas un cadavre en cire qui ne présente que des surfaces, et qui ne se peut pas ouvrir; ceci n'est pas un corps injecté où l'on ne voit que des apparences, ceci n'est pas un squelette où l'on ne voit que des os, et pour ainsi dire les rudes et premiers matériaux de la charpente humaine: c'est bien un véritable corps humain que tout le monde peut voir et toucher, et apprendre par cœur, et si bien apprendre, qu'au bout de quelques heures d'étude il n'y a pas une de ces veines dont on ne puisse dire à coup sûr le nom et l'usage. Voilà ce qu'a fait le docteur Auzoux.

Par quel travail et par quels sacrifices de tout genre, et par quelle obstination de génie il est arrivé à monter pièce par pièce, morceau par morceau, toutes les pièces du genre humain; il n'y a que lui qui puisse le dire! Comment il a pu découvrir cette pâte qui conserve et qui prend toutes les couleurs de la chair, on l'ignore; toujours est-il qu'il a fait, lui, un chef-d'œuvre que tout le monde comprend. A présent, grâce à M. Auzoux, l'anatomie est une étude facile pour tous. Le cadavre du docteur Auzoux bravera également les latitudes brûlantes des Antilles et du Brésil, et l'effroi que causait à tout le monde cette chair qui avait vécu, ce sang qui avait circulé, ce cœur qui avait battu! Au reste, le nom de M. Auzoux se rattache déjà à un grand service qu'il a rendu à l'étude de l'anatomie en Angleterre.

Vous savez l'histoire du bill d'anatomie en Angleterre; vous savez qu'une ignorante superstition s'opposait à la vente des cadavres. Il y avait là des gens qui volaient de jeunes Savoyards pour les étouffer et les vendre. Il fallait en finir avec ces abominables atrocités, et ruiner à jamais les *resurrection men*.

M. Bowring fit au docteur Auzoux des offres brillantes de la part du gouvernement anglais, et le décida à partir pour Londres. A peine débarqué, le roi voulut le recevoir, et voir ses travaux; il le combla de politesses. Le prince réunit un grand nombre de pairs dans ses salons, et pria M. Auzoux de leur faire de l'anatomie. Quinze jours après, l'*anatomy-bill* fut présenté, et passa tout de

suite, après avoir été long-temps et si souvent repoussé. Il y a, ce me semble, quelque honneur pour notre compatriote et pour nous dans cet événement.

A l'heure qu'il est, M. Auzoux vient d'envoyer au pacha d'Égypte, pour maître d'anatomie, un petit paysan qui, après avoir commencé par travailler aux pièces du docteur, a fini par devenir lui-même docteur en médecine à la Faculté de Paris, puis enfin démonstrateur d'anatomie chez le pacha d'Égypte, où il a fondé une école d'anatomie dont on peut prévoir d'avance les immenses résultats.

Le cadavre anatomique du docteur Auzoux est exposé dans sa maison, rue du Paon, n° 8.

Dans notre prochain article, je vous parlerai de l'imprimerie parisienne, et entre autres choses des chefs-d'œuvre d'Éverat, après quoi nous entrerons, s'il vous plaît, dans toutes les magnificences, dans tous les éblouissemens de la salle n° 1.

JULES JANIN.

LA SEMAINE.

J'avais senti mon orgueil national bien humilié à la lecture du dernier numéro du Court-Journal. Figurez-vous que plus de soixante-dix colonnes, en petit-texte, de cette feuille officielle de la cour et de l'aristocratie de Londres, étaient remplies de détails sur le lever du roi et la réception extraordinaire de la reine à l'occasion du jour anniversaire de la naissance de son auguste époux. J'avais involontairement admiré pourtant les longues listes, par ordre alphabétique, des hauts personnages qui avaient assisté à ces solennités. La description des toilettes de chacune des pairesses d'Angleterre était si scrupuleuse et si pleine! Pas un ruban de leurs robes, pas une fleur, pas une plume de leurs coiffures, pas une perle, pas un diamant de leurs colliers ou de leurs peignes n'y avaient été omis. M. le président Dupin, le seul homme sans naissance qui eût paru à ces cérémonies, n'y avait été admis évidemment, avec sa chaussure parlementaire, qu'à titre d'étranger, et comme repoussoir inévitable.

Heureuses! m'étais-je écrié alors, heureuses les nations qui ont encore de telles splendeurs et se plaisent à leur peinture! Mais toi, pauvre France, dis-moi, où est ta cour? où ton aristocratie? où sont tes pairesses, et comment sont-elles mises, bon Dieu! et qui s'inquiète de leurs parures?

J'étais en ces tristes pensées, lorsque, pour me consoler, me sont venues les nouvelles de la semaine, qui ne laissent pas d'être rassurantes. Oui, avec un peu de patience, nous nous referons des mœurs aristocratiques, nous nous reconstruirons une cour. Déjà même nos commencemens sont d'un heureux augure.

Ainsi il s'est donné ces jours derniers, chez monseigneur le duc d'Or-

léans, un dîner fort splendide, et qu'il ne faut pas moins louer pour sa somptuosité et la grâce parfaite avec laquelle son altesse royale en a fait les honneurs, qu'à cause de la sévérité tout aristocratique apportée dans le choix des personnes qu'on y avait appelées. Sauf un petit nombre de notabilités politiques, il n'y avait eu, en effet, de conviés que ducs, comtes et marquis véritables; grands seigneurs de vieille souche et de titres valables; enfin, ceux de cette qualité seulement que l'on avait pu recruter. On s'entretenait l'autre soir de ce noble banquet chez Mme la duchesse de —.

« Quel monde y avait-il là? » dit le comte de — d'un ton passablement dédaigneux.

M. le marquis de —, qui avait été l'un des élus, fit l'énumération des illustres convives. Il venait de prononcer le nom du duc de Castres, lorsque le comte de — ayant mal entendu, l'interrompit.

« Comment, le duc Decazes! cria-t-il tout stupéfait.

— Mais non, mon ami, reprit le marquis de —, je vous ai dit le duc de Castres. En fait de personnes subalternes, il n'y avait que les ministres. »

Nous n'avons point assez d'éloges pour cette heureuse distinction, qui marque vraiment un retour vers les saines et convenables divisions de la société.

Une incertitude, qui dure depuis deux ans, préoccupe, en ce moment plus que jamais, la cour et la ville. Le mariage de notre nouvel ambassadeur à Naples avec Mme Daw... vient-il enfin de se célébrer définitivement? Malgré toutes ses apparences de vraisemblance, on ne rencontre qu'objections contre la réalité de cette union. — « Ce ne serait point l'Alcibiade de l'empire qui épouserait, disent ceux-ci, une veuve sans fortune et ne lui apportant pour dot que ses dix lustres. — Mais ce sont les charmes incontestables de son esprit, sinon sa jeunesse et sa beauté, qui ont déterminé son excellence, disent ceux-là, et il ne serait pas impossible qu'elle eût épousé Mme Daw... de la main gauche. — Sur quoi d'autres s'écrient qu'on n'épouse point de la main gauche une Grammont, une nièce de M. de Polignac, une sœur du duc de Guiche, et que le comte Ho.... Sé—ni n'est pas encore grand seigneur à ce point. — Que ce soit néanmoins de la main droite ou de la main gauche, Mme Daw... prétend, assure-t-on, être bien dûment et complétement mariée! — Mais dès qu'on lui parle de la chose, Mme la marquise de P..., la fille du général, entre soudain en de violentes colères, et, sans nul ménagement, elle affirme à qui veut l'entendre que Mme Daw... n'a eu jamais avec son père de relations que sur les affaires de l'état, et d'accès près de lui, par la petite porte de l'hôtel des affaires étrangères, qu'à titre de diplomate féminin et d'ambassadrice sous-officielle. — D'un

autre côté, les grandes et puissantes maisons qui soutiennent Mme Daw... s'indignent fort de ces injustes accusations, et défendent leur alliée avec autant d'énergie qu'on en met à l'attaquer. En dépit de ces discussions, la question ne s'éclaircit guère. L'époux présumé, qui seul pourrait jeter sur elle quelque lumière, semble au contraire le plus jaloux de l'envelopper de ténèbres. Quoi qu'il en soit, on espère *partout* qu'il ne tardera pas à s'expliquer lui-même; il ne voudrait pas sans doute partir pour son ambassade en laissant le *monde entier* dans de telles indécisions.

Le nouveau drame de M. Alexandre Dumas, Catherine Howard, bien qu'il se recommande par des mérites et des défauts de la famille de ceux de ses aînés, ne paraît point cependant destiné à une égale fortune. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore de ces situations saisissantes qui étreignent le spectateur et l'entraînent irrésistiblement; mais, cette fois, M. Alexandre Dumas n'a pas tenu, comme il fait d'ordinaire, son public jusqu'au bout d'une main toujours vigoureuse. Il l'a pris et repris, mais l'a laissé souvent; il lui a permis de respirer et de réfléchir. Le tissu des ouvrages précédens de M. Alexandre Dumas était plus constamment fort et serré. Les emprunts dont il le brodait, afin de cacher les défauts de l'étoffe, étaient mieux disposés et plus harmonieusement combinés.

Le tort capital de la pièce, c'est l'atroce exagération de ses deux principaux personnages. La Catherine Howard de M. Alexandre Dumas n'est point une femme. L'histoire la lui eût-elle fournie telle qu'il nous l'a donnée, elle n'en serait pas plus femme pour cela. Mais ce n'était pas la peine d'inventer de gaieté de cœur un monstre si peu dramatique. Toutefois, une semblable Catherine Howard acceptée comme possible, j'admettrais plus volontiers le cannibalisme d'Ethelwood, car cette femme-là mériterait presque que son amant se fît bourreau pour lui couper la tête sur un échafaud.

En toute cause, M. Alexandre Dumas a bien à se plaindre de ses acteurs. Il était difficile que sa pièce fût jouée plus misérablement qu'elle ne l'a été par eux. Bocage et Mme Dorval l'aidaient autrement à saisir et remuer son public.

Je hante peu le théâtre des Variétés, et il y avait bien des années que je ne m'étais laissé fourvoyer de ce côté du boulevard, lorsque, mercredi dernier, m'étant imaginé, sur son seul titre, que Turiaf le Pendu serait peut-être le *vaudeville-monstre* dont le Constitutionnel a fait si grand bruit d'avance, je suis allé voir Turiaf le Pendu. C'était une bien mauvaise inspiration que j'avais eue là. Turiaf le Pendu n'était point du tout le vaudeville-monstre; c'était simplement un vaudeville fort ennuyeux. Au moins mon désappointement m'a-t-il valu le loisir de regretter le vaudeville du bon temps des Variétés, le vaudeville des Jo-

crisses, le vaudeville de Brunet et de Potier, bête alors de bonne foi et sans prétention, mais où l'on riait aux larmes et sans nul remords.

Turiaf le pendu n'est rien moins qu'un vaudeville historique ou anecdotique, comme il vous plaira. On y voit le galant Charles II se cachant en une armoire et arrivant par la croisée, ainsi que fait le Charles-Quint d'Hernani. Il est bon d'observer que cette mode d'entrer dans les maisons par les fenêtres devient universelle au théâtre; les portes, n'y servant plus à rien, seront sans doute incessamment supprimées, et ce ne sera pas là peut-être le moindre progrès du drame de l'époque.

Nous serions injustes si nous ne reconnaissions point que Turiaf le pendu a complétement réussi, non point malgré les équivoques grossièrement déshonnêtes qui aiguisent la pointe de la plupart de ses couplets, mais bien plutôt à cause d'elles et en leur honneur. N'est-ce pas chose triste et déplorable que dans la métropole des Athènes modernes il y ait un public auquel il faille des plaisirs d'esprit assaisonnés d'un pareil sel?

Venons maintenant à nos livres de la semaine.

Voici d'abord les Hommes et les moeurs aux États-Unis d'Amérique, par le colonel Hamilton (¹). Cet ouvrage n'est autre chose qu'un nouveau pamphlet contre les Américains, à la manière de celui de mistress Trollope, beaucoup moins fin et beaucoup moins spirituel seulement. Mais toute hostilité de cette nature est assurée, en Angleterre, d'une certaine popularité. Je m'explique donc facilement les trois éditions qui ont été faites à Londres de ce voyage du colonel Hamilton.

Les Anglais ont dû naturellement être flattés de la suprématie que leur compatriote ne manque aucune occasion de leur décerner sur leurs rivaux transatlantiques. C'est quand il s'agit des mœurs gastronomiques des deux peuples que le colonel Hamilton exalte surtout la supériorité de la mère-patrie.

A propos d'un déjeuner qu'il fit en arrivant à New-York : « Le contraste de ce déjeuner avec nos déjeuners anglais était frappant, dit-il. Là, point d'abandon, point de ces lecteurs ensevelis dans leurs gazettes comme chez nous. »

L'homme aimable, vraiment! le charmant convive que celui qui s'ensevelit, à table, dans la gazette! Ah! qu'il s'enveloppe, si tel est son bon plaisir, de ce linceul imprimé, c'est fort bien; mais qu'il vienne nous vanter ensuite sa sociabilité, la chose est trop plaisante.

Ailleurs, le colonel Hamilton nous conte qu'à *la Providence*, après une excursion, il revint à l'hôtel, où l'attendait un assez bon dîner.

« C'était la première fois, dit-il, que je mangeais seul depuis mon

(¹) Chez Fournier, rue de Seine.

départ d'Angleterre, et j'ai cela de commun avec tous mes compatriotes, que j'attache une grande importance au privilége de choisir mon dîner et de fixer l'heure à laquelle je le mangerai. Ce n'est que dans la solitude que l'homme peut jouir de la satisfaction qu'il éprouve à former un être complet dans la création. Dans un repas public, il n'est qu'une fraction, un décime au plus, un centième peut-être du monstre mangeant. Il travaille bien sans relâche alors, mais il est tourmenté par l'idée qu'il perd en dignité ce qu'il gagne en profusion. Jamais l'Américain, dont l'esprit a été avili par les tables d'hôte, ne connaîtra ces hautes pensées qui se présentent à l'imagination de l'homme solitaire. A la fin d'un bon dîner, cet homme se complaît dans la dignité de sa nature. Il est en paix avec le genre humain, car il est mollement couché sur un sopha, et sa table est couverte de vins et de liqueurs. Il est content de lui-même. Il est dans ses pantoufles, enveloppé de sa robe de chambre. Que lui importent le monde et toutes ses ambitions? J'en appelle au philosophe, qu'il réponde! »

Je ne sais ce que répondrait le philosophe; mais je vous répondrais, moi, monsieur le colonel, que vous venez de faire là un magnifique portrait du gastronome le plus matériel, le plus égoïste et le plus anglais qui se soit jamais enfermé pour manger tout seul, comme vous dites. A la porte de la salle, où cet ogre dévore, si *content de lui-même* et si *plein de sa dignité*, Lazare ressuscité viendrait frapper et tendre la main, qu'il n'obtiendrait pas plus que du mauvais riche.

Ce n'est pas l'esprit d'un peuple qui a des habitudes contraires à ces habitudes anglaises qu'il faut tenir pour avili, je crois.

A part ces naïves et grossières bouffées d'amour-propre britannique, le livre du colonel Hamilton contient, sur la situation financière et commerciale des États-Unis, des renseignemens qui auraient en tout temps leur valeur et leur utilité, mais dont la crise où se trouve actuellement la grande république américaine redouble encore le prix et l'intérêt.

Une publication d'une autre importance, et qui ne va pas manquer de mettre en émoi le monde littéraire tout entier, a été celle des Tableaux de Voyage, de M. Henri Heine,—*Reisebilder* (¹). Quelques extraits insérés dans la Revue des Deux Mondes avaient déjà fait connaître en partie ce livre; mais ils n'avaient point permis d'en apprécier complétement la prodigieuse originalité, s'étant peut-être un peu trop francisés sous la plume élégante de M. Loève-Veimars. Voici l'ouvrage maintenant qui se produit, avec toute son étrangeté native, dans une traduction littérale que M. Henri Heine a dirigée lui-même, menant son nouvel inter-

(¹) Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22.

prête comme un enfant par des lisières, et ne souffrant pas qu'il s'écartât d'un seul mot de son texte, dût-il être parfois allemand en français.

C'est quelque chose de si éblouissant que le style des Tableaux de Voyages! c'est un feu d'artifice si continu, où se meuvent tant d'étoiles et de soleils, d'où partent à la fois tant de bombes, de pétards et de fusées, d'où montent au ciel tant de gerbes d'images brillantes, tant de bouquets de mots étincelans, qu'après avoir lu ce livre on demeure étourdi et aveuglé long-temps, comme si l'on se sentait encore sous ses détonations et sous la pluie de feu dont il vous a inondé.

Ce serait folie que de vouloir analyser une pareille œuvre. C'est M. Henri Heine lui-même qu'il faut suivre dans ses voyages; c'est lui qu'il faut accompagner en Italie, en Allemagne et en Angleterre. On verra comme il a concentré dans le miroir ardent de sa pensée tous les rayons d'esprit et de poésie de chacune de ces contrées. Mais bien des regards ne supporteront pas ce foyer de brûlante lumière; il y a beaucoup de faibles vues qui ont besoin d'un jour plus doux et plus ménagé. Pour lire un écrit, la lueur paisible d'un simple flambeau éclaire mieux, souvent, que la flamme agitée et pétillante d'un bûcher. A. Y.

—L'Histoire abrégée de la liberté individuelle chez les principaux Peuples anciens et modernes, que vient de publier M. Nigon de Berty, procureur du roi à Mantes, est un ouvrage consciencieux qui présente, à cette époque si féconde en arrestations, le double intérêt de la nouveauté et de l'à-propos. L'auteur a le premier, en effet, réalisé l'idée d'écrire l'histoire de la plus précieuse de nos libertés. En l'examinant chez plus de quarante nations, il a tracé en même temps un tableau curieux de leurs mœurs et de leurs lois respectives. Quel Français de nos jours ne plaindrait pas ces Spartiates si vantés qui ne pouvaient se vêtir, se nourrir, se divertir à leur volonté, ni même visiter librement leurs jeunes épouses; ces pauvres Chinois qui ne peuvent sortir de leurs domiciles après la nuit close, sous peine d'être arrêtés comme des voleurs; ces malheureux Persans mis à mort, s'ils ont l'imprudence de paraître dans une rue où se promène le sultan accompagné de ses femmes? On arrive à la fin de ce volume de 600 pages, tout étonné d'avoir parcouru, sans fatigue, le monde antique et moderne, tant le style est coulant et facile! Mais cet écrit n'est pas seulement intéressant, il est encore d'une haute utilité. En démontrant, par des faits incontestables, que la liberté individuelle est aussi nécessaire à la prospérité des états qu'au bien-être des citoyens, M. de Berty a prouvé aux gouvernans que leur intérêt leur impose le devoir de respecter les droits des gouvernés, et il a ainsi plaidé la cause sacrée des peuples et de l'humanité.

PAUL HUBERT.

La diligence de Gap arrivait à Manosque. Le conducteur haranguait ses deux chevaux avec cette prodigalité d'apostrophes énergiques si familière aux méridionaux; le claquement de son fouet faisait à ses jurons un accompagnement plein d'accord, et les chevaux tiraient avec une résignation désespérée. Ces pauvres bêtes, épuisées de fatigue et mouillées de sueur, portaient la tête basse, et leurs flancs décharnés étaient couverts d'une couche de poussière sur laquelle les coups de fouet avaient tracé de nombreuses hachures. Cela faisait pitié, mais non pas au conducteur, qui n'interrompait sa musique et son oraison que pour consulter une grosse montre d'argent, enfouie dans la poche de son gilet de velours et retenue autour de son cou par une fine tresse de cheveux bruns. Cet emblème sentimental et délicat faisait un singulier contraste avec les formes rudes et l'extérieur grossier du Provençal; tel qu'il était cependant, avec sa tête crépue, sa face basanée et son encolure épaisse, le voiturier Claude Bontoux passait pour un jeune homme auquel le beau sexe résistait peu dans les auberges de la route qu'il desservait; ses exploits galans remplissaient tout le pays qui va de Marseille à Briançon : il ne fallait rien moins que la mer et les Alpes pour borner le cours des bonnes fortunes de maître Claude. Aussi était-il permis de supposer que ce n'était point gratuitement et pour le plaisir de crever ses haridelles qu'il leur imposait le trot avec une frappante inflexibilité. L'amour était sans doute pour quelque chose dans l'empressement du conducteur. Lorsque les premières maisons du bourg saillirent à un angle du chemin, le visage de Claude, contracté par l'impatience, se dilata; ses lèvres mauresques s'épanouirent en façon de sourire, il siffla quelques notes alègres, et son fouet déchira

15 juin 1837

l'air en fanfare joyeuse. L'attelage flairant le gîte prit sans invitation une allure rapide, et appuyant sur la gauche de lui-même, avec un instinct tout d'égoïsme, s'arrêta haletant devant la porte d'une auberge.

Manosque est une petite ville bâtie sur une colline, près de la Durance; les murs qui la ceignent, ouverts de quatre portes crénelées, sont une vieille armure, dégradée et inutile aujourd'hui, mais qui rappellent la vie militaire de Manosque, sentinelle avancée que les Romains avaient posée au pied du Léberon pour crier qui vive aux Allobroges. Plus d'une fois elle donna l'alerte aux légions qui gardaient Sextius dans Aix la baigneuse. Plus tard elle eut affaire aux Sarrasins qui la ravagèrent, et souvent depuis elle fut ébréchée dans ces petites guerres intestines dont l'histoire du moyen âge est tissue. Paisible maintenant et sans importance, elle ne prend pas même la peine de relever les pierres que le temps détache de sa ceinture; ses portes, ouvertes et sans défense, ne sont plus gardées que par les gens d'arme de l'octroi; elle ne tient plus garnison que pour les contributions indirectes.

Revenons à notre diligence qui s'arrête devant une auberge du faubourg de Manosque, la meilleure du pays, quoique en deçà des murs : une maison demi bourgeoise et demi rustique, modestement élevée de deux étages, peinte de jaune à sa façade, avec des raies noires qui la quadrillent; le reste à l'avenant : un toit de briques, des volets verts, une large porte au seuil poudreux, avec de beaux mûriers qui lui servent de parasol, et ombragent deux bancs où se reposent ceux qui ne peuvent entrer; car ce logis est hospitalier au-dedans et au-dehors, pour le riche et pour le pauvre. Au-dessus de la porte, une enseigne de bois pend comme un drapeau. Il y a bien des auberges en Provence qui ont pour écriteau quelque vieux tableau d'église, peint par le roi René peut-être, naïves peintures faites pour servir d'idole à toute dévotion. Ici, le tableau représentait un saint Laurent dans son martyre. Le temps avait ôté à cette image beaucoup de son caractère religieux, et s'était en quelque sorte rendu complice de sa seconde destination : les couleurs s'étaient effacées en quelques endroits, le saint avait presque entièrement disparu, et l'on n'apercevait plus distinctement que le gril et le bourreau attisant le feu, de sorte que ce gril, où cuisait quelque chose d'informe, et cet homme accroupi un soufflet à la main, tout cela, sur la porte d'une auberge, semblait bien plutôt une enseigne de cuisine qu'une vignette du martyrologe.

L'hôtelier *du Grand-Saint-Laurent* était sorti de sa maison au bruit

ROYAL TIMBRE

de la voiture; dès qu'elle fut à portée, son regard y plongea, et quand les bêtes qui la traînaient s'arrêtèrent, et que le conducteur sauta en bas de son siége, il vint avec empressement vers la portière qui s'ouvrit, et laissa passer d'abord quelques paysans vêtus de blouses et portant leur bagage sous le bras, voyageurs modestes et affairés se rendant au marché ou chez le procureur du pays, et ne séjournant guère à l'auberge du Grand-Saint-Laurent, qui était pour eux un trop somptueux logis. Ces bonnes gens étaient des environs, et saluèrent cordialement l'hôte qui s'en serait bien passé, et aurait donné toutes ces politesses pour l'insolence d'un honorable voyageur demandant rudement un souper et un lit. L'hôtelier faisait donc assez triste figure devant les passagers qui sortaient de la diligence, lorsqu'un jeune homme élégant et de bonne mine en descendit le dernier, et, après avoir lestement franchi le marchepied, aida Claude à se charger d'une ample valise, et entra dans l'auberge en fredonnant un air de chanson.

La première pièce du Grand-Saint-Laurent était la cuisine. J'aime ces livres sans préface où l'on entre ainsi de prime-saut dans le cœur du sujet, et je ne sais rien d'un aspect plus réjouissant et plus aimable qu'une cuisine d'auberge, avec sa longue table au milieu, ses buffets tout autour et ses dressoirs, où brillent l'étain et la faïence peinte de bleue; puis au fond, la cheminée au large manteau, où il est si doux de s'asseoir, les pieds sur la cendre, aux claires et ondoyantes lueurs d'un feu de sarment. Toujours cette cheminée est le muséum de la maison; on y dépose religieusement tout ce que les arts nomades ont apporté dans le pays; vous ne manquez jamais d'y voir sur la tablette des bustes et des perroquets de plâtre proprement enluminés, et collés au chambranle, de belles estampes représentant *Napoléon* ou *Geneviève de Brabant*, entourés d'une poétique légende, sujets populaires dessinés et gravés sur bois par les Johannot et les Thompson de Montbéliard.

Un gendarme était entré dans l'hôtellerie en même temps que le voyageur. Le gendarme est une inévitable apparition qui toujours vient au plus beau moment détruire le charme du voyage; il attriste le paysage de la route, ôte au village sa naïveté et à l'auberge sa poésie. Avec son équipement calculé pour la terreur, il ne peut manquer sans doute de produire un salutaire effet sur le vagabond ou tout hanteur de grand chemin dont la conscience est plus lourde que le havresac, puisque l'homme le plus inoffensif et le mieux en règle ne peut se défendre à sa vue d'une

vague appréhension. Après un salut équivoque, le gendarme de Manosque s'approcha du voyageur, et, se posant devant lui comme un point d'interrogation, tendit la main tout en roulant entre ses lèvres des paroles inarticulées, mais intelligibles; car la maréchaussée est toujours comprise, sa présence seule est un discours que son attitude formule. Le jeune homme s'empressa donc de fouiller dans sa poche, et de présenter son passeport au gendarme, qui y lut les détails suivans :

Paul Hubert, — propriétaire, — âgé de vingt-six ans.

Il n'y avait rien à redire à cela. Paul Hubert, propriétaire : c'était possible; vingt-six ans, c'était bien l'âge probable du voyageur. Le signalement aussi était de la plus scrupuleuse conformité : — taille de un mètre soixante-quinze centimètres, — cheveux noirs, — front moyen, — nez ordinaire, — yeux bleus, — bouche moyenne, — menton rond, — visage ovale, — teint coloré, — signe particulier, zéro.

C'était frappant! Il y a de simples commis qui font le portrait comme Ingres ou Mme de Mirbel. Le gendarme tourna les talons et alla chercher ailleurs une prime à gagner. Paul rengaîna son passeport, et demanda à l'hôtelier combien de temps il prendrait pour lui préparer à souper.

— Une heure, que monsieur peut employer à visiter notre endroit.

— Et qu'y a-t-il de curieux ici?

— Ma foi... rien.

— Oh! alors il faut que je me dépêche, dit Hubert, et il sortit en riant.

Car c'était un joyeux garçon que Paul Hubert, et peu lui importaient les curiosités du pays. Ce n'était point un de ces voyageurs à albums et à carnets, qui s'arrêtent à chaque relais pour prendre des notes ou des points de vue; voyageurs savans, voyageant pour la statistique, pour la botanique, pour l'archéologie ou pour l'économie politique; voyageurs académiques, voyageant pour la vertu et le prix Monthyon; voyageurs littéraires, pittoresques et ironiques, voyageant pour le compte de quelque revue qui les paie à tant par étape. Il n'appartenait à aucune variété de cette espèce, qui sillonne en tous sens nos grandes routes aujourd'hui. Paul était un simple et ordinaire voyageur, sans mission, sans arrière-pensée, voyageant à son aise et pour lui seul, n'écrivant rien, ne questionnant personne, et ne tenant pas la tête hors de la portière tout le long du chemin. Il était allé à Embrun pour affaires, et, ses affaires terminées, il regagnait gaiement son gîte, sa maison des champs, l'heureux propriété-

taire ! Il s'inquiétait bien de statistique ou de minéralogie, lui ! A d'autres ! Sa tête avait toujours été vierge et saine de ces folles études où la vie s'épuise et se consume. Né riche, il n'avait pas eu besoin de la science pour vivre, et le penchant ne l'y avait pas plus porté que le besoin. Après avoir, comme tout le monde, perdu sept ans au collége, maître de lui et de son bien, il était rentré dans ses foyers rustiques, une riante habitation près de Béziers, dans le coin le plus fertile et le plus fleuri du Languedoc. Là, il vivait heureux, sans souci, chez lui, ne s'occupant qu'à chasser, à se divertir et courtiser les jeunes filles; belle vie et la seule qui convienne à un jeune homme doué de 8,000 livres de rente et d'un tempérament sanguin. Paul avait ainsi vécu neuf ans, jusqu'à ce qu'enfin le besoin du repos se fit sentir, et que l'âge vint ralentir un peu son ardeur; un âge de raison et de gravité : vingt-six ans. La période de folie, d'insouciance et de fougue que la nature accorde à ses privilégiés se clôt ordinairement à cet âge. Ce fut alors qu'au milieu des vives et rapides amours contre lesquelles Paul jouait chacun de ses jours, son cœur s'engagea dans la partie pour la première fois : Paul aima dans le sens vrai et profond du mot. Celle qu'il aima n'était par bonheur ni une comédienne, ni une vachère, ni une princesse; car la Providence, en lui envoyant cet amour, avait voulu qu'il fût sans traverses, sans orage, sans dégât, et qu'il arrivât par une pente douce et polie au but social et légitime des amours assorties. Cécile était orpheline comme Paul et un peu plus riche que lui; leurs propriétés se touchaient, de sorte que, comme l'avait judicieusement observé son tuteur, le mariage entre eux coupait une haie, comblait un fossé, et faisait de deux jolis domaines une des plus belles terres de l'Hérault. Ce ne fut pas cet argument qui décida Cécile; car lorsque son digne tuteur le lui présenta, elle était toute décidée : elle aimait Paul. Paul était un garçon fort avenant; ses manières franches et vives n'étaient pas sans grâce, son esprit peu cultivé avait une allure originale, et quoiqu'il fût peu savant, on le trouvait aimable, les femmes surtout. Cécile était charmante, fraîche, rose, blonde, de beaux yeux, une figure douce et agaçante à la fois. Ses deux tantes la peignaient trait pour trait en disant qu'elle était *belle comme les amours*. Elle sortait de pension quand Paul la vit pour la première fois. Le tuteur, qui rêvait un mariage entre les deux jeunes gens, fut ravi de leur mutuelle inclination. Cependant il voulait attendre la majorité de sa pupille; mais la pupille se récria, et Paul aussi. Les amoureux ne sont guère patiens dans le Lan-

guedoc, et le tuteur, en homme sage, jugea que le mieux était de céder, et qu'il n'était pas prudent de temporiser avec une passion que le voisinage rendait si dangereuse, une passion qui n'avait qu'une haie à franchir et un fossé à sauter.

L'époque du mariage avait donc été fixée à bref délai. Un intérêt important, le recouvrement d'une forte créance appelant Paul à Embrun, il avait été convenu que la noce aurait lieu le jour même où il serait de retour, et il était parti après avoir signé le contrat. Pendant sa courte absence, on préparait la maison, on achevait le trousseau de la mariée, on publiait le dernier ban, de façon qu'en descendant de voiture il n'avait qu'à aller tout droit à la mairie et à l'église. C'était charmant. Je vous demande maintenant si Paul se souciait des curiosités de Manosque? Il avait mieux en tête; il était tout entier à ses idées de bonheur, à l'image de Cécile, à son mariage dans trois jours. Ces pensées lui avaient tenu bonne compagnie pendant tout le voyage, il était sûr qu'avec elles sa promenade serait agréable et que l'heure s'écoulerait vite. Il s'en alla donc gaiement, le nez au vent, à l'aventure, riant, chantant et parlant tout haut, tantôt marchant et tantôt courant, s'arrêtant quelquefois pour lancer une pierre à un saule, et quand il manquait le but, ne recommençant pas, tant il y mettait peu d'amour-propre. Il fit ainsi le tour de la ville dans un large rayon, et sa promenade fut une de celles où l'on gagne toujours quelque chose, et dont il est doux de se reposer les pieds sous la table, les coudes sur la nappe, ne servît-on devant vous qu'un perdreau tué de l'avant-veille et une bouteille de vin du Rhône oubliée depuis dix ans.

La nuit était venue, lorsque Paul rentra tout poudreux à l'auberge. L'hôtelier était sur la porte, fumant sa pipe avec Claude; il lui dit: — Montez au salon, monsieur, votre couvert est mis, et l'on va vous servir tout de suite.

—Tout de suite! répéta Paul, et il monta les marches quatre par quatre. A peine était-il assis, le premier service de son souper fut étalé devant lui par une servante, non pas une grosse fille aux joues luisantes et rebondies, à la taille épaisse et aux gros yeux arrondis à fleur de tête, mais une fille comme la Provence en a, même dans les hôtelleries de ses plus petits bourgs; fille mince et pâle, aux yeux noirs et au nez grec, car sous ce ciel il y a de la poésie partout, jusque dans les servantes d'auberge, et celle-ci, qui ailleurs se serait appelée Jeanneton ou Maritorne, se nom-

mait Rosine, ni plus ni moins qu'une héroïne espagnole. Tout en satisfaisant son actif appétit, Paul regardait avec complaisance la jeune fille, dont la beauté toute méridionale gagnait singulièrement aux chandelles ; il admirait son teint animé, ses yeux brillans, ses dents blanches, et ses cheveux noirs qui se déployaient sur son front comme les deux ailes d'un corbeau et soulevaient avec grâce la dentelle de sa coiffe. La physionomie naturellement âpre et sévère de Rosine s'amollit aux regards de Paul; la conversation s'engagea par un compliment auquel une saillie répondit; peu à peu une certaine familiarité s'établit entre les deux jeunes gens, et peut-être alors Paul ne songeait-il guère à Cécile, qui dans ce moment-là essayait son voile et sa couronne de mariée. Le fait est que, son repas achevé, il repoussa son assiette, vida son verre, jeta sa serviette toute roulée sur la table, se leva, et allant à Rosine l'enlaça dans ses bras, et lui donna un baiser avec une vivacité pleine de grâce et d'abandon. La jeune fille n'eut pas le temps de résister à cette attaque brusque et inopinée, seulement elle protesta par la rougeur de son front, une exclamation de colère et une attitude hostile qui la mettait en garde contre une seconde escarmouche. Paul allait tenter la récidive sans doute, lorsqu'une voix sifflante fit entendre ce mot : — Très-bien ! — Rosine et lui retournèrent la tête, et aperçurent à la porte de la salle Claude Bontoux, qui, immobile, les bras croisés et les yeux étincelans, semblait Othello.

— Ce n'est pas ma faute, dit Desdemone, qui empila les assiettes sales et sortit en les emportant. Claude, qui s'était rangé pour la laisser passer, resta contre la porte, toisant Paul d'un regard courroucé.

— Est-ce votre sœur? lui demanda Paul.

— Non.

— Votre femme?

— Pas encore. Je l'épouserai à la Saint-Martin.

— Alors cela vous regarde. Pardon.

— Si vous n'étiez pas un monsieur, ça ne se passerait pas ainsi ; mais n'y revenez pas.

— C'est bon. Sans rancune ! Noyons cela. Un verre de rum ?

— Merci.

— A quelle heure partons-nous demain matin ?

— A neuf heures.

— Je vais me coucher.

— Bonne nuit !

Une émotion légère a quelquefois une grande influence sur certaines organisations, et le moindre mouvement de l'ame peut prédisposer le corps aux révolutions les plus fortes et aux crises les plus étranges; aussi ces détails, qui au premier abord pourraient paraître vains et minutieux, sont-ils une nécessaire préface à l'événement bizarre et inexplicable qui suivit cette soirée.

Rosine n'escorta Paul que jusqu'au bas de l'escalier, qu'elle remonta après lui avoir indiqué sa chambre du doigt. Quoique le baiser qu'elle avait reçu lui eût fait battre le cœur, elle était fille de sens et savait ce que vaut un mari. D'ailleurs elle s'était arrangée pour prendre patience jusqu'à la Saint-Martin. Paul, de son côté, ne se sentait nulle envie d'éveiller de nouveau la jalousie de maître Claude. Et puis il avait aussi sa marotte matrimoniale en tête. Il dit donc un bonsoir bien indifférent à la jeune fille, et entra dans sa chambre. C'était un appartement modeste. Le meuble principal était un lit à baldaquin enveloppé de copieux rideaux sur lesquels étaient imprimés alternativement deux épisodes des aventures de Robinson Crusoë; une table à jambes torses, deux chaises et un gothique fauteuil complétaient l'ameublement. La cheminée portait pour unique décoration deux vases en verre bleu où agonisaient des fleurs cueillies la veille. La place du miroir était vide et servait d'album aux voyageurs; sur le plâtre blanc et poli étaient crayonnés des noms, des dates, des souvenirs, des pensées fugitives et des vers invalides. Paul songea en souriant à sa chambre nuptiale si bien ornée, puis il retira de son portefeuille une lettre de Cécile. Depuis une semaine c'était sa prière de chaque soir, la dernière pensée à laquelle il confiait le repos et le songe de sa nuit. Pour la première fois, ce soir-là il n'acheva pas sa lecture; à la seconde page une sorte de vertige le prit, il se sentit la tête lourde, et un nuage passa devant ses yeux qui l'empêcha de lire. Ce malaise n'effraya guère Paul, qui en avait déjà éprouvé de pareils à diverses reprises; il l'attribua à la fatigue du voyage, et remit au sommeil le soin de le dissiper.

Au milieu de la nuit, il se réveilla. D'affreux rêves et d'horribles douleurs l'avaient tourmenté; il avait la tête et le corps brûlans, les membres brisés; il sortit de son lit et chercha long-temps ses souliers sur le carreau; puis, voulant savoir combien de temps avait duré son pénible sommeil, il alla à tâtons vers la cheminée, prit sa montre et poussa le ressort, mais elle ne fit entendre qu'un court gémissement et ne sonna pas :

il avait oublié de la remonter. Alors il alla à la fenêtre et l'ouvrit. La nuit était noire, des nuages sombres et bas charbonnaient le ciel : il n'y avait ni lune, ni étoiles, ni lueurs; l'atmosphère était morne et plombée, avec des bouffées d'un vent de pluie de temps en temps. Paul, accoudé sur le bois aigu de la fenêtre, éprouva bientôt une grande faiblesse, ses genoux fléchirent, sa respiration devint pénible et haletante. Voulant appeler du secours, il se dirigea vers la muraille et chercha la sonnette; ses mains glissèrent sur la tapisserie sans trouver le cordon. Il voulut crier, la voix lui manqua; il voulut se traîner vers sa valise, prendre ses pistolets et les tirer pour appeler, mais il n'en eut pas la force, il tomba à la renverse sur son lit. Alors il lui sembla que le plafond s'écroulait sur sa poitrine et l'écrasait; il jeta un cri sourd et perdit le sentiment.

Le jour commençait à poindre quand Paul revint à lui. Sa tête et ses reins étaient sur le lit, ses jambes pendaient; il eut quelque peine à se relever. Des horribles tortures de la nuit il ne lui restait plus qu'un grand accablement et une sorte de stupeur. Il était las et hébété, ses idées étaient confuses, le son d'une cloche brandissait dans sa tête, et dans l'ame il éprouvait une profonde et indéfinissable tristesse. En s'habillant, il lui sembla qu'il avait maigri, ses jambes et ses bras lui parurent grêles; il chercha une glace pour s'y regarder, mais il n'y en avait pas; puis ses regards se portèrent sur son lit qu'il vit tout mouillé de sueur et taché de quelques gouttes de sang ça et là. La torpeur où gisait son imagination l'empêcha de s'inquiéter de ces marques et de ce changement survenu en lui. L'air frais du matin l'attira vers la fenêtre qui était restée ouverte : l'orage avait passé, le ciel était serein, l'air pur; les feuilles frémissaient doucement, la campagne s'étendait devant lui, riante, paisible et toute chargée d'oliviers et d'amandiers; au loin, le brouillard du matin estompait le paysage et enveloppait de ses vapeurs grises et légères le pied des montagnes qui se dressaient à l'horizon. Ce spectacle le ranima, et, à la vue de cette campagne, il éprouva un vif désir d'y marcher et d'y courir. La fenêtre n'était qu'à six pieds du sol, il l'enjamba, et d'un élan tomba dans l'herbe sur les pieds et sur les mains. Il se releva et prit sa course. Tout près de la maison, il vit Rosine et lui fit un signe de la main, et Rosine stupéfaite laissa échapper le coin de son tablier rempli d'oseille. Il aperçut aussi, à deux ou trois cents pas, un paysan ébahi qui faisait de grands gestes et disait quelque chose à pleine voix, mais il n'y prit garde et s'en alla de toutes ses jambes.

Au bout d'un quart d'heure d'une marche rapide et folle, la fatigue le prit, et il se laissa choir épuisé sur le gazon, au bord de la Durance. Là, il demeura deux heures environ, à demi couché, son chapeau à ses pieds, et respirant une tige de thym. La violente et douloureuse secousse qu'il avait éprouvée vibrait toujours dans sa tête, et l'œuvre de la pensée ne s'accomplissait que difficilement en lui. Il lui semblait que depuis la veille il avait vieilli de bien des années; quand il songea à Cécile, il lui sembla qu'elle était sa femme depuis long-temps, et le baiser donné à Rosine lui revint à la mémoire comme une ancienne folie de jeunesse. Le soleil se levait derrière lui, et lorsqu'il vit son ombre se dessiner sur l'herbe, il tressaillit : cette ombre avait une forme étrange qui n'était pas la sienne. Il passa la main sur son visage qui lui parut creux et décharné, dans ses cheveux qui lui semblèrent moins touffus. — Ah! mon Dieu! dit-il, qu'est-ce donc? Il se leva et courut vers l'eau pour s'y voir.

Mais à peine fut-il debout, une clameur retentit : « Le voilà! le voilà! » Et un groupe de paysans armés de bâtons et de fusils se dirigea vers lui. Paul ne se retourna même pas; plusieurs pierres tombèrent à côté de lui, une le frappa à l'épaule, et en même temps un bâton qu'il reçut dans les jambes le fit tomber. Un hourra de victoire accueillit sa chute. Il fut aussitôt entouré.

— C'est lui, c'est bien lui! s'écria un des paysans.

— Tu le reconnais?

— Oui, monsieur l'adjoint.

— Allons, qu'on relève cet homme et qu'on l'emmène!

— M'emmener! où? pourquoi?

— Où? d'où vous venez. Pourquoi? pour ce que vous savez.

— C'est bon! dit impérieusement l'adjoint, ne répondez pas à cet homme; c'est ailleurs qu'il s'expliquera. Il ne doit parler que devant le procès-verbal.

Quoique Paul fût à peu près remis moralement de la secousse de la nuit, et que ses idées fussent redevenues nettes et lucides, il ne comprit pas ce qu'on lui voulait. Cette étrange arrestation était une méprise sans doute. Du reste la consigne étant scrupuleusement observée pendant le trajet, il ne put obtenir aucun éclaircissement. Devant la porte de l'auberge qui était encombrée, il distingua, au milieu des murmures de la foule, le mot *assassin*. Toutes les têtes étaient penchées vers lui pour le

voir, et tous les doigts le désignaient et pointaient sur lui ce mot singulier et terrible : — *Assassin!*

Le juge de paix du canton accosté de son greffier, l'hôtelier, le gendarme, Rosine et Claude étaient rangés dans la grande salle du Grand-Saint-Laurent, transformée en chambre de justice.

— Me dira-t-on enfin ce que signifie cet appareil et ce que l'on me veut?

Ces paroles furent péniblement prononcées, la langue de Paul était embarrassée, et il bégayait en parlant.

— Vous allez savoir ce que l'on vous veut, répondit le magistrat avec un imperturbable sang-froid. — Rosine, est-ce là l'individu que vous avez vu descendre par la fenêtre ce matin à la pointe du jour?

— Oui, mon magistrat.

— Bien. Et toi, Thomas, tu le reconnais aussi? Très-bien.

— Assurément, c'est moi qui ai sauté par la fenêtre, mais où est le mal?

— L'accusé avoue. Écrivez, greffier. Accusé, quels sont vos noms et prénoms? Avez-vous des papiers?

— Messieurs, dit Paul tristement, si c'est une plaisanterie que vous voulez faire, elle est déplacée assurément, et je ne suis guère en état de la soutenir. J'ai eu cette nuit je ne sais quoi, un coup de sang, je crois. Il doit en être resté des traces sur ma personne, et vous voyez que c'est à peine si je puis parler. J'ai besoin d'un médecin avant toute autre chose; allez me le chercher. Je souffre.

Les assistans se regardaient, ne comprenant rien à ce discours. Le juge de paix haussa les épaules, et prenant un ton solennel :

— Accusé, vous êtes sous le poids d'une grave prévention! Un voyageur, arrivé hier soir dans cette auberge, a disparu. Son lit en désordre, ses cheveux arrachés et semés sur les draps, des taches de sang, annoncent une lutte et un meurtre. Deux témoins attestent vous avoir vu, à la pointe du jour, sortir par la fenêtre de la chambre où a couché ce voyageur; on vous a trouvé nanti d'objets qui lui appartiennent, de ses habits, de sa montre, de son portefeuille. La justice, s'éclairant de ces preuves et des présomptions qui s'y rattachent, pense que vous êtes entré une première fois dans la chambre par cette fenêtre qu'on vous a vu franchir; que vous avez assassiné le voyageur et emporté son cadavre à la faveur des ténèbres, espérant détourner par sa disparition le soupçon d'un

assassinat. Ce cadavre, vous l'avez sans doute traîné jusqu'à la Durance. Puis vous êtes revenu pour effacer les traces du crime et achever votre butin; c'est à votre seconde sortie que l'on vous a surpris. Accusé, confessez-vous votre crime, ou bien pouvez-vous expliquer la disparition du voyageur, la possession de ses effets, et votre furtive sortie de sa chambre, par la fenêtre, à une heure indue?

Paul demeura stupéfait à ces paroles. Après la crise de la nuit, cette étrange scène épuisait ses forces et ébranlait son intelligence.

— Si vous parlez sérieusement, répondit-il, je ne comprends pas... Il y a dans tout ceci une confusion que je ne saurais démêler. On parle de voyageur assassiné,... d'effets volés,... de fenêtre escaladée... Ce voyageur, quel est-il? Je ne sais. Mais la fenêtre que j'ai franchie était celle de ma chambre, et ces habits, cette montre, ce portefeuille, sont à moi!

— A vous? Mais ces habits ont été vus sur le voyageur, le cachet de cette montre est gravé à son chiffre, et tous les papiers contenus dans ce portefeuille portent le nom de Paul Hubert?

— Eh bien, sans doute! mon chiffre, mon nom, Paul Hubert. Ne suis-je donc pas Paul Hubert?

— Paul Hubert, vous! s'écria l'hôtelier, c'est trop fort! Mais c'est moi qui ai reçu hier Paul Hubert!

— Et moi qui l'ai conduit depuis Embrun! dit Claude.

— Et moi qui ai examiné sa personne et son passeport! dit le gendarme.

— Et moi qui lui ai servi à souper! dit Rosine.

— Et vingt personnes, ajouta l'hôtelier, qui ont vu Paul Hubert sur la porte de mon auberge, hier au soir, et qui sont là pour vous démentir!

— Le système absurde et désespéré que vous embrassez, reprit pompeusement le juge de paix, serait une preuve de plus contre vous, s'il était besoin de preuves. Vouloir vous substituer à votre victime, c'est un moyen extrême, bizarre, inouï peut-être dans les fastes du crime! Mais si vous êtes Paul Hubert, et si ce portefeuille et ces papiers sont à vous, ce passeport est donc aussi le vôtre?

Paul fit un signe de tête affirmatif; tous ses membres étaient agités par un tremblement nerveux. Le magistrat déplia le passeport, et, le parcourant avec un sourire ironique : — Ceci, dit-il, achève de vous con-

fondre. Le signalement indiqué n'a aucun rapport avec vous : cheveux noirs, visage plein, teint coloré; vous n'avez rien de tout cela; vingt-six ans... et vous en avez bien quarante pour le moins.

Paul, à ces mots, s'élança vers la cheminée où était une glace, et dès qu'il s'y fut regardé, il jeta un cri douloureux et tomba évanoui sur le carreau.

Ses cheveux étaient perdus à moitié, le reste était marbré de blanc; ses joues étaient creuses et déprimées, ses yeux ternes et caves; il avait des rides : il était vieilli de quinze ans.

Il n'avait pas repris connaissance encore, lorsqu'on le plaça entre deux gendarmes, dans la voiture de Claude, pour le conduire aux prisons d'Aix.

Manosque retentit long-temps du bruit de cette tragique aventure, et l'auberge du Grand-Saint-Laurent, hélas! périt de sa célébrité. Sa clientelle était toute du pays, et une terreur superstitieuse lui fit abandonner ce logis marqué de rouge. Les diligences, les voitures, les voyageurs, à cheval et à pied, allèrent prendre leur gîte ailleurs. L'hôtelier ruiné dépendit son enseigne et loua sa maison à un maréchal. La façade jaune et les volets verts s'enfumèrent; les ormes de la porte furent coupés, les bancs arrachés, et à la place de ces ornemens hospitaliers on planta des entraves pour les mulets récalcitrans. Ce malheur engendra toutes sortes de conséquences funestes, et quoique la Saint-Martin fût passée, Claude et Rosine n'étaient pas mariés, deux mois après, lorsqu'ils vinrent déposer comme témoins aux assises d'Aix. Rosine avait refusé tout net, par je ne sais quel soupçon que Claude n'était pas étranger à l'assassinat du voyageur.

Paul fit une longue maladie dans sa prison, et lorsque l'instruction de son procès commença, toutes ses souffrances, toute l'angoisse de sa terrible aventure, avaient marqué sur lui leur empreinte profonde. Bien des gens qui l'avaient connu jadis, amenés devant lui, ne le reconnurent pas. C'était tout simple : une mère seule aurait peut-être pu le reconnaître, tel qu'il était alors. A défaut de l'amour maternel, l'orphelin espéra dans l'amour de Cécile. Le jour étant arrivé où il devait être confronté avec elle, il recueillit ses forces et ses souvenirs, voyant bien que son dernier espoir de salut était là. Il essaya, devant son miroir, de donner à sa physionomie son ancienne expression; il étudia sa pause, son geste : il reprit ce qu'il put du passé. Cécile fut introduite devant lui et le juge; elle était pâle et

triste. Quand elle le regarda, elle ne put réprimer un mouvement d'horreur en songeant qu'elle se trouvait en face de l'assassin de Paul. Il lui parla, faisant d'incroyables efforts pour vaincre son bégaiement et retrouver les accens qui allaient au cœur de Cécile autrefois : ce fut en vain, et Cécile resta impassible à cette voix. Quand il lui dit : « Je suis Paul, » elle frémit; puis un sourire de dégoût et d'ironie vint sur ses lèvres. Paul alors se prit à pleurer, et ses larmes semblèrent de remords. Usant d'un dernier moyen, il dit à Cécile beaucoup de choses que lui seul savait; il lui redit des paroles qu'il lui avait dites autrefois sans témoin, et lui rappela ce qu'elle avait répondu à ces paroles. Cécile fut étonnée; mais que cet homme debout devant elle fût Paul, l'idée ne lui en vint pas. Il y avait si loin de ce visage hâve et ridé, de cette voix, de cet âge, au visage frais et gracieux, à la douce voix et à la jeunesse de Paul! Seulement il était étrange qu'il se trouvât dans le secret des causeries intimes où leur amour s'était révélé. Elle pensa qu'il avait été lié avec Paul et avait reçu ses confidences. Et quand le juge lui demanda si elle reconnaissait cet homme pour Paul Hubert, elle jeta un cri d'indignation que Paul recueillit comme son arrêt. Il baissa la tête et se résigna.

Les jurés répondirent :

— Oui, l'accusé est coupable de meurtre sur la personne de Paul Hubert.

Maintenant que les médecins et les pathologistes disent que cela n'est pas possible, que leur doctrine ne peut admettre un fait pareil, peu m'importe; car je ne veux répondre de cette aventure ni devant la susceptibilité des gens du monde ni devant le rigorisme de la science. Visitant, en 18.., le bagne de Toulon, notre guide, après nous avoir montré, à l'infirmerie, le fameux comte de Sainte-Hélène, nous fit arrêter devant un moribond alité, la chaîne au pied et le bonnet vert en tête. C'était le héros de ce roman, qu'il avait rédigé et qu'on nous lut. L'histoire me parut singulière et valoir la peine d'être redite. Si on ne la trouve pas telle, c'est que je me serai trompé, ou qu'elle aura perdu, à mon récit, quelque chose de son originale verdeur. Dans tous les cas, excusez-moi.

EUGÈNE GUINOT.

HISTORIENS FRANÇAIS

Du dix-neuvième siècle.

§ II. — M. SIMONDE DE SISMONDI.

En dépit de la solennelle invitation que le dix-neuvième siècle adressait aux études historiques, elles demeurèrent à peu près stériles pendant vingt années; durant ce temps-là, il s'était passé de terribles et de grandes choses; la main avait plus travaillé que la tête, et on était enfin parvenu, à travers de longues proscriptions et une glorieuse dictature, à un état qui remplaçait le grandiose par le paisible; le sabreur discutait, et le conquérant s'était fait bourgeois. Le gouvernement représentatif mettait en présence et faisait combattre avec la parole les restes des anciennes races historiques et tous les élémens nés des choses d'autrefois; on sentit alors le besoin d'étudier mieux qu'on n'avait fait notre vieille histoire, pour voir si on n'y trouverait pas des armes pour les partis, et des données positives qui pussent servir à juger d'une manière supérieure les lois et les constitutions. Ce que l'on possédait sur l'histoire de France, outre que les questions actuelles n'y étaient point prévues, était inachevé, volumineux, mal écrit; il y avait force

guerres et généalogies, dont on n'avait que faire, et pas de notions législatives et morales, dont on avait besoin; on souhaitait donc un livre qui mît en jeu toutes les passions du jour, un livre brillant, animé, rapide, qui réunît un enseignement nouveau des faits à l'intérêt des combinaisons artistiques; et après avoir promené le regard sur les hommes de talent et de renommée, la génération actuelle n'en trouva unanimement qu'un seul qu'elle eût voulu charger de cette œuvre; cet élu de la France historique au dix-neuvième siècle, c'était M. de Chateaubriand.

Et l'on put croire long-temps qu'il répondrait à cette attente, dont il était digne; lorsqu'il déposa sa plume sur le cercueil d'Eudore, il promit solennellement à la muse de l'histoire de n'interrompre désormais que pour elle le silence qu'il vouait à pleurer les martyrs. Toute la France attentive écouta le serment fait à la muse; et, pleine qu'elle était de confiance et d'espoir, les années ne lui coûtèrent pas à attendre l'historien, toujours prête à lui payer le prix de sa bien-venue. Il y avait un si haut et si juste renom attaché au rénovateur de nos études littéraires, il avait si bien deviné quelques-unes des choses intimes de l'ame, en écrivant *René*, si bien compris les choses sociales, en se faisant chef d'une réaction religieuse, après une révolution athée; il était si bien l'homme actuel de la civilisation: gentilhomme par la naissance, peuple par les penchans; débris tombé du vieil édifice, et qui prenait sa place dans le nouveau; jeune, riche, érudit, enthousiaste; écrivain qui tenait aux doigts une plume d'or, qu'en vérité c'était à lui inféoder nos annales, nos rois, nos chevaliers, nos assemblées guerrières des premières races, à condition d'un livre pour hommage lige et pour tribut.

Malheureusement les honneurs politiques survinrent, indigne bâillon qui clôt toujours la bouche aux grands hommes, qui a ravi à l'antiquité une histoire par Jules-César, qui nous en a ravi une autre par M. de Chateaubriand, et qui nous en ravira peut-être une troisième, la plus belle de toutes, par M. Guizot. A peine si M. de Chateaubriand put aborder les hautes études qu'il avait résolues. Peut-être aussi, quand il s'avança dans ce champ de la

critique historique, que personne encore n'avait bien défriché; quand il voulut tenter quelque chose par delà Mézeray, Velly et Daniel, s'aperçut-il que rien n'était préparé, éclairci; et que pour le magnifique monument qu'il avait promis d'élever, il n'y avait pas seulement une pierre extraite ou équarrie. Alors, sans doute, moitié découragement et crainte d'entreprendre, moitié préoccupation politique, il laissa le bloc en place, et jeta les ciseaux au vent. Ainsi l'espoir de tous, si long-temps tenu en haleine, s'affaissa tout à coup; et cependant l'on était si bien fait et nourri à cette idée que M. de Chateaubriand pouvait seul écrire notre histoire, qu'on se mit à attendre de nouveau.

Un seul écrivain eut assez de confiance en sa force et en ses desseins, pour tenter à ses risques et périls de satisfaire l'immense désir que la France éprouvait de savoir au juste son histoire; c'est M. Simonde de Sismondi. Conquête, races, institutions, littérature, il avait tout étudié avec une rare patience; et le sort de son livre allait dépendre du point de vue dont il jugerait et expliquerait ces faits. Car il faut bien de toute nécessité que la vie d'un peuple ait un sens quelconque; que son développement à travers les siècles signifie quelque chose, et que toute histoire se résume dans une principale vérité. C'est à chercher cette signification de notre histoire que se sont appliqués tous nos historiens un peu haut placés, et c'est parce que l'explication qu'ils en ont proposée n'a point encore paru suffisante, qu'il y avait lieu pour M. de Sismondi à trouver une autre solution. Les données du problème que les historiens ont à résoudre sont à peu près les quatre grands faits sociaux suivans : clergé, noblesse, royauté, bourgeoisie, ou peuple; il s'agit de savoir si ces quatre faits principaux, qui contiennent toute l'histoire, ont d'abord été produits contemporainement, ou s'ils sont venus l'un après l'autre; lequel est né le premier, lequel est né le second; quelle est la loi de leur succession, et quelle a été, à toutes les époques, leur importance individuelle et leur influence réciproque.

Le clergé, la noblesse, la royauté et la bourgeoisie sont en effet les quatre colonnes sur lesquelles a reposé toute la société française;

les lois, les mœurs, le culte, les arts, la littérature, le commerce, l'agriculture, la guerre, ne sont que des faits secondaires, et qui dépendent des quatre premiers. C'est donc entre eux et avec eux que se pose le problème de notre histoire, et c'est bien ainsi que l'a entendu M. de Sismondi. Il avait déjà été proposé trois genres de systèmes, qui avaient eu chacun leur vogue et leur chute; il avait été fait des livres pour établir en fait et en droit la prééminence du catholicisme sur la noblesse, la royauté et la bourgeoisie, et montrer comment l'histoire était une preuve perpétuelle de la suprématie du clergé; d'autres avaient cru trouver dans nos annales que le pouvoir primordial, légitime, dominant, était la royauté, contre laquelle les autres corps s'étaient rués, et qu'ils étaient long-temps parvenus à opprimer et à amoindrir; enfin, une troisième sorte d'écrivains, à la tête desquels il faut placer le comte de Boulainvilliers, s'était mise à prétendre que la noblesse était l'autorité unique et primitive; que les nobles étaient la source de tout; qu'avec un de leurs égaux ils avaient fait la royauté, et qu'avec leurs serviteurs ils avaient fait le peuple.

Ainsi la portée et la moralité de l'histoire dépendent du point de départ que l'on adopte pour expliquer et coordonner les faits; et ce point de départ agit sur toutes les conclusions à tirer pour l'avenir, et sur l'influence qu'on est disposé à donner à l'histoire dans les lois et l'organisation des peuples.

C'était donc le parti que prendrait M. de Sismondi dans l'adoption de son principe historique, qui allait décider si son livre serait une redite ou un ouvrage nouveau. D'autres historiens avaient adopté le principe noble, le principe royal et le principe catholique; M. de Sismondi choisit le principe bourgeois; le peuple fut son héros, et, dès ce moment, tout fut dit; l'*Histoire des Français* allait être le développement historique de la souveraineté populaire (1).

(1) Nous prévenons le lecteur que l'*Histoire des Français* est le seul ouvrage de M. de Sismondi que nous ayons en vue dans cet article. Sans vouloir porter un jugement sur l'*Histoire des républiques italiennes*, nous croyons qu'elle ne contient pas des idées générales aussi arrêtées, quoiqu'elles tendent évidemment au même

C'est en 1821, en un temps d'opposition libérale, lorsque le peuple était surtout à la mode, que le premier volume parut. C'était heureusement choisir le jour pour poser la première pierre de l'édifice. Outre qu'on trouvait dans le livre de M. de Sismondi une érudition peu commune, une connaissance des sources que les habitudes de l'empire rendaient plus surprenante, il transportait et faisait vivre nos idées, nos passions, nos sympathies actuelles dans des temps où l'on n'avait coutume de voir que des tyrans féodaux et d'entendre que des chaînes d'esclave; on s'écria qu'enfin le jour de l'histoire était arrivé, et l'on se trouvait tout satisfait, tout enorgueilli de rompre avec la vieille servitude, et d'arracher le passé aux nobles, aux prêtres et aux rois, pour l'offrir au peuple, comme au plus digne. « Tiens, peuple, disait le livre nouveau, nous te livrons l'histoire; reprends toi-même ce qu'on t'avait dérobé. A toi ces livrées brillantes d'armoiries, dont avaient l'insolence de se revêtir les seigneurs; à toi ces salles et ces lits d'or, où les indolentes châtelaines venaient t'oublier et dormir; à toi ces cloîtres aux élégantes mosaïques, où des moines usurpateurs engraissaient leur pieuse fainéantise; car, bon peuple, tout cela est à toi; tu as eu toujours foncièrement, comme disait autrefois un des tiens, aux états du roi Jean, toute puissance et toute justice; c'est toi qui as compris le mieux et le plus largement ce que c'est que droit, ordre, société; ceux qui ont prétendu, comme les rois, les nobles et les prêtres catholiques, qu'ils étaient les élus de la civilisation et de Dieu, c'est-à-dire qu'ils possédaient primitivement à un degré plus éminent que toi la sagesse sociale et l'intelligence des destinées humaines, ces hommes-là sont des menteurs; sus aux faussaires! et mets-toi à leur place, car il est juste que nul ne soit sage, fort et souverain, que toi, que tout ce qui a vie s'agenouille donc devant le peuple souverain; et moi-même je vais te crier, comme le corbeau de César : Salut! peuple, vainqueur et empereur! »

but. Quant aux ouvrages philologiques de notre auteur, il sortent pour le moment du cercle de nos études.

Voilà ce qui fit la fortune du livre de M. de Sismondi ; l'auteur imagina de donner l'histoire au peuple ; et comme l'opinion était au vent des idées populaires, comme la politique se brassait au nom du peuple contre la restauration ; comme on était libéral, philosophe, vertueux, au nom du peuple, M. de Sismondi profita de cette faveur générale qui accueillait la démocratie ; et s'il n'alla peut-être pas au-devant d'elle, il s'en servit. L'idée qui portait tout son livre n'était pas, si vous voulez, quelque chose de bien inventif et de bien neuf ; éclose pendant le dix-huitième siècle, elle avait fait une haute réputation de publiciste à l'abbé de Mably ; l'abbé Siéyes en avait nourri pendant quinze années sa nombreuse famille de constitutions ; il y avait surtout un petit traité historique de Thouret, de la Constituante, où elle était nettement développée ; mais il faut dire ici que M. de Sismondi possédait sur ses rivaux d'immenses avantages. Mably savait peu les faits de notre histoire ; M. Siéyes les savait encore moins, et appartenait d'ailleurs à une école qui en fait bon marché ; Thouret, dont l'abrégé historique possédait une certaine réputation, avait touché trop sommairement nos grandes époques ; et puis tout cela paraissait vieux et usé, tout cela avait le défaut de la date.

Le livre de M. de Sismondi est donc le fruit de la réaction libérale de 1815 ; c'est le point de vue de la Constituante porté dans nos annales. Cela arrive toujours ainsi après un grand revirement ; l'idée nouvelle qui a prévalu et triomphé s'impose comme principe, et les écrivains qui s'occupent du passé s'efforcent de l'expliquer avec elle, en montrant qu'elle y était contenue. Quand les astronomes du dix-huitième siècle eurent perfectionné la théorie des cieux, Dupuis expliqua le christianisme avec les astres ; depuis qu'il y a des magnétiseurs, on rend compte des miracles du *Nouveau Testament* avec le magnétisme ; et maintenant qu'il est bien reconnu que le peuple est souverain, on se sert du principe de la souveraineté pour systématiser l'histoire : voilà tout le secret.

Nous croyons, et l'on verra nos preuves, que cette théorie de l'histoire par le peuple est la plus fausse, la plus incomplète, la plus irrationnelle de toutes ; qu'elle contredit formellement les té-

moignages les plus authentiques, les faits les plus avérés, et qu'elle nie notre histoire, au lieu de l'éclaircir et de l'expliquer.

On trouvera étrange et mal à nous peut-être de frapper ainsi au cœur l'idée sur laquelle pivote l'époque actuelle; car voilà quarante années que des écrivains de talent ou de vogue ont fait pacte avec cette conviction. Mais quand on se prend à chercher dans le passé la loi intime et supérieure de l'histoire; quand on aborde les vieilles chroniques et qu'on oublie, à les parcourir, le bruit de la rue; de telle sorte que l'oreille ne distingue plus si c'est une restauration de rois ou une révolution de peuple qui passe; alors on se met peu en peine des jugemens incompétens de la foule; on se fait confiant dans sa naïveté d'indépendance, et si l'on ne jette pas au public œuvre d'à propos et de vogue, on lui offre travail de conscience et de liberté.

C'est une chose déplorablement réelle, surtout dans les études graves de l'histoire, que la facilité avec laquelle les hommes, quelquefois les plus haut placés par leurs talens, consentent sans défiance à se payer de mots, et se laissent conduire par eux à des théories qu'ils seraient les premiers, sans cela, à examiner sévèrement et à rejeter bien loin, comme spécieuses et stériles. Ainsi, on s'imaginerait difficilement quelle a été l'influence du mot PEUPLE sur la politique moderne, et plus spécialement sur l'histoire de France au dix-neuvième siècle. On peut le placer sans contredit parmi ceux dont la langue des sciences morales fait le plus fréquent usage, et le distinguer ensuite entre tous, comme celui dont on s'est appliqué le moins à fixer la signification.

S'il arrive même que la science de l'histoire soit encore si peu avancée aujourd'hui, nous croyons qu'on peut, à bon droit, attribuer une grande partie de sa confusion au peu de clarté de l'idiome qu'elle emploie : ses termes sont comme ces terrains déserts et vagues que le premier venu s'approprie, qu'il dispose et façonne à son gré. Il a fallu que le chaos de la langue historique soit en effet devenu une chose bien sensible, et en même temps bien gênante, pour que des hommes supérieurs n'aient pas trouvé indigne d'eux de le régulariser et de l'éclaircir. M. Augustin Thierry, frappé

avec raison des théories diverses que le mot ROI occasionait, s'est appliqué à rechercher avec un soin scrupuleux quelles significations il revêtait successivement dans l'histoire, et de quelle puissance sociale il devait donner l'idée, selon l'époque à laquelle on le considérait. Pour tous ceux qui ont suivi le développement de son livre, l'erreur est impossible désormais sur ce point; mais il reste encore un travail analogue à faire sur le mot « peuple » ; et de ce manque d'éclaircissemens préalables et nécessaires viennent les grandes erreurs historiques d'écrivains même remarquables du dix-neuvième siècle, comme M. Thiers, M. Thierry lui-même et M. de Sismondi.

Le mot «peuple» emporte avec lui, dans l'histoire de France, trois significations capitales, bien distinctes, bien séparées, et que, dans la situation actuelle des études, il ne devrait plus être permis à des hommes instruits de méconnaître et de confondre. En général, il n'est jamais exact d'assigner une date précise à une révolution morale ou à une variation du langage; cependant nous allons rattacher autant que possible, et pour la clarté de nos déductions, les trois significations du mot « peuple », que nous avons annoncées, à trois époques chronologiques, sauf à la pensée du lecteur à faire les rectifications qu'elle croira convenables, et que nous jugeons nous-mêmes nécessaires.

Dans les chroniques, les lois, les chartes, les titres et tous autres documens authentiques, relatifs à l'histoire de France, depuis la conquête, en 406, jusqu'à la fin du douzième siècle, le mot « peuple », ou plutôt son équivalent latin, *populus*, désigne les propriétaires terriens, c'est-à-dire les nobles. Au commencement du treizième siècle, on le trouve accosté de deux synonymes qui indiquent que sa signification antérieure a été entièrement changée ; ces équivalens, ou plutôt ces deux espèces du terme peuple, qui reste lui-même le genre, sont les expressions de BOURGEOIS, pour les villes, et de GENS DU PLAT PAÏS, pour la campagne ; de telle sorte qu'à partir de cette époque, jusqu'à la révolution de 1789, le mot « peuple » désigne les descendances des races affranchies. Le dix-huitième siècle étendit, rendit générale la signification

philosophique et morale du même mot, aux dépens de sa signification historique; on le rendit synonyme du terme nation, abstraction faite de toute classe ou catégorie; la loi politique de 1789 l'adopta ainsi modifié, et depuis lors il a toujours désigné, également et sans distinction, les classes affranchies et les classes nobles, les hommes esclaves et les hommes libres d'origine.

Ainsi, dans la langue de notre histoire, le « peuple » n'est pas une seule et même chose qui se soit uniformément développée à travers les périodes successives des années, et qu'on puisse suivre à la trace, en ajoutant au progrès de la veille le progrès du lendemain. Ce sont trois choses bien étrangères l'une à l'autre, trois phénomènes sociaux qui se succèdent, mais qui ne s'ajoutent pas, qui n'ont ni la même origine, ni la même nature, ni la même durée; ce sont enfin trois grandes associations d'hommes, survenus à trois époques diverses dans la société, qui n'ont jamais ni éprouvé les mêmes besoins, ni prétendu aux mêmes droits, ni joui des mêmes priviléges.

Chacun a déjà pressenti, au seul énoncé de la triple distinction que nous justifierons tout à l'heure, toute la fausseté des théories historiques qui ont méconnu la trinité d'élémens dont se compose la signification du mot « peuple », qui, se laissant surprendre par un mot qui se présentait toujours le même, n'ont pas soupçonné le changement des idées auxquelles il servait d'enveloppe; qui, trouvant le peuple, et le même peuple, partout où se révélait à eux le signe grammatical par lequel il a coutume de se manifester, lui rapportaient tous les effets contradictoires qui naissent évidemment de causes opposées, le saluaient, quand il était roi éperonné d'or, aux champs de mai, l'encourageaient de la voix et du geste quand il défendait, aux états du roi Jean, ses poules contre les routiers et ses filles contre les nobles; enfin applaudissaient au triomphe de sa patience et de sa vertu, lorsque, au dix-neuf juin 1790, les Noailles et les Montmorency lui donnèrent l'accolade fraternelle, ne prenant pas garde que cette contradiction d'un peuple avec lui-même, d'un peuple qui commence par être grand seigneur, qui devient esclave, et un ignoble esclave, et qui se relève à la fin,

sans revenir cependant au niveau de son antique hauteur, était le signal évident de quelque grande erreur historique ; que l'on célébrait trois héros, étrangers l'un à l'autre, sous le même nom, et que l'on faisait du peuple français comme du preux Roland, que les romanciers du moyen âge nous montrent fendant du même coup de lance le Caucase, le mont Mimas et les Pyrénées.

Il faut avouer que l'erreur que nous combattons était imminente pour tous ceux qui, en fouillant nos origines, ne se tenaient pas sur leurs gardes, et se livraient sans réserve au témoignage littéral des textes et des chroniques. Tous les codes de la conquête, la loi salique, la loi visigothe, la loi bourguignonne, les capitulaires de la première et de la seconde race, les mémoires assez nombreux du neuvième siècle, en donnant quelques détails sur la source des réglemens politiques, témoignent unanimement qu'ils étaient proposés, discutés et adoptés dans de grandes assemblées, où figuraient le roi, les évêques, les nobles et le « peuple. » Ainsi, puisque le « peuple » est désigné nominativement à côté du clergé et de la noblesse, on est naturellement porté à conclure qu'il devait former un corps spécial. Oui, nous le répétons, l'erreur était presque inévitable quand on ne se défiait pas d'elle; mais il devient facile de la démasquer aujourd'hui, parce qu'elle est sensible et qu'il est nécessaire d'éclaircir ce point.

Il y a deux moyens, tous les deux sûrs, et qui mènent également à la solution de cette difficulté; le premier est dans quelques explications et rapprochemens historiques, le second dans le texte même des documens.

Qu'étaient, en effet, à l'époque de leur plus brillant éclat, ces assemblées politiques connues dans l'histoire sous le nom de « Champ-de-Mai? » Ici nous avons à déplorer que M. de Sismondi, qui est un écrivain d'une si grande et d'une si sévère érudition, qui entreprenait un immense ouvrage, et qui pouvait fourvoyer et entraîner par l'ascendant de son mérite toute la génération actuelle, se soit laissé aller lui-même aux redites triviales des vieux historiens sur les Champs-de-Mai. Si la plupart d'entre eux sont tombés dans l'erreur, ce n'est pas leur faute; ils disaient ce qu'ils savaient,

tout ce qu'ils pouvaient savoir, et n'avaient pas, comme nous, le secours de mémoires et de manuscrits innombrables, dans lesquels l'histoire nous attend presque toute faite, revue et corrigée. M. de Sismondi répète donc que les assemblées nationales de la première et de la seconde race s'appelaient d'abord « Champ-de-Mars, » parce qu'elles avaient lieu à cette époque de l'année; mais que, par la suite, leur réunion fut reculée de deux mois, parce qu'alors les chevaux trouvaient plus facilement de l'herbe fraîche, et que ce changement leur donna le nom de « Champ-de-Mai. »

Or, il suffisait de parcourir attentivement la première venue des chroniques du neuvième siècle, que M. de Sismondi a certainement toutes parcourues, pour faire raison de ces préjugés historiques, et parvenir à des notions exactes et utiles. La vérité est que les grandes assemblées de Francs n'eurent jamais de lieu et d'époque fixes; on en trouve de réunies dans toutes les grandes villes de la Gaule et de la Germanie, et à tous les mois de l'année; l'assemblée eut lieu en janvier en 820, en février en 828, en mars en 863, en avril en 817, en mai en 823, en juin en 824, en juillet en 840, en août en 825, en septembre en 836, en octobre en 821, en novembre en 832, enfin en décembre en 819. Il y a même plus, il n'est pas rare de les voir se réunir deux fois dans la même année; en 823, l'assemblée eut lieu en mai et en novembre; en 821, en octobre et en février; en 819, en décembre et en juillet; en 826, en juin et en octobre; et si l'on observe que les lieux de réunion pouvaient être, quelquefois à trois mois d'intervalle, Compiègne et Mayence, Nevers et Paderborn, les historiens de l'école démocratique doivent avoir une admirable idée de ce peuple législateur qui franchissait si lestement des royaumes entiers pour aller donner un vote.

Il résulte évidemment des faits que nous venons de rapporter, et d'une infinité d'autres qui grossiraient inutilement notre travail, que les grandes assemblées n'avaient rien de fixe, ni pour le lieu, ni pour le temps, ni pour le nombre, ce qui exclut l'idée d'institutions politiques précises, et d'un gouvernement représentatif régulier; il en résulte encore qu'il n'y avait que les chefs des puis-

santes familles, à la tête de nombreux soldats et de nombreux serviteurs, qui pussent entreprendre de longs et fréquens voyages, à travers des pays sans routes, sans ponts, sans hôtelleries, couverts de bandes errantes, et hérissés de petites forteresses, d'où les seigneurs s'élançaient à tire-d'aile, chaperonnés comme leurs faucons.

D'abord les bourgeois, ou les habitans des villes, ne paraissaient pas au Champ-de-Mai; et, outre que l'histoire n'y signale pas leur présence, elle y eût été sans objet et incompréhensible, pour tous ceux qui savent combien les bourgeois se gouvernaient à part au neuvième siècle, selon les restes du droit municipal romain, et combien ce régime municipal restait rigoureusement étranger aux coutumes féodales; ensuite les petits propriétaires terriens, excessivement peu nombreux à cette époque, n'y assistaient pas non plus, premièrement parce qu'ils n'auraient pas pu subvenir aux frais de la route, ou qu'ils auraient couru le risque de périr en chemin; et puis, comme ils étaient tous patronés, d'après un capitulaire formel de Charlemagne, c'était à leurs patrons qu'appartenait seulement la défense de leurs intérêts.

Il faut exclure ainsi les bourgeois et les petits propriétaires des assemblées du Champ-de-Mai; elles ne pouvaient se composer que d'évêques, de riches abbés et de grands seigneurs; et, aux yeux de quiconque accepte les faits pour leur valeur, il est évident et incontestable qu'il n'y avait pas de « peuple », dans l'acception moderne de ce mot.

L'espèce de contradiction que l'on pourrait d'abord être porté à reconnaître entre le texte formel des chroniques, les préambules des lois générales ou des capitulaires spéciaux, et les notions historiques auxquelles nous venons d'être conduit, disparaît facilement et naturellement, si l'on consent à ne pas trouver, entre les expressions de « noblesse » et de « peuple », l'opposition qu'elles n'avaient réellement pas du cinquième au douzième siècle. « Noblesse », dans les cas que nous venons de mentionner, désignait les grands chefs de tribus, revêtus de fonctions militaires, comme ducs, comtes, marquis (*duces, comites, marchiones*); et « peuple »

s'appliquait à toute la masse des gentilshommes, qu'aucune illustration sociale ne faisait appeler d'un nom exceptionnel.

Pour nous, qui attachons un prix bien plus grand aux preuves tirées de rapprochemens historiques, de considérations philosophiques ou morales, qu'au renseignement court, tronqué, cru, qui sort de la portée grammaticale d'une expression, nous sommes si sûr de la traduction de ce mot *populus* par celui de « noblesse », durant toute la période précédemment indiquée, que nous pencherions à ne pas ajouter une ligne, dans la vue d'une justification dont nous ne comprenons pas la nécessité; mais, comme nous écrivons surtout en vue de ceux qui se sont laissés aller aux préjugés dont nous souhaitons de détruire l'influence, nous allons compléter nos preuves avec des textes formels, irrécusables, afin de convaincre ceux-là qui cèdent surtout à la puissance des mots.

Les principales chroniques du neuvième siècle, les *Annales d'Éginard*, la *Vie de Charlemagne*, du même auteur, celles que l'on désigne communément sous le nom de *Chronique* de l'astronome, du moine de Saint-Gall, de Thégan, et surtout *l'histoire des dissensions des fils de Louis-le-Débonnaire*, par Nithard, sont remplies de témoignages qui concourent, soit qu'on les réunisse, soit qu'on les propose un à un, à mettre hors de doute les vérités que nous pensons avoir déjà établies par une autre voie. Nous nous bornerons à citer deux très-courts passages du quatrième livre de Nithard; nous les choisissons de préférence, parce qu'ayant été écrits en 843, cette date si certaine nous aidera à relever une autre erreur capitale de M. de Sismondi, et nous ne citerons guère que ceux-là, parce que nous ne comprenons rien de plus concluant et de plus explicite.

Il s'agit, dans le premier passage, du partage de la succession de Louis-le-Débonnaire, déterminé à Mâcon, entre Lothaire, Louis et Charles, et de l'indication d'une assemblée prochaine des grands terriens, dans laquelle les lots seraient assignés et le choix laissé à Lothaire. En attendant l'époque de l'assemblée, « Lothaire, dit Nithard, alla chasser dans les Ardennes, et priva de leurs

charges les premiers d'entre le « peuple » de sa portion, qui, forcés par la nécessité, avaient quitté son parti pendant sa retraite. » Il est bien évident que ces hommes ainsi revêtus de « charges », que Lothaire dépouille parce qu'ils avaient embrassé la cause de ses frères, et qui appartiennent au « peuple, » étaient de grands chefs de famille, c'est-à-dire des nobles. Le second passage est relatif aux préliminaires de la réunion des trois frères, d'abord projetée pour Worms, et enfin réalisée à Coblentz le 19 octobre 843. Louis et Charles demandaient à Lothaire des sûretés pour leurs commissaires respectifs. « Charles, dit l'historien, pensait qu'il ne devait pas négliger le salut de tant d'illustres guerriers ; ils étaient au nombre de quatre-vingts, pris parmi toute la « multitude » et d'une éclatante « noblesse. » Nous devons ajouter que nous avons traduit rigoureusement les termes essentiels ; le texte latin porte le mot « *populus* » dans le premier exemple, et le mot « *multitudo* » dans le second. Il est donc bien évidemment établi, par les mots et par les choses, qu'au cinquième comme au neuvième siècle, la classe d'hommes désignés sous le nom de « peuple, » qui concourt à la confection des lois et règle le sort du royaume, est la classe des gentilshommes, des grands propriétaires, des chefs de tribus.

C'est qu'en effet la constitution et le tempérament des choses le voulaient ainsi. Les classes actuellement existantes des petits propriétaires, des industriels et des prolétaires, qui ont eu besoin pour naître et se développer de la protection des lois, du luxe et de la civilisation des temps modernes, n'occupaient que peu ou point de place sur le sol, et s'effaçaient complétement dans la politique et les influences directrices de la société. Certes, il s'était déjà produit, au treizième siècle, un immense mouvement en faveur des races esclaves, et à peine si l'on s'aperçoit de quelque changement dans les choses supérieures de la législation. Nous allons trouver le même langage dans les chroniques de la troisième race, pour désigner exactement les mêmes objets, et les périodes précédentes de l'histoire se trouveront ainsi éclairées du reflet de cette sorte de lumière que le présent envoie sur le passé.

On sait quel enchaînement de circonstances fortuites détourna

de son vrai but la croisade prêchée, en 1198, par Foulques, curé de Neuilly, amena la conquête de Constantinople par les Français et les Vénitiens et la fondation d'un empire français sur les débris des dynasties grecques. Le premier de ces événemens providentiels fut la mort de Thibaut V, comte de Champagne, déjà nommé chef de l'expédition. Une assemblée eut lieu à Soissons en 1201, formée de Baudoin, comte de Flandre; de Louis, comte de Blois; de Hugues, comte de Saint-Paul; de Geoffroy de Joinville, de Villehardouin et d'un grand nombre d'autres seigneurs. Nous disons tout ceci pour amener les termes remarquables du texte. On proposa, dans cette assemblée, Boniface, marquis de Montferrat, pour être chef de la croisade, et cette proposition finit par être agréée : « Assez i ot paroles dittes avant et arrière, lit-on dans Villehardouin; mais la fin de la parole fu telx, que tuit se accordèrent, li grant et li petit. » Il est évident que ces dernières expressions : « li grant et li petit, » entendues, comme elles doivent l'être, d'une assemblée de seigneurs, traduisent exactement « les nobles et le peuple » du préambule des Capitulaires, et il devient plus manifeste par cet exemple que « peuple » signifiait alors gentilhomme. Voici un nouveau et dernier témoignage. Il nous semble qu'il ne reste plus rien à dire après cette preuve-là.

Le marquis de Montferrat accepta la conduite de l'expédition; les chefs croisés envoyèrent des commissaires à Venise, pour louer des bâtimens de transport; mais les stipulations primitives avec les Vénitiens n'ayant pas été tenues par tout le monde, les barons qui étaient restés fidèles à leur parole, se trouvèrent chargés de tout l'engagement. Dans l'impossibilité d'acquitter les sommes convenues, ils consentirent, pourvu qu'on les tînt quittes, à aider les Vénitiens à reprendre Zara, que les Hongrois leur avaient enlevée. Les barons furent tous réunis dans l'église de Saint-Marc, un jour de dimanche, et le doge Dandolo monta en chaire pour proposer de faire lui-même partie de la croisade, après la prise de Zara. « Devant ce que la grant messe commençast, dit Villehardouin, li dux de Venise qui avait nom Henris Dandole, monta el leteril et parla al pueple, et lor dist : Seignor, accompagnié estes, etc... » Or, un

peu plus haut, Villehardouin a donné les noms de ceux que Henri Dandolo appelle « seigneurs, » et qu'il désigne lui-même par l'expression de « pueple » ; c'étaient de très-illustres barons et de très-puissans feudataires.

Ainsi, jusqu'au treizième siècle, comme nous l'avons déjà dit, l'expression de « peuple », prise dans les documens historiques de France, désigne la noblesse. Depuis lors et peu à peu les municipalités se fondèrent, c'est-à-dire les municipalités indigènes s'entèrent sur la souche déjà vieillie des municipalités romaines; la population des villes s'allia un peu plus à celle des campagnes; les paysans s'approchèrent timidement des cités, mais sans pouvoir en franchir l'enceinte, et se distribuèrent dans les *faux-bourgs*, qu'ils bâtirent, sortes de villes encore maudites, où l'on n'était qu'un *faux* bourgeois (1). Enfin ce mouvement croissant d'amnistie éleva les classes affranchies par le commerce, par l'industrie, par tout le travail social, dont elles étaient les instrumens; elles prirent consistance; leur nombre s'augmenta, et à leur tour elles finirent par se constituer et s'appeler « le peuple. »

Il ne faudrait pas croire cependant que ce mouvement de civilisation, qui élevait ainsi les classes affranchies, s'était opéré rapidement. Au quinzième siècle, le « peuple » nouveau n'avait encore pénétré ni dans l'administration, ni dans les cours de justice, ni même dans l'armée, qui était pourtant le corps d'association où il devait arriver le plus vite. Il y a dans les chroniques de l'époque une infinité d'exemples de cette position encore naissante des classes inférieures, et un des plus frappans et des plus pittoresques, sans contredit, se rencontre dans la série des guerres de Bertrand du Guesclin. A la bataille de Cocherel, cette bataille d'Homère, où les ennemis dînent en présence, et boivent presque à leur mutuelle santé, le « peuple » nouveau paraît dans toute l'ignoble rudesse de sa nature. Tandis que Jean de Grailly, le Gas-

(1) C'est dans ce sens qu'à Rome l'Aventin était anciennement une montagne maudite : c'était un *faux-bourg*. L'anathème fut levé lorsqu'on l'enferma dans le mur d'enceinte. Quels que soient le temps et l'espace qui les séparent, tous les peuples se ressemblent à des périodes identiques.

con, fouillait les ruses de son bissac, pour échapper avec honneur aux redoutables horions qui allaient pleuvoir sur sa troupe, mi-partie d'Angleterre et de France; tandis que Bertrand, pour mieux *charpenter* l'ennemi, prenait trois soupes au vin, en l'honneur de la sainte Trinité, ce qu'il y avait de « peuple » dans les deux armées en vint aux prises d'avance à coups de poings et de balais. Cette lutte démocratique dura près d'une heure, jusqu'à ce que, de part et d'autre, les chevaliers et les nobles hommes d'armes se furent repus et mis en point. Alors le « peuple » anglais céda le champ de bataille pour aller laver dans les eaux de l'Èvre ses yeux pochés et son nez en sang; alors le cri si redouté des Anglais : « Notre-Dame Guesclin », se fit entendre; goujats et manans disparurent; éperons d'or et lances brillantes reluirent dans le vallon de Cocherel; et, sur la fin de la mêlée, comme les chevaliers anglais fuyaient meurtris et sanglans, on apercevait Bertrand, le gros et jovial batailleur, la poitrine blasonnée de son aigle de sable, tenant à deux mains Jean de Grailly, et lui criant, de l'air d'un homme qui va perdre patience : « J'ay à Dieu en convenant que se ne vous rendez, je vous bouterai mon épée dans le corps; » et le Gascon, qui comprenait ce langage, se rendait avec résignation, quitte à prendre revanche complète un peu plus tard, à la bataille de Navaretta.

Ce serait maintenant une tâche facile, mais sans prix, de suivre pas à pas l'invasion lente et insensiblement progressive de toutes les hautes positions sociales, par ce même peuple qui servait à Du Guesclin à conduire ses mulets et à fourbir ses marmites. Nous verrions de grandes et redoutables maisons des derniers siècles poindre humblement, et cacher sous le velours et la soie le surcot de tiretaine de leurs aïeux. Les Maupeou seraient déjà notaires sous Henri IV, et les Laffemas tailleurs pendant la Ligue. Nous aimons mieux formuler simplement ce mouvement civilisateur, qui portait les fils des esclaves au gouvernement de la France, jusqu'à ce que, se mettant tout à coup à philosopher, en 1789, ils généralisèrent dans la loi toutes les individualités créées par Dieu et l'histoire; appelèrent indistinctement du même nom de « peuple » et ceux

qui avaient gagné, et ceux qui avaient perdu à traverser nos annales, écrivirent enfin dans la constitution que désormais les hommes naissaient égaux, et qu'il était fondé, pour l'avenir, un terme moyen, un étalon à l'espèce humaine.

Ainsi, pour résumer en peu de mots la théorie que l'inspection des documens nous a livrée toute faite sur le « peuple », nous trouvons qu'elle compose une sorte de trilogie historique, dont les trois actes sont bâtis sur trois pensées diverses. Le premier expose l'ère de la noblesse, l'époque où Dieu, le courage et la lance constituaient le droit, âge héroïque de la France, pendant lequel les simples gentilshommes étaient des rois. Le second raconte la naissance, l'éducation, les travaux des races esclaves; âge semi-héroïque, où les grandeurs nouvelles sont marquées au front d'un stigmate antique, mais à demi effacé, et chaque jour moins profond. Le troisième nous fait assister à une transformation inouïe, inconnue; où les nobles ne sont plus nobles, où les esclaves ne sont plus esclaves; espèce de combinaison chimique dans laquelle le résultat est un corps binaire, mais dépouillé des propriétés spéciales qui constituaient ses deux élémens. Ce sont donc trois natures de « peuple » bien distinctes, qui n'ont de commun que le nom, qui se touchent par leurs extrémités chronologiques, mais qui sont, chacune à part, complètes et finies; qui se remplacent, s'excluent, se nient; qui ne peuvent pas exister contemporainement, parce qu'elles sont la contradiction l'une de l'autre, et qui, par conséquent, loin de former une chaîne qui serve à lier le grand faisceau des faits historiques, sont inexorablement séparées par deux solutions de continuité.

Nous voici parvenus, non pas sans quelque lenteur, à un point où notre chemin se replie et nous ramène sur nos pas. Nous avons fait comme le bûcheron qui, sans s'effrayer de sa tâche, aiguise paisiblement et à l'aise le coin qu'il enfoncera dans le tronc. Notre coin est prêt; nous allons le prendre à deux mains, mettre son tranchant au plus épais du livre de M. de Sismondi, et puis frapper, frapper sans relâche, jusqu'à ce que le livre ait volé en éclats. Élevé sur une base que nous avons sapée, nourri d'une

idée que nous détruisons, construit d'après une théorie dont nous dispersons les élémens, nous ne prendrons pas la peine inutile de nous acharner sur les lambeaux. Il nous aura suffi de faire toucher du doigt l'erreur mère, qui était grosse de toutes les autres déceptions; car enfin nous aurions fait bien peu pour le lecteur, s'il ne nous jugeait pas digne d'un supplément de zèle, d'intelligence et de travail.

Les faits positifs, importans, immenses, contre lesquels se heurte et se fausse la théorie du « peuple » de M. de Sismondi, et qui troublent en tout sens l'économie de ses idées et de son ouvrage, sont si nombreux qu'il y aurait à parcourir chaque volume page à page, et à montrer comment, le premier pas franchi, il a été impossible de s'arrêter au milieu d'erreurs capitales, qui s'enchaînent l'une à l'autre. Il y a donc un choix à faire parmi les mécomptes de l'historien, et nous allons mettre en saillie les suivans, comme plus étendus, plus généraux, et contenant le germe d'une foule de mécomptes secondaires, dont le lecteur un peu exercé suivra sans peine la filiation.

1° La noblesse. M. de Sismondi, en méconnaissant la famille noble, ce type primitif et universel de l'association humaine, qui contient, résumés dans un petit espace, tous les principes que la civilisation a développés; qui représente la liberté et la propriété par le chef, l'esclavage par le fils et la femme, a commis une erreur qui est plus que française; car l'homme libre par naissance, l'homme libre, c'est-à-dire propriétaire et maître, d'aïeul en aïeul; l'homme de race, le gentilhomme, *gentis homo*, est un élément social de tout peuple : il est Chinois, aussi bien que Juif; Grec, aussi bien que Tartare; Romain, aussi bien qu'Anglo-Saxon; Français, aussi bien que Mexicain. Montézuma, Scipion, Alcibiade, Timour-lenk, Job, Achille, Montmorency, Robert-Bruce, tous ces hommes-là étaient des gentilshommes : il n'y a entre eux de différence que la patrie et que le nom : Jésus-Christ était encore gentilhomme, comme descendant de David et des patriarches. En eux résidaient la première liberté, la première propriété, la pre-

mière royauté, la première légitimité humaines; ils étaient maîtres, rois et pontifes; l'épouse et le fils étaient leur chair, leur vie; cette épouse et ce fils leur appartenaient sans réserve, comme les membres appartiennent au corps, qui les blesse, les mutile, les coupe à son gré. Tout cela était, en son temps, juste, saint et légitime; cela était naturellement, simplement, sans efforts d'un côté, sans résistance de l'autre : Dieu et l'ordre prédestiné du développement des choses sociales le portaient ainsi.

2° Les esclaves. L'esclavage et la liberté sont deux choses qui existèrent contemporainement dans la famille. Le fils de famille commença par être naturellement dépendant ou esclave; la fille de famille, en devenant épouse, resta esclave pareillement; le fils de famille, vendu ou conquis, fut le premier serviteur, et forma le premier anneau des esclaves qui ne tenaient pas directement et par la chair au père ou au gentilhomme. Cet état social, qui a laissé trace dans le droit, n'est même pas fort ancien; dans les Douze Tables, l'épouse s'achète, ou même s'acquiert par prescription, comme le meuble; et le fils de famille s'émancipe par le poids et la balance. Le premier degré de l'esclavage est le fils de famille; le second, le fils de famille vendu ou conquis, c'est-à-dire le serviteur.

3° L'aristocratie. C'est la réunion sur le pied d'égalité de tous les hommes libres ou maîtres, de race; c'est une république de gentilshommes. L'aristocratie fut nécessairement le premier de tous les gouvernemens, et primitivement le seul possible; car il résulta du simple rapprochement des nobles ou chefs de famille; et puis, les fils de famille, ou les serviteurs, qui n'avaient rien en propre, pas même un nom, ne pouvaient pas former une autre autorité, une autre loi, un autre gouvernement. Athènes, Sparte, Rome, et toutes les réunions antiques de peuples, eurent ainsi des gouvernemens aristocratiques, où le peuple était gentilhomme; les Francs, les Visigoths, les Saxons, s'associèrent pareillement ainsi; la royauté fut une forme tardive et secondaire, et naquit par l'élévation violente d'un noble au-dessus de tous ses égaux.

4° La bourgeoisie. C'est un fait social, universel, humain,

comme la noblesse; il a existé à Rome, en Grèce, dans l'Inde; mais nous ne le considérons qu'en France, et dans l'étendue d'une application possible au livre de M. de Sismondi. L'esclave était en général directement affranchi, au moyen âge, quand il était industriel; il devenait communément serf de la glèbe, homme lige, emphythéote, quand il était agricole, et arrivait de transformation en transformation à la liberté et à la propriété. Affranchis en grand nombre, les esclaves se réunissaient, s'organisaient en commune ou bourgeoisie; ils élisaient une sorte de roi, appelé maieur, maire ou prévost; douze sortes de pairs, ou même un plus ou moins grand nombre, nommés échevins, et ils formaient ainsi une société complète, tout-à-fait à part, vivant à côté des nobles, sans avoir aucun rapport administratif ou judiciaire avec eux. La bourgeoisie était donc la réunion sur le pied d'égalité d'un certain nombre d'anciens esclaves, ou descendans d'esclaves; c'était une république d'affranchis. Le gouvernement de la bourgeoisie, ou le régime municipal, doit avoir été historiquement postérieur au régime aristocratique, puisqu'il suppose l'affranchissement des serviteurs. Tout le monde n'était pas, mais tout le monde pouvait devenir bourgeois; Louis XI se fit recevoir à la municipalité d'Unterwalden; il était donc bourgeois suisse, mais il n'était pas bourgeois parisien. Les étrangers, qui affluaient vers les cités et s'y établissaient, n'étaient pas de prime-abord membres de la bourgeoisie; on les reléguait, comme nous l'avons dit, hors de l'enceinte, dans des lieux qui prenaient par cela même le nom de *faux-bourgs*. Les bourgeoisies qui existaient en France en 1789 ne dataient pas de plus loin que le onzième siècle; et comme les guerres ont fait disparaître la plus grande partie des familles nobles, la descendance des communes, c'est-à-dire aujourd'hui la presque totalité de la nation française, n'a pas une existence civile de plus de six ou sept cents ans.

5. Royauté. La royauté est un hasard historique; les populations actuelles de l'Europe se tiennent par d'étroits rapports de parenté; elles sont venues en même temps, ont obéi aux mêmes penchans et à des lois analogues; cependant la royauté ne s'est établie

de prime-abord qu'en France et en Angleterre. La condition d'existence pour la royauté, c'était la fortune d'une grande famille, assez ambitieuse pour ne point vouloir de rivales, et assez puissante pour n'être jamais vaincue. L'Italie et l'Allemagne n'ont jamais pu avoir de dynasties royales, parce que la puissance des nobles s'y balançait; l'équilibre des nobles maisons fit la fédération de l'Allemagne; cet équilibre rompu eût fait un roi. La royauté a tenu en Espagne à l'invasion des Arabes; ils chassèrent tous les rois du Midi, ne laissant debout que les maisons d'Aragon et de Castille; et une fois les flots du mahométisme refoulés en Afrique, la royauté profita de l'unité sociale que les batailles avaient faite.

6° Anoblissemens. C'est encore une phase sociale commune à tous les peuples; on peut comparer les nobles qui s'abaissent et les esclaves qui s'élèvent, par la même civilisation, à deux asymptotes; l'anoblissement est le point où les deux lignes se rapprochent le plus. En Grèce, à Rome, en France, l'esclave parcourait les trois degrés d'ascension morale et politique suivans : Affranchissement, bourgeoisie, lettres de noblesse. A Rome, la roture, ou plutôt la bourgeoisie, se nommait *civitas;* le *civis romanus* ou citoyen romain était le membre de la commune; mais on ne devenait noble ou *patricius* que par une loi, et nominativement. Pour signe d'anoblissement, on se faisait peindre; mais on n'en obtenait la permission que par la possession d'une magistrature, et les quartiers de noblesse se comptaient ainsi par le nombre des portraits de famille. Celui qui n'avait pas de portrait à montrer était roturier, ou ignoble; celui qui avait le sien était *novus*, ou nouveau, et son fils seulement était noble. Dans Pline, l'orateur Messala s'indigne qu'au milieu d'une pompe funèbre, les images des Levinii aient été mêlées aux siennes; dans Cicéron, les centumvirs jugent un procès pour succession, entre les Claudii, nobles de race, et les Marcelli, qui sortaient d'un affranchi. Marcellus, le collègue de Fabius Maximus, qui fut tué dans une embuscade par les soldats d'Annibal, était de cette famille. Enfin, pour dernier exemple des anoblissemens à Rome, Caton l'Ancien était lui-même *novus*, et

par conséquent fils d'ignoble. Caton d'Utique, son arrière-petit-fils, était donc d'une race d'anoblis; nous ne poursuivons notre idée jusque là que pour faire remarquer deux choses : d'abord jusqu'à quel point, malgré sa basse extraction, le partisan de Pompée était infatué de ses titres ; ensuite la singularité de sa destinée, qui lui a fait acquérir, au dix-huitième siècle, une réputation de républicain, qu'il a encore.

En France, et même dans toutes les nations qui se sont formées avec les débris des races de l'invasion, les anoblissemens ont été amenés, comme à Rome, par la nécessité de remplacer les familles nobles de naissance; seulement la forme de ces anoblissemens a varié, et ils ne se sont pas tous opérés par les charges publiques. On ne saurait assez se persuader combien les peuples se ressemblent, à des périodes identiques, et jusqu'à quel point c'est une fausse manière de ne pas les expliquer, les compléter l'un par l'autre, dans ce que leur histoire peut avoir d'étrange et d'obscur. Ainsi, de même que la noblesse de Bretagne avait le privilége d'annuler, pendant un temps plus ou moins long, ses titres et ses prérogatives, pour se livrer à des professions qui étaient exclues par les devoirs de la naissance, les familles romaines laissaient aussi quelquefois *dormir* leur noblesse. Les Octavii, qui étaient d'origine étrusque, et qui s'établirent à Rome avec les Lucumons de Tarquinia, ou, pour parler comme l'abbé Vertot, sous Tarquin l'Ancien, étaient déchus de leurs priviléges pendant les derniers siècles de la république; Jules César les rétablit dans leur rang historique par la loi Cassia. Ce ne fut qu'au commencement du treizième siècle que les anoblissemens s'introduisirent et se multiplièrent en France; et c'est en ceci que M. de Sismondi a commis la grande erreur dont nous avons parlé. Non-seulement il a confondu la noblesse avec les anoblissemens, ce qui est déjà s'interdire l'intelligence de la moitié de l'histoire; mais encore il a placé leur introduction, à tout hasard, vers 850. Or les quatorze codes de la conquête qui nous sont restés, et qui ont été à peu près tous rédigés pendant le septième siècle, fourmillent de témoignages sur l'existence de la noblesse. Le passage de Nithard que nous avons cité plus haut,

et qui est écrit en 843, montre également qu'il existait un corps de noblesse avant 850; et, d'un autre côté, le premier exemple historique d'anoblissement est de 1191, c'est-à-dire postérieur de trois siècles et demi à l'époque que M. de Sismondi a désignée.

Ainsi, au point où nous sommes déjà parvenus, et sans pousser plus loin l'étude des principes, le livre de M. de Sismondi nie six faits capitaux, qui portent presque à eux seuls toute l'histoire de France : il nie la noblesse de race, en la confondant avec les anoblissemens, et en indiquant une date, qui est même fausse dans son application spéciale, à un fait humain, et qui touche par conséquent à la loi primordiale des sociétés; il nie l'esclavage, comme un fait naturel, normal, légitime en son lieu, en écrivant sa théorie d'un « peuple » civilement et politiquement libre à tout jamais; il nie l'aristocratie, comme gouvernement primitif et nécessaire, puisque en supposant le « peuple » source de toute élévation, il aurait dû être dominé violemment par les seigneurs; il nie la bourgeoisie comme gouvernement historiquement secondaire, en supposant, sans la moindre raison valable, une bourgeoisie imaginaire qui n'a existé, même en germe, que depuis le onzième siècle; il méconnaît la royauté, en la montrant comme établie au préjudice des droits du « peuple », tandis qu'elle ne s'est formée que des dépouilles des races nobles, et qu'à son début le « peuple » n'existait pas; enfin il méconnaît encore le caractère essentiellement libéral des anoblissemens, qui, au lieu de s'être faits au détriment d'un prétendu « peuple », ont eu au contraire pour mission sociale de faire participer les races affranchies aux priviléges des gentilshommes.

Or, ces élémens ainsi niés, oubliés ou méconnus, c'est précisément, en grande partie, ce qui remplit et constitue notre histoire. Tronquer le principe, c'est tronquer la conséquence; attaquer le fondement, c'est ruiner l'édifice; manquer sa direction au point de départ, c'est accepter l'impossibilité d'atteindre le point d'arrivée; se tromper là-dessus, c'est se tromper sur tout.

Sans le fait de la noblesse primitive, comment se rendre compte de l'antipathie profonde qui a séparé toujours, et chez tous les

peuples, les nobles des roturiers; et comment se fait-il que, depuis le commencement des temps historiques, l'aristocratie ait toujours perdu et les affranchis toujours gagné?

Sans le fait de l'esclavage naturel et parallèle à la noblesse, comment comprendre que des hommes libres aient consenti à devenir esclaves, sans qu'ils aient cherché, eux ou leurs enfans, à reconquérir leur ancien état, et surtout sans que, chez aucune nation du monde, le souvenir de cette abominable spoliation se soit conservé? Comment est-il possible que ces mêmes Francs, s'ils étaient tous libres et souverains avant Charlemagne, comptassent cent humbles serviteurs pour un châtelain sous Hugues-Capet? Qu'étaient devenus ces hommes libres? les avait-on tués, comme le dit naïvement M. de Sismondi? Enfin d'où sortaient ces affranchis timides et grossiers qui forment les premières bourgeoisies au treizième siècle?

Si l'aristocratie n'est pas un fait primitivement nécessaire, pourquoi le gouvernement de tous les peuples, sans exception, commence-t-il par là?

S'il a existé de tout temps « un peuple », dans le sens actuel de ce mot, comment se fait-il que la plus ancienne association bourgeoise de l'Europe n'ait pas plus de huit cents ans de date?

Si « le peuple » a voulu s'organiser démocratiquement au treizième siècle, pourquoi n'a-t-il pas témoigné ce désir plus tôt?

Si les anoblissemens constituent la noblesse, comment y avait-il des nobles trois ou quatre siècles avant l'introduction des anoblissemens? Comment est-il arrivé surtout que les anoblis aient toujours été méprisés par ceux qui se disaient nobles de race? D'où vient que déjà, au neuvième siècle, on voit ce dégoût des grandes maisons pour les maisons nouvelles, et que, malgré sa position dans l'église, la chronique de Thégan appelle injurieusement l'archevêque Ebbon fils de chevrier, lui rappelant que l'empereur lui a bien donné la liberté, mais non pas la noblesse?

Une fois ces notions fondamentales ainsi faussées, comment eût-il été possible à M. de Sismondi de ne pas entasser erreur sur erreur jusqu'au bout de son livre? Que devient la moralité histo-

rique qu'il tire d'événemens mal compris et plus mal expliqués? Préoccupé de son «peuple», il maudit les nobles, il maudit les rois, il maudit le clergé, parce que bien évidemment, dans sa supposition, les nobles, les rois et le catholicisme ne pouvaient avoir force et puissance qu'aux dépens du peuple. Quand les communes se forment, il s'indigne de voir que ces bourgeois en demandent la permission aux seigneurs, parce que le « peuple » n'avait besoin de la permission de personne. Quand le tiers paraît aux états-généraux, il lui crie que c'est une honte de rester à genoux, parce que le « peuple» a le droit de se montrer la tête haute. Quand viendra pour M. de Sismondi le moment de raconter notre révolution, il ne pourra pas manquer de battre des mains à la spoliation du clergé et des nobles, car son « peuple » était antérieur à tout cela; et s'il nous montrait Rossignol et Ronsin volant les vases sacrés des églises en Bretagne, il dirait, comme M. Mignet, que l'état reprenait son bien.

En résumant la valeur des aperçus sommaires que nous avons exposés sur l'*Histoire des Français*, et que nous croyons suffisans pour conduire le lecteur à l'appréciation des détails de l'ouvrage, nous dirons que c'est, à notre avis, un livre faussement posé; la portée morale en est dangereuse, la tendance politique sans fondement, la valeur philosophique nulle.

Si l'on cherchait à dégager la loi générale de la civilisation française d'après la disposition des faits spéciaux, telle que M. de Sismondi l'a construite, on arriverait à un résultat radicalement faux : si on asseyait les théories politiques sur la donnée sociale du livre, on organiserait un gouvernement monstrueux, parce qu'il froisserait le présent et mentirait au passé.

Le vice de l'*Histoire des Français* est aux fondemens; la physionomie des faits a été mal saisie, parce que M. de Sismondi l'a étudiée du point de vue d'un parti réactionnaire. Aussi voit-on le style cavalier, dédaigneux et moqueur, caricaturer les mœurs, les penchans, les usages, au lieu de se livrer aux faits eux-mêmes, et de s'empreindre de leur poésie. Le récit du moyen âge est satirique et froid comme une tragédie de Voltaire.

Notre persuasion personnelle est que le livre de M. de Sismondi est un travail mort-né, et qu'il vivra encore trop long-temps, en raison du mal qu'il fait et qu'il fera. Il y a là pourtant d'enfouis force patience, force érudition, même force aperçus neufs et méritoires; mais, nous le répétons, le mal est à la racine; et le plus verdoyant feuillage ne sauve jamais un arbre qui est frappé là.

A. Granier de Cassagnac.

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

QUATRIÈME ARTICLE.

LA SALLE N° 4.

Non, avant de pénétrer dans cette salle n° 4, si brillante et si remplie de dessins, de bijoux, de dorures, d'argenterie, de meubles, de bronzes, de tapis, de pianos qui chantent, de harpes plaintives et d'orgues qui gémissent, je n'oublierai pas notre utile et bien-aimée nourrice, l'imprimerie; *Alma nutrix!* Voilà notre point de réunion, voilà notre patrie, voilà notre force, voilà le plus beau spectacle que nous sachions dans le monde, nous autres pauvres écrivains, une presse qui roule. Aussi n'envions-nous personne, aussi laissons-nous à chacun son drapeau ou son enseigne, son point de départ ou son point de ralliement; à celui-là qui est noble, son vieux blason qui remonte aux croisades; à celui-là qui est laboureur sa fertile charrue, qui donne à la terre la fécondité et la force; à celui-là qui est soldat, son canon

qui gronde et qui brise les villes ennemies; à celui-là qui est orateur, sa parole toute-puissante à la tribune nationale; à cet autre qui est riche, son coffre-fort et cette influence électrique de l'argent qui se fait sentir, rapide comme l'éclair, d'un monde à l'autre; à celle-là qui est belle et jeune, son sourire, et sa grâce, et sa chevelure flottante, et son empire irrésistible sur les cœurs; à celui-là qui est roi, son trône de bois doré et de velours, ses Tuileries, qui si souvent ont changé de maîtres, son Louvre toujours inachevé; oui, certes, nous laissons à chacun, sans l'envier, tout ce qui fait sa puissance, et sa force, et sa valeur, parmi les hommes : nous avons tout autant que cela, nous avons mieux que cela, nous autres écrivains; nous avons un abri plus glorieux que le plus noble blason, plus fécondant que la meilleure charrue, plus terrible que le canon-monstre, plus obéi que la signature Rotschild, plus irrésistible que le sourire de la plus belle, plus royal que la volonté du plus grand roi; car nous autres, nous n'avons ni blason, ni canon, ni charrue, ni coffre-fort, ni sceptre, ni couronne; mais nous avons la presse. La presse, voilà notre abri, voilà notre rempart, voilà notre force, voilà notre fortune, voilà notre beauté, voilà notre sceptre! Aussi, quand nous la voyons s'animer tout d'un coup et marcher en avant comme une cavale bondissante, et jeter de côté et d'autre, sur son passage, tout ce qui fait le mouvement, et la vie, et la paix, et la fortune, et la gloire, et les révolutions du monde, nous sommes bien fiers, voyez-vous, d'avoir porté la main à la machine qui porte si loin et qui va si vite. C'est là un des plus beaux spectacles qui puissent occuper l'attention du genre humain, une presse qui marche. Que parlez-vous de la boussole, cette étoile de toutes les nuits et de tous les jours, qui remplace votre étoile égarée dans le ciel? que parlez-vous de la poudre à canon ou de la découverte du Nouveau-Monde, ou bien du ballon qui s'élance dans l'air, ou bien du chemin de fer qui comble les vallées, qui aplanit les montagnes, et qui bientôt fera de l'Europe une plaine unie, où tous les peuples glisseront comme sur une glace? que parlez-vous encore du bateau à vapeur qui réunit tous les conti-

nens et toutes les mers? Il y a mieux et plus fort que tout cela dans la dernière salle enfumée du dernier imprimeur : il y a une presse qui tire un journal. Voilà où est la force, voilà où est le mouvement, voilà où est la vie, où est la puissance! voilà la grande voix et la grande pensée du monde! Regardez ce jeune garçon qui passe, coiffé d'un bonnet de papier et les mains toutes noires; vous le regardez à peine, insensé! saluez-le! c'est votre maître, qui que vous soyez; fussiez-vous le prince royal : c'est un des domestiques de la presse! Prosternez-vous!

La presse a donc envoyé, elle aussi, ses produits à l'Exposition de l'Industrie. C'est de sa part un grand acte de soumission ou un grand acte d'orgueil; se mettre au niveau de tant de produits vulgaires, qu'elle domine de toute la hauteur de son despotisme et de son intelligence! se mettre là à côté de la matière travaillée, de la matière inerte, elle la souveraine créatrice; à côté de la matière, qui tout au plus peut changer de forme tous les cinq ans, elle qui chaque matin se renouvelle elle-même! tendre la main à de futiles récompenses du pouvoir et demander de misérables croix d'honneur, elle qui a fait tous les pouvoirs et qui la veille distribuait des couronnes! permettre à nos jeunes puissances de la juger et de lui sourire, elle qui les a fécondées sous son aile, qui les a nourries de son lait! elle qui est le juge suprême de tous ceux qui jugent! C'est là une humilité bien grande, n'est-ce pas? Oh! l'orgueilleuse! Ne vous fiez pas à ces apparences de modestie; plus elle se fait petite, et plus vous lui devez porter de respect si vous êtes juges; plus elle se cache dans cette foule de fabrications vulgaires, et plus vous la devez entourer d'hommages; plus elle est à l'étroit au milieu des fourneaux économiques et des marmites perfectionnées, et plus c'est à vous à lui faire place; plus enfin elle est perdue dans la salle n° 3, la salle sans nom, et plus vous devez la reporter à sa véritable place, au premier rang de la grande salle n° 1, sur un piédestal à part.

A proprement dire, il n'y a cette année que les presses d'Éverat qui aient envoyé leurs produits à l'Exposition. La grande maison Didot n'imprime plus guère que pour mémoire et pour le

compte des particuliers, et elle attend, pour remonter au premier rang, d'avoir mené à bien cette grande entreprise, la réimpression du Dictionnaire grec de Henri Étienne. Rignoux, qui a fait de si belles choses, cet homme si intelligent qu'il a été reconnu d'une voix unanime le premier ouvrier imprimeur de Paris, est à la recherche de quelques-unes de ces œuvres de longue haleine pour lesquelles il a tant de vocation, mais qui sont si rares à trouver de nos jours; car à l'heure qu'il est, toute autre imprimerie appartient exclusivement au journal. Que voulez-vous? On n'imprime plus, on n'écrit plus, on ne lit plus que des journaux. Et si la presse n'eût pas été si modeste, j'estime que c'eût été là un beau produit à exposer : un journal! Combien de visiteurs qui manient sans peur le fusil Lefaucheux ou le fusil Robert, un pareil produit eût fait pâlir!

Éverat est à peu près le seul parmi tous les imprimeurs de Paris qui ait mené de front ces deux choses qui paraissent incompatibles, l'impression des livres et l'impression des journaux. Il faut entrer dans cette maison et la parcourir dans tous ses détails pour avoir une idée de ce que peut produire une seule imprimerie bien conduite. La maison est située dans un recoin obscur, mais au centre de Paris, tant on est pressé d'avoir bien vite tout ce qui s'imprime. Vous parlez de votre pain de chaque jour! mais le moulin le plus rapproché où se broie le grain qui doit vous nourrir est placé sur les hauteurs de Montmartre! Le papier imprimé de chaque jour est une nécessité mille fois plus grande que le pain quotidien, puisque c'est déjà trop loin pour un imprimeur d'être logé dans le faubourg Saint-Germain. A présent, il faut que tout imprimeur soit logé au centre de la ville pour être mieux à la portée de tous. Reculez vos moulins de plusieurs lieues, si vous voulez; mais, si vous pouvez, rapprochez encore plus vos imprimeries du centre de la ville. Par le chemin glissant et périlleux dont nous suivons la pente, je ne serais pas étonné de voir un jour la Halle-aux-Blés devenir une imprimerie! En attendant, Éverat reste le premier imprimeur de Paris. Quatre presses toujours en mouvement, la nuit et le jour, fournissent à la con-

sommation du public cent soixante mille feuilles par jour, ou, si vous aimez mieux, quarante-sept millions de feuilles par an! Douze cents volumes par an! Jugez après cela combien d'ouvriers sont employés autour de ces presses! Calculez, si vous n'êtes pas de la société de statistique, combien il a fallu remuer de ces petits morceaux de plomb qui représentent les vingt-quatre lettres de l'alphabet! Et quels innombrables détails! Aussi faut-il voir à toutes les heures partir l'armée de ces petits garçons qui s'en vont dans tous les coins de la ville portant les épreuves, *première d'auteur!* On dirait autant d'hirondelles toutes chargées de butin qui vont prendre leur volée!

Les ouvrages exposés par Éverat cette année sont des chefs-d'œuvre. Ils ont été commandés et ils appartiennent à un libraire, homme de goût, dont le nom fait autorité, M. Lefèvre. M. Lefèvre, aidé de son imprimeur Éverat, a imaginé de réimprimer tous les classiques dans une édition compacte. Mais, cette fois, l'édition est très-lisible, les caractères sont d'une netteté admirable; il s'agissait cette fois d'imprimer un livre utile à tous, et non pas d'exciter, sans profit pour personne, une futile curiosité bibliographique. Chaque volume de cette édition-Lefèvre contient la valeur de six volumes ordinaires. Ainsi Massillon et Bernardin de Saint-Pierre, ces deux écrivains, l'un chrétien philosophe, l'autre philosophe chrétien, dont l'ame devait se ressembler si fort, ne tiennent chacun que deux volumes in-8°, grand et beau format, dans l'édition Éverat. Ainsi Molière ne tient qu'un volume, et Racine aussi un seul volume. Ainsi bientôt, grâce à tant de soins minutieux et à tant d'honorables recherches de la typographie française, nous pourrons les réunir tous dans un petit espace, ces charmans écrivains de notre langue qui ont fait l'éducation de notre enfance, l'admiration de notre jeunesse, qui seront bientôt le soutien de notre âge mûr, et que nous retrouverons encore dans la vieillesse, les derniers, les plus fidèles, les plus aimables, les plus sincères et les plus constans de nos amis. Certes, si une bibliothèque admirable, peu coûteuse, à la portée de tous, facile à relier et à placer dans les plus petites maisons; si un livre

corrigé avec le plus grand soin, admirablement imprimé, et cependant populaire, avait besoin des encouragemens du pouvoir, personne ne mériterait plus ces encouragemens que notre très-excellent, très-infatigable et très-intelligent imprimeur Éverat.

A présent rien ne nous empêche de pénétrer dans le palais n° 4. Palais de féeries. C'est là que se rendent tout d'abord les curieux sans mission, les oisifs sans projets, les flâneurs par métier, tous les heureux de ce monde qui n'ont rien à faire qu'à regarder ce qui se passe autour d'eux ; fortunés mortels qui voient tout sans rien voir ! Ils arrivent dans la salle n° *4*, ils s'arrêtent tout éblouis, ils contemplent toutes choses, et il faut que le gardien leur répète cinq ou six fois : *Il est quatre heures!* avant qu'ils soient revenus de leur éblouissement.

Savez-vous comment on peut définir la salle n° 4?

C'est la salle qui commence par une guitare, et qui se termine par un petit canon monté sur ivoire et tout en or.

La première chose, en effet, qui se présente à vos regards, ce sont les guitares, harpes et violons du chevalier de Lacoux. M. de Lacoux est un artiste habile qui a étudié les moindres secrets de son art. On ne saurait dire tous les beaux violons qu'il a brisés ! Le violon de Crémone, le violon d'Hoffmann, M. de Lacoux, si l'instrument fût tombé entre ses mains, l'aurait brisé sans pitié pour savoir où se cachait cette ame en peine qui chantait si bien et si haut. Aussi l'habile luthier imite-t-il à s'y méprendre les plus beaux violons de l'Italie. C'est tout-à-fait la même forme, ce sont tout-à-fait les mêmes sons ; il a poussé le scrupule jusqu'à imiter les mêmes couleurs. Il n'y a que le prix qui diffère ; pour cent écus, un jeune homme qui sort du Conservatoire peut avoir un excellent instrument à condition toutefois qu'il saura s'en servir.

Non loin de M. de Lacoux, et collées contre la muraille, voyez-vous ces pelleteries qui ressemblent à des tapis de pied mal dessinés? Ces pelleteries, ce sont tout simplement des peaux de chats. Quoi donc ! Il n'y a donc plus de fourrures nulle part? Il n'y a donc plus dans le monde ni zibelines, ni hermines, ni vair? La

Russie est donc tout-à-fait dépeuplée de martres et de renards noirs? Le Bas-Canada et le fleuve Saint-Laurent, et les bords du Haut-Mississipi ne fournissent donc plus une seule pelleterie? Il n'y a donc plus au Canada ni martres, ni loutres, ni muscs, ni daims, ni castors, ni blaireaux? Il n'y a donc plus de chasseurs dans les grands lacs et à l'ouest du Mississipi? Le loutre de mer ne se trouve donc plus dans la mer du Kamtschatka; et dans le nord de l'Amérique il n'y a donc plus un seul ours, pour que nous en soyons, nous autres, réduits à aller à la chasse sur les toits, à attendre nos pelleteries au coin d'une gouttière, et à remplacer par la peau du chat domestique l'hermine de nos manteaux?

Or, il faut que vous sachiez que ce manteau en peau de chat ne vaut pas moins de 40,000 francs. 40,000 francs des peaux de chat! Mais les fourrures de peaux de rat étaient moins chères chez les anciens Perses. 40,000 francs! et que diraient les vieux Germains qui n'avaient pour tout vêtement que des peaux de bêtes! 40,000 francs! mais les Romains du Bas-Empire les payaient moins cher, mais les Francs, vainqueurs de l'Italie, mais les Scandinaves, mais plus tard Charlemagne, mais plus tard encore les premiers croisés, mais encore plus tard les rois de France et d'Angleterre, mais tous les peuples et tous les princes du Nord, dans leur plus grand amour pour les fourrures, ne se sont jamais doutés qu'on pût y mettre un prix pareil. 40,000 francs des peaux de chat! Mais pour 40,000 francs vous aurez tous les chats de Paris, sauf à ne plus voir hors barrière un seul civet de lièvre le lendemain. 40,000 francs! 40,000 francs!

Voici heureusement de quoi vous rassurer contre la rareté des fourrures. Tournez la tête: voyez que de belles armes et que de nobles carnassières, et que de beaux couteaux de chasses, et combien de fusils tous parfaits. Sans contredit, les armuriers de Paris tiennent cette année une des places notables de l'Exposition. Leur doyen, le plus vieux de tous, M. Lepage, vient de mourir. Il est mort, non pas sans avoir eu le temps de prévoir la nouvelle et dernière révolution qui va s'opérer dans les armes de guerre aussi bien que dans les fusils de chasse. Il est mort, et s'il avait

besoin d'une épitaphe, on ne pourrait en mettre une plus belle sur son tombeau que le grand fusil de citadelle qu'il a exposé cette année, et qui est d'une désespérante perfection.

Quant à la révolution qui vient d'atteindre le fusil, vous savez qu'elle a été commencée par le fusil Pauly. Le fusil Pauly se charge non plus avec une baguette et par la bouche du canon comme cela se faisait de temps immémorial, mais bien par la culasse du fusil. Le fusil Pauly était en germe le fusil révolutionnaire qui a été bien vite poussé à sa dernière perfection. Sont venus ensuite les hommes de génie qui viennent inévitablement à la suite de tous les hommes de génie primitif, pour perfectionner leur œuvre et pour l'agrandir. Parmi ces hommes de génie à la suite, il faut distinguer M. Lefaucheux et M. Robert. Tous les deux chargent leur fusil comme se charge le fusil Pauly, et cependant, ils ont entre eux de notables différences.

Les fusils Lefaucheux sont des fusils à charnière, tout-à-fait semblables au fusil ordinaire en ce qu'ils gardent la cheminée d'amorce, les amorces et les platines ; ils ont sur tous les fusils du système Pauly l'avantage de pouvoir toujours s'ouvrir et se fermer malgré la rouille et l'engraissement. Il faut dire que ce sont de belles armes et qui portent loin, et qui sont d'une grande justesse ; en un mot, ce fusil est tout-à-fait un fusil ordinaire, il s'arme, il se désarme et s'amorce comme un fusil ordinaire à piston.

Au contraire, le fusil Robert n'a ni platine, ni amorce, et au premier abord, on se demande comment il peut partir? Le fusil se compose ainsi : 1° un canon ; 2° une culasse qui s'élève et s'abaisse au moyen d'un levier mobile. Ce levier, le grand ressort et la détente remplacent parfaitement toutes les pièces de la platine du fusil à pierre. Le grand ressort fait l'office du chien, le fusil s'arme en ouvrant la culasse, il se charge en introduisant une cartouche dans la chambre qui se trouve à l'extrémité du canon, cette cartouche s'enflamme par la percussion de l'extrémité du grand ressort contre l'amorce; la balle est forcée.

Comme on le voit, le fusil Robert est un fusil plus original

que le fusil Lefaucheux. Le fusil Lefaucheux est surtout un fusil de luxe ; le fusil Robert est surtout un fusil de guerre. Avec le fusil Robert, un soldat exercé peut tirer onze coups à la minute. Il est plus léger d'une demi-livre que le fusil de munition, il ne craint pas l'humidité puisque toutes les pièces sont à l'abri ; avec le fusil Robert on pourra se battre par une pluie battante. Au moyen du fusil Robert, la guerre va devenir plus meurtrière et plus facile à faire en tout temps. Ce n'est pas nous qui dirons à M. Robert : — Grand merci !

Et autour de ces deux fusils, le fusil Lefaucheux et le fusil Robert, se groupent une foule de perfectionnemens plus ou moins ingénieux. L'un a remarqué que le fusil Robert est sujet à *cracher*, et il a inventé un ressort qui unit la cartouche d'une manière intime au canon ; l'autre a fait en sorte que le fusil Lefaucheux pût se charger à volonté par derrière ou à la baguette ; en un mot, ils se sont tous escrimés à qui trouverait le plus vite quelques-uns de ces notables perfectionnemens qui étonneraient bien fort les armuriers qui reposent en paix dans notre vieux cimetière de Saint-Étienne ; braves gens ! après avoir armé tous les soldats de l'Empereur, après avoir mis l'Europe à feu et à sang, ils se sont endormis aussi calmes et aussi tranquilles que le laboureur, après son travail, qui s'éteint entouré de ses enfans et de ses petits enfans.

Rien ne trouble sa mort, c'est le soir d'un beau jour !

Passons à des arts plus tranquilles ! Laissons là les fusils de chasse et les fusils de guerre, et les lames de sabre et les épées brillantes ; laissons là la terre, la mer et les astres nous attendent. Que d'ingénieuses machines ! Lerebours se présente avec un instrument nouveau, *le clinomètre*, cette admirable invention de M. Louis de Conich, capitaine de vaisseau au service du roi de Danemarck. Cet instrument est destiné à faire connaître en mer la différence des tirans d'eau d'un bâtiment dans toutes les positions où il peut se trouver. Après *le clinomètre*, on s'arrête devant *l'ho-*

rizoscope du capitaine de corvette Richard, qui sert à déterminer l'horizon, malgré la brume. Viennent ensuite les lunettes du même opticien qui approchent de la perfection, de l'aveu même de ses confrères; il faut aussi distinguer les instrumens de précision de M. Dejoconaux, la machine électrique de Bourbouze, si portative, et qui fournit les deux fluides à la fois, ou l'un après l'autre, à volonté; *le diagraphe* de M. Gavard, ce commode instrument, au moyen duquel le premier venu, moi-même, si je veux, et c'est beaucoup dire, peut dessiner exactement les monumens les plus difficiles, copier un original quelconque, et reproduire la nature avec la plus grande exactitude dans toutes les proportions désirées. Le diagraphe est, selon moi, le meilleur compagnon de voyage qu'on puisse emmener avec soi. Figurez-vous un instrument qui jette pour vous sur le papier, non pas des notes informes, non pas des souvenirs confus, mais la représentation vivante, réelle et complète, de tous les lieux que vous parcourez, de tous les monumens et de toutes les ruines qu'autrefois vous laissiez à regret derrière vous, et qu'aujourd'hui vous pouvez emporter tout naïfs et tout rudes et tout ingénus, dessinés de votre main, dans votre *album* de voyage! Désormais la description devient inutile, et il n'y aura plus de voyage écrit, grâce au diagraphe de M. Gavard! N'oublions pas, dans cette nomenclature de beaux ouvrages, les longues vues et surtout les microscopes de M. Chevalier, non plus que la chambre noire de MM. Krainess et Lançon.

Mais, hélas! les machines d'astronomie et d'optique ont perdu à l'Exposition de cette année leur protecteur naturel, le seul juge dont elles respectaient les décisions, le seul homme qu'elles reconnaissaient comme leur maître, M. Arago. S'il est en France un nom inséparable d'une science, c'est sans doute le nom de M. Arago, inséparable de l'astronomie. C'est là une des gloires trop peu nombreuses que l'Europe nous envie! Science, découvertes, travail, éloquence, probité, tout se rencontre autour de cet homme. Il a attaché son nom à tous les progrès de la science, soit comme inventeur, soit comme maître, soit comme protecteur. Il règne là-haut, au-dessus de l'Observatoire, suivant les

astres dans leur cours, et écrivant chaque année pour la terre l'histoire du ciel! C'est pourtant ce même Arago que nos gouvernans ont voulu détrôner! Ils sont allés au pied de son Observatoire, et de là tout en bas, et tout petits qu'ils sont, et en élevant leurs petits bras et en grossissant tant qu'ils pouvaient leurs voix si grêles dans leurs grêles poitrines, ils ont crié à ce grand homme : — « Nous te fermons l'Exposition de l'Industrie! Ce n'est pas toi qui jugeras cette année les instrumens d'optique! Ce sera nous qui savons toutes choses! » Ainsi ils ont crié. Le grand homme n'a rien entendu; seulement, comme sa vue est perçante, il a découvert tout au bas de sa tour les petits êtres qui clabaudaient, et du fond de son ame, il les a pris en pitié, les voyant si petits!

Non loin des instrumens d'optique, est exposée la porcelaine. Ici j'ai bien peur de marcher encore sur des cendres brûlantes! Cependant je dois déclarer qu'en fait de porcelaines françaises, je ne reconnais que le vieux Sèvres. Il y a peu de passion aussi vive, à mon sens, que celle-là. Qui de nous n'a pas éprouvé ce ravissement intime, — découvrir les deux LL en lettres d'or ou en lettres bleues sous une belle et riche tasse, entourée de guirlandes? Quelle richesse! quel éclat! la belle couleur! Comme il y a dans ces formes, sinon un goût bien pur, du moins de la variété, de la grâce, de l'imagination, et je ne sais quelle espèce de gravité qui se comprend, qui ne se décrit pas! Qui pourrait dire tous les merveilleux ouvrages de la vieille fabrique de Sèvres? Soucoupes, tasses, bols, assiettes, écuelles, plateaux, couvercles, saladiers, soupières, aiguières, vases de cheminées, et autres vases!

Ce sont là autant de merveilles! Quels tableaux! quel coloris! quels charmans paysages! quels riches portraits! Et partout l'or est prodigué comme les peintures; et quand l'or ne suffit pas à cette riche porcelaine, on l'entoure de perles et de topazes; cela est magnifique! Les moindres porcelaines de cette époque sont sans prix. J'ai vu un coquetier bien simple, bleu, il est vrai, et orné de deux roses, se vendre dix louis, il n'y a pas long-temps, sur le quai Voltaire! J'ai vu un certain vase si beau, que de la table de nuit,

il a passé sur la table à manger, où il accompagne, et cela dans les grands jours, et au milieu de la plus éclatante porcelaine de Paris, le turbot ou les asperges. Vous vous rappelez que Louis XVI, fatigué de voir l'image de Francklin sur tous les murs, comme son nom à toutes les bouches, fit peindre au fond d'un de ces vases l'image de Francklin. Innocente vengeance qui a produit plusieurs chefs-d'œuvre en porcelaines dont on se souvient encore aujourd'hui!

Et ce qui augmente encore l'intérêt que nous portons au vieux Sèvres, c'est que le vieux Sèvres fut long-temps un des priviléges de la noblesse de France. A elle seule et au roi appartenaient ces fragiles chefs-d'œuvre. Le tiers-état ne pouvait pas en avoir, même pour son argent. Une écuelle de vieux Sèvres, un lambeau des Gobelins, c'était, en ce temps-là, presque des brevets de noblesse. Depuis ce temps, une révolution, et quelle révolution! a passé sur ces chefs-d'œuvre. Cette révolution a tout brisé, trône, autel, et noblesse, et tombeaux, et tout le vieux Paris de la France. Vous comprenez bien qu'elle n'a pas épargné quelques futiles porcelaines. Aussi le vieux Sèvres n'a-t-il pas échappé à cette révolution brutale. Il a été cent fois plus maltraité que les beaux vases étrusques de Pompéi ensevelis sous leur couche de lave. Les vases étrusques ont dormi pendant des siècles dans cette tombe qui renfermait tout un peuple, après quoi, un beau jour, leur tombeau s'est ouvert, et pendant que la poussière humaine qui les entourait, frappée par le vent extérieur, changeait de nom une dernière fois et devenait tout-à-fait ce je ne sais quel néant dont parle Tertullien, les vases étrusques, épanouis de nouveau au soleil de l'Italie, revenaient à une vie nouvelle. Ils étaient aussi beaux et aussi jeunes que le premier jour où ils sortirent des mains de ces ouvriers dont même les ossemens étaient en poudre. Mais il n'en a pas été ainsi des porcelaines du vieux Sèvres; elles ont été brisées d'abord, puis jetées ensuite; elles ont été réduites à l'état de poussière, en même temps que leurs maîtres étaient réduits à l'état de cadavres. Les révolutions sont plus intelligentes pour détruire que les volcans en éruption. Aussi, quand tout est rentré

dans l'ordre, quand la lave révolutionnaire s'est entr'ouverte pour laisser entrevoir les restes de l'ancienne société française, tout était mort, les vieux monumens et la vieille société, les grands noms de Versailles et les beaux vases de Sèvres : c'est à peine si quelques noms émigrés et si quelques porcelaines éparses ont échappé par hasard à la tourmente; et voilà pourquoi nous tenons également aux uns et aux autres, parce que ni les uns ni les autres ne sont plus possibles aujourd'hui!

C'est donc à peine si j'ai jeté les yeux sur les porcelaines qui se fabriquent de nos jours. On me dirait : « Regardez cet enfant; il a nom le chevalier Bayard ou Godefroi de Bouillon. » Je répondrais, comme du vieux Sèvres : « On n'en fait plus! » Cependant les porcelaines ne manquent pas à l'Exposition de l'Industrie. A la tête de nos fabriques il faut placer celles de Montereau et de Creil, dont les produits durables, d'un dessin excellent et d'une grande durée, tiennent le milieu entre la poterie grossière et la porcelaine de luxe. Pour 50 francs, ces fabriques vous offrent un service pour douze personnes, composé de cent pièces. M. Julienne, un autre fabricant, a trouvé le moyen d'imiter d'une manière charmante tous les dessins et toutes les formes étrusques et égyptiennes, si bien que c'est à s'y méprendre. M. Discry aîné s'occupe depuis long-temps à rechercher cet admirable bleu du vieux Sèvres, dont on a perdu le secret. M. Discry est déjà arrivé à obtenir une nuance fort satisfaisante, et l'on peut crier à ce fabricant, comme au jeu de colin-maillard : *Vous brûlez, monsieur Discry!* Parmi les fabricans de porcelaine, il y en a un, le plus jeune de tous, un enfant, qui est déjà plus riche à lui seul que tous les fabricans de porcelaine de la France à eux tous ne le seront jamais; celui-là est un heureux fabricant, dont les paiemens sont assurés tous les mois, dont les produits sont recherchés dans toutes les maisons royales, qui aura la croix d'honneur et la médaille d'or quand il voudra. Celui-là, comme le grand potier du seizième siècle, n'aura jamais besoin, faute de bois, de démolir sa maison pour chauffer son four, car il est le maître de la plus belle forêt de France : celui-là s'appelle monseigneur le duc d'Aumale, et c'est, sans con-

tredit, un fabricant très-distingué. Sa fabrique est située à Chantilly, son dépôt, rue d'Enghein, nº 10, à Paris.

N. B. *On ne trouve pas le fabricant chez lui tous les jours.*

Si vous voulez, nous laisserons de côté plusieurs produits dont nous ne parlerons pas faute de place : les cristaux qui ressemblent à tous les cristaux du monde, le carton pierre, qui doit remplacer très-avantageusement le plâtre dans le moulage des bustes, et surtout des bas-reliefs, mais qui en conscience n'est bon qu'à cela ; les jolis petits modèles de machines à vapeur, qui ne méritaient que les honneurs de la salle nº 3 ; les fabricans de nécessaires, sortes de meubles qui ne sont bons qu'à ceux qui les fabriquent ; les tourneurs, qui ont fait des tours de force ; la légion des lampes de toutes les qualités et de toutes les formes ; les perles fausses et les pierres fausses, et l'or faux, et tout ce qui est faux, nous n'avons pas le temps de tout voir : nous serons trop heureux si nous pouvons nous arrêter quelques instans devant l'horlogerie, les bronzes, l'orfévrerie, devant les meubles, les tapis et les pianos.

Voyez-vous ces toutes petites pièces de 20 francs? Ces pièces de 20 francs valent 4,000 francs. Ouvrez-les, examinez ces rouages imperceptibles dont le diamant est la base, approchez votre oreille, entendez battre le cœur de cette montre! Elle porte le nom justement célèbre de Bréguet.

Non loin de la petite montre une grande pendule balance incessamment un immense vaisseau qui obéit à toutes les impulsions du pendule. Cette œuvre de mécanique ne porte pas le nom célèbre de Bréguet.

Arrivons aux bronzes, qui sont admirables. Ne vous arrêtez pas, ou plutôt arrêtez-vous devant le temple franco-russe. Ce temple n'est qu'un ouvrage à moitié français. C'est une masse de bronze sculpté dans tous les sens. Ce bronze repose sur des colonnes de bois peint qui se changeront en Russie contre des colonnes de malaquitte. Le grand malheur de ce temple, c'est qu'on ne sait pas à quoi pareille chose peut servir. Pour la statue d'un dieu, c'est trop mesquin; c'est trop grand pour le buste d'un homme. Les amateurs de province s'écrient : — Comme cela est riche! — Cela coûte

600,000 fr. ! Eh ! mon Dieu ! mieux valait-il étaler 600,000 fr. en billets de banque dans un cadre doré, on aurait pu les regarder tout à son aise; d'autant mieux qu'il eût été facile de les faire encadrer dans un cadre sorti des ateliers de M. Denière, le grand fabricant de bronzes dont nous allons parler.

M. Denière, entre autres morceaux admirables, a exposé cette année une psyché, une table et un plateau.

La table de M. Denière est tout-à-fait du dix-septième siècle : c'est la même grâce dans la forme unie à la même pureté dans les lignes. Cette table se compose d'un large morceau de granit qui repose sur un entablement de bronze doré. Elle n'attend plus pour être dans tout son jour qu'un appartement royal.

Le plateau de M. Denière est une espèce de bacchanale d'amours. Figurez-vous plusieurs douzaines de jolis petits amours dansant en rond et se tenant par la main. Pas un d'eux n'a la même attitude. Ce sont tour à tour des poses bouffonnes, naïves, sérieuses; l'un est à cheval sur un griffon, l'autre à cheval sur un grand chien, toute cette foule d'amours est en mouvement. Et ici la vie est d'autant plus réelle, le mouvement est d'autant plus visible, que toute l'aimable compagnie se reflète dans une glace qui est au fond du plateau. On n'a pas plus de grâce, plus de finesse, plus d'esprit !

A propos, n'oublions pas deux glaces immenses, deux glaces-monstres, puisque c'est le mot à la mode, les glaces de Saint-Quirin et les glaces de Saint-Gobain. Malheureusement une de ces glaces s'est brisée, ne remplissant pas ainsi toutes ses conditions : être grande, belle, nette, admirable et intacte.

Revenons à la psyché de M. Denière. Voilà la merveille que toutes les femmes admirent. Cette psyché se compose de trois glaces; ces trois glaces sont enfermées dans des panneaux admirables tout dorés et tout ornés que je n'essaierai pas de vous décrire. Ces panneaux s'étalent au fond du boudoir de manière à ne former qu'une glace qu'on prendrait pour une glace de Venise incrustée dans l'or. Mais l'heure du bal venue, et à l'instant où la robe de gaze s'est attachée à la taille élégante de la jolie femme,

et à l'instant où, toute belle et toute parée, elle va jeter un coup d'œil sur toutes ses beautés éparses, à l'instant où elle va donner à sa beauté son dernier regard et son dernier sourire, voilà que tout à coup la psyché de M. Denière s'avance d'elle-même autour de la jeune et belle femme, une des glaces l'enveloppe à droite, l'autre glace l'enveloppe à gauche, la glace du milieu reste immobile. Oh! quel doux moment de féerie pour une femme! Elle toute seule à s'admirer au milieu de ces panneaux flatteurs! Se voir à droite, se voir à gauche, se voir de profil et se voir de face, et voir aussi les moindres plis de sa robe, les moindres boucles de ses cheveux, et se multiplier ainsi toute seule à soi-même, et bien s'assurer ainsi qu'elle est belle de la tête aux pieds, et belle de tous les côtés où elle peut se voir! Voilà toute la psyché de M. Denière. Combien de jolies femmes, si elles pouvaient s'admirer ainsi chez elles, se feraient attendre au bal!

Après les bronzes de M. Denière, on peut voir encore des bronzes, mais plus sérieux. Vous êtes-vous arrêté en présence du masque de Napoléon? Au reste, ce masque vient d'être reproduit d'une façon admirable par le burin d'un jeune artiste de grand talent, M. Camaletti.

L'orfévrerie, je le dis à regret, ne vient en France qu'après le bronze. C'est grand dommage, en vérité, que nos grands artistes en soient réduits à travailler le cuivre, pendant que l'or et l'argent sont livrés à des mains moins habiles. Cela ne se passait pas ainsi dans ce beau seizième siècle, quand François Ier donnait un château à Benvenuto Cellini, le grand orfévre. Toutefois cette année M. Odiot n'a pas manqué à sa vieille réputation. Son surtout de table, tout en feuilles de vigne, est d'une grande légèreté et d'une grande transparence. On dit ce beau service prêt à partir pour le Nord: quel dommage! La belle argenterie, et les belles femmes, et le bon vin de Champagne, et les doux propos de plaisir et d'amour, tout cela, ce sont des fruits du Midi. Le service de M. Odiot en Russie est un grand anachronisme.

Après l'argenterie vient le plaqué. Le plaqué est, sans contredit, une argenterie de décadence. On aura beau faire : la caque

sentira toujours le hareng; le cuivre percera toujours la feuille d'argent sous laquelle on le dissimule. Parmi les grands faiseurs de plaqué, et à leur tête, et le premier, sans contredit, il faut placer M. Gaudais. Celui-là est un homme de goût, qui a étudié avec soin les meilleurs modèles du dix-septième siècle. Il a abordé néanmoins le dix-huitième siècle avec bonheur : il prodigue les ornemens; mais c'est une riche profusion; il copie avec soin les beaux galbes du bon temps, et il en tire un grand parti. A le voir ainsi varier ses formes et s'étudier de toutes ses forces à donner au cuivre tous les aspects imaginables, on voit que M. Gaudais a compris mieux que personne quelles grandes difficultés lui présentait la matière sur laquelle il travaille. C'est un homme qui, plus que personne, est fait pour travailler l'argent pur; c'est là, au reste, sa grande préoccupation. Afin de porter remède, autant qu'il est en lui, à tous les inconvéniens du plaqué, M. Gaudais a placé sur tous les coins de ses pièces des reliefs d'argent pur, ce qui fait que le cuivre a moins de peine à montrer son horrible face jaune sur le charmant poli de ces beaux ouvrages. C'est surtout à l'argenterie de M. Gaudais qu'on peut appliquer cet hémistiche qui revient si souvent dans les vers de Virgile : — L'art surpassait la matière, — *Materiam superabat opus*.

Un élève de M. Odiot, M. Durand, a exposé aussi une très-belle aiguière ciselée, en argent, et un plateau en argent, dans le pur goût florentin. M. Durand a compris sa vocation : il est artiste avant d'être orfévre. Par ce moyen, la fortune vient plus tard; mais c'est si peu de retard, que cela ne vaut pas la peine de n'être qu'un marchand.

Mais le roi des orfévres de notre temps, un vraiment ingénieux et grand artiste, un jeune homme qui ne recule devant nul sacrifice de temps, de zèle, de travail et d'argent, c'est M. Mention et son associé, M. Wagner. Avant de vous parler des belles coupes et des beaux coffres qu'ils ont exposés, parlons un peu de leurs nielles, qui sont une véritable conquête de la France sur la Russie, qui paraissait jusqu'ici en avoir gardé le secret.

On a donné le nom de *nielles* à des gravures exécutées sur des

feuilles d'argent et dont les tailles sont remplies d'une matière noire qui en fait ressortir les traits les plus déliés. L'art de nieller remonte à la plus haute antiquité, il était venu d'Orient en Italie, où il fut pratiqué jusqu'à la fin du quinzième siècle et avec un grand succès, par les artistes florentins. Depuis, cet art remonta d'Italie en Orient, et de là il a passé en Russie, qui en avait fait une espèce de monopole, auquel ont mis bon ordre MM. Mention et Wagner.

A notre connaissance, il n'existe que deux pièces en nielles anciennes où les anciens orfévres ont su vaincre la difficulté d'appliquer le nielle sur les vases mêmes : l'une est vraisemblablement un ouvrage du moine Théophile, le même qui décrit, dans un manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbuttel, le procédé qu'il a employé pour nieller (1). Lessing et tous les autres éditeurs pensent que ce manuscrit a été écrit entre le dixième et le onzième siècle. Ce vase est un calice en argent doré, décoré de pierres gravées dans le style gothique; il est entouré d'une inscription monastique gothique du même siècle, et il est, en outre, réputé comme la plus ancienne pièce de l'église Sainte-Marie, à Berlin, qui existait déjà, lorsque, sur l'emplacement de Berlin, il n'y avait que l'ancienne ville de Cologne sur la Sprée.

L'autre pièce se trouve au Musée du Louvre; elle est sans contredit du quinzième siècle. C'est une coupe, avec couvercle. On ne peut l'attribuer de préférence à aucun maître florentin de cette époque; au surplus, il se pourrait qu'elle fût des premières années du seizième siècle : elle n'est plus décorée de nielles représentant des figures humaines, et n'offre que des monumens de l'époque.

Par un procédé qui leur est propre, MM. Wagner et Mention sont parvenus à fabriquer aussi bien que la Russie, ces admirables tabatières ornées de nielles que tous leurs possesseurs tirent de leur poche, et dans lesquelles ils vous offrent une prise avec tant d'orgueil. La préoccupation française est si grande en ceci, que personne ne s'est aperçu que ce prétendu produit de la Russie était fabriqué à

(1) Six manuscrits intitulés : *De omni scientiâ picturæ artis.* Il a été publié sous le titre : *Diversarum artium schedula.* Brunswick, 1781.

Paris. Les importateurs des *nielles* de MM. Mention et Wagner, soumis, eux aussi, à ce préjugé européen, vendent à l'étranger les tabatières de cette maison comme venant en droite ligne de Saint-Pétersbourg. Au reste, les plus habiles eux-mêmes sont dupes de cette ruse innocente. Un sabre *oriental*, sorti des mains de ces messieurs, a été vendu à Paris, porté aux Indes, acheté aux Indes, et revendu en Angleterre, comme un magnifique sabre de l'Orient. O patriotisme!

Nous disions donc que MM. Mention et Wagner avaient exposé, entre autres belles choses, une coupe et un coffret à bijoux. Le dessin de la coupe a été fait par un artiste très-habile et très-érudit, dont le nom fait autorité en ces sortes de recherches, M. de Triquety. Plusieurs sujets ont été niellés à l'intérieur. *Bernard Palissy* (le collègue et prédécesseur de son altesse royale le duc d'Aumale), accablé par la misère et par l'envie, et en regard l'*Art du Potier; la Fondation de Fontainebleau*, et en regard la figure de *Jean Goujon; la Création du Louvre*, et en regard la figure de *Benvenuto Cellini;* le milieu de la coupe est occupé par la belle figure du roi François Ier, avec cette exergue : *Artium renovatori!* Le dessous de la coupe représente les devises de François Ier, l'amoureuse *Salamandre, le Croissant* de Henri II et *les trois Couronnes* de Henri III. Il ne manque à cette coupe, pour que l'illusion soit complète, que ce mot en lettres d'or : *Florence*, 1589.

Le coffre à bijoux a été fait également sur les dessins de M. de Triquety. On voit sur la face intérieure trois femmes, Béatrix, Marguerite et Laure. Christine de Pisan occupe le côté gauche; Léonore d'Est le côté droit; sur la face postérieure, Marie de France; à droite, Clémence Isaure; le milieu est occupé par une allégorie sur les vertus domestiques des femmes : *Quanto semplice piu, tanto piu bella!* (plus elle est simple, plus elle est belle!) Comme vous voyez, nous sommes bien loin de la psyché de M. Denière!

Arrêtons-nous ici. J'ai encore à parler des meubles, des tapisseries et des pianos, et de mille petites choses que j'ai maladroitement passées sous silence. Je finirai à coup sûr la semaine prochaine. Je ne vous demande plus qu'une toute petite feuille d'impression.

JULES JANIN.

LA SEMAINE.

Les dernières rumeurs du monde et des salons ont achevé de mourir dans le bruit toujours croissant de nos préparatifs d'élections. Toutes les aimables médisances, tous les scandales de bonne compagnie, se sont ajournés à de meilleurs temps. Il n'est pas jusqu'aux plus hautes questions de mode qui ne se taisent et ne s'effacent pour laisser le champ et la parole libres à la grande question politique.

Les toilettes de femmes viennent de nous en fournir une preuve bien éclatante. Chacun sait quelle guerre acharnée semblaient prêtes à se livrer, dès les premiers jours du printemps, les manches de robes justes de l'avant-bras et les manches larges de l'épaule au poignet. Eh bien! voici que déjà s'est apaisée cette grave querelle, qui promettait de si longs et si sérieux débats. Les manches justes n'avaient, à vrai dire, que des prétentions fort modérées; elles n'aspiraient qu'à serrer jusqu'au coude les jolis bras avec lesquels elles avaient à vivre. Mais les manches larges intolérantes à l'excès, n'ont pas voulu admettre le moindre compromis, ni retrancher une seule aune de leur ampleur; loin de là : elles se sont écriées que les rétrécir de l'avant-bras, ce serait créer des manches de coalition, ce serait former une alliance plus monstrueuse encore que l'alliance *carlo-républicaine;* et, profitant du haro universel soulevé contre leurs rivales, elles se sont hâtées de les dévorer. Aussi les voyez-vous, abusant de leur popularité, se pavaner aux Tuileries, aux concerts du jardin Turc et des Champs-Élysées, plus immodérées, plus extravagantes, plus *à la folle* que jamais, au point qu'une femme bien mise paraît, en vérité, maintenant avoir une manche pour jupe et pour manches deux jupes attachées aux épaules.

Non, je vous le dis, durant tout un mois, il n'y aura plus de chronique qu'autour de l'urne électorale, l'astre unique dont la puissante at-

traction va seule faire graviter l'attention publique, avec les prétentions d'un millier d'éligibles et les consciences de deux cent mille électeurs. Nous qui, Dieu merci, sommes en dehors de tous ces tourbillons de candidatures, spectateurs désintéressés de la grande bataille du scrutin, continuons au moins d'exploiter de notre mieux le domaine de la littérature et des théâtres, tout stérile qu'il soit lui-même en ce moment; car, dans le champ poétique, c'est l'hiver que se fait la moisson, et, l'été venu, il reste à peine à glaner quelques épis.

L'Opéra-Comique, jaloux de prouver aux plus incrédules qu'il est bien ressuscité, songe sérieusement à se fonder sur de nouveaux ouvrages et de nouveaux débuts un avenir qui le mène au-delà des bornes du succès brillant et mérité de Lestocq; mais si ce théâtre, comme nous n'en doutons point, a pris la ferme résolution de revivre, il ne faut pas qu'il s'habitue à nous donner beaucoup de pièces de la qualité de L'Aspirant de marine.

MM. Rochefort et Comberousse, les auteurs de ce poème, nous l'ont présenté modestement comme une simple imitation de Shakspeare, mais n'y a-t-il pas eu là excès d'abnégation de leur part? A mon sens, ils étaient bien fondés à s'attribuer toute l'originalité de l'invention! J'ai beau chercher, je ne me rappelle rien de Shakspeare qui ressemble le moins du monde à L'Aspirant de Marine.

Vraiment cet opéra est du Planard tout pur, bien que M. Planard n'en ait point été déclaré complice. C'est une froide et médiocre comédie saupoudrée de petites romances et de petits duos qui n'ont pas plus besoin du *libretto* que le *libretto* n'a besoin d'eux; c'est quelque chose d'exactement pareil à ce qui se produit journellement rue de Chartres et boulevart Bonne-Nouvelle. Vous y trouvez et le secrétaire d'ambassade, et la jeune veuve, et le vieux professeur et les marins accoutumés. La musique est à l'avenant; facile, gracieuse et agréable parfois, jamais vous ne la surprendrez d'accord avec la situation. Le poème et le chant vont cheminant chacun de son côté, parfaitement indépendans l'un de l'autre. C'est une dissonance continuelle; c'est un vaudeville enfin.

Lestocq avait frayé à l'Opéra-Comique une autre voie. Celle-là est la voie de salut pour lui, la voie profitable et glorieuse, celle qu'il doit suivre sous peine de rechute, nous ne saurions trop le lui répéter.

L'ouverture du Théâtre-Nautique n'a mystifié que médiocrement ceux qui, comme moi, s'étaient préparés de longue main à en subir de bonne grâce la mystification. Je ne m'attendais pas, je vous assure, à moins que ce que nous a montré mardi dernier la salle Ventadour.

Voici en résumé tout le prologue aquatique de la représentation :

Le rideau levé, on aperçoit d'abord un joli petit bassin bordé de fleurs,

d'arbres et de gazon. Un petit jardinier paraît bientôt menant un petit bateau à l'aide de petites rames, et, pour aller plus vite, prenant de temps en temps le rivage avec ses mains. Puis viennent les ondines, les jambes un peu rouges, comme il convient à des divinités amphibies qui sortent de l'eau. Le jardinier débarque pour devenir amoureux d'une ondine; alors un amour sort d'un nid où il était caché, et aussitôt toutes les ondines dansent en rond autour du bassin avec des guirlandes de roses.

Je ne prétends point que nombre de personnes ne se soient fort diverties à voir ces belles choses; les applaudissemens fanatiques qui les ont accueillies l'ont assez témoigné! Je puis même assurer qu'un mien voisin du balcon a trouvé tout cela *enchanteur*. Mais moi je soutiens que ce n'était pas la peine de faire intervenir l'eau en personne sur la scène pour en tirer un si pauvre parti.

Le ballet de Guillaume Tell, qui a suivi le prologue, se passe tout entier en terre ferme. On n'y a pas même vu de lac en peinture, de façon que le Guillaume Tell de l'Opéra est réellement beaucoup plus nautique que celui du théâtre Ventadour.

Il y a, il faut le reconnaître, une certaine vigueur d'ensemble dans l'exécution de ce ballet, et surtout une grande verve dans le jeu de M. Henry, qui représente Guillaume Tell. Mais l'exagération gâte le mérite de ce système de pantomime importé de l'Italie. Tous ces groupes muets, à force d'agir en mesure et avec précision, ont l'air d'être des automates mus par des ressorts.

En conscience, à moins que le Théâtre-Nautique n'ait en son répertoire quelque chose de plus curieux et de plus inattendu que les premiers échantillons qu'il nous a donnés de son savoir-faire, il ne doit point se flatter d'une bien longue existence. En fait de danses, de pantomimes, d'ondines, de lacs et de bateaux, il y avait beaucoup mieux déjà à l'Opéra, et voire même aux boulevarts.

C'est une lecture fort attachante que celle du Cabanis (1), de Wilibald Alexis, dont la traduction vient d'être publiée. L'action de ce roman est heureusement mêlée aux événemens les plus remarquables de la guerre de Sept-Ans, et leur emprunte beaucoup d'intérêt et de couleur. L'histoire n'y est pas seulement la bordure du tableau, elle en est un des plans essentiels, et domine de tous côtés sa perspective. Les personnages fictifs jetés sur ce fond s'y meuvent avec une singulière force de réalité. Le grand Frédéric y apparaît aussi peint en pied de main de maître. C'est assurément l'un des meilleurs portraits qui aient été faits de ce prince, c'en est le plus complet au moins et le plus scrupuleux.

(1) Chez Ch. Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

Il y a plaisir à le voir dans ses campagnes, à la veille de ses batailles, encore préoccupé de ses manies, réglant à la fois l'ordre d'un siége et celui d'une représentation de son théâtre Italien, et ce n'est pas là le seul trait de ressemblance que l'auteur allemand lui ait trouvé avec Napoléon.

Les deux grands capitaines avaient bien des passions et des antipathies communes. Chacun sait quelle était l'aversion de l'empereur contre les avocats! Frédéric avait su mieux la témoigner encore. « Son despotisme, nous dit Wilibald Alexis, n'ayant pas réussi à abolir entièrement cet ordre, qu'il jugeait tout-à-fait inutile, sa haine se manifesta par une ordonnance bizarre. Il obligea tous les avocats à porter un petit manteau court, comme une espèce d'uniforme, afin que les passans pussent les remarquer de loin et les éviter. »

Napoléon, qui a tant fait d'ailleurs pour la France, ne lui a malheureusement laissé aucun réglement aussi salutaire.

Le nouveau roman de M. de Mortonval, Mon ami Norbert (1), se recommande moins par l'élégance du style et l'habile combinaison des incidens que par la fidèle représentation de quelques-unes des scènes de notre monde contemporain. Il semble aussi que dans son Ami Norbert M. de Mortonval se soit proposé de nous peindre l'un des caractères les plus honorables de notre époque, celui de cet homme si noblement désintéressé qui, loin d'exploiter à son profit, comme tant d'autres, nos dernières crises politiques, leur a sacrifié au contraire toute sa fortune. Ç'a été là certes chez l'auteur une intention louable, mais qui néanmoins ne rachète pas suffisamment les négligences et les fautes d'exécution de son livre.

Je n'aime point qu'un libraire, à propos d'un ouvrage qu'il édite, embouche la trompette avec autant de fracas que le fait d'habitude M. Hivert. J'ai donc lu d'abord, je l'avoue, le Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont, de M. le comte Théobald Walsh, fort mal disposé en sa faveur par les éloges excessifs de son prospectus; mais peu à peu le charme réel du livre a triomphé de mes préventions et de ma mauvaise humeur; je n'ai pas eu le courage de bouder long-temps contre mon plaisir; et si je ne souscris point sans restriction à toutes les louanges de l'Avertissement de M. Hivert, c'est peut-être, qui sait? par dépit de ce qu'il m'en ait ôté l'initiative. A. Y.

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne.

VINGT-QUATRE HEURES A ROME.

Vers la fin du dernier automne, comme la foule s'épandait lentement par la porte *du Peuple* et se perdait sous les ombrages de la *villa Borghèse*, pour y danser aux castagnettes la *saltarelle* et la *tarentelle*, par la même porte un voyageur entrait à pied dans Rome, et la foule, voyant son air jeune et souffrant et sa démarche fatiguée, s'ouvrait docilement pour le laisser passer. — Ce sera quelque peintre, quelque enfant de France ou d'Allemagne, disaient les jeunes filles en élevant leurs brunes têtes au-dessus de leurs compagnes pour suivre des yeux le blond étranger.

Il marcha droit à l'obélisque égyptien qui s'élève au milieu de la place du Peuple, et, déposant à ses pieds son sac et son bâton poudreux, il s'étendit douloureusement sur l'une des marches de sa base. Son front reposait sur ses mains, les larges bords d'un chapeau calabrois tombaient sur son visage, et le voyageur resta long-temps ainsi, plongé dans un morne abattement.

Lorsqu'il releva sa lourde paupière et sa tête appesantie, la foule s'était écoulée, les pavés résonnaient autour de lui sous les roues rapides des chars et sous les fers brûlans des chevaux, et le soleil, se retirant de l'obélisque, faisait étinceler de ses derniers rayons la croix arborée sur sa cime. On était alors aux derniers jours d'octobre, jours de chants et de danses pour Rome. Silencieuse et déserte sous le ciel embrasé de l'été, la ville sainte se

22 juin 1834

réveillait aux feux plus indulgens de l'automne. Elle reprenait à Naples et à Florence les étrangers qui l'avaient délaissée pour le golfe de Parthénope et les collines de la Toscane; les habitans de ses montagnes descendaient dans ses murs en habits de fête, et les *canzonnettes* d'Albano, de Soubiaco et de Velletri retentissaient sous les chênes verts et les lauriers de ses villas.

Cependant l'*Ave Maria* venait de sonner aux églises voisines. Le jeune voyageur se disposait à s'éloigner pour chercher un gîte, lorsque, promenant ses regards distraits sur les objets qui l'entouraient, un vague intérêt sembla l'agiter d'abord, puis une préoccupation puissante l'enchaîna soudain à sa place. Bientôt ses yeux éteints s'animèrent, la pâleur de ses joues se colora, et son cœur battit violemment sous sa blouse grossière. Épiant les chars qui venaient en fuyant raser la marche de granit sur laquelle il tenait debout son corps brisé par la fatigue, il n'en laissait point échapper un seul sans y plonger son avide regard; et s'il apercevait au loin une écharpe et de longs cheveux flottant à la brise du soir, une blanche main endormie sur l'appui d'une calèche découverte, une pâle figure penchée sur des coussins moelleux, alors je ne sais quel instinct de l'ame, je ne sais quels parfums de l'air lui révélant l'approche d'un être aimé sans doute, tout son sang refluait vers son cœur, et un éclair de joie sillonnait son visage, que le soleil et les voyages avaient flétri moins que la douleur; mais toujours l'équipage, glissant souple et gracieux devant lui, le laissait triste et désabusé, pour s'évanouir dans l'air de la nuit, rapide comme son espoir.

Découragé, il allait reprendre son sac et son bâton lorsqu'un embarras de voitures étant survenu à la porte du Peuple, un landaw traîné par deux mecklenbourgeois fougueux, s'arrêta brusquement devant lui. Il poussa un cri de joie et de surprise, et s'élançant vers la calèche, il s'appuya d'une main sur le panneau, et repoussa de l'autre l'alezan brûlé du cavalier qui galopait à ses côtés. L'animal se cabra sous la pression de cette main vigoureuse; mais le cavalier, frappant de sa cravache le visage de l'impertinent qui venait d'arrêter sa course, enfonça ses éperons dans les

flancs de son coursier, et, lui faisant franchir d'un bond le corps de l'imprudent jeune homme jeté sans vie sur les pavés, il disparut avec la calèche, tous les deux légers comme le vent.

Cette scène, jouée en moins d'un instant, n'eut de témoins que ses acteurs et un élève de l'école française qui traversait la place du Peuple. Il s'approcha du voyageur, le souleva de ses bras, et, l'appuyant contre l'obélisque, il lui fit boire quelques gouttes de l'eau pure et limpide que quatre lions de marbre vomissent incessamment aux quatre angles de sa base. Lorsque l'infortuné revint à lui, et que, portant la main à sa tête, il sentit sous ses doigts le cercle sanglant qu'avait décrit sur son front la cravache du cavalier, il pressa de l'autre main sa poitrine avec rage, et deux larmes tombèrent sur ses joues amaigries. — Vous souffrez? demanda le jeune peintre en appuyant affectueusement sa main sur la blessure de l'étranger.

— Oui, je souffre, répondit celui-ci en plaçant la sienne sur son cœur; et, levant son triste regard vers le jeune homme qui l'avait secouru : — Oui, je souffre bien! s'écria-t-il en lui jetant autour du cou ses bras avec effusion. Et il versa des larmes abondantes.

— Est-ce donc vous, Desdicado? demanda le peintre avec une douloureuse surprise. Qui vous a vu, au dernier automne, brillant à Florence de tout le luxe de la fortune et de tout l'éclat de la jeunesse, osera-t-il vous reconnaître sous ces traits flétris et sous ces rudes vêtemens? Vous jeune et beau, élégant et fier, devais-je après dix mois vous retrouver ainsi?

— C'est que vous ne savez pas tout ce que la destinée peut accumuler de douleurs en dix mois, ni tout ce que la douleur peut enfermer d'années en un jour, répondit l'étranger d'un air sombre. Oui, je suis Desdicado, ajouta-t-il en essuyant ses pleurs, Desdicado misérable, mais fier; et mon ame est restée superbe sous le rude habit qui me couvre. Ami, quel est cet homme? L'homme qui m'a frappé, quel est-il? L'un de nous deux ne verra point s'effacer sur mon front cette marque infamante.

— Il n'est point un mari dans Rome qu'il n'ait blessé au front

plus rudement que vous, répondit l'artiste en souriant. Qui ne connaît point ici le héros de toutes nos fêtes, l'enfant gâté du pape et de ses cardinaux, le caprice de toutes nos femmes, le prince Mariani, l'amant heureux de la marquise de R....

— Tu t'abuses ou tu mens, s'écria l'impétueux jeune homme ; la marquise de R... n'est point sa maîtresse. La marquise de R..., vous ne la connaissez pas, ajouta-t-il d'une voix plus douce; il est tant de marquises dans Rome! Que Mariani les prenne toutes, mais Béatrice, qu'il la laisse au Seigneur. Oh! Lorentz, vous ne la connaissez pas : l'ame de la Vierge n'est pas plus blanche que son ame, les madones de votre Raphaël sont moins célestes que ses traits. Triste et froide, elle traverse le monde sans que le monde la possède; car Dieu jaloux n'a pas voulu que cet ange échappé d'en haut trouvât sur notre misérable terre une branche pour se poser, afin qu'il retournât plus vite au ciel qui le redemande et le pleure.

— Je m'abusais, répondit Lorentz; cette marquise n'habite point ces murs, et je crois volontiers qu'elle est encore au ciel, d'où vous la faites descendre. Il n'est à Rome qu'une marquise de R..., et vous avez pu la voir glisser devant vous comme un pâle reflet de vos amours. Mariani galopait à ses côtés, et les roues de sa calèche, moins aériennes que vos rêves, ont failli vous écraser sur les pavés de cette place.

— Et qui vous a dit, s'écria Desdicado en pâlissant de colère, qui vous a dit que Mariani fût son amant? Vous êtes tous ainsi, jeunesse! l'honneur d'une femme ne vous coûte pas plus à ternir qu'un roseau à briser sous vos doigts, et vous jetez au vent vos paroles empoisonnées sans vous soucier du but qu'elles frappent! Oh! Lorentz, l'honneur d'une femme est un cristal si pur et si frêle, qu'on ne devrait y toucher que d'une main pieuse et craintive.

— Vous aimez donc cette femme? demanda tristement Lorentz.

— Je l'aime! répondit Desdicado.

— Pauvre insensé! murmura le jeune peintre. Desdicado, ajouta-t-il, si mes paroles vous ont blessé, reprenez ce sac et ce bâton, et allez secouer loin de Rome la poussière de vos sandales.

La sainteté de votre amour aurait trop à souffrir en ces lieux. Allez, ami, partez : Mariani a souillé le sanctuaire où vous veniez vous agenouiller, et l'idole que vous cherchez n'habite plus que votre ame d'amant et de poète.

— Lorentz, expliquez-vous, murmura l'étranger d'une voix éperdue.

— Que vous dirai-je, répondit l'artiste, que Rome entière ne puisse vous apprendre ? A seize ans, noble et belle, Béatrice épousa le marquis de R..., vieillard égoïste et morose. Ce fut un triste jour pour Béatrice, un beau jour pour la jeunesse romaine, qui ne vit dans ce mariage qu'une victime, le marquis de R.... La victime fut Béatrice. Elle vécut retirée près de son vieil époux, et le vieillard s'éteignit dans ses bras, entouré de soins et d'honneurs. Lorsque Béatrice reparut dans le monde, comme une jeune ombre échappée au tombeau, les hommages se pressèrent autour d'elle, et chacun voulut ranimer aux chauds rayons de son amour cette fleur qui s'était étiolée dans une solitude austère. Mais Béatrice resta pure comme l'eau qui jaillit de ces marbres : tous ces amours glissèrent sur son ame sans la réveiller ni la distraire, et, lasse de leur importunité, elle alla chercher loin de Rome le repos et la liberté.

— C'est elle, c'est Béatrice ! s'écria Desdicado avec enthousiasme. Vous voyez bien qu'elle est pure et sainte, sainte comme mon amour, pure comme ce bel astre qui nous éclaire.

En ce moment la lune, qui montait à l'horizon, versait ses blancs rayons sur Rome, et la ville semblait dormir sous un vaste réseau d'argent. La place du Peuple était déserte, le *Corso* silencieux, et l'on n'entendait que le bruit de l'eau dans les bassins, et les chants éloignés sous les bosquets de la villa Borghèse.

— Écoutez, reprit froidement Lorentz : après un an d'absence la marquise revint. Elle était partie seule, elle revint accompagnée du prince Mariani. Vous l'avez vu, insolent et beau : ce fut contre son amour que se brisa la rigide vertu de la belle et froide marquise.

— Encore une fois, qui vous l'a dit? demanda Desdicado qui sentit de nouveau son noble sang lui monter au visage.

— Qui ne vous le dira point à Rome? L'intimité des nouveaux amans n'a pas de prétentions au mystère : leur amour va le front levé. Béatrice ne nie point, et Mariani affirme. Qu'en pensez-vous à cette heure?

— Je pense que Mariani est un lâche et un fat, s'écria Desdicado en se levant. Venez, j'aurai demain deux honneurs à venger.

— Qu'allez-vous faire? disait le jeune peintre en conduisant Desdicado vers une hôtellerie de la place d'Espagne. Un duel! une provocation! Savez-vous que Mariani est le spadassin le plus habile de la péninsule, et que vous ne jouerez pas impunément votre vie contre la sienne? D'ailleurs, quelle solennelle importance donnez-vous donc à tout ceci? Mariani vous a frappé sans doute; mais ne vous étiez-vous pas jeté comme un fou à la tête de son cheval, avant qu'il n'eût jeté comme un sot sa cravache à la vôtre? N'êtes-vous point allé au-devant de l'outrage, et Mariani, qui ne vous a vu de sa vie, j'imagine, pouvait-il vous soupçonner sous l'élégance puritaine de votre nouveau costume? Quant à l'honneur de la marquise, vous auriez mauvaise grâce, il me semble, à vous poser le vengeur d'une victime qui s'est offerte elle-même au sacrificateur. Reste donc à discuter les intérêts de votre amour. Amant délaissé de Béatrice, je comprends vos douleurs : Béatrice est belle, et...

— Je ne suis point son amant délaissé, répondit Desdicado. Béatrice ne m'a jamais aimé, ses lèvres n'ont point effleuré mes lèvres, et jamais ma main n'osa presser la sienne.

— Ne vous plaignez donc pas! s'écria le jeune peintre. Il vous sera facile de ravir à l'amour de Mariani ce qu'il n'a pas craint d'enlever à la vertu de la marquise, si toutefois vous voulez ne point oublier qu'il est entre rivaux d'autres armes que le fer et le plomb, et pour arriver au cœur d'une femme aimée, une voie moins sanglante et plus sûre que celui de son amant heureux.

Et comme Desdicado, absorbé par une sombre mélancolie, ne

répondait pas : — Au reste, ajouta Lorentz, je suis tout à vous, ami ; je n'ai point oublié les jours de bonheur que je dois à votre amitié. Joyeux ou triste, misérable ou riche, vous êtes Desdicado, et mon cœur et mon bras sont à vous.

Parlant ainsi, il tendit sa main à l'étranger, et sa figure, à l'ordinaire froide et railleuse, exprima en cet instant pour Desdicado une affection si tendre et si dévouée qu'il sembla avec sa main livrer son ame tout entière. Desdicado se jeta dans ses bras. — A demain donc ! lui dit-il, à demain au soleil levant. Ce sera mon dernier peut-être; mais je n'attends plus rien de la vie, et j'ai cédé depuis long-temps ma part de bonheur sur la terre.

Après des offres généreuses, faites d'une part avec délicatesse, refusées de l'autre sans orgueil, les deux amis s'arrêtèrent devant une hôtellerie de la place d'Espagne. — Vous ne m'avez point initié aux bizarreries de votre destinée, dit Lorentz, et j'en respecte le mystère. Quel que soit le sort que le ciel vous prépare, le soleil levant me trouvera à votre porte; et si, durant cette nuit, ma fortune, mon cœur ou mon bras vous manquaient, franchissez cet escalier qui fait face à votre locanda, il vous conduira à la villa Medici, et vous m'y trouverez à toute heure, veillant et pensant à vous.

A ces mots, Lorentz pressa cordialement la main de l'étranger et s'éloigna, tristement préoccupé des événemens qui devaient résulter de cette soirée fatale. Il connaissait l'ame chevaleresque de Desdicado, et ne s'abusait pas sur les motifs du rendez-vous qu'il avait accepté; et bien que la vie de son jeune ami lui donnât des inquiétudes qui dominaient toutes les autres, il se disait aussi que les duels étaient proscrits à Rome, que la loi qui les proscrivait frappait également le témoin et l'acteur; et le jeune artiste, errant, sombre et pensif sous les lauriers de sa villa, se voyait déjà fuyant de Rome, exilé de sa ville chérie. Puis s'oubliant bientôt pour revenir à Desdicado, il se perdait en conjectures sur les vicissitudes de cette destinée qu'il avait connue digne d'envie, et qu'il retrouvait, après dix mois, digne de la pitié de tous.

Cependant Desdicado, après une heure de repos, s'était jeté

dans une voiture de place qui l'avait conduit au palais Mariani. Le palais était illuminé, les équipages se pressaient dans sa cour, la noblesse dans ses escaliers de marbre, et l'on pouvait voir, par les vitraux ouverts, la gaze, la soie et les fleurs, glisser dans les longs corridors, à travers les bustes antiques et les vieilles draperies romaines, comme des ombres en habits de bals, entre deux haies d'ombres graves et silencieuses. C'était fête au palais Mariani : les terrasses, parfumées de citronniers et de cythises, retentissaient du bruit des instrumens; les lustres resplendissaient sous les fresques des plafonds, et la walse tournoyait déjà sur les pavés en mosaïque. Desdicado se mêla à la foule, et se perdit inaperçu, loin du tumulte de la fête, dans une galerie obscure. Il errait depuis quelques instans, lorsque des paroles confuses vinrent à ses oreilles, et des formes vagues à ses regards. Il se jeta dans l'embrasure d'une fenêtre, et deux fantômes passèrent mystérieusement dans l'ombre.

— Pourquoi si triste et si rêveuse? disait Mariani d'une voix plaintive et caressante. Reine de ces lieux, ame de cette fête, vous n'avez fait que paraître et vous nous délaissez déjà! O Béatrice, pour éclaircir la mélancolie où se consument vos beaux jours, mon amour a tout essayé, la douleur et la joie, sans amener une larme à vos yeux ni un sourire sur vos lèvres. Béatrice, êtes-vous froide comme ces marbres qui nous entourent? ajouta-t-il en posant sa main sur une Diane chasseresse dont le front, net et pur, éclairé par la lune, semblait sourire aux pâles rayons de sa vieille divinité.

— Rêveuse et triste! disait Béatrice attachée comme un lierre au bras de Mariani; ces parfums me fatiguent, et ces chants m'importunent! Et mon ame oppressée se replie douloureusement aux bruits joyeux de cette fête, comme mes paupières usées au trop vif éclat des lumières. Mariani, laissez-moi m'éloigner, ne me retenez pas; j'ai vu ma courte jeunesse pâlir et s'éteindre dans les pleurs et l'ennui, et le monde n'a pas de soleil qui puisse en ranimer la flamme.

Tous les deux s'éloignèrent, et l'on n'entendit plus que le frô-

lement soyeux de la robe de la marquise, pareil au bruit que fait le vent dans les feuilles jaunies de l'automne. Arrivé dans la cour, Mariani jeta sur les épaules de la marquise une pelisse de satin doublée de martre, et, la conduisant à sa voiture, il imprima sur sa main un long et tendre baiser.

Cette femme est folle ou stupide! pensait Mariani en remontant lestement les marches de son palais, léger et joyeux, comme si la voiture de Béatrice eût emporté le fardeau de sa vie et le mal de son ame. Giulio Giuliani! s'écria-t-il en s'appuyant sur l'épaule d'un jeune comte florentin, devant un buffet chargé de vins, d'or et de cristaux; verse-moi, Giulio, de cette liqueur de France, je veux boire avec toi aux joyeuses et faciles amours!... Mais comme il portait à ses lèvres le cristal couronné d'une mousse élégante, une rude main s'appuya sur son épaule, et Mariani, se retournant brusquement, se trouva face à face avec Desdicado.

Pâle et terrible comme la statue du commandeur au *Festin* de Juan, Desdicado entraîna Mariani sur une terrasse voisine, et rejetant en arrière les blonds cheveux qui tombaient sur ses yeux : — Monseigneur, demanda-t-il gravement, me reconnaissez-vous? Et comme Mariani contemplait le jeune homme avec un muet étonnement : — Prince Mariani, je suis votre égal, dit froidement l'étranger en plaçant un doigt sur son front; voici ma couronne de prince, et puisque votre cravache n'a pas craint de me frapper au visage, votre épée n'aura point de honte à se croiser avec la mienne.

A ces mots, il tendit sa main à Mariani, et Mariani y laissa tomber sa main. — A demain! monseigneur, ajouta Desdicado; ne laissons point à la police le temps d'entraver nos démarches, et de s'opposer à la satisfaction que vous ne sauriez refuser sans une lâcheté nouvelle. Lorsque les bougies de votre fête pâliront aux premiers feux du jour, vous me trouverez au pied de l'obélisque, à cette même place où vous m'avez foulé ce soir sous les pieds de votre coursier. Je compte sur vous, monsieur; la campagne romaine sera discrète, et ses plaines sont assez vastes pour cacher un tombeau de plus.

Il y eut tant de noblesse et de dignité dans l'expression de ces paroles, tant de majesté vraiment royale sur la figure de Desdicado, tant de puissance surtout et de fascination dans la sévérité de son regard, que Mariani ne répondit que par une inclination de tête. Desdicado s'éloigna sans ajouter une seule parole, et le prince romain resta sur la terrasse, immobile, et le suivant des yeux. Mais lorsque ce vague effroi se fut dissipé avec l'étonnement qui l'avait produit, Mariani, honteux de lui-même, se demanda comment il n'avait pas fait jeter à la porte cette parodie de l'ombre de Banco, et contant à Giulio Giuliani l'histoire de cette apparition vengeresse, tous les deux se mêlèrent en riant à la foule animée du bal.

Pendant que Mariani voyait sans terreur les roses de la fête s'effeuiller et pâlir l'éclat des bougies dont la durée peut-être lui mesurait la vie, Desdicado s'était de nouveau jeté dans la voiture qui l'avait amené au palais du prince romain, et qui le conduisit en quelques instans au palais Farnèse : c'était là que s'écoulait la vie de la mélancolique Béatrice. Lorsque Desdicado laissa tomber le marteau sur la porte, onze heures sonnaient aux églises de Rome. — La marquise ne reçoit point à cette heure! dit un laquais richement harnaché, en toisant d'un regard insolent le pauvre voyageur

— Allez dire à la marquise, répliqua hardiment Desdicado, que je viens de la part du prince Mariani. J'ai promis de remettre en ses mains le billet que voici, de le remettre moi-même à elle-même, et sa main recevra ce billet de la mienne, dussé-je mourir sans confession; car je l'ai promis par le corps du Christ et l'ame de la Vierge, et j'ai reçu mon salaire et le vôtre.

A ces mots il offrit au laquais avide quatre écus romains, seul et dernier trésor qui lui restât au monde. Mais que lui importait-il, à lui qui venait d'engager pour l'éternité peut-être sa part d'air et sa place au soleil? Le laquais disparut et revint; puis, dirigeant Desdicado à travers des galeries lambrissées de glaces, il souleva une draperie de soie, et, pressant le bouton de bronze d'une porte cachée sous ses plis damassés, il s'éloigna, laissant Desdicado dans l'oratorio de la marquise.

Il s'arrêta devant Béatrice, pâle comme la lampe d'albâtre qui brûlait suspendue au plafond de l'oratoire. A demi couchée sur des coussins de velours, et la tête penchée sur l'appui d'une croisée ouverte, Béatrice respirait les parfums de ses vastes jardins, et rêvait au murmure de l'eau, dont le jet vigoureux, perçant les dômes d'acacias et de tulipiers, s'épanouissait à la lune en gerbes étincelantes. Sans relever son front ni détourner ses yeux au bruit que firent la porte en se fermant sur Desdicado, et les pas de Desdicado en s'avançant vers elle, la marquise tendit nonchalamment la main, comme pour recevoir le billet de Mariani. Desdicado pressa cette main dans la sienne.

— Qui êtes-vous? s'écria la marquise en se levant avec effroi; puis, se rassurant à la vue du frêle jeune homme qui se tenait tremblant devant elle, qui êtes-vous? répéta Béatrice d'une voix plus calme, et que voulez-vous de moi?

— C'est moi qui vous aime, répondit timidement Desdicado; m'avez-vous donc oublié, et ne me reconnaissez-vous pas? Près de s'éteindre, le mourant cherche le soleil, que bientôt il ne verra plus, et moi, près de quitter la vie, j'ai voulu vous voir encore.

— C'est donc toujours vous! murmura Béatrice en retombant sur une pile de coussins.

— Moi, toujours! reprit le jeune homme. Aviez-vous espéré que le monde eût un asile où mon amour ne vous poursuivrait pas? Vous ne l'avez pas cru, madame; car vous le connaissiez, cet amour que vous avez allumé dans mon cœur; vous saviez que, flamme infatigable, il s'attacherait à vos pas, et que ni vos rigueurs ni celles de la destinée ne pourraient le lasser ni l'éteindre.

— Qu'attendez-vous donc? demanda fièrement Béatrice. Ignorez-vous que je ne vous aime pas?

— Écoutez-moi, dit le jeune homme d'une voix suppliante; demain j'aurai vécu sans doute, et ce sont mes paroles dernières; recueillez-les donc, madame; ne me repoussez pas à cet instant suprême : prenez patience avec cette existence qui s'en va, et que vous aurez possédée tout entière.

La marquise fit signe à Desdicado de s'asseoir, et le jeune

homme prit place sur un coussin, aux pieds de Béatrice. Il la contempla long-temps avec amour ; puis la marquise ayant laissé échapper un geste impatient et boudeur :

— Ce fut à Florence, par une journée d'automne, que je vous vis pour la première fois. Jour béni, jour maudit, jour fatal! Je vous vis et je vous aimai. Je ne vous dirai pas ma vie, la vie qui précéda celle que vous m'avez faite. Je ne sais plus, hélas! si j'ai vécu avant de vous connaître. Je vous aimai, et de mes jours passés, bientôt il ne me resta plus que le vague et confus souvenir d'un amour malheureux, qui se perdit dans les joies orageuses de ce nouvel amour, comme une larme dans l'Océan, comme une plainte dans la tempête. Je croyais mon ame éteinte, et je la sentis se réveiller, ardente et tumultueuse, aux feux de vos regards ; ma jeunesse flétrie, et je la vis renaître plus turbulente et plus inquiète qu'aux premiers jours de son printemps. Je venais, loin de la patrie, chercher, sous d'autres cieux, le repos et l'oubli, et je retrouvai la tourmente. Qu'importe? Je vous aimai. Vous, madame, vous m'avez repoussé. Trop noble pour vous jouer d'un enfant aimant et crédule, vous n'avez point laissé l'espérance germer et fleurir dans mon sein ; votre nature s'est révélée de suite, fière, sauvage, indépendante, et votre ame, encore toute meurtrie, s'est montrée à moi, maîtresse ombrageuse et jalouse de sa liberté nouvellement conquise ; je me soumis et vous aimai toujours. Amour sans espoir, passion dévorante et jamais satisfaite, flamme qui n'avait d'aliment que mon ame, je ne vous dirai pas les joies mystérieuses que je puisai dans les agitations de cette vie nouvelle. Je parvins à dompter la rébellion de mon sang, j'étouffai les fougueuses aspirations de ma jeunesse, et j'appris à vous aimer comme l'une de ces vierges que le Fiesole peignait à genoux et les larmes aux yeux, chastes et belles comme vous.

Un soir, au palais Corsini (je vous accompagnais alors dans les fêtes du monde), vous me dites : — Je pars. — Oh! ma vie! vous partiez! Moi, je partis aussi.

Mais à Florence, pour vous voir, pour vous retrouver en tous lieux, pour m'enivrer chaque jour de votre sourire et de votre re-

gard, pour respirer l'air que vous respiriez, pour sentir votre robe m'effleurer en passant, pour vous suivre aux Cascine, emportée par un coursier rapide ou mollement assise sur l'étoffe de votre landaw; pour vivre enfin de la vie oisive et élégante où vous jetaient votre fortune, votre rang et l'ennui, moi, pauvre déshérité, seul au monde et délaissé de tous, j'avais épuisé en trois mois l'espoir d'une année tout entière. Vous partiez en poste : je vous suivis à pied.

Je vous suivis partout, j'allai partout cherchant sur les routes poudreuses la trace de votre char et demandant à chaque ville un souvenir de votre passage; je vous retrouvai à Venise, puis à Ravennes, puis à Naples. A Venise, pour gagner le pain de la journée et la couche où la nuit je reposais ma tête, j'essayai l'art du peintre, et je fis des portraits. A Ravennes, j'enseignai la langue de ma patrie; à Naples, je récitai, sur le môle, les chants de l'Arioste et du Tasse. Eh bien! j'étais heureux et fier! Je n'osais, sous cet habit grossier, m'offrir à vous, madame; mais je vous voyais en secret, j'épiais l'heure de vos courses, votre sortie du théâtre ou du bal; je foulais les mêmes rives que foulaient vos pieds délicats; et le soir, errant près de vous sur les grèves désertes, j'écoutais le bruit de vos pas, plus doux que le murmure des flots; je m'enivrais de votre haleine, plus embaumée que la brise des mers; et puis, dans mes rêves d'enfant, je me croyais l'ange invisible que le ciel avait mis près de vous pour vous protéger. Il n'est pas une heure de vos solitudes où mon amour n'ait veillé sur vous, pas un lieu où je n'aie mêlé la trace de mes pas à la trace des vôtres, pas un sillon de votre barque qui ne se soit perdu dans le sillon de ma gondole; puis, lorsque l'ennui des mêmes lieux vous poussait vers d'autres contrées, ou que votre admiration épuisée allait chercher d'autres merveilles, moi, comme l'oiseau qui ne bâtit jamais son nid sur la rive, je reprenais, sans murmurer, ma vie errante et solitaire. Ainsi j'ai marché durant dix mois et plus, sous les pluies de l'hiver et sous les ardeurs de l'été; mes épaules se sont courbées sous le sac militaire, et ma main s'est endurcie à porter le bâton d'épines. J'ai dormi sous le manteau étoilé du ciel, j'ai mangé

le pain du pauvre et j'ai bu l'eau du torrent. Oh! ne me plaignez pas! j'étais heureux alors. A travers les frimas, votre amour était dans mon cœur comme un foyer bienfaisant, et sous le soleil enflammé, comme une source limpide. Votre image s'asseyait avec moi sous l'olivier de la colline; je la voyais me sourire au bout de la route qui se déroulait devant moi, et la nuit vous étiez l'étoile silencieuse qui s'allumait à l'horizon pour diriger mes pas. J'étais heureux; je me disais que tant d'amour vous toucherait peut-être, et lors même que cet espoir ne surgissait point dans mon ame, je me disais qu'il fallait ici-bas obéir à sa destinée; que j'allais à vous comme le fer à l'aimant et le fleuve à la mer, et je ne rêvais pas une destinée plus belle, et je vous bénissais, car vous étiez la religion dont je me faisais le martyr. Ah! pourquoi ne me suis-je pas éteint aux jours de mes saintes croyances? pourquoi ne suis-je pas mort, brisé par la fatigue, épuisé par la faim, dans les gorges du mont Cassin ou dans une vallée des Abruzzes? pourquoi le ciel m'a-t-il laissé survivre à la fleur de mes illusions; et depuis deux mois que je vous cherche en vain, quelle fatalité m'a donc poussé vers Rome, où je devais vous retrouver l'amante d'un Mariani? Oh! madame, était-ce dans l'attente d'un pareil amour que vous avez repoussé le mien?

Desdicado se tut, et Béatrice ne répondit que par un sourire de dédain.

— Soyez heureuse! dit le jeune homme; pour moi, je laisse à Mariani le soin de me délivrer d'une vie qui n'a plus rien à faire ici-bas.

— Que voulez-vous dire? demanda la marquise avec inquiétude.

— Insulté par lui et sous vos yeux, madame, je l'ai provoqué, et nous nous battons demain.

—Malheureux, qu'avez-vous fait? s'écria impétueusement Béatrice en croisant ses deux mains avec angoisses; vous avez provoqué Mariani et vous vous battez demain!... Qu'avez-vous fait, Desdicado?

— Comme vous l'aimez! murmura-t-il tristement.

— Insensés que vous êtes tous! insensé, vous surtout, jeune homme, car vous avez pu lire dans mon cœur, qui ne s'est dévoilé qu'à vous! Mariani mon amant! Moi Béatrice sa maîtresse! Que Rome le croie, c'est bien : il le faut, je le veux. Mais vous, Desdicado, n'avez-vous pas compris que je ne me résignais à l'ennui de ce rôle que pour me délivrer de vingt amours plus importuns encore? Mariani mon amant! Laissez sa vanité s'en flatter au grand jour; laissez la foule stupide croire au bonheur qu'il affiche hautement; mais vous, non plus que Mariani, vous n'y croyez pas, jeune homme! Est-ce donc pour lui que je tremble, est-ce pour lui que mon sang se fige et que mon visage a pâli? C'est pour vous, c'est pour toi, disait-elle en marchant d'un air égaré. Desdicado, vous êtes mort; malheureux, il vous tuera!

— Oh! dites-moi que vous ne l'aimez pas.

— Il vous tuera, vous dis-je. Connaissez-vous Mariani? Ignorez-vous qu'il serait brave entre les braves de votre patrie! Et la connaissez-vous, cette terrible garde sicilienne à laquelle dès son enfance il a façonné son bras? Voyez comme le vôtre est faible! ajouta-t-elle en pressant de sa main convulsive le bras de l'étranger. Partez, enfant, partez, vous êtes trop jeune pour mourir.

— Répétez-moi que vous ne l'aimez pas.

— Je vous dis que vous êtes mort. Vous ne savez donc pas combien de mères à Naples lui redemandent leurs fils, ni que de secrets sinistres il a confiés aux champs romains? Partez pour échapper au coup qui vous menace, partez aussi pour vous dérober à cette folle existence. La patrie ne vous garde-t-elle pas un avenir qui vous réclame et des amis qui vous attendent, quelque jeune sœur qui vous pleure et vous appelle, une vieille mère qui souffre et voudrait vous voir avant d'expirer?

— Je n'ai plus rien : ma mère est morte, ma sœur est morte, mon avenir est mort! D'amis, il ne m'en reste plus : les amis sont pareils aux pierres d'un mur, la première qui se détache entraîne toutes les autres. La fatalité ne s'est jamais lassée de me poursuivre : j'ai vu tout m'échapper et me fuir, et mon nom signe ma destinée. Famille, avenir, amis, j'ai tout perdu! Ma patrie est là où

vous êtes, ma vertu est de vous aimer. Je me suis attaché à vous comme l'hirondelle, qui traverse les mers, aux cordages du navire qu'elle a rencontré sur les flots. Qu'irais-je chercher loin de vous? Puisque votre indifférence m'exile et me repousse encore, oh! laissez-moi mourir; laissez-moi sortir de cette vie où rien ne me sourit plus que l'espoir de la quitter. Seulement, si mon sort vous touche, si vous voulez que mon dernier jour soit mon jour le plus beau, dites-moi que je vous ai bien aimée, que je vous laisse pure, et que je puis emporter au ciel la sainte flamme qui m'a brûlé sur la terre.

— Vous pouvez mourir heureux. Mais partez, Desdicado, fuyez.

— Bénie soyez-vous! Je resterai, madame. S'il faut mourir à cette heure, je puis mourir sans regrets. Adieu! Si je meurs, gardez de moi quelque doux souvenir. Le ciel ne saurait être là où vous n'êtes pas; mon ame viendra souvent errer sous le palais que vous habitez, et vous la sentirez le soir glisser dans vos cheveux avec la brise, ou se plaindre avec elle à vos vitraux fermés.

La marquise s'étant assise, Desdicado avait repris sa place à ses genoux, et ils restèrent quelques instans à se contempler l'un l'autre; puis Béatrice, attirant doucement Desdicado vers elle :

— Vous avez bien souffert, vous m'avez bien aimée, et moi j'ai été bien cruelle! lui dit-elle avec amour. Comme le soleil a bruni la blancheur de votre front! Comme l'azur de vos yeux a pâli dans la fatigue des voyages! Enfant, vous êtes bien changé! Que vous voilà pâle et débile! Vous étiez si beau le jour où vous m'êtes apparu pour la première fois, sous les pins de la Vallombreuse!... Moins beau que je ne vous trouve à cette heure, car c'est pour moi que vous avez souffert. Pauvre ami! pourquoi m'avez-vous tant aimée?

Et parlant ainsi, Béatrice laissait ses doigts se perdre dans les blonds cheveux du jeune homme, ou promenait sa main sur son cou blanc que n'avaient point flétri les ardeurs du soleil.

— Oh! quelle femme pourrait se dire plus aimée que vous! murmurait Desdicado, qui frémissait sous les caresses de la mar-

quise, comme une jeune fille sous le premier baiser de son amant.

— Et moi aussi, je vous ai bien aimé! disait Béatrice. Lorsque, jeune et belle, je rêvais le bonheur et j'appelais l'amour, c'est vous que je voyais dans mes rêves, c'est vous que j'appelais dans le silence de mes nuits et dans l'amertume de mes jours. Viens, repose ton front sur ce cœur qui si long-temps a brûlé pour toi! Donne tes lèvres sur mes lèvres; viens, pauvre enfant qui vas mourir!

— Vous m'aimez donc! s'écria le jeune homme éperdu de bonheur.

— Je t'aime, Desdicado, je t'aime!

— Les étoiles vont bientôt pâlir, dit le jeune étranger d'un air sombre; le disque de la lune descend à l'horizon, et les feuilles tremblent déjà au souffle du matin.

— Que dites-vous, mon ame? demanda la marquise appuyée amoureusement sur l'épaule de Desdicado.

— Béatrice, ne voyez-vous pas les astres de la nuit qui s'effacent, l'horizon qui rougit, et n'entendez-vous pas chanter l'alouette matinale?

— Le jour est encore loin, et je n'entends que les soupirs des palombes qui se caressent sous l'ombrage de ces jardins. Qu'avez-vous, mon amour?

— Au soleil levant, j'ai promis de mourir! s'écria Desdicado avec désespoir.

— Viens donc! dit la marquise en l'entraînant; viens, le soleil ne se lèvera pas!

Trois heures après, le soleil se levait dans toute sa splendeur derrière les montagnes bleues de Tibur, et ses premiers rayons, frappant les croisées du palais Farnèse, se glissaient sous les rideaux de l'alcôve où reposait Béatrice épuisée. Desdicado déposa

sur son front un baiser silencieux; et, dérobant à ses cheveux une boucle qu'il plaça sur son sein, il s'éloigna précipitamment, la joie et la mort dans le cœur. Il trouva Lorentz à sa porte, et la calèche du prince Mariani devant l'obélisque de la place du Peuple. Lorentz et Desdicado prirent place vis-à-vis Mariani et Giulio Giuliani, et la calèche les déposa tous les quatre au-delà de la Storta, à quelques milles de Rome. C'est une des parties les plus admirablement belles et les plus profondément tristes de la campagne romaine. Rien ne donne une idée de la mélancolie de ces plaines incultes, où vous pouvez marcher durant tout un jour sans rencontrer d'autres êtres vivans que quelques pâtres armés de fusils, et quelques buffles qui lèvent leur tête stupide au-dessus des ronces pour vous regarder passer. Pas une habitation, à peine quelques arbres rabougris et poudreux, jetés à de longs intervalles sur le bord du chemin; quelques ruines éparses dans les champs, quelque tombe antique cachée sous les herbages brûlés par les feux du soleil, quelque bloc de marbre ou de granit sur lequel dorment de longs lézards verts; des cyprès noirs et sombres s'élèvent tristement à l'immense horizon; pas un cri, pas un bruit de l'air, de la terre ou du ciel : tout est silencieux et mort; cette campagne est un tombeau d'airain.

Lorentz portait une boîte de pistolets, et Giulio Giuliani deux épées. Arrivés sur le terrain, — Monsieur, dit Mariani à Desdicado, je ne vous connais pas, et l'un de nous va déroger peut-être; mais si parfois j'ai hésité à demander *à certaines gens* satisfaction de certains affronts, je ne l'ai jamais refusée à qui me l'a demandée, quel qu'il fût.

Desdicado ne répondit qu'en prenant une épée des mains de Giuliani, celui-ci ayant fait observer que la détonation du pistolet pourrait trahir le secret du combat.

Tout se passa de la manière la plus convenable. Desdicado, qui n'avait jamais manié un fleuret de sa vie, jeta du premier coup Mariani sur la poussière.

Fier et joyeux, aspirant l'air avec orgueil, plein d'amour, heureux de vivre depuis que Béatrice lui avait fait la vie si belle,

Desdicado se présenta bientôt au palais Farnèse. Quelle joie pour lui, quelle joie aussi pour elle, qui l'avait pressé mourant sur son cœur!

L'entrée chez la marquise lui fut refusée.

Desdicado se présenta une seconde fois et éprouva le même refus; une troisième, même refus encore.

Lorsqu'il rentra, désespéré, à son hôtel, on lui remit son passeport, avec injonction de quitter Rome sous vingt-quatre heures, s'il ne voulait pas expier la mort de Mariani par six ans de prison au château Saint-Ange. Ce passeport, signé pour Naples, lui était expédié par le secrétaire de son ambassadeur à Rome, à la sollicitation de la marquise de R....

On lui remit en même temps une lettre sous enveloppe portant sa suscription. Après avoir brisé d'une main tremblante le cachet aux armes de Béatrice, il lut les lignes suivantes, tracées à la hâte sur du papier ambré :

« Je hais l'amour, ses droits et ses exigences : toute espèce de » liens m'effraie. Lorsque je me suis donnée à vous, vous n'é- » tiez déjà plus pour moi qu'un souvenir. Mort, je vous ai pressé » dans mes bras; vivant, je suis morte pour vous.

» Béatrice de R.... »

La même enveloppe renfermait un billet de 10,000 fr. payable à vue sur Torlonia; Desdicado le déchira avec colère, puis, acceptant de Lorentz les offres qu'il avait refusées la veille, il reprit son sac et partit.

Jules Sandeau.

LA

CONSPIRATION DE LA COMÉDIE.

Claire-Josèphe-Hippolyte Leyris de la Tude, célèbre dans les annales du Théâtre-Français sous le nom de Mlle Clairon, naquit à Condé, ville du ci-devant Hainault, en l'année 1724. Elle avait par conséquent quarante-un ans bien révolus lorsque eut lieu l'aventure que je vais raconter, et qui décida du reste de son existence.

Sa destinée était de transporter dans sa vie réelle les contrastes agités et les bizarres alternatives de sa vie de théâtre, puisqu'elle fut baptisée en pleine journée de carnaval, vu que le cas pressait, par un curé, déguisé en Arlequin, assisté de son vicaire en costume de Gilles; et que peu s'en fallut, vers la fin de sa carrière scénique, qu'après avoir si noblement représenté toutes les reines des âges anciens, elle ne posât sérieusement sur sa tête la couronne souveraine d'un petit margrave allemand.

En l'année 1765, Mlle Clairon, malgré ses quarante-un ans, avait encore un cercle nombreux d'adorateurs. Son immense renommée attirait auprès d'elle tous les personnages de distinction de la cour et de la ville, et les étrangers qui venaient parcourir la France auraient cru faire un voyage incomplet s'ils n'eussent rendu visite à la grande tragédienne, et fréquenté ses réunions familières.

Mlle Clairon faisait les honneurs de sa maison avec une majesté tout-à-

fait impériale. Il y avait du commandement jusque dans son sourire. Vous eussiez dit qu'après avoir dépouillé le manteau de pourpre de Cléopâtre, elle en avait gardé l'ame et le visage. On assistait à son petit-lever comme à celui de la reine; on faisait antichambre en attendant qu'il lui plût de s'éveiller, et l'on se pressait autour d'elle lorsqu'elle daignait paraître, comme on l'eût fait auprès de M. de Saint-Florentin, ministre du roi, ou de M. de la Ferté, intendant des Menus.

Au temps où se passa l'épisode que nous allons esquisser, la très-médiocre tragédie de Dubelloy, intitulée *le Siége de Calais*, venait d'obtenir un succès immense, éclatant, grâce à Mlle Clairon, qui s'était élevée aux plus belles inspirations de son art dans le rôle d'Aliénor. C'était le lendemain d'une des premières représentations de cet ouvrage; Mlle Clairon dormait encore, et le salon de la grande actrice était déjà encombré de visiteurs. On y distinguait des ducs et des comédiens, des financiers, des auteurs, des militaires, des gens de toute caste et de toute robe. On s'asseyait, on causait, on se promenait, on admirait la somptuosité du lieu, tandis que Clairon, encore invisible, nonchalamment ensevelie dans le duvet de ses oreillers, voyait peut-être en rêve des couronnes et des diadèmes que le génie de sa vanité bâtissait complaisamment sur les dentelles de son bonnet de nuit.

En l'absence de la divinité, son image du moins tenait bonne et fidèle compagnie à ses dévots sectaires. Sur un piédestal de vert antique, placé dans un angle du salon, on remarquait d'abord son buste en marbre, sculpté par Le Moyne. Un tableau de Carle Vanloo, le grand peintre de cette époque, la représentait plus loin sous les traits de Médée s'envolant sur un char magique et arrêtant les efforts impuissans et la fureur de Jason. Ce tableau était un monument de l'amitié de la princesse Gallitzin. Le cadre seul coûtait 5,000 livres, et avait été donné par le roi Louis XV.

Des gravures de Cars et de Beauvarlet reproduisaient près de là cet hommage magnifique rendu au génie de Clairon; puis, dans un autre coin de l'appartement, un dessin de Gravelot la montrait encore allégoriquement entourée de tous les attributs de la comédie, un bras appuyé sur des livres portant les noms de Corneille, Racine, Crébillon et Voltaire, et la tête couronnée par Melpomène en personne. Elle tenait cet autre don du célèbre acteur anglais Garrick.

Ce n'était pas tout. Une médaille avait été frappée à l'effigie de Clai-

ron, et ses fanatiques en avaient fait un ordre qu'ils portaient à la boutonnière de leurs habits, attaché avec des faveurs roses. Cette médaille était accompagnée d'un sixain assez fade que le haineux et impitoyable Saint-Foix avait parodié de la façon suivante :

Pour la fameuse Frétillon,
On a frappé, dit-on, un médaillon ;
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fût-ce pour douze sous, fût-ce même pour un,
Il ne sera jamais aussi commun
Que le fut jadis sa personne !

Ce fut peut-être aussi ce vindicatif Saint-Foix qui inventa ce mot prétendu de Mlle Clairon montrant à quelqu'un l'un de ses portraits : *Voilà une demoiselle qui s'est bien divertie !*

L'enthousiasme de ses admirateurs ne pouvait donc se comparer qu'à la rage de ses détracteurs. Le public, pendant ce temps, neutre et impassible au milieu de ces coteries, se livrait au plaisir d'applaudir la célèbre actrice, qu'il savait bien aussi corriger et humilier, lorsque son humeur capricieuse ou son orgueil démesuré lui faisait commettre quelque imprudente incartade.

Ce jour-là, midi était sonné lorsqu'un laquais accourut annoncer à la nombreuse compagnie qui se tenait dans le salon, que la reine de la Comédie-Française venait de se mettre à sa toilette, et qu'elle aurait l'honneur de recevoir dans sa chambre. On se rendit à l'invitation, chacun passant à son rang, les talons rouges les premiers et les habits noirs par derrière, c'est-à-dire, d'abord les grands seigneurs, et les hommes d'esprit après eux, selon la hiérarchie du temps.

Clairon était en peignoir de mousseline des Indes, toute chamarrée de dentelles, le cou et les bras nus, fièrement renversée sur une bergère, et se mirant dans la glace de sa toilette, tandis que deux femmes de chambre s'occupaient à bâtir sur sa tête, à force de pommade et de poudre, le pompeux édifice de sa coiffure, qui pouvait bien avoir, sans exagérer, en y comprenant les plumes et le petit toquet, deux pieds et demi d'élévation.

On aurait commis une étrange erreur si l'on s'était figuré voir dans Mlle Clairon une femme d'une taille élevée et presque masculine, comme la nature de son talent eût pu le donner à penser. L'illustre rivale de

Mlle Dumesnil était, au contraire, fort petite; et si au théâtre elle prenait un air si majestueux dans les rôles d'Ariane, de Cléopâtre, de Phèdre, d'Idamé, c'est qu'elle se grandissait au moyen de hauts talons. Les traits de son visage étaient jolis et fins, plutôt que nobles et réguliers; mais elle savait leur donner une expression imposante et sévère que sa démarche et ses façons compassées, le ton solennel et théâtral de sa voix, qu'elle avait fort belle, accompagnaient merveilleusement.

— Ah!-monsieur-le duc-d'Aumont!-Soyez-le-bien-ve-nu! dit-elle en traînant sa voix, selon son habitude, et en espaçant ses syllabes.

Elle s'adressait de la sorte, et sans lever les yeux de dessus son miroir, à un seigneur décoré du grand-cordon de Saint-Louis, qui s'inclinait devant elle.

— Veuillez-vous-asseoir.-Holà!-Quel-qu'un.-Ger-main.-Un-siége-à-mon-sieur-le-duc.

Puis, jetant une œillade d'un autre côté:

— Bonjour! comte de Valbelle,-et à vous aussi, mon cher prince! Approchez,-je vous supplie!

Le comte Joseph-Alphonse Omer de Valbelle était, comme on sait, l'un de ses plus grands partisans, et le seul amant qu'elle avoua depuis, avec le margrave d'Anspach, dans les curieux Mémoires qu'elle a laissés. Le prince était un Russe de distinction, qui, pour le moment, avait le privilége singulier d'accompagner partout la grande tragédienne, et la non moins singulière prétention de régner despotiquement dans son cœur. Bachaumont le désigne dans son journal par le bizarre et significatif sobriquet de *Pot-au-feu*.

Après avoir salué de la tête tous les habits brodés qui venaient, en caressant leurs jabots, lui débiter leurs fades complimens, Mlle Clairon fit signe de la main, d'un ton de commandement, à quelques hommes assez modestement vêtus qui se tenaient au bout de la chambre.

— Prince! ajouta-t-elle en montrant ces hommes au noble sujet de Catherine, je vous présente ces messieurs. Celui-ci, c'est Marmontel, l'immortel auteur d'*Aristomène* et de *Denys-le-Tyran*, qui sont des chefs-d'œuvre, quoi que le public en dise; celui-là, c'est Dubelloy, qui a fait la tragédie en vogue, dans laquelle on s'obstine à me trouver admirable, je veux dire *le Siége de Calais*: l'autre, c'est le petit La Harpe, jeune homme qui promet, en dépit des diatribes du folliculaire Fréron. Et à ce propos, monsieur le duc d'Aumont, continua-t-elle en changeant la direc-

tion de son regard, où en est notre affaire avec ce misérable pamphlétaire? Vous pouvez répéter à messieurs les gentilshommes de la chambre ce que je leur ai dit. Je me retire du théâtre, si l'on ne me fait justice de ce journaliste! Il est miraculeux vraiment que l'on balance un seul instant à punir cette bête féroce, qui bave journellement son fiel sur tout ce qu'il y a en France de talens de première ligne, à commencer par moi.

Le duc répondit à cette reine courroucée :

— Mademoiselle, remettez-vous. Le roi a signé l'ordre, selon vos désirs ; je l'ai fait signifier depuis deux jours, et Fréron ira au Fort-l'Évêque.

En entendant ces mots, Clairon redressa la tête. Ses yeux rayonnaient ; sa poitrine se gonflait, et ses lèvres, à demi contractées par un sourire, semblaient prêtes à prononcer le fameux monologue de Cléopâtre dans *Rodogune :*

Enfin, grâces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi!

Ce mouvement fut si beau que l'assemblée battit des mains.

— Je ne dois pas vous cacher, reprit le duc d'Aumont, que dans cette affaire vous avez le public contre vous. Embastiller un écrivain pour quelques lignes de critique sur.... une comédienne.... cela, bien à tort certainement, paraît exorbitant à quelques bourgeois qui ont encore des préjugés.

— Les bourgeois! les bourgeois! interrompit Clairon en élevant la voix, qu'ils se mêlent de leurs affaires, et non de celles qui ne regardent que les gens d'esprit.

— Mais les hommes de lettres, mademoiselle, ils vous sont aussi opposés.

— Ce sont des niais. Enfin, Fréron n'est pas encore écroué. Cela tardera-t-il?

— Mademoiselle, il a demandé un sursis de quelques jours, attendu que la goutte s'est mise à ses jambes.

— Ah! monsieur le duc, que ne s'est-elle mise à sa langue et à ses doigts! Ce malheureux me fera mourir de chagrin. Heureusement que M. de Voltaire s'est chargé de l'habiller d'importance, dans sa prochaine publication, pour son compte et pour le mien. Ce drôle ne s'attaque-t-il pas derechef à l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet!* Quand je vous di-

sais qu'il se prend à toutes les gloires de la France. Voulez-vous lire son dernier numéro?

— Eh quoi! fit le duc, vous recevez son journal?

— Je vous jure, dit la comédienne en froissant entre ses mains le maudit journal déjà tout lacéré des atteintes qu'il avait reçues depuis le matin, je vous jure que c'est par hasard qu'il se trouve ici... Je ne reçois pas des saletés semblables. Je ne lis jamais cette ordure.

En parlant ainsi, l'auguste Clairon déchirait le factum avec des mains convulsives, et elle en semait tout autour d'elle les débris divisés en autant de parcelles que le permettait la petitesse du format. Ses dents se serraient, le rouge lui montait au visage, une larme brilla même dans ses yeux. Mais bientôt, avec cette volubilité de physionomie qu'on lui connaissait, elle prit un air souriant et affable, et, faisant jouer son éventail entre ses doigts:

— Avez-vous vu, messieurs, à la Comédie-Italienne, la première représentation de *Tom-Jones*, comédie mêlée d'ariettes, par le sieur Poinsinet? C'est, je crois, hier qu'elle a eu lieu. Qu'est-ce que cela vaut?

— Sujet absolument raté, répondit M. Bachaumont. Plaisanterie grossière et sans aucun sel. La musique est cependant de Philidor. On a bâillé aux deux premiers actes. Au troisième, c'est différent; on a sifflé. Le sieur Poinsinet, très-confiant comme vous savez, avait cependant annoncé d'avance qu'il allait faire lever le *Siége de Calais*. Ceci était à votre adresse, M. Dubelloy.

— A propos, hasarda un mousquetaire, pourriez-vous me dire, Mademoiselle Clairon, ce que vous pensez du talent de la petite Dubois, qui est, je crois, votre élève?

— Monsieur le chevalier, répondit Clairon en se mordant les lèvres, je n'ai pas d'opinion sur si peu de chose. Dubois et sa fille sont des misérables. Je sais qu'ils cabalent contre moi auprès de messieurs les gentilshommes de la chambre du roi, et que lui, Dubois, sollicite sa rentrée à la Comédie. Mais nous l'avons chassé de notre compagnie pour ses turpitudes, et plutôt que de l'y voir rentrer nous donnerions tous notre démission. D'ailleurs, si la Dubois a du crédit sur le maréchal de Richelieu par le duc de Fronsac qui se ruine pour ses beaux yeux, nous ne sommes pas sans appui. Nous avons M. le duc d'Aumont et M. le duc de Duras.

Mlle Clairon avait à peine achevé ces mots, que le laquais vint annon-

cer *le sieur Le Kain.* A ce nom tout le monde se leva pour recevoir le grand tragédien. *Le farouche Orosmane* entra sans façon, et vint s'asseoir auprès de la maîtresse du logis. Il avait à cette époque trente-six ans. C'était un petit homme dépourvu de manières et de tournure, ayant le visage rouge et tanné comme un morceau de cuir de Hongrie. Sa bouche large et épaisse semblait toujours faire la moue à ceux qu'il regardait. Il avait la voix dure, saccadée et brutale. On ne se fût jamais douté en le voyant dans ses habits de ville sales et étriqués, que c'était là ce fameux tragédien qui avait fait oublier Granval, donné un cachet si grandiose aux rôles de Vendôme, de Mahomet, de Néron, d'OEdipe, de Tancrède et à tant d'autres encore, et surtout révolutionné *le costume* au théâtre où il ne paraissait que vêtu *historiquement* et avec la plus grande magnificence. Du Belloy le complimenta, pour la centième fois peut-être, sur le talent prodigieux avec lequel il venait de créer le rôle d'Édouard III dans la nouvelle pièce. En effet, on pouvait dire que c'était Le Kain et Clairon qui avaient fait le succès du *Siége de Calais.*

Après avoir répondu tant bien que mal aux complimens dont on l'accablait, Le Kain se pencha à l'oreille de Clairon et lui glissa ces mots :

— Nous sommes perdus. La Dubois a obtenu par le duc de Fronsac un ordre du roi pour faire rentrer son père à la Comédie. Demain, assure-t-on, il doit reprendre son rôle. Que ferons-nous ?

— Ce que nous ferons ? s'écria Mlle Clairon d'une voix tonnante et en se levant brusquement de sa bergère, ce que nous ferons ? Mais as-tu perdu la tête, Le Kain ? Ce que nous ferons ? Nous résisterons à l'ordre. C'est une injustice ; c'est une infamie que de vouloir nous accoler un pareil misérable ! Pour moi, mon parti est pris, je ne joue pas demain si son nom paraît sur l'affiche.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? interrompit le duc d'Aumont en s'emparant de la main de Clairon toute tremblante de colère. Bon Dieu ! calmez-vous, et contez-nous cela.

Sur un geste de Le Kain, Clairon se tut et renferma prudemment sa fureur. En voyant sa vive agitation, tout le monde songea à se retirer, et le prince russe, flegmatique et immobile sur son siége, fut seul admis, *en vertu de ses droits acquis,* aux premières machinations du complot.

Le Kain et Clairon jurèrent une alliance offensive et défensive. Bientôt arriva Molé qui entra dans le projet, et il fut résolu qu'on s'exposerait à tout plutôt que de jouer avec Dubois.

Cependant ce lendemain arriva, et point encore d'affiche *par ordre* à onze heures du matin. Comme Le Kain, Molé, Brizard et Dauberval étaient réunis chez leur camarade Clairon, pour aviser au moyen de faire échouer les audacieux projets du sieur Dubois, un équipage s'arrêta à la porte de la maison, et on annonça bientôt M. le duc de Choiseul.

Les conspirateurs pâlirent et se regardèrent, tremblant que la mine n'eût été d'avance éventée. Mais ils se furent bientôt remis quand ils apprirent de la bouche même de M. de Choiseul qu'il ne s'agissait encore que de l'affaire de Fréron.

— Fréron a si bien fait mouvoir ses amis, leur dit ce seigneur, que la reine avait d'abord commandé qu'il eût sa grâce; mais M. de Saint-Florentin n'osant aller contre un ordre exprès du roi, l'affaire prit tout à coup une si grande importance que depuis long-temps matière aussi grave n'avait été agitée à la cour. M. l'abbé de Voisenon écrivit à M. le duc de Duras demandant la grâce de Fréron; et le duc lui répondit que cette grâce lui devait être donnée par Mlle Clairon elle-même. Dans cette alternative, savez-vous, mademoiselle, ce qu'a répondu Fréron? Il a dit comme le philosophe grec : *Qu'on me ramène plutôt aux carrières!*

— L'insolent! balbutia la comédienne en brisant son éventail.

— Ainsi donc, mademoiselle, ajouta le duc de Choiseul en souriant du bout des lèvres, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de se montrer magnanime.

— Moi pardonner à ce misérable! Non, jamais! monsieur le duc, ne l'espérez pas! Je donnerais plutôt ma démission.

— Tout beau, ma charmante Aliénor. Consentez à suivre nos conseils, et ne parlez plus surtout de *votre démission*. Nous sommes, vous et moi, chacun sur un théâtre; mais avec cette différence que vous choisissez les rôles qui vous conviennent et que vous êtes toujours sûre des applaudissemens du public. Il n'y a que quelques gens de mauvais goût comme ce malheureux Fréron qui vous refusent leurs suffrages. Moi, au contraire, j'ai ma tâche souvent très-désagréable. J'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me baffoue, et cependant *je ne donne point ma démission*. Immolons, vous et moi, nos ressentimens à la patrie, et servons-la de notre mieux, *chacun dans notre genre*. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, *sans compromettre votre dignité*, imiter la clémence de Sa Majesté.

Clairon affecta de ne pas comprendre ce persiflage qu'elle s'était attiré par ses singulières prétentions. Son dépit ne parut point sur son visage. Elle remercia M. le duc de Choiseul des bontés qu'il ne cessait d'avoir pour elle, et le reconduisit jusqu'à la porte de son appartement où elle lui fit une profonde et respectueuse révérence.

Vers les deux heures de l'après-midi, le sieur Bourette, acteur de la Comédie, accourut tout essoufflé annoncer à Mlle Clairon que l'affiche avait enfin été posée, et que la rentrée de Dubois y était annoncée en gros caractères. Le Kain, Molé, et leurs autres camarades se séparèrent pour se rendre chacun de son côté au théâtre, et il fut juré de nouveau qu'on résisterait ouvertement à l'ordre du roi quoi qu'il pût advenir, et que le sieur Dubois en serait pour sa honte.

Mlle Clairon s'enveloppa de son mantelet, sonna ses gens et donna ordre qu'on fît avancer le carrosse du prince. Celui-ci se balançait depuis une heure sur son fauteuil en regardant les mouches voler au plafond pour se donner une contenance; car il ne comprenait rien à cette conspiration et il ne se doutait guère du danger que courait sa fière maîtresse dans cette campagne entamée si imprudemment contre un ennemi qui comptait le roi de France et de Navarre parmi ses alliés. Il donna la main à l'auguste tragédienne, et prit place à ses côtés dans le carrosse, qui se dirigea en toute hâte vers la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, où était, à cette époque, le théâtre de la Comédie.

Lorsque les deux amans furent en tête-à-tête, Clairon dit au prince d'un air sentimental et en levant les yeux au ciel :

— Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

— Plus que je ne le saurais dire, mademoiselle.

— Et vous ne seriez pas éloigné de réaliser, si je l'acceptais, la proposition que vous m'avez faite cent fois de m'épouser?

— Mademoiselle, vous n'avez pour cela qu'à dire un mot.

— Et nous partirions alors pour la Russie, n'est-il pas vrai, prince? et nous ne vivrions plus que pour nous aimer, loin du monde, loin de ces intrigues et de ces cabales, lesquelles me rendent insupportable jusqu'à cette gloire elle-même qui vous semble un trésor si digne d'envie ?

— Adorée du public comme vous l'êtes, répliqua le prince, vous serait-il donc possible d'abandonner cette vie de reine que vous menez à Paris, pour venir avec moi vous ensevelir au milieu de mes forêts, dans une principauté sauvage, entourée de serfs grossiers?

— Quitter le théâtre et Paris! soupira Mlle Clairon, me retirer au milieu de mes triomphes, ah! oui, certes, c'est un sacrifice. Mais, prince, je me sens le courage de faire cela pour vous.

— Serait-il vrai? s'écria le prince en lui baisant les mains.

— Mais quand les applaudissemens du public ne retentiront plus à votre oreille, quand vous ne verrez plus les hommages et les couronnes tomber à mes pieds, mon prince, mon véritable ami, m'aimerez-vous encore? L'intérêt que vous me portez n'est-il pas inséparable de mes triomphes?

— Ah! Hippolyte! gardez-vous de croire cela! L'amour du public et son estime ne vous suivront-ils pas d'ailleurs dans votre exil? Votre nom ne sera-t-il pas toujours un nom sacré pour lui?

— L'amour du public, murmura la tragédienne, qui sans doute, en ce moment, avait un pressentiment de l'avenir, qui sait si je le posséderai encore demain?

Comme elle achevait ces mots, le carrosse s'arrêta à la porte de la Comédie. Clairon et le prince arrivèrent dans le foyer du théâtre où une grande foule était réunie. La terrible affiche portant en grosses lettres le nom de Dubois s'étalait insolemment sur toutes les murailles et semblait narguer la belle reine courroucée. Elle pensa tomber en syncope lorsqu'elle aperçut dans l'embrasure d'une croisée Fréron et Dubois qui causaient amicalement et riaient à gorge chaude en la regardant de travers. Peu s'en fallut qu'elle ne se précipitât sur ces deux hommes pour les souffleter; et cela serait infailliblement arrivé, si une crise nerveuse, suite de l'émotion qu'elle venait d'éprouver, ne l'eût obligée à se laisser tomber dans un fauteuil. Le Kain, Molé, Brizard et Dauberval, qui étaient annoncés pour jouer le soir dans *le Siége de Calais*, s'empressèrent autour de leur camarade, et aidèrent le prince, son ami, à la rappeler à la vie.

Le semainier Préville accourut sur ces entrefaites et supplia ses confrères de vouloir bien ne pas exposer la Comédie à un relâche et à tous les désordres qui pouvaient s'ensuivre, s'ils refusaient de jouer avec Dubois malgré la volonté du roi.

— Qui est-ce qui joue le rôle de Manni? demanda Molé d'un petit air impertinent et en caressant son jabot de point comme s'il n'avait pas pris garde à l'allocution du semainier.

— C'est Dubois, lui répondit Préville.

— Cela étant, répliqua-t-il, voilà mon rôle. — Et il tourna les talons.

Brizard, Dauberval et Le Kain firent, chacun à son tour, pareille question et même réponse. Lorsqu'on demanda à Mlle Clairon si elle paraîtrait dans le rôle d'Aliénor :

— Qui-est-ce-qui-joue-Manni? dit-elle en traînant douloureusement la voix, et en tenant son front dans ses mains comme une personne qui souffre.

— Vous le savez, lui répondit-on, c'est Dubois.

A ce mot elle poussa un cri et feignit de se trouver mal. Il fallut la transporter dans sa voiture.

La conspiration avait réussi jusque-là. Dubois restait seul pour produire la pièce en vogue, et on ne doutait pas que le public ne s'en prît à lui de cette capricieuse interruption dans ses plaisirs. Il en devait pourtant arriver autrement.

La salle se remplit. L'heure approche de lever le rideau. Déjà quelques marques énergiques de mécontentement, occasionées par des confidences faites à voix basse, éclatent dans le parterre. M. le duc de Biron, gentilhomme de la chambre, consulté par les semainiers sur ce qu'il reste à faire, décide qu'on donnera *le Joueur* au lieu du *Siége de Calais,* et que l'on glissera cette annonce au public à la suite du compliment.

Le rideau se lève enfin. Le comédien Bourette s'avance et fait les saluts d'usage. Profond silence. Il explique piteusement et en tremblant de tous ses membres la dangereuse mission dont on l'a chargé : La défection des principaux acteurs force la Comédie à substituer *le Joueur* au *Siége de Calais.*

A peine cet infortuné a-t-il terminé sa phrase qu'une effroyable bordée de sifflets s'échappe de toutes les parties de la salle. On appelle à grands cris : *Calais! Calais!* Le tumulte est à son comble. La garde fait demander à M. de Biron si elle doit agir; le duc lui fait répondre qu'elle se contienne encore. Bientôt la fureur du public ne connaît plus de bornes; les huées confuses font place à ces mots, très-nettement prononcés :

— *A l'Hôpital la Clairon! Molé, Le Kain, Brizard, Dauberval, au Fort-l'Évêque!* Le cri qui domine sur tous les autres est celui-ci : *La Clairon à l'Hôpital!*

Mlle Clairon, pour jouir de l'humiliation de Dubois, s'était cachée, à l'insu de tout le monde, dans une petite loge obscure du rez-de-chaussée, sans autre compagnie que le prince moscovite, son futur époux. Il serait impossible de peindre la rage et le désespoir qui durent s'emparer d'elle

lorsque ces affreuses paroles vinrent frapper ses oreilles. Un arrêt de mort ne l'eût pas plus attérée. Son cœur se serra, elle baissa la tête, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Vanité des gloires humaines! Ingrate multitude qui brise aujourd'hui ce qu'hier elle adorait! Était-ce bien là ce même public qui, la veille, remplissait cette salle de ses cris d'admiration, qui jetait des couronnes aux pieds de l'immortelle actrice! Aujourd'hui il sacrifie son idole au plus détestable histrion de la troupe. Après avoir crié : *Honneur à la sublime Clairon!* il crie maintenant : *La Clairon à l'Hôpital!* A l'Hôpital! mot abominable qui dépouillait tout d'un coup cette reine de théâtre de ses oripeaux d'emprunt, sous lesquels elle se croyait si grande, et qui ne lui laissait pour tout vêtement que le mépris.

Le prince russe, non moins chagriné que sa maîtresse, mais plus effrayé qu'elle, essaya un moment de faire bonne contenance ; mais son amour ne tint pas à ce cruel assaut ; ouvrant brusquement la porte de la loge, le Moscovite s'enfuit à toutes jambes, comme si ces imprécations l'avaient menacé lui-même, laissant là l'infortunée Clairon dans les larmes et qui le suppliait vainement de ne pas l'abandonner en cet état.

Préville et Bellecourt entrèrent en scène pour commencer la pièce du *Joueur*; mais, ne pouvant se faire entendre, ils se retirèrent dans la coulisse, et un sergent se présenta de la part de M. le maréchal de Biron pour haranguer le parterre, annonçant qu'on allait rendre l'argent ou les billets. Le public consentit enfin à se retirer, mais il fit de nouveau retentir ce cri féroce : *A l'Hôpital la Clairon! Molé, Le Kain, Brizard et Dauberval, au Fort-l'Évêque!*

Mlle Clairon, se cachant dans son mantelet, se précipita hors de sa loge et tâcha de gagner un escalier dérobé. Elle eut la douleur d'être aperçue, en passant, par la petite Dubois, en tête-à-tête, dans une loge grillée, avec le prince russe, qui venait d'abandonner si honteusement Mlle Clairon. Encore tout rougissant de la scène qui s'était passée, il détourna la tête et fit mine de ne point voir sa malheureuse amie, qui se jeta dans un fiacre et se fit conduire chez elle, solitaire et abandonnée, attendant l'issue de cette catastrophe.

Les deux semainiers se rendirent le soir même chez M. de Sartines, lieutenant-général de police, qui leur déclara qu'il ne pouvait s'empêcher d'exercer dès le lendemain ses châtimens.

Dans la matinée du 16 avril 1765, messieurs les gentilshommes de la

chambre s'assemblèrent chez M. de Sartines en grand comité, pour y aviser à une décision sur l'importante affaire qui tenait tout Paris en émoi.

Il y fut résolu que les coupables seraient envoyés impitoyablement au Fort-l'Évêque. Brizard et Dauberval furent écroués le jour même; Molé et Le Kain ne tardèrent pas à les suivre. Mlle Clairon espéra d'abord éviter la honte de ce châtiment : elle mit ses amis en campagne, et fit jouer toutes les batteries dont elle pouvait disposer; mais ses efforts demeurèrent infructueux, et il lui fallut donner entrée chez elle à l'exempt qui venait lui signifier l'ordre du roi.

Elle reçut cet homme avec la hauteur et la dignité d'une impératrice d'Orient, lui debout et la tête découverte, elle assise dans un large fauteuil et le toisant de la tête aux pieds comme un laquais qui aurait sollicité l'honneur d'entrer chez elle en condition.

— Mon ami, lui dit la comédienne de l'air le plus impudemment protecteur, je suis soumise aux ordres du roi; tout en moi est à la disposition de sa majesté : mes biens, ma personne, ma vie, en dépendent; mais mon honneur, ajouta-t-elle en se redressant fièrement, mon honneur reste intact, et le roi lui-même n'y peut rien.

Sur quoi l'exempt, qui n'était pas un sot, lui fit cette réponse mémorable : — Vous avez bien raison, mademoiselle; où il n'y a rien le roi perd ses droits.

Bien prit à ce maraud de jouer des jambes après une pareille repartie, car l'auguste Clairon, toute bouillante de colère, l'eût fait bâtonner à coup sûr par ses valets.

Mme de Sauvigny, intendante de Paris, grande amie de Mlle Clairon, arriva sur ces entrefaites et se précipita toute en larmes dans ses bras. Quand le premier élan de la douleur fut un peu calmé, on dut songer à se soumettre à l'ordre, et madame l'intendante annonça qu'elle conduirait elle-même son amie au Fort-l'Évêque dans son carrosse.

Le carrosse de Mme de Sauvigny était malheureusement un *vis-à-vis*, et le maudit exempt, qui était demeuré quoiqu'on le crût parti, avait jugé à propos de s'y cacher, prévoyant bien que cette voiture devait servir à transporter sa prisonnière. Comme il refusa obstinément de déguerpir, il fallut en passer par où il voulut, et madame l'intendante en fut réduite à prendre Mlle Clairon sur ses genoux.

Ils traversèrent de la sorte tout Paris, au grand ébahissement des badauds, qui ne comprenaient rien à cet amalgame d'une intendante, d'une

comédienne et d'un exempt. Ce fut avec ce grotesque attirail que Mlle Clairon fut écrouée au Fort-l'Évêque.

Elle ordonna tout d'abord que l'appartement qu'elle devait occuper dans la prison fût somptueusement meublé, et elle fit savoir par toute la ville que ses réceptions ne seraient en rien interrompues par son changement de domicile.

En conséquence, dès le soir même ce fut une prodigieuse affluence de carrosses au Fort-l'Évêque. Ces tristes salles étaient devenues tout à coup resplendissantes de soie, de velours, d'or et de bougies. La réunion offrait tout ce que la cour et la ville comptaient de plus distingué par leurs noms, leurs fortunes et leurs talens. Plusieurs de messieurs les gentilshommes de la chambre qui avaient prononcé la condamnation vinrent faire amende honorable, se retranchant derrière l'ordre qu'ils avaient reçu. Monsieur le lieutenant de police lui-même y parut incognito, et se retira enchanté de l'esprit et des grâces de son illustre captive.

Le lendemain, le *petit-lever* de Mlle Clairon fut aussi fréquenté qu'il l'était d'ordinaire à son hôtel. La grande tragédienne resta cinq heures à sa toilette, et elle se para de tous ses diamans, comme s'il se fût agi de jouer ce jour-là devant le roi et la cour.

Tout ce monde s'écoula. Mlle Clairon pria Marmontel de vouloir bien demeurer. Quand elle se trouva seule avec lui, elle fondit en larmes, et, lui prenant les mains dans les siennes :

— Ah ! mon ami, quelle humiliation pour moi ! Que va penser l'Europe? Que dira ce misérable Fréron ? Je suis déshonorée, avilie, chansonnée, assassinée !

— Calmez-vous, ma chère Hippolyte, interrompit Marmontel en lui donnant un baiser sur le front, l'Europe pensera comme Paris, Paris comme la cour, et la cour est pour vous. MM. de Duras et d'Aumont ne vous l'ont-ils pas dit hier ?

— Oui, mais ce vieux libertin de maréchal de Richelieu, et ce petit Fronsac avec sa Dubois ! Que de quolibets vont pleuvoir ! C'est que cette petite Dubois, qu'on a l'audace de vouloir m'opposer, est véritablement une fille sans talent, sans intelligence. Malgré tous mes soins, je n'en ai jamais pu faire que mon singe. Tenez, cette fille est aussi bête que coquine. Sa figure chiffonnée est tout son mérite. A cette heure que je me suis retirée d'elle, nous verrons ce qu'elle deviendra. Oh ! je lui prépare un beau coup ! Ma plus sanglante vengeance sera de faire débuter dans son

emploi une jeune personne que j'élève en ce moment, et qui a les meilleures dispositions. On l'appelle Mlle Raucourt. Et ce Saint-Foix aussi, comme il me va travailler !

— Mon Dieu, reprit Marmontel, ne vous inquiétez donc pas ainsi. Ils ont eu beau déblatérer contre mon *Denys* et mon *Aristomène*, cela empêchera-t-il ces deux tragédies, qui sont mes meilleures pièces, de passer à la postérité? Soyez donc en repos. Votre gloire n'a pas plus à craindre que la mienne, et le public est là pour défendre le génie opprimé.

— Le public ! s'écria Mlle Clairon en mordant de dépit son mouchoir; le public ! Fiez-vous donc au public ! Ramassez ses couronnes, avalez son encens ! toutes ces belles protestations vous garantiront-elles de ses capricieuses insultes ? Cela l'a-t-il empêché de me jeter l'autre jour à la face ces horribles paroles : *La Clairon à l'Hôpital !* Vous l'avez entendu, Marmontel ; vous avez vu cet amas de faquins qui composait le parterre se dresser contre moi, contre Le Kain, contre Molé, contre toutes les gloires de notre scène ; nous traiter comme de vils histrions de la foire, et nous sacrifier à un Dubois, à un misérable escroc que nous voulions, pour l'honneur de la compagnie, chasser du premier théâtre de l'Europe. Eh bien ! qu'ils gardent Dubois et sa fille. La Clairon sortira de l'Hôpital, mais ce sera pour leur faire payer cher tant d'insolences. Je remonterai sur la scène de la Comédie ; je veux encore une fois voir le public à mes pieds, je veux qu'il m'applaudisse avec autant de fureur qu'il en a mis à me siffler ; je veux qu'il s'enroue à proclamer mon triomphe, et puis après cela je lui rendrai les mépris qu'il m'a prodigués, je quitterai le théâtre pour n'y plus reparaître.

Clairon était sublime en prononçant cette imprécation. Ses yeux ardens de colère, sa gorge soulevée, le gonflement de ses narines, le ton courroucé et vibrant de sa voix, émurent Marmontel jusqu'aux larmes.

— Non, vous ne nous quitterez pas, Hippolyte; vous aurez compassion de vos camarades, que votre retraite pourrait ruiner. Que voulez-vous qu'ils deviennent sans vous? Je vous en supplie, au nom des arts et de la littérature, abandonnez ce déplorable dessein.

Peut-être en ce moment Marmontel pensait-il plus à son *Denys* et à son *Aristomène* qu'à l'avenir de l'art et des comédiens. Comment se seraient soutenus ces *chefs-d'œuvre* oubliés sans le talent de Clairon, qui leur prêtait son appui ?

— Ma décision est irrévocable, reprit la comédienne d'une voix ferme. Aussi bien je suis dégoûtée de ces diadèmes et de ces sceptres de bois doré. Je puis vous le dire à vous, mon ami, mon intention est de régner sur de véritables sujets, de commander à d'autres hommes qu'à des comparses. Je serai princesse en Russie ou en Allemagne. Un mariage que je médite depuis long-temps me donnera ce rang, pour lequel je suis née, et cette fois un caprice ne pourra pas me le ravir.

Marmontel demeurait immobile et semblait ne pas comprendre. Clairon ajouta, en tirant de son sein une lettre dépliée :

— Voici qui dissipera votre étonnement. Un souverain allemand, le margrave d'Anspach, m'offre de venir partager son rang et sa fortune. Mais je ne vous cache pas que je préférerais épouser le prince russe que vous voyez chez moi depuis quelques mois. Je suis lasse de jeter mon cœur et mon amour à tous vents. La raison me vient avec l'âge, et je pense sérieusement, comme on dit, *à faire une fin*. Que vous semble de celle-ci? Croyez-vous qu'elle soit digne de moi?

— Mademoiselle, balbutia l'auteur d'*Aristomène* d'un petit air dolent, ce n'est pas à moi qu'il faut demander un tel avis. Je suis trop intéressé à vous contredire.

— Entre nous, Marmontel, j'avoue que pendant notre liaison je me suis surprise quelquefois à vous vouloir du bien; mais à présent il ne doit rester de cela qu'une bonne et solide amitié, le seul sentiment que j'avouerai jamais avoir ressenti pour vous. Ne soyez pas surpris, si jamais je publie mes mémoires, comme cela pourrait bien m'arriver quelque jour, que je ne prononce pas un mot qui puisse faire soupçonner toute autre espèce de rapport de vous à moi.

— Je ne vous promets pas, mademoiselle, répliqua Marmontel avec cette fausse physionomie de roué qui lui allait si mal, je ne vous promets pas d'être aussi discret dans les miens.

— A votre aise; mais en attendant je compte sur votre obligeance pour me servir dans une importante affaire. Vous irez trouver le prince de ma part, vous le rencontrerez à son hôtel, ou peut-être chez la petite Dubois, car j'ai bien peur que cette maraude ne cherche à me l'enlever. Vous lui apprendrez où je suis. Dans ma précipitation, j'ai oublié de l'en prévenir. Vous lui direz que je l'attends ce soir, qu'il n'aille pas y manquer; qu'il s'agit de tout un avenir pour lui et pour moi. Si, contre

mon espoir, il venait à oublier ses promesses, je sais ce qui me reste à faire. Je partirai pour l'Allemagne.

Quand Marmontel eut pris congé, on annonça les sieurs Le Kain, Molé, Brizard et Dauberval, l'élite de la Comédie, qui venaient rendre visite à la moderne Melpomène, leur compagne d'infortune.

— Eh bien! quelle nouvelle? demanda Clairon.

— Le théâtre a rouvert hier soir, répondit Molé en pirouettant sur la pointe du pied. Çà, ma chère Clairon, tu rentreras avec nous, n'est-il point vrai? Tu nous aideras à essuyer les sifflets.

— Dieu m'en garde! Je m'en tiens là.

— Bast! tu ne feras pas rigueur à ce pauvre public, qui est bon diable au fond. Je suis sûr qu'il nous pleure des deux yeux à l'heure qu'il est, et qu'il s'en veut de l'avanie qu'il nous a faite. A propos, il paraît que Dubois aussi, l'impudent Dubois, ne serait pas fâché de signer sa paix avec nous, si j'en crois un certain billet que j'ai reçu ce matin de sa fille. Tiens, Clairon, il faut que tu voies cela pour te dérider un peu. Conçois-tu cette petite sotte qui me fait mettre au Fort-l'Évêque, et qui croit qu'après cela j'accepterai ses rendez-vous? C'est par trop d'amour-propre, ma parole d'honneur!

— La fille de Dubois t'a donné aujourd'hui un rendez-vous? interrompit Clairon, dont le visage s'épanouit d'un malin plaisir.

— Oui, sans doute, et pour ce soir même, comme si je n'étais pas sous les verrous, répéta le beau Molé en fouillant négligemment dans la poche de sa veste brodée. Et ce pauvre duc de Fronsac, qui a la manie de croire à la fidélité de ses maîtresses!

— Et tu as le poulet de la belle?

— Pardieu, Clairon, je t'en veux faire présent. Cette preuve écrite pourrait au besoin devenir une bonne vengeance. Superbe Médée, je la remets entre vos mains, faites-en ce que vous voudrez, sans crainte de me compromettre. Je saurai toujours bien rejoindre cette petite.

> Ma passion, pour vous a beau l'abandonner,
> Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
> Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

Clairon saisit vivement la lettre, et la glissa dans sa mitaine. Molé continua de débiter ses fadaises.

— Sais-tu bien, ma chère Melpomène, que ce pauvre Bellecourt a

porté la peine de la conspiration, quoiqu'il n'y fût pour rien? Ce damné lieutenant-général de police, que le diable confonde, ne s'est-il pas avisé de lui faire débiter un compliment au public, un piètre compliment, je t'assure. On donnait *le Babillard* et *le Chevalier à la mode*. M. de Sartines, pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, s'était assis en grand costume dans la loge de la reine. Voici la platitude que Bellecourt est venu naziller en notre nom. Un des nôtres en a pris copie.

« *Messieurs.* » Tu le vois d'ici, le pauvre Bellecourt, plus honteux que le jour où, jouant le rôle de Nérestan, sa culotte de velours bleu de ciel se déchira en deux pièces comme il tombait aux genoux du vertueux Lusignan, si bien qu'il se sauva dans la coulisse, et qu'on fut obligé de recoudre ladite culotte pendant l'entr'acte; tu le vois s'inclinant et prononçant la plaisanterie suivante : « *Messieurs, c'est avec la plus vive douleur que nous nous présentons devant vous; nous ressentons avec la plus grande amertume le malheur de vous avoir manqué.* » Style de M. de Sartines. Un lieutenant-général de police n'est pas tenu d'écrire comme M. de Voltaire. « *Notre ame ne peut être plus affectée qu'elle l'est, du tort réel que nous avons.* » Le faquin! « *Il n'est aucune satisfaction qu'on ne vous doive : nous attendons avec soumission les peines qu'on voudra bien nous imposer.* »

— Qu'on voudra bien nous imposer!... répéta Clairon en piétinant d'impatience. Et vous autres vous trouvez cela plaisant?

Molé continua : « *Notre repentir est sincère; ce qui ajoute encore à nos regrets, c'est d'être forcés de renfermer au fond de notre cœur les sentimens de zèle, d'attachement et de respect que nous vous devons, et qui doivent vous paraître suspects dans ce moment-ci. C'est par nos soins et par les efforts que nous ferons pour contribuer à vos amusemens que nous espérons vous ôter jusqu'au moindre souvenir de notre faute, et c'est des bontés et de l'indulgence dont vous nous avez tant de fois honorés, que nous attendons la grâce que nous vous demandons, et que nous vous supplions de nous accorder.* »

Molé conclut cette lecture par un long éclat de rire auquel répondirent tous les assistans. Clairon fut révoltée outre mesure du degré d'abaissement où elle voyait tomber une profession qu'elle honorait par ses talens.

— Messieurs, dit-elle d'un ton sévère, à compter d'aujourd'hui je ne fais plus partie de la Comédie; j'aurai l'honneur demain de m'en ouvrir à M. le duc de Duras. D'autres soins vont occuper ma vie. Croyez bien

que dans mon exil volontaire je ne vous oublierai pas et que les vœux de mon cœur seront pour vous. En un mot, je quitte le théâtre, Paris et la France pour me marier.

Ce fut avec ces paroles que Clairon congédia ses camarades. Comme ils se retiraient, la voiture du prince russe s'arrêtait dans la cour de la prison.

Aussitôt que Clairon entendit retentir le bruit des roues sur le pavé, elle griffonna à la hâte un petit billet, et sonna son valet de pied.

— Vite, Germain, sans perdre un instant, porte ce billet à l'hôtel de Richelieu, et remets-le en main propre à M. le duc de Fronsac.

Cette entrevue allait donc décider de l'avenir de l'illustre tragédienne. La scène qu'elle se préparait à jouer demandait tous les efforts de son génie. Quel triomphe si elle réussissait ! Quelles huées aussi si son talent venait à échouer dans cette circonstance ! Saint-Foix et Fréron avaient les yeux sur elle. Dubois et sa fille en devaient crever de dépit ou de joie. Troquer cette existence avilie et méprisée contre la condition d'une princesse ! Renaître au monde et commander à ce public dont elle avait été l'esclave ! Et puis Mlle Clairon sentait au fond de son ame quelque secret penchant, bien réel, entraînant, irrésistible vers cet étranger jeune, beau, riche, honoré, qui lui avait montré assez d'amour pour lui proposer, en lui offrant sa main, le sacrifice du préjugé le plus officieux. Ce n'était donc pas seulement l'intérêt, la vile passion de l'or, qui parlaient en ce moment dans son cœur, c'était l'amour que peut-être elle connaissait pour la première fois, amour d'autant plus sincère et plus puissant qu'il avait dû triompher de tous les antécédens de sa vie passée.

Une crainte terrible agitait Mlle Clairon. Dans ce moment suprême, elle tremblait d'apprendre de la bouche de son amant ce qu'elle soupçonnait déjà, c'est-à-dire, le refroidissement subit qu'avait produit l'horrible scène qui s'était passée à la Comédie le jour de la rentrée de Dubois.

Cependant la porte s'ouvrit. Le prince entra. Il avait l'oreille basse, l'air contrit et penaud. Clairon se tenait sous les armes pour le recevoir. Sa toilette était triomphante, son cou nu chargé de diamans, l'éclat de son teint relevé par une couche du plus pur carmin que des mouches habilement semées çà et là rehaussaient encore. Elle avait même surmonté l'affreux battement de cœur qui lui ôtait presque d'abord l'usage de la parole. Dès que le prince fut assis :

— Eh bien ! monsieur, lui dit-elle, vous voyez que malgré l'injuste

arrêt arraché à la préoccupation de Sa Majesté, on me traite en prisonnière d'importance. Il semble vraiment que mon malheur ait doublé le nombre de mes amis et qu'on veuille me faire oublier, par les marques d'estime dont on m'accable, les mauvais traitemens que mes ennemis sollicitaient contre moi. J'ai eu bien du regret vraiment, mon cher prince, de ne pas vous voir hier à ma réunion. L'élite de la cour et de la ville m'est venue rendre ses hommages et me témoigner de ses bons sentimens pour moi. Vous eussiez rencontré, dans cette prison, M. le duc d'Aumont et M. de Duras, gentilshommes de la chambre du roi, qui ont préféré ce soir-là le Fort-l'Évêque aux petits appartemens de la reine; M. de Sartines lui-même qui m'est arrivé faire ses excuses, M. de Marmontel, littérateur célèbre, mon meilleur et mon plus précieux ami après vous, et encore M. de La Harpe et l'illustre poète Dubelloy, auteur du célèbre *Siége de Calais*, l'un des plus zélés habitués de mon cercle. Toutefois j'espère, mon prince, que ce ne sont pas ces vilaines murailles noires qui vous ont effrayé. Tout exprès pour vous, je les avais fait recouvrir de ces tentures de Lyon. J'ose penser que ce soir vous serez moins dédaigneux; car demain, après-demain au plus tard, M. de Duras me fait réinstaller dans mon hôtel, et je ne pourrai plus vous offrir l'originalité de cette réception.

Mlle Clairon avait beau rire en agitant son éventail comme une personne de condition qui joue le laisser-aller et la parfaite indifférence; elle avait beau se rapprocher de son amant si bien que les plumes de sa coiffure s'en allaient voltiger sur le front du prince, celui-ci gardait toujours une contenance raide et cérémonieuse qui contrastait singulièrement avec l'air éventé et sans façon de la comédienne. Clairon, voyant cela, en conçut un horrible dépit. Après un moment de silence, le prince lui répondit avec le plus complet sang-froid.

— Une visite indispensable, mademoiselle, m'empêchera de me rendre ce soir à votre invitation. Vous jugez quel en doit être mon regret. Mais j'aurai le plaisir d'aller vous admirer au théâtre le jour de votre rentrée qui, j'espère, sera prochaine.

— C'est donc à dire, Monsieur, répliqua Mlle Clairon avec sécheresse, que nous ne nous reverrons plus; car, ainsi que je vous l'annonçais dans votre carrosse, il y a quelques jours, je suis décidée à ne plus remonter sur la scène.

A quoi le prince répondit sans quitter le calme de son maintien :

— Ce sont vos amis, mademoiselle, et non vos envieux que vous punirez.

Pour le coup, l'illustre Clairon n'y tint plus, et, sa fureur l'emportant sur sa diplomatie, elle se leva tout à coup en frappant du pied :

— Je sais bien, perfide! qui vous éloigne de moi, et à quelle *visite indispensable* vous vous rendez ce soir! C'est cette petite Dubois qui vous prend comme un niais dans ses filets. Osez dire que vous n'avez pas une intrigue avec elle! Mais je ne descendrai pas, malgré tout l'amour que je puis ressentir pour vous, à disputer un homme à une fille tarée qui a l'avantage incontestable de rendre heureux tous les gentilshommes de la chambre du roi.

— Mademoiselle, votre colère vous égare.

— Dites que je rougis de honte en voyant un homme à qui je porte quelque intérêt, partager avec le duc de Fronsac les restes du comédien Molé.

— Mademoiselle, fit le prince piqué au vif, vous avancez là une double calomnie. Mlle Dubois a quitté pour moi le duc de Fronsac, et elle a les goûts trop relevés pour jamais se donner à un homme dont la profession...

— Tout beau! prince, n'insultez pas une compagnie à laquelle je me fais honneur d'avoir appartenu. Je vous donnerai sur-le-champ la preuve de ce que j'avance.

Au même instant, le laquais de l'antichambre ouvrit la porte et annonça à haute voix M. le duc de Fronsac. Mlle Clairon alla au-devant de lui.

— Monsieur le duc, lui dit-elle de l'air le plus gai du monde, vous convaincrez monsieur le prince que la petite Dubois de la Comédie vous appartient *toujours, uniquement et en toute propriété.*

— Mais, répliqua celui-ci, je la paie assez cher pour cela!

— C'est que par suite sans doute d'un malentendu entre elle et vous, elle se sera imaginée que vous l'abandonniez, et, dans sa douleur profonde, elle s'est fait acheter un équipage et meubler un hôtel par monsieur le prince que voici.

Le duc de Fronsac, pour ne pas dégénérer de monsieur le maréchal, son père, jugea à propos d'éclater de rire jusqu'à se laisser aller sur un fauteuil en apprenant cette curieuse histoire. Le prince, tout décontenancé et peu fait encore aux mœurs faciles de la cour de Louis XV, de-

meura long-temps à se faire violence pour l'imiter; il se civilisa cependant jusqu'à dire :

— Eh bien! monsieur le duc, la partie n'est perdue ni pour vous, ni pour moi. Nous sommes *manche à manche;* si nous jouions *la belle?* Notre aimable hôtesse nous fera bien donner un jeu de cartes.

Mlle Clairon, après avoir ainsi mis aux prises l'amour-propre de ces deux gentilshommes, affecta de trouver le moyen adorable, et sonna aussitôt pour qu'on apportât des cartes.

L'espérance lui revenait, et, dans le fond de son ame, elle faisait des vœux pour que le duc gagnât, car elle était aussi intéressée à la partie. C'était son mariage, c'était son cœur, c'était sa vie, qui s'allaient engager sur ce tapis.

Rien cependant sur son visage ne trahissait son émotion. Elle racontait mille folies, étourdissait le prince russe de son babil, et cherchait à détourner son attention. Ce manége lui réussit assez bien dans le premier instant. Le prince commit plusieurs imprudences qui faillirent faire gagner son adversaire.

Clairon était aux anges et dressait déjà son nouveau plan de campagne pour regagner le terrain qu'elle avait perdu. Déjà elle jouissait de l'humiliation de Dubois, de la déconvenue de sa fille, et son imagination, surmontant tout d'un coup les obstacles, lui montrait dans le lointain de l'avenir le château seigneurial qu'elle devait habiter.

Mais sa vie aventureuse n'était pas destinée à se clore ainsi, comme une comédie vulgaire, par un mariage tombé des nues. Elle devait poursuivre ce fantasque dénouement, et ne jamais l'atteindre, toujours ballottée entre l'espoir et la crainte, entre un sourire et des larmes.

Enfin, le sort se décida contre elle. Le duc perdit. L'enjeu demeura au Moscovite, dont le regard étincelait de plaisir. Un coup d'œil jeté sur son amant en apprit à Clairon plus qu'elle n'en voulait savoir. L'amour était mort dans le cœur du prince, ou plutôt il avait changé d'idole. Il lui fallut toute sa force d'ame pour ne pas succomber sous ce terrible coup. Un dernier moyen lui restait : elle l'avait ménagé pour une dernière attaque; c'était la lettre de Molé.

— Puisque vous avez gagné la fille de Dubois, dit-elle au prince d'un ton de plaisanterie aigre-fin, il est juste de vous rendre tout ce qui lui appartient.

En parlant ainsi, elle glissa sous les yeux du duc de Fronsac le poulet

ambré de la belle, afin que l'aventure fît esclandre, et qu'elle devînt, avant la fin du jour, la chronique de Paris et de Versailles. Le duc rit aux larmes, et promit bien, pour son compte, de répandre la nouvelle jusque dans le cercle du roi.

Le prince pâlit en lisant ce billet, mais dans sa candeur il refusa d'y croire. Clairon alors lui proposa de le rendre témoin de la chose ni plus ni moins que M. Orgon dans *Tartufe*. Et M. de Fronsac ayant assuré à sa belle *partner* que le lendemain même un ordre du roi lui rendrait sa liberté, il fut convenu que le prince se trouverait chez Mlle Clairon, avec le digne neveu du maréchal de Richelieu, vers les six heures du soir, à l'heure de la comédie.

Le lendemain, en effet, 22 avril 1765, après cinq jours de détention, Mlle Clairon sortit du Fort-l'Évêque, sur la déclaration que fit, pour la forme, son chirurgien, assurant, selon l'usage, que la vie de sa cliente était en danger.

L'ordre du roi lui enjoignait, cette fois, de garder les arrêts durant vingt-un jours, ce qui ne l'empêcha pas de sortir le soir même en carrosse par les rues de Paris, comme on va le voir.

Le duc de Fronsac fut fidèle au rendez-vous. Le prince se fit attendre quelques instans; mais il arriva enfin, pâle et déconfit, craignant un résultat funeste, car il s'était engagé d'honneur à ne pas prévenir sa maîtresse du piége qu'on lui tendait.

Mlle Clairon, dans la journée, s'était fait conduire chez Molé; elle l'avait trouvé se faisant mettre des papillotes en écoutant une pièce qu'un jeune auteur venait lui lire. Molé, qui n'avait été extrait du Fort-l'Évêque que pour venir au théâtre répéter le rôle qu'il devait jouer le soir, admit sur tous les points la mystification combinée contre Mlle Dubois. Il écrivit donc à la belle, sous la dictée de Mlle Clairon, un billet ainsi conçu : « *Venez, ce soir, dans ma loge, mon bel ange, j'y serai pendant l'entr'acte pour vous y recevoir, et pour vous dire combien je vous aime toujours!* »

Le poulet envoyé à son adresse, Clairon retourna chez elle, où elle n'attendit pas long-temps ses deux complices. Pour ne pas donner l'éveil sur la conspiration, on se rendit à la comédie dans un carrosse de place, et le hasard voulut qu'on parvînt jusqu'à la loge de Brizard sans être aperçu. Cette loge confinait à celle de Molé, et n'en différait que par le luxe dont cet acteur avait eu soin d'embellir ce véritable boudoir de petite

maîtresse, où il reçut maintefois, s'il en faut croire la médisance, plus d'une grande dame jalouse de sa bonne mise et de sa spirituelle conversation.

La loge de Molé était composée de deux pièces élégantes, communiquant entre elles par une petite porte. Chacune de ces deux pièces avait en outre sa porte particulière donnant sur un grand corridor sombre, où s'ouvrait aussi celle de Brizard.

La porte de communication entre les deux boudoirs de Molé était fermée pour le moment, et la clé en avait été retirée. La première pièce était libre; une lampe d'albâtre, attachée au plafond, y répandait une demi-clarté qui ne permettait pas de s'y reconnaître à trois pas.

C'est là que devait se rendre la belle Dubois. Il avait été convenu d'avance que le prince, pour tenter la vertu de sa maîtresse, prendrait la perruque et les habits de Molé, et que, couché sur le sopha, il épierait l'arrivée de son infidèle en feignant de dormir le visage tourné du côté du mur, et qu'il répondrait par monosyllabes à toutes les tendresses qu'elle ne manquerait pas de lui venir débiter. Si Mlle Dubois ne se présentait pas, ou qu'elle repoussât le moins du monde les entreprises du prince travesti, le duc de Fronsac et Mlle Clairon s'engageaient sur l'honneur à proclamer partout sa vertu et le bon goût de son amant. Lorsque tout fut préparé et que l'heure de l'entr'acte approcha, le prince se mit à son poste. Le duc et Mlle Clairon surveillèrent la marche de l'aventure, placés dans la loge de Brizard, qu'ils avaient empruntée à cet effet. Le Moscovite s'acquitta de son rôle à merveille. A le voir ainsi affublé, fardé, musqué, étendu sur ce sopha, un bras négligemment replié sous sa tête, on l'eût pris pour le marquis de la comédie du *Cercle*, rôle que Molé venait de créer avec un succès prodigieux. Nul doute que la petite Dubois elle-même ne s'y trompât.

Le prince attendit de la sorte pendant un bon quart d'heure, tremblant de peur, ne soufflant mot, se recommandant à tous les saints de son pays, écoutant d'une oreille épouvantée le moindre bruit qui venait à retentir dans le corridor. Pas le moindre indice. Le calme le plus rassurant. Il espéra.

Il crut bien démêler un instant quelque chose qui ressemblait à un froissement de robe. Mais ce ne fut rien, absolument rien; puis quelques chuchotemens, puis encore après, comme le son d'un baiser accompagné d'un éclat de rire étouffé. Il se retourna en frémissant. Pour le coup,

voyant qu'il était bien seul dans la chambre, et cette autre porte latérale ne pouvant s'être ouverte sans qu'il s'en fût aperçu, il rit lui-même jusqu'aux éclats, parce qu'il pensa que ce devait être le duc de Fronsac qui faisait sa paix avec Mlle Clairon.

Ce qui le confirma dans cette opinion, c'est qu'il entendit alors très-distinctement les rires de ces deux personnages à travers le faible mur qui les séparait. Cependant l'heure s'écoulait, et l'entr'acte touchait à sa fin, et pas de preuve encore de l'infidélité de sa maîtresse. Le prince était triomphant. Clairon et le duc en allaient être pour leurs quolibets. Le silence le plus profond planait sur cette heureuse solitude. Quelques murmures et le bruit d'un baiser se firent entendre comme la première fois. Le prince y répondit par un nouvel éclat de rire en enfonçant la tête sous le duvet des oreillers.

Tout à coup la porte extérieure du boudoir s'ouvrit avec fracas, et Mlle Clairon, suivie du duc de Fronsac, s'élanca dans l'appartement.

—Eh bien! prince, s'écria la tragédienne avec un air victorieux, vous tenez-vous pour convaincu? êtes-vous assuré maintenant que votre Lucrèce se moque de vous?

— Mais il me semble, répliqua celui-ci, que personne n'est venu dans cette chambre, car je n'ai pas bougé de ma place.

— Dans cette chambre, peut-être, interrompit Clairon, mais dans cette seconde pièce, dont voici la clé. Avez-vous donc l'oreille si dure que vous ne sachiez reconnaître le bruit d'un baiser?

— N'est-ce pas le duc qui l'a donné? poursuivit le prince en pâlissant, et n'est-ce pas vous, Clairon, qui l'avez reçu?

— Non, par Dieu! je vous jure. Tenez, ouvrez cette porte; vous y trouverez les deux coupables, c'est-à-dire la sentimentale Dubois et le comédien Molé.

En disant ces paroles, Mlle Clairon poussa elle-même la porte latérale du boudoir, et, saisissant le prince par la main, elle le contraignit d'y entrer avec elle. Le duc de Fronsac les suivit, pour jouir de la confusion du pauvre Moscovite.

O surprise, Mlle Dubois y était bien; mais, pour Molé, il n'avait laissé aucune trace de sa présence. Le demi-désordre dans lequel se trouvait la jeune comédienne, le feu qui brillait dans ses regards, en disaient assez, il est vrai, aux yeux habiles de Mlle Clairon. La seconde porte, qui donnait sur le corridor, avait evidemment protégé la fuite du com-

plice. Mais il n'y avait, à proprement dire, aucun corps de délit.

Le duc et Clairon se regardèrent avec le plus curieux étonnement. Mlle Dubois justifia pleinement sa présence en assurant au prince, *sur l'honneur,* qu'elle était venue là pour épier sa conduite mystérieuse, laquelle lui donnait lieu de croire à une trahison de sa part, puisqu'elle l'avait aperçu avec sa mortelle ennemie. Elle était ravie de voir que cet infâme complot tournait à la honte de ceux qui l'avaient machiné; jamais elle n'avait pensé à Molé ni à tout autre, puisque son cœur était à l'aimable prince qui l'avait captivée.

Ce discours, assaisonné de quelques larmes, fit son effet sur l'ame sensible du Moscovite, qui se jeta aux pieds de Mlle Dubois pour lui demander pardon d'avoir douté d'elle un instant.

Molé arriva sur ces entrefaites; il joua l'étonnement, et jura, lui aussi, *sur son honneur,* qu'il ne savait pas ce qu'on lui voulait dire.

Mlle Clairon se retira fulminante, et courut s'enfermer chez elle pour écrire au margrave d'Anspach qu'elle renonçait décidément au théâtre, et que sous peu elle arriverait dans ses états.

La retraite de Mlle Clairon mit ainsi fin à la conspiration de la Comédie. Mlle Dubois s'empara de tous ses rôles; mais elle fut bientôt effacée par les débuts de Mlle Raucourt, qui la replongèrent dans le profond oubli dont elle n'aurait jamais dû sortir.

ALPHONSE ROYER.

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Je vous ai parlé du docteur Auzoux et de l'anatomie plastique. Le cadavre du docteur Auzoux n'est pas un cadavre; c'est une vaste et complète préparation d'anatomie qui n'a rien d'horrible à voir. Venons maintenant à un cadavre véritable, un cadavre en chair et en os, d'une effrayante vérité; je veux parler des momies de MM. Capron et Boniface. Par un procédé qui est à eux, et dont ils ont gardé le secret, comme a fait la vieille Égypte pour les morts de ses pyramides, MM. Capron et Boniface sont parvenus à arracher le cadavre de l'homme à la pourriture et aux vers. Grâce à leurs soins, cette chair qui a palpité, cette tête qui a pensé, cet animal doué de raison, pourra échapper désormais aux innombrables ennemis qui le dévorent en détail aussitôt qu'il est descendu dans la tombe. J'ai vu les momies de M. Capron. Figurez-vous des corps de verre. L'homme a gardé ses formes et son visage. A présent qu'il est mort, il les conservera pendant des

siècles, la destruction ne peut plus rien sur lui ; il est plus durable que le bronze ou le marbre qui pèse sur son tombeau. C'est là une effroyable contrefaçon du cadavre! Pour ma part, je ne sais pas si, quand on est mort, il ne vaut pas mieux obéir à la commune loi de corruption et de pourriture, servir de pâture au ver qui se charge de vous arracher au cercueil, à la prison funèbre, et s'anéantir de mille manières, jusqu'à ce qu'on ne soit plus que néant, que d'être condamné à rester immobile et insensible, et froid et glacé. Sentir incessamment le ver passer sur son visage sans en être entamé! rester vitrifié dans une bière toute moisie, attendre ainsi le dernier jugement, sans espoir de revenir à la lumière sous l'enveloppe de la rose du cimetière, sous l'ombrage du cyprès, sous la forme de l'insecte qui rampe! Se distinguer ainsi dans la mort au milieu de tous ces cadavres qui tombent en lambeaux, je ne sais pas, en vérité, si ce n'est pas là une idée plus terrible que consolante! Quoi qu'il en soit, le cadavre du docteur Capron est une incroyable merveille. L'autre jour encore, une femme, en passant devant une tête desséchée par le procédé du docteur, a reconnu la tête de son mari. Cette femme s'est évanouie, elle a pleuré; puis elle a fait un procès au docteur. Il est résulté de ce procès, que cette femme avait quitté autrefois et volé son mari pour suivre un autre homme. Cette femme, à présent voyant le défunt si bien desséché et si tranquille dans la mort, s'en était éprise de nouveau, et faisait un procès au momificateur. Singulier effet de la momification en 1834! Mettez donc cette histoire à côté de l'histoire de la matrone d'Éphèse! *O altitudo!*

Vous sentez bien que ce qui est arrivé au cadavre du docteur Auzoux ne pouvait pas manquer d'arriver au cadavre du docteur Capron. L'un et l'autre se sont vu fermer les portes de l'Exposition. Ce dernier cadavre est exposé rue Baillette, n° 3. Vous irez le voir, et vous le regarderez sans peur, pour peu que vous soyez habitué à la lecture des romans du jour ou à la représentation du drame moderne. Reste à présent à savoir ce que vont faire MM. Capron et Boniface de leur découverte, et à quoi elle sera utile à eux et aux autres. Hélas! nous sommes

un peuple bien futile. Notre douleur est aussi vite exhalée que notre joie. C'est surtout chez nous, Athéniens de Paris, que les morts vont vite. Ils meurent, ils passent, on les pleure, on les oublie. Nos grandes douleurs publiques durent à peine un jour. Nos douleurs privées ne sont guère plus durables. Que de tombes au Père-Lachaise, d'abord chargées de couronnes et d'immortelles, qu'on voit au bout de six mois incultes et désertes! L'art de faire des momies était bon autrefois en Égypte, dans cette terre sujette à tant d'inondations, où les cadavres n'échappaient à la pourriture, où l'Égypte n'échappait à la peste que par la préparation des corps, si bien que la première science de cette riche terre du Nil fut la préparation des momies. Et puis, en ce temps-là, le cadavre d'un homme était compté pour quelque chose. Les cadavres avaient leurs places aux banquets, et leur présence augmentait encore la soif et la joie des buveurs. Un fils trouvait à emprunter sur le cadavre de son père; la momie était la gardienne de la maison. Il n'en est pas chez nous comme chez les anciens Égyptiens!

Savez-vous sur quoi les inventeurs de la momie française ont fondé leurs espérances pour le succès de leur entreprise?

Ils ont compté sur les grands hommes du Panthéon! — Comme s'il y avait encore, comme s'il y avait jamais eu un Panthéon chez nous!

Éloignons ces tristes idées, revenons à notre salle n° 4. Loin d'ici les cyprès! N'avons-nous pas les belles, et charmantes, et admirables fleurs en cire de Mlle Louis? Loin d'ici les tentures funèbres! N'avons-nous pas les tapis de Sallandrouze? Loin d'ici les chants de mort! N'avons-nous pas les sons joyeux du piano ou de la harpe d'Érard? J'aurais mieux fait, je l'avoue, au lieu de vous parler de la momie de M. Capron, de vous parler des belles ruines de l'ancien Bourbonnais, dont M. Achille Allier écrit l'histoire avec tant de goût éclairé, tant de bon style et tant d'esprit.

Cet ouvrage de *l'Ancien Bourbonnais*, par M. Achille Allier, est en effet un très-remarquable produit de la typographie française et provinciale. Il y a peu d'années, un ouvrage exécuté avec

tant d'art aurait fait honneur à la première imprimerie de Paris ; à présent c'est à peine un tour de force pour la province. Figurez-vous le grand format in-folio, un texte magnifique, des caractères noirs et rouges, des dessins immenses, le plus grand soin dans les plus petites parties de ce bel ouvrage : voilà pour l'exécution matérielle. Or ici nous ne parlons que de l'exécution matérielle. Le livre de M. Allier sera jugé plus tard et plus à propos quand il sera plus connu. Cependant on peut déjà prévoir à l'avance, par la première livraison, que ce sera là un livre à la fois nouveau et bien fait, où la science et l'imagination, ces deux choses qui se nuisent souvent, se donneront la main pour mener à bien cette entreprise. Pareil ouvrage entrepris ainsi sur les lieux même, à propos de toutes les provinces de la France, nous donnerait bientôt la plus belle et la plus intéressante histoire de cette terre de France, aux mille faces, aux mille histoires diverses, dont on ne voit qu'une seule face, dont on n'entend qu'une seule voix, dont nous ne savons qu'une seule histoire, Paris, Paris, toujours Paris.

J'allais oublier que je ne vous ai pas parlé des meubles de l'Exposition. Il est vrai que je n'ai pas grand bien à en dire. Les meubles de l'Exposition sont de deux genres : meubles en fer, meubles en bois. Je dois dire d'abord que je ne comprends pas le meuble en métal. Il est froid et sec à la vue, il est dur au toucher, il ne supporte pas l'ornement, il est dangereux pour la vie privée, en ce que d'un simple coup il fait tout de suite une blessure. Cependant l'Exposition est remplie de fauteuils, lits, tables, chaises en fer fondu, en fer creux et en cuivre. Un ameublement en cuivre ne ressemble pas mal, selon moi, à une devanture de boutique. Je ne sais rien de plus laid et qui vous entretienne davantage dans des idées de charcuterie et de mercerie. Il faut donc absolument considérer tous ces meubles en fer et en cuivre comme autant d'essais informes, sans grâce, et d'un goût qu'on ne peut adopter que dans les cuisines, dans les casernes, dans les jardins, ou tout au plus chez les maîtres de pension.

Il faut donc revenir aux meubles en bois. Autrefois, sous l'Em-

pire, on ne reconnaissait pour bon et valable en fait d'ameublement, que le bois d'acajou. Savez-vous quelque chose au monde de plus ennuyeux, et de plus froid, et de plus triste, et de plus monotone, et de plus pauvre, et de plus mesquin que le bois d'acajou? A mon sens, le simple bois blanc est mille fois préférable. Il est plus souple, il est plus léger, il prend mieux toutes les formes et toutes les couleurs; il se marie admirablement avec toutes les étoffes. Chaque siècle a eu son bois somptuaire pour les ameublemens. Qui n'a pas admiré le noyer et le chêne des meubles de la renaissance? Qui n'a pas souri avec amour au bois doré du dix-huitième siècle? Il faut le dire, c'étaient là les beaux temps des meubles riches et commodes. Comme une belle châtelaine était à l'aise dans son large fauteuil! Le dossier s'élevait au-dessus de sa tête, chargé des armoiries de sa maison, et la protégeait contre les atteintes du vent d'hiver. Ce large fauteuil était à lui seul un appartement à part dans l'appartement principal. Là elle était maîtresse et souveraine. Les plus habiles artistes et sculpteurs avaient travaillé à cette chaise, ou plutôt à ce trône domestique; ils y avaient jeté à profusion tous les trésors de l'imagination la plus savante et la plus recherchée. Voyez en même temps, quelques siècles plus tard, une marquise du temps de Mme Pompadour mollement étendue sur la riche ottomane; admirez les gracieux contours de ce meuble; voyez comme il pose légèrement sur ces pieds tournés avec art; regardez cette guirlande de roses qui s'étend du dossier jusqu'aux bords: quelle recherche! quelle richesse! Et comme on voit au moyen âge que du haut de ce fauteuil si guindé, si dominateur et si raide une femme commandait à ses vassaux! Et comme on voit, au siècle de Louis XV, que du fond de cette ottomane une femme commandait à ses amans! Vous êtes disparues également, grandes dames châtelaines et futiles marquises; le château-fort est tombé, comme aussi la petite maison est tombée. Mais les meubles de leur vie domestique sont encore debout, et l'on peut se les figurer encore telles qu'elles étaient ces grandes dames d'autrefois, l'une assise sur le bois de chêne, la quenouille à la main, l'autre étendue sur le velours et faisant

des nœuds; l'une fière et bonne, l'autre bonne et peu fière; l'une qui a besoin de voir tout ce qui se passe autour d'elle, l'autre qui n'a besoin que d'être vue par ceux qui l'entourent ; celle-ci habituée à parler à des hommes actifs, et se levant avec respect quand elle voit entrer son mari le châtelain, celle-là qui ne sait parler qu'à des hommes à genoux, et qui se baisse pour leur prêter l'oreille. Ainsi toute une civilisation, et quelle civilisation! dans ce qu'elle a d'extrême, peut se résumer dans le fauteuil de la reine Berthe, dans le sofa de Mme de Pompadour.

Donc, quelle qu'ait été l'époque de nos anciens meubles, toujours vous les trouverez en harmonie avec les mœurs domestiques de nos aïeux. Jusqu'à la révolution française, il n'y a pas une époque de l'histoire de France dont on ne puisse faire l'histoire à part par ses vêtemens aussi bien que par ses mœurs. Chaque meuble a sa physionomie et son aspect à lui. Avec un peu d'habitude, il est impossible de confondre un fauteuil de Louis XIII avec un fauteuil de Louis XIV. Bien plus, avec un peu de tact, vous ne confondrez pas l'ameublement de Mlle de Fontanges, par exemple, avec celui de Mme de Maintenon. Mais la révolution, qui a brisé tant d'habitudes parmi nous, a encore brisé celle-là. Elle a tourmenté chez nous jusqu'à nos meubles; elle nous a forcés à nous asseoir sur des chaises où l'on n'est pas assis, à nous coucher sur des bergères où l'on n'est pas couché, à nous étendre dans des lits où l'on est exposé à tous les vents; elle a bouleversé toutes nos anciennes habitudes de bien-être et de repos. Est venu M. David, ce peintre grec et romain qui a dessiné tous nos meubles avec le même goût que les costumes des sénateurs. Il nous a condamnés à n'avoir d'autres chaises que des chaises curules, d'autres lits que des lits romains et grecs; il nous a traités en fait de meubles comme si nous vivions dans des maisons de verre; il nous a forcés à nous tenir, chez nous, et dans notre plus grande intimité, tout droits, tout raides; il nous a condamnés à n'être entourés chez nous que des plus riches et des plus ennuyeuses lignes droites. Quels tristes meubles il a inventés, M. David! si laids, si tristes, si pauvres, si malsains, si malheu-

reux, si cérémonieux, si peu hospitaliers! Il appelait cela *faire la guerre au rococo*, c'était faire la guerre au bien-être domestique. Cette triste influence a duré long-temps, nous nous sommes étendus long-temps sur ce lit de Procuste; à la fin cependant les Anglais sont venus de ce pays confortable qu'ils habitent. A peine arrivés, ils ont recherché avidement deux choses dont nous ne faisions aucun cas : les vieux livres et les vieux meubles. Ils les ont achetés en si grande quantité et avec tant d'ardeur, que bientôt nous nous sommes demandé pourquoi nous aussi nous n'achèterions pas de vieux livres et de vieux meubles. En effet, nous les avons achetés, par imitation d'abord et un peu pour contrarier nos voisins d'outre-mer. Que voulez-vous? pouvions-nous nous douter, nous autres qui les achetions de première main, que les éditions des Elzévirs étaient des chefs-d'œuvre? Pouvions-nous nous douter, nous autres, que les meubles de Boule, ce grand artiste, étaient des chefs-d'œuvre? Il fallait bien que les Anglais vinssent nous l'apprendre. Mais peu à peu nous nous sommes ravisés; nous avons recherché les beaux livres pour eux-mêmes. Puis un beau jour nous nous sommes aperçus qu'un beau meuble en marqueterie, une belle tapisserie à ramages, une riche glace de Venise aux mille compartimens, n'étaient pas aussi ridicules que le disait M. David. Nous nous sommes enhardis jusqu'à nous servir de ces beaux meubles dans l'intimité domestique, et lorsque personne ne nous voyait; puis un beau jour ces pauvres meubles si riches ont repris la place dont ils étaient dignes; ils ont passé de l'antichambre dans le salon, pendant que les meubles du salon passaient dans l'antichambre. La révolution a été aussi universelle et aussi rapide chez nous pour les meubles qu'elle l'avait été pour les châles de cachemire. Tel châle de cachemire avait d'abord commencé par être un simple tapis de pied, qu'une duchesse fut bientôt fière de porter sur ses épaules; tel vieux secrétaire enfermé dans le garde-meuble, telle commode abandonnée à la femme de chambre, telle pendule oubliée dans le pavillon le plus obscur, furent bientôt rappelés de cet injuste exil. A l'heure qu'il est, il n'y a pas dans Paris un appartement tant soit peu bien entendu

qui ne possède quelques-uns de ces nobles meubles tant dédaignés autrefois. Voilà ce que c'est que les révolutions.

Chose étonnante! cette même révolution qui s'opérait à Paris dans les vieux meubles s'opérait en même temps dans la Chine. Les vieux meubles et le vieux laque chinois montaient à un prix si élevé à Pékin, que des vaisseaux d'Europe s'en vinrent en France et en Angleterre pour acheter tous les magots, peintures, vases, meubles, fantaisies chinoises que le dix-septième siècle aimait tant; ces anciens objets chinois transportés d'Europe en Chine y étaient achetés à des prix incroyables. Mais revenons aux meubles de l'Exposition.

Il faut le dire : les meubles de l'Exposition sont loin de donner une grande idée du génie inventif de nos fabricans. Ils se sont bien aperçus que les meubles de l'Empire n'étaient plus possibles, et que de long-temps au moins il ne fallait nous parler de ces fauteuils, chaises, canapés, commodes et secrétaires en acajou; mais leur observation s'est arrêtée là, et ils n'ont fait que de médiocres efforts pour sortir de ce triste *statu quo*. Nos fabricans de meubles, au lieu d'inventer quelque chose de nouveau dans le goût moderne, au lieu de nous forcer d'adopter la forme de leurs meubles à force de goût, de commodité, de richesse et de grâce, n'ont rien trouvé de mieux que d'imiter les vieux meubles. Ils ont vu que nous aimions les riches incrustations, les riches sculptures, les bois tournés, les dorures, les peintures, les laques chinois, les formes ovales, les festons, les velours brochés, les tapisseries au petit point, les pendules à rocaille; ils ont vu que le camp des amateurs était divisé en seizième, dix-septième siècle et régence, qu'ont-ils fait? Ils ont imité tout simplement ces formes, ces sculptures, ces bois dorés, ces peintures, ces couleurs, ces tapisseries, ces soieries; ils ont copié platement, ils ont imité sans génie, et, comme la plupart se sont livrés au hasard à cette imitation de hasard, la plupart ont confondu toutes les époques et confondu tous les genres; ils ont fabriqué des siècles qui ne sont d'aucun siècle, ils ont inventé des formes qui ne sont d'aucune époque; ils ont fait de toutes ces époques si différentes le plus abominable pêle-

mêle qui se puisse voir ; sur un fauteuil de Louis XIII ils ont mis, par exemple, une guirlande de la régence ; ils ont plaqué de la rocaille sur des colonnes de M. David ; ils ont fabriqué en bois indigène des canapés du Directoire ; ils ont mis la dorure où il fallait tout simplement du bois de noyer ; ils ont même poussé l'imitation jusqu'à incruster l'ivoire et l'ébène, jusqu'à faire le laque de Chine, jusqu'à fabriquer des vases du Japon. L'un d'eux, voyant qu'on aimait les formes ovales, n'a-t-il pas imaginé de composer un lit qui ressemble à une corbeille ovale, si bien que dans ce lit un homme couché ressemblerait tout-à-fait à un œuf à la coque ? Voilà pourtant où nous mène, nous autres Français, cette fatale manie d'imitation !

Ceci tient à plusieurs causes, parmi lesquelles il faut compter et placer en première ligne le mépris de nos fabricans pour tout ce qui tient aux beaux-arts proprement dits. On ne saurait croire combien est petit parmi nos fabricans le nombre de ceux qui, avant de rien entreprendre, ont recours aux artistes. Chez nous autres, qui ne doutons de rien, qui dit un fabricant dit un homme qui sait tout faire. Un de ces hommes est actif et entreprenant, il peut disposer des plus riches matériaux, il est orfévre ou ébéniste, il se met à l'œuvre. Naturellement, vous pensez qu'avant de rien entreprendre, cet homme appellera à son aide les gens capables, qu'il étudiera les plus beaux dessins, et qu'il réfléchira long-temps avant de commencer. Ah bien, oui ! il a de l'argent, il a les bois les plus précieux, que lui importe la forme de ses ouvrages ? La forme de ses ouvrages sera toujours assez belle si la matière est riche. Et voilà mon fabricant qui fabrique son ouvrage sur les premiers dessins qui lui tombent sous la main, il fait comme fait son voisin et comme faisait son père. Il va au hasard, jetant ou l'argent ou le bois sous le marteau de l'ouvrier. La routine est la grande souveraine de nos fabricans. Voilà pourquoi nous n'avons pas d'argenterie en France, voilà pourquoi nos meubles sont de formes si pauvres ; voilà pourquoi nous nous contentons de copier quand nous pourrions inventer. Il est plus simple et moins coûteux de copier. Le fabricant, pour copier, n'a besoin du con-

seil de personne, il n'est forcé d'avouer son ignorance à personne; il méprise de toutes ses forces l'artiste qui pourrait le guider; et comme aussi il fabrique à meilleur marché, n'ayant aucun frais de dessin et d'invention, il domine par le bon marché même tous les autres fabricans rivaux, qui ne demandent pas mieux que de copier, eux aussi, ce que leur voisin copie, si bien que, par la force même des choses, parce qu'un ébéniste copie ses meubles, il faut que tous les autres ébénistes les copient. Avec un pareil système, il est impossible de prévoir jusqu'à quand nous serons condamnés à acheter des meubles faits depuis cinquante ans, si nous voulons avoir des meubles à la fois riches, élégans, de bon goût, et quelque peu appropriés à nos besoins.

Voyez cependant ce que peut produire l'intelligence du fabricant français aidée par le dessin. Voyez les chefs-d'œuvre de MM. Mention et Wagner, aidés de M. Triquetti! Voyez les bronzes de M. Dennière, voyez l'étourdissante et joyeuse fabrication de M. Gandais, et non pas Gaudais, comme on m'a fait dire, et, en fait de meubles, voyez la belle et admirable contrefaçon du seizième siècle par M. Chenavard, aidé de son frère le grand artiste, Aimé Chenavard!

M. Chenavard a donné, sans le vouloir, à tous les fabricans de meubles, une utile et excellente leçon, dont ceux-ci feraient bien de profiter. Dans le dessein où il était de produire des meubles de la renaissance, M. Chenavard n'a pas imaginé qu'on les pouvait *inventer* une seconde fois, il s'est appliqué à les copier; mais il les a copiés en artiste. Regardez le beau lit exposé par M. Chenavard. Voici des colonnes torses en bois de noyer bien reluisant, et déjà vieilli à force d'avoir été frotté; remarquez au bas du lit cette sévère incrustation en cuivre rouge; et au-dessus de ces colonnes, et pour servir d'enveloppe à ce lit, voyez-vous cette merveilleuse tapisserie qu'on dirait sortie des mains de la reine Blanche. Tapisserie, colonnes, incrustations, le lit tout entier a été copié sur un lit véritable; l'effet produit par cette admirable copie d'un vieux meuble ne saurait se décrire. Cela est à la fois si frais et si vieux, cela est si élégant et si riche, c'est un lit si bien fait pour une jeune

femme noble et belle, et dans des temps si reculés, qu'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans cette simple, riche et élégante copie. Voilà comme en fait de meubles on doit entendre l'imitation; l'imitation doit être tout-à-fait une copie exacte et vraie, comme l'a faite M. Chenavard.

A côté de son beau lit du seizième siècle, M. Chenavard a exposé plusieurs beaux et riches fauteuils de la même époque, tout ciselés, tout dorés, tout brodés. Il ne faut pas oublier dans cette exposition remarquable une merveilleuse petite table en marqueterie, qu'on dirait faite il y a cent cinquante ans au moins. On ne peut prévoir au juste quel progrès cet ingénieux essai de M. Chenavard peut faire faire à l'ameublement moderne.

De M. Chenavard à M. Sallandrouze la transition est facile. Tous deux ils sont jeunes, intelligens, actifs; tous deux ils fabriquent de fort beaux tapis, avec cette différence cependant que M. Chenavard obéit plutôt à son instinct artiste, pendant que M. Sallandrouze se tourne de toutes ses forces vers le côté utile de son art. L'un ne songe guère qu'aux siècles évanouis et aux grands seigneurs de ces époques à part, l'autre consacre presque toutes ses heures à l'époque présente et aux fortunes modestes de cette époque; l'un et l'autre méritent tous nos encouragemens et tous nos éloges.

Dans mon premier article sur l'Exposition, j'avais annoncé quelques tapis des Gobelins, quelques-unes de ces merveilles sans égales dans le monde, devant lesquelles on s'arrête tout étonné, sans les comprendre. La fabrique des Gobelins est, en effet, une grande merveille. Reproduire sur la laine les chefs-d'œuvre des plus grands-maîtres, se servir de quelques brins de laine filée comme Rubens se servait des couleurs, rendre ainsi aux chefs-d'œuvre des vieilles écoles une immortalité contre laquelle le temps ne peut rien, telle est sa tâche de chaque jour! Toute une petite ville d'ouvriers intelligens est occupée à ce grand travail. C'est un peuple à part dans le peuple des travailleurs; ils logent sous le même toit, ils cultivent le même jardin, ils se marient entre eux; l'enfant grandit sur le métier de son père. Voilà comment la fa-

brique des Gobelins est arrivée à cette incroyable perfection. Si nous envions à l'Orient ses châles de cachemire, l'Orient nous envie nos tapis des Gobelins. Pourquoi la fabrique des Gobelins n'a-t-elle rien envoyé à l'Exposition cette année? Je n'en sais rien. Il y a six mois j'ai vu sur le métier d'admirables copies d'après Rubens; mais six mois de travail sur un tapis des Gobelins, c'est si peu de chose! On aurait bien pu, il est vrai, exposer l'immense tapis commandé par Charles X pour le chœur de Notre-Dame de Paris; mais, voyez le malheur! il y avait au milieu de ce tapis quelques innocentes fleurs de lis qu'on a dû transformer en palmettes tricolores, ce qui en a tout-à-fait gâté la symétrie. Dans d'autres tapis de la même époque, on a mieux fait encore, on a coupé les fleurs de lis, sauf à les remplacer par une pièce étrangère. Mon Dieu! quand donc serons-nous assez avancés dans la science des révolutions pour ne plus porter des mains impies sur les chefs-d'œuvre! Quand donc apprendrons-nous à respecter les tableaux et les monumens, et à ne pas les dégrader méchamment pour en effacer quelques emblèmes vaincus de la veille! Cela est misérable et bien petit pour un peuple si glorieux et si grand! Pourtant nous devrions savoir, par une expérience souvent répétée, qu'il n'y a pas d'emblème si séditieux la veille qui ne puisse être honoré le lendemain. Voyez! la restauration a brisé toutes les tapisseries tricolores des Gobelins! Juillet à son tour fait le même traitement aux lis de la restauration, et à ces causes la manufacture des Gobelins n'a rien pu envoyer à l'Exposition!

Revenons donc aux tapis de M. Sallandrouze. Il n'y a pas grand danger que l'industrie particulière se livre aux mêmes inutiles fureurs que l'industrie nationale. D'ailleurs, l'industrie particulière est plus prudente, elle ne flatte guère les pouvoirs à ses propres dépens, et elle redoute beaucoup l'emblème qu'elle ne peut effacer qu'à son dam et préjudice. Cette année M. Sallandrouze a fait une exposition particulière au milieu même de l'Exposition. Il s'est construit une baraque à lui tout seul, au milieu même de la baraque n° 4. Vous descendez dans cette vaste exposition, et vous vous trouvez hors du bruit dans une douce lumière

habilement ménagée. Le premier tapis qui frappe vos regards est une immense surface toute chargée de dessins et de couleurs, destinée à servir de tapis à la salle du trône. Ce tapis est magnifique. C'est une grande profusion, et en même temps c'est une grande simplicité d'ornemens. Les couleurs sont vives et admirablement nuancées. Ce tapis sera fort bien dans la salle du trône. Il ne coûte que 20,000 fr. La fabrique des Gobelins ne l'aurait pas fait certainement pour cinquante mille écus.

Plusieurs tapis de moindre dimension, mais non pas moins beaux et moins riches, attirent encore les regards à l'exposition de M. Sallandrouze. Regardez surtout ce tapis qui représente un plafond trouvé à Herculanum, et cet autre étonnant tissu copié sur les dessins d'un tapis de Perse, et contre la muraille opposée les produits moins brillans; mais plus utiles encore de la même fabrique, des moquettes à douze sous le pied. Voilà surtout ce qui doit recommander la maison Sallandrouze. Ce ne sont pas ses grands et riches tapis, et ses charmantes copies de l'Orient, mais bien ses moquettes à vil prix. De cette manière seulement, et en les mettant à la portée de toutes les fortunes, on pourra introduire en France l'usage général des tapis. C'est là une des excellentes habitudes de l'Angleterre. En Angleterre, il n'y a pas de maison, je dis la plus petite et la plus pauvre, dont le parquet ne soit recouvert d'un tapis. En France, tout au rebours. Il y a des villes, il y a des provinces entières qui ne se doutent pas encore combien c'est chose utile qu'un tapis, et quel agrément cela ajoute à la vie intérieure. Si quelqu'un peut opérer cette grande et utile révolution dans nos habitudes domestiques, si quelqu'un peut habituer une grande majorité des habitans de la France à ne plus se contenter dans leurs maisons d'un plancher mal fait, ou, ce qui est pis encore, d'un carreau froid, c'est sans contredit M. Sallandrouze. Voilà, j'espère, une grande, une utile, une bienveillante révolution dont il sera fort glorieux d'être le Guillaume Tell ou le Mazaniello.

Maintenant, j'ai eu beau prendre le chemin le plus long, me voilà arrivé à la partie la plus bruyante et la moins harmonieuse

de mon rapport; me voilà tombé tout en plein au milieu des harpes, des guitares, des flûtes, des orgues, des trompettes, et surtout des pianos de l'Exposition. De tous ces instrumens je dirai peu de chose; allez vous-même entendre les accords de la harpe, les accompagnemens de la guitare, les sons de la flûte, le bruit des trompettes, sans oublier le plus féroce tam-tam français qui ait jamais déchiré vos oreilles. C'est un instrument dont nous avons dérobé la fabrication aux Chinois. Nous voilà bien avancés!

Mais les pianos, les pianos! qui pourra m'arracher à cette lutte de tant de pianos divers? qui me donnera le fil conducteur pour me guider dans ce labyrinthe d'harmonie? Que de pianos, mon Dieu! tous parfaits, tous perfectionnés, tous plus harmonieux les uns que les autres. Deux cent cinquante pianos de différens maîtres et de différens noms! Sauve qui peut!

Êtes-vous comme moi? N'avez-vous pas été souvent saisi d'un profond chagrin et d'un découragement mortel à l'aspect d'un piano entr'ouvert? Que de triste musique enfermée entre ces quatre morceaux de bois d'un si odieux aspect! Qui nous dira combien de romances, combien d'ariettes, combien de duos, et surtout combien de sonates un piano peut contenir? Quel fléau dans une famille! Voici d'honnêtes bourgeois bien heureux et bien tranquilles, rien ne manque à leurs petites félicités de chaque jour; leur fortune est faite, et ils sont assurés d'avoir jusqu'à la fin de leurs jours tout ce que peut donner une honnête aisance. La mère est bonne et rieuse, et elle aime à parler le soir avec ses voisines; le père est un bonhomme qui s'amuse le soir à faire sa partie avec ses voisins; les enfans partagent l'humeur de leurs parens, le fils étudie à ses heures, la jeune personne s'occupe du ménage. On la dit déjà bonne ménagère, et les mères les plus heureuses pensent à la demander pour leurs fils. Tout à coup je ne sais quelle lubie passe par la tête de ces honnêtes bourgeois : un beau jour ils imaginent de donner un maître de musique à leur fille, et ils lui font venir quelque piano de Pleyel. L'instrument arrive, il est immense, il est à queue et à tambour de basque et à lyre, rien n'y manque. Pour le placer convenablement, il faut changer tout l'arrangement

du joli petit salon qui donne sur le jardin; il faut surtout transporter dans une autre pièce la commode bergère sur laquelle on s'étendait si bien après le dîner; il faut ôter le tapis de Sallandrouze, qui affaiblirait les sons de l'instrument. Par la seule présence de cet odieux meuble voir tout un intérieur dérangé : personne n'y a plus ses aises accoutumées. Cependant, comme on se fait à tout, le piano finit par être installé et patiemment souffert. Le lendemain, arrive le maître de musique. O malheur! cette maison tout à l'heure si calme est tout à coup remplie de mille sons criards. Dès le matin l'harmonie, et quelle harmonie! s'empare de l'intérieur de ce digne bourgeois. Il était encore plongé dans ce faible et doux sommeil du matin qui n'est pas le réveil, qui n'est plus le songe, lorsque tout à coup il est tiré désagréablement de ce doux *farniente* par le plus brillant et le plus fatal des *arpége*. Bientôt le bruit augmente si fort que notre bourgeois est obligé de quitter la chambre et de s'enfuir dans le jardin. Mais les oiseaux du jardin, qui lui disaient un si joyeux et si amical bonjour, se sont enfuis, épouvantés comme lui par les sons de l'instrument. Voilà donc notre homme chassé de sa maison. Il rentre pour déjeuner, le déjeuner, toujours prêt à l'heure, est en retard aujourd'hui. Mademoiselle répète une romance. Dans la journée, la femme de chambre se plaint de ne pas pouvoir frotter les appartemens; mademoiselle répète sa sonate. Et toujours le piano et la sonate de mademoiselle! Adieu le sommeil, adieu la lecture, adieu la solitude! Les passans s'arrêtent devant ces fenêtres si harmonieuses en souriant d'un air goguenard.

En même temps, et aux premiers sons de l'instrument, accourent dans cette maison désolée tous les chanteurs, chanteuses, virtuoses, basses-tailles et soprani des deux sexes auxquels le piano sert d'appel. Un piano dans une petite ville, c'est une caille qui chante au milieu d'un champ de blé. Voilà donc tous mes braillards et tous mes oisifs qui se rangent en mesure autour du malencontreux instrument. C'en est fait! la mère de famille ne peut plus parler à ses voisines qu'entre deux mesures ou entre deux soupirs; le père de famille ne peut pas faire sa partie de chaque soir parce

que les dés du trictrac empêchent ces messieurs et ces dames de chanter. Toute l'harmonie de cette société si bien faite est détruite par l'infernale harmonie du fatal instrument. On se brouille, on se boude, on se dispute ; la bonne société de l'endroit, fatiguée de tous ces chants, romances et évolutions musicales, fait comme les oiseaux du jardin, et prend en masse sa volée. Les virtuoses restent les maîtres de la place, et la pauvre jeune personne, naguère si aimée de tous, et si simple, et si occupée du ménage de sa mère en attendant qu'elle s'occupât de son propre ménage, ne trouve plus un homme sensé qui la regarde, plus une mère de famille qui l'appelle par anticipation sa fille. Le piano a éloigné tous les maris, oiseaux timides. Il est vrai que le père et la mère de notre virtuose ont parlé de compter dans la dot pour la légère somme de 3 à 4,000 francs la musique et le piano de mademoiselle. Or ceci n'est pas une supposition en l'air. Il y a un pari qu'on pourrait faire avec toute assurance de le gagner, à savoir : que sur trois constitutions de dot à Paris, et sur cinq constitutions de dot dans le reste de la France, on trouve mentionnés pour une bonne somme la musique, le pupitre et le piano de la fiancée. Le piano a empêché plus de mariages que la loi contre le divorce. C'est là un abus que les anciennes constitutions de l'état ne pouvaient pas prévoir.

Donc j'indique à nos faiseurs de romans un très-excellent sujet de livre : *les Malheurs d'un piano*. Si ce titre est bien rempli, ce sera un des meilleurs et des plus utiles livres d'éducation qui puissent mériter le prix Monthyon.

En attendant, les fabricans de pianos luttent entre eux à qui touchera le plus d'argent sur les dots des jeunes fiancées. A l'heure qu'il est, entre nos fabricans de pianos il s'agit d'une lutte à mort; chacun d'eux a sa bannière, son mot d'ordre, son point de départ, son invention, ou tout au moins son perfectionnement; chacun d'eux a ses partisans et ses satellites ; l'un prend parti pour le piano Pleyel, l'autre s'enrôle sous l'étendard de Pape; celui-ci est à cheval sur le piano droit de Roller et Blanchet, charmante invention au moyen de laquelle nous verrons avant cinquante ans

des pianos dans les moindres recoins; enfin le grand nombre se range fièrement autour de cette ancienne renommée de Sébastien Érard, soutenue avec tant de courage par son intrépide neveu, Pierre Érard.

J'avoue pour ma part que je suis tout-à-fait pour le piano Érard. A mon sens, ce nom-là, Érard, et cette autre idée, piano, sont inséparables pour nous. Sébastien Érard fut un si grand artiste et un si excellent homme! il occupait si noblement le château de La Muette, et il l'avait rempli de tant de chefs-d'œuvre! il est venu si souvent au secours de tant de pauvres musiciens, à qui il envoyait les plus beaux pianos de sa maison avec la plus grande simplicité et comme s'il eût rempli un devoir! il a d'ailleurs apporté tant et de si notables perfectionnemens aux instrumens sortis de ses mains, à tel point qu'il est parvenu à faire même de la harpe un instrument aussi logique que tout autre instrument; enfin, nous entendons chaque hiver chez l'héritier de son nom, et de sa maison, et de son amour pour les arts, tant et de si bonne musique et tant de grands pianistes de toutes les parties du monde, qu'il est impossible de n'avoir pas au moins la prévention la plus naturelle et la plus juste pour les pianos de Sébastien Érard, fabriqués par son neveu Pierre Érard.

Nous devons à M. Érard une histoire très-détaillée des deux instrumens de son adoption, la harpe et le piano.

D'abord la harpe fut tout simplement cet instrument sans pédale, dont parle le roi David, et avec lequel il s'accompagnait en dansant devant l'arche. Cet instrument s'est conservé sans aucune modification importante jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, qui ne se doutait pas qu'on pouvait tirer ni modulations ni harmonie d'une harpe ainsi faite.

Ce ne fut que vers l'année 1720 que M. Hœhbrucker conçut et exécuta le premier mécanisme à pédale qu'on ait appliqué à la harpe pour la rendre propre à moduler. Ce fut là une véritable révolution. M. Érard, mettant à profit l'invention de Hœhbrucker, perfectionna le nouveau mécanisme, et le soumit à un nouveau système de son invention, connu sous le nom de mécanisme

à fourchette. Enfin, à force de recherches, et de soins, et de perfectionnemens de tous genres, on est arrivé à la nouvelle harpe à double mouvement, sur laquelle chaque corde *est représentative de trois sons*. La harpe à double mouvement est adoptée aujourd'hui par les plus grands maîtres, Mlle Bertrand, Mme Beaudiat, MM. Labarres, Gatayes.

L'histoire du piano n'est pas moins curieuse que celle de la harpe; le piano fut d'abord un clavecin, la corde était alors touchée par un petit morceau de plume attaché au marteau qui repose sur la touche. Il était alors impossible à l'artiste d'augmenter ou de diminuer l'intensité du son. Frappé de ce grand inconvénient, Sébastien Érard établit lui-même, en 1779, son *clavecin mécanique*. Ce clavecin mécanique produisit la plus vive sensation.

Ce fut à peu près à cette époque que parurent les premiers pianos. Dans ce genre d'instrument, la corde n'était plus pincée, mais mise en vibration par le marteau, qui frappe plus ou moins fort, suivant l'impulsion que lui donne la touche.

Bientôt, de succès en succès et de recherches en recherches, on arriva au piano à trois cordes, au piano à cinq, à six et même à sept octaves; puis *au mécanisme à échappement*, lequel mécanisme la maison Érard a été toujours arrangeant et perfectionnant. A l'heure qu'il est, le piano Érard est arrivé à sa perfection complète de l'an de grâce et d'harmonie 1834.

Parmi les beaux instrumens exposés cette année par M. Pierre Érard, il faut distinguer son admirable piano du dix-septième siècle, qu'on croirait fait tout exprès pour le Versailles de Louis XIV. Ce piano est un meuble plein de magnificence. Il est chargé d'or et de peintures et d'ornemens ciselés. Ce piano me rappelle plusieurs tableaux qui avaient été extraits d'un ancien clavecin, dont voici l'histoire : ce clavecin avait été vendu 400 francs à un marchand de bric à brac, qui le revendit 600 francs à un habile connaisseur. Celui-ci mit l'instrument en pièces, et retira des panneaux de quoi faire six petits tableaux qu'il vendit mille écus la pièce! On ne fait plus de pareils instrumens aujourd'hui.

Ici s'arrête la pénible tâche, rendre compte de l'Exposition en

artiste et aux artistes. Cette longue tâche, je sais bien que je l'ai remplie d'une façon très-incomplète; mais aussi comment parler convenablement de tant de choses grandes et petites; comment suffire à la description de tant d'inventions utiles et inutiles? Et puis comment parvenir à comprendre le jeu de tant de machines qui ne jouent pas, la marche de tant de machines qui ne marchent pas, les fonctions de tant de métiers qui ne fonctionnent pas? Comment les deviner, toutes ces machines privées de la vapeur qui les fait mouvoir, du gaz qui les éclaire, de l'ouvrier qui les conduit? On dit que c'est là la France industrielle, là réunie en bloc dans ces quatre baraques! Non, ce n'est pas la France industrielle, c'est son ombre! A Dieu ne plaise qu'on la puisse ainsi réunir en bloc pour le divertissement de quelques oisivetés vulgaires! A celui qui voudra connaître l'industrie française, il faudra faire un bien autre chemin. L'industrie française est une trop grande dame pour qu'elle vienne ainsi raconter tous ses secrets au premier qui les lui demande. C'est bien le moins, si on les veut connaître, de l'aller chercher dans les lieux qu'elle habite. Soit dans la vallée profonde où elle blanchit ses toiles, soit dans les mines obscures où elle ramasse le charbon, soit au feu des creusets et des laminoirs, où elle fond et travaille le fer, soit dans les montagnes chargées de neige, où elle tisse la soie. L'industrie française réunie dans ces quatre méchantes baraques! Mais les baraques seraient-elles grandes comme Paris, l'industrie y étoufferait en vingt-quatre heures! Dites-moi une place de cette France, une lande perdue, où l'industrie n'ait pas fixé sa demeure? Sur le rivage de la mer, au bord des torrens, dans les landes incultes, au milieu des gras pâturages, sur le flanc du rocher, dans les villes, hors des villes, sur la terre et sous la terre, la nuit et le jour, partout et toujours, l'industrie travaille, arrange, dérange, détruit, produit; elle est la souveraine maîtresse et la toute-puissante patrone de la France; mais pour la bien voir, mais pour la bien juger, mais pour bien frémir devant elle, il faut l'aller chercher aux lieux qu'elle habite de préférence, aux places qu'elle s'est choisies de préférence, sous ses machines à vapeur, sous ses mortiers, sous ses marteaux, sur ses

métiers, sur ses enclumes; c'est là seulement qu'il faut la voir.

Voilà justement ce que je disais à un jeune Anglais qui plaisantait beaucoup sur nos quatre baraques en toile et en bois blanc. Il faut que j'aie été bien éloquent pour avoir fait taire tout d'un coup ce bel esprit d'outre-mer, cet Alcibiade de Covent-Garden. Toutefois il ne se tint pas encore pour battu.

— Au moins, me dit-il en me montrant l'obélisque en toile peinte qui occupe le milieu de la place, au moins vous conviendrez avec moi que c'est là un singulier et malheureux hasard qui étale justement au milieu de ces baraques en toile un obélisque de Louqsor en toile peinte! Disant cela, il riait beaucoup de sa méchanceté britannique.

Je le pris par le bras, et le conduisant sur le bord de la Seine : — Mais, lui dis-je, le véritable obélisque, cette admirable et longue pierre rouge que nous envoie l'Orient, comme un échantillon des cailloux de son désert, l'obélisque de Louqsor est là, au fond de l'eau, mollement étendu dans la fange, en attendant notre bon plaisir. Vous voyez, milord, qu'à cette condition-là nous avons bien le droit d'élever en carton un obélisque de Louqsor!

JULES JANIN.

LA SEMAINE.

Au milieu de l'effroyable vacarme qu'ont fait, toute cette semaine, les délibérations préparatoires de nos électeurs et les éclatantes harangues de nos candidats à la députation, vantant à qui mieux, comme les marchands de vulnéraire, les qualités et les vertus de leurs consciences, avec accompagnement de la grosse caisse et de la trompette des journaux, nos poètes et nos romanciers ne se sont pas découragés, et n'ont rien épargné pour faire aussi leur petit bruit.

A quoi donc pensais-je, bon Dieu! lorsque, il n'y a pas quinze jours encore, accusant la stérilité du sol littéraire, je menaçais la France d'une prochaine disette poétique? Comment n'avais-je pas pressenti qu'une armée entière de volumes in-8°, toute brochée, toute satinée, tout *illustrée*, se tenait en réserve, prête à fondre sur nous à l'improviste, et nous à prendre par surprise, pendant que nous serions aux élections?

Or voici déjà leur colonne serrée qui s'avance contre nous intrépidement, les romans en tête. Passons donc sommairement en revue ces rudes assaillans; sur la description rapide que je vais vous faire de leurs qualités, vous choisirez vous-même ceux dont il vous plaira de soutenir l'abord.

Le premier qui se présente, c'est le nouveau roman de M. Paul de Kock, LA PUCELLE DE BELLEVILLE. Je ne vous parlerais pas d'un pareil livre, si l'espèce de popularité vulgaire qui s'est, à la honte de notre époque, attachée au nom de son auteur et à ses productions cyniques, ne méritait une bonne fois d'être fustigée sur la place publique, en l'honneur du bon goût et de la pudeur.

Vous n'attendez pas, j'espère, que je me permette de vous analyser une telle œuvre. Je vous offenserais rien qu'à vous indiquer les événemens qu'elle met en scène et à prononcer les noms des personnages qui y figurent. Cette pucelle de Belleville, c'est une pauvre fille que M. Paul de Kock s'efforce de salir le mieux qu'il peut, jusqu'au moment où il la laisse dans les bras d'un escroc qui l'épouse. Voltaire s'en était pris à la pucelle d'Orléans; M. Paul de Kock, le Voltaire de la Courtille, s'en est pris à la pucelle de Belleville. Voltaire avait écrit son poème avec du fiel : M. Paul de Kock a écrit le sien avec de la boue. Chacun a sa mesure : on se sert de l'encre qu'on a.

Comment LE CONSTITUTIONNEL, qui a pris en main la cause de la morale publique, n'use-t-il donc pas de son influence sur les classes subalternes pour les préserver de ces livres hideux? Ce serait bien à lui de réserver contre eux un peu de cette indignation qu'il a si abondante contre le drame moderne. Je sais que ces livres sont au-dessous de toute critique; mais la marque n'a pas été abolie dans la république des lettres, et il importerait qu'un fer chaud fût imprimé au front des ouvrages qui la déshonorent.

QUAND ON A VINGT ANS! *histoire de la rue Saint-Jacques*, par M. Louis Huart (¹), vous semblera presque un beau livre, si vous l'ouvrez après celui de M. Paul de Kock.

Alfred, envoyé par sa famille à Paris pour y faire son droit, s'est allé loger dans le quartier latin. Un soir, au théâtre du Luxembourg, il rencontre Mlle Louise, une jolie fleuriste, dont il entreprend et consomme la séduction en peu de mois. Ayant ainsi complété son éducation et achevé ses cours, Alfred repart pour la province, abandonnant la pauvre Louise, qui se console en épousant un marchand bonnetier de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

Cette fable, vous le voyez, ne se distingue pas par une grande invention. Les détails de la vie d'un étudiant de vingt ans qui brodent ce simple tissu sont au moins exacts et vrais. C'est là surtout le mérite de ce petit roman, écrit avec plus de décence que de correction et de légèreté. La gaieté qu'y affecte l'auteur n'est pas toujours heureuse. A-t-il rencontré quelque plaisanterie, il s'y acharne obstinément et ne la quitte plus.

« Les jeunes caporaux, vous dira-t-il décrivant une de ses *flâneries*, les jeunes caporaux sensibles courtisaient les bonnes d'enfans, sensibles aussi, et leur faisaient l'offre de leur cœur et d'un morceau de galette;

(¹) Chez Abel Ledoux, rue de Richelieu.

car, au boulevard du Temple, on offre et son cœur et de la galette : l'un et l'autre s'acceptent sans beaucoup de façons, et le couple heureux mange la galette en poussant de nombreux soupirs, effet immédiat de l'amour et de la pâte ferme ! »

M. Louis Huart procède constamment de cette façon, mais il est bien jeune; il a vingt ans, je suppose. Peut-être à marcher en avant, son esprit d'écolier gagnera-t-il une allure moins pesante.

C'est encore un début de jeune homme que Timon-Alceste, ou le Misanthrope moderne, par M. Charlemagne (1); mais c'est un début plus significatif. Si le héros principal de M. Charlemagne, comme celui de M. Louis Huart, arrive de son département à Paris, ce n'est point pour y mener la vie folle et dissipée d'Alfred, c'est pour y aimer profondément Julia, nonobstant l'amour et les prétentions de trois rivaux, et s'y marier avec elle, ainsi qu'il convient, au dernier chapitre d'un roman. Ici moins de drame encore que chez M. Louis Huart. Ce n'est pas du drame d'ailleurs qu'avait prétendu nous donner l'auteur, c'était de la satire et de la misanthropie ; mais il a mal tenu sa promesse. Son bon naturel l'a emporté et ne lui a permis qu'une ironie douce et bienveillante. Ne cherchez donc nul intérêt d'aventures dans Timon-Alceste. Nous a-t-il ouvert un salon, l'auteur nous y garde durant un demi-volume, scrutant les ames et les consciences, devisant paisiblement de chacun et de chaque chose. Timon-Alceste justifie bien, sinon son titre, du moins la qualité de roman philosophique dont l'a revêtu M. Charlemagne; tout le livre n'est qu'un long développement métaphysique de sentimens raffinés et de passions réfléchies. Sa lecture n'ennuie jamais; elle fatigue seulement un peu; parfois l'on est forcé de la laisser, afin de prendre quelque repos. C'est la faute surtout du style de M. Charlemagne, style brillant, trop brillant peut-être, et où il est fait un usage immodéré de l'antithèse.

Timon-Alceste avait certes assez de titres pour se présenter seul dans le monde; mais, soit timidité de l'auteur, soit défiance du libraire, il n'a voulu s'y produire qu'escorté d'une préface de M. Jules Janin, morceau vif et spirituel, qui est en même temps une bonne action. L'ouvrage y aura gagné toujours une chance de succès de plus.

L'Histoire de la révolution d'Angleterre en 1688, par James Mackintosh (2), est trop grave et de trop haute portée pour qu'il nous soit

(1) Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés.

(2) Chez Baudry, rue du Coq, n° 9.

permis de l'examiner convenablement dans cette revue rapide des publications de la semaine ; mais nous ne saurions recommander assez ce livre utile et solide. Écrit en anglais, d'un style ferme, concis et élégant, il mériterait bien d'être traduit de préférence à tant de médiocres romans importés chez nous de l'autre côté de la Manche, sous la raison Defauconpret et compagnie, et qui nous inondent, concurremment avec les nôtres.

J'aurais, je l'avoue, souhaité que M. le sous-intendant militaire Favier m'épargnât le chagrin de parler de ses FRAGMENS POÉTIQUES SUR LA PEINTURE (1) ; mais M. Favier est du nombre de ces poètes exigeans qui veulent, de gré ou de force, qu'on s'occupe de leurs vers, qu'on les montre aux gens, qu'on les cite.

Afin de satisfaire M. le sous-intendant militaire Favier, que vous citerai-je donc de sa poésie ? Le choix est difficile. Les vers de M. Favier ne font pas pleurer ; mais ils ne font pas rire non plus, même à leurs dépens, ce qui leur serait au moins un mérite, à défaut de tout autre. Je ne priverai pas toutefois nos artistes du projet de tableau dont M. Favier leur soumet l'idée, au bénéfice du salon prochain.

> Pour la nouvelle école un sujet reste à peindre,
> Bizarre, mais profond, qu'elle est digne d'atteindre.
> J'ose le lui donner en terminant ces vers,

dit-il ; et ayant osé le donner et le décrire tel qu'il le veut, M. Favier termine ainsi :

> Tel serait le sujet à traiter dans un an..
> Mais le nom, quel est-il ? Ah ! le nom... DON JUAN.

Vous estimez, n'est-il pas vrai, la citation suffisante ? et M. Favier ne se plaindra plus, j'imagine ; car je crois bien avoir mis la main sur ses cinq meilleurs vers.

Un poète plus divertissant, c'est l'auteur du PASTICHE, M. Adolphe Alloneau, de Nantes.

Le morceau capital du PASTICHE est *la Vengeance d'une femme*, *quasi-drame* en sept tableaux, avec de *quasi-intermèdes*. La première scène de ce *quasi-drame* se passe au Palais-Royal, au café de Foy, et la dernière à la Morgue.

(1) Librairie des étrangers, rue Neuve-Saint-Augustin.

Ici j'éprouve un nouvel embarras. Les vers de M. Adolphe Alloneau, voire même ceux qui se débitent à la Morgue, sont généralement si joyeux et si bouffons que, pour bien faire, il faudrait vous les citer tous. Nous dépeint-il une de ses vierges :

Un tricot clair laisse d'un joli bras
Suivre à loisir les contours ronds et gras.
Elle est, ma foi, délicieuse, en somme,
La jeune fille!

Ailleurs, à propos d'une agonie, il nous dit :

Il est dans toute vie une heure, — une heure affreuse,
Celle où sur un lit souffreteux,
La mort se penche et serre une gorge râleuse
Entre ses doigts jaunes, osseux.

Plus loin, M. Paul, frappé au cœur d'un coup de stylet par Bianchetta, s'écrie en expirant :

..... Adieu, ma Georgette... adieu donc nos amours!
Je n'y vois plus! Ma mère, adieu! pour... pour... toujours!

Puis quand il retrouve le corps de cette même Bianchetta, qui s'est noyée, M. Jean fait cette réflexion :

..... Peut-être qu'à cette heure
Sa pauvre mère à cris la demande et la pleure.

Les épilégomènes qui suivent le Pastiche n'ont pas moins d'originalité ni de folie.

Interpellant soudain le lecteur, qui ne s'attendait guère à pareil avertissement : « Ainsi, lecteur, crie M. Adolphe Alloneau, tu possèdes dans le nombre des molécules constitutives de ton corps quelques molécules qui en ont formé d'autres tout-à-fait dissemblables, peut-être celui d'un de tes aïeux, d'un roi, d'une séduisante femme ou d'un mendiant puant, qui peut-être aussi constitueront un jour, en partie, celui d'un de tes arrière-petits-fils ou d'un animal. »

Et M. Adolphe Alloneau conclut de là, pour terminer, « que vivre, c'est faire un bail temporaire avec l'existence. »

— Mme Paul Taglioni, qu'on avait vue sans beaucoup de plaisir, il y a deux ans, à l'Opéra, comme simple danseuse, y a reparu la semaine dernière, avec moins de succès encore, dans le rôle de Fenella de LA MUETTE, où elle a réussi à faire regretter Mlle Legallois. Je ne prétends pas néanmoins que le nom de cette dame, habilement imprimé sur l'affiche, ne soit d'un utile secours à la recette; mais je pense aussi que dans la salle il porte malheur à tout ce qui n'est pas Mlle Taglioni elle-même.

— Mme Dorval, qui avait joué dernièrement avec tant d'énergie et de passion la duchesse de Guise, de HENRI III, a bien montré dans LA MÈRE ET LA FILLE, qu'on vient de reprendre aux Français, qu'aucun rôle, si ingrat et si hors de sa manière habituelle qu'il fût, n'était inaccessible à son talent. Elle a prouvé aux plus incrédules, qu'il n'était pas nécessaire d'avoir vieilli rue de Richelieu pour s'y produire avec de bonnes manières et une tenue parfaite. Viennent les drames et les comédies maintenant, ce ne sera pas Mme Dorval qui leur manquera.

Une suite de L'AUBERGE DES ADRETS, ROBERT MACAIRE, fait affluer depuis huit jours tout Paris au boulevard du Temple, et, en dépit des rigueurs de l'été, emplit pêle-mêle, de monde élégant et de peuple en veste, la petite salle obscure du théâtre des Folies-Dramatiques. La vogue de ce mélodrame, monstrueusement grotesque, s'explique bien par l'effroyable vérité du jeu de Frédéric; mais n'est-ce pas grande pitié de voir un tel acteur réduit à une telle scène, et voué sans retour à la parodie, et à une parodie éternellement la même encore? Était-ce donc là que devait aboutir tant de verve et de puissance? A. Y.

Il est aujourd'hui une méthode toute dramatique, toute vivante d'intérêt dans le récit des grandes époques historiques. On met en scène le peuple, cet acteur puissant, ce mobile de la vie sociale; il y a tout l'attrait du roman dans ces émeutes de halles, dans ces mouvemens de la place publique jetés dans les travaux les plus graves de l'histoire. Tel est l'esprit du nouvel ouvrage historique de M. Capefigue, sous le titre d'HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, dont les tomes III et IV viennent de paraître. Quel drame que celui qui embrasse la période de la Saint-Barthélemi aux Barricades! Quelle puissance d'émotion dans cette Ligue, où la bourgeoisie et le peuple de Paris jouent un si grand rôle! Le travail de M. Capefigue refait entièrement toutes les idées reçues sur ces époques. Tout est neuf et puisé à des sources inconnues et diverses; il n'y a pas de roman de Scott qui ait plus

d'attrait que tous ces récits de bourgeois de Paris, ces correspondances de Marie Stuart, de Catherine de Médicis, des Guises, de Philippe II, de Charles IX, Henri III, et Henri de Béarn, le chef de la gentilhommerie hugue note.

— L'auteur du SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL, M. Alfred de Musset, va publier prochainement, dit-on, deux charmans volumes composés de drames et de comédies en prose.

— La REVUE DE PARIS publiera dans une de ses prochaines livraisons l'histoire du CHATEAU DE VAUX, par M. Léon Gozlan, avec une belle gravure à l'eau-forte, par M. Paul Huet, un de nos premiers paysagistes.

DAVID DICK.

I.

Il s'appelait David Dick.

C'est-à-dire que ce double nom de *groom* pouvait au besoin lui servir pour deux sortes de certificats : Dick pour l'écurie, David pour la chambre; Dick, syllabe gutturale et brève, facile à jeter au vent pour le dilettante à britska qui sort des Bouffes; — David, nom candide et patriarcal comme une figure de Bayeux ou d'Abbeville, nom créé pour un honnête bourgeois qui ordonne à sa livrée de lui amener un fiacre.

Il est à remarquer que cette classe adroite et exceptionnelle de la société que nous désignons sous le nom de *groom* aime volontiers à prendre deux noms.

En cela, il y a d'abord politique, parce qu'en changeant de maître ils peuvent de la sorte dépouiller *le vieil homme :* c'est ce que Joë Surray, premier valet d'ambassade anglaise, appelait un jour à Hampton-Court devant moi, faire peau neuve de culotte! (*Changing his skin with his breeches.*)

Puis, ils doivent avoir encore, — les rusés Frontins! — la plus adorable jouissance d'amour-propre, quand, dans le premier cercle de laquais, — un cercle de cuisine ou de vestibule, — ils s'entendent vanter sous leur premier nom par un camarade qui ne les a pas connus; honnête garçon, inexpert dans ce machiavé-

29 juin 1834

lisme d'antichambre, qui ne se doute pas de l'effet produit par cette oraison funèbre!

Je ne parle pas des grossières chicanes que leur suscite quelquefois la police correctionnelle, chicanes où ce double nom les sert si bien.

— *Moyen d'alibi!* leur dit le cocher qui ressemble à un jurisconsulte avec ses fourrures...

David Dick entra donc le 9 août 1831 au service de mon ami Ernest d'O.....

Comme, depuis une semaine, ces sortes de présentations avaient lieu le matin chez mon ami, et devant témoins (c'était le plus souvent à l'heure du déjeuner), je commençais à croire que mon ami Ernest serait obligé de faire lui-même son service de palefrenier, attendu que chaque certificat qui entrait et essuyait ses guêtres sur le petit paillasson vert de l'antichambre ressortait presqu'en même temps avec force salutations et excuses.

Bon Dieu! que j'en avais vu défiler depuis cette maudite semaine! Certificats signés des plus doctes maîtres en cette science, des plus riches et des plus enviés, MM. Schikl..., Saint-Cyr..., Hop..., Traff..., Mossel..., de Norm..., de Rieuss..., et tant d'autres! C'était un cours d'hyppiatrique consommée, une véritable séance d'institut *ex cathedrâ*.

Ernest, renversé dans un vaste fauteuil perse à oreillères, enveloppé comme Moïse tenant les Tables de la Loi, d'un brouillard majestueux de la Havane, interrogeait chacun de ces répondans avec le sang-froid perspicace d'un alderman, ou la patience exercée d'un juré de garde nationale.

Les uns, — le front haut, la parole brève, répondaient en gens ferrés, — forts et ramassés dans leur littérature équestre, comme le *hunter*, cheval anglais demi-sang, l'est dans chacun de ses membres.

Et ceux-là portaient sur eux, dans toute leur personne, — quelque chose d'intime et de persuasif, — un reste de crottin anglais, par exemple, sur leur toque blanche en forme de tarte, — des bandes de flanelle qu'ils laissaient tomber négligemment avec leur certi-

ficat (ce qui prouvait leur excellente méthode d'hygiène au retour de la course), — une culotte de daim taillée chez Spieghalter, — un *knife-hooke* (1), et des mains horribles de saleté. — (Ceux qui avaient les mains blanches étaient sur-le-champ renvoyés par mon ami.)

D'autres, au contraire, jusque dans leur façon de pousser la porte et leur affectation à parler bas, nous arrivaient modestes comme un vaudeville final, — rouges comme des homards, les pauvres diables! quand Ernest, avec sa voix goguenarde, leur demandait :

Have you ever been sweated for Epsom races?

Ou encore :

Would you flinch at a six bar gate?

Il y en eut un (je n'exagère pas) que la fièvre prit un jour au sortir de cet interrogatoire. Le savoir d'Ernest l'avait terrassé. C'était un petit paysan de la Beauce, alerte et vif qui, à force d'études et de migrations d'écurie, s'était naturalisé Anglais.

Il vint depuis me demander sérieusement si mon ami E... n'avait pas été marchand de chevaux à Londres.

— C'est, reprit-il, qu'après lord S..., c'est le plus grand *maquignon* de tout Paris.

Ce qu'il appelait un maquignonage était chez Ernest un véritable savoir ; — sa passion pour les chevaux était raisonnée à froid, sinon raisonnable. Il en avait eu pendant cinq ans, et de toutes les couleurs, ardoise, noirs-zains, gris de fer, bais-brûlés et gris-sanguins. Ses écuries, à stalles et à glaces, luisantes d'un sable fin et doré, chaudes l'hiver, et rafraîchies l'été par le balancement des stores, avaient fait long-temps, par ma foi! l'envie de l'ambassadeur d'Espagne, qui, malgré son luxe, n'en avait pu obtenir de semblables de son architecte. Celles du marquis Dov...., rue Caumartin, ou celles de M. Schikl..., pouvaient seules en approcher.

Mais avec le temps, — et surtout à la suite des temps contraires! — (Ernest avait souffert plus que tout autre de la révolution de

(1) Couteau à crochet.

1830), ce jeune homme, d'une des plus nobles familles de la Guadeloupe, avait dit adieu, heure par heure, à tout ce luxe; il s'était restreint au point de n'avoir plus qu'un *seul* cheval.

Ceux de sa mère, la marquise d'O..., lui servaient, en cas de visite, aux Bouffes et à la sortie de l'Opéra.

Mais au bois, — et depuis un an, — on ne le voyait que sur *Phryné*.

Je me hâte de dire que Phryné était une délicieuse jument provenant des haras de lord Esthon; — une jument robe-bai, marron-zain. Ernest, écuyer cavalcadour de Sa Majesté Charles X, en avait refusé trois cents louis.

Enfin, et le jour de la dernière chasse, à Senart, Mme la duchesse de Berry, que sa calèche ennuyait, l'avait montée.

Après les événemens de juillet, Ernest, je l'ai dit, s'était restreint, et de la vente de cinq chevaux, n'avait excepté que *Phryné*.

Phryné! c'est-à-dire la courtisane de son choix, — Phryné, luisante et dorée comme une cascade, — Phryné, qui n'avait jamais couru, — non que ses jambes de faon ne dussent pas la mener au but; — mais Ernest n'avait plus qu'elle : c'était le débris de sa fortune et le seul orgueil de sa maison; Phryné, *my love, angel*, comme il lui disait chaque soir en lui présentant un morceau de sucre pendu au fouet de sa cravache.

Ce fut donc pour Phryné que se présenta David Dick.

II.

Jupiter, son prédécesseur, vieux mulâtre qui la soignait, était sorti, *pour opinion*, de chez Ernest. L'opinion de Jupiter était de boire singulièrement, et de crier ensuite à tue tête : *Vive l'Empereur!* bien que lui, Jupiter, fût un véritable Anglais.

Surpris dans cet état flagrant de révolte par un sergent de ville ami de l'ordre, auquel Jupiter cassa le fémur, le jour d'une revue de la garde nationale, Jupiter s'était vu déporté au violon.

Nous déjeunions donc, Ernest et moi, lorsque David Dick entra, vraiment tout ému.

Le groom tenait en main un mauvais foulard, rayé de bleu, dans lequel étaient ses hardes, un petit cor de chasse, ou plutôt cornet de poste, avec une badine assez élégante, à glands de soie.

Ernest lui dit en lui voyant les yeux rouges :

— Ah! ça, est-ce qu'on t'a battu?

— Battu! Oh! que non, monsieur le comte; mais on vient de battre mon cheval. Un pauvre petit poney que le duc de N... voulait acheter l'autre jour. Mon maître est comme cela!...

Nous lui demandâmes quel était son maître.

— Le plus riche marchand de fer de la Sologne; mais, continua Dick avec un soupir, le plus mauvais cœur pour ses chevaux. Il *m'abîmait* toujours mon pauvre York, — et en revenant du bois aujourd'hui, il l'a battu... oui, monsieur, battu, comme un domestique.

Et Dick recommença cette fois à pleurer plus fort.

Nous examinâmes, Ernest et moi, ce misérable petit être... Il pouvait avoir dix-huit ans, il était chétif, et d'un teint presque olivâtre, souple et délié dans sa taille, d'une expression de physionomie timide, — l'air breton plutôt qu'anglais. Il n'avait qu'un certificat fort court, fait par son maître, le marchand de fers, et semé de fautes d'orthographe à chaque ligne. Il déclara, lui, ne savoir écrire ni signer; ajoutant, du reste, que Férot, son mentor, y pourvoirait.

Car, reprit Dick, Férot est mon ami, mon répondant, Férot, le cuisinier de M. le comte de N.... que vous connaissez, monsieur.

David Dick fut donc accepté et installé. On le mit sur-le-champ en possession de l'écurie, et de cinq armoires dont les scellés n'avaient pas été levés depuis la sortie de Jupiter (sortie qui datait de trois semaines), et il eut à mettre en ordre quatre selles rongées des mites, selles déjà gothiques d'écuyer cavalcadour, que l'incurie dédaigneuse de Jupiter avait compromises, — des brides et des martingales de toutes sortes, des fouets, des têtières, des

gourmettes et une foule de mors anglais ; car Ernest, par un singulier orgueil, et tout en ne conservant qu'un cheval, n'avait pas renoncé à ses équipemens de meute, attendant sans doute en philosophe une *troisième* révolution.

Ce personnel, une fois passé au blanc d'Espagne, Dick fut satisfait de constater encore dans la sellerie des innovations de gentleman comme des fouets de Swaine, des cravaches à sifflet de Bank, etc., etc.

Quand vint le tour de Phryné, ce fut une véritable stupéfaction, et à la fois une douleur bien réelle pour David Dick que de voir cette écurie! Imaginez-vous que de cette belle et vaste salle, si fraîchement peinte, si coquette avec ses grappes de fer, ses anneaux à tête de cerf, ses augettes de marbre et ses chaînes de cuivre, de cette écurie où tenaient jadis huit chevaux, il ne restait plus, hélas! que deux stalles, — et entre ces deux stalles, Phryné!

Phryné semblait une recluse perdue, une pauvre biche oubliée dans la forêt ; car c'était bien une forêt que cette écurie, une forêt peuplée d'oiseaux, de lianes et de catacouas à son plafond, Cicéri n'eût vraiment pas désavoué ce décor, plus convenable cent fois pour un boudoir de danseuse, fantaisie d'Ernest qui rappelait les folies coûteuses de M. de Baujon!

Ce qui parut bizarre à Ernest, c'est que malgré sa chambre qui revenait de droit à son nouveau groom, Dick ne tarda pas à établir son lit dans un coin de l'écurie. Il s'y coucha le soir même de son entrée, après cinq parties de piquet successives qu'il avait perdues à l'office, ce qui fit dire à la cuisinière que David Dick devait être heureux en amour, d'après la première partie du proverbe reçu.

Cependant, outre que l'âge de Dick l'exemptait encore fort heureusement de songer à ce passe-temps qu'on nomme amour, son ensemble n'était pas de nature à l'exposer, dans Paris même, aux bonnes fortunes. Non, c'était plutôt un pauvre garçon débile, récemment advenu de sa province, miné par la fièvre, et les lèvres vertes comme un petit postillon de Terracine; de ceux, —

vous savez peut-être, — auxquels leurs mères bassinent les tempes d'eau-de-vie à la *posta*, quand ils descendent de cheval.

Dick était adroit plus que robuste, exact, empressé, plein de conscience et d'amour-propre en fait de service. C'était même à ce soin jaloux et minutieux de réputation (trait distinctif de la nation des grooms) qu'il fallait attribuer la maigreur excessive du petit diable, maigreur qui, du reste, chez Dick n'excluait pas la coquetterie : les jours de course, et pour ne point laisser voir sa pâleur (je tiens ceci de lord Straff...), David Dick mettait du rouge.

A peine entré chez Ernest, et chargé du soin d'un seul cheval, David concentra bientôt sur Phryné ses affections candides. Jusque-là (et le groom se l'avouait bien à lui-même comme l'eût fait un amant dans son examen de conscience au sujet de sa dernière maîtresse) il n'avait jamais aimé ! Jusque-là, chez tous les maîtres qu'il avait courus, et dans ces vastes écuries disposées en bazar avec leurs écritaux distincts, Dick avait vraiment remué la paille et le fumier sans préférence comme sans amour, indifféremment monté sur Yorck, sur Lovely, sur Darnay ; valet assidu de vingt chevaux différens, capricieux Trilby de tant de belles crinières, les emmêlant et les démêlant tour à tour, et s'y suspendant avec le flegme impassible de Sancho pour sa monture.

Ce fut donc une joie nouvelle pour Dick que ce soin unique de Phryné. Il ne vit plus qu'elle, ne fut plus épris que d'elle. Phryné était si coquette, si vive, si bondissante! Quand Dick la montait, elle en était vraiment plus fière que d'Ernest, la belle Phryné ! Elle encensait, piaffait, hennissait et se rassemblait d'abord comme sous la main classique d'un maître de manége; mais, impatiente bientôt de cette routine, Phryné allongeait sa belle encolure anglaise, pointait ses oreilles de biche, s'animait et semblait nager dans l'air par le jeu svelte et nerveux de ses épaules. Botte à botte avec le piqueur de lord S...., David partait souvent de l'allée des Princes pour arriver au Rond-Point deux ou trois minutes avant l'autre. Il la maniait, l'apaisait et l'excitait à son gré. Quand elle rentrait, il se tenait debout sur sa croupe

après l'avoir débridée, faisant trois fois au pas le tour de l'enceinte pour la sécher, ce qui lui donnait, aux yeux de la livrée, l'air d'un Bastien ou d'un Paul de Franconi.

Un autre bonheur pour Dick (bonheur inappréciable pour un groom!), ce fut de se voir affranchi par son nouveau choix de maison de la sujettion intolérable du cocher,—le cocher étant par état l'ennemi naturel du groom, et décidant en dernier ressort des questions de pénalité équestre. (J'ai vu des cochers aussi abhorrés qu'un procureur-général!)

Une fois monté et équipé par son maître, ce fut donc le seul orgueil légitime que se permit Dick; chez Ernest, il s'appartenait enfin! Ernest était bien le maître le plus facile et le plus accommodant qu'il eût vu; il riait souvent et payait de bons gages à ses domestiques : il avait en outre mille bonnes qualités comme celles de donner le sucre et le café à la cuisine, ce qui faisait de sa maison la plus déréglée maison de la terre, un Eldorado fabuleux pour la livrée, une maison d'intendant! Ajoutez encore que David Dick apprécia moins tous ces avantages que celui de l'aiguillette : une aiguillette à lui, David Dick, qui sortait de chez un marchand de fers! Une aiguillette et des boutons d'armoirie, car il servait un comte cette fois! Il eut de plus une livrée de Blin et des bottines de Fitz-Patrick. Tout ce que Dick regretta, ce fut de ne pas suivre Esnest sur un beau cheval,—le cheval que prêtait quelquefois à son fils la mère d'Ernest ayant un air incontestable d'ancienne cour, — un meklembourg hors d'âge et ruiné.

Telle était la condition qu'avait trouvée David Dick. Il n'était pas rare, par les grandes chaleurs de cet été, à la grille d'un hôtel de la rue Saint-Georges, d'entrevoir alors, vers les trois heures, le profil d'un petit jockei assis sur l'un des bancs de la cour, d'un air patient et résigné. D'ordinaire il tenait en main une longue branche arrachée au grand catalpa de cette cour, et la divisait en deux avec son couteau, aux premiers hennissemens d'un cheval. Quand Phryné rentrait, les bossettes pleines d'écume, il étanchait la sueur de l'animal avec ces feuilles fraîches et vertes; il le rasait ensuite et le lavait à l'eau tiède, tout cela sans chanter un

seul couplet de vaudeville, à l'inverse de tous les grooms qui veulent avoir du monde et de la littérature. Il visitait aussi fort scrupuleusement la fourchette de l'animal, bordait sa litière et sortait. C'était communément vers cette heure qu'arrivait son ami Férot.

Je crois vous avoir dit que d'habitude le caractère de Dick était fantasque; les autres domestiques l'effarouchaient, quelques-uns ne l'aimaient pas.

M. Férot le maître-d'hôtel était véritablement son seul intime. Fort souvent ils allaient de compagnie au mélodrame, M. Férot, le mentor de Dick, prétendant que c'était le meilleur lieu où l'on pût se procurer des émotions moins chères qu'à la Comédie-Française; Dick, de son côté, écoutant le maître-d'hôtel avec autant d'avidité que de respect. M. Férot passait au reste chez ses pareils pour ce qu'ils appellent un *érudit*. Né à Ajaccio, sans doute comme contraste bourgeois à Napoléon, il avait de plus suivi Murat comme chef de cuisine, lorsque ce dernier trônait à Naples; et il se vantait de savoir mieux que personne au monde les aventures galantes de l'invasion, et le chiffre exact des bonnes fortunes françaises; le tout assaisonné de coups de stylet, d'embûches et de vengeances maritales, comme dans les contes du plaisant sire de Bourdeilles. M. Férot était le Brantôme des cuisiniers.

Il fallait voir pendant ces terribles narrations la figure béante et singulièrement attentive du petit Dick. Quand, dans un entr'acte de Gaieté ou d'Ambigu, et la rampe à demi-basse, le maître-d'hôtel, fronçant ses gros sourcils noirs sous sa perruque à l'oiseau royal, exerçait sur l'imagination naïve du groom le pouvoir de ses récits, qu'il lui dépeignait quelque horrible scène de *vendetta* napolitaine ou corse, David Dick, profondément réfléchi, s'intéressait encore plus à M. Férot qu'aux brigands de la forêt; *Cardillac* n'était plus qu'un drame pâle près des histoires de l'ex-cuisinier de Murat, histoires effrayantes et qui gagnaient certes à la pantomime de ce bon M. Férot, qui gesticulait à lui seul plus que feu Tautain, ce tyran carlovingien du mélodrame.

D'autres fois, et comme pour se varier, M. Férot, assis aux

secondes galeries, consentait pourtant à parler de Martainville, l'auteur du *Pied de mouton*, et qu'il aimait beaucoup, ajoutait le cuisinier.

Dick se plaisait donc aux mélodrames comme l'eût fait un auteur de boulevard. Il les écoutait haletant jusqu'à la fin. Que l'on me pardonne cette observation,—j'ai vu peu de grooms et de domestiques qui n'aimassent pas le théâtre. C'est comme les soldats et les vétérans du Luxembourg pour la peinture : le dimanche ils font émeute au Musée.

Toutefois cet amour inné du spectacle, amour si bien en rapport avec le caractère sombre de Dick, ne nuisait en rien à l'exactitude du groom. Il rentrait toujours régulièrement sur les onze heures; seulement le concierge de l'hôtel le trouvait quelquefois très-soucieux.

A le voir ainsi chagrin et sobre, n'usant jamais des liqueurs et de l'alcool, il en inférait, le digne portier! que Dick avait peut-être une passion.

III.

La passion de Dick était Phryné, une passion naïve, sérieuse, unique! Dick était le page et le desservant de Phryné. Il l'aimait d'abord par orgueil et comme une belle maîtresse dont on fait sa gloire; il l'aimait aussi en raison de sa solitude à lui, malheureux et délaissé qu'il était. L'un de mes amis, récemment arrivé d'Égypte, me disait hier l'une de ces traditions arabes molles et légères comme l'encens d'Iram, merveilleuses comme *les Mille et une Nuits*. Cela se conte encore au Caire sous les rosiers, ou dans Constantinople à l'abri des tentes. C'est un cheval blanc, un cheval ailé, cheval merveilleux dont il s'agit. Ce cheval est le parrain d'un enfant, il préside à sa naissance, à ses joies; il lui offre sa croupe, son vin, ses gâteaux dorés, il l'habille, l'emporte, ombrageant toujours de ses ailes le pauvre enfant. Quand la mort survient, le cheval meurt avec lui; —les voilà tous deux sculptés en marbre sous les colonnettes blanches et noires de la mosquée;

tous deux ne se quittent plus, seulement les ailes du cheval sont tombantes et affaissées, et l'enfant sommeille sur le cou penché de l'animal. Voilà une fable que je vous donne, et qui m'est venue en droite ligne du Bosphore.

Eh bien ! cette fable pourrait seule préciser l'amour instinctif de Dick, cet amour empressé, caressant, et par instans même jaloux. C'était, par exemple, quand Phryné rentrait, une mélancolique sérénité, un contentement paisible; quelquefois aussi, et à son départ, un vrai chagrin, un chagrin pareil à celui du lansquenet suisse qui entendait sur son bastion le ranz des vaches.

Venait-elle à maigrir aux tièdes approches du printemps, Dick veillait en frère et devançait l'heure du lever, afin que l'air du matin lui arrivât plus jeune et plus frais par les fenêtres entr'ouvertes. Isolé dans ce vaste hôtel encore si peuplé et si somptueux l'année d'avant, David Dick n'avait pas même songé à mener par forme de distraction la vie dissipée des grooms ordinaires. Et ainsi il ne dînait qu'à la cuisine, ne courait pas le soir les rues adjacentes au Palais-Royal, ne lisait aucun journal, visitait son ami Férot chaque dimanche, et dérogeait à peine une fois par an au mélodrame en faveur des lilas de Romainville. Il s'ajustait devant un morceau de glace à cadre rouge, s'habillait et couchait toujours à l'écurie. Comme il n'avait pas de parens, lui seul avait le secret et le soin de ses finances. Du reste on venait à lui comme à un petit Cagliostro pour vingt secrets : les vernis des bottes, l'eau de terre pour les cuivres, le blanc pour les gants de daim, etc., etc., amenaient à Dick des recettes fort productives. C'était, en un mot,—et pour compléter ces traits épars,—l'une de ces figures toujours occupées d'Halkins, lesquelles ne regardent jamais à la course que le nez de leur cheval, malgré les accidens bouffons de la chasse, le bruit des chiens et l'animation du paysage.

Avec de telles conditions de moralité, heureux fruit de sa nature, la vie de Dick était paisible, sinon libre; il mangeait, buvait, dormait enfin, comme tout ce petit peuple à part, peuple de casquettes vernies, de travail et d'insouciance, qui s'épanouit les jours d'été sur nos promenades, espèce avortée, bâtarde, et le

plus souvent vicieuse, à force de voir, pauvre race d'enfans déjà vieille sous la livrée, naïve quelquefois à faire pleurer, ou bien effrontée à faire peur. Et en effet, maintenant que j'en suis là, je ne puis vraiment m'expliquer le dédain complet de la philantropie pour cette classe. Il semble que ce qu'elle a fait pour les nègres, elle n'ose le proposer pour les grooms; on dirait que cette émancipation l'effraie. Voyez pourtant! Voici qu'elle nous arrive de tous les coins de la France cette cargaison d'enfans que nous employons au profit de notre luxe; nous les recevons simples et naïfs comme Vert-Vert avant le coche; bonnes et innocentes figures d'enfans si bien placées devant le lutrin de la paroisse, inhabiles même au vice, et que nous renvoyons quelque jour sous un lambeau de livrée, tristement philosophes ou politiques, dans leurs chaumières. Nous avons pompé le suc de leur vie, jeté au vent leur candeur et leur jeunesse (1). Notre égoïsme les prend et les chasse, sans songer seulement à ce que notre égoïsme en fait. Et de là ce mot du comte Demid... : *Mes grooms à moi ne se dérangent jamais; je les prends à cinq ans, et je les réforme à dix!*

. . . . . .

Un soir il y eut un grand bruit rue Saint-Georges, dans la cour de cet hôtel. Le phaéton d'Ernest (après une absence de quinze jours à la campagne) arrivait chargé de tous ses équipages de chasse; les cors et les chiens faisaient un vacarme à mettre en sursaut l'arrondissement. Cette voiture poudreuse, attelée de chevaux de poste, s'arrêta à quelques pas même de l'écurie. Ernest descendit lentement de sa banquette en vrai *coachman*, sans prendre garde à Dick, sur le bras duquel il s'appuyait.

— Harry, dit Ernest, payez donc les guides. Il y a poste trois quarts.

Celui auquel fut intimé cet ordre descendit. C'était un bel homme, agrafé dans son habit vert, propre et luisant comme une martingale de Brune... Il sortait de chez M. le comte de V...,

(1) La société du *club des jockeis*, qui vient de se former à Paris, et à laquelle se sont empressés de concourir les plus illustres de nos dandies, s'occupera, dit-on, spécialement de ces améliorations morales.

dont il avait été le piqueur, et chez lequel Ernest avait passé ces quinze jours au milieu de préoccupations fort sérieuses pour un jeune homme de son âge. Il ne s'agissait de rien moins que d'un mariage projeté depuis long-temps entre Ernest et la fille du comte de V. Cette demoiselle était ce qu'on appelle dans le monde un grand parti; elle avait un magnifique piano de Pleyel, des cheveux à la Maintenon, et dansait onze galops. Durant ce séjour, Ernest avait mené la vie de château la plus magnifique : courses au clocher et chasse à courre de deux jours l'un, promenades et bals le soir. Il semblait qu'il dît adieu une bonne fois à sa vie de jeune homme et de garçon. Le comte de V., son beau-père, grognard d'aristocratie, qui boudait la nouvelle cour, l'avait promené dans son parc et son château à peu près comme un directeur de grand théâtre promènerait quelque Racine apprenti. Plus que jamais enchanté de sa future, Ernest avait fort bien remarqué qu'il ne manquait qu'une chose à son beau-père pour en faire un homme accompli; un attelage de bon goût, une calèche d'Erler, dans laquelle il menât sa femme; car il entrait bien dans les intentions d'Ernest de reprendre son ancien train, ce train de prince qu'il s'était vu contraint de réformer; — c'était un émigré attendant l'heure de rentrer dans ses droits et priviléges.

Cet Harry, piqueur du comte de V., lui avait paru d'avance une bonne acquisition. Harry, beau de manières et grand parleur, plut ces quinze jours-là bien plus à Ernest que ne l'avait fait Dick trois mois durant; en outre, comme Harry avait encouru, dans une occasion récente, la disgrâce de son beau-père au sujet d'un bâtard anglais estropié, Ernest concilia tout en acceptant ses propositions de service.

Dick regardait cet homme avec des yeux étonnés. Harry visitait la sellerie, inspectait les mors, et flairait l'avoine dans sa main.

— Ah! te voilà, dit Ernest à Dick, est-ce bien vrai ce que m'écrit hier Raoul, que Phryné tousse depuis mon départ, et que Boulay défend qu'on la sorte?

— Le vétérinaire n'a que faire ici, monsieur, vous allez vous-même la voir.

Une pluie battante, au retour du dernier *steeple chese*, avait, en effet, tellement forcé la course de Phryné, qu'elle avait été malade quatre jours ; les soins de Dick avaient amené seuls sa guérison.

En approchant de Phryné, et en revoyant cette écurie si déserte, — Ernest eut grande joie à penser que bientôt ces stalles seraient remplies, et ces belles grappes de fer ébréchées par la dent de trois chevaux ; — il échangea un regard de satisfaction avec Harry.

Dick remuait la litière d'un air hébété, le regard humble et presque tremblant, sans qu'il pût se rendre compte de cette frayeur. Ernest ne lui adressait pas une question.

— Harry, dit Ernest, ne voilà-t-il pas un beau cheval?

Harry, pour toute réponse, fit observer à Ernest un léger engorgement dans la jambe gauche du cheval ; Dick répondit que c'était une prise de longe.

— Vous avez moyen d'excuser tout, David, dit Ernest d'un ton piqué.

Harry, s'interposant alors comme médiateur, avec une bonhomie railleuse, fit à Dick cent questions. La réplique n'était pas le fort du groom. Harry se lança dans les meutes de chasse, revint aux chevaux de sang, aux races croisées, aux poneys, etc., et battit impitoyablement David sur tous les points. Il conclut par dire devant Ernest que Dick n'était qu'un enfant.

Disant ainsi, il flattait déjà la belle croupe de Phryné. Dick fit alors un mouvement pour lui barrer le passage. Harry apportant à ce refus un geste léger de résistance, Dick en profita pour lui appliquer dans l'ombre même produite par le renfoncement de la stalle, un vigoureux coup de poing.

— Méchant crapaud, fit Harry avec un grognement de bouledogue. Et tous deux se boxèrent quelques minutes dans l'obscurité.

Ernest, qui sortait en ce moment de l'écurie, éleva la voix pour dire :

— Je ne suis pas d'humeur, David, à tolérer de tels jeux. D'ailleurs j'ai des notes sur vous. Vous sortez souvent ; je vous chasse. Ayez soin de me rendre demain les clefs.

Alors Harry, comme s'il eût reçu le mot à l'avance, se releva et suivit Ernest en lui parlant à voix basse. Peu à peu les lumières de la maison s'éteignirent. Le quartier devenait silencieux de plus en plus; on n'entendait qu'un faible roulement de voitures. Dick, immobile et comme absorbé dans sa stupeur, demeurait les bras croisés devant le grand coffre de l'écurie, se demandant à lui-même si tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était pas l'effet d'une vision. Cet enfant tremblait véritablement de tous ses membres, — c'était un de ces petits êtres chez lesquels la douleur est toute nerveuse, une douleur voisine du vertige et de l'exaltation. Dick avait compris d'un seul coup le complot de son renvoi, l'embarras de son maître à le surprendre en défaut, les insinuations cauteleuses d'Harry, et la résolution brusquée d'Ernest. Il lui semblait voir encore le piqueur du comte de V. familièrement assis près d'Ernest tout le temps de cette longue route, côte à côte d'Ernest dans cet équigage de chasse, accumulant, comme l'eût fait un bouffon, les récits les plus grotesques pour le mettre en belle humeur, le caressant de sa vraie pate d'épagneul, l'amusant et se faisant valoir près de lui d'un air presque indifférent. Décidément c'était bien ce même Harry, ce grand faquin de laquais dont Férot avait tant de fois parlé à Dick, curieux animal, disait Férot, animal de grand seigneur, toujours farci de belles paroles et de beau linge. Les succès de cet Harry, la coqueluche des femmes de chambre de châteaux, avaient maintes fois défrayé la conversation du cuisinier; Harry dépassait Dick de toute la hauteur d'un obélisque aux yeux de Dick lui-même; le groom se sentait vaincu.

Et pourtant, en se rendant compte à lui-même du mérite de ce rival, Dick était forcé de se déclarer à juste titre son supérieur. Dick sentait fort bien le charlatanisme de ce jargon d'écurie. Harry n'était qu'une livrée, un valet de bonne maison, capable au plus de lire un journal, un complaisant Frontin dont Ernest s'était engoué. Le drôle jouait fort bien au billard, ma foi, et n'écorchait pas mal un couplet de vaudeville. Il montait aussi admirablement à cheval, et n'apportait les cigares et lettres que sur un plateau

d'argent, toutes choses qu'estimait beaucoup Ernest, délicat sur le cérémonial et les manières.

Mais l'écurie, l'écurie pour un tel homme! l'écurie pour ce beau valet de salon! Cette *injustice* remuait le groom au fond des entrailles. Il voyait Phryné, sa Phryné à lui, sa conquête de toutes les heures, docile et reconnaissante, soumise aux caprices nouveaux de ce remplaçant. Harry la monterait, près de la voiture de madame la comtesse (car maintenant qu'Ernest allait se marier, Ernest aurait une voiture!), Harry se ferait voir sur Phryné au bois, à la course, et chacun de dire : Mais c'est un fort bel homme que cet Harry!

Il lui venait alors aux yeux de grosses larmes, des larmes de rage et de désespoir. Les idées les plus absurdes et les plus folles formaient la chaîne devant lui comme des sorcières, l'obsédaient et le caressaient pour mieux l'irriter. Ce qui le dévorait surtout, le pauvre enfant, c'était un chagrin sans bornes. Dick avait compris qu'il était perdu. C'est une touchante et vieille histoire que celle de la servante de Palaiseau, elle souffre tant! et le courage de Dick en était là. Il pleurait sur l'iniquité de son renvoi. A force de pleurer, il en vint bientôt à désirer la vengeance et à s'exalter lui-même encore plus; il en vint à se construire à lui-même un plan de drame, et à faire de la mise en scène. Les plus pauvres imaginations d'enfans ont parfois des éclairs de pensée et d'énergie. Rentrant ce soir même avec Férot, qui voulait s'acheter du tabac, Dick avait été conduit à cette remarque, à savoir que la boutique de l'épicier, que l'on réparait alors, devait rester ouverte toute la nuit. Dick s'y dirigea machinalement, et demanda au garçon de l'arsenic.

Le garçon, ami de Dick, n'ayant jamais découvert chez lui aucune propension au suicide, et sachant d'ailleurs que les rats de l'écurie troublaient son sommeil depuis quelque temps, n'hésita pas à lui en donner.

David Dick ne le remercia même pas. Il rentra bien vite, et quand il déploya le papier, la main lui trembla. Peut-être n'allait-il pas être sûr de lui. La lampe de l'écurie se mourait. Il marcha

quelques minutes lentement et les bras croisés. Il tournait le dos à Phryné, qui, nue et sans licol, venait de se coucher mollement sur sa litière. Un petit rayon de lune dansait sur sa croupe comme un follet caressant.

Dick la contemplait encore avec amour quand la lueur s'éteignit.

. . . . . .

Cette nuit-là, et dans ce petit hôtel si paisible de la rue Saint-Georges, il y eut vraiment des bruits étranges. Ces bruits venaient tous du côté de l'écurie. C'était d'abord un râlement sourd et prolongé; puis il survenait par intervalles un retentissement subit comme celui d'un corps qui se heurte aux boiseries. On entendait bien aussi quelques soupirs, mais si faibles qu'ils semblaient une illusion. Quatre chiens, se trouvant alors attachés au chenil de la remise, ne tardèrent pas à couvrir de leurs aboiemens ce bruit indéfinissable.

Il faut dire encore que cette nuit le temps était si lourd qu'Ernest, qui ne dormait pas, se leva et s'habilla sur les quatre heures. Il voulait prendre l'air et aller au bois. Ernest ne pensait pas que Dick eût couché cette nuit dans l'écurie. L'orgueil humilié du pauvre enfant l'aura sans doute conduit chez Férot, se disait Ernest, qui se repentait de la veille. Peut-être encore que le groom l'aurait attendu, et qu'il allait lui demander sa grâce.

Ernest, après tout, était fort d'humeur à la lui donner. Il se rappelait les soins et la gentillesse de Dick : cela tenait peut-être à un soupçon de défaveur qu'il concevait déjà intérieurement contre Harry, lequel s'était montré vraiment insolent, en lui demandant, la veille au soir, le nom d'un portrait suspendu à sa cheminée. La familiarité de cette question l'avait d'autant plus choqué, qu'Harry, sur son silence, avait feint de le reconnaître; c'était le portrait d'une simple pâtissière de Londres, dont l'œil britannique incendiait le quartier du Strand. Ernest, lui trouvant les cheveux fort noirs et la peau charmante, l'avait clouée à sa cheminée entre le *Tunnel* et une vue de Plymouth. Harry, qui disait avoir habité

Londres trois ans, s'était vanté de l'avoir rendue folle, folle, disait-il, au point qu'elle mettait la lettre *H* sur tous ses gâteaux, l'amoureuse pâtissière!

Ernest, mal disposé peut-être, n'avait pas goûté ce genre de forfanterie, qu'il avait du reste mille raisons de trouver mauvais, ne fût-ce que par amour-propre. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se levait.

Le matin, et d'après son ordre, en poussant la porte de l'écurie, Harry s'étonna de trouver de la résistance. Il lui sembla qu'un coffre très-lourd servait de barricade à l'intérieur, et que, ce qui était plus surprenant, les verrous étaient tirés. Pas un mouvement, autant qu'il put distinguer en collant son oreille à cette porte.

Harry supposa que Phryné dormait.

Tout à coup il y eut un éclat de rire inattendu, guttural, et presque effrayant à cette heure... Harry poussa la porte avec force, et il entra.

Quand il entra, quelqu'un venait d'ouvrir la fenêtre et de sauter; cette fenêtre donnait sur une avant-cour.

Et il vit alors un bien misérable spectacle! Un cadavre dont chaque membre semblait à cette heure même une contorsion; le beau corps de Phryné gisait à terre, blanc de mousse, et déjà violet sous les narines; une sueur d'agonie ruisselait encore du poitrail à ses jarrets, et de nombreuses taches zébraient son cou. C'était encore plus triste qu'une livide étude de Michalowschi ou de Géricault. Harry n'eut pas la force de crier.

Cette mort, qui ne pouvait être naturelle, mit tout l'hôtel en émoi. Une découverte subite éclaircit bientôt les doutes. On trouva à côté de l'animal un de ces tuyaux de fer-blanc à l'aide desquels nos grooms médicamentent les chevaux. Il fut constaté que ce tuyau était saupoudré d'une matière blanchâtre et que ce conduit avait porté plus directement encore le poison au *duodenum*.

Un peintre allemand, grand amateur de chevaux, fit sur le

lieu même une aquarelle superbe de Phryné. Ernest eut le soin de faire graver sur l'écusson du cadre ces trois lignes :

MONTÉE LE 21 MAI 1830

par

Madame, duchesse de Berri.

—

MORTE

le 21 *mai* 1831.

Ce qui semblera bizarre à pareille distance, c'est que ces deux dates étaient exactes.

Férot chercha Dick en désespéré. Férot n'avait jamais eu un auditeur plus patient et plus empressé que Dick. Il alla jusqu'en Normandie le demander à ses parens, de bonnes vieilles gens de Trouville que Férot, qui connaissait tout le monde, avait connus, patriarcales figures au grand bonnet de coton aussi blanc que leurs falaises. Ils frémirent beaucoup au récit du cuisinier. Le curé, honnête homme et faisant très-bien les vers latins, pressé à cette occasion par Férot, n'osa décider de quelle nature était le meurtre, seulement la cousine germaine de Dick pleura bien fort en disant qu'il était un *mauvais cœur*.

Cet épisode en illustrant la vie de David Dick la termina. Ce fut comme un livre auquel on pose le sinet au bel endroit. On ne revit plus David.

A ses heures de loisir, la république des grooms, qui tient ses assises pour l'ordinaire sur les parapets de la rue Basse du Rempart ou le terre-plein de la Madeleine, examina gravement, et dans tous les sens, cette question de vengeance. Beaucoup la blâmèrent, et il y en eut peu qui la comprirent. Quant à l'auteur de cette catastrophe, j'imagine que son plaidoyer, confié aux mains de quelque Tullius du palais (par exemple à celles de mon ami

Bethmont), eût pu devenir un monument curieux ; se basant au besoin, en fait de développemens, sur ce mot de tous les Antony du monde : *Je l'ai tuée pour qu'elle ne fût pas à un autre !*

L'autre hiver, à la descente de Corbeil, mon domestique me fit remarquer le mauvais état du sabot de la calèche. Il pleuvait beaucoup, et nous descendîmes chez le premier maréchal dont nous aperçûmes l'enseigne. Nous avions grande hâte d'allumer nos cigarres au brasier de ses soufflets. C'était un fort beau local, ma foi, que celui de cet honnête forgeron : une salle noire comme un Rembrandt ou un Davie ! Le petit homme qui raccommoda la chaîne du sabot avait le visage tellement plaqué de suie, que l'on aurait dit un masque. Il parlait peu et semblait se mouvoir avec grand'peine, maigre et maladif qu'il était. Ce qui fut peut-être cause que je l'examinai avec une sorte d'attention, c'est qu'il portait encore sur l'oreille l'une de ces casquettes à glands de laine blanche si communes chez nos grooms parisiens.

Quand il eut fini, il vint, hésitant presque à me tendre sa main noire.

— Prends donc, David Dick, lui dis-je en lui donnant cinq fois plus qu'il ne lui était dû.

Il laissa tomber son marteau et ses tenailles.

— As-tu entendu, Joseph? lui dirent, quand je m'éloignai, les apprentis. Le bon sobriquet que t'a donné ce monsieur ! Et quel diable de nom, à toi, Joseph?

Pour moi, je ne tournai point la tête, je ne voulais pas le faire rougir, lui qui se cachait, et que je ne croyais pas coupable. Je me repentais presque de lui avoir dit son nom quand il en avait changé ! Déjà même je m'apitoyais philantropiquement en sa faveur, je revenais pour le prendre à mon service, l'installer mon groom, et lui confier mes chevaux.

Heureusement je me rappelai à temps que depuis deux ans je n'en ai plus.

ROGER DE BEAUVOIR.

BERNARD PALISSY.

Pendant que François Ier, au lieu d'encourager et d'honorer les hommes distingués que la France pouvait contenir, envoyait chercher en Italie Léonard, André del Sarte et Benvenuto Cellini, vivait à Saintes un artiste de quarante-trois à quarante-cinq ans, entouré d'une nombreuse famille qu'il avait bien élevée jusque-là du produit de ses arpentages et de ses peintures sur verre, mais qui aujourd'hui, les yeux creux, la figure toute séchée par le feu de ses fourneaux, maigre, épuisé, plein de fièvre, voyait mourir de faim ses enfans et n'osait plus sortir de sa maison pour ne pas montrer la misère où il était réduit. Cet homme avait consacré les dix dernières années de sa vie et toute sa fortune à chercher la composition d'un émail dont il voulait couvrir des figures et des vases de terre; cet homme, c'était Bernard Palissy, une de ces ames vigoureusement trempées qui poursuivent leur mission à travers tous les obstacles, sans merci, comme si elles étaient guidées par une révélation de Dieu. Il marchait à sa découverte imperturbablement, s'arrêtant à peine pour pleurer et se reposer; et quand ses enfans lui demandaient du pain, quand ses créanciers le poursuivaient de toute leur rigueur, quand sa femme lui reprochait, les larmes aux yeux, d'abandonner un bon état qui soutenait sa famille, pour se livrer à des recherches et à des travaux de science qui n'appartenaient qu'au roi; quand ses amis le raillaient et le

traitaient de fou, il leur répondait avec la fermeté stoïque de Christophe Colomb à ses matelots révoltés : « Attendez ! » Et effectivement, après quinze années de persévérance, d'essais toujours courageux, et parfois de doutes horribles, il découvrit la composition de son émail !

Bernard est à nos yeux le type du génie subissant toutes les persécutions pour accomplir l'œuvre de sa sublime pensée. De tels hommes feraient croire à une puissance surnaturelle. On dirait que, certains d'avoir deviné un but invisible pour tous, ils ne veulent pas se reposer avant de l'avoir atteint. — En entreprenant l'histoire abrégée de sa vie et de ses travaux, l'auteur de cet article ne se dissimule pas qu'il n'apprendra rien aux gens qui s'occupent de science et à un petit nombre d'artistes studieux ; les livres où nous avons puisé, ils les connaissent ; les réflexions que nous pourrons faire, ils les feraient meilleures que les nôtres ; mais ils nous sauront toujours gré, je pense, de rappeler à la mémoire et à l'admiration du monde un des hommes qui honorent le plus la France par son génie et l'élévation de son ame.

On l'a déjà dit : le vrai talent lui-même a ses bonnes et mauvaises fortunes, les réputations ont leur fatalité. Dans la distribution de gloire que fait l'être de raison appelé public, temps, histoire, les lois du bon sens et de la justice sont parfois étrangement bouleversées ; et lorsque l'on considère l'espèce de mauvais destin qui préside aux choses de ce monde, on est tenté de perdre courage ; car, pour nous servir tout de suite d'une des expressions de l'homme dont nous voulons nous occuper : « Il n'y a nulle per-
» fection sur terre. Dieu en a tiré l'échelle à lui. Par quoi tout est
» à l'aventure. » Oui, on voit trop que tout est à l'aventure quand un artiste comme Bernard Palissy est à peine connu, quand l'histoire a dédaigné de nous conserver aucun renseignement sur lui.

Et cependant nous ne nous sommes point attaché bénévolement à Bernard ; nous ne l'admirons pas, ainsi que disait avec beaucoup d'esprit un jeune professeur, il y a peu de jours, nous ne l'admirons pas de toute la peine que nous avons prise à l'étudier et à rechercher quelques particularités de sa vie ; notre conviction

est profonde, notre sincérité aussi éclairée qu'il nous a été possible, et, afin d'expliquer la haute place que nous donnons à Bernard Palissy, nous le citerons souvent, justifiant ainsi à la fois de la portée de ses œuvres et du respect qu'elles nous ont inspiré. Le but que nous nous sommes proposé avant tout, est de mettre le public à même de connaître et d'apprécier celui que nous admirons. Pour cela, dix lignes de sa prose fine, délicate et abondante, vaudront mieux que dix pages de nos commentaires.

I.

On peut supposer que Bernard Palissy naquit tout-à-fait au commencement du seizième siècle, de 1500 à 1510. La Croix Dumaine prétend que Palissy « philosophe naturel et homme d'un esprit merveilleusement prompt et aigu, florit à Paris l'an 1584, âgé de soixante ans ; » mais c'est évidemment une erreur. Selon d'Aubigné, il mourut de son grand âge de quatre-vingt-dix ans, en 1589. Nous sommes d'autant plus disposé à croire ce dernier, que nous voyons Bernard, géomètre, peintre-verrier, arpenteur et dessinateur avant de songer sérieusement à la recherche de son émail. Il dit lui-même que c'est avec l'argent qu'il gagna à lever les plans des salines de la Saintonge qu'il put continuer ses essais ; or, ces plans furent tirés uniquement pour établir les droits de gabelles sur les marais salins, et il est authentique que l'édit de François Ier, à cet égard, ne fut enregistré qu'au mois de mai de l'année 1543. On ne peut donc supposer que Bernard, qui s'était élevé par lui-même, et s'était déjà livré à plusieurs états, n'eût alors que vingt ans ; ce n'est pas à cet âge que l'on se dévoue à la découverte d'un problème posé par Dieu. En supposant, au contraire, qu'il eût alors trente-cinq ou quarante ans, ce que tous ses travaux entrepris rendent fort probable, on conçoit très-bien qu'il meure de grand âge en 1589.

Bernard Palissy dit lui-même qu'il vint au monde dans le diocèse d'Agen ; mais on ignore quel fut précisément le lieu de sa naissance. Il résulte des renseignemens pris et des recherches faites

à cet égard par M. de Saint-Amans, que Bernard naquit *près* de Biron, village du département de la Dordogne, compris dans le diocèse d'Agen (1). M. Saint-Amans, qui est un admirateur passionné du vieux potier, prétend qu'il existe encore aux environs de Biron une famille Palissy; cependant on doit supposer qu'il n'a pu obtenir d'éclaircissemens dans le sein de cette famille, puisqu'il n'ajoute rien à ce que nous venons de rapporter. — On voit que tout cela est bien vague. — Ce qu'il y a de certain, c'est que Bernard était fils de parens très-pauvres et sans aucune illustration. Il ne manqua pas néanmoins de recevoir une certaine éducation, car pour le temps où il vécut, savoir lire et écrire était un rare bienfait. Jeune encore, il étudia la géométrie pratique; et, s'il faut en croire quelques mots jetés presque au hasard dans ses ouvrages, il était souvent chargé par les tribunaux de dresser le plan des lieux dont on avait besoin de connaître la situation pour le jugement des procès. Outre cela, comme il avait appris tout seul à peindre, il s'occupait également de peinture sur verre, et il vivait ainsi dans une bonne aisance, fort tranquille, et ramassant mille faits d'histoire naturelle dans les voyages auxquels sa place d'arpenteur-juré l'obligeait. Il paraît que dès lors il s'occupait déjà de ses dernières études avec la constance et le détachement de toutes choses extérieures qui caractérisent les hommes fortement préoccupés d'une passion; mais rien n'annonçait qu'il voulût en faire usage un jour. — Contemporain de François Ier, de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III, c'était vivre, pour un pareil homme, dans un temps bien difficile, temps de violences, de coups d'épée et de guerre civile; cependant on ne voit pas qu'il se soit jamais détourné de ses travaux. Rien ne peut intercepter le rayon de lumière qu'il jette incessamment sur la science; et quand son éclatante probité et sa fermeté naturelle ne suffisent pas pour l'isoler du conflit général, la renommée de son génie le prend sous ses ailes et le protége. Il n'y avait que le fanatisme re-

(1) Mémoire sur quelques antiquités de la ville d'Agen, lu en décembre 1819, par M. Chaudruc de Crazannes, à la Société royale des Antiquaires de France.

ligieux qui pût oser toucher à une si noble tête, et encore verrons-nous qu'il ne parvint pas à l'abattre.

Bernard Palissy exerçait donc en paix son métier de géomètre et de peintre-verrier lorsqu'il lui fut montré une coupe de terre émaillée d'un si beau travail, que dès ce moment, selon ses propres paroles, il entra en dispute avec sa pensée, voulant absolument faire des vases dans le genre de celui qu'il avait vu. « Il est probable, dit Gobet, auquel nous empruntons la plupart de nos renseignemens [1]; il est probable que la coupe dont il est ici question n'était autre chose qu'une pièce de la belle faïence d'Italie que l'on appelait *faenza*, parce que cette ville s'était approprié cette branche d'industrie. » On aurait peine à concevoir, en ce cas, pourquoi Bernard passa quinze ans à chercher cet émail de la faïence italienne. Quelque difficulté qu'un homme de rien eût à voyager, quelque vigilance que les Italiens missent à cette époque à garder les secrets manufacturiers qu'ils possédaient seuls, nous pensons qu'il eût été bien plus facile de leur dérober celui de l'émail, plutôt que de travailler pendant quinze ans. Mais Palissy avait une telle perspicacité que, s'il n'a pas pris le parti qui nous semble le plus naturel et le plus *juste*, nous devons penser qu'il y avait pour cela un motif dont nous ne pouvons plus nous rendre compte. Quoi qu'il en soit, l'inspiration était venue, l'artiste dépouille sa casaque de bourgeois, la passion s'empare de toutes ses facultés, et il commence par broyer mille drogues qu'il met sur des pots de terre et qu'il fait cuire à sa fantaisie dans des fourneaux construits par lui-même. Les couleurs de la peinture sur verre qu'il connaissait lui indiquèrent sans doute la route qu'il fallait prendre; mais on pense bien que, marchant ainsi au hasard et sans guide, il ne tarda pas à s'égarer. — Les heureuses découvertes ne se font pas lorsqu'on les cherche, elles apparaissent au moment où on s'y attend le moins. — « Or, m'étant ainsi abusé plusieurs fois, avec grands frais et labeurs, j'étais tous les jours à piler et

[1] Œuvres de Bernard Palissy, revues sur les exemplaires de la bibliothèque du roi, avec des notes, par M. Faujas de Saint-Fond, et des additions de M. Gobet. Un volume in-4°. 1777.

broyer nouvelles matières et construire nouveaux fourneaux, avec grandes dépenses d'argent et consommation de bois et de temps. » Il reconnut à la fin que cette manière de procéder était mauvaise, et il envoya ses pièces d'essais à des potiers qui consentirent volontiers à les mettre dans leurs fourneaux; mais ils les retiraient si mal réussies qu'ils en faisaient des gorges chaudes en sa présence même. « Ainsi fis-je, dit-il, par plusieurs fois toujours avec grands frais, perte de temps, confusion et tristesse. » Lassé de se livrer depuis dix ou douze ans à ces désespérantes tentatives, et ruiné, il y renonça pour quelque temps, et se reprit à son art de peinture et de géométrie. Ce fut vers cette époque qu'on le chargea du plan des marais salins dont nous avons parlé; mais sitôt qu'il eut achevé ce travail, et qu'il se trouva muni d'un peu d'argent, sa passion d'émail le ressaisit de plus belle; et, voyant qu'il n'avait pu rien faire ni dans ses fourneaux, ni dans ceux des potiers, il envoya les nouvelles épreuves à une verrerie, et s'aperçut, en les retirant, qu'une partie de ses compositions avait enfin commencé à fondre.

C'est une chose qui nous a frappé dans les mémoires de Palissy (car heureusement pour la postérité, il a raconté lui-même ces momens de sa vie), c'est une chose qui nous à frappé, que le peu d'émotion qu'il éprouva devant le premier résultat heureux de ses efforts. A peine s'il en ressent de la joie, il n'en rend pas même grâce à Dieu. Son intelligence grave ne pouvait se contenter de vaines lueurs d'espérance. Déjà il avait deviné qu'il atteindrait le but; il lui fallait mieux pour être content, et pendant deux années encore il ne cessa de faire de nouvelles tentatives, toujours infructueuses.

Deux années de recherches sur le seuil de la vérité, avec des dépenses d'argent et d'imagination continues!

Quand on vient à réfléchir à la longueur de deux années passées ainsi au milieu des angoisses et des ébranlemens nerveux que devait donner chaque mauvais produit succédant à un mauvais produit, quand on se fait une idée des impatiences dévorantes, des mille déceptions qui ont dû remplir ce laps de temps, on est effrayé de

ce qu'il a fallu de force, de persévérance, de courage inouï pour y tenir! Deux ans de pareille torture, c'est l'éternité! Mais il nous est impossible de continuer cette froide analyse; le livre de Bernard est écrit avec une si touchante simplicité que nous préférons le copier textuellement. «Dieu voulut qu'ainsi que je commençais à perdre courage, et que, pour le dernier coup, je m'étais transporté à une verrerie, ayant un homme avec moi chargé de plus de trois cents sortes d'épreuves (trois cents sortes d'épreuves!) il se trouva une desdites épreuves qui fut fondue dedans quatre heures, laquelle épreuve se trouva blanche et polie; de sorte qu'elle me causa une joie telle que je pensai être devenu nouvelle créature, et pensai dès-lors avoir une perfection entière de l'émail blanc. Mais cette épreuve était fort heureuse d'une part, et bien malheureuse d'une autre. Heureuse, en ce qu'elle me donna entrée à ce que je suis parvenu; malheureuse, en ce qu'elle n'était mise en dose ou mesure requise. Je fus si grande bête en ces jours-là, que soudain que j'eus fait ledit blanc, qui était singulièrement beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre. Combien que je n'eusse jamais connu terre, et ayant employé l'espace de sept à huit mois à faire lesdits vaisseaux, je me pris à ériger un fourneau semblable à ceux des verreries, lequel je bâtis avec un labeur indicible, car il fallait que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la détrempe d'icelui; aussi me fallait moi-même aller querir la brique sur mon dos, à cause que je n'avais nul moyen d'entretenir un seul homme pour m'aider en cette affaire. Je fis cuire mes vaisseaux en première cuisson; mais quand ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses et labeurs tels que nul homme ne voudrait croire; car, combien que je fusse six jours et six nuits devant mon fourneau, sans cesser de brûler bois par les deux gueules, il me fut impossible de pouvoir fondre l'émail, et étais comme un homme désespéré; et, combien que je fusse tout étourdi du travail, je m'avisai que dans mon émail il y avait trop peu de la matière qui faisait fondre les autres. Ce que voyant, je me pris à piler et broyer de ladite matière, sans toutefois laisser refroidir mon

fourneau. Par ainsi, j'avais double peine : piler, broyer et chauffer ledit fourneau. Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus contraint d'aller encore acheter des pots, d'autant que j'avais perdu tous les vaisseaux que j'avais faits; et ayant couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis dans le fourneau, continuant toujours le feu en sa grandeur. Mais sur cela il me survint un autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, qui est que le bois m'ayant failli, je fus contraint brûler les étapes qui soutenaient les treilles de mon jardin, lesquels étant brûlés, je fus contraint brûler les tables et planchers de la maison, afin de faire fondre la seconde composition. » Voyez-vous le furieux artiste brûlant jusqu'aux meubles du logis pour cuire ses tessons! Cela nous rappelle Benvenuto Cellini à Florence jetant dans la fournaise ses plats, ses écuelles, ses assiettes, toute sa vaisselle d'étain, pour rendre plus fusible le bronze de son Persée. Après les pieux des treillages les chaises, après les chaises les tables, après les tables les portes, après les portes le plancher. C'est magnifique! Chez l'un et chez l'autre, le mouvement de passion est sublime; mais remarquons un instant quelle différence entre les deux hommes. L'Italien vantard, fougueux, bouillant, nous crie son dévouement avec enthousiasme; il se remue, il se retourne, il est heureux, il n'a pas assez de poumons pour s'admirer; c'est une pétulance, une gloriole, un emportement inimaginable. Il se réjouit de la grandeur de son action comme si c'était un autre qui l'eût faite, et il y a en définitive si peu de réflexion, si peu de mauvais amour-propre dans son orgueil, qu'il est impossible de ne pas partager toute sa joie. Le Français, au contraire, calme, grave, noble, d'une inaltérable sérénité, raconte la chose tout simplement, comme s'il n'y avait pas à s'en étonner. Il en éprouve même une grande fâcherie; le bonhomme a presque l'air de regretter les escabeaux qu'il a jetés dans le four avec si peu de regret. C'est une douceur charmante, une tranquillité forte, sans vanterie, imposante, solennelle, qui vous élève l'ame et vous ravit. Nous ne savons laquelle de ces natures vaut mieux. Toutes deux nous plaisent infiniment, elles nous séduisent, et si nous accusions notre préfé-

rence pour le Français, nous aurions peur qu'on nous crût décidé par un étroit sentiment de nationalité.

Hélas! Bernard ne réussit pas comme Cellini : de plus terribles épreuves lui étaient réservées. « J'étais en une telle angoisse que je ne saurais dire, car j'étais tout tari et desséché à cause de la chaleur du fourneau. Il y avait plus d'un mois que ma chemise n'avait séché sur moi; encore pour me consoler on se moquait de moi, et même ceux qui devaient me secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher : et par tel moyen on me faisait perdre mon crédit, et m'estimait-on être fou. » N'est-ce pas bien là le sort qui attend tous les hommes de cette trempe vigoureuse? S'ils réussissent, on admire la puissance de leur génie, on dit que le mérite et le courage triomphent de tous les obstacles; et à ceux qui sont tout-à-fait aidés de la fortune, à ceux qui sont assez favorisés pour qu'un entrepreneur adroit ne vienne pas voler leur œuvre, on dresse des autels dans l'histoire; mais s'ils échouent, si le bois ou la vaisselle plate leur manquent, s'ils meurent inconnus, pauvres, dans quelque coin obscur, les indifférens qui les approchent disent qu'ils ont mérité leur sort, et on les appelle fous; heureux encore quand on ne se moque pas d'eux, comme du pauvre Palissy! A lui par bonheur le ciel avait donné assez de force pour ne pas être écrasé de cette nouvelle défaite. Écoutez-le : « Quand je me fus reposé un peu de temps avec regret de ce que nul n'avait pitié de moi, je dis à mon ame : Qu'est- ce qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais? Travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs; mais mon esprit disait d'autre part : Tu n'as rien de quoi poursuivre ton affaire, comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses requises pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut, auparavant que tu puisses jouir de ton labeur? Or ainsi que j'étais en tel débat d'esprit, l'espérance me donna un peu de courage, et ayant considéré que je serais beaucoup long pour faire une fournée toute de ma main; pour plus soudain faire apparaître le secret que j'avais trouvé dudit émail, je pris un potier commun et lui donnai certains pourtraits pour qu'il me fît des

vaisseaux selon mon ordonnance. Mais c'était une chose pitoyable, car j'étais contraint nourrir ledit potier en une taverne à crédit, parce que je n'avais nul moyen en ma maison. Quand nous eûmes travaillé l'espace de six mois, et qu'il fallait cuire la besogne faite, il fallut faire un fourneau et donner congé au potier, auquel, par faute d'argent, je fus contraint donner de mes vêtemens pour son salaire. » Notre pauvre bonhomme passe encore par mille peines indicibles avant d'arriver à cette fournée : il est obligé de tout faire lui-même, il a les mains coupées et incisées en tant d'endroits qu'il mange son potage ayant les doigts « enveloppés de drapeaux », il broie ses matières d'émail sans aide à un moulin à bras auquel fallait ordinairement deux puissans hommes pour les virer. La passion domine tellement le corps qu'il trouve en lui des forces surnaturelles. Enfin il met le feu; mais « quand je vins à tirer mon œuvre, mes douleurs furent augmentées si abondamment que je perdais toute contenance. Car combien que mes émaux fussent bons et ma besogne bonne, néanmoins deux accidens étaient survenus à ladite fournée, lesquels avaient tout gâté; et afin que tu t'en donnes de garde, je te dirai quels ils sont. Aussi après cela je t'en dirai un nombre d'autres, afin que mon malheur te serve de bonheur, et que ma perte te serve de gain. » Quel noble cœur!

Le mortier dont il avait maçonné son four était plein de cailloux qui, sentant la véhémence du feu, crevèrent en éclats et s'attachèrent contre sa besogne. — Tout est encore perdu... Alors le cœur se serre à voir cet homme tomber écrasé sous le désespoir! « Je fus si marri que je ne saurais te dire; et non sans cause, car ma fournée me coûtait plus de six vingts écus (environ 12 à 1500 francs de notre monnaie). J'avais emprunté le bois et les étoffes, et si avais emprunté partie de ma nourriture. J'avais tenu en espérances mes créditeurs qu'ils seraient payés de l'argent qui proviendrait des pièces de ladite fournée, qui fut cause que plusieurs accoururent dès le matin quand je commençais à désenfourner. Dont par ce moyen furent redoublées mes tristesses, d'autant qu'en tirant ladite besogne je ne recevais que honte et confusion, car toutes mes pièces étaient semées de petits morceaux de cailloux

qui étaient si bien attachés autour desdits vaisseaux, que quand on passait les mains par-dessus ils coupaient comme rasoirs ; et combien que la besogne fût par ce moyen perdue, toutefois aucuns en voulaient acheter à vil prix; mais parce que ce eût été un décrement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces entièrement le total de ladite fournée, et me couchai de mélancolie, car je n'avais plus moyen de subvenir à ma famille. Je n'avais en ma maison que reproches. Au lieu de me consoler, on me donnait des malédictions. Mes voisins, qui avaient entendu cette affaire, disaient que je n'étais qu'un fou, et que j'eusse eu plus de 8 francs de la besogne que j'avais rompue, et étaient toutes ces nouvelles jointes avec mes douleurs. »

Le grand artiste, malgré les cris de ceux qui l'entourent, quoiqu'il n'ait plus de pain ni pour lui ni pour sa famille, brise ce qu'il a fait plutôt que de livrer à vil prix des pièces qui serviraient de rabaissement à son honneur. Après cet acte de prodigieuse énergie, suprême degré de la force d'ame que l'on puisse demander à l'humanité, il succombe, il se couche! Oh! si vous avez souffert cruellement, si vous avez été frappé jamais de ces horribles douleurs devant lesquelles l'ame épuisée n'a plus de force, contre lesquelles la volonté n'a plus de manifestation, vous vous serez aussi couché de lassitude et d'accablement.

Palissy lutta encore long-temps contre les obstacles, les déceptions, contre tous les malheurs, avec cette brûlante ardeur qui anime les hommes voués à la poursuite d'une découverte, avec cette superstition, ce fanatisme pour ainsi dire qui caractérise les hommes possédés d'une idée. Rien ne le rebutait. « Auparavant que j'aie eu rendu mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai cuidé entrer jusqu'à la porte du sépulcre. Aussi en travaillant à telles affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma personne qu'il n'y avait aucune forme ni apparence de bosse aux bras ni aux jambes. Ains étaient mesdites jambes toutes d'une venue, de sorte que les liens de quoi j'attachais mes bas de chausses étaient, soudain que je cheminais, sur les talons avec le résidu de mes chausses. Je m'allais souvent pourme-

ner dans la prairie de Xaintes en considérant mes misères et ennuis, et sur toutes choses de ce qu'en ma maison même je ne pouvais avoir nulle patience ni faire rien qui fût trouvé bon ; toutefois l'espérance que j'avais me faisait procéder en mon affaire si virilement que plusieurs fois, pour entretenir les personnes qui me venaient voir, je faisais mes efforts de rire combien que intérieurement je fusse bien triste. » Quinze années ainsi passées au sein de cette affreuse misère avec de pareils tourmens ! Et comme cela est raconté ! comme c'est bon, calme, sensible, plein tout à la fois d'une angélique douceur et d'une magnifique fermeté d'ame ! Quelle éloquence, quelle ravissante naïveté de langage ! Vraiment Bernard Palissy est un admirable homme. — Dans un siècle où une entreprise du genre de la sienne ne pouvait être tentée que par le gouvernement, sous un règne où un autre admirable artiste s'appuyait sur le roi lui-même pour faire son trésor de la langue grecque, le pauvre Bernard est livré à ses propres forces. On le laisse aller jusqu'au bout sans l'aider ; eh bien ! il ne perd jamais confiance, il marche, il marche impassible vers le terme de sa course, toujours à travers de nouveaux obstacles qu'il surmonte ; et à peine se plaint-il que sa famille elle-même ne l'épargne plus quand il se voit moqué et méprisé de tous. C'est pour nous un nouveau sujet d'étonnement que la divine délicatesse avec laquelle il parle de ce dernier malheur ; lorsque l'amertume déborde, lorsqu'un cri de ces douleurs domestiques lui échappe, jamais il ne prononce le nom de sa femme ni celui de ses enfans, il dit : « Les gens de mon logis, Ceux de ma maison » ; et l'on est profondément attendri de la bonté de cœur qui n'abandonne pas une minute cet homme extraordinaire. Au surplus, pour que le tableau soit complet, ne craignons pas d'emprunter encore quelques lignes au récit de Bernard. « Je poursuivais mon affaire de telle sorte que je recevais beaucoup d'argent d'une partie de ma besogne qui se portait bien. Mais il me survint une autre affliction conquatenée avec les susdites, qui est que la chaleur, la gelée, les vents, pluies et gouttières me gâtaient la plus grande partie de mon œuvre auparavant qu'elle fût cuite, tellement qu'il me fallut emprunter char-

penterie, lattes, tuiles et clous pour m'accommoder. J'ai été plusieurs années que, n'ayant rien de quoi faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes nuits à la merci du temps, sans avoir aucun secours, aide ni consolations, sinon des chats-huans qui chantaient d'un côté, et des chiens qui hurlaient de l'autre. Parfois il se levait des vents et tempêtes qui soufflaient de telle sorte le dessus et le dessous de mes fourneaux que j'étais contraint quitter là tout avec perte de mon labeur, et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi à cause des pluies qui étaient tombées, je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour, accoutré de telle sorte comme un homme ivre que l'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville; et en m'en allant ainsi retirer, j'allais bricollant sans chandelle, et rempli de grandes tristesses, d'autant qu'après avoir longuement travaillé je voyais mon labeur perdu. Or en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvais en ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait à présent émerveiller que ne suis consumé de chagrin. »

Si l'on cherche à se mettre un instant par la pensée à la place de Bernard, on est épouvanté vraiment de ce qu'il a dû souffrir. En effet, de quel courage n'eut-il pas besoin pour ne pas se laisser abattre par tant de revers! De quelle puissance de volonté ne fallait-il pas être doué pour résister aux railleries de ses voisins, aux malédictions de ses créanciers, aux larmes de sa famille, à son propre dénûment! Quel empire sur lui-même pour paraître calme! quelle adresse infinie pour se relever chaque fois qu'il tombait, pour rendre de la confiance aux plus incrédules, pour les déterminer, lui, pauvre homme déguenillé que l'on traitait de fou, à lui prêter encore l'argent nécessaire à ses nouvelles expériences, pour faire servir à ses desseins tout ce monde aveugle qui se moquait de lui! Le secret de l'avenir était sa foi et sa probité; mais s'il allait mourir avant de mettre au monde la découverte dont son génie était en travail! Le sang se glace à cette idée..... Pour lui plus de gloire. Il emporte au tombeau sa vérité. La mémoire de l'honnête homme sera flétrie, sa famille ne le pleurera

pas, et tous ceux qui lui ont prêté de l'argent diront, quand on viendra à prononcer son nom devant eux : « C'était un voleur ! » Voilà pourtant les pensées qui devaient torturer le grand cœur de Bernard Palissy ; mais il était plus fort qu'elles, et comme Danton s'écriant : « Que m'importe ma réputation, pourvu que ma patrie soit sauvée ! » il disait aussi : « Que m'importe l'honneur, pourvu que le monde soit doté de ma découverte ! » C'est que les dévouemens dans les grandes choses sont frères.

Et qu'on ne s'y trompe pas : Palissy ne s'est point exposé à ces tribulations effroyables pour la vaine satisfaction d'une idée futile, tant d'énergie n'a pas été employée seulement pour une folle difficulté vaincue. L'émail qu'il recherche, c'est un bien inconnu dont il a gratifié sa patrie, une industrie qui a rendu les autres nations long-temps tributaires de nos fabriques en ce genre. Il n'y a pas seulement à l'admirer pour la portée d'intelligence que la découverte suppose, il y a aussi à l'honorer pour l'utilité de la découverte. C'est à Bernard Palissy, en un mot, que l'on doit la faïence, et par suite la porcelaine française. Nous pouvons le nommer le père de nos arts céramiques, comme il fut déjà appelé le père de notre chimie. Le modèle de ses derniers fours avec quatre bouches à feu est encore celui dont on se sert aujourd'hui. Les lanternes de terre ou gazettes dans lesquelles on enveloppe la porcelaine pour la préserver, durant la cuisson, de la flamme et des cendres, c'est lui qui les a inventées. Toutes les couleurs de la faïence, c'est lui qui en a trouvé les recettes et qui a communiqué les doses des diverses matières fusibles au même degré ; et il n'y avait rien avant lui qui pût lui servir de guide, d'échelle, de conseil, de moniteur à cet égard. Il fallait tout créer pour réaliser une pensée qui n'avait nulle part d'antécédent ! — Sans doute un pot de faïence coloré est de nos jours une chose bien commune, bien ordinaire ; mais celui qui le premier songea à le faire, celui qui le fit sans en avoir jamais vu d'autres, était doué certainement d'une grande et belle faculté de conception. — Au reste, le degré de perfection auquel Palissy avait amené son art n'a jamais été ni surpassé, ni même égalé. Une des plus précieuses richesses du

musée, la grande armoire toute remplie de plats, de salières, de soupières, que l'on appelle, à la faveur d'un petit anachronisme, la vaisselle de François Ier, nous la devons à Bernard. Ces pièces d'une forme élégante, gracieuse, originale, d'une couleur si riche, si finement nuancée, elles sont de la manufacture de Bernard. Il faut bien avouer que, même en porcelaine, nous n'avons rien fait qui se puisse comparer au grand goût, à la belle ordonnance, non plus qu'à la parfaite fabrication de tout cela. — Dès que Palissy eut trouvé son émail blanc, il conçut le projet d'obtenir les autres tons de la palette, projet réalisé avec un tel bonheur que les poissons qu'il sème dans les plats, anguilles, goujons, écrevisses, grenouilles, peuvent servir de véritables trompe-l'œil, tant ces animaux sont précieusement moulés sur nature, tant les couleurs de la vie sont bien rendues. On voit encore quelques-unes de ces pièces chez des amateurs, mais les plus magnifiques sont assurément celles que possède M. Sauvageot, dans l'inappréciable collection d'objets d'art qu'il a formée avec une érudition exquise et un sentiment parfait du beau. Nous avons remarqué chez lui un bas-relief représentant une *charité humaine*, plusieurs statuettes ronde bosse, et particulièrement une saucière avec une longue figure de femme couchée au fond et drapée délicieusement, qui prouvent que notre Palissy était également un sculpteur du plus rare mérite.

Mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre davantage sur de pareils détails, quelque riches qu'ils soient. Revenons à la vie de Bernard. Une fois que ses poteries eurent le degré de perfection qu'il voulait leur donner, elles se répandirent bientôt par toute la France, et se vendirent avec le plus grand succès. Tous les seigneurs voulaient en avoir. Le duc de Montmorency l'employa presque aussitôt à la décoration du château d'Écouen. Les amis des arts regrettent là grandement une salle toute pavée de carreaux aux armes du connétable, que l'empire, avec sa brutalité ordinaire, a fait briser et bouleverser pour planter au beau milieu un de ces énormes N dont il marquait impitoyablement tous les monumens de la France, comme un bourgeois marque ses couverts.

On peut se figurer le détestable effet que produit cette lettre bâtarde et disgracieuse au sein des brillantes arabesques de Palissy, que l'on a saccagées pour lui trouver place. C'est un anachronisme insolent.

A peu près vers l'époque où nous voici arrivés, 1562, Bernard Palissy, qui était un zélé protestant, faillit périr enveloppé dans l'arrêt que rendit, sous Charles IX, le parlement de Bordeaux, en exécution de l'édit du roi Henri II, de 1559, par lequel « la vie des réformés était abandonnée sans appel à quelque juge royal que ce fût. » Il était occupé alors pour le connétable de Montmorency. Le duc de Larochefoucault, général des troupes qui furent envoyées en Saintonge pour aider la justice, décréta que son atelier serait un lieu de franchise. Le duc de Montpensier, comme gouverneur de la province, je crois, lui donna en outre une sauvegarde; mais les zélés catholiques de Saintes ne tinrent compte de toutes ces protections, et l'envoyèrent nuitamment à Bordeaux pour être jugé et brûlé. Sitôt que le connétable apprit l'affaire, il présenta un placet à Catherine de Médicis, et obtint un ordre du roi pour lui sauver la vie.

On suppose que c'est à cet événement que Bernard dut le brevet d'inventeur « des rustiques figulines du roi, de madame la reine mère, et de monseigneur le connestable de Montmorency[1]. » C'était un moyen de le soustraire à la juridiction de Saintes et du parlement de Bordeaux. Plus tard, quand nous examinerons ses ouvrages, nous verrons comment il trace un coin du tableau de

[1] Le mot figuline n'est point un diminutif propre à désigner de petites figures. Ce terme dérive du latin *figulus*, ouvrier en terre. Palissy annonçait par-là que c'était avec de la terre qu'il faisait ses rustiques figulines.

Nous devons encore ce renseignement d'étymologie à l'édition de MM. Faujas et Gobet, 1777. Nous avons tiré pour notre travail les plus grands services de leurs notes, pleines de conscience et de lumière; et, malgré nos habitudes de probité littéraire, nous mettons une certaine solennité à faire cette déclaration, de peur que quelque ame charitable ne vienne nous accuser méchamment de plagiat, comme si l'historien pouvait avoir des matériaux autrement qu'à l'aide du plagiat.

l'église réformée, en disant ce qui se passa dans sa petite ville.

Il arriva donc à Paris. — Ce fut là qu'il commença à publier ses ouvrages et à former son cabinet d'histoire naturelle, le premier qu'ait possédé la France. Il était certainement dans la capitale lors de la Saint-Barthélemy, et son dévouement pour le parti huguenot, qu'il avait embrassé avec l'ardeur et la fermeté que l'on a pu remarquer en lui, le désignait comme une des notables victimes des catholiques. Cependant aucun mémoire du temps, ni aucun historien ne savent expliquer comment, avec la célébrité de son nom, il put échapper à la boucherie générale. On est réduit à penser que Charles IX, qui n'épargna pas Jean Goujon, sauva celui-ci par caprice, comme il sauva son chirurgien Ambroise Paré en le gardant aux Tuileries, disant, s'il faut en croire Brantôme, « qu'il n'était pas raisonnable qu'un qui pouvait servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré. »

A peine sorti de ce nouveau danger, Bernard reprit ses travaux d'histoire naturelle, compléta son cabinet, se livra à des études de physique et de chimie, et trouva, par des expériences que l'on n'avait jamais faites avant lui, la raison de plusieurs choses naturelles jusqu'alors incompréhensibles; il expliqua également par des faits plusieurs phénomènes que l'on regardait comme émanés d'une puissance occulte. Georges Agricola, qui mourut en 1531, avait bien publié déjà ses nombreux traités sur la minéralogie; mais on sait que ce naturaliste, regardé avec raison par ses compatriotes comme le père de la métallurgie, écrivit tous ses ouvrages en latin, et ne vint jamais en France. Ainsi, quand même ses livres auraient passé jusqu'à nous au moment de leur publication, ce qu'il est très-raisonnable de mettre en doute, on ne peut supposer que Bernard en ait eu connaissance, puisqu'il ne savait pas le latin. A lui seul donc l'honneur d'avoir porté le premier un flambeau de lumière dans le domaine jusqu'alors magique des entrailles de la terre. Et n'est-ce pas un beau spectacle pour la pensée que de voir Palissy, l'ardent Huguenot, se faire étranger à tous les déchiremens politiques, et chercher avec calme les secrets de la nature au milieu du bruit et de la colère

des partis, lui pauvre ouvrier sans lecture, ayant à créer, à deviner, pour ainsi dire, ce que des siècles d'expérience avaient appris aux anciens? Mais une chose qui excite encore plus toutes les sympathies de notre cœur pour Bernard, c'est le généreux besoin qu'il éprouva de partager avec ses semblables les trésors qu'il avait amassés. Quand il fut bien chargé de science, il voulut leur communiquer ce qu'il avait appris, autant pour les éclairer que pour s'éclairer lui-même de leurs objections; et il fit placarder par tous les carrefours et rues de la bonne ville de Paris « qu'il enseignerait à qui voudrait l'entendre ce qu'il savait sur les fontaines, pierres et métaux », demandant pour cela que chacun lui baillât un écu à l'entrée des leçons, disant qu'il répondrait à toutes les questions, à toutes les réfutations qui lui seraient adressées par l'assemblée, et promettant de rendre l'écu si l'on n'était pas content. Cette taxe d'un écu était le seul moyen de n'avoir à ses leçons que des gens occupés de sciences.—Ainsi, par le fait, Bernard fut encore le premier à ouvrir ces cours qui retentissent de nos jours à la faculté des lettres et à la Sorbonne; c'est à lui que nous sommes redevables de l'idée de ces leçons où de jeunes professeurs comme Lerminier, Ampère, Letronne et Michelet livrent, dans de chaudes improvisations, le fruit de leurs longs travaux et de leurs profondes études à des élèves déjà si instruits eux-mêmes. —Ainsi, voilà Bernard, un pauvre artisan ne sachant ni grec ni latin, qui appelle à son école tous les latinistes et hellénistes de son temps, et les plus habiles viennent l'écouter. A mesure que les leçons augmentent, ils accourent plus nombreux. L'excellent Palissy donne, afin que personne n'en ignore, une liste de ceux dont il a pu se procurer les noms : on y trouve des docteurs, des médecins, des nobles, des ecclésiastiques, des magistrats. Tout ce qu'il y avait d'érudit à Paris vint l'entendre, vint controverser avec lui, et, grâce à son bon Dieu, il ne trouva personne qui « redemandât son écu. » —Ce serait un tableau à faire que Bernard le vieux potier entre tous ces hommes d'une grande naissance ou d'un grand savoir, penchés pour l'écouter. Que de physionomies diverses portant toutes le cachet de la méditation et de l'étude!

Quelle belle page pour un artiste penseur que celle où il représenterait le vieillard à l'œil étincelant entouré de ces têtes vénérables, de ces longues barbes, de ces éclatans gentilshommes, de ces astrologues à la calotte de velours dont les médailles, Albert Durer, Matsys et Holbein nous ont laissé le portrait! Un peu plus loin, au fond, à travers une grande croisée, on nous montrerait la guerre civile courant les rues et poussant ses redoutables clameurs sans que toutes nos figures graves, silencieuses et attentives en puissent être distraites; car savez-vous en quelle année cela se passait? En 1575, quand l'Italienne Catherine mettait la guerre entre ses enfans, avilissait leur cœur, et déchirait notre beau pays afin de garder un peu de puissance; quelques mois après l'avénement de Henri III, un an après la mort de Charles IX, trois ans après la Saint-Barthélemy, au milieu de la guerre civile entre les Guise et le roi, entre les catholiques et les huguenots, en présence des massacres et des fureurs qui marquent le règne des derniers Valois comme les années les plus funestes de notre histoire!

Ce fut dans les conférences dont nous venons de parler que Bernard émit pour la première fois une proposition qui tient aujourd'hui une place immense dans la science, savoir : que les coquillages et les poissons fossiles n'étaient pas un jeu de la nature, mais bien des coquillages et des poissons pétrifiés apportés là où on les trouve par les eaux, et que tout le continent européen avait sans doute servi de lit à la mer dans des siècles infiniment reculés (1). On sait comment le consul Maillet, Buffon et Cuvier ont

(1) Dans tous les temps assez peu éclairés et assez dépourvus du génie d'observation pour croire que tout ce que l'on appelle aujourd'hui pierres figurées, et les coquillages même trouvés dans la terre, étaient des jeux de la nature ou quelque accident particulier, le hasard a dû mettre au jour une infinité de ces sortes de curiosités que les philosophes ne regardaient qu'avec une surprise ignorante ou une légère attention. Tout cela périssait sans aucun fruit pour le progrès des connaissances. Un potier de terre, qui ne savait ni latin ni grec, fut le premier, vers la fin du seizième siècle, qui osa dire dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvaient alors : que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, etc., c'est Bernard Palissy. Son système a dormi près de cent ans, et le nom même de l'auteur est

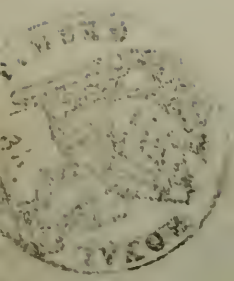
changé en une vérité incontestable et populaire cette proposition émise au seizième siècle par un artisan obscur. — Il y a vraiment dans l'homme de génie de la prédestination. Le génie bien souvent produit ses plus riches trésors sans travail, comme un arbre produit ses fruits. Il en ignore quelquefois même la valeur. Il n'apprend pas, il ne découvre pas, il devine. — N'est-ce pas une étonnante audace à cet ouvrier de venir jeter à bas du premier coup toutes les idées reçues en minéralogie et en histoire naturelle, et, dans un temps où l'on ne jurait que par Aristote, de se présenter, pour contredire les anciens, à ceux-là même qui étudiaient les anciens, qui croyaient que toute science possible était dans les vieux manuscrits, et qui l'auraient exclu de l'Académie, s'il y en avait eu déjà une, faute de savoir le grec et le latin ? Cela ne veut pas dire que l'on fait bien de négliger le grec et le latin ; nous pensons au contraire qu'il n'y a pas de meilleures fondations que ces langues-mères pour asseoir une bonne éducation ; mais cela veut dire qu'il n'y a rien d'absolu dans les choses de cette nature, et que les académies sont les plus sottes institutions du monde.

Voltaire, qui était de l'Académie française, et dont le génie ne brille assurément ni par la foi ni par la conviction, ne pouvait comprendre un homme simple, bon et naïf comme Bernard : aussi ne craint-il pas de le traiter fort mal, à propos de ses poissons fossiles.

« Ce Palissy d'ailleurs était *un peu* visionnaire, dit-il avec cette ironie dédaigneuse et incisive qui lui est propre. Il tint à Paris une école où il fit afficher qu'il rendrait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fausseté de ses opinions. Cette espèce de charlatanisme décrédita fort ses coquilles. » Voilà comment Voltaire juge les belles leçons auxquelles accourait tout ce qu'il y avait de plus docte en la ville. Les *coquilles* antédiluviennes du *charlatan* sont un texte d'épigrammes étincelantes. Il les jette dans le sac des anguilles formées de jus de mouton, en compagnie de la femme qui

presque mort. Enfin les idées de Bernard se sont réveillées dans l'esprit de plusieurs savans, et elles ont fait la fortune qu'elles méritaient.

(*Mémoires de l'Académie des sciences, année* 1720.)



accouche d'un lapin. Il faut voir comme l'ignorant suzerain de la littérature écrase le vieux naturaliste en pirouettant élégamment sur les talons. Le pauvre Palissy n'a plus qu'à s'enterrer avec ses coquilles : tous les rieurs sont du côté de son adversaire. En vérité, si la nature était équitable, elle ne donnerait pas une telle puissance de raillerie à ceux qui ont tort! —Cela fait mal de voir toujours les sages bafoués par les fous.—Il est probable que Voltaire n'avait pas mieux lu notre Bernard que Shakspeare et beaucoup d'autres gens qu'il traite avec la même légèreté; mais je ne puis lui pardonner son dédain, car ce dédain d'un oracle cru longtemps infaillible a certainement contribué à tenir Palissy dans l'obscurité, lui dont la place est au premier rang. En effet, Palissy n'est pas seulement un rare génie, c'est encore un homme excellemment bon, comme il est remarquable que l'ont été les hommes d'une immense portée intellectuelle, —Jésus-Christ, Shakspeare, Molière, Washington, pour ne citer que ceux dont la vie nous est familière. —Selon lui, le talent que la nature a donné à ses privilégiés, ils en doivent compte à la société. « C'est chose juste et raisonnable que chacun s'efforce de multiplier les dons qu'il a reçus de Dieu, par quoi je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a plu à Dieu me faire entendre, afin de profiter à la postérité. » Cette idée de dévouement à l'humanité et à la patrie, on la retrouve en vingt passages divers de ses livres. Au seizième siècle, il est utilitaire comme Bentham lui-même. C'est un véritable philantrope, non pas de ceux qui font mettre leurs noms dans les journaux, mais de ceux qui servent les hommes avec foi et conscience. Plus il avance en âge, plus sa réputation, en grandissant, donne de poids à sa parole, et plus nous le voyons infatigable à combattre l'une après l'autre toutes les erreurs funestes à la science ou au peuple. A peine en a-t-il dévoilé une, à peine l'a-t-il sapée et renversée, qu'il en combat une autre. Tous ses écrits ne sont qu'une lutte perpétuelle contre l'ignorance.

Il n'est aucune sottise de son siècle qu'il n'attaque en face, tantôt avec des raisonnemens invincibles, tantôt avec des plaisanteries charmantes. Le crédit des charlatans les plus redoutables ne

l'effraie pas; il n'a peur de personne lorsqu'il s'agit de répandre une vérité, et dans ce temps où toutes les folies que peut concevoir l'esprit humain trouvaient des adeptes, dans ce temps où la magie était une puissance, où les astres et les étoiles étaient consultés comme des oracles, où les songes étaient expliqués comme des avertissemens de Dieu, où il y avait des devins qui prédisaient l'avenir et que l'on écoutait en tremblant; dans ce temps où Catherine de Médicis avait un astrologue qu'elle logeait dans son hôtel et qu'elle interrogeait chaque jour, où Henri III, conseillé par les siens, faisait égorger les lions de sa ménagerie, parce qu'il avait rêvé qu'ils le mangeraient; dans ce temps où des personnes de tous états, de tout rang, de toute qualité, s'occupaient du grand œuvre et dépensaient des montagnes d'argent pour faire un peu d'or, Bernard Palissy flagellait les astrologues et les sorciers, expliquait les secrets de leur science, ridiculisait leurs dupes, et traitait de fripons insignes les alchimistes. — Jamais peut-être, dans notre histoire, il n'y eut un homme qui réunit autant de lumières à tant de courage. — Mais, hélas! cette grande et généreuse organisation va bientôt retourner au néant. En 1588, les ligueurs avaient le dessus à Paris; ils s'emparent du vieux huguenot Palissy et veulent tout de suite le pendre. Heureusement sa réputation le sauve encore. Le duc de Mayenne l'arrache de leurs mains, l'enferme à la Bastille pour que ces furieux ne puissent lui enlever le peu de jours qui lui restent, et là fait prolonger indéfiniment son procès, espérant, plus tard, le rendre à la liberté; mais la vieillesse devait se charger de satisfaire aux vœux des catholiques : peu de mois après, on ne sait pas précisément la date, Bernard Palissy, âgé de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-dix ans, expire en prison. — Heureuse mort, qui le préserve peut-être du supplice! — Quelques jours auparavant, Henri III était venu le voir. « Mon bonhomme, lui dit-il, si vous ne vous accommodez sur le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. » La réponse fut : « Sire, j'étais tout près de donner ma vie pour la gloire de Dieu. Si c'eût été avec regret, certes il serait éteint en ayant ouï prononcer à mon grand roi : *Je suis*

contraint. C'est ce que vous, sire, et tous ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, parce que je sais mourir. » A quatre-vingt-dix ans, voilà qui est parler admirablement! Pour notre Bernard, c'était finir comme il avait commencé, c'était mourir comme il avait vécu.

II.

Nous avons répété de cette belle et honorable vie tout ce que l'on en sait aujourd'hui. Bernard, dont les découvertes en histoire naturelle, en physique et en chimie sont encore considérées maintenant par les savans comme des titres de gloire pour la France, était trop modeste, trop sérieusement dévoué à ses études, pour chercher des biographes et des louangeurs. Les faiseurs de mémoires n'ont rien raconté de lui. Une science douce et sans fracas comme la sienne ne pouvait arriver jusqu'à eux ni les toucher. Personne ne nous dit quel il était dans son intérieur, comment il passa ses premières années, par quelle suite d'investigations dans les entrailles de la terre il arriva, aidé de son génie, à ses vues, pour ainsi dire révélées, sur la nature; qu'est-ce que devint sa fabrique, quels furent ses rapports avec les hommes, quelle part il prit, lui huguenot enthousiaste, aux choses de son temps. — Tout cela, nous ne pouvons que le deviner par induction, comme nous avons tâché de le faire. — On sait les plus minces détails du moindre duel de l'abbé de Gondi; mais on ignore comment l'illustre Bernard échappa à la Saint-Barthélemy. On sait à quelle heure se levait Mme la duchesse de Longueville; mais on ignore quand vint au monde l'inventeur de la poterie française. On nous a raconté comment tomba malade de trop manger Ninon, ce libertin en jupons, dont nos habiles veulent faire je ne sais quelle espèce de philosophe à ceinture dorée couvant l'Encyclopédie sous son oreiller; on nous a conservé jusqu'au numéro de la maison où elle rendit l'ame; mais personne ne veut nous dire quel jour, quelle année, expira, en prison, l'homme du seizième siècle qui pénétra dans les révolutions du globe peut-être aussi profondé-

ment que Cuvier! — La gloire est trop injuste. — C'est une triste vérité, et cependant nous ne pouvons la celer. A mesure que nous creusons plus avant l'histoire humaine, nous trouvons que précisément les hommes qui se sont le plus dévoués pour la société sont les plus inconnus et les moins appréciés. — On dirait que la renommée ne sait chanter que des airs de bravoure.

Maintenant il nous reste à parler des ouvrages de Bernard. Ainsi que je l'ai déjà exprimé, chacun de ses petits livres fut conçu dans un but d'utilité pour ses semblables. Il n'est peut-être pas d'auteur qui paraisse mieux détaché que lui de toute passion personnelle, de toute idée de gloire. On sent qu'il n'écrit pas pour se faire un nom, mais pour instruire et servir les autres. Il y a dans sa manière de dire un fonds de bonté qui vous prend à l'ame; ce n'est point un savant qui n'est que savant : c'est un homme fort, dont la bienveillance vous charme. Si par hasard on rencontre sous le pli de sa pensée le sentiment d'orgueil que nous trouvons plus ou moins prononcé dans tous les gens de mérite, il est en lui d'une naïveté si douce que vous ne le regrettez pas, et qu'il ne vous embarrasse jamais. — Bernard, pris comme agent social, représente enfin le génie dans sa plus haute et sa plus heureuse expression. — Pour atteindre mieux le but qu'il se proposait, mettre ses leçons à la portée de tous, il en fait des conversations entre Pratique et Théorie. Nous n'avons pas besoin de dire que c'est lui que représente Pratique. Rien de plus clair, de plus naturel que ses raisonnemens; rien de plus attrayant que la bonhomie avec laquelle il livre bataille à Théorie; rien de plus entraînant que sa grâce de langage, que la bonne foi et la simplicité par lesquelles il touche toutes les intelligences. C'est une rare précision, une raison exquise, une érudition affectueuse, qui se laisse comprendre du premier coup. L'ouvrier sans belles-lettres, le potier qui n'avait été à aucune école sait si bien ce qu'il veut dire qu'il l'exprime comme les maîtres. Sa parole est d'une élégance, d'une force, d'une souplesse extraordinaire; elle prête sans effort une couleur attachante aux choses les plus ardues, et j'ai retrouvé dans son abondance beaucoup de mots que l'on nous offre aujourd'hui pour neufs,

comme *capacité*, par exemple, pris dans le sens que lui ont donné les saint-simoniens. — Nous avons beau vanter les innovations de notre siècle ; sitôt que nous rendons aux vieux ce que nous leur empruntons, il ne nous reste pas grand'chose. — Palissy n'ignore pas l'art d'égayer son style lorsqu'il y a lieu ; ses querelles avec Théorie particulièrement sont quelquefois très-amusantes : ils se disent de grosses injures, mais toujours avec une humeur si gentille que l'on ne peut qu'en rire. « Après que j'ai entendu ton propos, dit la pédante ergoteuse, je suis contrainte de dire que tu es un grand fou. — Vraiment, lui répond-il, tu as la cervelle bien dure, et il n'est pas difficile de voir que tu ne sais rien. Parce que tu lis du grec et du latin, tu te crois fort habile ; mais par ce moyen tu ne sais que les choses dites par ceux qui sont venus avant toi. En entrant vingt pieds dans une carrière, j'en apprends plus long que toi en lisant vingt mille volumes. » Le bon Bernard revient fréquemment sur cette dernière idée ; il maltraite volontiers ceux qui puisent tout leur savoir dans les bouquins et non dans la pratique. En général, on voit qu'il eut bien des difficultés à surmonter ; il se plaint en vingt endroits des gens crédules qui croient tout ce que rabâchent les livres ; il médit du grec et du latin un peu comme un homme qui ne sait ni le grec ni le latin ; mais une fois qu'on a passé sur cette légère faiblesse de l'artisan philosophe, on est obligé de lui accorder qu'il vaut en effet mieux lire dans la nature que dans Aristote.

Ce ne serait plus un article qu'il faudrait faire si nous voulions analyser à fond chacun de ses petits traités, il suffit d'énoncer qu'ils sont ou le redressement d'abus de charlatans, ou la révélation de quelque vérité nouvellement découverte. Dans l'*Art de terre*, il commence par faire connaître les différentes terres sous le rapport de leur utilité pour le potier ; puis il parle de la formation des pierres, de la marne, des ardoises, des cristaux et des métaux ; il nous initie aux secrets du grand travail de la nature, et l'on ne peut s'étonner assez de la merveilleuse sagacité avec laquelle un homme seul, sans étude, obligé d'inventer les moyens de se rendre compte, est arrivé à jeter sur les trésors de la création des idées

que les savans de nos jours adoptent presque tout entières. Dans un autre chapitre, il traite des *eaux et forêts*, toujours d'une façon si intéressante qu'on lit cela comme un roman; ensuite il s'occupe des sels; il examine leur valeur; et, dans une dissertation d'un charme de style extrême, il démontre que le sel est l'agent principal de toute production, destruction et reproduction. Il a pour le sel une tendresse particulière; il croit au sel comme à Jésus-Christ, et la pauvre Théorie, avec laquelle il se dispute toujours et qui l'écoute « d'un air très-bête, » se contente de dire, sans avoir rien à répondre : « Mon Dieu! je ne vis jamais un plus arrêté sur les sels. » A ce propos, il fait observer, en passant, que les juges qui, après avoir ordonné de raser une maison, commandent de semer le terrain de sel, en témoignage de malédiction, n'ont pas le sens commun, puisque le sel « est ami de semence. »

N'oublions point qu'en toutes ces circonstances, Bernard n'avait pas seulement à donner son avis, il avait encore à renverser l'opinion de gens souvent fort éclairés. Ici, par exemple, il était en contradiction avec une foule de médecins très-doctissimes, qui maintenaient que le sel était ennemi de semence. Toutefois il ne montrait en pareil cas que le courage d'être de son avis; mais combien ne lui fallut-il pas plus de fermeté pour signaler dans son livre *des Abus des Médecins* toutes les fraudes et les sottises de ces puissans personnages! La médecine était alors bien plutôt un art des sorciers qu'une science véritable. Ceux qui l'exerçaient abusaient étrangement de l'amour du merveilleux qui appartient à toutes les époques encore ignorantes, crédules et religieuses. Bernard leur reproche très-sévèrement et relève mille fautes qu'ils commettaient tous avec plus ou moins de mauvaise foi, fautes si étranges que nous avons peine à y croire aujourd'hui. Il se moque surtout des cataplasmes de pierres fines, rubis, saphirs, émeraudes bouillies au bain-marie, qu'ils appliquaient sur l'estomac pour guérir les douleurs, « pensant faire entrer la vertu desdites pierres par les pores. » C'est une chose adorable de voir comme Palissy est toujours sage, comme sa raison est toujours

douce; on ne peut non plus se lasser d'admirer son énergie et sa probité lorsqu'on songe qu'il avait à combattre, et les dupeurs, et les vieux préjugés des dupés qui l'accusaient de flétrir injustement l'honneur de ceux dont ils étaient les victimes. « Je n'ai pas voulu écrire tout ce que je sais, dit-il pour terminer, à cause de la moquerie du peuple, car il y a tant d'abus en la médecine que les médecins ont faite, que qui voudrait chercher en trouverait pour emplir une rame de papier; mais j'ai écrit les plus évidens qu'ils ordonnent tous les jours, te suppliant, ami lecteur, nous avoir pour excusé si nous n'avons dit choses dignes de toi; te promettant avant long-temps choses meilleures. Et adieu. »

Il paraît que le médicament appelé *mithridate* jouissait d'un si énorme crédit, que Palissy jugea nécessaire d'écrire un chapitre à part pour démontrer le danger qu'il y avait à en faire une panacée universelle. Il explique que cette drogue célèbre, dont on se sert encore de nos jours, sans que les gens de l'art puissent se rendre compte de ses bons effets, était composée *de trois cents simples*. Les médecins la donnaient alors contre la peste, comme étant l'antidote que prenait le roi de Pont afin de se préserver de l'action de tout poison. Il n'épargne pas non plus les faiseurs d'*or potable*, qui présentaient leur métallique breuvage comme un remède pour guérir non-seulement toute espèce de maladie et pour entretenir la beauté, mais encore pour procurer un peu d'immortalité. Bernard est inépuisable sur ce dernier sujet, il y revient à plusieurs reprises, et il accable des plus amusans sarcasmes ceux qui prenaient le fameux *bouillon d'or*, qui consistait en un ducat cuit pendant vingt-quatre heures avec une vieille poule ou un vieux coq.

Palissy avance rarement un fait sans l'appuyer de preuves matérielles : aussi ne s'est-il guère trompé que sur la vertu de l'or comme agent médicinal; mais lorsqu'il nie que l'or puisse avoir sur l'économie animale une action quelconque, c'est-à-dire curative ou funeste, il nie en même temps qu'il puisse se combiner avec d'autres corps, et il demande fort spirituellement aux faiseurs d'or potable « qu'il rembarre », s'ils pensent que l'estomac débilité d'un

malade soit plus chaud qu'une fournaise, et puisse faire fondre l'or. Malgré les alchimistes, on ignorait encore en 1580 que ce métal, chauffé au chalumeau, pût se volatiliser à tel point que la chambre où l'on ferait l'opération se chargerait de vapeurs d'or et présenterait des atomes de métal qui, liés avec d'autres élémens, formeraient des sels, des oxides, des alcalis, etc. On peut conséquemment toujours avancer, malgré les services que la médecine moderne a tirés des dissolutions d'or, on peut conséquemment toujours avancer, disons-nous, que Bernard avait raison, de fait, contre ses adversaires, car il nie la vertu de l'or employé comme ils l'employaient, c'est-à-dire à l'état de métal; et effectivement l'or n'a de puissance sur l'économie animale qu'à l'état de combinaison. Ainsi l'on voit que lors même que Bernard se heurte contre les progrès que la science devait faire après lui, l'infaillible solidité de son jugement le met à l'abri de toute méprise grossière.

A chaque pas que l'on fait dans les ouvrages du vieux potier de Charles IX, on s'étonne davantage de l'universalité de ses connaissances. Il n'est presque aucune question de physique et de chimie sur laquelle nous n'ayons de lui ou une solution ou d'ingénieuses considérations, et nous ne sommes même plus surpris qu'il se soit occupé de savoir si les glaces se forment à la surface ou au fond des eaux. Il donne avec sa simplité accoutumée des raisons fort spécieuses afin de prouver que la congélation commence toujours par la surface; mais comme nous ne saurions être compétens pour assurer qu'il s'est trompé, nous nous contenterons de rappeler que cette question est encore un objet de doute pour un grand nombre de savans.

Il est inutile de dire que Bernard avait l'esprit trop droit, trop philosophique, trop éclairé par la contemplation de la nature, pour ne pas prendre en pitié cette grande niaiserie de la pierre philosophale, qui a si long-temps tourné les têtes ambitieuses. Il fit donc un traité des métaux et de l'alchimie pour ramener au sens commun les extravagans qu'égarait et ruinait cette folle passion; car aux yeux de cet excellent homme, connaître une erreur et travailler à la dissiper, c'était tout un. Il commence d'abord par éta-

blir l'impossibilité de la transmutation des métaux; puis il tourne en ridicule les travailleurs du grand œuvre, et, peu après, entraîné par la colère que lui inspire le souvenir des friponneries dont il était témoin, il les appelle tout nettement voleurs et faussaires : mais il avait à lutter contre si forte partie, contre des gens de si haut savoir et de si grand nom (Henri III lui-même, comme on sait, s'en mêlait un peu), qu'il n'osa pas frapper les alchimistes au visage, sans prendre quelques ménagemens. Pour cela il fit précéder son ouvrage d'une petite notice, où il demande humblement pardon à tous ceux qu'il attaque. Cette pièce est un morceau extrêmement curieux, plein d'esprit et d'adresse. Il y est dit à peu près : Tous les hommes qui s'occupent d'alchimie sont de grands sots ou d'effrontés coquins, excepté cependant ceux d'entre eux qui liront mon traité. Il est impossible d'avoir plus de finesse et de mieux faire l'innocent. Il paraît que Palissy eut le bonheur d'amener quelques personnes à son avis. Le *Traité des Métaux* fit perdre à la philosophie hermétique beaucoup d'adeptes, et s'il ne les lui fit pas perdre tous, c'est que notre nature est si malheureuse, que l'erreur, quelle que soit la force avec laquelle on la poursuit, vit de tout le temps que la vérité la moins contestable met à entrer dans la tête de l'homme.

Palissy a également parlé de l'agriculture d'une manière très-lumineuse. Les conseils qu'il donne aux cultivateurs peuvent être regardés aujourd'hui comme inutiles; mais alors ils avaient une grande importance. Nous ne voulons citer, pour en donner une preuve, que la recommandation qu'il fait de choisir les terres selon les produits que l'on veut en obtenir. L'avis qu'il donne aux bûcherons n'est pas moins ingénieux, lorsqu'il leur enjoint de ne pas couper les arbres durant leur floraison, parce que c'est un temps de maladie pour eux, et que le bois par conséquent en aurait moins de valeur. « Nulle nature ne produit son fruit sans un extrême travail et douleur, autant bien les natures végétatives comme celles sensibles et raisonnables. » Du reste, si je ne craignais qu'on m'accusât de m'être trop passionné pour l'admirable Bernard, j'ajouterais ici qu'il avait deviné la science de l'économie

politique et administrative; car il se plaint déjà que l'on abatte trop de forêts en France, et, chose étrange, les raisonnemens qu'il expose pour motiver ses réclamations à cet égard sont pris absolument dans l'ordre d'idées de J.-B. Say. — La nature a voulu que les génies de choix qu'elle jette de loin en loin sur la terre, comme pour servir de guide au grand troupeau, eussent sur toutes choses, même celles qu'ils ne sont pas appelés à apprécier, des idées saines et justes. Il semble qu'ils ne puissent jamais se tromper. Une petite digression à laquelle Palissy s'est livré, prouve qu'il aurait été aussi profond moraliste qu'il fut grand philosophe. A propos de je ne sais plus quelle recherche géométrique, il lui prend fantaisie de raconter qu'il vit une fois en songe ses instrumens se disputer la préséance. Le compas, la règle, le plomb, le niveau, se vantent à qui mieux mieux; la scène est fort plaisante. Bernard, qui les entend, veut les apaiser; mais les instrumens en masse s'élèvent contre lui. « Comment l'homme ose-t-il se mêler de nos affaires, lui qui est si méchant et si fou? » Il tâche d'excuser l'homme; mais les instrumens reprennent : « Permettez-nous de mesurer la tête de l'homme, et vous reconnaîtrez qu'il n'a aucune ligne directe ni mesure certaine en toutes ses parties. » Quoi entendant, il examine la tête de l'homme, et il lui est effectivement impossible d'y trouver une seule mesure assurée, « parce que les folies qui sont en ladite tête lui font changer toutes ses lignes. » Alors, curieux de savoir quelles sont ces folies, il prend la résolution de les analyser, « qui fut le moyen que je vins soudain ériger plusieurs fourneaux propres à cette affaire : les uns pour purifier, les autres pour calciner, aucuns autres pour examiner et aucuns autres pour sublimer, et d'autres pour distiller. » Certes, une telle donnée est déjà du meilleur comique. « Quoi fait, je pris la tête d'un homme, et ayant séparé toutes les parties terrestres de la matière exhalative, je trouvai que véritablement en l'homme il y avait un nombre infini de folies. Lors me prit soudain une curiosité de savoir qui était la cause de ces grandes folies, et ayant examiné de bien près mon affaire, je trouvai que l'avarice et ambition avaient rendu presque tous les hommes foux et leur avaient

quasi pourri la cervelle. » Après avoir reconnu dans toute l'espèce ces funestes taches originelles, Bernard profite de l'occasion pour passer en revue quelques vices et ridicules de son temps, et il y met une verve satirique, égale à celle de Gilbert, jointe à une intimité d'observation que l'on voudrait retrouver plus souvent dans La Bruyère. C'est d'abord un Limousin qui achète 35 sous une livre de bon poivre à La Rochelle, puis la baille à 17 sous à la foire de Niort, et gagne encore beaucoup, « à cause de la tromperie qu'il avait ajoutée audit poivre ». Le coquin prétend que cela est sagesse, parce que les pauvres ne sont en rien prisés. Ensuite notre excellent philosophe s'en prend à un jeune homme qui coupe le drap de ses chausses pour faire les crevées à la mode, et qui ne veut rien entendre aux remontrances qu'on lui adresse sur la folie de couper « ce bon drap. » Ces personnages ne sont-ils pas encore profondément exacts? « Après cettuy, je vous empoignai la tête d'une crotteuse, femme d'un officier royal, et l'ayant mise à l'examen, je trouvai la susdite grandement pleine de folie. Lors, pensant faire devoir de chrétien, je lui dis : « Ma mie, pourquoi est-ce que vous contrefaites ainsi vos habillemens? Ne savez-vous pas bien que les robes ne sont faites en été que pour couvrir la dissolution de la chair, et en hiver pour cela même et pour les froidures? Mais, au contraire, vous avez pris une vertugade pour dilater vos robes, en telle sorte que peu s'en faut que vous ne montriez vos honteuses parties. » Après lui avoir fait une telle remontrance, en lieu de me remercier, la sotte m'appela huguenot. Quoi voyant, je la laissai, et pris la tête de son mari, et l'ayant analysée comme les autres, j'y trouvai de grandes folies et larcins. Lors je lui dis : Pourquoi est-ce que tu es ainsi fou de chicaner et piller les uns et les autres? Il me répondit que c'était pour entretenir ses états, et qu'il ne pourrait avoir patience avec sa femme, s'il ne lui donnait souvent des accoutremens nouveaux, et qu'il fallait dérober pour soutenir ses honneurs. « O fou! dis-je alors, ta femme te fera-t-elle mordre en la pomme, comme fit celle de notre premier père? Il te vaudrait mieux avoir épousé une bergère (je suis obligé de copier); tu n'auras pas d'excuse

sur ta femme quand il faudra comparaître devant le siége judicial de Dieu. »

Aucun auteur de mémoires a-t-il mieux peint son siècle que ne le fait là le bonhomme Bernard? et puis quelle fine appréciation du cœur humain et de la société! Cette grande dame éventée et dissolue, ne la retrouvez-vous pas encore aujourd'hui; ce mari imbécile, volant et se déshonorant pour entretenir grand train de maison et payer les accoutremens de sa femme, n'est-il pas moulé sur nature? — Combien peut-on compter d'observateurs encore aussi absolument vrais, trois siècles après avoir écrit?

Les nouvelles citations que nous venons de faire nous ont amené si loin, que je craindrais de fatiguer le lecteur en lui demandant plus long-temps son attention. Nous nous arrêtons donc ici sans parler du morceau d'histoire (1) où Bernard se montre sobre, net et vaste comme Brantôme; sans parler non plus du plan d'une ville de guerre dont un officier du génie, à qui nous l'avions communiqué, disait : « A part les progrès que la science de la guerre et l'usage des bombes ont fait faire à l'art des fortifications, je n'ai jamais rien lu de mieux conçu comme défense, ni de plus beau comme ensemble. » Cela ne serait d'ailleurs qu'une appréciation inutile maintenant de ces deux ouvrages. Si nous n'avons pas été, comme nous le craignons, au-dessous de la tâche que nous avons entreprise, si nous avons su faire ressortir les titres de Bernard au respect de l'histoire, tout le monde reconnaîtra dans cet homme, à peine connu de quelques savans qui thésaurisent ses œuvres et de quelques artistes qui collectionnent ses plats et ses salières, un de ces grands et rares génies destinés, en leur temps, à servir de fanal à la civilisation.

(1) *Histoire de l'Église réformée en Saintonge.*

V. Schoelcher.

VIE PARISIENNE.

LES MODES D'HOMMES. — LES MODES POLITIQUES. — LES MODES ÉTRANGÈRES. — LES MODES FRANÇAISES.

La mode, dans l'acception vulgaire de ce mot, avec les idées d'inconstance et de frivolité qui s'y attachent, existe-t-elle ailleurs que dans les vignettes des journaux de la spécialité? Ces révolutions d'habits, ces successions de chapeaux, ces proclamations de gilets, ces détrônemens de pantalons, remuent-ils le monde élégant, toutes les semaines, à jour fixe?

Ou tout cela n'est-il que l'histoire d'un empire effacé, un enregistrement de faits imaginaires, une théorie sans application d'élégance hebdomadaire?

Ce dernier avis est le nôtre. Le tailleur ne pourrait physiquement pas nous livrer autant d'habits que les vignettes nous en envoient de modèles. Est-ce sa faute, à lui, si un journal de deux feuilles avec gravures, musique, prix de vertu et fondations de caisses d'épargne, se fait plus vite qu'une redingote?

La fugacité de la mode est un préjugé de province, une erreur accréditée à Calcutta, à Buénos-Ayres, pour le plus facile écoulement des fonds de magasins d'Herbault et de Burty : dans cette vie d'éphémères que nous menons depuis un quart de siècle, les systèmes politiques ne durent pas

autant qu'une coupe de robe. La forme d'un chapeau passe moins vite qu'un gouvernement de l'Amérique du sud.

Je soutiens donc que la mode n'est pas frappée de vertiges, atteinte de caprices, que ce n'est pas une folle tourmentée de vapeurs; et, relativement à la fragilité des choses du jour, j'estime qu'elle se conduit avec une logique admirable, qu'elle ne s'imprègne plus des événemens quotidiens, mais seulement des besoins d'époque, s'écartant parfois des conditions du goût, mais procédant avec un certain calme et un certain ordre.

Corrigée par ses propres excès, elle a renié tout son passé de catogans, de cheveux à la victime, d'oreilles de chien, de chapeaux à la Paméla, d'habits à la Grandison; aurez-vous le courage de lui imputer à crime les bolivars, les morillos, et ces variétés de chapeaux dont elle renversait le cône tous les huit jours; ces restaurations d'habits à la russe, à l'anglaise, selon le caractère dominant des deux invasions? Quelques récentes et passagères velléités ne doivent pas être réputées de son fait. De bonne foi, la mode n'a pas trempé dans ces gilets à angles renversés sur la poitrine, elle ne s'est pas mêlée de ces habits à coupe carrée, à collet détaché, à basques larges; elle n'a pas noué ces cravates épaisses et dressées en oreilles de lièvre, applati ces cheveux à la Buridan, effilé ces feutres pointus, cerclés d'une zone de velours; en un mot, composé cette physionomie à la fois moyen-âge, dantesque, renaissance, conventionnelle, républicaine, moderne et jeune-France, dont les représentations de nos drames ont le privilége de rassembler les créateurs.

Quelques individualités se distinguent, comme bon leur semble, par des signes extérieurs: un gilet de satin rose, une combinaison de vêtement tricolore, une épingle avec un H et un V; d'autres attachent un symbole à une fleur blanche; ceux-ci portent une barbe votive: à chacun ses caprices, ses affections auxquels il obéit sans relever du pouvoir de la mode.

On peut constater qu'il n'y a plus de modes politiques.

Or, la mode, ce qu'on appelle en style de vieux feuilleton, la déesse capricieuse, la mode civile défait lentement ses œuvres, mange très-peu ses propres enfans. Elle n'a pas encore dévoré le chapeau rond et l'habit dont nous sommes dotés depuis un temps passablement éloigné. Le vêtement actuel, sauf quelques fantaisies imperceptibles, n'est pas créé d'hier.

Quel est le caractère de ce vêtement? c'est ce que nous cherchons. Des révolutions bien connues ont déchiré, fondu, broyé les broderies d'or et de soie, les ganses et les paillettes d'argent du dix-huitième siècle. La science du bonhomme Richard qui n'a pas converti un prodigue, comblé un déficit, a commencé son œuvre de bande noire sur le costume. On était assez disposé à se laisser faire par esprit de nouveauté, un peu par raison; car les patrimoines de la vieille France étaient rongés par l'hypothèque. L'assignat et le tiers consolidé se dessinaient dans les vapeurs de l'avenir : la république n'entendait pas raison sur les insolences du vêtement. Alors, l'espèce humaine endossa l'habit simple; peu à peu le drap devint général et nécessaire comme le pain; bref, on prit le chapeau rond; le drap et le chapeau rond se donnent la main; le cylindre luisant et gommé entraîna la chute de toute élégance, il tua le costume; ses ravages sont incalculables comme ceux de l'acajou dans les meubles : il a été cause de l'habit noir et de la cravate blanche, qui nous font ressembler à une nation de clercs d'huissiers. On attribue la disparition des bottes collantes à l'importation du pantalon par les Russes; contre toute apparence, je l'attribue au chapeau rond. Le chapeau rond mène à tout. Quand une fois vous portez un chapeau rond, vous pouvez aussi bien vous vêtir d'une veste, d'une blouse, d'un sac, que d'un habit. Le chapeau rond est capable de tout.

Cette invention cruelle et incommode, sœur jumelle de l'invention du shakos militaire, pèse encore de tout son poids sur le vêtement actuel qu'elle aplatit, qu'elle étrique, et retiendra long-temps dans ses proportions mesquines.

Les Anglais, qui sont accusés et coupables d'avoir, dans le dernier siècle, composé ce fagotage barbare et peu économique (quoi qu'on dise), seraient absous s'ils voulaient bien le régénérer, se mettre en frais de goût et d'élégance, eux si riches, si dorés, si imperturbables dans l'essai d'un vêtement bizarre, ou d'une voiture à vapeur, eux si respectueux pour les droits de l'individualité, qu'on voit dans les rues de Londres des formes et des couleurs d'habits qui feraient massacrer un honnête homme à Paris. Mais ce n'est pas de là que viendra la renaissance du costume : les modes anglaises se fourvoient de plus en plus dans le galbe guindé, dans une étroitesse de style qui ne permet plus de les suivre. Un chapeau très-haut de forme, relevé des bords, un gilet de nuance sombre, égayé quelquefois par des carreaux écossais; un habit dont les devans

courts et aplatis se collent sans grâce sur la poitrine et vont rejoindre deux basques étroites, longues à l'excès, flottantes et attachées à une taille large de dix-huit lignes; un pantalon juste et collant, dessinant la jambe et la cuisse; des talons de bottes larges et hauts, une petite cravate gommée sur un col inflexible, voilà les élémens principaux de la toilette d'un dandy.

Chez les Espagnols et les Italiens riches, le style britannique a remplacé le style français qui était européen au beau temps de notre prépondérance. Il y a mieux, l'exemple a passé l'Atlantique et converti les colons élégans de l'Amérique et de l'Asie.

Un cachet original distingue encore la mise allemande; mais la raideur et la cambrure excessive des tailles et une profusion maladroite de brandebourgs et de ganses accrochées au vêtement comme sur des porte-manteaux, rendent impossible toute propagande de la mode tudesque.

Si les grands seigneurs russes, presque tous militaires, ne portaient pas dans leurs transformations civiles la tenue droite et inarticulée de l'uniforme, et surtout l'abus excessif des ceintures qui coupent un corps d'homme en deux, on serait forcé de reconnaître la précision, l'élégance de coupe qui caractérisent leurs modes; mais puisque nos soldats, ces braves gens dont on fait ce qu'on veut, dont on fait des fascines, des gabions, des murailles, n'ont jamais pu se convertir en pieux, à l'instar d'un kaiserlich, puisqu'on a été obligé d'ouvrir leur collet d'habit pour leur rendre l'usage des vertèbres du cou, comment imposer à des citadins évaporés et nerveux une raideur d'allure, un étranglement de hanches, qui les priveraient de tout mouvement vif et imprévu, qui les empêcherait de tourner la tête en marchant, tic incorrigible du Français, et qui le signale dans tous les pays?

Peu de chances s'offrent donc de consolider ici quelques essais clairsemés, quelques imitations de l'étranger, en admettant même leur supériorité. Mais il nous semble que déjà l'on a pris son parti sur les inspirations indigènes, et que peu à peu la mode française s'installe et prend un caractère.

Le besoin se fait sentir de dégager le costume, de dégrossir cette masse de drap qui nous enveloppe. De là ces élégantes redingotes courtes, à collet bas, à jupe légère. Le pantalon à fronces ou à plis est devenu très-universel, à cause de son avantage double; car à la fois il dissimule le ventre et en donne à ceux qui n'en ont pas. L'hiver dernier, on s'est en-

tendu aussi pour ajouter aux accessoires de l'habit quelques riches ornemens. Les devans ont été doublés de moire dans toute la longueur des anglaises ; les paremens, très-bas, courts et boutonnés jusqu'au bout, ont été recouverts de velours ; le luxe des boutons s'est élevé jusqu'au sublime ; des garnitures, dont le fond en or pur se détachait sous des ciselures d'argent à jour, se sont vendues jusqu'à 1,500 francs. Nous ne sommes pas loin des garnitures en émeraudes et en perles fines sur champ de nacre.

L'art des brodeurs et la complaisance des sœurs et des épouses se sont exercés avec courage sur les étoffes de gilet : le satin et le velours ; c'est sur ce fond que s'exécutent le plus communément les belles roses, les bouquets joyeux tissus d'or, de soie et d'argent, qui fleurissent sur la poitrine d'un élégant.

L'été amène une trève aux travaux de la mode ; elle n'exige que de fort modestes manifestations. Au lieu de ces habits chargés d'accessoires ruineux, de ces gilets dont la broderie mercenaire ne vaut pas moins de cinquante écus et bien davantage quand elle est gratuite, au lieu de ces pantalons côtoyés par des tresses saillantes et de capricieuses arabesques, elle vous recommande une petite redingote de drap ou d'étoffe printannière, coupée en châle ; un pantalon blanc, dont elle a même banni les bandes de coton blanc, qui eurent un fort triste succès l'été dernier ; mais elle ne vous tient pas quitte à bon marché sur l'article des cravates de couleur : vert et blanc, bleu et paille, lilas et blanc, beurre frais et bordure rouge, grands carreaux, petits carreaux, raies larges et mille raies, vous avez le choix dans toutes ces variétés, à la condition de changer souvent. Un gilet de soie ou de piqué, à dessins, des gants jaunes ou maïs et toujours des bottes vernies à trois couches, forment le complément indispensable de la toilette d'été, qui admet aussi très-volontiers les manchettes et les jabots à petits plis.

La frénésie des cannes semble devenir incurable. On voit des pommes d'or ciselées ou niellées, avec des accidens d'émail ou des incrustations de pierreries ; quelques cannes sont surmontées d'une tête de porcelaine ou de jade, garnies d'un long cordon de soie et or, qui se termine par deux gros glands. Quelques personnes qui réunissent l'utile au beau font orner richement de solides rotins ; nous avons même vu un nerf de bœuf complétement desséché, dur comme du bois de fer, monté en canne et dont la pomme vaut au moins 600 francs.

Les bijoux d'hommes, si honteusement proscrits pendant quelques années, reprennent faveur; les chaînes anglaises, les boutons de chemises en pierre, sont d'un usage général.

L'œil de l'observateur, du critique de mœurs, doit constater un retour sensible vers le goût des toilettes dispendieuses. C'est surtout dans les modes de femmes, dont nous voulons plus tard nous occuper, que ce symptôme se révèle avec les caractères les plus effrayans pour l'avenir des ménages. Le côté social de cette question nous touche peu; et, n'examinant que son côté pittoresque, nous esquisserons tous les aspects de la vie extérieure.

JULES VERNIÈRE.

ÉCOLE DE PEINTURE DE DUSSELDORF.

Il n'y a que sept ans que Schadow est à la tête de l'académie de peinture de Dusseldorf, il n'y a que quatre ans que ses élèves se sont fait connaître par leurs premiers essais, et déjà cette école occupe un rang fort distingué. Le premier ouvrage qui en même temps a annoncé et donné la mesure de la nouvelle ère qui s'ouvre pour la peinture a été *le Couple royal en deuil*, de Lessing. A la même exposition, on a admiré l'*Intérieur d'un couvent*, du même auteur, et l'*Enlèvement d'Hylas*, par Sohn. Le premier de ces peintres se distingue par un heureux mélange du romantisme avec la correction et la sévérité du style, une sentimentalité que la réflexion épure, que le cœur rend puissante, une verve que tempèrent toujours le bon sens et le bon goût, enfin par le plus heureux accord des sentimens nobles et tendres et de la plus profonde réflexion. Son talent est infiniment varié : tantôt c'est un auteur de sombres ballades, tantôt vous apercevez des inspirations qui vous rappellent les Loges de Raphaël; dans d'autres sujets, vous lui trouvez de l'analogie avec Robert; ailleurs, ce sont les batailles d'Alexandre. Il s'est essayé avec succès dans la peinture à fresque à la maison de campagne du comte Spée, et cet essai est un vrai coup de maître. Il a fait des paysages de diverses dimensions et avec une perfection qu'aucun de ses contemporains n'a surpassée. Son brigand, dans un paysage, est un charmant tableau de genre. Dans son *Couple royal* enfin, il s'est élevé, pour la pureté du style, à la hauteur de Fra Bartolomeo, et à celle du Poussin, pour la sévérité des poses et du dessin.

Sohn paraît plus d'accord avec lui-même sur la sphère que le ciel a as-

signée à son talent, et il ne semble pas que la route qui lui a été indiquée par la nature doive jamais être aussi vaste et aussi élevée que celle de Lessing. Cependant c'est un peintre tout aimable; ses compositions tiennent de l'Albane ou de Cignani; ses poses, moins maniérées que dans la plupart des tableaux du Corrége, rappellent les formes et les expressions des figures de ce maître; dans les chairs, son coloris ressemble un peu trop à celui de Carlo Dolce. Il paraît que Sohn est destiné à être le Gessner de la nouvelle école.

Bendeman n'a que vingt et un ans. A la dernière exposition, il s'est fait connaître par ses *Juifs en exil.* Ce premier essai lui a valu aussitôt une célébrité bien méritée. Cette composition, d'une sagesse parfaite, d'un style grandiose, bien remarquable aussi par la profondeur du sentiment, a été le morceau capital de cette exposition, comme le *Couple royal* de Lessing l'a été de l'exposition de 1830. Mais quel nouvel essor il a pris depuis!..... D'un point bien élevé déjà, il vient de s'élancer à une hauteur où on a peine à le suivre. A la vue de son *Jérémie*, j'ai été frappé d'admiration et de stupeur. Toutes les descriptions de tableaux ont le sort de celles des beautés de la nature. Je recule devant cette tâche, par respect pour l'auteur et pour son ouvrage; je ne pourrais que tomber dans la boursouflure, en voulant décrire cette magnifique production. Un simple trait donnerait mieux la mesure du mérite de l'ouvrage.

Le talent de Bendeman se distingue de celui de Lessing par plus de force et d'énergie. Il rappelle Michel-Ange, sans aucun mélange de Dante, de lord Byron, de l'influence de l'enfer. Il n'est jamais en révolte contre le ciel; c'est en vain qu'il chercherait dans son ame l'image de l'ange déchu et de son effroyable demeure. Il est grand et fort sans le secours de l'enfer. Son génie a une puissance à laquelle Lessing ne pourrait pas, je crois, atteindre; mais c'est en vain aussi que Bendeman chercherait à être aussi fertile et aussi varié que son émule. Je ne crois pas non plus qu'il ait jamais le bonheur d'être aussi raphaélesque que l'est Lessing dans un de ses dessins représentant *Hus devant ses Juges.* Ce dessin est dignement apprécié par le maître et par toute l'académie.

Parmi les élèves de cette école, on cite encore comme les plus distingués Hubner et Hildebrand. Le premier s'est fait connaître par son *Pêcheur*, tableau dans le genre de celui de Sohn. Il est occupé maintenant à faire une *Résurrection* pour l'église de Méseritz.

Stike a exposé, en 1832, *Renaud et Armide*, sujet tiré de *la Jéru-*

salem délivrée. Ce tableau a été admiré; cependant il a rencontré aussi des critiques sévères. Cet artiste est occupé à présent à faire *des Pélerins dans le Désert*, qui semblent devoir lui assurer une place bien élevée dans l'opinion des connaisseurs et des hommes de goût; la femme couchée et le vieillard sont déjà tout ce qu'ils peuvent être; c'est admirable d'expression, de style et de dessin; les deux autres figures laissent encore beaucoup à désirer : elles étaient aussi fort peu avancées lorsque je les ai vues.

Kehler est occupé à terminer son *petit Moïse tiré des flots*. Ce sera un bien bel ouvrage. Dans plusieurs parties, je le trouve admirable; les deux femmes appuyées l'une sur l'autre réunissent grâce et style à un degré éminent. Ce jeune homme, sans nulle éducation, n'ayant long-temps vécu qu'avec des gens de la dernière classe, s'est spontanément élevé à une grande hauteur. Il y a peu d'années de cela, il servait comme domestique. Son maître se plaignit un jour devant Schadow de la négligence qu'il mettait à remplir ses devoirs, disant qu'au lieu de faire sa besogne, il passait son temps à dessiner. Schadow voulut voir ses essais; l'enfant venait de dessiner une botte en raccourci, au grand déplaisir de son maître, qui attendait, pour la mettre, qu'elle eût reçu le cirage. Cette botte en raccourci, avec la brosse en perspective, comme accessoire obligé, a décidé de l'avenir du jeune homme; il fut enlevé à la brosse et au cirage, pour être admis dans le sein de l'école de Dusseldorf, qu'il honore déjà de son talent.

Schirmer est à la tête des paysagistes. Il s'en forme sous lui un grand nombre qui annoncent des talens distingués. Parmi ceux-ci Scheuern et le jeune Achenbach montrent le plus de verve.

Les rapports de Schadow avec ses élèves et des élèves entre eux sont bien intéressans. Le maître porte une affection véritable à ses élèves; il se plaît à reconnaître le mérite de quelques-uns d'entre eux, il n'en éprouve nulle envie, il les prône, il les admire; moi-même je lui ai entendu dire, au sujet du *Jérémie*, que depuis Raphaël et Michel-Ange, rien n'a été fait qui fût mieux, qui fût aussi bien, rien qui annonçât tant de noblesse et tant de vigueur. Le sentiment des élèves pour leur maître est en harmonie avec ceux du maître pour ses élèves. Ils reconnaissent tous que c'est l'influence de Schadow qui a tracé l'heureuse direction que suit cette école; que son tact exquis est un guide que rien ne pourrait remplacer; que c'est à lui seul que l'école de Dusseldorf doit tout ce

qu'elle est, et qu'elle lui doit le brillant avenir qui s'ouvre devant elle. Plusieurs des élèves de Schadow, rappelés à Berlin ou ailleurs par le désir de voler de leurs propres ailes, se sont bientôt sentis impérieusement ramenés vers leur maître, et on a vu une mère, désespérant de retenir ses enfans, les suivre à Dusseldorf; Mme Bendeman, dont le mari possède une grande fortune, a dû prendre ce parti pour ne pas se séparer de son fils et de son gendre Hubner.

Il semble que ces jeunes artistes ayant connu les bienfaits de l'autorité paternelle et éclairée de Schadow, ayant joui des rapports d'amitié, de confiance mutuelle qui existent entre les élèves, et que Schadow a fait naître et sait si bien entretenir, ne connaissent le bonheur qu'au milieu de cette société que vivifie le cœur religieux et honnête du maître; souvent l'un ou l'autre de ces jeunes artistes s'est plaint à Schadow de ce qu'il l'abandonnait à ses propres forces; Schadow avait beau s'excuser en leur disant qu'ils n'avaient plus besoin de ses conseils, toujours il lui a fallu céder à leurs instances, et certes, la modestie des ces jeunes gens les a bien inspirés toutes les fois qu'ils ont eu recours au goût, aux connaissances et au tact de leur chef. A quelque hauteur qu'ils puissent atteindre, ce guide n'exercera jamais sur leurs talens qu'une influence bienfaisante. Schadow n'ajoutera peut-être pas à l'élan de quelques-uns d'entre eux; mais bien certainement il les garantira des écarts auxquels leur jeunesse, leur inexpérience, leur ardeur, je dirai même leur génie, les expose.

Mücke est celui des élèves de Schadow qui, dans ses grandes compositions du château du comte Spée, a montré le plus de talent pour la peinture à fresque. Le tableau principal laisse peut-être quelque chose à désirer sous le rapport de l'ordonnance; mais, sous le rapport du style et de l'expression des figures, il a un mérite que peu d'ouvrages anciens ont surpassé, et qu'aucun, sous le rapport de la couleur, n'a jamais égalé.

Ce qui distingue surtout cette école, c'est que l'orgueil et l'envie en sont bannis.

Le nombre des élèves est de cent cinquante environ.

A. Raczynski.

LA SEMAINE.

La semaine tout entière a suffi à peine à la nomination de nos nouveaux députés et à l'enregistrement de leurs interminables listes dans les graves colonnes de nos journaux ! La France avait jeté une clameur bien haute, mon Dieu, pour accoucher de cette chambre.

C'est néanmoins au milieu de la grande crise électorale que Tivoli, ce beau et merveilleux jardin, qui est aux autres jardins publics ce qu'est l'Opéra aux théâtres secondaires, nous a donné sa première fête de nuit.

Tout ce qui reste de monde élégant et fashionable à Paris, assistait à cette solennité nocturne. Aussi, à minuit eussiez-vous vainement cherché aux boulevarts de Gand et des Italiens ces représentans de la mode, ces délégués de la toilette qui tiennent là chaque soir leurs états sur les marches du café Tortoni et les chaises du café de Paris. C'était à Tivoli que le *dandisme* s'était transporté en masse. C'était sous les berceaux de Tivoli que s'exhalait le parfum des cigares de la Havane, et que tuaient doucement les heures ces heureux oisifs qui, en ces mois d'été, ne sauraient plus décemment dormir que le jour.

Le jardin avait été bien éclairé comme il fallait. Ni trop de lumière, ni trop peu. Il y avait des allées éblouissantes et où couraient d'arbres en arbres des guirlandes de verres de couleur illuminant de longues voûtes de feuillages; mais il y avait aussi des allées sombres. où pouvaient, toutefois, s'égarer sans crainte, au bras de leurs cavaliers, les jeunes femmes les plus peureuses, car la lune, qui s'était levée, bien qu'un peu tard, jetait à travers les peupliers assez de clarté pour avertir à temps des périls d'un faux pas.

Je ne vous dirai point que tout le monde qui se trouvait là fût de la même élégance. Le commerce aime passionnément les fêtes champêtres. Au risque de faire le lendemain l'article avec moins de verve et d'élo-

quence, les commis-marchands et les demoiselles de comptoir étaient donc venus à Tivoli en bon nombre. Cette portion de la compagnie était, sinon la meilleure, au moins la plus animée et la plus joyeuse. C'était elle qui jouissait surtout de la fête et qui donnait le spectacle; c'était elle qui dansait et galopait; c'était elle qui se pesait et mesurait la force de son poing.

Il y avait d'ailleurs des jeux, des spectacles et des plaisirs pour tous les goûts! Il y avait des billards et des tirs à l'arc où l'on gagnait des bouquets à la duchesse et des roses artificielles dont on parait sa boutonnière! N'était-ce pas bien là Paris, dites-moi, avec ses incroyables caprices? Des roses artificielles en plein été dans un jardin où l'on foulait aux pieds les roses véritables, toutes fraîches, toutes baignées de rosée?

Durant le feu d'artifice aussi que de brillantes beautés autour desquelles voltigeaient des tourbillons de légers adorateurs! Que de soleils, que de flammes de Bengale où se brûlaient des nuages de papillons!

Mais, je vous assure, le plus beau de la fête était pour ceux qui en regardaient la poésie et y savaient évoquer quelques souvenirs! Cette nuit était si tiède, si douce, si étoilée! On respirait là au milieu de la ville endormie un si bon air de campagne et de forêts! C'était un tel plaisir de voir ces tailles fines, ces robes blanches, ces frais chapeaux de paille, courir sur les chemins de sable jaune, ou émailler la verdure sombre des pelouses!

Et puis, en ce pavillon où tant d'heureux soupaient à leurs petites tables en tête à tête, Napoléon, le grand empereur, avait aimé aussi!

C'était peut-être au lieu même où le jongleur indien faisait de si merveilleux tours d'adresse, que M. de Talleyrand avait combiné ses premières idées gouvernementales et diplomatiques!

Le *vaudeville-monstre* s'est enfin représenté aux Variétés sous le titre de LA TOUR DE BABEL. Cette revue vive et spirituelle, œuvre de trente à quarante auteurs, a complétement réussi, bien qu'elle ne nous ait pas donné tout ce qu'elle nous avait promis. Ainsi, d'après les récits qu'on en avait entendus d'avance, on comptait démesurément sur la scène où figure LE CONSTITUTIONNEL; ce devait être la plus joyeuse folie qu'on eût mise jamais au théâtre! La verve intarissable du CHARIVARI y était, disait-on, surpassée! Il n'était point de mystifications fantasques que n'y eût à subir le vieux roi des journaux! On l'y voyait marié et père de famille, et au grand scandale de sa morale, on l'y voyait trompé et battu par sa femme, de complicité avec Antony, et cependant encore content. Bref, cette scène, qui était une pièce entière dans la pièce, serait, assurait-on, digne de figurer à côté de L'OURS ET LE PACHA pour l'éternel divertissement de nos carnavals à venir.

La Tour de Babel ne nous a malheureusement pas donné cette curieuse exhibition! Elle nous a bien montré un Constitutionnel en ronde bosse, sculpté fidèlement d'après une excellente lithographie de Daumier; mais voilà tout, à peine ce Constitutionnel a-t-il dit quelques mots! Et quand le Constitutionnel ne parle pas, vous concevez que le meilleur du plaisir est perdu et qu'il n'y a presque plus moyen de rire!

Cette impayable scène, la scène *aristophanique*, comme l'appelle le Constitutionnel, existait bien pourtant, mais il ne lui a pas été loisible de se produire! Le Constitutionnel n'a pas souffert qu'on le jouât! C'est que le Constitutionnel est un très-haut et très-puissant seigneur maintenant! En fait d'art, de morale et de police, c'est le Constitutionnel qui règne et qui gouverne le gouvernement. Antony déplaît au Constitutionnel, et M. Thiers supprime Antony! La scène aristophanique offense le Constitutionnel, et M. Dartois, qui n'ose se brouiller avec M. Gisquet, supprime la scène aristophanique.

Il est clair, au surplus, que ce journal, qui n'a pas pour rien M. Étienne parmi ses propriétaires, s'est institué de lui-même haut et souverain comité de censure universelle.

Enhardi par la confiscation qu'il a obtenue du drame de M. Alexandre Dumas, ce n'est plus le théâtre seulement qu'il prétend soumettre à sa juridiction; ce sont aussi les chaires du collége de France et de la Faculté des lettres, et voici qu'il commence à lancer contre elles ses réquisitoires.

Or, selon ces philippiques émanées du parquet de la rue Montmartre, nier la littérature de l'empire, c'est nier la gloire de l'empire; déclarer M. Jouy et consorts, non avenus, c'est répudier notre honneur national; reconnaître M. Victor Hugo grand poète, c'est adorer l'invasion; contester le double génie politique et littéraire de M. Viennet, c'est appeler le retour des Cosaques!

Les feuilletons qui contiennent ces belles choses ne prennent pas de conclusions formelles; mais vous comprenez qu'ils indiquent suffisamment à M. Guizot son devoir. De même que M. Thiers a supprimé Antony, que M. Guizot supprime donc ces professeurs vendus à l'étranger, qui ne se prosternent point devant la poésie de M. Arnault; que MM. Géruzez et Saint-Marc Girardin soient remerciés, et qu'on mette en leur place des *patriotes* qui instruisent la jeunesse dans le respect de la morale et l'estime de la rédaction du Constitutionnel!

Ce redoutable journal, que son humeur belliqueuse a pris subitement, et qui, grotesquement affublé de je ne sais quelle vieille armure romaine de comédie, s'en va, si brave, guerroyant contre tous, sauf contre le pouvoir, s'en est pris récemment aussi à des recueils littéraires qui ne

songeaient point à lui, et s'est avisé de gourmander leur esprit et leur allure. Mais cette justice lui doit être rendue : il a bien apporté dans ces mercuriales nouvelles toute la hauteur de vue et la finesse d'appréciation qui distinguent sa critique habituelle.

C'est ainsi que des Revues dont la valeur ne saurait être jugée que sur l'ensemble d'un certain nombre de cahiers, sur des séries complètes, ont été condamnées par lui, sans autre forme de procès, sur un seul de leurs numéros. Que vous semble de ce procédé du grand *reviewer* des Revues?

Mais, pour ne parler que de la Revue de Paris, et répondre seulement à une attaque plus directe dirigée contre elle dans un feuilleton qu'il lui consacre, ayant lourdement analysé les divers articles du numéro qu'il examine, ne voilà-t-il pas que, venu aux dernières pages de la Semaine, où étaient répétés quelques mots de salons et quelques bruits de monde, le Constitutionnel s'émeut, à leur propos, de cette éloquente indignation que vous lui savez, et qu'invoquant encore la morale, il lui prend fantaisie de défendre le foyer domestique, et de déclarer que la vie privée doit être murée. Mais moi le chroniqueur coupable, qui ai soulevé toute cette colère du Constitutionnel, je vous le demande, avais-je donc violé aucun foyer domestique et détruit aucun mur de vie privée, pour avoir conté à nos lecteurs de province des paroles et des faits qui étaient publics dans la société de Paris, et qui à ce titre appartenaient bien incontestablement à l'histoire de la semaine? Certes, je puis le dire, nulle personne du monde n'avait jugé inconvenantes ces chroniques inoffensives qui avaient été simplement écrites à la manière de M. de Barante, sauf les mérites du style de cet inimitable traducteur de Froissart. Que si j'eusse été avide de semer de véritables scandales, eh mon Dieu! j'en avais les mains pleines, et ceux-là pour le coup eussent mis justement toute la ville en rumeur. Mais que le ciel me garde de tracer jamais une ligne capable d'offenser la moindre susceptibilité légitime, et de porter atteinte à la moindre réputation honorable!

Que si encore tel était mon bon plaisir, rien ne me serait aisé comme de *démurer* la vie privée du Constitutionnel lui-même, et, menant mes lecteurs à son foyer domestique, de dire les révolutions bouffonnes advenues au sein de la propriété de ce journal, dans son conseil d'administration et sa rédaction. Je vous fais tort de ce grand divertissement, mes chers lecteurs; je vous arrête au seuil de ce cabinet où se tiennent chaque mercredi à trois heures ces dignes assemblées où messieurs tel et tel, accourant de leur campagne ou de leur fabrique de papier, viennent discuter et régler si gravement la croisade morale et littéraire des feuilletons de la semaine, et voter des remerciemens aux rédacteurs qui ont bien mérité de la litté-

rature et de la pudeur de l'empire! Une seule de ces séances vous eût, je vous assure, amplement dédommagés de la suppression de la scène aristophanique. Mais respect à la vie privée et au foyer domestique!

En ce qui est de l'avis charitable donné par LE CONSTITUTIONNEL à la REVUE DE PARIS, afin de l'avertir qu'elle compromettrait ses intérêts à s'écarter de la voie qui lui avait été tracée par l'habile circonspection de son précédent directeur, j'y vois assurément une preuve de bon naturel; mais en conscience — qu'on nous pardonne ce rapprochement qui serait de mauvais goût si nous l'avions provoqué, — LE CONSTITUTIONNEL ne vous semble-t-il pas atteint d'une sorte de nouvelle jaunisse qui lui fait tout voir en désabonnement?

—La condition des poètes est bien triste vraiment en ce siècle matériel et positif. Nous offrent-ils leur coupe remplie de miel, nous nous détournons dédaigneusement, ou nous ne la portons à nos lèvres que s'ils nous déguisent d'abord ce qu'elle contient, s'ils nous ont mis un peu de prose sur ses bords.

A moins que vous n'ayez un grand nom tout fait, ne venez donc pas vers ce public dégoûté, tenant à la main un recueil que vous lui présenteriez candidement sous le titre de *poésies*. Non, faites des vers encore, si bon vous semble, et surtout si c'est votre ame qui vous les demande; mais lorsque vous songerez à les publier, cachez-les bien, de façon à ce que nul ne les reconnaisse au premier aspect. Intitulez-les drames, comédies, romans, donnez-leur tous les noms que vous voudrez; mais ne les appelez pas poésies, je vous y engage, et votre libraire vous en conjure. Je ne vous conseille, d'ailleurs, qu'un bien innocent mensonge. Sera-ce donc au fond un grand mal de tromper un lecteur, afin de lui donner à savourer une nourriture fine et délicate, au lieu de l'aliment grossier dont il s'apprêtait à assouvir sa faim?

C'est ainsi qu'a fait M. Jules de Saint-Félix, auteur du roman d'ARABELLE (1), et d'autres bien inspirés avaient fait de même avant lui.

Le roman d'ARABELLE, je puis le dire à présent, car vous y avez été prises, mesdames, le roman d'ARABELLE n'est point un roman; c'est un poème, et même un poème dramatique.

C'est à Florence qu'est placée la scène du drame. Arabelle, long-temps insensible, et glacée comme une courtisane qu'elle est, est frappée à son tour; son cœur est atteint; elle est

Pénitente aujourd'hui; pourquoi? parce qu'elle aime.

(1) Chez Urbain Canel.

Mais cet Edmond qu'elle aime, l'a vite oubliée.

. . . . . Lui l'adorait. Maintenant par pitié,
Il la paie en passant d'un baiser d'amitié;

Il est l'amant de la duchesse Nuncini, qu'il a séduite.

Arabelle abandonnée ne songe plus qu'à se venger; déguisée en homme, elle suit Edmond à un rendez-vous que lui avait donné sa nouvelle maîtresse, le poignarde à sa porte, et entre à sa place chez la duchesse. Elle allait forcer sa rivale à vider une fiole de poison, lorsqu'elle reconnaît en elle sa sœur. Les deux malheureuses, veuves d'un même amour, se séparent alors pour aller mourir chacune de leur côté, Arabelle au fond d'un couvent, la duchesse au fond de la mer, où, devenue folle, elle se précipite.

Je vous ai donné seulement le squelette de ce poème, dont la fable est bien simple, mais qui emprunte à ses détails parfois beaucoup de charme et de vigueur, et parfois aussi quelque peu d'enfantillage et de trivialité.

M. de Saint-Félix a eu l'idée singulière de s'introduire lui-même en personne dans son drame. Divers personnages, qui ne sont là que pour une conversation, sont réunis chez Arabelle. Un valet annonce :

M. de Saint-Félix.

ARABELLE.

Nommez tous mes amis depuis l'a jusqu'à l'x,
Vous n'en trouverez pas qui me soit plus fidèle.

WORMS.

Quel est donc son pays?

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Le palais d'Arabelle.

WORMS.

Beau pays adoptif.

ARABELLE A SAINT-FÉLIX.

Oui, Jules, restez-nous.
Le temps en Italie est un vieillard si doux!
Ici paix, liberté..... pour les ames blessées!
Ici de la musique ou de hautes pensées.
Florence a des secrets qu'on vous révélera.....
Restez, et votre ennui bientôt s'envolera.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Oh! non. —Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Que ma main se dessèche et ma langue se lie!
Mais pardon.

L'ABBÉ A ARABELLE.

Ce monsieur est-il juif?

ARABELLE.

Comme vous.

Il aime.

L'ABBÉ EFFRAYÉ.

Vos beaux yeux?...

ARABELLE.

Non, mon abbé jaloux.

L'ABBÉ A SAINT-FÉLIX.

Je vous comprends, monsieur, et vous êtes très-digne
De me suivre au couvent.

JULES. DE SAINT-FÉLIX.

C'est un bonheur insigne.
Partons, si vous voulez, dès ce soir.

L'ABBÉ.

Oui, demain.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Faut-il donc le grand jour pour prendre ce chemin!
Et si Dieu cette nuit agitait ses tonnerres.....

L'ABBÉ.

Partons... à l'instant même.

ARABELLE, EN SOURIANT.

Après le thé, mes pères.

Cette petite scène est la seule où se montre M. de Saint-Félix; il n'est venu que pour cette causerie. Il n'en dit et n'en écoute ni plus ni moins que ce que vous avez entendu. Je ne sais; mais, étant maître de distribuer les rôles, à sa place, moi, j'en aurais voulu prendre un plus important. L'intervention du poète au milieu de son drame était neuve et originale; mais peut-être en fallait-il tirer meilleur parti.

Le roman d'ARABELLE est suivi d'un livre de SYMBOLES et de divers fragmens. Ce sont des pièces courtes, mais pleines et abondantes; le style en est constamment ferme et achevé : elles rappellent mieux les POÉSIES ROMAINES; car M. de Saint-Félix n'en est pas à ses débuts, et ses premiers essais l'avaient tout d'abord honorablement classé dans le monde poétique.

— Celle des jeunes actrices de la Porte-Saint-Martin qui a le plus de beauté, de talent et d'avenir, Mlle Juliette, passe à la Comédie-Française, où elle va débuter prochainement.

— Il est question depuis quelque temps, dans le monde littéraire, d'un recueil de sonnets de M. Péhant, recueil rare et élégant, dit-on, qui sera bientôt sous presse. On sait que ce genre de poèmes est d'une facture sévère et difficile; on sait avec quelle prédilection Boileau vantait le sonnet, qui vaut seul un long poème. De nos jours, personne n'a oublié comment un des premiers poètes de la France faisait dire à Joseph Delorme :

Ne ris point des sonnets, ô critique moqueur :
Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare;
C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
Et que Le Tasse aux fers soulage un peu son cœur.

et comment, dans ce sonnet excellent, il ajoutait que Camoëns, Dante, Spencer, Milton, Dubellay, Ronsard, y avaient enveloppé leurs pensées favorites : chants d'amour, douleurs d'exil, rêveries nocturnes, ardens désirs du ciel et fleurs de galanterie française. Nous joindrons l'autorité du triple poète Michel-Ange à celle de tant de grands hommes, et nous dirons que c'est une joie véritable pour nous que d'annoncer qu'un jeune homme, à peine âgé de vingt ans, vient de s'approprier cette forme de poésie avec un mélange si heureux de force et de grâce, de mélancolie et de suavité, que nous ne pouvons douter du rang élevé que doivent prendre dans les poésies modernes ces petits poèmes dont le nombre est très-étendu, et dont la féconde variété se soutient sans jamais fléchir.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer trois de ces sonnets pris au hasard, heureux d'avoir révélé l'existence mystérieuse d'une muse mélancolique et modeste.

I.

O riches de la terre, à tout homme qui pleure,
Et qui, les yeux baissés, vous dit tout bas : — J'ai faim !
Il faut vous montrer bons, et de votre demeure
Ne pas le renvoyer sans un morceau de pain.

Mais de vos charités préparez la meilleure,
Lorsque c'est un poète, hélas ! qui tend la main :
Pour lui prêter secours n'attendez pas qu'il meure;
Il faut qu'il souffre, allez, pour risquer un dédain.

Donnez donc; car qui sait, ô riches de la terre,
O riches sans pitié, si ce n'est pas Homère
A qui vous refusez votre hospitalité?

Donnez, et votre aumône aura sa récompense ;
Car s'il obtient de vous part à votre opulence,
Il vous partagera son immortalité.

II.

Quand le ciel est tout noir sous un vaste nuage,
Et qu'une odeur de poudre empeste au loin les airs,
Les oiseaux effrayés rentrent sous le feuillage,
Et la foudre grondante éclate aux cieux déserts.

Mais, lorsque le soleil, à la fin de l'orage,
Jette des rayons blancs sur les arbres plus verts,
Tous les petits oiseaux, secouant leur plumage,
Sur les lilas fleuris reprennent leurs concerts.

Et c'est alors vraiment un délice d'entendre
Leurs confus gazouillis et monter et descendre :
On dirait que la pluie a rafraîchi leurs voix.

Ma muse, oiseau comme eux, sous l'orage est muette ;
Mais, lorsque le bonheur reluira sur ma tête,
Vous l'entendrez encor chanter au fond des bois.

III.

Sonnet, gentil sonnet, poème-colibri,
De prendre ta volée enfin l'heure est venue ;
Ne crains pas contre toi qu'il s'élève aucun cri,
Non, non ; chacun déjà rit à ta bienvenue.

Pars donc ; mais que ton vol, ô mon sonnet chéri,
N'ait pas le fol orgueil de se perdre en la nue ;
Bientôt tu tomberais sans force et tout flétri ;
Car pour voler si haut ton aile est trop ténue.

Reste près des gazons, effleure les ruisseaux,
Mêle ta douce voix à la voix des oiseaux,
Baigne ton aile aux fleurs que le soleil éclaire...

Ta modestie un jour, crois-moi, te servira ;
En te voyant voler, si beau, près de la terre,
Si l'on t'admire peu, du moins l'on t'aimera.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

Pages.

Vieux voyageurs français. — Le père Paul Le Jeune, par M. Ferdinand Denis. 5

Étude philosophique. — Séraphîta (§ Ier), par M. de Balzac . . 25

Les eaux de Baréges, par M. Isid. Bourdon. 54

Les don Juan, par M. X. Marmier. 73

Les Fiacres, histoire d'hier, par M. P.-L. Jacob, bibliophile. . . 83

Exposition de l'industrie nationale, par M. J. Janin. 113, 178 et 246

Paul Hubert, par M. Eugène Guinot. 137

Historiens français du dix-neuvième siècle, par M. A. Granier de Cassagnac. 151

Vingt-quatre heures à Rome, par M. Jules Sandeau. 201

La Conspiration de la comédie, par M. Alphonse Royer. . . . 220

David Dick, par M. Roger de Beauvoir. 273

Bernard Palissy, par M. V. Schœlcher. 293

Vie parisienne, par M. Jules Vernière. 325

École de peinture de Dusseldorf, par M. le comte A. Raczynsky. 331

La semaine. . . . . 62, 131, 197, 266 et 335

ÉVERAT, IMPRIMEUR DE LA REVUE DE PARIS.